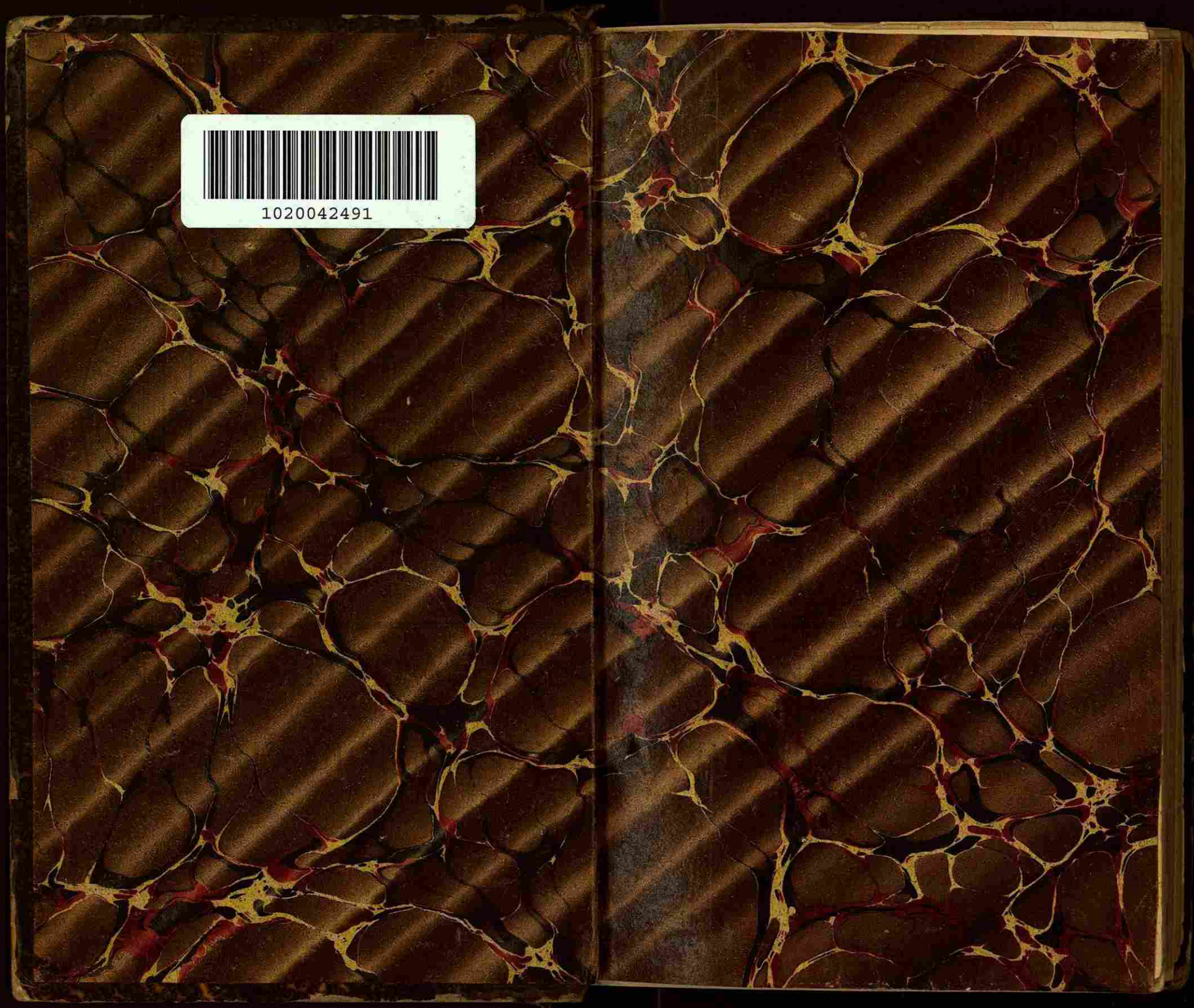

BT1106
A2


1020042491

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN
DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

fra Aggée Troyer

Lire reçu à Fernbocey (mai 1907)

239=4

ABRÉGÉ

D'APOLOGÉTIQUE CHRÉTIENNE

UANL
UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN
DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

UNIVERSIDAD AUTONOMA DE NUEVO LEON
ALERE FLAMMAM VERITATIS
CAPILLA ALFONSINA
U.A.N.L.
ACERVO GENERAL
117224

COURS D'INSTRUCTION RELIGIEUSE

INSTITUT DES FRÈRES DES ÉCOLES CHRÉTIENNES

ABRÉGÉ

D'APOLOGÉTIQUE CHRÉTIENNE

EXTRAIT DU COURS SUPÉRIEUR

PAR

UN PROFESSEUR DE SÉMINAIRE

UANL
UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN
DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

PARIS
PROCURE GÉNÉRALE
DES FRÈRES DES ÉCOLES CHRÉTIENNES
78, RUE DE SÈVRES

1907

Tous droits réservés.

37951

BT 1106
A2

RAPPORT

DE M. LE CHANOINE DE BELLUNE

A S. G. Mgr L'ARCHEVÊQUE DE TOURS

Cet ouvrage est un résumé du grand travail en trois volumes publié par les Frères il y a quelques années, et qui a reçu l'approbation de Monseigneur. On y trouve les mêmes qualités qui rendent si recommandable le *Cours complet d'Apologétique*. La doctrine en est excellente, la forme d'une clarté parfaite; les objections des incrédules y sont résolues avec autant de force que d'érudition.

J. de Bellune,
Chanoine.

Imprimatur :

Turonibus, 27 Febr. 1907.

J. Sellier,
Vic. gen.

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN
DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

AVANT-PROPOS

Les raisons pour lesquelles nous avons cru utile d'extraire des trois volumes du *Cours moyen* un abrégé de l'*Exposition de la doctrine chrétienne*, nous ont engagé à résumer de la même manière les trois volumes du *Cours supérieur*. L'abrégé de ce dernier ouvrage en renferme toute la substance. Au croyant sincère qui éprouve le besoin d'éclairer, de développer, de fortifier sa foi, par la science même de la foi, ces notions élémentaires apporteront une lumière suffisante pour connaître, admirer, aimer davantage la religion catholique, et aussi, s'il en est besoin, des armes pour la défendre contre les préjugés de la passion ou du faux savoir.

Comme nous le disions dans la préface du *Cours supérieur*, nous publions cet ouvrage dans un esprit d'absolue soumission à la sainte Église, ne voulant croire que ce qu'elle croit, et condamnant d'avance tout ce qui sous notre plume aurait pu s'écarter de ses infaillibles enseignements.

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN
DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

ABRÉGÉ

DE

L'APOLOGÉTIQUE CHRÉTIENNE

INTRODUCTION

SOMMAIRE

1. Objet de l'Apologétique. — 2. Sa méthode. — 3. Son historique. — Sa division.

1. Objet de l'Apologétique.

1. L'Apologétique est la science qui a pour objet la démonstration de la foi catholique.

2. Ce n'est pas que la foi soit le fruit de la science; car la foi est une vertu surnaturelle, et dans son *principe*, qui est la grâce divine, et dans son *motif*, qui est l'autorité de Dieu lui-même, et dans son *objet*, qui est la vérité révélée, et dans sa *fin*, qui est la vision béatifique; et par conséquent, « personne ne peut adhérer à la révélation évangélique, comme il le faut pour obtenir le salut, sans une illumination et une inspiration de l'Esprit-Saint[1]. » Mais si la foi n'est pas l'œuvre de la raison, elle présuppose la raison comme son fondement nécessaire et naturel. « L'homme, dit saint Thomas, ne croirait pas s'il ne voyait d'abord qu'il faut croire. »

3. En effet, pour croire d'une manière raisonnable ce que Dieu a révélé et que l'Église catholique propose, il faut savoir : 1° qu'il existe un Dieu, principe et fin de toutes choses, qui a mis en

[1] Concile du Vatican, Constitution *Dei Filius*, ch. III.

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN
DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

nous un principe spirituel, intelligent et libre, capable de le connaître et de l'aimer, et dont la parole doit être acceptée comme la vérité même, parce qu'il ne peut ni se tromper ni nous tromper; 2° qu'en réalité, Dieu a parlé à l'homme dès le commencement; qu'il a donné des preuves extérieures de cette révélation, particulièrement les miracles et les prophéties; qu'il a envoyé sur la terre un Médiateur qui s'est affirmé Dieu et a prouvé sa divinité par des prodiges incontestablement divins; 3° enfin que l'Église catholique est l'organe de Dieu et qu'elle porte des marques visibles de son institution divine.

4. Or cet ensemble de connaissances, dont les unes (les vérités métaphysiques) sont les préambules de la foi, et les autres (les faits historiques) sont des motifs de crédibilité, ressort de la raison et constitue l'objet propre de cette partie de la science sacrée qu'on appelle *apologétique;* autrement dit, la justification et la défense de la foi.

2. Méthode de l'Apologétique.

5. Indépendamment de telle ou telle *méthode particulière* qu'on peut suivre dans la démonstration scientifique de la foi, il est une *méthode fondamentale* qui s'impose rigoureusement à tout chrétien catholique : c'est de ne point mettre sa foi en doute, lorsqu'il cherche à se rendre compte des motifs qu'il a de croire.

6. Si, en apparence, la raison chrétienne procède comme si elle était à la recherche de la vraie religion, en réalité elle doit demeurer toujours inébranlable dans cette foi, à la lumière de laquelle elle marche dans ses recherches. Les enfants de l'Église, en effet, n'ont aucun motif de douter de la vérité de leur foi. En le faisant, ils outrageraient l'infaillibilité de Dieu, non moins que la raison elle-même, qui ne permet pas de suspendre notre adhésion sur un fait d'une évidence telle que celle de l'autorité divine de l'Église. « L'Église par elle-même, avec son admirable propagation, sa sainteté éminente et son inépuisable fécondité pour tout bien, avec son unité catholique et son immuable stabilité, est un grand et perpétuel argument de crédibilité, un témoignage irréfragable de sa mission divine [1]. »

[1] Concile du Vatican, Constitution *Dei Filius*, ch. III.

De là la condamnation prononcée par le concile du Vatican contre ceux qui prétendent que les fidèles peuvent révoquer en doute leur croyance, jusqu'à ce qu'ils en aient acquis scientifiquement la preuve.

En second lieu, la raison, si elle peut vérifier les titres de la foi, est impuissante, par cette seule vérification, à produire la foi dans une âme qui ne la possède point; car la foi est une vertu surnaturelle.

Enfin la raison, lorsqu'elle examine les fondements de sa croyance pour s'y affermir davantage, marche à la lumière de la foi, qui lui sert d'étoile directrice. Dans ce travail, c'est « la foi qui cherche à se comprendre », suivant la belle expression de saint Anselme de Cantorbéry. Croire d'abord, puis s'efforcer de comprendre ce que l'on croit : telle est la méthode de l'Apologétique.

3. Historique de l'Apologétique.

7. Les principes de l'Apologétique se trouvent dans l'enseignement de Jésus-Christ et des Apôtres.

C'est à la droite raison des Juifs incrédules que faisait appel Notre-Seigneur lorsqu'il les invitait à scruter les Écritures qui rendent témoignage de lui [1], qu'il leur montrait dans ses œuvres un témoignage de sa mission divine [2], qu'il invoquait dans le même but l'excellence de sa doctrine [3].

C'est aussi l'étude des fondements de la foi que recommandent les apôtres saint Pierre et saint Paul, lorsque le premier dit aux fidèles : *Soyez toujours prêts à satisfaire quiconque vous demandera raison de l'espérance qui est en vous* [4]; et que le second écrit à Tite, son disciple, d'être *fortement attaché aux vérités de la foi, afin de pouvoir exhorter selon la saine doctrine et de confondre ceux qui la contredisent* [5].

8. Après les Apôtres, les écrivains ecclésiastiques et les Pères de l'Église eurent à défendre le christianisme, soit contre les Juifs, soit contre les païens. Aux premiers, il fallait démontrer l'abrogation de l'Ancien Testament par le Nouveau et l'accomplissement des prophéties en Jésus-Christ. Contre les païens, qui refusaient aux chrétiens la liberté de conscience et les accusaient de crimes monstrueux, il fallait défendre les droits des fidèles,

[1] S. Jean, V, 39. — [2] S. Jean, X, 38. — [3] S. Jean, VII, 17. — [4] S. Pierre, III, 15. — [5] Tite, I, 9.

justifier leur manière de vivre, et en même temps réfuter les erreurs du paganisme et démontrer la vérité des dogmes chrétiens.

Parmi les apologistes de cette époque, on distingue : saint Justin le martyr, Athénagore, Tertullien, saint Cyprien, Clément d'Alexandrie, Origène, Eusèbe de Césarée, saint Athanase, saint Cyrille d'Alexandrie, Arnobe, Lactance, et saint Augustin, dans son immortel ouvrage de *la Cité de Dieu*.

9. Après la chute du paganisme, en même temps que le mahométisme provoquait la défense sur un autre terrain, la lutte recommençait et continuait avec les Juifs durant tout le moyen âge. Les principaux apologistes furent alors : saint Isidore de Séville, Agobard de Lyon, saint Pierre Damien, saint Jean Damascène, Pierre le Vénérable, saint Thomas d'Aquin, dans sa *Somme contre les Gentils*, et plusieurs écrivains espagnols.

10. Les humanistes de la Renaissance, en glorifiant le paganisme, firent courir de nouveaux dangers à la foi chrétienne. L'apologétique eut alors pour représentants : Marsile Ficin, Jérôme Savonarole, Raymond de Sébonde, le cardinal Nicolas de Cuse, etc.

11. Au seizième siècle, le protestantisme fut combattu, avec autant de science que de succès, par Canisius, Bellarmin, saint François de Sales, le cardinal de Bérulle, etc.

12. Dès le dix-septième siècle et jusqu'au commencement du dix-neuvième, une conjuration formidable, fomentée par la franc-maçonnerie, se forma, poursuivant avec acharnement la destruction du christianisme. Le déisme, transformé bientôt en athéisme et en matérialisme, compta de nombreux partisans en Europe. Pour opposer une digue à ce débordement tumultueux de l'irréligion, le christianisme vit surgir de vaillants et illustres apologistes : parmi les protestants, Clarke, Newton, Addison, Leibniz, etc.; parmi les catholiques, Blaise Pascal, Daniel, Huet, Bossuet, Fénelon, Bergier, Lefranc de Pompignan, Christophe de Beaumont, Barruel, Duvoisin, Guénée, Feller, le cardinal de la Luzerne, Segneri, le cardinal Gerdil, etc.

13. Au XIX^{e} siècle, une foule d'apologistes, mettant à profit les découvertes de la science, ont continué l'œuvre de leurs prédécesseurs et victorieusement combattu les erreurs du rationalisme. Signalons principalement, en France : Chateaubriand, de Bonald, Joseph de Maistre, Lamennais avant sa chute; les grands conférenciers : de Frayssinous, le P. Lacordaire, le P. de Ravignan,

le P. Monsabré, M^{gr} d'Hulst; d'illustres évêques : les cardinaux Gousset, Pie et Meignan; NN. SS. Gerbet, Plantier, Dupanloup, Freppel, etc.; l'abbé Moigno, l'abbé de Broglie, Martinet, Gorini, etc.; Auguste Nicolas, Montalembert, etc.; — en Allemagne : Widmer, Stark, Sailer, le comte de Stolberg, Leibermann, M^{gr} Print, Mœler, Hettinger, Hergenrœther, Kleutgen, Moufang, M^{gr} de Ketteler, M^{gr} Fessler, Gutberlet, Weiss, etc.; — en Espagne : Balmès, Donoso Cortès, etc.; — en Italie : Manzoni, Balbo, César Cantu, Nardi, Perrone, Franco, etc.; — en Angleterre : les cardinaux Wiseman, Newman et Manning; Arnold, Wilberforce, Ward, le P. Faber, etc.

14. Toutes ces autorités montrent que la foi n'a rien à craindre de la science que lui opposent les incrédules; qu'elle n'a d'autres ennemis que l'ignorance, le préjugé, la fausse science; et que l'étude scientifique sincère des preuves de la religion ne peut que lui être favorable.

4. Division de l'Apologétique.

15. La division de l'Apologétique est fondée sur celle des phases qu'a suivies l'erreur dans les temps modernes. Elle procède d'abord par la négation de l'Église comme organe divin de la vérité et de la grâce, institué par Jésus-Christ; puis par celle du christianisme comme religion révélée par Dieu; enfin par celle de toute révélation en général et de toute religion. C'était la marche que devait suivre logiquement l'apostasie; elle cherchait à démolir l'édifice chrétien, en descendant du sommet à la base.

L'Apologétique, étudiant cet édifice de la base au sommet, démontre successivement les vérités générales qui servent de préambule à la religion révélée, la divinité de la révélation et la mission de l'Église.

De là, trois parties : 1° la Préparation à l'étude de la religion révélée; 2° la Religion révélée; 3° l'Église de Jésus-Christ.

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN ®
DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

PREMIÈRE PARTIE

PRÉPARATION A LA RELIGION RÉVÉLÉE

Objet de cette partie.

Avant d'établir par l'histoire la *vérité de la révélation* que Dieu a faite aux hommes, nous avons à poser les *principes* qui servent de base à cette démonstration. Ces principes sont des vérités que la droite raison est capable par ses propres forces de saisir et de démontrer, savoir : 1° l'existence en nous d'une substance intelligente et libre, spirituelle et immortelle; 2° l'existence d'un Être absolu et parfait, cause première et fin dernière de toutes choses; 3° la nécessité de la religion; 4° l'insuffisance de la religion naturelle; 5° la possibilité de l'ordre surnaturel; 6° la possibilité, l'utilité et la nécessité de la révélation; 7° la nécessité et la possibilité de faits divins comme signes certains de la révélation; 8° la certitude des sources historiques de la révélation.

L'étude de ces principes, qui sont les préambules de la foi et lui servent de fondement rationnel, donnera lieu à trois sections : 1° l'Ame humaine et Dieu; 2° la Religion en général; 3° la Révélation.

SECTION I

L'AME HUMAINE ET DIEU

Objet de cette section.

La Religion étant le lien essentiel qui unit l'âme humaine à Dieu, il importe en premier lieu que nous ayons de l'*âme* et de *Dieu* une connaissance aussi parfaite que possible, afin de bien saisir la nature et la nécessité de la religion. — Pour procéder avec méthode, nous commençons par l'étude de l'âme. Car c'est dans la connaissance que l'âme a d'elle-même que nous puisons les notions qui nous servent à établir l'existence de Dieu et à distinguer ses principaux attributs. Par contre, les attaques contre Dieu sont ordinairement fondées sur de graves erreurs psychologiques. La théodicée a donc ainsi son fondement dans la psychologie.

Division de cette section.

L'*âme humaine* sera l'objet de six chapitres, dans lesquels nous l'étudierons successivement : 1° en général, en tant que principe de vie; 2° dans ses facultés supérieures; 3° dans sa nature; 4° dans son origine; 5° dans sa destinée; 6° dans ses rapports avec le corps.

Trois chapitres seront consacrés à Dieu, envisagé dans son existence, dans sa nature et dans ses œuvres.

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN
DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

CHAPITRE I

DE L'AME HUMAINE EN GÉNÉRAL

« Si quelqu'un ne rougit pas d'affirmer qu'en dehors de la matière il n'y a rien : qu'il soit anathème. » (CONCILE DU VATICAN, const. *Dei Filius*, ch. I : *De Dieu créateur de toutes choses*, canon 2.)

SOMMAIRE

1. La vie et ses degrés. — 2. Le principe vital est distinct de la matière. Objections. — 3. Unité de l'âme humaine. Objections. — 4. Excellence de l'âme humaine.

Comme l'âme est le principe de la vie dans les êtres vivants, nous devons, pour nous faire une idée de l'âme humaine, nous demander ce que c'est que la vie, si le *principe vital* est distinct de la matière, et si ce principe, particulièrement chez l'homme, est *unique* et *indivisible*. Nous terminerons en disant un mot de l'*excellence* de l'âme humaine.

1. La vie et ses degrés.

1. La vie est l'activité par laquelle le vivant se meut lui-même pour lui-même. Tandis que l'activité de l'être inorganique lui vient *du dehors*, et qu'en outre elle est essentiellement *transitive*, c'est-à-dire qu'elle a son terme *au dehors*, le mouvement vital, au contraire, est caractérisé par la *spontanéité* et l'*immanence* : la *spontanéité*, ou le pouvoir qu'a le vivant de se mouvoir lui-même; l'*immanence*, ou la propriété d'être le terme de son mouvement, de se mouvoir pour se développer et se perfectionner. Il y a ainsi dans l'être vivant des opérations qui n'ont pas d'analogues dans les corps bruts. Telles sont, dans les plantes, les fonctions de nutrition et de reproduction; dans les animaux, ces mêmes fonctions jointes à la locomotion et à la sensibilité; dans les substances spirituelles, les opérations de l'intelligence et de la volonté.

2. La vie a trois degrés : elle est *végétative, sensitive, intellectuelle*. Dans les plantes, elle n'est que végétative; dans les animaux, elle est végétative et sensitive; dans l'homme, végétative, sensitive et intellectuelle.

3. Comme toute action suppose un principe d'action, l'action vitale suppose un principe vital, une *âme*, c'est-à-dire ce qui anime, ce qui fait vivre; et comme il y a trois sortes de vie, il y a aussi trois espèces d'âmes : l'*âme végétative*, l'*âme sensitive* et l'*âme intellective*.

2. Le principe vital est distinct de la matière.

4. Suivant les *organicistes*, le principe vital n'est pas distinct de la matière; ils attribuent à l'organisation, c'est-à-dire à une certaine disposition moléculaire, la puissance qu'a la matière d'acquérir toutes les propriétés vitales; les phénomènes vitaux sont des phénomènes mécaniques, physiques, chimiques, dus à l'action des diverses forces de la nature : lumière, chaleur, électricité, magnétisme.

5. Nous affirmons, au contraire, que le principe vital, même dans la plante, et à plus forte raison dans l'animal et dans l'homme, est une forme substantielle, tout à fait distincte de la matière, même organisée. En voici plusieurs preuves.

6. *Première preuve*. Si la matière vivait en tant qu'elle est matière, tous les corps vivraient; elle vit donc par un autre principe qu'elle-même.

7. *Deuxième preuve*. Nulle part on n'a vu la matière s'organiser d'elle-même ou devenir vivante par quelque procédé scientifique; jamais la chimie n'a produit la moindre cellule vivante. Tout ce qui vit procède d'un vivant, comme l'atteste une expérience constante et universelle.

8. *Troisième preuve*. La vie, dit-on, est le résultat de l'organisation. Mais quelle est la cause de l'organisation elle-même, sinon un principe de vie qui donne à la matière les propriétés qu'elle n'a pas?

9. *Quatrième preuve*. L'expérience constate des différences radicales, des oppositions frappantes, entre les corps vivants et les corps bruts, sous le rapport de l'origine, de la durée, de la forme, du mode d'accroissement, de la structure, de la composition élémentaire ou chimique.

Les êtres vivants tirent constamment leur *origine* d'êtres semblables à eux, dont ils reproduisent les traits et les mœurs. Les minéraux se forment par agrégation de molécules, et n'offrent pas de phénomènes d'hérédité.

Les êtres vivants ont une *durée* limitée, pendant laquelle ils se modifient incessamment : ils naissent, croissent, atteignent leur maturité, se reproduisent, réparent leurs pertes, déclinent et meurent. Les corps inorganiques, une fois formés, peuvent durer indéfiniment, sans variation, si une force étrangère ne vient pas les modifier.

Les êtres vivants présentent des *formes*, dans lesquelles dominent le plus souvent la ligne et la surface courbes. Les minéraux, quand ils sont cristallisés, ont des surfaces planes, terminées par des arêtes en ligne droite.

Les êtres vivants s'accroissent par *intussusception*, en s'assimilant les substances propres à leur nutrition ; et ils ne peuvent, dans leur accroissement, dépasser certaines limites. Les minéraux s'accroissent par *juxtaposition*, par l'addition de nouvelles molécules à leur surface extérieure ; et ils peuvent s'accroître indéfiniment.

Les êtres vivants ont une *structure hétérogène ;* il y a chez eux une grande diversité d'organes, formés d'éléments variables. Les minéraux ont une *structure homogène ;* ils sont formés de molécules semblables.

La *composition* des êtres vivants est beaucoup plus complexe que celle des minéraux ; leurs éléments sont instables et toujours en mouvement, tandis que les éléments des corps bruts sont stables et fixes.

De ces différences si remarquables entre les corps vivants et les corps inanimés, on doit conclure que l'organisation de la matière est due à un principe de vie que la matière ne possède point par elle-même.

10. *Cinquième preuve.* L'organicisme a des conséquences dangereuses : il ouvre la voie au matérialisme. En effet, si les phénomènes vitaux ne différaient pas essentiellement des phénomènes mécaniques, on arriverait à soutenir que la vie spirituelle s'explique par les mouvements des cellules et des fibres cérébrales. Ce sont ces conséquences qui ont amené les matérialistes à se faire les défenseurs et les partisans de l'organicisme.

11. Concluons donc que la vie, même à son plus bas degré dans la plante, a pour principe une *âme* essentiellement distincte de la matière. A plus forte raison, la vie de l'animal, si supérieure à celle de la plante, est-elle autre chose que la matière organisée.

Objections contre le principe vital.

12. *Première objection.* — Il est impossible de constater expérimentalement l'existence du principe vital. C'est donc une hypothèse sans preuve.

Réponse. — Pour assigner une cause à un fait, il n'est pas nécessaire de voir cette cause ; il suffit de reconnaître que sans cette cause on ne peut expliquer le fait. Dès lors que sans le principe vital on ne peut se rendre compte des propriétés vivantes de la matière, l'existence de ce principe n'est pas une hypothèse sans preuve.

13. *Deuxième objection.* — La notion du principe vital est une notion contradictoire, parce que ce principe vital serait à la fois matière et esprit : matière en tant que diffus dans le corps ; esprit en tant qu'immatériel.

Réponse. — Une force immatérielle, en agissant dans toutes les parties d'un corps, n'est pas pour cela étendue ; et parce qu'elle est immatérielle elle n'est pas un esprit : l'esprit, outre l'immatérialité, possède, comme attributs, l'intelligence et la volonté. Le principe vital n'est donc pas à la fois matière et esprit.

14. *Troisième objection.* — Il répugne de donner une âme aux polypes, aux infusoires, aux végétaux.

Réponse. — Une âme raisonnable, sans doute ; mais une âme purement sensitive ou végétative, c'est-à-dire un principe qui organise la matière, qui la fait vivre : il n'y a rien de plus rationnel.

3. Unité de l'âme humaine.

15. Comme l'homme possède à la fois la vie végétative, la vie sensitive et la vie intellectuelle, des philosophes ont cru devoir lui attribuer *plusieurs âmes*. Suivant les uns, il aurait une *âme intelligente*, et une *âme sensible*, qui serait en même temps le principe des opérations végétatives. Suivant d'autres, il y aurait deux principes premiers dans l'homme : l'un, des opérations sensitives et intellectuelles, c'est l'*âme pensante ;* l'autre, des actions végétatives, c'est le *principe vital*, privé de conscience et de volonté.

16. Mais la plupart des philosophes soutiennent que dans l'homme une seule et même âme est le principe de la triple vie intellectuelle, sensitive et végétative. Cette doctrine se prouve : 1° par l'unité substantielle de l'être humain ; 2° par le témoignage de la conscience.

17. *Première preuve.* L'unité étant une propriété essentielle de l'être, l'homme, quelle que soit la diversité de ses facultés, est un substantiellement. Mais s'il avait deux âmes, il ne serait pas un être, mais deux êtres. Il ne faut donc reconnaître en lui qu'un seul principe de vie, une seule âme.

UANL DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN ®

18. *Deuxième preuve.* La conscience rapporte à un seul et même *moi* toutes les opérations qui s'accomplissent en nous. Le même moi qui dit : *je pense, je veux,* dit aussi : *je marche, je respire.* Or, comme le témoignage de la conscience est infaillible, on doit admettre que le principe de la vie végétative s'identifie avec le principe de la vie intellectuelle.

Objections contre l'unité de l'âme.

19. *Première objection.*— L'âme n'a pas conscience d'être la cause première des fonctions vitales : de la digestion, de la circulation du sang, etc. Donc il n'est pas prouvé qu'elle soit le premier principe de la vie organique.

Réponse. — Il n'est pas nécessaire qu'une chose, pour être cause, ait conscience de ses effets; autrement, il faudrait nier la causalité de tous les agents physiques. Du reste, il y a dans l'âme une foule de phénomènes dont la conscience est à peu près nulle, qu'on appelle pour cela des *faits inconscients,* et dont elle est certainement le principe.

20. *Deuxième objection.* — Il est impossible de concevoir que l'âme humaine, qui est une substance spirituelle, soit le principe de la vie purement organique.

Réponse. — Il ne répugne point que l'âme de l'homme, sensitive comme celle de l'animal, soit aussi végétative comme celle de la plante. Qui peut le plus, peut le moins : un être qui accomplit des actes spirituels est capable d'opérer matériellement.

21. *Troisième objection.* — Il y a combat, dans l'homme, entre la partie animale et la partie raisonnable. Ces deux parties procèdent donc de principes divers.

Réponse. — Ce n'est pas entre ces deux principes, mais entre les puissances d'un même principe, qu'a lieu le combat. La preuve qu'il en est ainsi, c'est que la conscience attribue au même sujet la responsabilité de tous les actes moraux, qu'ils soient inspirés par la raison ou par une passion coupable.

4. Excellence de l'âme humaine.

22. On entrevoit déjà, par ce qui précède, la supériorité de l'âme humaine sur les autres principes qui animent les composés vivants. Non seulement, comme l'âme de la plante, elle se construit un corps qu'elle entretient et répare; non seulement elle est une force sensitive et motrice, comme l'âme de l'animal; mais elle est, de plus, un esprit qui raisonne et se gouverne librement lui-même. — Les chapitres qui suivent sur les facultés supérieures de l'âme, sa nature, son origine, sa destinée, ses rapports avec le corps, mettent en lumière toute sa dignité et sa sublime grandeur.

CHAPITRE II

DES FACULTÉS SUPÉRIEURES DE L'AME HUMAINE

SOMMAIRE

I. *De la raison.* — 1. Nature et objet de la raison. — 2. Principes de la raison. — 3. Systèmes destructeurs de la raison : empirisme, kantisme, positivisme.

II. *De la liberté.* — 1. Nature de la liberté. — 2. Preuves de la liberté : Preuve par le témoignage de la conscience. Preuve par la loi morale. Preuve par le consentement universel. — 3. Théories qui nient la liberté : fatalisme, déterminisme.

III. *Différences entre l'homme et l'animal.* — 1. Absence de raison dans l'animal. — 2. Absence de liberté dans l'animal. — 3. Le transformisme.

Parmi les facultés de l'âme, il en est deux : la *raison* et la *liberté,* qui font de l'homme sur cette terre un être vraiment supérieur. L'étude de ces facultés demande dans l'apologétique chrétienne une attention spéciale. C'est par elles que l'homme est capable d'être une créature religieuse; et les systèmes philosophiques qui les dénaturent ou les suppriment sapent l'une des bases fondamentales de la religion, en même temps qu'ils enlèvent à l'homme son plus riche trésor naturel.

ARTICLE I. — DE LA RAISON

1. Nature et objet de la raison.

1. La *raison,* ou *entendement,* est la faculté de comprendre les choses, d'en saisir les rapports. Tandis que les sens ne perçoivent que des choses concrètes, individuelles, contingentes, la raison conçoit l'abstrait, l'universel, le nécessaire. C'est à elle que nous devons les idées générales que nous exprimons par des noms communs : les idées d'être, d'unité, de vérité, de bonté, de substance, de cause, de fin; les idées de bien, d'obligation, de vertu, de mérite; les idées d'absolu, d'infini, de parfait. C'est elle qui compare, juge et raisonne.

2. Principes de la raison.

2. Pour accomplir ses fonctions, pour concevoir, juger et raisonner, la raison obéit à des *principes* indémontrables, qui sont marqués de deux caractères essentiels : l'*universalité* et la *nécessité.*

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN ® DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

18. *Deuxième preuve.* La conscience rapporte à un seul et même *moi* toutes les opérations qui s'accomplissent en nous. Le même moi qui dit : *je pense, je veux,* dit aussi : *je marche, je respire.* Or, comme le témoignage de la conscience est infaillible, on doit admettre que le principe de la vie végétative s'identifie avec le principe de la vie intellectuelle.

Objections contre l'unité de l'âme.

19. *Première objection.*— L'âme n'a pas conscience d'être la cause première des fonctions vitales : de la digestion, de la circulation du sang, etc. Donc il n'est pas prouvé qu'elle soit le premier principe de la vie organique.

Réponse. — Il n'est pas nécessaire qu'une chose, pour être cause, ait conscience de ses effets; autrement, il faudrait nier la causalité de tous les agents physiques. Du reste, il y a dans l'âme une foule de phénomènes dont la conscience est à peu près nulle, qu'on appelle pour cela des *faits inconscients,* et dont elle est certainement le principe.

20. *Deuxième objection.* — Il est impossible de concevoir que l'âme humaine, qui est une substance spirituelle, soit le principe de la vie purement organique.

Réponse. — Il ne répugne point que l'âme de l'homme, sensitive comme celle de l'animal, soit aussi végétative comme celle de la plante. Qui peut le plus, peut le moins : un être qui accomplit des actes spirituels est capable d'opérer matériellement.

21. *Troisième objection.* — Il y a combat, dans l'homme, entre la partie animale et la partie raisonnable. Ces deux parties procèdent donc de principes divers.

Réponse. — Ce n'est pas entre ces deux principes, mais entre les puissances d'un même principe, qu'a lieu le combat. La preuve qu'il en est ainsi, c'est que la conscience attribue au même sujet la responsabilité de tous les actes moraux, qu'ils soient inspirés par la raison ou par une passion coupable.

4. Excellence de l'âme humaine.

22. On entrevoit déjà, par ce qui précède, la supériorité de l'âme humaine sur les autres principes qui animent les composés vivants. Non seulement, comme l'âme de la plante, elle se construit un corps qu'elle entretient et répare; non seulement elle est une force sensitive et motrice, comme l'âme de l'animal; mais elle est, de plus, un esprit qui raisonne et se gouverne librement lui-même. — Les chapitres qui suivent sur les facultés supérieures de l'âme, sa nature, son origine, sa destinée, ses rapports avec le corps, mettent en lumière toute sa dignité et sa sublime grandeur.

CHAPITRE II

DES FACULTÉS SUPÉRIEURES DE L'AME HUMAINE

SOMMAIRE

I. *De la raison.* — 1. Nature et objet de la raison. — 2. Principes de la raison. — 3. Systèmes destructeurs de la raison : empirisme, kantisme, positivisme.

II. *De la liberté.* — 1. Nature de la liberté. — 2. Preuves de la liberté : Preuve par le témoignage de la conscience. Preuve par la loi morale. Preuve par le consentement universel. — 3. Théories qui nient la liberté : fatalisme, déterminisme.

III. *Différences entre l'homme et l'animal.* — 1. Absence de raison dans l'animal. — 2. Absence de liberté dans l'animal. — 3. Le transformisme.

Parmi les facultés de l'âme, il en est deux : la *raison* et la *liberté,* qui font de l'homme sur cette terre un être vraiment supérieur. L'étude de ces facultés demande dans l'apologétique chrétienne une attention spéciale. C'est par elles que l'homme est capable d'être une créature religieuse; et les systèmes philosophiques qui les dénaturent ou les suppriment sapent l'une des bases fondamentales de la religion, en même temps qu'ils enlèvent à l'homme son plus riche trésor naturel.

ARTICLE I. — DE LA RAISON

1. Nature et objet de la raison.

1. La *raison,* ou *entendement,* est la faculté de comprendre les choses, d'en saisir les rapports. Tandis que les sens ne perçoivent que des choses concrètes, individuelles, contingentes, la raison conçoit l'abstrait, l'universel, le nécessaire. C'est à elle que nous devons les idées générales que nous exprimons par des noms communs : les idées d'être, d'unité, de vérité, de bonté, de substance, de cause, de fin; les idées de bien, d'obligation, de vertu, de mérite; les idées d'absolu, d'infini, de parfait. C'est elle qui compare, juge et raisonne.

2. Principes de la raison.

2. Pour accomplir ses fonctions, pour concevoir, juger et raisonner, la raison obéit à des *principes* indémontrables, qui sont marqués de deux caractères essentiels : l'*universalité* et la *nécessité.*

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN ® DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

3. Les uns s'appliquent dans l'*ordre spéculatif* ou *théorique*, c'est-à-dire dans l'ordre qui a pour objet simplement la connaissance de la vérité; et les autres, dans l'*ordre pratique*, c'est-à-dire dans l'ordre qui a pour objet la pratique de la vérité et la conduite morale.

4. Dans l'*ordre spéculatif*, il est deux principes, auxquels se ramènent tous les autres : le *principe d'identité* et le *principe de raison* suffisante.

5. PRINCIPE D'IDENTITÉ. — *Ce qui est, est; ce qui n'est pas, n'est pas.*

De ce principe dérivent :

1° Le principe de *contradiction*. — *Une même chose ne peut pas à la fois être et n'être pas sous le même rapport.*

2° Le principe d'*alternative*, ou de l'exclusion du milieu. — *Une chose est ou n'est pas.*

3° Les *axiomes logiques*. — *Ce qui est vrai du genre est vrai de l'espèce; ce qui est vrai de l'espèce est vrai de l'individu. — Deux notions identiques à une troisième sous un certain rapport, sont identiques entre elles sous ce même rapport.*

4° Les *axiomes mathématiques*. — *Deux quantités égales à une troisième sont égales entre elles. — Le tout est plus grand que sa partie.*

6. PRINCIPE DE RAISON SUFFISANTE. — *Tout ce qui est a sa raison d'être.*

De ce principe dérivent :

1° Le principe de *causalité*. — *Tout ce qui arrive, tout ce qui commence d'exister a une cause.* — Principe auquel se rattachent ceux-ci : *La cause doit être proportionnée à l'effet. — L'effet ne saurait être plus puissant ou plus parfait que sa cause;* en d'autres termes, *le moins ne saurait produire le plus.*

2° Le principe de *substance*. — *Toute modification appartient à une substance.*

3° Le principe des *lois*. — *Dans les mêmes circonstances, les mêmes causes produisent les mêmes effets.*

4° Le principe de *finalité*. — *Rien ne se produit sans but; tout être, tout phénomène a une fin.*

7. Dans l'*ordre pratique*, la raison obéit aux principes suivants : *Il y a une distinction entre le bien et le mal. — Il y a obligation de faire le bien et d'éviter le mal. — Celui qui fait le bien mérite; celui qui fait le mal démérite.*

8. Le principe d'identité et ses dérivés sont les fondements des sciences abstraites rationnelles, comme les mathématiques, dans lesquelles prédomine la *méthode déductive*. Le principe de raison suffisante et ses dérivés sont les fondements des sciences du réel, comme la psychologie, la physique, l'histoire naturelle, etc., dans lesquelles prédomine la *méthode inductive*.

9. Tous les principes d'ordre théorique ou pratique sont d'une évidence irrésistible. On ne saurait les nier sans se contredire soi-même et sans renverser la raison de fond en comble.

3. Systèmes destructeurs de la raison.

10. Les systèmes qui nient la raison ou en dénaturent les principes sont principalement : l'*empirisme*, le *kantisme* et le *positivisme*.

Empirisme.

11. L'*empirisme*[a] est la négation de la raison, en tant que faculté distincte de l'*expérience* (connaissance acquise par les sens et la conscience).

12. Suivant les partisans de cette doctrine, toutes nos idées dérivent originairement de la perception des choses sensibles. Or, comme les sens n'atteignent que l'individuel et le contingent, il s'ensuit que les principes, sur lesquels sont fondées les méthodes scientifiques, ne sont pas vraiment universels et nécessaires; qu'il pourrait se faire, par exemple, qu'il y eût un effet sans cause. C'est la destruction de toute science, de la morale et de la religion.

13. Aussi est-il à remarquer qu'à toutes les époques les sceptiques, les matérialistes, les athées, les partisans de la morale du plaisir et de l'intérêt ont fondé principalement leur doctrine sur l'empirisme.

Kantisme.

14. Le *kantisme*[b] est la négation de la valeur objective de la raison.

---

[a] Les principaux empiristes sont : dans l'antiquité, Démocrite et Épicure; au dix-septième siècle, Locke (1632-1704); au dix-huitième, Hume (1711-1776), et Condillac (1715-1780); au dix-neuvième, Stuart Mill (1806-1873), Bain et Herbert Spencer. — [b] *Kantisme*, système de Kant (1724-1804), professeur à l'Université de Kœnigsberg.

UANL DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

Kant a mis en pleine lumière la distinction radicale qui existe entre la raison et les sens. Mais, d'après lui, nous ne pouvons pas connaître les choses telles qu'elles sont en elles-mêmes. Ainsi, quand nous nous posons ces questions : Y a-t-il en dehors de notre pensée des substances et des causes? Avons-nous une âme de nature spirituelle? Sommes-nous libres? Y a-t-il un Dieu créateur du monde? Y a-t-il un monde réel extérieur? Nous sommes incapables de les résoudre, parce que, doutant si l'objet de notre pensée est tel que nous le pensons, nous n'avons aucun moyen rationnel de sortir de ce doute.

Kant, il est vrai, cherche à rétablir la certitude objective, en la fondant sur la morale. Mais on lui répond que si rien n'est objectivement certain dans l'ordre spéculatif, il n'y a pas de raison pour qu'il n'en soit pas de même dans l'ordre pratique.

15. Le kantisme répugne au sens commun, parce qu'il implique une contradiction formelle. L'idée est essentiellement la représentation dans l'esprit d'un objet au moins possible. Supprimez l'objet, vous supprimez l'idée. On se contredit donc soi-même, quand on soutient que toutes les idées de l'entendement sont sans objet réel.

16. Malgré ses incohérences, le kantisme a été accueilli, à notre époque, par une foule de libres penseurs, qui en ont tiré des théories aussi subversives que celles qui découlent de l'empirisme.

Positivisme.

17. Le *positivisme*[a] est la prétendue philosophie qui ne reconnaît pas d'autres sciences que les sciences positives : les mathématiques, l'astronomie, la physique, la chimie, etc.

Il n'y a rien de réel, de certain que les phénomènes qui tombent sous les sens. La science consiste exclusivement à observer ces phénomènes et à en déterminer les lois, c'est-à-dire les rapports de succession ou de similitude qu'ils ont entre eux. L'esprit humain doit s'interdire la recherche de la nature des choses, de leurs causes premières, de leurs fins dernières. Le véritable savant est celui qui se déclare neutre dans les questions de métaphysique; ne prend parti, ni pour l'athéisme, ni pour le spiritualisme, ni pour le matérialisme.

18. Le positivisme est un tissu de contradictions.

On y proscrit la raison, et on en fait constamment usage : soit

[a] *Positivisme*, système fondé par Auguste Comte (1798-1867).

dans les *mathématiques*, qui ont pour objet des vérités abstraites, universelles et nécessaires; soit dans les *sciences physiques*, qui ont pour but de déterminer, par le raisonnement, les causes invisibles des phénomènes, causes qui elles-mêmes se rattachent nécessairement à une cause première absolue; soit en *morale*, car les positivistes ont une morale qu'ils appellent l'*altruisme*, autrement dit la justice et la charité à l'égard des autres, choses qui ne tombent pas sous les sens.

On se déclare neutre, et on parle de Dieu et de l'âme comme si ce n'étaient que des chimères : où l'on voit que la neutralité n'est qu'un masque dont on se couvre pour cacher son impiété.

Les positivistes se posent comme les seuls représentants de la science. Or les savants les plus illustres, ceux-là même dont ils exploitent les découvertes, Descartes, Pascal, Linné, Newton, Euler, Cuvier, Ampère, Cauchy, Biot, Blainville, Flourens, Claude Bernard, Pasteur, etc., ont tous reconnu la légitimité des études métaphysiques.

19. Positivisme, kantisme, empirisme, ces systèmes, renouvelés des sophistes de la Grèce, n'ont servi, par leurs contradictions et leurs déplorables conséquences, qu'à faire briller la lumière de la raison, qui fait de l'homme une vivante image de la Raison éternelle.

ARTICLE II. — DE LA LIBERTÉ

« Si quelqu'un dit qu'après le péché d'Adam, le libre arbitre de l'homme a été perdu et éteint : qu'il soit anathème. » (CONCILE DE TRENTE, sess. VII, can. 2.)

1. Nature de la liberté.

20. Par là même qu'il est un être raisonnable, l'homme est nécessairement un être libre. La volonté, en effet, suit la raison. Si la raison présente à la volonté la notion abstraite de *bien*, c'est-à-dire le bien en général, le bonheur parfait, la volonté ne peut pas ne pas le vouloir, attendu que le bien, le bonheur, est son objet propre. Mais s'il s'agit de biens particuliers dont aucun n'apparaît comme le bien complet, la volonté n'est pas déterminée à s'attacher à l'un plutôt qu'à l'autre; elle est libre, c'est-à-dire qu'elle a le pouvoir de choisir entre deux possibilités.

2. Preuves de la liberté.

21. La liberté est un fait d'une évidence irrésistible. « Un homme qui n'a pas l'esprit gâté, dit Bossuet, n'a pas besoin qu'on

lui prouve son franc arbitre, car il le sent; et il ne sent pas plus clairement qu'il voit, ou qu'il reçoit les sons, ou qu'il raisonne, qu'il se sent capable de délibérer et de choisir[1]. »

Toutefois, il n'est pas sans importance de mettre ce fait en pleine lumière, à cause des sophismes par lesquels on a essayé en tout temps de le nier.

22. L'existence de la liberté s'établit : soit *directement*, par le témoignage de la conscience ; soit *indirectement*, par la loi morale et par le consentement universel.

Preuve de la liberté par le témoignage de la conscience.

23. Quand on agit avec réflexion, on commence par délibérer, puis on se détermine, enfin l'on exécute ce que l'on a décidé.

Dans la *délibération*, la conscience atteste que la volonté peut choisir l'un ou l'autre des deux partis qui la sollicitent, qu'il est en son pouvoir de faire triompher, par exemple, le motif du devoir sur le motif du plaisir ou de l'intérêt.

Dans la *détermination*, la conscience atteste qu'en prenant tel parti on pourrait prendre le parti opposé, que le choix auquel on s'arrête a pour cause unique et immédiate la volonté.

Dans l'*exécution*, la conscience atteste l'intervention fréquente du libre arbitre pour poursuivre cette exécution, l'interrompre, l'achever, l'arrêter, etc.

Preuve de la liberté par la loi morale.

24. Il y a obligation pour l'homme de faire triompher le bien sur le penchant qui le porte au mal. Mais, s'il n'est pas libre, ce qu'il fait, il ne pouvait pas ne pas le faire ni le faire autrement. La liberté est donc la condition de l'obligation morale. Supprimez la liberté : les mots *devoir* et *responsabilité*, *vertu* et *vice*, *mérite* et *démérite*, *joie* et *remords de conscience*, *peines* et *récompenses*, sont des mots vides de sens; la morale tout entière disparaît. Si donc on veut maintenir le devoir, il faut affirmer la liberté; mais si, malgré l'évidence, on nie la liberté, il faut renoncer au devoir.

Preuve de la liberté par le consentement universel.

25. Tous les hommes croient invinciblement à la liberté. Cette croyance se manifeste :

[1] Bossuet, *De la connaissance de Dieu et de soi-même*, ch. I, 18.

1° Par leur *langage*. Le mot *liberté* est dans toutes les langues; il est donc l'expression d'une faculté que possède l'âme.

2° Par leur *conduite*. Les hommes se font des promesses; ils s'engagent mutuellement par des contrats; ils ont recours, les uns à l'égard des autres, aux prières, aux exhortations, aux conseils, aux menaces, etc. Mais ils ne peuvent agir ainsi qu'à la condition de se croire libres. — Partout, chez les anciens comme chez les modernes, on rend hommage à la vaillance, à l'héroïsme, à la vertu de bienfaisance, à la sainteté; par contre, on flétrit l'égoïsme, la cupidité, la cruauté, la débauche. Que supposent ces louanges données aux uns et ces mépris infligés aux autres, sinon la conviction que les uns et les autres ont voulu librement ce qu'ils ont fait; que, pouvant agir autrement, ils n'ont pas voulu le faire?

3° Par leurs *institutions civiles et politiques*. Toute société possède un code de lois et des magistrats chargés de les faire observer; des tribunaux sont institués pour punir les infractions des lois. Mais si l'homme obéit à la fatalité, le châtiment est injuste : le voleur n'est pas plus coupable que l'animal qui vit de rapines; ni l'assassin, que le tigre qui met en pièces sa proie. On tue la bête fauve, on ne la juge pas. — Dans la vie politique des peuples, nul n'ignore le grand rôle que joue la liberté. C'est au nom de la liberté que les citoyens, se croyant à tort ou à raison opprimés par un pouvoir despotique, proclament la revendication de leurs droits, et s'efforcent, par des moyens légaux ou violents, de recouvrer leur indépendance.

3. Théories qui nient la liberté.

26. Les théories qui nient la liberté portent le nom de *fatalisme* et de *déterminisme*. Ces deux théories diffèrent en ce que l'une soumet notre volonté à une nécessité extérieure, et l'autre à une nécessité intérieure.

Fatalisme.

27. On distingue le fatalisme *vulgaire* et le fatalisme *philosophique*.

28. Selon les partisans du *fatalisme vulgaire*, c'est un *destin inexorable*, un *sort aveugle*, qui décide de tout ce qui nous arrive, quoi que nous fassions.

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN ® DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

29. Le fatalisme vulgaire est faux : 1° parce qu'il ne tient pas compte de la part qui revient à l'homme dans les événements de la vie; 2° parce qu'il a pour conséquence pratique la paresse : à quoi bon agir, si tous nos efforts doivent être inutiles?

30. Le *fatalisme philosophique* revêt deux formes principales : la forme *panthéiste* et la forme *théiste*.

31. Le fatalisme *panthéiste* s'énonce ainsi : Il n'y a qu'une substance : la substance divine; les âmes humaines ne sont que les modes de la pensée divine. Or Dieu n'est pas libre. Par conséquent nos volitions, qui sont celles de Dieu, se produisent fatalement.

Cette conclusion vaut ce que valent les principes dont elle découle. Le panthéisme étant une absurdité, le fatalisme, qui en est la conséquence, croule avec le système panthéiste lui-même.

32. Le fatalisme *théiste* se tire de la prescience divine. Il s'énonce ainsi : Dieu, dont la science est parfaite et infinie, connaît de toute éternité tous les actes futurs de l'homme ; ces actes sont donc déjà déterminés, et, par conséquent, ne sont pas libres.

On répond que Dieu étant infaillible, les choses arrivent comme il les a prévues. C'est un fait certain que nous sommes libres. Si donc Dieu prévoit que telle chose se fera librement, la prescience de Dieu étant infaillible, la chose ne pourra se faire que librement. Nous ne comprenons pas, il est vrai, comment notre liberté se concilie avec la prescience divine; mais ce n'est pas une raison de la nier, puisque c'est une vérité absolument certaine.

Déterminisme.

33. D'après la doctrine du *déterminisme*, les actes de notre volonté sont déterminés par les influences diverses qui agissent sur elle : influences *extérieures*, comme le climat, le milieu social; influences *intérieures*, telles que les inclinations, les passions, les dispositions héréditaires, les habitudes, le caractère, les motifs apportés par la raison.

Voici les principaux arguments des déterministes.

34. *Premier argument.* — L'hypothèse du libre arbitre est en contradiction avec toutes les sciences de la nature. Ces sciences expliquent l'univers par le mouvement. Or tout mouvement est la conséquence d'un mouvement antérieur, et, en outre, la quantité de force qui produit le mouvement reste constante. Mais si l'on admet que la volonté est libre et que, par exemple, elle meut librement le bras, ce mouvement n'est pas l'effet d'un mouvement antérieur, puisqu'il provient immédiatement de la volonté; de plus, c'est un mouvement nouveau qui augmente la quantité de force que possède la nature.

Réponse. — Cet argument suppose qu'il n'y a pas d'autre monde que le monde des corps, pas d'autres sciences que les sciences physico-mathématiques; il ne tient pas compte de l'homme intérieur, objet des sciences morales. Or l'acte volontaire est un acte immatériel; ce n'est pas un mouvement qui ait sa condition dans un autre mouvement; il procède de l'activité réfléchie, et, si ma conscience m'atteste que je meus librement mon bras, aucune loi mécanique ne peut prévaloir contre ce témoignage infaillible. — Quant au principe, d'ailleurs hypothétique, de la conservation de la force, la liberté ne le contredit point; car la volonté, pour mouvoir le bras, ne fait que disposer, sans les créer, des forces que lui offre l'organisme.

35. *Deuxième argument.* — La volonté ne s'exerce jamais sans un motif; et c'est le motif le plus fort qui détermine à agir.

Réponse. — Le motif ou raison d'agir est la *condition* préalable, mais non la *cause* déterminante de l'acte libre; il est *nécessaire*, mais il n'est pas *nécessitant*. Si l'on excepte le bien en général, il n'est pas de bien ou motif particulier qui puisse mouvoir nécessairement la volonté, parce que la volonté a une force supérieure à l'attrait de ce bien. C'est elle qui donne au motif sa force, faisant triompher à son gré tantôt l'un, tantôt l'autre.

36. *Troisième argument.* — C'est un fait d'expérience que chacun agit suivant son tempérament, ses passions, ses habitudes, son caractère.

Réponse. — C'est aussi un fait d'expérience que chacun résiste, quand il le veut, à son tempérament, à ses passions; qu'il peut agir contrairement à ses habitudes, à son caractère, et devenir meilleur ou pire. D'ailleurs il y a dans le tempérament de chacun, dans ses passions, ses habitudes, son caractère, quelque chose d'acquis qui est l'œuvre de la liberté. Si la volonté subit souvent leur influence tyrannique, c'est elle en grande partie qui en est cause.

37. Les objections contre la liberté ont si peu de valeur, que fatalistes et déterministes n'en tiennent aucun compte dans la conduite de leur vie. Dans leurs rapports avec leurs semblables, ils entendent bien avoir affaire à des agents libres, et ils ne souffriraient point eux-mêmes d'être traités comme des machines.

ARTICLE III. — DIFFÉRENCES ENTRE L'HOMME ET L'ANIMAL

38. Nous avons dit que la raison et la liberté font de l'homme, sur la terre, un être vraiment supérieur. Il suffit, pour s'en convaincre, de constater l'absence de ces deux facultés dans l'animal, l'être qui, par sa nature, se rapproche le plus de l'homme.

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN ® DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

1. Absence de la raison dans l'animal.

39. L'observation attentive de l'animal montre qu'il n'a pas d'autre connaissance que celle qui est acquise par les sens. Ses facultés cognitives ne dépassent pas la sphère du sensible, du concret, de l'individuel. La preuve qu'il ne pense pas, c'est-à-dire qu'il ne conçoit pas l'immatériel, l'abstrait, l'universel, et que, par suite, il ne réfléchit point, ne juge, ni ne raisonne : c'est ce fait qu'il n'invente rien et n'a jamais rien inventé depuis l'origine du monde, et qu'il est étranger à toute idée morale et religieuse.

40. On objecte les industries merveilleuses des animaux, leurs finesses, leurs ruses, leurs stratagèmes. Ils font, dit-on, toutes choses convenablement aussi bien que l'homme; donc ils raisonnent comme l'homme. « C'est autre chose, dit Bossuet, de faire tout convenablement, autre chose de connaître la convenance. L'un convient non seulement aux animaux, mais à tout ce qui est dans l'univers; l'autre est le véritable effet du raisonnement et de l'intelligence... On a beau exalter l'adresse de l'hirondelle, qui se fait un nid si propre, ou des abeilles, qui ajustent avec tant de symétrie leurs petites niches : les grains d'une grenade ne sont pas ajustés moins proprement; et toutefois on ne s'avise pas de dire que les grenades ont de la raison[1]. »

2. Absence de la liberté dans l'animal.

41. La raison lui faisant défaut, l'animal ne peut avoir la volonté libre qui en est la conséquence; il est incapable de faire un choix motivé, et n'a, par conséquent, d'autre mode d'agir que l'instinct qui le pousse irrésistiblement vers le bien sensible particulier dont il a actuellement besoin et que lui offrent ses sens. Le choix que l'animal semble faire n'est qu'une apparence de liberté. Lorsque plusieurs objets attrayants le sollicitent à la fois, il se porte nécessairement à celui qui agit plus puissamment sur son organisme, sans qu'il y ait dans cette préférence l'exercice d'une véritable liberté.

42. L'*instinct,* qui est l'unique mode d'activité de l'animal, a des caractères diamétralement opposés à ceux du libre arbitre. Il

[1] Bossuet, *De la connaissance de Dieu et de soi-même*, ch. v, 2.

est *inconscient* de la fin qu'il poursuit; il est *infaillible, stationnaire, uniforme,* dans les individus de la même espèce.

La *liberté,* au contraire, est une activité *consciente* de sa fin et des moyens qu'elle emploie à la réaliser; elle n'est pas *infaillible,* mais sujette à l'erreur; elle est une source de *progrès* sans limites; elle varie d'homme à homme, imprimant à chacun une physionomie particulière.

43. Une autre preuve que l'animal n'est point libre, c'est qu'il n'est point assujetti à la loi morale; il n'a ni droits ni devoirs; il ne peut maîtriser ses penchants ni sacrifier volontairement sa vie; de plus, il est asservi à l'homme, qui se l'approprie comme une chose qui ne s'appartient point.

3. Le transformisme [a].

44. Le *transformisme,* ou darwinisme, est la théorie suivant laquelle les espèces d'animaux et de végétaux qui peuplent la surface du globe, loin d'être fixes et immuables, ne sont que des transformations d'un seul type primordial.

45. Suivant les partisans de cette doctrine, l'homme a pour ancêtre l'animal; il est un animal perfectionné; sa raison est sortie des sensations et sa liberté de l'instinct, par une série de lentes évolutions.

46. Le transformisme est en contradiction flagrante avec le principe de causalité (p. 16). Entre la sensation et la raison, entre l'activité purement instinctive et l'activité libre, il y a un abîme; il est impossible que l'un se transforme dans l'autre.

47. Il faut donc reconnaître qu'entre l'homme et l'animal il y a, malgré certaines analogies, une distance infranchissable. Ceux qui nient cette différence radicale, qui veulent élever les animaux jusqu'à eux-mêmes, ne le font « qu'afin d'avoir droit de s'abaisser jusqu'aux animaux et de pouvoir vivre comme eux[1] ».

[a] Les incrédules ont fait de cette théorie une machine de guerre contre le récit mosaïque de la création. Nous l'étudierons à ce point de vue dans la troisième partie de ce cours.

[1] Bossuet, *De la connaissance de Dieu et de soi-même*, ch. v, 1.

CHAPITRE III

DE LA NATURE DE L'AME HUMAINE

SOMMAIRE

1. Substantialité de l'âme. Le phénoménisme. — 2. Immatérialité ou simplicité de l'âme. Preuves de l'immatérialité de l'âme. Objections. Distinction de l'âme et du cerveau. Le matérialisme psychologique. — 3. Spiritualité de l'âme. Objections.

Nous avons à établir, contre le *phénoménisme*, que l'âme est une véritable *substance;* contre le *matérialisme*, qu'elle est *immatérielle;* et enfin qu'elle diffère essentiellement de l'âme de la bête, en ce qu'elle est *spirituelle*.

1. Substantialité de l'âme.

1. La *substance* est l'être existant en soi, et non dans un autre auquel il serait inhérent. Or la conscience nous atteste que l'âme, l'être qui en nous pense, sent et veut, est une véritable substance; elle existe en soi, et n'est pas un ensemble de modes appartenant à un autre sujet ou existant sans sujet. C'est bien l'âme qui est le sujet des faits psychologiques qu'elle subit ou qu'elle produit, sensations, sentiments, idées, volitions, etc. Ces faits sont *multiples*, elle est *une;* ces faits sont *passagers*, elle est *permanente*. C'est à elle que le *moi* rapporte tout ce qui se passe en elle; elle n'est donc pas l'attribut d'une autre chose.

Le phénoménisme.

2. Le *phénoménisme* est la doctrine qui nie la réalité de la substance. Ce qu'on appelle substance ne serait, d'après les empiristes et les positivistes, qui soutiennent cette doctrine, qu'une collection de phénomènes qui sont dans un écoulement perpétuel. Ainsi le *moi* n'est qu'« une collection de sensations » (Condillac), « la série des états de conscience » (Taine).

3. Le phénoménisme est une erreur des plus graves. Car : 1° il contredit le témoignage de la conscience, qui atteste que le moi est une véritable substance (n° 1), et le sens commun, qui ne comprend pas un phénomène, une modification sans substance; 2° il ruine la science, car il n'y a pas de science sans un sujet pensant durable et sans un objet de pensée immuable; 3° il détruit la morale : si le moi, en effet, n'est qu'une collection ou une série de phénomènes qui se succèdent, il n'est jamais le même; le moi de maintenant n'est plus le moi d'il y a un instant, le moi de demain ne sera pas celui d'aujourd'hui; par conséquent, point de sujet responsable, point de morale.

2. Immatérialité ou simplicité de l'âme.

4. L'âme est essentiellement *immatérielle*, ou *simple*, c'est-à-dire inétendue, indivisible, d'une nature toute différente de celle des corps, qui sont étendus et composés de parties divisibles.

Preuves de l'immatérialité de l'âme.

5. *Première preuve.* — L'âme connaît des choses simples, comme : l'être en général, Dieu, le point mathématique, etc. Or un objet simple ne peut se communiquer qu'à un sujet connaissant qui lui ressemble, qui soit simple comme lui. Donc l'âme est simple.

6. *Seconde preuve.* — La conscience atteste que les phénomènes de l'âme, sensations, sentiments, idées, volitions, sont simples, immatériels. On ne conçoit pas, en effet, qu'ils aient une forme géométrique, une couleur, une saveur, etc. Mais, s'ils sont simples, immatériels, il faut que le sujet qui sent, pense et veut soit de même nature. Prenons, par exemple, l'idée d'arbre, et supposons que l'âme qui a cette idée soit composée de trois parties. Ou bien cette idée se trouve tout entière dans chaque partie, et alors il y a dans la conscience trois idées du même arbre; ou bien elle est disséminée également dans les trois parties, et alors chacune des parties a un tiers d'idée d'arbre. L'expérience intime dément ces hypothèses; quand je pense à l'arbre, je n'en ai qu'une idée, et cette idée est indivisible. Il faut donc que le sujet pensant soit simple.

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN ALERE FLAMMAM VERITATIS DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

Objections.

7. *Première objection.* — La raison humaine ne peut pas se faire une idée de la simplicité de l'âme.

Réponse. — Ce n'est pas la *raison*, comme le disent les matérialistes, qui est impuissante à concevoir la simplicité de l'âme, mais l'*imagination*, qui ne se représente les choses que sous une forme sensible. La notion de simplicité n'est autre chose que la notion d'absence de parties dans un être. Comment les matérialistes eux-mêmes pourraient-ils nier la simplicité, s'ils ne s'en faisaient pas une idée?

8. *Seconde objection.* — L'âme occupe tout le corps; elle est donc étendue comme le corps.

Réponse. — Cette expression : *occupe le corps*, ne doit pas se prendre ici dans un sens matériel. Cette occupation consiste pour l'âme à soumettre le corps à son action vivifiante : ce qu'elle ne pourrait point faire si son essence n'était simple.

Distinction entre l'âme et le cerveau.

9. Les matérialistes modernes ont identifié l'*âme* avec le *cerveau*. C'est là une erreur grossière, contre laquelle protestent la vraie science et la saine philosophie. On la réfute en montrant que l'âme a trois propriétés essentielles dont le cerveau est totalement privé : la *simplicité*, l'*identité*, l'*activité spontanée et libre*.

10. Comme nous venons de l'établir, l'âme est *simple*, c'est-à-dire inétendue, indivisible, sans parties. Il y a en elle, il est vrai, des phénomènes multiples, des facultés diverses; mais ce sont là les manières d'être d'un seul et même sujet. S'il n'était simple, ce sujet ne pourrait accomplir aucun acte de connaissance ni de volonté.

Le cerveau, tout au contraire, est essentiellement *composé* de tissus, de cellules, de molécules, d'atomes étendus. Il n'y a donc pas en lui l'élément simple que requièrent les opérations psychologiques.

11. L'âme, dans son fond substantiel, est toujours *identique* à elle-même : le *moi* d'aujourd'hui n'est pas autre que le *moi* d'hier; le *moi* de demain ne sera pas autre que le *moi* d'aujourd'hui. Cette identité de l'âme résulte manifestement de la *mémoire*, du *raisonnement* et de la *responsabilité*, qui seraient inexplicables sans elle.

Le cerveau, au contraire, comme tout corps vivant, *se transforme* sans cesse; au bout d'un certain laps de temps, il n'y reste plus aucun atome de la substance qui le constituait tout d'abord. Dans ce mouvement perpétuel de matière, on ne saurait trouver le sujet du souvenir, du raisonnement, de la responsabilité morale.

12. L'âme est douée d'une activité *spontanée et libre*. Elle est capable de commencer d'elle-même son action, de vouloir ou de ne vouloir pas, de faire le bien ou le mal.

Le cerveau, au contraire, comme tout objet matériel, n'a d'autre activité que l'activité *mécanique;* il est inerte, c'est-à-dire indifférent au repos ou au mouvement; ses molécules vibrent sous l'impulsion de forces fatalement subies.

13. Voilà les caractères opposés que présentent le sujet pensant et le cerveau. Ces caractères appartiennent donc à des substances qui ne sont pas de même nature. Identifier ces substances, c'est nier ce principe évident d'après lequel la même chose ne peut pas à la fois, sous le même rapport, être et n'être pas (p. 16), être simple et composée, identique et changeante, libre et non libre.

Le matérialisme psychologique.

14. Le *matérialisme psychologique*[a] est la doctrine qui prétend expliquer par les fonctions cérébrales tous les phénomènes intellectuels et moraux.

« La pensée est une sécrétion du cerveau. » (Cabanis[1].) — « Le cerveau sécrète la pensée comme le foie sécrète la bile et comme les reins sécrètent l'urine. » (Ch. Vogt[2].) — « Le principe de la pensée est le phosphore. » (Maleschoff[3].) — « Sans phosphore, point de pensée... La pensée est un mouvement de la matière. » (Büchner[4].)

Telles sont les formules des matérialistes modernes. Voici leurs principaux arguments.

15. *Premier argument.* — On ne peut voir l'âme ni la toucher. Le cerveau, au contraire, est une réalité visible et palpable. Au lieu donc d'expliquer la pensée et le sentiment par une hypothèse invérifiable, la méthode scientifique exige qu'on n'en cherche pas l'explication ailleurs que dans le cerveau.

---

[a] Ce matérialisme fait partie d'un plus vaste système, le *matérialisme cosmogonique* ou *universel*, où l'on essaye d'expliquer toutes choses par la matière et ses propriétés.

[1] Médecin français (1757-1808). — [2] Naturaliste allemand (1819). — [3] Chimiste hollandais (1822). — [4] Médecin allemand (1824).

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN ® DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

Réponse. — Cet argument suppose que nous n'avons pas d'autre moyen de connaître que les sens, qu'il n'y a pas d'autre objet de connaissance que la matière. Mais il y a en nous une autre faculté perceptive, la conscience, dont les matérialistes eux-mêmes sont forcés d'admettre le témoignage, puisqu'ils reconnaissent l'existence de la pensée et du sentiment; or cette faculté nous atteste que la pensée et le sentiment, objets de sa perception, ne sont assurément ni palpables ni visibles.

16. *Deuxième argument.* — Il n'y a pas de pensée sans cerveau; et la pensée est plus ou moins parfaite suivant le volume, le poids, la structure du cerveau et la quantité de phosphore qu'il contient. C'est donc le cerveau seul qui est le principe de la pensée.

Réponse. — Il n'y a pas, dit-on, de pensée sans cerveau. A-t-on prouvé qu'il n'y a pas de purs esprits, ou que la vie intellectuelle de l'homme s'éteint par la mort?

La pensée, dit-on encore, « est plus ou moins parfaite suivant le volume, le poids, la structure du cerveau et la quantité de phosphore qu'il contient. » Cette assertion ne repose sur aucune donnée scientifique. Les physiologistes les plus éminents déclarent que, dans l'état actuel de la science, il est impossible de déterminer sûrement les rapports du cerveau et de la pensée. Bien plus, on a constaté, en beaucoup de cas, que l'intelligence n'est pas en raison directe du volume, du poids, de la forme et de la composition chimique du cerveau.

On ne doit pas sans doute méconnaître l'influence du cerveau sur la pensée; cette influence a sa raison d'être dans l'union substantielle de l'âme et du corps. Ce qu'on peut en conclure logiquement, ce n'est pas que le cerveau pense, chose impossible, comme nous l'avons démontré, mais que le cerveau fournit à la pensée quelques-unes de ses conditions, qu'il est un organe ou instrument dont l'âme a plus ou moins besoin pour exercer ses diverses opérations. — Parce qu'un musicien ne peut se passer d'un instrument et que son talent brille avec plus ou moins d'éclat suivant que son instrument est plus ou moins bon, on n'en conclut pas que l'instrument joue tout seul et que le musicien est étranger à la symphonie. Pourquoi l'âme ne serait-elle pas le musicien, et le cerveau l'instrument qu'elle fait vibrer?

17. *Troisième argument.* — La pensée n'est autre chose qu'un mouvement des fibres cérébrales. En effet, la physique moderne a découvert que le mouvement devient tour à tour chaleur, lumière, électricité, affinité chimique, etc. On peut donc supposer que la transformation des forces se continue dans le corps humain : la force chimique s'y convertit en force nerveuse, celle-ci en sensation, et la sensation en pensée.

Réponse. — Que la pensée soit liée à un mouvement cérébral, les rapports de l'âme et du corps permettent de l'affirmer. Mais que la pensée soit un mouvement, c'est ce qu'il n'est pas possible de comprendre. Ce qu'on appelle « transformation des forces physiques les unes dans les autres » revient en somme à la transformation d'une espèce de mouvement en

une autre espèce de mouvement, par un changement dans la distribution, la vitesse, les trajectoires. Mais de là conclure qu'un mouvement devient une sensation, une pensée, il y a un abîme qu'on ne peut pas franchir logiquement. Il n'y a aucune parité entre le mouvement et la pensée. Le mouvement est quelque chose de local; la pensée, un phénomène non localisé. Le mouvement est saisi par les sens; la pensée, par la conscience. Un mouvement peut être rectiligne, curviligne, etc.; la pensée ne représente rien de semblable. Elle est donc *irréductible* au mouvement.

18. Le matérialisme ne repose, on le voit, que sur de grossiers sophismes. Ajoutons qu'il est en contradiction avec le bon sens populaire. Toutes les langues ont des mots pour exprimer la distinction de l'âme et du corps, de l'esprit et de la matière; partout et toujours on a admis la liberté, la responsabilité, le droit et le devoir, Dieu et la vie future : croyances fondamentales que ruine le matérialisme. Cette doctrine, honteuse et avilissante pour la dignité humaine, ne peut éclore que dans des esprits pervers et trouver des adeptes qu'aux époques de corruption.

3. Spiritualité de l'âme humaine.

19. La *spiritualité* d'une substance consiste en ce qu'elle est non seulement simple, mais capable d'agir et d'exister indépendamment de l'organisme auquel elle est unie.

20. L'*âme de l'animal* est simple, insaisissable; ses opérations et ses facultés sensitives exigent, en effet, un principe qui ne soit pas composé de parties. Mais cette âme n'est pas spirituelle, car elle ne perçoit et ne désire que le matériel; ce qui est supra-sensible lui échappe. Toute son activité étant bornée aux choses sensibles, elle ne peut agir et exister sans les organes, et doit périr à leur dissolution.

21. Il n'en est pas ainsi de l'*âme humaine*. Par ses facultés transcendantes, l'entendement et la liberté, elle opère en dehors et au-dessus de la matière. Par l'entendement, elle conçoit l'universel, le nécessaire, l'immuable, l'éternel; par sa volonté libre, elle tient le corps sous sa puissance; elle peut vaincre les appétits sensuels, les passions, pour faire triompher en elle le devoir. Or ces facultés, ayant un objet spirituel, doivent résider dans une substance de même nature. Par conséquent l'âme, qui est cette substance, possède la spiritualité; elle peut exister et vivre indépendamment des organes.

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN

Objections contre la spiritualité de l'âme.

22. *Première objection.* — L'âme humaine est le principe dans l'homme des opérations végétatives et sensitives. Or elle ne peut accomplir les opérations sans les organes; elle est donc dépendante du corps.

Réponse. — Elle en dépend pour ces opérations, de telle sorte qu'après la mort elle ne peut plus les exercer. Mais, comme la vie qui lui est propre est une vie spirituelle, dont les actes dépassent infiniment toutes les forces de la matière, elle ne peut, sous ce rapport, dépendre intrinsèquement des organes corporels.

23. *Seconde objection.* — L'âme humaine dépend du corps dans les opérations intellectuelles, car le concours des sens est nécessaire au développement de l'intelligence; un aveugle ou un sourd de naissance n'auront jamais l'idée de la lumière ou du son. L'âme humaine n'est donc pas spirituelle.

Réponse. — Dans la condition présente, aussi longtemps qu'elle est unie au corps, l'âme humaine dépend des sens par *accident*, mais non en vertu de sa *nature*. Cette dépendance n'est qu'indirecte et extrinsèque. Elle consiste, non en ce que *entendre* et *vouloir* soient des actions de l'organisme animé, comme les opérations végétatives et sensitives, mais en ce que les sens et l'imagination fournissent la matière dont l'âme a besoin pour exercer ses facultés supérieures. Cette condition de dépendance, où se trouve l'âme par rapport à son corps, ne prouve donc point qu'elle n'est point spirituelle.

CHAPITRE IV

ORIGINE DE L'AME HUMAINE

SOMMAIRE

1. Erreurs sur l'origine de l'âme. Erreur évolutioniste, panthéistique, traducianiste. — 2. L'âme humaine est immédiatement créée de Dieu. Preuves de cette proposition. — 3. Temps où l'âme est créée.

Par *origine* de l'âme, on entend le principe d'où procède l'âme, ou commencement de son existence. Avant d'établir qu'elle doit son origine à un *acte créateur* de Dieu, nous réfuterons les erreurs émises à ce sujet, et nous terminerons en disant un mot du *temps* où l'âme est créée.

1. Erreurs sur l'origine de l'âme.

Erreur évolutioniste.

1. Suivant les *évolutionistes*, l'âme humaine ne serait que le produit d'une longue élaboration de la matière qui, après s'être organisée d'elle-même spontanément et avoir franchi les étapes successives de la vie végétative et sensitive, aurait atteint dans l'homme, en vertu de la loi du progrès, le degré suprême de la vie, en se transformant en *âme pensante*.

Cette opinion est absurde, car elle contredit ce principe : que *toute cause doit être proportionnée à son effet* (p. 16). Comment la matière brute peut-elle se donner la vie? Comment un principe de vie purement animal peut-il, par ses propres forces, devenir un principe de vie spirituelle? Autant dire que le néant produit l'être.

Erreur panthéistique.

2. Cette erreur se produit sous deux formes : sous la forme *émanatiste* et sous la forme *panthéistique* proprement dite.

UANL UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

Objections contre la spiritualité de l'âme.

22. *Première objection.* — L'âme humaine est le principe dans l'homme des opérations végétatives et sensitives. Or elle ne peut accomplir les opérations sans les organes; elle est donc dépendante du corps.

Réponse. — Elle en dépend pour ces opérations, de telle sorte qu'après la mort elle ne peut plus les exercer. Mais, comme la vie qui lui est propre est une vie spirituelle, dont les actes dépassent infiniment toutes les forces de la matière, elle ne peut, sous ce rapport, dépendre intrinsèquement des organes corporels.

23. *Seconde objection.* — L'âme humaine dépend du corps dans les opérations intellectuelles, car le concours des sens est nécessaire au développement de l'intelligence; un aveugle ou un sourd de naissance n'auront jamais l'idée de la lumière ou du son. L'âme humaine n'est donc pas spirituelle.

Réponse. — Dans la condition présente, aussi longtemps qu'elle est unie au corps, l'âme humaine dépend des sens par *accident*, mais non en vertu de sa *nature*. Cette dépendance n'est qu'indirecte et extrinsèque. Elle consiste, non en ce que *entendre* et *vouloir* soient des actions de l'organisme animé, comme les opérations végétatives et sensitives, mais en ce que les sens et l'imagination fournissent la matière dont l'âme a besoin pour exercer ses facultés supérieures. Cette condition de dépendance, où se trouve l'âme par rapport à son corps, ne prouve donc point qu'elle n'est point spirituelle.

CHAPITRE IV

ORIGINE DE L'AME HUMAINE

SOMMAIRE

1. Erreurs sur l'origine de l'âme. Erreur évolutioniste, panthéistique, traducianiste. — 2. L'âme humaine est immédiatement créée de Dieu. Preuves de cette proposition. — 3. Temps où l'âme est créée.

Par *origine* de l'âme, on entend le principe d'où procède l'âme, ou commencement de son existence. Avant d'établir qu'elle doit son origine à un *acte créateur* de Dieu, nous réfuterons les erreurs émises à ce sujet, et nous terminerons en disant un mot du *temps* où l'âme est créée.

1. Erreurs sur l'origine de l'âme.

Erreur évolutioniste.

1. Suivant les *évolutionistes*, l'âme humaine ne serait que le produit d'une longue élaboration de la matière qui, après s'être organisée d'elle-même spontanément et avoir franchi les étapes successives de la vie végétative et sensitive, aurait atteint dans l'homme, en vertu de la loi du progrès, le degré suprême de la vie, en se transformant en *âme pensante*.

Cette opinion est absurde, car elle contredit ce principe : que *toute cause doit être proportionnée à son effet* (p. 16). Comment la matière brute peut-elle se donner la vie? Comment un principe de vie purement animal peut-il, par ses propres forces, devenir un principe de vie spirituelle? Autant dire que le néant produit l'être.

Erreur panthéistique.

2. Cette erreur se produit sous deux formes : sous la forme *émanatiste* et sous la forme *panthéistique* proprement dite.

UANL UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

3. Les pythagoriciens, les stoïciens, les manichéens, regardaient l'âme comme une *émanation* détachée de la substance divine, comme une étincelle échappée du foyer divin. Dans cette hypothèse, la substance divine est divisible, sujette au changement, susceptible de s'amoindrir et de perdre son infinité.

Mais la substance divine est absolument simple, immuable et infinie. L'émanatisme est donc en contradiction avec l'idée que la raison se fait de Dieu.

4. Les panthéistes proprement dits voient dans l'âme un *mode* de la substance divine.

Mais l'âme n'est pas un mode; elle est une véritable substance (p. 26). En outre, si elle était un mode de la substance divine, elle devrait être nécessaire et infinie comme cette substance elle-même. Le panthéisme est donc une doctrine absurde.

Erreur traducianiste.

5. Les défenseurs du *traducianisme* attribuent l'origine de l'âme à la *génération*. Dieu n'aurait créé immédiatement que le premier homme, et lui aurait donné le pouvoir de se multiplier quant à l'âme et quant au corps.

Cette théorie est insoutenable, car elle suppose l'âme du générateur composée et divisible, pour donner à d'autres une parcelle d'elle-même.

2. L'âme humaine est immédiatement créée de Dieu.

Preuves de cette proposition.

6. La *première preuve* ressort de la fausseté des systèmes précédents. Si l'âme ne dérive pas de la matière par évolution, si elle n'est pas une émanation ou un mode de la substance divine, si elle ne procède pas des parents par génération, il n'y a d'autre explication de son origine qu'un acte divin créateur.

7. La *seconde preuve* est tirée de la nature de l'âme. Comme nous l'avons établi, l'âme est une substance essentiellement spirituelle (p. 31). Or une substance de telle sorte ne peut être produite que par voie de création, et, comme créer est l'acte immédiat de Dieu, l'âme humaine tire son origine de Dieu par une création immédiate.

3. Temps où l'âme est créée.

8. Pythagore et Platon, et Origène à leur suite, enseignent que les âmes avaient vécu autrefois heureuses au milieu des astres, mais qu'en punition d'un grand crime elles avaient été précipitées du ciel et condamnées à être emprisonnées dans des corps jusqu'à ce que, leur forfait expié, elles revinssent au séjour de leur béatitude primitive.

Selon Leibniz, Dieu, dès le commencement, a créé à la fois toutes les âmes et les a enfermées dans des corpuscules organiques, au moyen desquels elles passent dans chaque homme, au moment de la génération du corps.

La théorie de la *préexistence* des âmes ne repose sur aucun fondement.

9. La doctrine certaine est que l'*âme humaine ne commence d'exister que dans le corps*, comme le dit saint Thomas. Dieu ne crée un être qu'au moment où il peut atteindre sa fin. Or l'âme humaine est faite pour informer un corps; il ne convient donc pas qu'elle soit créée avant de pouvoir remplir ce rôle.

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN
DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

CHAPITRE V

DESTINÉE DE L'AME HUMAINE

SOMMAIRE

1. Immortalité de l'âme. — 2. Preuves de l'immortalité de l'âme. Preuve métaphysique. Preuves psychologiques. Preuves morales. — 3. La métempsycose. Son absurdité. Ses conséquences morales. — 4. Destinée du composé humain. Résurrection des corps.

Si les libres penseurs de toutes les époques ont imaginé les systèmes les plus grossiers sur la nature et l'origine de l'âme, c'est dans le but de nier le dogme de la vie future, à cause de la responsabilité morale qui est intimement liée à ce dogme. Il est donc très important d'établir l'immortalité de l'âme. Cette question résolue, nous nous demanderons si l'épreuve s'achève ici-bas, ou s'il faut admettre, avec les partisans de la *métempsycose*, qu'elle se continue dans une série d'existences anologues à la nôtre, et, enfin, si le composé humain détruit par la mort sera reconstitué.

1. Immortalité de l'âme.

1. L'âme est *immortelle*, c'est-à-dire qu'elle ne cessera jamais de vivre. Si la *mort* est la perte de la vie, l'*immortalité*, par contre, est l'inamissibilité de la vie.

En niant l'immortalité de l'âme, les matérialistes tombent dans une étrange contradiction. D'un côté, ces prétendus philosophes poussent l'orgueil jusqu'à diviniser la nature humaine; et, d'un autre côté, ils ravalent cette même nature jusqu'à l'animal privé de raison et lui donnent la même destinée.

La question de l'immortalité de l'âme intéresse non seulement la dignité humaine, mais encore sa conduite. « Toutes nos actions et toutes nos pensées doivent prendre des routes si différentes, selon qu'il y aura des biens éternels à espérer ou non, qu'il est impossible de faire une démarche avec sens et jugement qu'en la réglant par la vue de ce point, qui doit être notre premier objet. Ainsi notre premier intérêt et notre premier devoir est de nous éclairer sur ce sujet, d'où dépend toute notre conduite. » (Pascal.)

2. Preuves de l'immortalité de l'âme.

2. On démontre l'immortalité de l'âme par trois espèces de preuves : la preuve *métaphysique*, les preuves *psychologiques* et les preuves *morales*.

Preuve métaphysique.

3. Par cette preuve, tirée de la *simplicité* et de la *spiritualité* de l'âme, on établit que l'âme est immortelle de sa nature; en d'autres termes, qu'elle peut survivre au corps.

Étant *simple*, sans parties séparables, l'âme échappe nécessairement à la dissolution. Étant *spirituelle*, elle peut, sans le concours des organes, vivre de la vie qui convient aux esprits. La nature de l'âme est donc telle, qu'il faudrait, pour la faire passer de l'être au néant, l'acte tout-puissant d'une cause extérieure. Mais non seulement il n'y a aucune raison pour qu'elle soit anéantie, pour qu'elle ait un sort pire que le corps lui-même, dont les éléments, lorsqu'il se corrompt, ne sont point détruits; mais il y a des raisons pour que, de fait, elle survive au corps, en conservant la conscience de son identité personnelle. Ces raisons sont exposées dans les preuves psychologiques et morales.

Preuves psychologiques.

4. *Première preuve : Désir d'un bonheur infini et illimité.* — L'homme est créé pour un bien et un bonheur infinis; ses aspirations naturelles le prouvent. Or ce bonheur, ce bien absolu, il ne l'atteint pas en cette vie : l'expérience le démontre. Il faut donc qu'il puisse l'atteindre dans une autre vie; autrement, il y aurait disproportion entre ses penchants et sa fin. — D'autre part, point de bonheur parfait sans durée illimitée.

5. *Deuxième preuve : Le vrai absolu, objet de notre intelligence*[1]. — L'entendement humain a pour objet des vérités éternelles, toujours les mêmes, à l'égard desquelles nous sommes toujours les mêmes, toujours également ravis de leur beauté. Cette conformité de l'entendement à des choses qui ne changent point montre qu'il y a en lui un principe de vie immortelle.

6. *Troisième preuve : Confirmation par l'absurde.* — Si l'homme n'est pas immortel, il est le plus malheureux, le plus

[1] Cf. BOSSUET, *De la connaissance de Dieu et de soi-même*, ch. V, 14.

déshérité des êtres de la création. Toutes les créatures qui lui sont inférieures atteignent leur fin ici-bas ; l'animal repu ne rêve pas de félicité plus parfaite. L'homme, qui a un besoin insatiable du vrai, du bien, du beau, du bonheur infini, d'une vie immortelle, serait donc le seul être dont les aspirations ne seraient point satisfaites, le seul qui mourrait inassouvi, déçu ! Cela répugne à la sagesse et à la bonté du Créateur.

Preuves morales.

7. *Première preuve : Le consentement universel.* — La croyance à la vie future est une de celles qui sont le plus enracinées dans le cœur des hommes. On la retrouve chez tous les peuples, barbares ou civilisés, anciens ou modernes. Elle se manifeste dans le culte des morts ; elle est affirmée dans toutes les religions. C'est là un fait historique incontestable, qui confirme les preuves rationnelles de l'immortalité de l'âme.

8. *Deuxième preuve : La sanction morale.* — On entend par sanction l'ensemble des récompenses et des peines attachées à l'observation ou à la violation de la loi. — La sanction, pour être juste, doit : 1° être *universelle*, c'est-à-dire ne laisser aucune bonne action sans récompense, aucune mauvaise action sans châtiment ; 2° être *proportionnelle* au mérite ou au démérite de l'agent moral ; 3° être *incontestable*, c'est-à-dire être reconnue comme juste par le sujet de la sanction, car le bonheur n'est une récompense, et le malheur n'est un châtiment, qu'autant qu'on a conscience d'avoir bien ou mal fait.

Ici-bas il y a, pour la loi morale, quatre espèces de sanctions : 1° la sanction *naturelle*, consistant dans les conséquences naturelles de nos actes, par exemple, les maladies que cause l'intempérance, l'indigence qui est le résultat de la paresse, etc. ; 2° la sanction *sociale*, consistant dans les peines infligées par les tribunaux ; 3° la sanction de l'*opinion publique*, consistant dans l'estime accordée aux gens de bien et dans le blâme ou le mépris déversé sur les coupables ; 4° la sanction de la *conscience*, consistant dans la joie ou le remords qu'on éprouve après une bonne ou une mauvaise action.

Or, si on examine chacune de ces sanctions, aucune ne satisfait à toutes les conditions requises ; aucune n'est suffisante et complète.

Il faut donc admettre une autre vie où il sera rendu à chacun selon ses œuvres.

9. Quant à la nature des récompenses et des peines de la vie future, nous ne pouvons la connaître que par la révélation. Le rôle principal de la raison ici est de confirmer les dogmes de la foi, en constatant qu'ils répondent parfaitement à l'idée que nous nous faisons de la bonté et de la justice de Dieu.

3. La métempsycose.

10. Parmi les doctrines que repousse la raison relativement au sort de l'âme dans la vie future se trouve celle de la *métempsycose*, admise par les religions de l'ancienne Égypte et de l'Inde, et renouvelée par les partisans du spiritisme.

D'après cette doctrine, l'âme, à la mort, passe dans un autre corps et commence une nouvelle existence, où elle est heureuse ou malheureuse, suivant qu'elle a bien ou mal agi dans une existence antérieure. Chaque âme a déjà vécu, dans le passé, en un nombre indéfini de corps, et vivra de même dans l'avenir. La destinée qui l'attend, quand elle se sépare du corps, n'est pas le ciel ou l'enfer, mais une sorte d'éternel purgatoire.

La métempsycose ne repose sur aucun fondement, et ses conséquences sont funestes à la morale.

Absurdité de la métempsycose.

11. La métempsycose ne repose sur aucun fondement. Où est la preuve que j'ai déjà vécu avant d'apparaître sur cette terre, et que mon âme, à la mort, doive être unie à un autre organisme ?

Une des conditions de la sanction, comme nous l'avons dit, est d'être *incontestable* (n° 8). Or, si les biens et les maux de la vie présente ne sont que des récompenses et des châtiments, nous devons avoir conscience d'avoir mérité ou démérité dans une vie antérieure. Mais jamais personne n'a eu conscience de cette responsabilité.

Dira-t-on que l'âme qui n'a pas rempli son devoir ici-bas doit être soumise à une nouvelle épreuve ? La justice ne demande rien de semblable ; elle exige simplement que cette âme, qui a eu le temps de faire son choix entre le bien et le mal, soit récompensée ou punie suivant qu'elle a bien ou mal agi.

Conséquences de la métempsycose.

12. Les conséquences de la métempsycose sont funestes à la morale. D'abord, les bons seraient découragés par la perspective

d'épreuves indéfinies, où il sera toujours possible de moins bien faire qu'auparavant, et de s'exposer ainsi à une nouvelle vie de malheur et de souffrance ; et les méchants, enhardis par la croyance qu'il n'y aura jamais pour eux d'éternel enfer, pourront fouler aux pieds tous leurs devoirs, en se disant qu'ils tâcheront de mieux faire dans une nouvelle vie.

En second lieu, si les infirmités et les souffrances ne sont que des châtiments des fautes passées, et si la prospérité n'est qu'une récompense des mérites antérieurs, les gens malheureux sont dignes du mépris public, et les gens bien portants et riches ont le droit de se glorifier de leurs avantages naturels.

Ces conséquences, qu'on voit se réaliser dans les religions de l'Extrême-Orient, dans le bouddhisme et le brahmanisme, suffisent seules à prouver la fausseté de cette étrange doctrine.

4. Destinée du composé humain.

Résurrection du corps.

13. « L'âme, suivant la définition de Bossuet, est une substance intelligente née pour vivre dans un corps et lui être intimement unie. » Bien qu'elle soit essentiellement distincte du corps et qu'elle puisse, après la mort, exister et vivre sans lui, sa destinée est de former avec lui un seul et même être humain. L'homme n'est ni l'âme seule, ni le corps seul ; il est un composé substantiel d'esprit et de matière, une nature mixte, à la fois spirituelle et corporelle. Cela étant, il est dans l'ordre que l'âme soit de nouveau réunie à son corps après en avoir été quelque temps séparée. Si le corps, qui fait partie intégrante de la nature humaine, ne devait jamais ressusciter, il s'ensuivrait que l'homme, œuvre de prédilection des mains divines, devrait en permanence demeurer dans un état contre nature. Il ne saurait en être ainsi. Dieu a pu permettre au péché de renverser pour un temps l'ordre de sa providence, mais non de triompher à jamais des lois qu'il a établies.

14. Cet argument en faveur de la résurrection des corps est confirmé par des raisons prises : soit du *côté de l'ordre moral*, qui veut que le corps, instrument du bien ou du mal accompli par l'âme, participe à sa récompense ou à son châtiment ; soit du *côté de la nature*, où tout meurt sans cesse pour reprendre une nouvelle vie, et où l'homme ferait une inexplicable exception si, seul, il mourait pour ne plus revivre.

CHAPITRE VI

EXISTENCE DE DIEU

« Si quelqu'un dit que le seul Dieu véritable, notre Créateur et Seigneur, ne peut pas être connu avec certitude par la lumière naturelle de la raison humaine, au moyen des choses créées : qu'il soit anathème. » (CONCILE DU VATICAN, const. *Dei Filius*, II, *De la Révélation*, can. 1.)

SOMMAIRE

1. La question de l'existence de Dieu. — 2. Preuves de l'existence de Dieu. Preuve physique, ou des causes finales. Objection. Preuves métaphysiques : contingence du monde, subordination des causes efficientes, le mouvement, les degrés d'excellence, les vérités éternelles. Preuves morales : consentement universel, objections : loi morale. — 3. L'athéisme. Les athées. Absurdité de l'athéisme. Ses conséquences. L'inspirateur de l'athéisme.

Il n'est pas de question qui intéresse autant l'humanité que celle de l'*existence de Dieu*. La solution de cette question n'est pas au-dessus des forces de la raison humaine. Après en avoir exposé les preuves, nous réfuterons l'absurde système de l'athéisme.

1. La question de l'existence de Dieu.

1. Au-dessus de cet univers visible, y a-t-il un Être qui en soit la cause première et la fin dernière ? Il n'est pas de question qui importe davantage à la dignité et au bonheur de l'homme. Ce que dit Pascal de l'immortalité de l'âme est plus vrai encore de l'existence de Dieu : « C'est une chose qui nous importe si fort et qui nous touche de si près, qu'il faut avoir perdu tout sentiment, pour être dans l'indifférence de savoir ce qui en est. » Vivre sans connaître Dieu et le chercher est une inconcevable folie.

2. L'idée de la Divinité est si profondément gravée au cœur de l'humanité, qu'il semble inutile de démontrer son existence. Mais, aux époques de corruption, il se rencontre de ces hommes qui sont assez lâches, suivant l'expression de l'auteur des *Pensées*, pour faire les braves contre Dieu. Sous le masque de la science, ils essayent par maint sophisme d'obscurcir cette éclatante vérité ;

d'épreuves indéfinies, où il sera toujours possible de moins bien faire qu'auparavant, et de s'exposer ainsi à une nouvelle vie de malheur et de souffrance ; et les méchants, enhardis par la croyance qu'il n'y aura jamais pour eux d'éternel enfer, pourront fouler aux pieds tous leurs devoirs, en se disant qu'ils tâcheront de mieux faire dans une nouvelle vie.

En second lieu, si les infirmités et les souffrances ne sont que des châtiments des fautes passées, et si la prospérité n'est qu'une récompense des mérites antérieurs, les gens malheureux sont dignes du mépris public, et les gens bien portants et riches ont le droit de se glorifier de leurs avantages naturels.

Ces conséquences, qu'on voit se réaliser dans les religions de l'Extrême-Orient, dans le bouddhisme et le brahmanisme, suffisent seules à prouver la fausseté de cette étrange doctrine.

4. Destinée du composé humain.

Résurrection du corps.

13. « L'âme, suivant la définition de Bossuet, est une substance intelligente née pour vivre dans un corps et lui être intimement unie. » Bien qu'elle soit essentiellement distincte du corps et qu'elle puisse, après la mort, exister et vivre sans lui, sa destinée est de former avec lui un seul et même être humain. L'homme n'est ni l'âme seule, ni le corps seul ; il est un composé substantiel d'esprit et de matière, une nature mixte, à la fois spirituelle et corporelle. Cela étant, il est dans l'ordre que l'âme soit de nouveau réunie à son corps après en avoir été quelque temps séparée. Si le corps, qui fait partie intégrante de la nature humaine, ne devait jamais ressusciter, il s'ensuivrait que l'homme, œuvre de prédilection des mains divines, devrait en permanence demeurer dans un état contre nature. Il ne saurait en être ainsi. Dieu a pu permettre au péché de renverser pour un temps l'ordre de sa providence, mais non de triompher à jamais des lois qu'il a établies.

14. Cet argument en faveur de la résurrection des corps est confirmé par des raisons prises : soit du *côté de l'ordre moral*, qui veut que le corps, instrument du bien ou du mal accompli par l'âme, participe à sa récompense ou à son châtiment ; soit du *côté de la nature*, où tout meurt sans cesse pour reprendre une nouvelle vie, et où l'homme ferait une inexplicable exception si, seul, il mourait pour ne plus revivre.

CHAPITRE VI

EXISTENCE DE DIEU

« Si quelqu'un dit que le seul Dieu véritable, notre Créateur et Seigneur, ne peut pas être connu avec certitude par la lumière naturelle de la raison humaine, au moyen des choses créées : qu'il soit anathème. » (CONCILE DU VATICAN, const. *Dei Filius*, II, *De la Révélation*, can. 1.)

SOMMAIRE

1. La question de l'existence de Dieu. — 2. Preuves de l'existence de Dieu. Preuve physique, ou des causes finales. Objection. Preuves métaphysiques : contingence du monde, subordination des causes efficientes, le mouvement, les degrés d'excellence, les vérités éternelles. Preuves morales : consentement universel, objections : loi morale. — 3. L'athéisme. Les athées. Absurdité de l'athéisme. Ses conséquences. L'inspirateur de l'athéisme.

Il n'est pas de question qui intéresse autant l'humanité que celle de l'*existence de Dieu*. La solution de cette question n'est pas au-dessus des forces de la raison humaine. Après en avoir exposé les preuves, nous réfuterons l'absurde système de l'athéisme.

1. La question de l'existence de Dieu.

1. Au-dessus de cet univers visible, y a-t-il un Être qui en soit la cause première et la fin dernière ? Il n'est pas de question qui importe davantage à la dignité et au bonheur de l'homme. Ce que dit Pascal de l'immortalité de l'âme est plus vrai encore de l'existence de Dieu : « C'est une chose qui nous importe si fort et qui nous touche de si près, qu'il faut avoir perdu tout sentiment, pour être dans l'indifférence de savoir ce qui en est. » Vivre sans connaître Dieu et le chercher est une inconcevable folie.

2. L'idée de la Divinité est si profondément gravée au cœur de l'humanité, qu'il semble inutile de démontrer son existence. Mais, aux époques de corruption, il se rencontre de ces hommes qui sont assez lâches, suivant l'expression de l'auteur des *Pensées*, pour faire les braves contre Dieu. Sous le masque de la science, ils essayent par maint sophisme d'obscurcir cette éclatante vérité ;

la foule grossière fait écho à ces blasphèmes, qui flattent ses passions. Il n'est donc pas inutile d'insister sur les preuves de l'existence de Dieu, et de mettre à nu l'absurdité des arguments qu'on leur oppose.

3. Quelques philosophes ont soutenu que l'existence de Dieu était indémontrable[a], parce que Dieu est une vérité première. — Dieu, sans doute, est une vérité première en soi, mais non par rapport à nous. De ce que la cause précède l'effet, on ne peut pas en conclure que la cause soit connue avant l'effet, car il arrive souvent que nous ne connaissons la cause que par l'effet. Ce que nous connaissons tout d'abord, ce sont les créatures; et par elles, en nous appuyant sur le *principe de raison suffisante* (p. 16), nous nous élevons par le raisonnement jusqu'à leur auteur. Si nous constatons que les créatures n'ont pas leur raison d'être en elles-mêmes, nous devons conclure qu'elles doivent l'avoir dans un autre qui est à lui-même sa raison d'être, c'est-à-dire en Dieu.

2. Preuves de l'existence de Dieu.

4. Les preuves de l'existence de Dieu se ramènent ordinairement à trois sortes principales : une *preuve physique*, tirée de l'ordre admirable qui règne dans l'univers; des *preuves métaphysiques*, tirées de la considération de la nature des choses; et des *preuves morales*, tirées de la nature humaine.

Preuve physique.

5. La preuve *physique*, dite aussi des *causes finales*, se formule ainsi :

Tout ordre suppose un ordonnateur. Or il y a de l'ordre dans le monde; donc l'ordre du monde suppose un ordonnateur, qui est Dieu.

6. *Tout ordre suppose un ordonnateur.* — L'ordre est une adaptation des moyens à une fin. Or c'est la fin, c'est-à-dire l'effet futur, qui détermine les moyens. Mais un effet futur, n'existant pas encore *réellement*, doit, pour déterminer sa cause, exister

[a] Suivant les *fidéistes* et les *traditionalistes*, nous ne pouvons connaître Dieu que par la foi et la tradition; suivant les *ontologistes*, nous voyons Dieu immédiatement; suivant les *innéistes*, notre âme, dès le premier instant de sa création, porte gravée en elle l'idée de Dieu; suivant les *sentimentalistes*, c'est moins par la raison que par un sens secret, le sens divin, que nous sommes en contact immédiat avec Dieu.

idéalement, c'est-à-dire dans une intelligence capable de prévoir, de vouloir et de mettre un plan à exécution. L'adaptation des moyens à une fin est donc l'œuvre d'une cause intelligente.

Il y a de l'ordre dans le monde. — L'idée que nous nous faisons du monde est celle d'un tout parfaitement ordonné, où toutes les forces de la nature convergent vers une fin unique, qui est le bien, l'unité, la beauté de cet univers.

Sans doute, la finalité *extrinsèque* de beaucoup de choses nous échappe; nous pouvons nous demander à quoi sert telle espèce minérale, végétale ou animale, en quoi elle contribue à l'harmonie générale. Mais, le principe des causes finales étant un principe nécessaire et universel, nous pouvons légitimement affirmer que rien n'est inutile.

Quant à la finalité *intrinsèque*, elle se montre partout visible dans le monde des vivants. Quand on examine une plante, un animal, il est impossible de n'y pas reconnaître une adaptation systématique de moyens et de fins, une admirable harmonie des fonctions entre elles, des organes entre eux, des fonctions avec les organes, des êtres avec les milieux qu'ils habitent. Cette adaptation merveilleuse des moyens à des fins déterminées est mise de plus en plus en lumière par les progrès des sciences naturelles, et « plus on entre dans les secrets de la nature, dit Bossuet, plus on la trouve pleine de proportions cachées, qui font tout aller par ordre et sont la marque certaine d'un ouvrage bien entendu et d'un artifice profond[1] ».

Donc l'ordre du monde suppose un ordonnateur, qui est Dieu. — Si la construction de la moindre machine dénote une cause intelligente, quelle intelligence que celle qui a conçu et exécuté l'univers! Cette intelligence, auprès de laquelle l'intelligence humaine la plus haute est infiniment petite, est ce que le bon sens populaire appelle l'*Intelligence divine*.

Objection.

7. Selon les anciens épicuriens et les évolutionnistes modernes, on peut expliquer l'ordre des choses sans avoir recours à une cause intelligente ordonnatrice. Par suite de coïncidences fortuites, les éléments de la matière se sont combinés de telle façon qu'il en résulte les êtres qui constituent l'univers. Ainsi, par exemple, les oiseaux n'ont pas reçu des ailes pour voler; mais le hasard a fait que, des ailes leur ayant poussé, ils

[1] Bossuet, *De la connaissance de Dieu et de soi-même*, ch. IV, 1.

s'en servent pour le vol; l'œil n'a pas été fait pour la vision, mais les molécules dont il est formé sont arrivées par une combinaison fortuite à composer un organe susceptible de percevoir la lumière.

Réponse. — Le hasard, loin d'expliquer l'ordre, est opposé à l'ordre et surtout à la constance dans l'ordre. Ce qui arrive par hasard n'a pas de chance de se renouveler; on ne tire pas vingt fois de suite le même numéro. La nature, au contraire, obéit à des lois uniformes. Or les lois expriment des rapports invariables de succession ou de coexistence entre les choses, qui ne peuvent se concevoir sans une intelligence qui a établi ces rapports. S'il est ridicule d'expliquer par le hasard la construction d'une maison, d'un navire, d'un mur, etc., à plus forte raison l'univers où règne un ordre si merveilleux.

Preuves métaphysiques.

8. Les preuves métaphysiques de l'existence de Dieu ont pour base : 1° la contingence du monde; 2° la subordination des causes efficientes; 3° le mouvement; 4° les degrés d'excellence; 5° les vérités éternelles.

Preuve par la contingence du monde.

9. Le monde est *contingent*, c'est-à-dire qu'il pourrait ne pas exister. S'il était *nécessaire*, en effet, c'est-à-dire s'il ne pouvait pas ne pas exister ni exister autrement qu'il n'est, tous les êtres qui le constituent seraient immuables et indépendants, et on ne pourrait concevoir la non-existence de chacun d'eux. Or tous ces êtres sont sujets au changement et dépendent les uns des autres, et il n'est aucun d'eux qu'on ne puisse concevoir non-existant.

Si le monde a pu ne pas exister, il n'a pas toujours été. Puisqu'il existe et qu'il n'existe pas par lui-même, il faut donc qu'il existe par la vertu d'un autre être. Que si cet être, par qui existent les êtres contingents, était contingent lui-même, il aurait sa raison d'exister dans un autre, celui-ci dans un autre, et ainsi à l'infini. Comme le nombre infini répugne, il faut donc s'arrêter à un être existant par lui-même, ayant toujours existé, à un être nécessaire. Cet être nécessaire est Dieu.

Preuve par la subordination des causes efficientes.

10. Dans le monde, il y a une série de *causes efficientes subordonnées;* par exemple, une série d'êtres vivants, plantes ou animaux, qui naissent les uns des autres, ou de phénomènes physiques dont les uns sont la condition déterminante des autres.

Dans cette série, il est impossible de trouver un être qui se soit produit lui-même : l'être qui se produirait lui-même existerait avant d'exister, ce qui est absurde. Par conséquent, tout ce qui est produit est produit par un autre, qui est sa cause efficiente.

Mais, en remontant la série des causes efficientes, comme on ne peut procéder à l'infini, il faut s'arrêter à une première cause efficiente, c'est-à-dire à une cause qui ait produit le premier terme de la série, sans être produite elle-même. Cette cause première est Dieu.

Preuve par le mouvement.

11. Par *mouvement*, en général, on entend tout changement, tout passage de ce qui peut être à ce qui est, dans les esprits comme dans les corps. Ne considérons ici que le mouvement de la matière, sa translation dans l'espace.

C'est un fait évident qu'il y a du *mouvement* dans le monde matériel. Or le mouvement suppose un premier moteur non mû. En effet, la matière, étant inerte de sa nature, ne peut se mouvoir elle-même ; il lui faut donc un moteur. Mais on ne peut supposer une série infinie de moteurs recevant l'un de l'autre le mouvement. Il y a, par conséquent, un premier moteur, qui n'est mû par aucun autre. Ce premier moteur, c'est Dieu.

Preuve par les degrés d'excellence.

12. Les choses de la nature sont plus ou moins bonnes, plus ou moins belles, plus ou moins parfaites, etc. Or le plus ou le moins se disent des objets suivant qu'ils approchent à des degrés divers de ce qu'il y a de plus élevé. Il y a donc quelque chose qui est le meilleur, le plus beau, le plus parfait, etc. Ce qui est ainsi le type de toute bonté, de toute beauté, de toute perfection, c'est cet Être suprême que nous appelons Dieu.

Preuve par les vérités éternelles.

13. La raison a pour objet des *vérités nécessaires, immuables, éternelles;* par exemple, les premiers principes, les vérités mathématiques. Elles seraient, lors même qu'il n'y aurait point de monde ni intelligence humaine pour les comprendre. Ces vérités supposent donc un esprit nécessaire, immuable, éternel comme elles. Cet esprit, c'est Dieu.

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN ® DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

Preuves morales.

14. Les preuves morales de l'existence de Dieu se tirent principalement du consentement universel et de la loi morale.

Preuve par le consentement universel.

15. Partout et toujours, l'humanité a reconnu l'existence d'une Intelligence suprême, distincte du monde, de qui tout dépend, qui gouverne tout, et dont la justice s'exerce sur les bons pour les récompenser et sur les méchants pour les punir.

16. Cette croyance de tous les peuples à une Divinité nous est attestée par d'innombrables témoignages.

Il est superflu de citer les auteurs sacrés.

Chez les Grecs et chez les Romains, les historiens signalent la religion des peuples dont ils retracent les annales; les philosophes, parmi les preuves qu'ils apportent de l'existence de Dieu, font appel à la croyance universelle ; tous les poètes chantent la religion nationale. « On rencontre, dit Plutarque, des villes sans murailles, sans lois, etc.; mais une ville sans temples, sans religion, sans dieux, c'est ce qu'on n'a jamais vu[1]. » « Si depuis l'origine du monde, dit Maxime de Tyr, il y a eu deux ou trois misérables peuplades sans Dieu, dites hardiment que c'est une race abjecte, cynique, déraisonnable, stérile, frappée de mort[2]. » Suivant Cicéron, « il n'y a point de nation si inculte, si barbare, qui ignore qu'il existe un Dieu, bien qu'elle ne sache pas quelle est sa nature[3]. »

En dehors de l'antiquité classique, chez les Chaldéens, les Perses, les Assyriens, les Phéniciens, les Égyptiens, les Arabes, les Indiens, les anciens Chinois, les Gaulois, les Germains, etc., la croyance en Dieu était partout établie, comme en font foi les monuments historiques qu'a mis au jour la science moderne.

Dans les terres découvertes depuis le XVe siècle, les deux Amériques, l'Afrique, l'Océanie, partout nos voyageurs et nos missionnaires ont retrouvé l'idée de Dieu, et le savant ethnographe, M. de Quatrefages, a pu dire : « Pour ma part, je déclare que je ne connais pas une seule peuplade qu'on puisse avec quelque apparence de raison appeler athée[4]. » Il déclare qu'on pourrait définir l'homme, un animal religieux. « La religion est le caractère spécifique du genre humain; l'athéisme est un phénomène *tératologique*[1]. »

[1] Plutarque, *Des lois*, liv. I, ch. viii. — [2] Maxime de Tyr, *Dissertations*, I. — [3] Cicéron, *Tusculanes*, liv. I. — [4] De Quatrefages, *Progrès de l'Anthropologie*.

La foi à l'existence de Dieu est donc universelle et perpétuelle. « La religion, c'est le cri de l'humanité en tout temps et en tout lieu[2]. »

« Dieu, dit le P. Lacordaire, est ici-bas le plus populaire de tous les êtres. Le pauvre l'appelle, le mourant l'invoque, le pervers le craint, l'homme de bien le bénit... La colère croit n'avoir atteint son expression suprême qu'après avoir maudit cet adorable nom, et le blasphème est un hommage encore d'une foi qui se révèle en s'oubliant. C'est le nom qu'ont adoré tous les peuples, auquel ils ont bâti des temples, consacré des sacerdoces, adressé des prières; c'est le nom le plus grand, le plus saint, le plus efficace, le plus populaire, que les lèvres de l'homme aient reçu la grâce de prononcer. »

17. La foi du genre humain à l'existence de Dieu étant ainsi constatée comme *fait historique* indubitable, quelle en est la *valeur objective?*

C'est un principe de logique qu' « une croyance universelle et perpétuelle, lorsqu'elle a pour objet une chose facile à connaître, de grande importance, contraire ou étrangère aux passions, est une croyance fondée sur la vérité » ; car elle ne peut s'expliquer que par l'évidence d'intuition ou de raisonnement.

Or la croyance à l'existence de Dieu réunit toutes ces conditions. — L'existence de Dieu est une chose facile à connaître : la raison humaine s'élève sans peine de la considération des choses de ce monde à la connaissance de leur auteur. — L'existence de Dieu est une chose qui intéresse au plus haut point tous les hommes : suivant que Dieu est ou n'est pas, la vie s'oriente diversement. — L'existence de Dieu est une chose contraire aux passions : l'homme qui se livre à ses passions voudrait qu'il n'y eût pas de témoin, de juge, de vengeur du vice.

Donc le consentement universel en faveur de l'existence de Dieu est une preuve que Dieu existe.

Objections.

18. *Première objection.* — La croyance à l'existence de Dieu n'est pas universelle; à toutes les époques il y a eu des athées, et il y en a aujourd'hui plus que jamais.

[1] De Quatrefages, *l'Espèce humaine*, ch. xxxv. — [2] Guizot. — [3] P. Lacordaire, *Conférences de Notre-Dame*, conf. 45.

Réponse. — A supposer qu'ils soient sincères, ce qui n'est pas prouvé, les athées, à côté de la masse des croyants[1], ne comptent ni en quantité ni en qualité : ils sont en fort petit nombre, et ils n'ont jamais occupé les sommets de la science et de la vertu. « Je voudrais voir, dit La Bruyère, un homme sobre, modéré, chaste, équitable, prononcer qu'il n'y a point de Dieu; il parlerait du moins sans intérêt. Mais cet homme ne se trouve point. » « C'est d'ailleurs une grande question, dit le même écrivain, s'il se trouve des athées, et quand il en serait ainsi, cela prouve seulement qu'il y a des monstres[2]. »

19. *Deuxième objection.* — On ne peut accorder aucune valeur au témoignage des polythéistes et des idolâtres, tant anciens que modernes; car leurs idées sur Dieu sont absurdes.

Réponse. — Notre argumentation ne demande pas que tous les peuples du monde aient connu la véritable nature de Dieu, et en particulier son unité absolue, mais seulement l'existence d'une divinité à laquelle nous devons rendre un culte. Or tous les peuples ont affirmé cette existence, cela suffit à notre preuve.

20. *Troisième objection.* — On a vu, à certaines époques, l'humanité entière professer la même erreur; par exemple, la rotation du soleil autour de la terre. Le consentement universel n'est donc pas un critérium infaillible de vérité.

Réponse. — Outre que cette croyance n'a pas été perpétuelle, elle n'est pas dans les conditions voulues pour être invoquée en faveur de la vérité (17). Le soleil tourne-t-il autour de la terre, ou la terre autour du soleil? C'est une question scientifique qui dépasse la portée du sens commun, et dont la solution n'influe en rien sur la conduite morale de l'homme.

21. *Quatrième objection.* — La croyance à l'existence de Dieu est née, soit de l'*ignorance* des causes naturelles, soit de la *crainte* qu'inspiraient les phénomènes extraordinaires, soit de l'*éducation* donnée par les parents aux enfants, soit de la *politique* des législateurs et des prêtres.

Réponse. — Cette croyance n'est pas née de l'*ignorance,* car les progrès de la science, loin d'affaiblir cette croyance chez les vrais savants, ne font que l'affermir. — Ni de la *crainte :* on ne peut craindre qu'une chose qu'on connaît déjà; avant de craindre Dieu, il fallait qu'on crût en lui. — Ni de l'*éducation :* où les éducateurs eux-mêmes l'auraient-ils prise? D'ailleurs, l'éducation, variant avec les temps et les lieux, n'aurait pu donner naissance à un fait constant et général. — Ni de la *politique :* si cette croyance est une invention des *prêtres* et des *législateurs*, de quelle religion les premiers étaient-ils prêtres avant d'inventer la religion, et où les autres ont-ils appris qu'elle était un moyen de tenir le peuple en respect? Nous savons d'ailleurs que les législateurs dont parlent la mythologie et l'histoire, Minos, Zoroastre, Numa, Solon, Lycurgue, Confucius, Mahomet, ont apparu dans un milieu où se pratiquait un culte religieux.

[1] Qu'importe dans le magnifique concert le silence de quelques hommes? Qu'importent leur opinion et leur doute solitaire? En accusant d'erreur toutes les nations et tous les siècles, ils se convainquent eux-mêmes de folie; car quelle folie plus extrême que d'opposer à la raison générale sa propre raison? (Lamennais, *Essai sur l'indifférence.*) — [2] La Bruyère, *Caractères*, les Esprits forts.

22. *Cinquième objection.* — L'idée de Dieu a pour origine la tendance de l'esprit humain à réaliser des abstractions. L'esprit humain ayant la faculté de concevoir le vrai, le beau, le bien infiniment parfait, fait exister, en dessous et en dessus de ce monde, un être en qui se réalisent ces notions abstraites. Mais cet être est purement fictif et imaginaire, il n'existe que dans notre pensée et par notre pensée.

Réponse. — Si c'est l'homme qui fait exister Dieu, par qui l'homme lui-même existe-t-il? Qui lui a donné, à lui, être imparfait et borné, de concevoir l'infini, le parfait? D'où vient ensuite que l'humanité ne croit pas se tromper, en affirmant l'existence réelle de Dieu? Si partout et toujours les hommes se sont trompés sur ce point, la raison est essentiellement illusoire et mensongère; mais, alors, par quel privilège les athées auraient-ils raison contre tout le monde?

Preuve par la loi morale.

23. Tous les hommes admettent une *loi morale naturelle,* qui les *oblige* à faire certaines actions qu'ils reconnaissent comme essentiellement bonnes, et à s'abstenir d'autres actions qu'ils reconnaissent comme essentiellement mauvaises.

24. Cette loi a des *caractères* qui la distinguent des lois positives, c'est-à-dire des lois qui ne sont obligatoires que parce qu'elles ont été établies par l'autorité légitime. Cette loi est : 1° *universelle :* tous les hommes lui sont soumis; 2° *immuable :* elle est aujourd'hui ce qu'elle était autrefois, et elle sera demain ce qu'elle est aujourd'hui; 3° *absolue :* elle ne peut être transgressée sous aucun prétexte, elle ne comporte pas de dispense et d'exception.

25. L'homme, quand il obéit à la loi, est convaincu qu'il mérite, qu'il a droit à la récompense; et, quand il désobéit à la loi, qu'il démérite, qu'il est passible de châtiment. Cette récompense et ce châtiment constituent la *sanction* de la loi.

26. Or on ne peut expliquer sans Dieu, ni l'*obligation* qu'impose la loi, ni les *caractères* dont elle est revêtue, ni sa *sanction.*

Qui dit *obligation* dit prescription ou défense de quelqu'un qui a droit de prescrire ou de défendre. Mais évidemment l'obligation n'a pas sa source dans l'homme lui-même : l'homme subit l'obligation, il ne la crée pas. Si c'était lui qui se commandât ou se défendît telle ou telle action, il pourrait impunément ne pas faire

ce qu'il se commande et faire ce qu'il se défend. Il faut donc que la loi ait son fondement obligatoire dans une volonté supérieure, dans la volonté divine.

En second lieu, la loi morale étant *universelle, immuable* et *absolue,* doit avoir pour auteur un Être supérieur à l'homme, immuable et absolu comme elle : Dieu, par conséquent. Donner à la loi une autre origine, c'est la rendre inexplicable et lui nier les caractères que lui reconnaît manifestement notre conscience.

Enfin, comme la loi a nécessairement une sanction, il faut quelqu'un qui soit chargé de récompenser et de punir, de rendre à chacun suivant ses œuvres. Ce rémunérateur du bien, ce vengeur du mal doit être le témoin constant de toutes les actions humaines; il doit être un juge infaillible et inévitable, Dieu en un mot.

4. L'athéisme.

Les athées.

27. Les *athées* sont ces hommes « de race abjecte, cynique, déraisonnable[1] », qui nient ou mettent en doute l'existence de Dieu.

28. On s'est demandé s'il y a des athées sincères. Que le doute sur l'existence de Dieu puisse atteindre pendant quelque temps certains esprits mal équilibrés, sceptiques par tempérament, gâtés par de mauvaises lectures, habitués à la sophistique, faussés par l'étude exclusive des sciences mathématiques ou physiques : la chose est possible. Mais il n'est pas admissible qu'en présence des preuves si éclatantes de l'existence de Dieu, on puisse réellement se persuader, ou que les preuves ne sont pas convaincantes, ou que les systèmes par lesquels on essaye d'expliquer le monde sans Dieu aient une certaine valeur.

« Ceux qui font profession d'athéisme sont des menteurs, dit Sénèque; ils se disent athées le jour, mais la nuit, quand ils sont seuls, ils doutent de leur affirmation[2]. »

29. Il est à remarquer que l'athéisme fait du bruit, surtout aux époques troublées de l'histoire, comme on le voit dans la dernière moitié du dix-huitième siècle et dans celle du dix-neuvième. Il tire principalement alors sa raison d'être de l'athéisme pratique, de « l'athéisme des garnements et des débauchés, qui vivent comme s'il n'y avait point de Dieu, sans crainte de sa justice, sans reconnaissance de sa bonté, sans respect pour son

[1] Maxime de Tyr. — [2] Sénèque, *De la colère*, liv. I.

nom, sans obéissance à ses lois[1] ». La corruption du cœur et l'orgueil sont donc les premières sources de cette doctrine abjecte. « Nul ne nie Dieu, dit saint Augustin, s'il n'a intérêt à ce que Dieu n'existe pas. » — « Tenez votre âme, dit Rousseau lui-même, en état de ne pas craindre Dieu, et vous ne douterez jamais de son existence. »

30. Bien que le bon sens suffise à faire justice de l'athéisme, il n'est pas sans importance, à l'époque de décadence morale où nous sommes, d'en faire ressortir l'absurdité et les désastreuses conséquences. On y verra les étranges folies de la raison humaine quand elle abandonne Dieu, et les ruines terribles qui menacent une société assez aveugle pour se laisser conduire par les « malfaiteurs intellectuels[2] ».

Absurdité de l'athéisme.

31. Pour les athées vulgaires, Dieu n'existe pas, parce qu'on ne le voit pas. Quant aux professeurs de l'athéisme, ils ont essayé, à chaque époque, divers systèmes, pour couvrir leurs blasphèmes d'un masque philosophique.

32. Le système le plus en vogue aujourd'hui peut s'intituler *matérialisme cosmogonique*, ou *monisme matérialiste*, à cause de sa prétention de rendre compte de toutes choses par la seule substance matérielle.

33. Voici les principaux points de ce système :

1° La matière est éternelle. La chimie, en effet, démontre qu'elle est indestructible. Si donc la matière ne peut être anéantie, elle n'a pu être créée. L'hypothèse d'un être suprême, d'un Dieu créateur, est purement gratuite.

2° La force est inséparable de la matière; elle existe, comme elle, de toute éternité. La chimie démontre aussi l'indestructibilité de la force. La matière se meut donc d'elle-même et n'a pas besoin d'un moteur immuable.

3° La matière étant éternelle et infinie, il s'ensuit manifestement que ses lois sont nécessaires et immuables. En vertu de ses lois, la matière se dispose elle-même avec ordre et harmonie. Il est donc inutile de faire intervenir une cause intelligente et libre, qui choisisse des moyens en vue de fins préconçues.

4° La matière produit spontanément la vie. Le premier organisme vivant est le résultat d'une combinaison d'oxygène, d'hy-

[1] Bayle, *Pensées diverses*, liv. I. — [2] Guizot.

drogène, d'azote et de carbone, faite dans des conditions spéciales. De cet organisme primitif sont sorties toutes les variétés végétales et animales; et, à la suite de nombreuses transformations, l'homme lui-même, comme l'a établi Darwin, est né d'un singe anthropoïde.

34. Cette explication du monde est un tissu de contradictions et de sophismes, qui ont justement fait dire à un spirituel écrivain que « les athées sont des libres penseurs d'autant plus libres qu'ils n'ont jamais pensé à rien[1] ». En effet :

35. 1° L'athéisme est en contradiction avec *sa méthode.*

Cette méthode, la seule scientifique au dire des athées actuels, est la méthode positiviste, suivant laquelle il n'y a de vrai que ce qui peut être vérifié par les sens. Mais où ont-ils vu de leurs yeux et touché de leurs mains l'éternité et l'infinité de la matière et de la force, la production spontanée de la vie, la descendance simienne de l'espèce humaine?

36. 2° L'athéisme est en opposition avec les *principes de la raison.*

Et d'abord avec le premier de tous les principes, celui de *contradiction*, d'après lequel une même chose ne peut pas en même temps être et n'être pas sous le même rapport. En effet, la *matière éternelle* des athées est en même temps immuable et changeante : *immuable*, parce que, n'étant pas créée, elle existe par une nécessité de sa nature, et que, par suite, elle ne peut pas être autrement qu'elle est; *changeante*, puisqu'elle se transforme et se métamorphose de mille manières, parcourant tous les règnes de la nature, jusqu'à devenir pensante chez l'homme. — La preuve que les athées apportent de l'éternité de la matière n'a aucune valeur. Les chimistes constatent que la matière est indestructible, ce qui veut dire que nous n'avons pas le moyen de la détruire. Mais ce fait ne prouve point que la matière n'a pas eu de commencement. — Autre contradiction. La matière serait tout à la fois infinie et finie : *infinie*, en tant qu'existant d'elle-même; *finie*, en tant que composée d'un nombre infini d'atomes, attendu qu'un nombre actuellement infini est impossible.

L'athéisme est encore en opposition avec le principe de *causalité.* On ne peut supposer un effet sans cause, et sans une cause qui lui soit proportionnée; il répugne que le plus émane du

[1] Arsène Houssaye.

moins. Or comment expliquer que des atomes sans vie deviennent d'eux-mêmes vivants, que des atomes sans intelligence deviennent intelligents dans l'homme?

L'athéisme est encore en opposition avec le principe de *finalité.* Tout ordre, tout arrangement de parties en vue d'un résultat à obtenir, exige nécessairement une pensée ordonnatrice. Or une matière aveugle est radicalement impuissante à se mouvoir toute seule suivant une fin déterminée. Ses lois elles-mêmes, que l'on nous donne comme la cause de l'ordre, ne peuvent se concevoir sans une puissance intelligente et libre qui a adapté avec sagesse les moyens aux fins.

L'athéisme, on le voit, est le renversement de la raison. « On est tenté de croire, dit Victor Hugo, que l'athée est un être à part, organisé à sa façon, et qu'il a raison de réclamer sa place parmi les bêtes; car on ne comprend rien à la révolte de l'intelligence contre l'intelligence. »

37. 3° L'athéisme est en contradiction avec les *données de la science.* Mathématiciens et physiciens admettent comme loi fondamentale en mécanique qu'un corps en repos ne peut se mettre de lui-même en mouvement, et qu'un corps en mouvement ne peut modifier de lui-même son état de mouvement. Ce n'est donc pas le mouvement qui est essentiel à la matière, comme le soutiennent les athées, mais l'inertie.

L'expérience constate que les lois de la nature ne sont pas immuables et nécessaires, car toute cause naturelle peut être entravée dans son exercice par l'intervention d'une cause étrangère, qui l'empêche de produire son effet.

La génération spontanée des êtres vivants au sein de la matière inorganique est une hypothèse insoutenable depuis les expériences si décisives de Pasteur, qu'a ratifiées l'Académie des sciences de Paris, en 1858 et en 1872.

La théorie transformiste de Darwin ne repose sur aucun fondement sérieux, et on est encore à trouver le fameux singe anthropoïde qui aurait été l'ancêtre immédiat de l'homme.

38. Ainsi l'athéisme considéré en lui-même est une pure déraison, et sa fausseté intrinsèque ressort davantage encore, s'il est possible, de ses ruineuses conséquences.

5. Conséquences de l'athéisme.

L'athéisme ruine la morale [1].

39. A la morale religieuse qui, chez tous les peuples, a son principe obligatoire dans un législateur suprême, et sa sanction dans une vie future, les athées substituent ce qu'ils appellent la *morale indépendante* de tout dogme, la *morale scientifique*.

40. Suivant les partisans de cette morale, Dieu et la vie future ne sont que des chimères; il n'y a pas d'autre fin pour l'homme que le bonheur terrestre; et, comme l'homme vit en société, sa règle de conduite est de faire ce qui est utile à la société, et d'éviter ce qui lui est nuisible.

41. Cette morale athée ne tient pas debout. Pourquoi les citoyens sont-ils obligés d'agir en vue de l'intérêt général, de s'abstenir du vol, du pillage, de l'incendie, de l'assassinat? On n'en donne aucune raison. — Mais la société blâmera, punira ceux qui commettent les actes qui lui sont nuisibles. On peut se passer de ses éloges, et s'arranger pour échapper à ses châtiments. — Et que répondront les athées aux collectivistes, aux anarchistes, qui soutiennent que la société elle-même est un mal, ou qu'elle est organisée d'une manière si injuste, que l'intérêt du plus grand nombre est de la détruire par tous les moyens?

42. En outre, cette morale purement utilitaire peut servir à justifier toutes les injustices et toutes les tyrannies. Dans l'antiquité, l'esclavage était considéré comme une institution nécessaire à la société : donc l'esclavage était légitime. C'est aussi en vue du bien social que toutes sortes d'attentats ont été commis par les persécuteurs contre la liberté, la propriété, la vie des fidèles du Christ : ces attentats étaient donc légitimes.

La morale athée, soi-disant scientifique, est donc simplement la négation de toute morale.

L'athéisme ruine l'ordre social et politique.

43. Toute société repose sur ces deux principes : le *droit de commander* en ceux qui gouvernent, et le *devoir d'obéir* en ceux qui sont gouvernés.

Or le droit de commander ne peut venir de l'homme, même

[1] L'abbé de Broglie, *Instruction morale*, liv. II, ch. II.

pris collectivement, parce que tous les hommes étant essentiellement libres et indépendants par nature, personne ne relève de ses semblables. Pour justifier le droit, il faut remonter jusqu'à Dieu, autorité suprême de laquelle émane toute autorité. Quand donc les citoyens obéissent aux autorités établies, c'est à Dieu qu'ils obéissent en définitive, et quand ils se révoltent contre les lois de leur pays, c'est devant Dieu principalement qu'ils doivent répondre de cette désobéissance coupable.

Par conséquent, si on nie Dieu, le droit de commander et le devoir d'obéir n'ont plus de raison d'être : tout acte de commandement est usurpation et ne peut s'imposer que par la force; tout acte d'obéissance est servitude et ne peut être inspiré que par la crainte. Et, de fait, tout peuple où la croyance en Dieu est affaiblie est en proie au despotisme ou à l'anarchie.

L'athéisme ruine la dignité humaine.

44. Ce qui fait la dignité de l'homme, ce qui rend sa personne respectable et lui assure ses droits, c'est qu'il a été créé à l'image et à la ressemblance de Dieu. Mais que devient la dignité humaine, si l'homme n'est qu'un agrégat de substances chimiques, le produit perfectionné d'un singe ou d'un cryptogame? Le droit n'a plus de fondement, et rien n'empêche les plus rusés ou les plus forts d'asservir leurs semblables, de les exploiter, de les tuer même s'ils y trouvent leur profit.

L'athéisme ruine le bonheur de l'homme.

45. Dans ses désirs, l'homme, comme l'a dit Aristote, vit d'infini. Son souverain bien, sa félicité suprême, ne peut être que l'Infini lui-même, connu, aimé, possédé. En attendant cette possession complète et définitive dans l'autre vie, l'homme n'éprouve pas ici-bas de joie plus pure qu'à penser à Dieu, à l'aimer de toute son âme, à conformer sa volonté à la sienne. Dans l'ignorance et le doute, Dieu est sa lumière; dans la faiblesse, Dieu est sa force; dans la pauvreté, Dieu est sa richesse; dans la douleur et la tristesse, Dieu est sa consolation; dans la disgrâce et l'opposition, Dieu est son espérance et sa justice.

Qu'on persuade à l'homme qu'il n'y a pas de Dieu. Au lieu de s'orienter vers l'infini, il se courbe vers la terre et n'a d'autre perspective que le néant de la tombe. La vie lui devient-elle dure, insupportable : il n'a qu'à se laisser ronger par la déses-

pérance, ou à chercher un soulagement bestial dans quelque vice abrutissant, ou de mettre fin à ses jours par le suicide. Est-il ou se croit-il victime de l'injustice : point d'appel pour lui à la justice éternelle; il demeure écrasé sous le poids d'une fatalité insurmontable; ou bien, s'il se sent de l'audace, il est prêt à tous les crimes pour assouvir sa vengeance[a].

46. Telles sont les conséquences monstrueuses qui naissent de l'athéisme : la négation de toute règle du juste et de l'injuste, le renversement de toutes les bases de l'ordre social, la dégradation et la misère de l'homme.

L'inspirateur de l'athéisme.

47. L'athéisme, bien qu'il favorise les vices de l'homme, répugne tellement au sens commun, qu'on ne peut expliquer sa popularité bruyante à certaines époques que par une sorte de suggestion diabolique. Le génie du mal, l'adversaire de Dieu, Satan, peut seul inspirer ces horribles blasphèmes, ces cris de rage, qui retentissent comme un écho de l'enfer contre le vrai Dieu, créateur du monde.

C'est des loges maçonniques, où les vrais initiés sont des adorateurs de Lucifer, qu'est sortie, au dix-huitième et au dix-neuvième siècle, cette haine de Dieu, qui atteint jusqu'aux dernières limites du délire.

Mais, par une juste punition de leur orgueil, les athées ne peuvent se débarrasser du Dieu véritable qu'en déifiant, comme de véritables fétichistes, les œuvres mêmes de Dieu : la nature, le soleil, l'homme, l'humanité. Pour eux, « tout est Dieu, excepté Dieu lui-même, » comme l'a dit Bossuet des idolâtres.

---

[a] « Mon Dieu, vous êtes la source de toute bonté, de tout amour. Sans vous, la conscience n'est qu'un mot, l'homme qu'un amas de boue et de sang. Que l'exemple des Morticoles, cité par nous, serve à tout le monde! Les malheureux ont cru que la matière suffisait à tout; ils vous ont chassé de leurs âmes. Votre vengeance, c'est leur état de mensonge, de peine et de misère. Se croyant libres, ils sont esclaves; se croyant immortels par la connaissance, ils sont les plus ignorants et les plus éphémères des hommes, car la haute vérité leur échappe, laquelle n'est qu'en vous et ne vient que de vous. Accablés de maux, aveugles et sourds, ils tâtonneront sans cesse dans une obscurité meurtrière, tandis que les simples d'esprit et de cœur verront clair, auront des émotions pures et la béatitude éternelle.

« Gloire à vous, seul glorieux! Malheur, trois fois malheur, à cette cité néfaste où votre nom est oublié! » (Léon Daudet, *les Morticoles.*)

CHAPITRE VII

NATURE ET ATTRIBUTS DE DIEU

« La sainte Église, catholique, apostolique, romaine, croit et confesse qu'il y a un Dieu vrai et vivant, Créateur et Seigneur du ciel et de la terre, tout-puissant, éternel, immense, incompréhensible, infini en intelligence et en volonté, et en toute perfection; qui, étant une substance spirituelle unique, absolument simple et immuable, est réellement et essentiellement distinct du monde, jouissant de la suprême béatitude en soi et par soi, et élevé d'une manière ineffable au-dessus de tout ce qui est et peut se concevoir en dehors de lui. » (Concile du Vatican, Const. *Dei Filius,* chap. I : *De Dieu Créateur de toutes choses.*)

SOMMAIRE

I. *Nature de Dieu.* — 1. Possibilité de connaître la nature et les attributs de Dieu. — 2. En quoi consiste la nature de Dieu.
II. *Attributs de Dieu.* — 1. Attributs absolus. Infinité de Dieu. Unité de Dieu. Simplicité de Dieu. Indépendance de Dieu. Immutabilité de Dieu. Éternité de Dieu. Immensité de Dieu. Intelligence et science de Dieu. Volonté et amour divins. Béatitude de Dieu. — 2. Attributs relatifs. Sainteté de Dieu. Justice de Dieu. Véracité de Dieu. Miséricorde de Dieu. Omniprésence de Dieu. Sagesse de Dieu. Bonté de Dieu. Puissance de Dieu.
III. *Personnalité de Dieu.* — Conditions de la personnalité. Véritable et réelle personnalité en Dieu.

Dieu existe. Mais qu'est-il? Quelle est sa nature? Quels sont ses attributs? Dieu jouit-il de la personnalité? Ces questions résolues, il nous restera à réfuter les erreurs qui détruisent la notion du vrai Dieu. Au préalable, nous avons à nous demander si nous pouvons et comment nous pouvons connaître la nature et les attributs de Dieu.

ARTICLE I. — NATURE DE DIEU

1. Possibilité de connaître la nature et les attributs de Dieu.

1. Plusieurs philosophes ont soutenu, dès les temps anciens, qu'il est impossible à l'homme de savoir ce qu'est Dieu, parce que notre intelligence étant relative, finie, imparfaite, ne peut rien concevoir que de relatif, de fini, d'imparfait. Cette théorie, appelée aujourd'hui *agnostique*[a], a été adoptée par un certain

---

[a] *Agnoticisme,* du grec *a* privatif; *gnosis,* connaissance : théorie de l'ignorance.

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN
DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

pérance, ou à chercher un soulagement bestial dans quelque vice abrutissant, ou de mettre fin à ses jours par le suicide. Est-il ou se croit-il victime de l'injustice : point d'appel pour lui à la justice éternelle; il demeure écrasé sous le poids d'une fatalité insurmontable; ou bien, s'il se sent de l'audace, il est prêt à tous les crimes pour assouvir sa vengeance[a].

46. Telles sont les conséquences monstrueuses qui naissent de l'athéisme : la négation de toute règle du juste et de l'injuste, le renversement de toutes les bases de l'ordre social, la dégradation et la misère de l'homme.

L'inspirateur de l'athéisme.

47. L'athéisme, bien qu'il favorise les vices de l'homme, répugne tellement au sens commun, qu'on ne peut expliquer sa popularité bruyante à certaines époques que par une sorte de suggestion diabolique. Le génie du mal, l'adversaire de Dieu, Satan, peut seul inspirer ces horribles blasphèmes, ces cris de rage, qui retentissent comme un écho de l'enfer contre le vrai Dieu, créateur du monde.

C'est des loges maçonniques, où les vrais initiés sont des adorateurs de Lucifer, qu'est sortie, au dix-huitième et au dix-neuvième siècle, cette haine de Dieu, qui atteint jusqu'aux dernières limites du délire.

Mais, par une juste punition de leur orgueil, les athées ne peuvent se débarrasser du Dieu véritable qu'en déifiant, comme de véritables fétichistes, les œuvres mêmes de Dieu : la nature, le soleil, l'homme, l'humanité. Pour eux, « tout est Dieu, excepté Dieu lui-même, » comme l'a dit Bossuet des idolâtres.

---

[a] « Mon Dieu, vous êtes la source de toute bonté, de tout amour. Sans vous, la conscience n'est qu'un mot, l'homme qu'un amas de boue et de sang. Que l'exemple des Morticoles, cité par nous, serve à tout le monde! Les malheureux ont cru que la matière suffisait à tout; ils vous ont chassé de leurs âmes. Votre vengeance, c'est leur état de mensonge, de peine et de misère. Se croyant libres, ils sont esclaves; se croyant immortels par la connaissance, ils sont les plus ignorants et les plus éphémères des hommes, car la haute vérité leur échappe, laquelle n'est qu'en vous et ne vient que de vous. Accablés de maux, aveugles et sourds, ils tâtonneront sans cesse dans une obscurité meurtrière, tandis que les simples d'esprit et de cœur verront clair, auront des émotions pures et la béatitude éternelle.

« Gloire à vous, seul glorieux! Malheur, trois fois malheur, à cette cité néfaste où votre nom est oublié! » (Léon Daudet, *les Morticoles.*)

CHAPITRE VII

NATURE ET ATTRIBUTS DE DIEU

« La sainte Église, catholique, apostolique, romaine, croit et confesse qu'il y a un Dieu vrai et vivant, Créateur et Seigneur du ciel et de la terre, tout-puissant, éternel, immense, incompréhensible, infini en intelligence et en volonté, et en toute perfection; qui, étant une substance spirituelle unique, absolument simple et immuable, est réellement et essentiellement distinct du monde, jouissant de la suprême béatitude en soi et par soi, et élevé d'une manière ineffable au-dessus de tout ce qui est et peut se concevoir en dehors de lui. » (Concile du Vatican, Const. *Dei Filius,* chap. I : *De Dieu Créateur de toutes choses.*)

SOMMAIRE

I. *Nature de Dieu.* — 1. Possibilité de connaître la nature et les attributs de Dieu. — 2. En quoi consiste la nature de Dieu.
II. *Attributs de Dieu.* — 1. Attributs absolus. Infinité de Dieu. Unité de Dieu. Simplicité de Dieu. Indépendance de Dieu. Immutabilité de Dieu. Éternité de Dieu. Immensité de Dieu. Intelligence et science de Dieu. Volonté et amour divins. Béatitude de Dieu. — 2. Attributs relatifs. Sainteté de Dieu. Justice de Dieu. Véracité de Dieu. Miséricorde de Dieu. Omniprésence de Dieu. Sagesse de Dieu. Bonté de Dieu. Puissance de Dieu.
III. *Personnalité de Dieu.* — Conditions de la personnalité. Véritable et réelle personnalité en Dieu.

Dieu existe. Mais qu'est-il? Quelle est sa nature? Quels sont ses attributs? Dieu jouit-il de la personnalité? Ces questions résolues, il nous restera à réfuter les erreurs qui détruisent la notion du vrai Dieu. Au préalable, nous avons à nous demander si nous pouvons et comment nous pouvons connaître la nature et les attributs de Dieu.

ARTICLE I. — NATURE DE DIEU

1. Possibilité de connaître la nature et les attributs de Dieu.

1. Plusieurs philosophes ont soutenu, dès les temps anciens, qu'il est impossible à l'homme de savoir ce qu'est Dieu, parce que notre intelligence étant relative, finie, imparfaite, ne peut rien concevoir que de relatif, de fini, d'imparfait. Cette théorie, appelée aujourd'hui *agnostique*[a], a été adoptée par un certain

---

[a] *Agnoticisme,* du grec *a* privatif; *gnosis,* connaissance : théorie de l'ignorance.

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN
DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

nombre d'évolutionistes. Suivant eux, Dieu est l'inconnaissable, et, par conséquent, toutes les croyances religieuses, quelles qu'elles soient, sont toutes également respectables et ont droit à la même liberté.

2. L'*agnosticisme* repose sur un sophisme. De ce que notre intelligence imparfaite ne peut connaître Dieu qu'imparfaitement, on conclut que nous ne le connaissons pas du tout. Si cette conclusion était valable, il faudrait aller jusqu'à dire que nous n'avons pas même l'idée de Dieu; puisque l'idée de Dieu, étant celle d'un être absolu, infini et parfait, ne pourrait être conçue par une intelligence relative, finie et imparfaite. Cependant nous avons cette idée. Nous pouvons donc, en la creusant, prendre quelque connaissance des perfections divines.

3. Pour déterminer la nature et les attributs de Dieu, nous nous appuyons sur ce principe, que l'effet tient tout ce qu'il a de sa cause, et que, par conséquent, l'essence et les propriétés de l'effet font connaître de quelque manière, si imparfaite soit-elle, l'essence et les propriétés de sa cause. Or les êtres de ce monde sont des effets, parce qu'ils sont contingents; ils ont pour cause un être nécessaire qui, existant par soi, les dépasse absolument. D'un côté, il y a donc analogie entre lui et ces êtres, puisqu'il en est la cause, et à ce titre il doit posséder toutes leurs perfections; mais, d'un autre côté, comme il est infiniment au-dessus d'eux, il ne peut y avoir en lui aucun de leurs défauts, aucune de leurs imperfections, et, en outre, les qualités de ces êtres doivent se trouver en lui à un degré suréminent.

2. En quoi consiste la nature de Dieu.

4. Par *nature* ou *essence* d'un être, on entend ce par quoi il est ce qu'il est, ce sans quoi il ne serait pas.

Dieu, étant l'Être nécessaire de qui procèdent toutes les essences substantielles, est évidemment lui-même une essence substantielle. Or, dans une essence, il y a principalement à considérer : 1° ce qui la *constitue*, et 2° sa *perfection*.

5. Suivant l'opinion générale des philosophes, *ce qui constitue*, logiquement parlant [a], *l'essence divine*, c'est d'*être par soi-même*, c'est l'*aséité* [b]. L'aséité, en effet, nous apparaît en Dieu comme la perfection radicale qui prime toutes les autres, dont

[a] C'est-à-dire suivant notre manière de concevoir. — [b] *Aséité*, du latin *a*, par; *se*, soi : être par soi, exister nécessairement.

toutes les autres dérivent, et comme celle qui distingue principalement Dieu de tout ce qui n'est pas lui, puisque tout ce qui existe hors de lui n'existe que par lui, tandis que lui seul existe par soi. Il est, suivant l'expression de la sainte Écriture, *Celui qui est*.

6. *La perfection de l'essence divine* consiste à posséder infiniment en soi et en propre : 1° *Le meilleur mode d'être qui convient à sa nature*. Or il convient à la nature de Dieu qu'il soit infiniment parfait; car s'il y avait en lui quelque imperfection, il pourrait passer à un état plus parfait, devenir ce qu'il n'est pas encore : hypothèse absurde, puisque Dieu, étant l'être nécessaire, ne peut pas être autrement qu'il n'est. — 2° *Toutes les perfections des créatures*. Dieu, en effet, est la première cause efficiente des choses; il est donc nécessaire que toutes leurs perfections préexistent en lui sous une forme infiniment supérieure, que nous ne pouvons connaître que par des analogies.

ARTICLE II. — ATTRIBUTS DE DIEU

7. Les *attributs* de Dieu sont les perfections qui, découlant de l'essence divine, peuvent être attribuées à Dieu comme étant ses propriétés divines.

8. Les attributs divins se divisent ordinairement en attributs *absolus* et attributs *relatifs*.

1. Attributs absolus.

9. Les attributs *absolus* sont ceux qui appartiennent à Dieu considéré en lui-même, abstraction faite de ses rapports avec le monde.

Dans l'hypothèse, en effet, où Dieu n'aurait pas créé, il n'en serait pas moins vrai qu'il est infini, un, simple, indépendant, immuable, éternel, immense, doué d'intelligence et de volonté.

Infinité de Dieu.

10. L'*infinité* est la perfection de Dieu envisagée, pour ainsi dire, dans son étendue. Cette perfection est sans limites, c'est-à-dire infinie.

11. Dieu d'abord est infini dans son *essence*. La limitation d'un être provient de ce qu'il est de telle ou telle espèce déterminée, un esprit ou un corps, un corps vivant ou brut, une plante ou

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

un animal, etc. Mais Dieu étant *Celui qui est*, l'être sans restriction, a une essence qui n'est pas resserrée dans les limites d'une espèce déterminée, une essence sans borne, sans limite, par conséquent infinie.

12. Dieu est aussi infini en *tout genre de perfection* possible. « Dieu, disait Joinville, c'est chose si bonne, que meilleure ne peut être. » Rien ne peut se concevoir, rien ne peut exister, qui dépasse Dieu. Or, s'il lui manquait quelque perfection, ou s'il avait quelque perfection limitée, un autre être meilleur que lui pourrait exister ou se concevoir. Il faut donc que Dieu soit infini en tout genre de perfection.

Unité de Dieu.

13. Par *unité* de Dieu, nous entendons ici l'attribut en vertu duquel Dieu est unique; il n'y a qu'un seul Dieu, et non plusieurs dieux.

14. L'unité de Dieu se prouve principalement par l'infinité de la perfection divine. Dieu possède la plénitude de l'être. Or il répugne que deux êtres possèdent cette plénitude. S'ils diffèrent l'un de l'autre, ou c'est par une perfection qu'a le premier et que n'a pas le second, et, dans ce cas, celui-ci n'a pas la plénitude de l'être; ou c'est par une imperfection qui est dans le premier et non dans le second, et, dans ce cas, le premier n'est pas Dieu. S'ils ne diffèrent pas l'un de l'autre, s'ils sont parfaitement égaux, aucun n'a la plénitude de l'être, aucun n'est le plus grand qui puisse exister et se concevoir; car on concevrait et il pourrait exister au-dessus d'eux un être qui n'aurait pas son pareil ou son égal, qui l'emporterait sur tout autre en dignité, en puissance, en souveraineté. L'infinie perfection de Dieu exige donc qu'il soit unique.

Simplicité de la nature divine.

15. Dieu est *simple*. En effet, tout composé a une cause qui a réuni ses éléments en un seul et même tout, et il dérive des éléments qui le constituent. Or Dieu n'a pas de cause, et il ne dérive de rien. Il exclut donc de son essence toute composition.

16. Par conséquent, Dieu n'est pas un corps, et il n'a pas de corps. On doit donc rejeter comme absurde, soit la doctrine des panthéistes matérialistes, pour qui Dieu est l'univers visible; soit

celle des anthropomorphites[a], qui donnaient un corps humain à la Divinité. — Les paroles de la sainte Écriture, quand elles prêtent à Dieu des organes corporels, doivent être prises dans le sens métaphorique; car, en mille endroits, elle nous enseigne que Dieu est un pur esprit. Si donc elle parle des *ailes* de Dieu, c'est, dit saint Augustin, pour signifier sa protection; de ses *mains*, son opération; de ses *pieds*, sa présence; de ses *yeux*, sa connaissance des choses de ce monde; etc.

Indépendance de Dieu.

17. Dieu est *indépendant*, c'est-à-dire qu'il se suffit à lui-même et n'a besoin de rien et de personne, ni pour exister ni pour agir.

Il n'a besoin de personne pour exister, puisqu'il est l'être existant par soi, l'être premier nécessairement improduit.

Il n'a besoin de rien et de personne pour agir; car, avant la création, il n'y avait rien ni personne que lui, et, depuis la création, rien ni personne ne peut agir que par lui, loin de pouvoir exercer sur lui la moindre action.

Immutabilité de Dieu.

18. Dieu est *immuable*, c'est-à-dire qu'il n'est sujet à aucun changement.

L'être qui change acquiert ou perd quelque chose. Or l'Être infini, possédant toutes les perfections, n'en peut acquérir aucune. Il n'en peut non plus perdre aucune, car il cesserait d'être infini.

Éternité de Dieu.

19. L'*éternité*, c'est la durée sans commencement, sans fin, sans succession.

Dieu n'a pas commencé et il ne peut pas finir, parce qu'il est l'être nécessaire; il n'est pas sujet à la succession, parce qu'il est immuable. En Dieu, point de passé ni de futur; il n'y a pour lui qu'un immuable présent.

Lorsque nous disons : « Dieu a été, il sera, il est, » nous n'allons point contre la vérité, dit saint Augustin. Il *a été*, parce qu'il n'a jamais cessé d'être; il *sera*, parce qu'il ne cessera jamais d'être; il

---

[a] *Anthropomorphites*, du grec *anthropos*, homme; *morphe*, forme : forme humaine.

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN
DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

est, parce qu'il est toujours. Nous parlons ainsi de Dieu, parce qu'il coexiste à tous les temps, sans être lui-même mobile avec le temps. On peut le comparer au centre immuable d'une sphère dont tous les points sont toujours en mouvement. Pendant qu'il meut toutes les créatures autour de lui dans le temps, Dieu est immuable et éternel.

Immensité de Dieu.

20. L'*immensité* est cet attribut en vertu duquel Dieu doit être immédiatement présent à toutes les choses possibles, et à chacune d'elles, sans se multiplier et se diviser, puisqu'il est absolument un et simple.

21. Il ne faut pas confondre l'immensité avec l'*ubiquité* ou *omniprésence*. L'ubiquité est la présence de Dieu en toutes choses et en tous lieux existants. Elle n'est que l'exercice actuel de l'immensité dans le monde créé. En supposant que l'univers n'existât pas, Dieu serait immense, il aurait la vertu éternelle d'être présent à tous les mondes possibles. De fait, il n'est présent partout que depuis la création, et cette omniprésence est limitée comme le monde lui-même, en sorte que son immensité excède infiniment son omniprésence.

22. L'immensité de Dieu résulte de ce qu'il est l'Être infiniment parfait et possédant toute perfection. Or c'est une perfection pour un être de pouvoir exister en une autre chose. Donc, puisque Dieu a toutes les perfections et qu'en lui elles sont infinies, il a la vertu illimitée d'être partout, sans être circonscrit par un lieu.

Intelligence et science de Dieu.

23. Dieu, étant infiniment parfait et possédant toute perfection, est la parfaite intelligence, la science infinie.

24. L'*objet principal* de la science de Dieu est sa propre essence. Souveraine intelligence, Dieu se connaît parfaitement lui-même, et, en se connaissant, il connaît le souverain intelligible, la réalité dans toute sa plénitude.

25. L'*objet secondaire* de la science de Dieu est tout ce qui est distinct de lui. Ainsi il connaît : 1° tous les *possibles;* 2° tous les *êtres contingents réalisés*, non seulement ceux qui ont existé ou existent encore, mais tous ceux qui existeront; non seulement les choses futures nécessaires, c'est-à-dire celles que leurs causes

ne peuvent pas ne pas produire, mais les choses futures contingentes et libres, c'est-à-dire celles que leurs causes pourraient ne pas produire et qu'elles produiront librement.

26. Pour apprécier dans la mesure du possible les *propriétés* de la science divine, on compare cette science avec la science humaine, au triple point de vue de l'objet, du sujet et de l'efficacité.

27. Au point de vue de l'*objet*, la science divine est infinie : rien ne lui échappe. La science humaine, au contraire, est très bornée : l'inconnu et le mystère l'environnent de toutes parts.

28. Au point de vue du *sujet*, la science divine est souverainement parfaite. En Dieu, l'intelligence connaît toujours actuellement tout ce qui est connaissable; elle est identique à son objet; elle saisit tout par une intuition très simple; elle connaît tout par elle-même; elle est absolument infaillible.

Chez l'homme, l'intelligence passe de la puissance de connaître à l'acte de connaître; elle est distincte de son objet; elle acquiert la science par des opérations successives et en faisant fréquemment appel au témoignage d'autrui; elle est sujette au doute et à l'erreur.

29. Au point de vue de l'*efficacité*, la science divine est la cause et la mesure de toutes les choses créées; nulle chose n'existe en dehors de Dieu que parce que Dieu la connaît et la veut. La science humaine, au contraire, dépend de son objet, elle ne le fait pas; elle est mesurée par son objet et doit s'y conformer pour être dans le vrai.

Volonté et amour en Dieu.

30. La *volonté* est inséparable de l'intelligence. On ne peut connaître la bonté sans la vouloir. La volonté existe donc en Dieu, parfaite comme son intelligence et son essence, dont elle ne se distingue pas réellement. Et de même que la science est l'acte de l'intelligence, l'amour est l'acte de la volonté. Dieu aime donc tout ce qu'il veut; et comme vouloir et aimer ne sont en lui qu'une seule et même chose, l'amour est son essence : *Dieu est amour*[1].

31. L'*objet premier et nécessaire* de la volonté divine, c'est son essence en tant que bonté souveraine. Car Dieu se connaissant premièrement et nécessairement comme la beauté suprême, comme le bien absolu, comme l'amabilité même, il se veut et s'aime lui-même premièrement et nécessairement.

---

[1] S. Jean, XIV, 16.

32. Mais il est dans la nature du bien de se communiquer. De là, les créatures, qui participent de la bonté divine et portent en elles la ressemblance de Dieu. Elles sont donc l'*objet secondaire*, mais *libre*, de sa volonté et de son amour. De ce qu'il les connaît nécessairement, il ne s'ensuit pas qu'il les veut nécessairement ; c'est par bienveillance et librement qu'il fait passer à l'existence les *possibles* qui sont en lui éternellement à l'état idéal.

33. La volonté divine étant la cause de toutes les créatures, l'amour que Dieu a pour elles ne présuppose pas en elles la bonté, mais la produit. Son amour n'est donc pas seulement *affectif*, mais *effectif* ; à la différence de notre amour, qui ne donne pas l'être aux choses que nous aimons, et ne prend naissance dans notre cœur qu'à la condition d'être provoqué par leur bonté réelle ou apparente.

34. Comme Dieu est essentiellement bon, il est manifeste qu'il ne peut vouloir directement le mal. Il ne veut en aucune façon le mal moral, ou le péché, qui est en opposition avec l'ordre des choses ; ce mal, il le tolère pour en tirer un plus grand bien. Quant au mal physique, ou mal de la souffrance, Dieu tantôt le veut indirectement, comme moyen de conserver l'ordre matériel et l'ordre moral, tantôt le permet. Ce mal, en effet, a pour but, soit de maintenir l'harmonie de l'univers, soit de punir la transgression de la loi divine. En le voulant, c'est sa sagesse et sa justice que Dieu veut directement.

Béatitude de Dieu.

35. Le dernier attribut métaphysique se rapporte à l'intelligence et à la volonté de Dieu : c'est la souveraine *béatitude*. On conçoit que l'être parfaitement et infiniment heureux soit celui qui possède la perfection absolue, qui connaît cette perfection, qui s'y complaît, qui est exempt de tout mal, qui est son propre maître et le maître de toutes choses. Or tous ces éléments de béatitude se trouvent en Dieu.

36. Si le bonheur consiste à connaître et à aimer le souverain bien, il s'ensuit que Dieu seul peut être notre béatitude. « Il n'appartient qu'à celui qui seul est de soi, dit Bossuet, d'être lui-même sa félicité. L'homme, qui n'est rien de soi, n'a rien de soi ; son bonheur et sa perfection est de s'attacher à connaître et à aimer son auteur[1]. »

[1] Bossuet, *De la connaissance de Dieu et de soi-même*, ch. IV, 10.

2. Attributs relatifs.

37. Les attributs *relatifs* sont les perfections que nous attribuons à Dieu considéré dans les relations que les créatures ont avec lui.

Les principaux sont la sainteté, la justice, la véracité, la miséricorde, l'omniprésence, la sagesse, la bonté, la toute-puissance.

Sainteté de Dieu.

38. La *sainteté* de Dieu est l'attribut qui lui fait aimer infiniment le bien et haïr infiniment le mal. Dieu est la bonté par essence. Il y a en lui non seulement la bonté naturelle, ou l'amabilité, mais aussi la bonté morale, ou la conformité de la volonté à l'ordre essentiel des choses. Dieu est ainsi la loi éternelle, et, par conséquent, l'ennemi du désordre. Comme tel, il s'aime infiniment lui-même, et, par conséquent, il doit aimer infiniment le bien et haïr infiniment le mal dans les créatures raisonnables.

Justice de Dieu.

39. La *justice* de Dieu est l'attribut en vertu duquel Dieu récompense les bons et punit les méchants. Cet attribut a son fondement dans la sainteté divine. L'amour du bien en Dieu, comme sa haine du mal, n'est pas simplement *affectif*, il est et doit être *effectif*. L'amour qu'il a pour les bons a pour effet nécessaire leur bonheur, et sa haine pour le mal, le malheur des méchants.

Véracité de Dieu.

40. La *véracité* de Dieu est l'attribut en vertu duquel Dieu, ne pouvant ni se tromper ni nous tromper, est un témoin digne de la foi la plus absolue. Dieu est véridique, parce qu'il est la vérité même, la vérité au suprême degré.

Miséricorde de Dieu.

41. La *miséricorde* de Dieu est l'attribut qui lui fait prendre en pitié nos misères et accorder généreusement le pardon au repentir. Dieu est infiniment miséricordieux, parce que c'est uniquement par amour, pour communiquer la bonté de son être, qu'il a créé le monde.

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN
DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

42. Il n'y a pas opposition entre la justice et la miséricorde de Dieu, car il n'y a pas une distinction réelle entre ses attributs : sa justice et sa miséricorde ne font qu'un, et ses œuvres sont à la fois justes et miséricordieuses, de telle sorte qu'il est juste quand il pardonne, et miséricordieux quand il punit.

Toutefois, à nos yeux, c'est sa miséricorde qui l'emporte, parce que la première et principale idée que nous avons de Dieu est celle de l'Être bon par excellence.

Omniprésence de Dieu.

43. L'*omniprésence*, ou *ubiquité*, est l'attribut par lequel Dieu est partout. Elle est, comme nous l'avons dit (21), l'exercice de l'immensité divine dans le monde créé.

44. Dieu est partout et en toutes choses par sa *puissance*, en tant qu'il a créé et conserve tout ce qui existe; par sa *présence*, en tant qu'il connaît tout ce qui existe; par son *essence*, en tant que sa substance est inséparable de sa puissance créatrice et conservatrice.

Il est partout, mais il est d'une manière toute spéciale dans la créature raisonnable, qui peut le connaître et l'aimer.

Sagesse de Dieu.

45. La *sagesse* divine est l'attribut en vertu duquel Dieu se propose toujours des fins dignes de lui, et prend les meilleurs moyens pour les réaliser.

Un être intelligent manque de sagesse lorsque, par ignorance ou par malice, il agit en vue d'une fin qui ne convient pas à sa nature, ou que, se proposant une fin bonne, il ne connaît pas les meilleurs moyens de la réaliser. Un tel défaut ne peut exister en Dieu, qui possède une science parfaite et une sainteté infinie.

Bonté de Dieu.

46. La *bonté* divine est l'attribut qui porte Dieu à faire du bien à ses créatures, et qui nous le fait appeler ordinairement le *bon Dieu*.

Dieu est le souverain bien. Or ce qui est bon tend à faire participer de sa bonté d'autres êtres. Voilà pourquoi Dieu a voulu, dans sa libéralité, que des êtres purement possibles passassent du néant à l'existence, et lui devinssent semblables à divers degrés. De là tous les bienfaits de la création réalisés par la puissance divine.

Puissance de Dieu.

47. La *puissance*, en Dieu, est l'acte exécutif des plans de son intelligence et des ordres de sa volonté. Elle est donc parfaite et infinie comme ces deux attributs. Voilà pourquoi nous disons que Dieu est tout-puissant.

48. L'objet de la puissance de Dieu est tout ce qui est possible, tout ce qui peut être fait. Or les possibles étant l'essence même de Dieu, en tant qu'imitable, sont infinis comme cette essence. La puissance de Dieu n'a donc pas de limites. Il peut créer une multitude de mondes qui ne sont pas; il peut les créer plus parfaits que celui-ci.

ARTICLE III. — PERSONNALITÉ EN DIEU

49. L'étude de la nature et des attributs de Dieu a pour complément celle de sa personnalité.

La foi nous enseigne que Dieu subsiste en trois personnes. Il appartient à la raison d'établir, contre les panthéistes, que la nature divine possède une véritable et réelle personnalité.

50. Deux conditions sont requises pour constituer la personnalité, savoir : 1° une substance parfaitement subsistante, c'est-à-dire une substance qui s'appartienne à elle-même et soit le principe de tous ses actes; 2° une substance de nature intelligente.

Or tous ces caractères se trouvent en Dieu, à un degré souverain de perfection : 1° Dieu est la substance première, la substance la plus parfaite comme substance, c'est-à-dire la substance qui s'appartient absolument à elle-même, qui ne relève que d'elle-même; 2° Dieu vit d'une vie souverainement spirituelle; il possède une science infinie et agit avec une volonté libre et toute-puissante.

Dieu est donc un être subsistant dans une nature éminemment intelligente. Par conséquent, on ne saurait lui refuser la personnalité sans nier son existence.

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN ® DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

CHAPITRE VIII

ERREURS SUR LA NATURE DE DIEU

SOMMAIRE

1. Le polythéisme. Sa nature, son origine et ses causes. Ses phases. Antériorité du monothéisme sur le polythéisme. — 2. Le dualisme. Les deux sortes de dualisme : dualisme philosophique, dualisme religieux. — 3. Le panthéisme. Ses principales formes. Réfutation. Objections.

Les principales erreurs sur la nature de Dieu sont : le *polythéisme*, le *dualisme*, qui nient l'unité de Dieu, et le *panthéisme*, qui altère tous ses attributs et aboutit à la négation de sa personnalité.

1. Le polythéisme.

« Je crois en un seul Dieu. » (Symbole de Nicée.)

Nature, origine et causes du polythéisme.

1. Le *polythéisme* est l'erreur de ceux qui admettent la pluralité des dieux, mais en nombre indéterminé.

2. Il est né de l'attribution à toutes sortes d'êtres de la notion de la divinité, qui ne peut appartenir qu'à un seul être.

3. Cette étrange aberration s'explique par des causes intellectuelles et par des causes morales.

Les *causes intellectuelles* sont la paresse et la faiblesse de l'esprit humain qui, au lieu de s'élever jusqu'à la cause première, s'arrêta aux causes secondes, et les divinisa.

Les *causes morales* sont : l'orgueil, le mépris de la tradition, l'amour désordonné du plaisir et des choses sensibles, la corruption des mœurs. « Les hommes, dit Origène, veulent faire des dieux des choses qu'ils aiment, et donnent le nom divin à toutes sortes de passions et de vices. »

Phases du polythéisme.

4. Le polythéisme s'est formé par divers procédés.

5. Le procédé le plus ordinaire consista à diviniser d'abord les forces cachées de la nature, qui se manifestent par la lumière et la chaleur des astres, par la production des animaux et des plantes, par le vent, etc.; puis à considérer comme des divinités distinctes les choses elles-mêmes qui, dans le principe, n'en étaient que les symboles. De là : le *sabéisme*, ou culte des astres, célèbre chez les Perses; la *zoolâtrie*, ou culte des animaux sacrés, en vogue chez les Égyptiens; et le *fétichisme*, ou culte des eaux, des forêts, des légumes, etc., qui règne encore aujourd'hui dans certaines régions de l'Afrique et de l'Inde.

6. Un autre procédé fut de considérer comme des dieux les esprits bienveillants ou méchants, génies, démons, fées. Ce culte porte le nom de *démonolâtrie*. C'est un culte semblable qui est rendu, dans l'Indo-Chine et en Chine, aux esprits des morts.

7. Un troisième procédé fut de diviniser les héros : les dieux de l'Olympe, Jupiter, Saturne, etc., avaient été des personnages historiques. Dans les derniers temps de Rome, les empereurs reçurent un culte de leur vivant. C'est ce qu'on appelle l'*anthropolâtrie*.

8. La dernière forme du paganisme fut l'*idolâtrie*, ou adoration des statues, des images des dieux. Dans le principe, ce n'étaient que des signes de la divinité; bientôt de ces représentations on fit des dieux véritables. L'image fut considérée comme une émanation du dieu, comme une portion de lui-même.

Antériorité du monothéisme sur le polythéisme.

9. Le polythéisme ayant paru dans le monde à une époque très ancienne, les athées modernes en concluent qu'il a été la religion primitive. Selon eux, les premiers hommes furent fétichistes, et après avoir parcouru toutes les phases du paganisme devinrent monothéistes. En vertu de la loi d'évolution qui les pousse à progresser indéfiniment, ils doivent quitter le monothéisme pour l'athéisme; de telle sorte que, tous les préjugés étant détruits, il n'y aura plus d'autre divinité que l'humanité.

10. Le fondement de cette théorie est démenti par l'histoire. Il est faux que l'humanité ait débuté par le polythéisme. En dehors du témoignage de la *Genèse*, les traditions les plus an-

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN

ciennes contiennent l'idée d'un Dieu unique suprême, dont les autres dieux ne sont que des transformations. Ainsi la Chine adore de toute antiquité le Seigneur du ciel, *Chang-ti*. En Grèce, c'est *Zeus*, le père des dieux et des hommes; etc. — Sans parler des philosophes païens qui, pour la plupart, proclamèrent publiquement l'unité de Dieu, comme Anaxagore, Socrate, Platon, Aristote, Cicéron, le peuple lui-même, en bien des circonstances, invoquait le nom de Dieu au nombre singulier : témoignage d'une âme « naturellement chrétienne », selon le mot de Tertullien.

2. Le dualisme.

« Je crois en un seul Dieu, qui a fait toutes choses, visibles et invisibles. » (Symbole de Nicée.)

Les deux sortes de dualisme.

11. On distingue deux sortes de dualisme : le dualisme *philosophique*, consistant à placer à côté de Dieu une matière éternelle qu'il a organisée; et le dualisme *religieux*, ou *manichéisme*, qui, sous prétexte d'expliquer le mal qui est dans le monde, soutenait qu'il y a deux principes coéternels se combattant l'un l'autre : l'un bon, cause nécessaire du bien, des esprits, de la lumière; et l'autre mauvais, cause nécessaire du mal, de la matière, des ténèbres.

Dualisme philosophique.

12. Le *dualisme philosophique*, professé par Platon et d'autres philosophes de l'antiquité, avait sa source dans l'ignorance du dogme de la création. Ils n'ont pas compris « que, si la matière est d'elle-même, elle n'a pas dû attendre sa perfection d'une main étrangère, et que si Dieu est infini et parfait, il n'a eu besoin, pour faire tout ce qu'il voulait, que de lui-même et de sa volonté toute-puissante[1] ».

Dualisme religieux.

13. Le *dualisme religieux*, vulgairement connu sous le nom de *manichéisme*[a], a une origine très ancienne. Chez les Perses, *Ormuzd* et *Ahrimane* personnifient le bien et le mal, qui se font

[a] *Manichéisme*, doctrine de Manès, hérésiarque persan (240-274).

[1] Bossuet, *Discours sur l'histoire universelle*, IIe partie, ch. I.

une guerre continuelle. Avec les gnostiques Saturnin et Basilide, et plus tard avec Manès, le dualisme prit la forme d'une hérésie. Sous les noms divers de Manichéens, de Priscillianistes, de Pauliciens, de Bulgares, de Cathares, d'Albigeois, de Vaudois, etc., les partisans de cette erreur n'ont cessé de troubler le monde religieux, du deuxième siècle au quinzième. Le protestantisme et le jansénisme l'ont reproduit sous une autre forme, en attribuant les actes bons de l'homme à l'action nécessitante de la grâce, et les actes mauvais à l'action nécessitante de la concupiscence.

14. Le manichéisme est l'un des systèmes les plus absurdes qui se puissent concevoir. Il répugne, en effet, qu'il existe un principe éternel du mal. Ou ce principe est tellement mauvais qu'il n'a absolument rien de bon, ou bien il a toutes les perfections, excepté la bonté morale. Dans le premier cas, c'est un non-être, puisque le mal, en tant que mal, est un défaut, une privation d'être. Dans le second cas, il n'est pas un principe suprême éternel, existant par lui-même, puisque l'être existant par soi a toutes les perfections, y compris la perfection morale.

15. Le manichéisme n'est pas moins immoral qu'absurde. Le bien et le mal qui sont dans l'homme étant l'œuvre exclusive des deux principes, il n'y a plus de responsabilité, de mérite et de démérite, plus de raison et de moyens de combattre en soi l'inclination au mal.

3. Le panthéisme.

« Si quelqu'un dit qu'il n'y a qu'une seule et même substance et essence de Dieu et de toutes choses : qu'il soit anathème.
« Si quelqu'un dit que les êtres finis, soit corporels, soit spirituels, ou du moins que les êtres spirituels, sont émanés de la substance divine;
« — Ou que l'essence divine, par sa manifestation et son évolution, devient toutes choses;
« — Ou enfin que Dieu est l'être universel ou indéfini qui, en se déterminant lui-même, constitue l'universalité des êtres distingués les uns des autres selon les genres, les espèces et les individus : — qu'il soit anathème. » (Concile du Vatican, const. *Dei Filius*, I, *De Dieu Créateur de toutes choses*, can. 3 et 4.)

Le panthéisme et ses principales formes.

16. Le *panthéisme* est la doctrine de ceux qui nient la distinction de Dieu d'avec le monde. Cette détestable erreur a eu des partisans depuis les temps les plus anciens jusqu'à nos jours.

17. Parmi les formes innombrables du panthéisme, il en est quatre que signale le concile du Vatican :

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN
DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

1° L'*identité formelle de toutes choses.* — Dieu et les choses que nous appelons créées n'ont qu'une seule et même substance ou essence; les esprits et les corps ne sont que des modes de la divinité.

2° L'*émanatisme.* — Les choses corporelles et spirituelles, au moins les spirituelles, sont un écoulement, une sécrétion de la substance divine. Dieu les a produites en les tirant de lui-même, comme l'araignée fait sa toile.

3° L'*évolutionisme émanatiste.* — L'essence divine, d'abord renfermée en elle-même, devient toutes choses en se manifestant, en se déployant, en se développant sous une forme finie.

4° Le *progrès indéfini.* — Dieu, dans le principe, n'a point d'existence, point d'attributs. Il est l'être en général, indéterminé, qui aspire à tout devenir. Sortant du néant par le besoin de se distinguer de lui-même, il se détermine, devient les genres, les espèces, les individus, sommeille dans la pierre, végète dans la plante, sent dans l'animal, se connaît dans l'homme, où il réalise des progrès incessants, jusqu'à ce qu'il devienne Dieu parfait.

Réfutation du panthéisme.

18. Quelle que soit sa forme, le panthéisme est absolument condamnable.

Considéré en lui-même, il est le renversement de la raison. En effet, si Dieu est tout, Dieu est à la fois nécessaire et contingent, parfait et imparfait, infini et fini, simple et composé, immuable et changeant, éternel et temporaire, immense et localisé, intelligent et inintelligent, libre et non libre, saint et criminel, heureux et malheureux. En d'autres termes, il n'y a point de Dieu[a]. C'est une dérision d'appeler Dieu ce monstrueux amalgame.

Considéré dans ses conséquences, le panthéisme est foncièrement immoral. Toutes choses étant la même chose, le vrai c'est le faux, le beau c'est le laid, le bien c'est le mal; et réciproquement. Il n'y a point de distinction entre supérieurs et inférieurs; plus de lois, plus de devoirs, plus de morale, en un mot. L'homme, n'étant qu'un mode de la substance divine qui agit fatalement en lui et par lui, n'est point une personne, ne dispose point de ses actes, n'a point de droits, s'évanouit à la mort dans le grand tout, dont il n'est ici-bas qu'une éphémère apparence.

[a] « Le panthéisme n'est qu'un athéisme déguisé. » (V. Cousin.)

Objections.

19. *Première objection.* — La substance divine est infinie. Or il ne peut rien exister en dehors de l'infini. Donc il n'y a pas d'autre substance que la substance divine.

Réponse. — En dehors de l'infini, il ne peut y avoir, il est vrai, un être infini, existant par lui-même; mais qu'en dehors de l'infini il ne puisse y avoir des êtres finis, existant par la puissance de l'Être infini, c'est faux, ainsi que le prouve la création.

20. *Deuxième objection.* — S'il y avait, en dehors de l'infini, des substances même finies, ces substances limiteraient l'infini.

Réponse. — Elles le limiteraient, si elles étaient indépendantes de lui; mais non, si elles n'existent que par lui.

21. *Troisième objection.* — L'infini augmenté du fini est plus grand que l'infini seul. Or Dieu est l'être le plus grand qui se puisse concevoir et exister. Il est donc à la fois infini et fini.

Réponse. — L'infini n'est susceptible ni d'augmentation ni de diminution. Supposer qu'augmenté du fini il serait plus grand, est un non-sens. L'infini et le fini étant de nature très diverse, la somme résultant de leur addition serait l'infini plus le fini, mais non un infini plus riche de perfections; de même que l'addition d'une personne humaine et de son portrait n'ajouterait rien à cette personne.

22. *Quatrième objection.* — Si Dieu n'est pas tout, il n'est pas Dieu. Donc Dieu est l'universalité des choses.

Réponse. — Dieu est tout en ce sens qu'il est la plénitude de l'Être, l'Être très réel, infini et parfait; mais il n'est pas tout en ce sens qu'il soit la collection de tous les êtres. La totalité panthéistique est un amalgame de choses contradictoires qui répugne au sens commun.

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN ® DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

CHAPITRE IX

LES ŒUVRES DE DIEU

SOMMAIRE

I. La *création*. — 1. Notion de la création. — 2. Possibilité de la création. — 3. Liberté de la création. — 4. Fin de la création. — 5. Valeur de la création. — 6. Importance du dogme de la création.

II. La *conservation*. — Les deux espèces de conservation. La conservation du monde est positive et directe.

III. Le *concours divin*. — Définition. Nécessité du concours immédiat. Sa nature : système de la prémotion physique; système du concours simultané.

Les œuvres de Dieu sont les effets de ses opérations externes. Bien que Dieu opère par un seul et même acte pur, nous distinguons dans son activité extérieure quatre actes principaux : la *création*, la *conservation*, le *concours* et la *providence*, qui, à raison de son importance, sera l'objet d'un chapitre à part.

ARTICLE I — LA CRÉATION

« Si quelqu'un ne confesse pas que le monde, et tout ce qu'il contient d'êtres spirituels et matériels, a été tiré par Dieu du néant, quant à toute sa substance;

« Ou s'il dit que Dieu n'a pas créé le monde par sa volonté libre de toute nécessité, mais qu'il a créé nécessairement, de la même nécessité qu'il s'aime lui-même;

« Ou s'il nie que le monde ait été créé pour la gloire de Dieu : qu'il soit anathème. » (Concile du Vatican, Const. *Dei Filius*, ch. 1, can. 5.)

1. Notion de la création.

1. La création, prise activement[a], est l'acte par lequel Dieu fait de rien une substance.

Faire de rien veut dire faire passer de la non-existence à l'existence un être purement possible; mais non pas faire quelque chose d'une matière appelée *néant*, ou tirer d'une source appelée *néant* quelque chose qui s'y trouverait.

[a] Le mot *création* se prend *activement* et *passivement*. Dans le premier sens, il signifie l'action divine en tant qu'elle a rapport à la créature. Dans le second sens, il signifie la créature elle-même, qui commence d'être par l'action créatrice.

L'acte créateur a pour terme, non une transformation, une génération, un changement dans un sujet préalablement donné, mais le fond même de l'être.

2. Possibilité de la création.

2. Il ne semble pas que les philosophes de l'antiquité païenne aient eu l'idée du dogme de la création. Au sein du christianisme, la création a été niée par les athées, les panthéistes et par quelques philosophes spiritualistes universitaires.

3. La création est possible, car elle ne répugne, ni du côté de la créature, ni du côté du Créateur.

1° La création ne répugne pas *du côté de la créature*. La raison, en effet, ne voit aucune impossibilité à ce que des êtres purement possibles commencent d'exister comme réalités substantielles. Des changements innombrables se produisent à chaque instant dans la nature; il naît des plantes, des animaux, qui n'existaient pas auparavant. Si ces apparitions n'impliquent aucune contradiction, pourquoi la création proprement dite serait-elle contradictoire?

2° La création ne répugne pas *du côté du Créateur*. L'activité créatrice est sans doute un mystère pour nous, qui ne pouvons rien faire de rien. Mais Dieu est une puissance infinie, aussi indépendante dans son mode d'action que dans son être même; il ne répugne donc pas qu'il produise tout l'être d'une chose, sans avoir besoin d'une matière préexistante.

4. Une autre preuve de la possibilité de la création, c'est l'existence même du monde. Le monde n'existe pas par lui-même; il n'émane pas de la substance divine, qui est très simple; il ne peut donc exister que par une action créatrice.

3. Liberté de la création.

5. Dieu n'a pas été nécessité à créer le monde : il l'a créé très librement. Si l'acte créateur, en effet, n'était pas libre, ce serait, ou parce que le monde est nécessaire à Dieu, ou parce que le monde demande d'exister nécessairement. Mais il n'y a de nécessaire pour Dieu que lui-même; il n'a pas besoin des créatures pour être souverainement parfait et heureux. Quant au monde, par le fait qu'il est contingent, il est nécessairement indifférent à l'existence et à la non-existence.

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN ® DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

Remarquons, en outre, que notre monde n'est pas le seul possible; il y en a une infinité qui n'ont pas été créés et qui ne le seront pas. Si la création était nécessaire, tout ce qui est possible devrait être appelé à l'existence.

La création est donc l'effet de la volonté libre de Dieu. La seule raison qu'on puisse assigner à l'existence du monde est la bonté divine. C'est parce qu'il est bon, que Dieu a voulu communiquer sa bonté à des êtres distincts de lui.

4. Fin de la création.

6. Chaque créature a sa fin propre, qui consiste à atteindre son développement, sa perfection; elle a aussi pour fin celle de l'univers entier, dont elle fait partie. Mais la fin dernière de la création est Dieu lui-même. Dieu, en effet, étant la sagesse même, s'est nécessairement proposé, en créant le monde, une fin digne de lui. Comme une fin est un bien, et que le seul bien digne de Dieu est le souverain bien, le bien infini et parfait qui est lui-même, il est la fin dernière à laquelle doivent tendre toutes les créatures.

7. Cependant la fin que Dieu a en vue dans la création ne peut être un bien à acquérir, car, avant la création et de toute éternité, il possède la plénitude de la perfection et il est infiniment heureux par lui-même. Cette fin, c'est sa bonté elle-même communiquée aux créatures; et comme cette bonté se manifeste dans les créatures, et qu'étant connue des créatures raisonnables, elle les stimule à louer le Créateur, on peut dire, à ce point de vue, que la fin de la création est la *gloire de Dieu*. Cette gloire n'est pas quelque chose d'intrinsèque qui perfectionne Dieu, mais quelque chose d'extrinsèque dont il n'a pas besoin, étant très parfait et très glorieux en lui-même.

5. Valeur de la création.

8. Sur la valeur du monde créé, il y a trois doctrines : le pessimisme, l'optimisme absolu et l'optimisme relatif.

9. Le *pessimisme*[a]. — Suivant cette doctrine, l'univers est radicalement mauvais; il est l'œuvre d'une volonté déraisonnable.

[a] Le pessimisme fait le fond de la religion bouddhique. Au dix-neuvième siècle, il a eu pour partisans des poètes, lord Byron en Angleterre, Léopardi en Italie, et des philosophes, tels que Schopenhauer, Hartmann, Bahnsen, en Allemagne.

Le pessimisme ne peut être soutenu que par des esprits dénués de croyances et qui, voyant tout en noir, ferment de parti pris les yeux sur le bon côté des choses. Il a pour effet d'éteindre dans le cœur de l'homme l'amour du bien, d'engendrer l'inertie et le désespoir.

10. L'*optimisme absolu*. — Le principal défenseur de ce système dans les temps modernes a été Leibniz. Notre monde, d'après ce philosophe, est le meilleur des mondes possibles. Dieu n'avait pas de raison de lui préférer un monde moins parfait.

L'optimisme absolu est insoutenable. Il implique : 1° la négation de la liberté divine, puisque Dieu ne pouvait pas créer un autre monde que le nôtre; 2° l'impossibilité de toute création, car, si parfait qu'on suppose un monde, comme il est fini, on peut toujours en concevoir un meilleur; 3° la nécessité du mal, puisque dans ce cas le mal ferait partie intégrante d'une œuvre parfaite; 4° l'inutilité de la vertu et du progrès, car si le monde est le meilleur possible, il n'a pas besoin d'être corrigé et perfectionné.

11. L'*optimisme relatif*. — Suivant cette doctrine, qui est celle de saint Thomas, de Bossuet, de Fénelon, Dieu était libre de créer ou de ne pas créer un monde plus parfait ou moins parfait que le nôtre; mais, étant la sagesse même, il a, conformément à la fin qu'il a eue en vue, choisi les moyens les plus propres à obtenir cette fin. Le monde a ainsi la perfection qu'exige la fin à laquelle il est destiné, et, par conséquent, malgré le mal qui s'y rencontre, il est relativement le meilleur des mondes possibles.

6. Importance du dogme de la création.

12. Ce dogme se résume dans cette formule : Dieu a fait toutes choses de rien, conformément à ses idées éternelles, pour être leur fin dernière. Il est la cause *efficiente*, la cause *exemplaire* et la cause *finale* des créatures.

En tant que cause *efficiente* des créatures, Dieu manifeste en elles sa *puissance*, et il a sur elles une souveraineté universelle et absolue. De là, pour les créatures raisonnables, l'obligation d'adorer Dieu et de lui rendre grâces.

En tant que cause *exemplaire* des créatures, Dieu manifeste en elles sa *vérité* : il imprime en elles sa ressemblance, et c'est en les contemplant que nous pouvons nous élever jusqu'aux archétypes divins. De là l'obligation de travailler à connaître Dieu et de l'admirer dans ses œuvres.

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN ® DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

En tant que cause *finale* des créatures, Dieu manifeste en elles sa *bonté*, et il fait de sa bonté leur fin dernière. De là l'obligation de l'aimer.

Ainsi le dogme de la création est le premier fondement de la religion.

ARTICLE II. — LA CONSERVATION

13. La *conservation* est l'acte divin en vertu duquel les choses créées persévèrent dans l'existence.

14. Il y a deux espèces de conservation : l'une négative et indirecte; l'autre positive et directe.

La conservation *négative* et *indirecte* consiste à ne pas détruire une chose ou à écarter les causes de sa destruction.

La conservation *positive* et *directe* consiste à faire durer l'effet par une action continue sur cet effet : c'est ainsi que, pendant le jour, le soleil conserve la clarté dans l'atmosphère.

La conservation du monde est positive et directe.

15. Quelques philosophes ont prétendu que Dieu conserve les choses créées d'une manière négative et indirecte, en s'abstenant de les anéantir. Cette opinion est fausse. La nature de Dieu comme la nature des choses créées prouvent que la conservation du monde est positive et directe.

1° La *nature de Dieu*. C'est parce que Dieu le veut, que les choses créées persévèrent dans l'existence reçue. Or cette volonté conservatrice est la même que la volonté créatrice. Celle-ci étant positive et directe, la première l'est également.

2° La *nature des choses créées*. Si les choses créées se conservaient d'elles-mêmes à partir du premier instant de leur existence, elles cesseraient d'être contingentes et dépendantes de Dieu. Cela répugne. Il faut donc, pour qu'elles soient toujours contingentes et toujours soumises au gouvernement divin, que l'action créatrice sur elles dure sans intermission; que Dieu, en d'autres termes, les conserve positivement.

ARTICLE III. — LE CONCOURS DIVIN

16. On entend par *concours*, ou *influx* divin, l'acte par lequel Dieu influe efficacement sur les actions des créatures.

17. Que Dieu influe *médiatement* sur les actions des créatures en leur donnant et en leur conservant la puissance d'agir, aucun doute ne saurait exister à ce sujet : on ne peut nier le concours médiat sans dénier à Dieu son titre de Créateur et de Conservateur de toutes choses. Le concours dont il s'agit ici est le concours *immédiat*, qui consiste en ce que Dieu coopère à l'acte de la créature.

Le souverain domaine de Dieu sur les choses créées étant universel et absolu, on doit admettre qu'elles dépendent de Dieu dans l'exercice de leur activité, comme elles en dépendent dans leur existence reçue et conservée.

18. Quant à la nature de cette coopération, les uns soutiennent que Dieu prévient l'agent et le détermine à l'action par l'influence réelle et active qu'ils appellent *prémotion physique;* les autres n'admettent qu'un *concours simultané*, par lequel Dieu aide les causes secondes en produisant avec celles-ci un seul et même effet. Le premier système semble sauvegarder davantage le souverain domaine de Dieu; et le second, la liberté humaine. La question des rapports du libre arbitre avec l'opération de Dieu est une de ces questions que l'esprit humain n'arrivera jamais à résoudre entièrement.

19. Mais, quel que soit le système que l'on adopte, il faut reconnaître : 1° que la causalité divine est souverainement efficace, et qu'elle doit se concilier de quelque manière avec la liberté humaine, qui n'est pas moins indéniable que cette causalité; 2° que, dans nos actes libres, Dieu ne concourt jamais à ce qu'il y aurait de défectueux dans ces actes. « Le mal, dit Bossuet, ne vient pas de ce qui est, mais de ce qui n'est ni ordonné comme il faut, ni rapporté où il faut, ni aimé et estimé comme il doit être[1]. »

[1] Bossuet, *Traité du Libre arbitre*, ch. xi.

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN ® DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

CHAPITRE X

DE LA PROVIDENCE

SOMMAIRE

1. Notion de la Providence. — 2. Ses adversaires. — 3. Preuves de l'existence de la Providence. Preuve par les attributs de Dieu, par le spectacle de la nature physique, par le spectacle de l'humanité, par le consentement universel. — 4. Objections contre la Providence. Objection tirée de l'existence du mal. — 5. Importance du dogme de la Providence.

Entre les attributs de Dieu, celui de sa Providence a été de tout temps l'objet de nombreuses attaques. Il convient de l'étudier d'une manière spéciale, de montrer en quoi il consiste, et de réfuter les objections soulevées par l'erreur.

1. Notion de la Providence.

1. La Providence[a] est l'acte par lequel Dieu prévoit, règle, dispose de toute éternité et exécute dans le temps l'ordre ou le plan que doivent suivre les créatures pour atteindre leur fin.

Il y a ainsi dans la Providence deux choses : l'une éternelle, l'idée de l'ordre, qu'on appelle proprement *disposition* ou *providence;* l'autre temporelle, l'exécution de cet ordre, qu'on appelle *gouvernement*.

2. La Providence est dite *générale* ou *spéciale,* suivant que l'on considère Dieu gouvernant par des lois générales l'ensemble de l'univers ou s'occupant de chacune de ses créatures, et en particulier de l'homme.

Elle est dite *naturelle* ou *surnaturelle,* suivant que la fin qu'elle fixe aux êtres et que les moyens en vue de cette fin ne dépassent pas ou dépassent les forces de la nature créée.

2. Adversaires de la Providence.

3. La Providence fut rejetée dans l'antiquité par les *épicuriens*. — Les *stoïciens* admettaient un Dieu-Providence, mais soumis au

[a] *Providence,* de *providere,* voir pour un but ou de loin.

destin inexorable, et prenant soin des choses élevées mais non des choses petites et viles. — Les *platoniciens* attribuaient à Dieu le gouvernement des choses universelles, des genres, des espèces; et tout le reste, aux dieux inférieurs.

Au sein du christianisme, les philosophes appelés *déistes,* adversaires de la révélation, ont plus ou moins altéré le dogme de la Providence, surtout de la Providence spéciale, sous prétexte qu'il est en contradiction avec l'immutabilité divine et la liberté humaine.

3. Preuves de l'existence de la Providence.

4. Il y a une Providence à laquelle tout est soumis, soit en général, soit en particulier.

On le prouve par les attributs de Dieu, par le spectacle de la nature physique et de l'humanité, et par le consentement universel.

Preuve par les attributs de Dieu.

5. La Providence, comme nous l'avons vu (n° 1), embrasse deux choses : le plan de la création et l'exécution de ce plan.

Or le plan de la création existe éternellement dans l'intelligence divine. Dieu connaît de toute éternité tous les êtres, leur fin et les moyens par lesquels ils doivent atteindre cette fin; il a, dans sa sagesse infinie, tout réglé, tout disposé, pour qu'entre les moyens et la fin il y ait adaptation parfaite. Il est donc, à ce point de vue, la Providence de toutes choses sans exception, et particulièrement des créatures raisonnables. On ne peut le nier sans nier la science et la sagesse de Dieu, sans nier par là même son existence.

Quant à l'exécution du plan de la création, ou le gouvernement divin dans le monde, il n'est pas autre chose que l'acte par lequel Dieu conserve toutes les créatures *positivement* et *directement,* et coopère à la production de tous les effets, par cet *influx* tout spécial sans lequel rien ne peut agir. Nier le gouvernement divin, c'est nier que Dieu soit la cause première, le moteur universel, le créateur bon et tout-puissant; en un mot, c'est nier l'existence même de Dieu.

Preuve par le spectacle de la nature physique.

6. L'univers est comme un immense atelier, où travaillent des êtres innombrables; chacun y remplit la fonction appropriée à sa

nature. Les êtres vivants, en particulier plantes et animaux, font choix de ce qui leur convient et pourvoient à leur conservation et à celle de leur espèce avec une sûreté, une précision qui émerveille les naturalistes. Or, pour maintenir en activité tous ces êtres, pour les faire agir conformément à leur destination comme s'ils étaient intelligents, pour leur faire observer un ordre inviolable, il faut une activité suprême, intelligente et sage, qui les meuve, les gouverne, les fasse travailler utilement, en vue de leur bien propre et du bien universel. Cette activité suprême, intelligente et sage, c'est Dieu-Providence.

Preuve par le spectacle de l'humanité.

7. Il y a dans le monde un ordre moral, comme il y a un ordre physique. Il se manifeste dans les sentiments qui attachent l'humanité à la famille, à la patrie, à la religion; dans la croyance universelle au devoir, au droit, à la responsabilité; dans l'inclination à éprouver de la joie ou à subir le remords après une action bonne ou mauvaise; dans ce fait, que les bons sont ordinairement les plus heureux de ce monde, et les méchants les plus malheureux. Il semble que cet ordre aurait dû disparaître depuis bien des siècles, sous les coups violents et réitérés des passions. S'il se conserve malgré les assauts que lui fait subir la perversité humaine, si l'humanité n'est pas tombée au dernier degré de l'abrutissement et n'en est pas venue tout entière à ne plus vivre que de la vie des bêtes, c'est qu'un Dieu-Providence veille sur l'ordre moral comme sur l'ordre physique.

8. L'humanité, considérée dans sa marche à travers les siècles, dans la prospérité et la décadence des peuples, montre aussi, d'une manière bien imparfaite et bien incomplète, il est vrai, mais suffisamment claire, l'action manifeste de la Providence. « L'homme s'agite, et Dieu le mène : » c'est la conclusion qu'ont tirée de l'observation des faits les plus grands historiens, surtout Bossuet, dans son *Discours sur l'Histoire universelle.*

Preuve par le consentement universel.

9. Tous les peuples, que leur religion soit vraie ou fausse, ont toujours et partout reconnu la Providence dans la Divinité. Le Dieu populaire n'est pas le Dieu des déistes, qui règne mais ne gouverne pas; c'est un Dieu qui pense à chacun de nous, qui veille sur chacun de nous, à qui l'on demande lumière ou force,

consolation ou pardon, à qui l'on rend grâces d'une faveur obtenue. Cette croyance unanime de l'humanité à l'existence de la Providence ne peut s'expliquer que par l'éclat irrésistible de la vérité.

4. Objections contre la Providence.

Objection tirée de la liberté de l'homme.

10. *Objection.* — L'intervention directe et immédiate de Dieu dans les affaires humaines est inconciliable avec la liberté.

Réponse. — Quelque mystérieux que soient les rapports du concours divin avec la liberté humaine (p. 79), ils ne présentent rien de contradictoire. Le dogme de la Providence, étant une vérité certaine, doit se concilier avec notre liberté: la vérité ne peut contredire la vérité.

Objection tirée de l'existence du mal.

11. *Objection.* — Ou Dieu, dit-on, veut ôter le mal de ce monde et ne le peut pas, ou il le peut et ne le veut pas, ou il ne le veut ni ne le peut, ou enfin il le veut et le peut. S'il le veut et ne le peut pas, c'est impuissance; s'il le peut et ne le veut pas, c'est méchanceté; s'il ne le veut ni ne le peut, c'est à la fois méchanceté et impuissance; s'il le peut et le veut, d'où vient donc le mal sur la terre?

Réponse. — 12. D'une manière générale, nous répondrons d'abord que, si nous ne pouvons concilier l'existence du mal et l'existence de la Providence, il faut en accuser notre ignorance et l'infirmité de notre esprit; ensuite que, pour avoir sujet d'incriminer la Providence, il faudrait prouver : 1° que ce monde n'est pas relativement le meilleur possible; et 2° que Dieu n'a pas de raisons de permettre le mal en vue du plus grand bien de ce monde; or cette preuve n'a jamais été donnée par ceux qui nient la Providence.

Après ces réponses générales, qui suffiraient à justifier la Providence, on peut montrer que le mal, considéré en lui-même, ne fournit pas un argument sérieux contre ce dogme.

13. Le mal est de deux sortes : le mal *physique,* ou de la souffrance, qui affecte notre sensibilité; et le mal *moral*, qui affecte la volonté.

14. *Le mal physique.* — On entend par là : 1° les désordres de la nature, tels que les intempéries des saisons, les tremblements de terre, les inondations, les sécheresses, la famine, les épidé-

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN ® DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

mies, etc., qui sont des causes de souffrances; 2° les souffrances elles-mêmes, la douleur, la mort.

15. Du *mal physique*, on ne peut rien arguer contre la Providence. D'abord, dans ce qu'on appelle les désordres de la nature, y a-t-il un véritable désordre? Ces *phénomènes*, qui semblent contraires à l'ordre, résultent des lois mêmes de la nature; lesquelles étant générales, produisent quelquefois des effets fâcheux. Plus ils les étudient, plus les savants admirent le caractère bienfaisant de ces lois, en même temps que leur simplicité et leur harmonie. Veut-on que Dieu en suspende l'action et fasse des miracles perpétuels pour empêcher les accidents qu'elles amènent? Veut-on qu'il remplace ces lois par d'autres qui n'auraient pas ces inconvénients? Mais alors c'est un autre monde à créer; et qui vous dira que ce monde sera, somme toute, meilleur que le monde actuel?

16. Quant à la *douleur*, elle est une conséquence naturelle de la constitution des êtres sensibles, et une source de grands biens dans l'ordre moral.

Dans l'*ordre naturel*, la douleur entre dans le plan de la Providence. C'est une loi des êtres sensibles, tels que l'homme et l'animal, d'éprouver du plaisir quand leur activité s'exerce dans un sens conforme à leurs tendances naturelles, et d'éprouver, au contraire, de la douleur quand cette même activité s'exerce dans un sens contraire. Ils sont ainsi stimulés par le plaisir à rechercher ce qui convient à leur nature, et détournés par la douleur de ce qui ne lui convient pas. La douleur a donc un rôle très utile dans la conservation et le développement des êtres sensibles; elle les avertit des dangers qui les menacent. Pour l'homme en particulier, elle est la condition d'incessants progrès dans l'agriculture, dans l'industrie, dans les sciences : que d'études, que de découvertes, que d'inventions, que de réformes, dans le but de rendre la vie plus heureuse! Se plaindre de l'existence de la douleur pour l'humanité, c'est se plaindre de l'aiguillon qui nous excite à secouer l'inertie de la paresse[a].

Dans l'*ordre moral*, la douleur est la source des plus grands biens.

1° La douleur *développe les vertus*. En ceux qui souffrent et savent souffrir, elle développe toutes les vertus de force : la patience,

[a] « L'homme est un apprenti, la douleur est son maître;
Et nul ne se connaît tant qu'il n'a pas souffert. »
(ALFRED DE MUSSET.)

la résignation, le courage, la grandeur d'âme. « L'adversité, dit Montaigne, c'est la fournaise à recuire l'âme. » — En ceux qui sont témoins de la souffrance, elle fait éclore la pitié, la compassion, la charité, le dévouement le plus sublime. — La douleur est ainsi pour la vertu une admirable épreuve, la condition de ses plus grands mérites.

2° La douleur est un *remède contre le vice*, et particulièrement contre l'orgueil, qui est la racine de tous les vices. Quand l'homme est en proie à la souffrance, il comprend qu'il n'est rien; la vaine complaisance de soi-même lui devient insupportable; son âme, suivant la forte expression de l'Écriture, est *salée par le feu de la douleur*[1].

3° La douleur est une *expiation du péché*. Il est juste que le plaisir cherché dans la violation de la loi divine se paye par la souffrance. Il n'y a pas d'autre moyen de réparer le désordre. Par la douleur religieusement acceptée, le pécheur satisfait à la justice divine et se purifie des taches dont son âme est souillée. « La tribulation, dit Montaigne, est à l'âme comme un marteau qui la frappe et qui, en la frappant, la fourbit et la dérouille. »

C'est ainsi que la Providence fait tourner au bien le mal de la souffrance.

Disons encore, pour justifier cette divine Providence, que la plupart des misères de la vie proviennent des passions humaines, de l'imprudence, de la paresse, de l'intempérance, de l'orgueil.

17. Quant à la *mort*, à la considérer au point de vue naturel, elle est un effet de la loi qui régit les êtres vivants. Tout organisme est naturellement corruptible. En dehors des accidents qui peuvent hâter la fin de la vie, arrive un moment où la force vitale est impuissante à résister aux forces physico-chimiques qui tendent à dissoudre la matière organisée. — Si on objecte que la mort présente le spectacle d'une horrible fatalité lorsque, survenant prématurément, elle anéantit les plus belles espérances, enlève à la famille, à la société, leurs plus fermes appuis, etc., on répond que cette objection aurait quelque apparence de vérité si tout se terminait à la vie présente. L'abréviation de la vie, comme aussi tout ce qui nous semble ici-bas désordre, l'oppression des justes, la prospérité des méchants, l'inégalité des conditions, etc., a sa solution au delà de la tombe. L'immortalité de l'âme et ses destinées futures sont la suprême justification de la Providence.

[1] S. Marc, IX, 48.

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

18. *Le mal moral.* — Ce mal a toute sa raison d'être dans la libre volonté de l'homme; il n'existe que parce que l'homme, abusant de sa liberté, le fait exister. S'il le voulait, l'homme ne pécherait point; il est donc seul responsable de son péché.

Mais, dira-t-on, Dieu n'aurait pas dû donner à l'homme une faculté dont il fait un usage si funeste. — Sans la liberté, l'homme n'est pas un homme. Qui dit homme, dit un être doué de raison, et la raison ne va pas sans la liberté. C'est par la liberté que l'homme diffère essentiellement de la bête et qu'il ressemble le plus à Dieu. Comment oser reprocher à Dieu ce qui fait la gloire de notre nature?

Mais, réplique-t-on, Dieu, prévoyant que l'homme abuserait de sa liberté, n'aurait pas dû le créer. — Dès lors que Dieu a créé l'humanité, c'est qu'il a prévu que des hommes, dont lui seul connaît le nombre, feraient bon usage de la liberté, soit pour accomplir constamment le bien, soit pour réparer le mal commis. Veut-on que, pour supprimer la liberté du mal, Dieu supprime la liberté du bien? que pour empêcher les scélérats de naître, il laisse les bons dans le néant? C'est d'ailleurs pour un plus grand bien que Dieu tolère la liberté du mal. Il la fait servir à la manifestation de sa miséricorde et de sa clémence, à la sanctification de ses élus, au triomphe définitif de la vérité et de la justice.

5. Importance du dogme de la Providence.

19. Ce dogme, en nous montrant l'*action incessante* de Dieu sur les êtres créés pour les conduire à leur fin, fait ressortir plus clairement les conséquences que renferme le dogme de la création et pose les fondements immédiats de tous nos devoirs religieux (ch. IX, 12).

Par suite, le dogme de la Providence ruine par la base les fausses et pernicieuses doctrines qui, sous les noms de *déisme*, de *naturalisme*, de *rationalisme*, se sont posées dans les temps modernes en adversaires du christianisme; car le principe de ces systèmes, en qui se résument toutes les hérésies, est l'altération ou la négation totale du dogme de la Providence. En déniant à Dieu toute action sur les êtres créés, ou en lui permettant tout au plus de gouverner le monde par des lois générales, les déistes étaient amenés à rejeter la révélation, le miracle, tout l'ordre surnaturel. Mais s'il existe une Providence, les dénégations du rationalisme croulent dans leur fondement.

SECTION II

DE LA RELIGION EN GÉNÉRAL

Qu'est-ce que la religion? La religion est-elle nécessaire? Qu'entend-on par religion naturelle? par religion surnaturelle? Telles sont les questions à résoudre dans l'étude de la religion considérée en général. Nous y consacrerons quatre chapitres.

CHAPITRE XI

NATURE DE LA RELIGION

SOMMAIRE

1. Définition de la religion. — 2. Division de la religion. — 3. Éléments de la religion. — 4. Erreurs sur la religion. — 5. Propriétés de la religion.

1. Définition de la religion.

1. Suivant la plupart des auteurs, *religion* dérive du mot *religare*, lier fortement; c'est par la religion que l'homme se lie à Dieu comme à son premier principe et à sa fin dernière.

2. Considérée *en général*, la religion peut se définir : un rapport actif de l'homme avec Dieu[1].

La religion est un *rapport*, car elle implique deux termes : l'homme et Dieu; l'*homme*, qui a une âme spirituelle et immortelle, et *Dieu*, qui est le Créateur, le Conservateur et la Providence de l'homme.

[1] Cf. l'abbé Gondal, *La Religion*, liv. I, ch. I.

UANL UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

18. *Le mal moral.* — Ce mal a toute sa raison d'être dans la libre volonté de l'homme; il n'existe que parce que l'homme, abusant de sa liberté, le fait exister. S'il le voulait, l'homme ne pécherait point; il est donc seul responsable de son péché.

Mais, dira-t-on, Dieu n'aurait pas dû donner à l'homme une faculté dont il fait un usage si funeste. — Sans la liberté, l'homme n'est pas un homme. Qui dit homme, dit un être doué de raison, et la raison ne va pas sans la liberté. C'est par la liberté que l'homme diffère essentiellement de la bête et qu'il ressemble le plus à Dieu. Comment oser reprocher à Dieu ce qui fait la gloire de notre nature?

Mais, réplique-t-on, Dieu, prévoyant que l'homme abuserait de sa liberté, n'aurait pas dû le créer. — Dès lors que Dieu a créé l'humanité, c'est qu'il a prévu que des hommes, dont lui seul connaît le nombre, feraient bon usage de la liberté, soit pour accomplir constamment le bien, soit pour réparer le mal commis. Veut-on que, pour supprimer la liberté du mal, Dieu supprime la liberté du bien? que pour empêcher les scélérats de naître, il laisse les bons dans le néant? C'est d'ailleurs pour un plus grand bien que Dieu tolère la liberté du mal. Il la fait servir à la manifestation de sa miséricorde et de sa clémence, à la sanctification de ses élus, au triomphe définitif de la vérité et de la justice.

5. Importance du dogme de la Providence.

19. Ce dogme, en nous montrant l'*action incessante* de Dieu sur les êtres créés pour les conduire à leur fin, fait ressortir plus clairement les conséquences que renferme le dogme de la création et pose les fondements immédiats de tous nos devoirs religieux (ch. IX, 12).

Par suite, le dogme de la Providence ruine par la base les fausses et pernicieuses doctrines qui, sous les noms de *déisme*, de *naturalisme*, de *rationalisme*, se sont posées dans les temps modernes en adversaires du christianisme; car le principe de ces systèmes, en qui se résument toutes les hérésies, est l'altération ou la négation totale du dogme de la Providence. En déniant à Dieu toute action sur les êtres créés, ou en lui permettant tout au plus de gouverner le monde par des lois générales, les déistes étaient amenés à rejeter la révélation, le miracle, tout l'ordre surnaturel. Mais s'il existe une Providence, les dénégations du rationalisme croulent dans leur fondement.

SECTION II

DE LA RELIGION EN GÉNÉRAL

Qu'est-ce que la religion? La religion est-elle nécessaire? Qu'entend-on par religion naturelle? par religion surnaturelle? Telles sont les questions à résoudre dans l'étude de la religion considérée en général. Nous y consacrerons quatre chapitres.

CHAPITRE XI

NATURE DE LA RELIGION

SOMMAIRE

1. Définition de la religion. — 2. Division de la religion. — 3. Éléments de la religion. — 4. Erreurs sur la religion. — 5. Propriétés de la religion.

1. Définition de la religion.

1. Suivant la plupart des auteurs, *religion* dérive du mot *religare*, lier fortement; c'est par la religion que l'homme se lie à Dieu comme à son premier principe et à sa fin dernière.

2. Considérée *en général*, la religion peut se définir : un rapport actif de l'homme avec Dieu[1].

La religion est un *rapport*, car elle implique deux termes : l'homme et Dieu; l'*homme*, qui a une âme spirituelle et immortelle, et *Dieu*, qui est le Créateur, le Conservateur et la Providence de l'homme.

[1] Cf. l'abbé Gondal, *La Religion*, liv. I, ch. I.

UANL UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

Il y a entre Dieu et l'homme quatre sortes de rapports : 1° rapport de maître à serviteur, fondé sur la création ; 2° rapport de bienfaiteur à obligé, fondé sur la conservation ; 3° rapport de riche à pauvre, fondé sur la Providence divine, si bonne et si miséricordieuse ; 4° rapport de juge à criminel, fondé sur l'état de péché où se trouve l'homme.

La religion est un rapport *actif*, car l'homme doit se rapporter à Dieu par des actes. Sachant qu'il est le serviteur de Dieu, l'obligé de Dieu, le pauvre de Dieu, le justiciable de Dieu, il doit adorer Dieu, lui rendre grâces, le prier, faire pénitence et demander pardon.

3. Considérée *subjectivement*, c'est-à-dire dans l'homme qui la professe, la religion consiste dans les actes par lesquels l'homme sert Dieu librement. — Son exercice s'appelle *culte ;* et le culte est dit *intérieur* ou *extérieur*, *privé* ou *public*, suivant que les actes de religion s'accomplissent dans l'âme sans manifestation au dehors, ou qu'ils se manifestent par des signes sensibles ; suivant qu'ils sont exercés par un individu seul, ou en commun et avec solennité par des hommes réunis.

4. Considérée *objectivement*, c'est-à-dire en elle-même, la religion est l'ensemble des vérités et des devoirs qui déterminent les rapports de Dieu et de l'homme.

5. La religion est *vraie* ou *fausse*, suivant qu'elle nous enseigne la vérité sur Dieu et nous lui fait rendre un culte légitime, ou qu'elle nous en donne une notion erronée et altère le culte divin.

2. Division de la religion.

6. La religion se divise en religion naturelle et en religion surnaturelle.

La religion *naturelle* comprend les vérités et les devoirs qui, absolument parlant, peuvent être connus par la seule lumière de la raison et accomplis par la force naturelle de la volonté.

La religion *surnaturelle*, au contraire, a pour objet des vérités et des devoirs dont la connaissance et l'accomplissement sont au-dessus des forces de la nature. Considérée au point de vue de la manière dont nous la connaissons, elle s'appelle *positive*, ou *révélée*, parce qu'elle nous est manifestée par le témoignage de Dieu.

7. Comme nous le verrons par la suite, il n'y a jamais eu de religion purement naturelle (p. 108) ; toutes les religions sont positives ; et la vraie religion, telle que Dieu l'a imposée à

l'homme, est surnaturelle, bien qu'elle renferme des vérités et des préceptes de l'ordre naturel.

3. Éléments de la religion.

8. La religion comprend quatre éléments : le dogme, la morale, le culte liturgique et le ministère sacré.

9. Le *dogme* est l'ensemble des vérités à croire ; il constitue le premier élément de la religion. — Si l'homme n'a pas la connaissance des choses divines, s'il ne sait pas ce que Dieu est pour lui et ce qu'il est pour Dieu, ou bien il ne pratique pas la religion, ou bien son instinct religieux tourne à l'idolâtrie et à la superstition.

10. La *morale* comprend les préceptes à observer. — La religion est surtout une science pratique. Il ne suffit pas de connaître les choses divines, il faut les vouloir, les aimer et y conformer sa conduite.

11. Le *culte liturgique* est l'ensemble des pratiques par lesquelles les hommes manifestent publiquement leurs convictions religieuses. — Dans toute religion il y a des temples, des autels, des sacrifices, des formules de prières, des cérémonies, des fêtes, etc. On doit donc considérer le culte public comme un élément essentiel de la religion.

12. Le *ministère sacré*, ou le *sacerdoce*, est le quatrième élément de la religion. — Chez tous les peuples, nous voyons des hommes chargés officiellement de la mission de représenter le peuple auprès de Dieu, de fixer les pratiques du culte, de présider les cérémonies, etc.

4. Erreurs sur la religion.

13. Une des marques de la vraie religion est la présence et le rapport harmonieux de ces quatre éléments. Prendre l'un et laisser l'autre est signe manifeste qu'on n'est point dans le vrai.

14. Quatre classes d'hommes, qu'on peut désigner sous le nom d'intellectualistes, de moralistes, de sentimentalistes, d'empiristes ou cultuels, se font de la religion une idée fausse.

15. Les *intellectualistes* bornent la religion à la simple connaissance ou croyance. — Dans le brahmanisme panthéistique, la religion consiste essentiellement à croire que Brahma est tout,

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN © DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

et que rien n'est distinct de lui. — Pour les gnostiques, les manichéens, les pères de la réforme protestante, la foi sans les œuvres suffisait au salut. — Une erreur semblable se retrouve chez ceux qui nient Dieu ou sa Providence; ils font de la science l'objet de leur culte et rejettent les pratiques religieuses comme indignes de l'homme.

16. Par *moralistes*, nous entendons ici ceux qui réduisent la religion à la pratique de la morale naturelle. — Cette théorie fait le fond du stoïcisme, du bouddhisme, de la religion officielle en Chine, et du kantisme. La maxime : « Il suffit d'être honnête, » se rapporte à cette doctrine, comme si les devoirs religieux n'étaient pas les premiers et le fondement de tous les autres.

17. Les *sentimentalistes* sont ceux qui font de la religion une affaire de cœur et de sentiment, et n'ont en vue que les émotions affectueuses de la piété. — Tels sont les faux mystiques de tous les temps, quiétistes, béghards, piétistes protestants et certains rationalistes à la suite de J.-J. Rousseau.

18. Les *empiristes*, ou *cultuels*, font consister la religion dans le culte extérieur. — A cette catégorie appartiennent les païens de l'antiquité et les superstitieux de tous les pays et de toutes les époques.

19. Seule, la doctrine catholique donne au dogme, à la morale, au culte, au sacerdoce, la place légitime qui revient à chacun de ces éléments essentiels de la religion.

5. Propriétés de la religion.

20. La religion a trois propriétés : l'*unité*, la *perpétuité*, l'*universalité*.

La religion, en effet, consiste à rapporter à Dieu les actes des facultés humaines. Or, d'un côté, Dieu est un, toujours le même, maître universel de toutes choses. D'un autre côté, la nature humaine est spécifiquement une et la même dans tous les hommes; elle n'a pas changé depuis sa création; les facultés qui en dérivent, l'entendement et la volonté, participent de cette unité, de cette immutabilité. Par conséquent la religion véritable a dû exister dès le commencement, se perpétuer à travers les siècles, être essentiellement la même chez tous les adorateurs du vrai Dieu.

CHAPITRE XII

NÉCESSITÉ DE LA RELIGION

SOMMAIRE

1. Nécessité de la religion pour l'individu. Nécessité du culte extérieur. La prière. — 2. Nécessité de la religion pour la société domestique. — 3. Nécessité de la religion pour la société civile. Objections.

1. Nécessité de la religion pour l'individu.

1. La religion est *nécessaire* à l'homme, c'est-à-dire qu'il y a pour l'homme un devoir rigoureux d'honorer Dieu.

Cette nécessité résulte : 1° de ce que Dieu est notre premier principe et notre fin dernière; 2° de ce que nous sommes auprès de lui les représentants des créatures inférieures.

2. *La religion est nécessaire, parce que Dieu est notre premier principe.* — Dieu nous a tirés du néant; il nous soutient à chaque moment dans l'existence; tout ce que nous sommes, tout ce que nous avons, est un présent de sa bonté. Nous devons donc reconnaître en lui la plus haute souveraineté, et en nous la plus entière dépendance, c'est-à-dire l'*adorer;* nous devons le *remercier* de l'existence qu'il nous a donnée et qu'il nous conserve, comme aussi de la tendre sollicitude de sa Providence à notre égard; nous devons nous tenir en sa présence comme des pauvres et des nécessiteux, qui ne pouvons rien de nous-mêmes, et lui adresser nos humbles *prières;* nous devons *expier* par la pénitence l'injure et l'ingratitude dont le péché nous rend coupables envers sa souveraineté et sa bonté. *Adoration, action de grâces, prière de demande, expiation du péché,* sont des devoirs qui découlent des rapports essentiels de la créature humaine, intelligente et libre, avec son premier principe, infiniment parfait.

et que rien n'est distinct de lui. — Pour les gnostiques, les manichéens, les pères de la réforme protestante, la foi sans les œuvres suffisait au salut. — Une erreur semblable se retrouve chez ceux qui nient Dieu ou sa Providence; ils font de la science l'objet de leur culte et rejettent les pratiques religieuses comme indignes de l'homme.

16. Par *moralistes*, nous entendons ici ceux qui réduisent la religion à la pratique de la morale naturelle. — Cette théorie fait le fond du stoïcisme, du bouddhisme, de la religion officielle en Chine, et du kantisme. La maxime : « Il suffit d'être honnête, » se rapporte à cette doctrine, comme si les devoirs religieux n'étaient pas les premiers et le fondement de tous les autres.

17. Les *sentimentalistes* sont ceux qui font de la religion une affaire de cœur et de sentiment, et n'ont en vue que les émotions affectueuses de la piété. — Tels sont les faux mystiques de tous les temps, quiétistes, béghards, piétistes protestants et certains rationalistes à la suite de J.-J. Rousseau.

18. Les *empiristes*, ou *cultuels*, font consister la religion dans le culte extérieur. — A cette catégorie appartiennent les païens de l'antiquité et les superstitieux de tous les pays et de toutes les époques.

19. Seule, la doctrine catholique donne au dogme, à la morale, au culte, au sacerdoce, la place légitime qui revient à chacun de ces éléments essentiels de la religion.

5. Propriétés de la religion.

20. La religion a trois propriétés : l'*unité*, la *perpétuité*, l'*universalité*.

La religion, en effet, consiste à rapporter à Dieu les actes des facultés humaines. Or, d'un côté, Dieu est un, toujours le même, maître universel de toutes choses. D'un autre côté, la nature humaine est spécifiquement une et la même dans tous les hommes; elle n'a pas changé depuis sa création; les facultés qui en dérivent, l'entendement et la volonté, participent de cette unité, de cette immutabilité. Par conséquent la religion véritable a dû exister dès le commencement, se perpétuer à travers les siècles, être essentiellement la même chez tous les adorateurs du vrai Dieu.

CHAPITRE XII

NÉCESSITÉ DE LA RELIGION

SOMMAIRE

1. Nécessité de la religion pour l'individu. Nécessité du culte extérieur. La prière. — 2. Nécessité de la religion pour la société domestique. — 3. Nécessité de la religion pour la société civile. Objections.

1. Nécessité de la religion pour l'individu.

1. La religion est *nécessaire* à l'homme, c'est-à-dire qu'il y a pour l'homme un devoir rigoureux d'honorer Dieu.

Cette nécessité résulte : 1° de ce que Dieu est notre premier principe et notre fin dernière; 2° de ce que nous sommes auprès de lui les représentants des créatures inférieures.

2. *La religion est nécessaire, parce que Dieu est notre premier principe.* — Dieu nous a tirés du néant; il nous soutient à chaque moment dans l'existence; tout ce que nous sommes, tout ce que nous avons, est un présent de sa bonté. Nous devons donc reconnaître en lui la plus haute souveraineté, et en nous la plus entière dépendance, c'est-à-dire l'*adorer;* nous devons le *remercier* de l'existence qu'il nous a donnée et qu'il nous conserve, comme aussi de la tendre sollicitude de sa Providence à notre égard; nous devons nous tenir en sa présence comme des pauvres et des nécessiteux, qui ne pouvons rien de nous-mêmes, et lui adresser nos humbles *prières;* nous devons *expier* par la pénitence l'injure et l'ingratitude dont le péché nous rend coupables envers sa souveraineté et sa bonté. *Adoration, action de grâces, prière de demande, expiation du péché,* sont des devoirs qui découlent des rapports essentiels de la créature humaine, intelligente et libre, avec son premier principe, infiniment parfait.

3. *Objection.* — Pour éluder ces devoirs, les déistes objectent que Dieu, infiniment parfait et heureux, n'a pas besoin de notre culte; et que d'ailleurs notre culte, étant nécessairement imparfait, est indigne de Dieu.

Réponse. — Il est vrai que *Dieu n'a pas besoin de notre culte*, que nos hommages n'ajoutent rien à sa perfection et à son bonheur. Mais conclure de là que nous pouvons nous dispenser de tout devoir religieux, c'est raisonner d'une manière insensée. Que dirait-on de celui qui, sous prétexte que son créancier est riche ou que son bienfaiteur peut se passer de sa reconnaissance, prétendrait ne rien devoir à l'un ou à l'autre? La religion n'est pas fondée sur l'indigence divine, mais sur notre dépendance d'êtres créés. Elle est un devoir de justice, une dette tellement rigoureuse que Dieu ne peut nous la remettre sans renverser l'ordre. Refuser de lui payer cette dette, c'est se conduire en débiteur ingrat et déloyal.

Il est vrai encore que *notre culte est nécessairement imparfait*, comme notre nature elle-même. Mais il ne suit pas de là que le culte que nous rendons à Dieu, dans la mesure de nos forces, soit indigne de lui. Comme nous ne sommes que ce qu'il a voulu que nous fussions, il ne veut pas de nous d'autre culte que celui que nous pouvons lui rendre, et ce culte est digne de lui, puisqu'il s'y complaît.

4. *La religion est nécessaire, parce que Dieu est notre fin dernière.* — L'homme a le devoir de tendre à sa fin par le bon usage de sa liberté. Son souverain bien, c'est le bonheur mérité par la vertu. Mais la vertu sans Dieu ne repose sur aucun fondement solide. L'homme n'est complètement vertueux qu'en accomplissant le devoir par obéissance à Dieu, car Dieu est le principe et la fin de la morale[a]. Les devoirs religieux s'imposent donc à nous comme découlant nécessairement de notre fin dernière.

5. *La religion est nécessaire, parce que nous sommes auprès de Dieu les représentants des créatures inférieures.* — Dieu a créé ce monde visible pour sa gloire; mais il ne peut être glorifié directement par des êtres privés d'intelligence. Il faut donc que l'homme, qui est le roi de ces êtres, en soit aussi le pontife, le « pont » par lequel ils sont mis en communication avec leur Créateur; il faut que l'homme soit leur médiateur d'adoration et d'action de grâces. Si nous ne remplissions pas ce devoir, la création terrestre n'aurait pas de raison d'être.

---

[a] « La morale est le fruit de la religion; vouloir celle-là sans celle-ci, c'est vouloir l'orange sans l'oranger. » (Joseph Roux, *Pensées.*)

« Je n'entends pas qu'on puisse être vertueux sans religion; j'eus longtemps cette opinion trompeuse, dont je suis désabusé. » (J.-J. Rousseau.)

« La morale, c'est la religion passée dans les mœurs. » (Heine.)

Nécessité du culte extérieur.

6. La nécessité du culte extérieur est fondée : 1° *Sur la dépendance totale de l'homme à l'égard de Dieu.* L'homme tout entier est la propriété de Dieu; il dépend de lui par le corps non moins que par l'âme; il doit donc honorer Dieu par tout son être, par un culte corporel comme par un culte spirituel. — 2° *Sur l'union de l'âme et du corps.* Telle est la nature du composé humain, qu'en lui les phénomènes de la vie morale ont leur contre-coup dans les phénomènes de la vie physique, et réciproquement. Lorsque l'âme éprouve de vrais sentiments religieux, aussitôt le corps les manifeste par des actes qui lui sont propres : attitudes recueillies, génuflexions, prières vocales, chants de louanges, etc. Par une réaction naturelle, tous ces signes extérieurs avivent les sentiments religieux et leur fournissent un aliment indispensable. — 3° *Sur le devoir du bon exemple.* La religion, comme nous l'établirons plus loin (p. 95, 97), est nécessaire à la société. Chacun doit donc contribuer à sa conservation et à son progrès dans le milieu social où il vit. Or ce but ne peut être atteint que par les œuvres extérieures du culte.

La prière.

7. Le culte religieux a sa forme dans la prière. Prier, en effet, c'est adorer Dieu, lui rendre grâces, lui exposer nos besoins avec l'espérance d'être exaucés.

8. Les déistes reconnaissent la nécessité de la prière *d'adoration* et *d'action de grâces.* Quant à la prière de *demande*, les uns la déclarent illicite (Rousseau); les autres admettent qu'elle est salutaire et bienfaisante, comme une illusion qui sert à calmer la douleur, à affermir le courage, mais ils rejettent son efficacité (Kant, Jules Simon); tous ou presque tous ne veulent point qu'elle soit strictement obligatoire.

9. La raison pour laquelle la prière serait illicite, c'est : 1° qu'elle blesse la dignité de l'homme, dont elle fait un mendiant; 2° qu'elle est une insulte à la sagesse divine, car une demande à Dieu trouble l'ordre qu'il a établi. — Ce qui revient à dire que l'homme ne dépend pas de Dieu, puisqu'il n'a rien à lui demander, et que Dieu dépend de l'ordre de l'univers, puisqu'il ne peut changer le cours des choses. Langage de l'orgueil et de l'impiété.

10. La raison pour laquelle la prière serait inefficace, c'est que Dieu ne peut l'exaucer sans cesser d'être Dieu. L'immutabilité, en effet, est une de ses perfections. Or, si Dieu exauçait les désirs de l'homme, il changerait les dispositions qu'il a prises en établissant l'ordre de l'univers; il modifierait à chaque instant son œuvre, et gouvernerait le monde, non par des lois, mais à coups de miracles. Un Dieu qui modifie ainsi sa volonté n'est pas immuable, il n'est pas un Dieu.

On répond que lorsque Dieu exauce nos prières, il les a prévues de toute éternité, qu'il a donc voulu de toute éternité les exaucer, et que par conséquent il ne modifie pas sa volonté en les exauçant. Loin de changer ses desseins, il les réalise, et, s'il lui plaît de faire des miracles pour exaucer l'homme, les miracles eux-mêmes font partie de son plan éternel[a].

11. Enfin la raison pour laquelle la prière de demande ne serait pas obligatoire, c'est que la conscience ne nous prescrit rien à ce sujet; il n'est pas prouvé que Dieu ait porté une loi en vertu de laquelle il veut n'accorder généralement ses faveurs qu'à ceux qui les lui demandent.

A ne consulter que la raison, on ne pourrait affirmer, il est vrai, que l'obligation de la prière de demande soit évidente. La raison saisit assurément la convenance d'un décret en vertu duquel Dieu n'accorderait habituellement que ce qu'on lui demande, afin de nous mettre dans l'impossibilité de l'oublier, d'oublier aussi notre infériorité et notre dépendance. Mais ce décret est-il nécessaire? Dieu, sans blesser ni sa justice ni sa sagesse, ne pourrait-il pas nous dispenser de cette condition? L'obligation de la prière n'est donc pas d'une certitude rationnelle absolue.

A défaut de cette certitude, nous avons celle que donne la révélation : *Demandez, et vous recevrez*[1]. Telle est la loi établie par le divin Législateur, et à laquelle rend témoignage l'humanité entière. Partout et toujours, on a vu l'homme, sentant le besoin de lumière et de force, de consolation et de pardon, suivre le mouvement naturel de son cœur pour aller, en dehors et au-dessus de lui, à la source de toute vérité, de toute puissance, de toute tendresse, de toute miséricorde, à Dieu enfin. Partout et

[a] « L'homme prie pour mériter de recevoir ce que le Tout-Puissant a décrété avant tous les siècles de lui accorder. » (Saint Grégoire le Grand.)

[1] S. Matth. VII, 7.

toujours, l'homme a considéré la prière comme un devoir. Si le déiste ne croit point à la Révélation, il est téméraire de sa part de s'insurger contre le consentement universel.

2. Nécessité de la religion pour la société domestique.

12. La religion est *nécessaire à la société domestique :* 1° parce que cette société doit à Dieu un culte spécial; 2° parce qu'elle ne peut sans religion remplir sa destinée.

13. *La société domestique doit à Dieu un culte spécial.* — La société domestique, ou la famille, est une image saisissante de la Providence. Elle rappelle et manifeste la puissance créatrice de Dieu, et l'action pleine de force et de suavité avec laquelle il gouverne les hommes. Le père y représente son autorité inviolable; la mère, son ineffable bonté. Il y a donc, pour la famille, une obligation particulière de s'unir à Dieu et de faire du foyer domestique comme un sanctuaire, où le père, investi en quelque sorte d'une mission sacerdotale, adore, remercie, supplie, demande pardon, au nom de ceux dont il est le chef.

14. *La société domestique ne peut pas sans religion remplir sa destinée.* — La destinée de la famille consiste dans l'accomplissement des devoirs réciproques des membres de la famille : devoirs des époux l'un envers l'autre, des enfants envers leurs parents, et devoir pour les parents de donner à leurs enfants une bonne éducation. Or la religion est nécessaire pour l'accomplissement de tous ces devoirs.

15. Elle est nécessaire pour l'accomplissement des devoirs des *époux* l'un envers l'autre, et des *enfants* envers leurs parents. — Les époux se doivent respect, affection, fidélité, assistance. Les enfants doivent respecter leurs parents, les aimer, leur obéir et leur venir en aide dans le besoin. Que de vertus supposent l'accomplissement de tous ces devoirs, dans les rapports quotidiens, incessants, des membres de la famille, au milieu des faiblesses et des imperfections inhérentes de la nature humaine! Mais si la religion n'est pas là comme inspiratrice, comme force et consolation, où les esprits et les cœurs, bien souvent portés à sacrifier le devoir à la passion, puiseront-ils la sagesse et le courage nécessaires à la bonne harmonie et à la prospérité de la société domestique? Une triste expérience ne montre-t-elle pas que les familles d'où la religion est absente sont le plus souvent en proie à la discorde et vouées fatalement à la ruine?

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN ® DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

16. La religion est nécessaire à *l'éducation*. — Il n'est pas vrai que l'homme soit naturellement bon, comme le prétend Rousseau. L'expérience constate qu'il est porté au mal dès l'enfance. L'éducation consiste donc essentiellement à diriger la volonté, à inculquer à l'enfant, à l'adolescent, le respect et l'amour du devoir. Faire respecter le devoir est surtout la tâche du père; le faire aimer, la tâche de la mère. Mais ni l'un ni l'autre ne peuvent agir d'une manière efficace et durable sur le cœur de leurs enfants, s'ils n'appuient de l'autorité de Dieu leurs leçons et leurs exemples. Il faut que les enfants soient persuadés que si les parents leur prescrivent d'obéir à la loi morale et la pratiquent eux-mêmes, c'est parce que Dieu le veut, et qu'il punira ceux qui sont rebelles à ses commandements. La crainte d'un Dieu juste, châtiant tôt ou tard les méchants, est le premier sentiment à inspirer aux enfants pour les amener à se corriger de leurs vices[a].

17. Ces principes de véritable éducation doivent être appliqués à l'*école* comme au sein de la *famille*. Les méconnaître d'un côté comme de l'autre, c'est livrer l'enfance à la corruption.

18. La secte franc-maçonnique, s'inspirant de Rousseau (si toutefois Rousseau n'a pas emprunté sa théorie à cette secte malfaisante, qui commença à exercer ses ravages au début du dix-huitième siècle), n'a cessé de travailler à bannir la religion de l'éducation. Pour égarer le peuple, ces sectaires font retentir à ses oreilles les mots sonores de science, d'instruction, de diffusion des lumières. Mais la religion n'est-elle pas le début et le terme de toute science[b]? Ce qui importe le plus à l'homme, n'est-ce pas de savoir d'où il vient, ce qu'il est, où il va? pourquoi il souffre? pourquoi même il existe? quelle récompense ou quelle peine recevront les longues agitations de la vie? Cela ignoré, la connaissance des matières d'un programme classique peut-elle le rendre meilleur et plus véritablement homme?

19. Ce que produisent les écoles sans Dieu, l'histoire de la Révolution et celle de notre époque nous en donnent en France un lamentable exemple. « Les enfants, disait Portalis, résumant à la tribune du Corps législatif les résultats de la grande enquête de l'an IX, les enfants sont livrés à l'oisiveté la plus dangereuse, au vagabondage le plus alarmant; ils sont sans idée de la Divinité, sans notion du juste et de l'injuste. De là, des mœurs farouches et barbares; de là, un peuple pirate. » Et il ajoutait : « Il est temps que les théories se taisent devant les faits. Point d'instruction sans éducation, et point d'éducation sans morale et sans religion. »

L'instruction sans religion a eu, de nos jours, les mêmes résultats, peut-être plus effrayants encore; car jamais la statistique criminelle n'a relaté autant de crimes commis par les jeunes gens et les enfants, et à un pareil degré de cynisme et de férocité. Interrogé à ce sujet, un juge d'instruction du tribunal civil de la Seine, membre de l'Institut[1], disait : « Jamais plus qu'à notre époque on ne s'est occupé des enfants. Pourquoi tous ces efforts réunis produisent-ils si peu? Parce qu'une grande partie se stérilise en se privant de la seule force qui agisse sur les enfants : je veux parler de l'éducation morale et religieuse. »

3. Nécessité de la religion pour la société civile.

20. Le culte social est celui qu'une nation rend à Dieu, en tant que nation. Il consiste : de la part de *chaque citoyen*, à rendre ses devoirs à Dieu, au nom de la grande famille dont il est membre; de la part du *gouvernement*, à favoriser l'instruction religieuse, en lui donnant la première place dans l'enseignement à tous les degrés; à mettre sous la dépendance et la protection de Dieu les lois, les institutions, l'administration de la justice, les grandes entreprises en temps de paix et en temps de guerre; à rendre solennellement à Dieu, en certaines circonstances, un culte officiel et national d'adoration, d'actions de grâces, d'invocation.

21. Le culte social est nécessaire : 1° parce que Dieu y a un droit spécial; 2° parce que la société ne peut subsister sans ce culte.

22. *Droit de Dieu au culte social.* — La société n'est pas, comme l'a soutenu Rousseau, le résultat d'un contrat, d'une convention libre; elle est nécessaire et naturelle à l'homme, et, par conséquent, elle est l'œuvre de Dieu, l'auteur de la nature. Créateur de la société, Dieu la conserve et la gouverne par sa

[a] « Tout enfant qui n'aura pas éprouvé de grandes craintes, n'aura pas de grandes vertus. » (JOUBERT, *Pensées.*)

[b] « La religion est la plus essentielle leçon, où tout enseignement doit commencer et finir. » (DIDEROT, *La Religion.*)

« La religion doit planer sur l'enseignement tout entier et s'associer à tous les actes du maître et des élèves. » (GUIZOT.)

[1] M. Guillot.

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN © DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

Providence, comme il conserve et gouverne tout ce qu'il a créé. En outre, comme il n'y a pas de société sans autorité, l'autorité, elle aussi, vient de Dieu. Ceux qui l'exercent ont besoin de la recevoir de lui et de l'exercer en son nom. Il y a donc obligation pour chaque membre de la société, en tant que citoyen, et pour les dépositaires du pouvoir, de rendre à Dieu un culte social.

23. *Besoin du culte religieux pour la société.* — Trois conditions sont indispensables pour que la société civile atteigne sa fin immédiate et directe, qui est le bien temporel de l'ensemble des citoyens : 1° la fidélité à la constitution ; 2° l'obéissance aux lois civiles ; 3° la pratique des vertus sociales que ne peut imposer la loi civile.

Or ces trois conditions ne sont réalisables que chez les peuples religieux.

1° L'ordre social et le bonheur public demandent que la *constitution*, qui détermine la nature et les attributions du pouvoir, soit respectée aussi bien par le gouvernement que par les sujets, et que, s'il y a lieu de la modifier et de l'améliorer, ce soit toujours pour le plus grand bien social et par les voies légales. — Cette condition ne peut manquer d'être remplie dans les pays où règne la religion. Les dépositaires du pouvoir, se sentant investis d'une fonction divine, prenant Dieu pour modèle, se montrent équitables dans le commandement et tempèrent une sévérité nécessaire par une paternelle affection. Les sujets, de leur côté, convaincus que le pouvoir vient de Dieu, respectent, non par force, mais par conscience, l'ordre établi, et s'abstiennent de toute révolte, comme d'un crime dont ils auraient à répondre devant la justice divine. — Mais là où la religion est méconnue, rien ne peut mettre un frein, en haut, à l'abus du pouvoir, et, en bas, à l'esprit révolutionnaire ; la société oscille entre le césarisme et l'anarchie.

2° Les *lois civiles* ont pour but, soit d'assurer à chaque citoyen la paisible jouissance de ses droits, soit de pourvoir aux intérêts généraux de la nation. Pour qu'elles atteignent ce but, il faut qu'elles soient regardées comme obligatoires et garanties par une sanction efficace. — Or, dans une société réglée par la religion, chacun sait que le pouvoir de faire des lois vient de Dieu, qui seul a le droit d'enchaîner moralement la liberté humaine, et que la transgression des lois trouve toujours en lui un juge infaillible, inexorable. — Mais si on ôte Dieu de la législation, l'obéissance aux lois n'est plus assurée ; il faut une force publique formidable pour maintenir une apparence d'ordre social. Malgré cette force, l'intérêt particulier prévaut sur l'intérêt général ; les crimes contre la vie et la propriété se multiplient de jour en jour dans des proportions effroyables ; et les socialistes, dont les théories reposent sur la négation de Dieu, préparent le moment où, maîtres du pouvoir, ils mettront la force au service de leurs appétits.

3° Il est des *vertus* que ne peut imposer le code civil, par exemple l'abnégation, la charité, le dévouement, la patience, la résignation, la douceur, etc. Il est des *vices* que le code pénal ne peut réprimer, par exemple l'avarice, la cupidité, la dureté de cœur, l'envie, la haine, le libertinage, l'intempérance, l'oisiveté, et, dans bien des cas, la diffamation et la calomnie, etc. L'absence de ces vertus amène fatalement l'antagonisme entre les classes de la société, entre les riches et les pauvres, entre les patrons et les ouvriers. La pratique de ces vices mine sourdement la société et tend à la dissoudre. Or la religion seule fournit à l'homme un motif suffisant qui le détermine à lutter contre ses inclinations égoïstes et à remplir à l'égard d'autrui tous les devoirs de justice et de charité. Ni la considération de l'intérêt général, ni les sentiments de l'honneur, s'ils ne s'inspirent de l'idée du devoir et par suite de l'idée de Dieu, raison dernière du devoir, ne peuvent obtenir ce résultat [a].

24. Cette nécessité de la religion pour maintenir l'ordre social a été proclamée par les philosophes, les hommes d'État et les publicistes les plus illustres : « La religion est le fondement de l'État et l'attribution principale de la magistrature publique ; elle est vraiment la citadelle et le rempart de la constitution du pays. » (Platon.) — « Lorsque la religion est négligée, l'État reçoit une blessure profonde. » (Cicéron.) — « Si la religion se perd parmi les peuples, il ne leur reste plus moyen de vivre en société. » (Vico.) — « La religion et la morale sont les soutiens les plus indispensables de la prospérité publique. » (Washington.) — « La religion demeure aujourd'hui ce qu'elle a été dans tous les temps, le premier besoin des sociétés. » (Le Play.)

25. L'histoire confirme la vérité de ces maximes : « A tous les âges de l'histoire, dit Le Play, depuis les prospérités de l'ancienne Égypte jusqu'à celles de la chrétienté, on a remarqué que les

[a] « Partout où subsiste une société, il faut une religion. Les lois veillent sur les mœurs publiques, la religion sur la vie privée. » (VOLTAIRE.)

peuples pénétrés des plus fermes croyances en Dieu et en la vie future se sont toujours élevés rapidement au-dessus des autres par la vertu et le talent, comme par la puissance et la richesse. » « L'étude méthodique des sociétés européennes, dit-il encore, m'a appris que le bonheur individuel et la prospérité publique y sont en proportion de l'énergie et de la pureté des convictions religieuses[1]. »

Objections contre la nécessité sociale de la religion.

26. *Première objection.* — La religion détourne l'homme des choses temporelles; elle est donc nuisible à la société.

Réponse. — La religion enseigne que les biens temporels ne sont pas la fin dernière de l'homme, qu'il doit viser avant tout à la possession des biens célestes; mais il est faux qu'elle condamne la recherche modérée et l'usage raisonnable des biens de la terre; elle en fait au contraire un devoir comme d'un moyen propre à l'accomplissement de diverses obligations.

27. *Deuxième objection.* — La religion a été la source de séditions et de guerres innombrables.

Réponse. — La vraie religion, par elle-même, ne peut qu'entretenir parmi les hommes la paix et le bon ordre. Les calamités qu'on fait retomber sur elle ne sont imputables qu'aux fausses religions ou à des adversaires contre lesquels elle avait le droit de se défendre.

[1] Le Play, *Réforme sociale.*

CHAPITRE XIII

L'INDIFFÉRENTISME

Propositions condamnées par le Syllabus.

XV. Il est libre à chaque homme d'embrasser et de professer la religion qu'il aura réputée vraie d'après la lumière de la raison.

XVI. Les hommes peuvent trouver le chemin du salut éternel et obtenir le salut éternel, dans le culte de n'importe quelle religion.

LXXVII. A notre époque, il n'est plus utile que la religion catholique soit considérée comme l'unique religion de l'État, à l'exclusion de tous les autres cultes.

SOMMAIRE

1. Notion de l'indifférentisme. — 2. L'indifférentisme absolu. — 3. L'indifférentisme relatif. Indifférentisme individuel. Objections. Indifférentisme de l'Etat. Objections.

1. Notion de l'indifférentisme.

1. Il y a une distinction à faire entre l'*indifférentisme* et ce qu'on appelle *indifférence pratique* en matière de religion.

L'*indifférence pratique* consiste à ne pas observer le culte religieux auquel on croit. Cette contradiction entre la croyance et la conduite s'explique, sans se justifier, par la séduction des plaisirs, ou le tumulte des affaires, ou le respect humain, etc.

L'*indifférentisme* est une doctrine. Il est *absolu*, si l'on prétend qu'il est indifférent d'avoir ou de n'avoir pas de religion; il est *relatif*, si l'on soutient qu'il faut une religion, mais que peu importe laquelle.

2. L'indifférentisme absolu.

2. L'indifférentisme absolu est réfuté par les preuves que nous avons données de la nécessité de la religion (p. 91).

Le partisan de l'indifférentisme absolu est, suivant l'expression de Pascal, une *extravagante créature*. « Si Dieu existe ou

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN
DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

peuples pénétrés des plus fermes croyances en Dieu et en la vie future se sont toujours élevés rapidement au-dessus des autres par la vertu et le talent, comme par la puissance et la richesse. » « L'étude méthodique des sociétés européennes, dit-il encore, m'a appris que le bonheur individuel et la prospérité publique y sont en proportion de l'énergie et de la pureté des convictions religieuses[1]. »

Objections contre la nécessité sociale de la religion.

26. *Première objection.* — La religion détourne l'homme des choses temporelles; elle est donc nuisible à la société.

Réponse. — La religion enseigne que les biens temporels ne sont pas la fin dernière de l'homme, qu'il doit viser avant tout à la possession des biens célestes; mais il est faux qu'elle condamne la recherche modérée et l'usage raisonnable des biens de la terre; elle en fait au contraire un devoir comme d'un moyen propre à l'accomplissement de diverses obligations.

27. *Deuxième objection.* — La religion a été la source de séditions et de guerres innombrables.

Réponse. — La vraie religion, par elle-même, ne peut qu'entretenir parmi les hommes la paix et le bon ordre. Les calamités qu'on fait retomber sur elle ne sont imputables qu'aux fausses religions ou à des adversaires contre lesquels elle avait le droit de se défendre.

[1] Le Play, *Réforme sociale.*

CHAPITRE XIII

L'INDIFFÉRENTISME

Propositions condamnées par le Syllabus.

XV. Il est libre à chaque homme d'embrasser et de professer la religion qu'il aura réputée vraie d'après la lumière de la raison.

XVI. Les hommes peuvent trouver le chemin du salut éternel et obtenir le salut éternel, dans le culte de n'importe quelle religion.

LXXVII. A notre époque, il n'est plus utile que la religion catholique soit considérée comme l'unique religion de l'État, à l'exclusion de tous les autres cultes.

SOMMAIRE

1. Notion de l'indifférentisme. — 2. L'indifférentisme absolu. — 3. L'indifférentisme relatif. Indifférentisme individuel. Objections. Indifférentisme de l'Etat. Objections.

1. Notion de l'indifférentisme.

1. Il y a une distinction à faire entre l'*indifférentisme* et ce qu'on appelle *indifférence pratique* en matière de religion.

L'*indifférence pratique* consiste à ne pas observer le culte religieux auquel on croit. Cette contradiction entre la croyance et la conduite s'explique, sans se justifier, par la séduction des plaisirs, ou le tumulte des affaires, ou le respect humain, etc.

L'*indifférentisme* est une doctrine. Il est *absolu*, si l'on prétend qu'il est indifférent d'avoir ou de n'avoir pas de religion; il est *relatif*, si l'on soutient qu'il faut une religion, mais que peu importe laquelle.

2. L'indifférentisme absolu.

2. L'indifférentisme absolu est réfuté par les preuves que nous avons données de la nécessité de la religion (p. 91).

Le partisan de l'indifférentisme absolu est, suivant l'expression de Pascal, une *extravagante créature*. « Si Dieu existe ou

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN
DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

non, dit Lamennais, si à cette courte vie succède une vie éternelle, si le seul devoir est d'obéir à ses penchants ou si l'on doit les régler sur une loi fixe et divine : on veut tout savoir, hormis cela. Des hommes se sont rencontrés que tout intéresse, hors le salut éternel. Ils n'ont pas, disent-ils, le temps d'y songer ; mais ils en ont abondamment dès qu'il s'agit de satisfaire la plus frivole fantaisie... Inconcevable aveuglement...

« Que la brute privée de réflexion vive et meure sans s'inquiéter de l'avenir, cette insouciance est sa condition naturelle. Mais quand l'homme..., capable de s'élever à l'idée de Dieu et d'embrasser l'infini, par sa pensée, ses désirs et ses espérances, se précipite de sa hauteur dans la vile condition des bêtes..., cela confond, cela épouvante, et l'on n'a point de parole pour exprimer l'horreur qu'inspire une si profonde dégradation[1]. »

3. L'indifférentisme relatif.

3. L'indifférentisme relatif peut être considéré dans l'*individu* et dans l'*État*. Dans l'individu, c'est le prétendu droit pour chacun de professer n'importe quelle religion. Dans l'État, c'est le prétendu droit pour le gouvernement de ne tenir aucun compte de la vraie religion et de protéger également tous les cultes.

Indifférentisme individuel.

4. Cette pernicieuse erreur, qui consiste à mettre toutes les religions sur le même pied, a pour *causes* principales, indépendamment de la négligence à pratiquer les devoirs religieux, la demi-science et l'irréflexion. De lectures mal choisies et mal digérées, de voyages chez les divers peuples, on tire cette conclusion que l'homme ne peut se passer de religion mais que pratiquement toutes les religions se valent.

5. Dire que toutes les religions se valent, c'est dire qu'elles sont également vraies et honnêtes; car, si elles étaient toutes fausses, il serait indigne de l'homme de fixer son choix sur l'une d'elles.

Mais il est faux et contradictoire que toutes les religions soient également vraies et honnêtes. Sur une foule de points, elles se contredisent quant au dogme, à la morale et au culte : les unes

[1] LAMENNAIS, *Essai sur l'Indifférence*, t. I, p. 289.

ne reconnaissent qu'un seul Dieu, les autres en admettent plusieurs; les chrétiens affirment la divinité de Jésus-Christ, que nient les Juifs et les musulmans; certaines religions autorisent l'esclavage, le divorce, la polygamie; il en est dont le culte est souillé par le sacrifice des victimes humaines ou par de honteuses pratiques. Supposer que toutes ces religions se valent, c'est-à-dire qu'il n'y a point de différence entre le vrai et le faux, entre le bien et le mal, c'est professer le plus hideux scepticisme.

Objections.

6. *Première objection.* — L'ordre public, la paix des familles, demandent que chacun suive la religion de son pays ou de ses parents.

Réponse. — 1° Ceux qui font cette objection ont été généralement élevés et vivent dans un milieu catholique. Pourquoi ne sont-ils pas conséquents avec leur principe, qui est d'observer la religion du pays où l'on se trouve? Pourquoi préfèrent-ils les livres qui attaquent le catholicisme à ceux qui le défendent? Pourquoi cherchent-ils des difficultés plutôt que des éclaircissements? « C'est que, dit Lamennais, cette prétendue indifférence n'est au fond que de la haine. » « L'indifférence, dit Ernest Hello, est une haine d'un genre à part; haine froide et double, qui se masque aux autres, et quelquefois à elle-même, derrière un acte de tolérance, car l'indifférence n'est jamais réelle. Elle est la haine doublée du mensonge[1]. »

2° Il est contradictoire qu'il soit permis à chacun de professer n'importe quelle religion, et qu'on lui fasse en même temps une obligation de ne pas en choisir d'autre que celle du gouvernement ou de sa famille.

3° Il est faux que l'ordre public et la paix des familles puissent imposer le devoir de suivre une religion, qui ne serait pas conforme à la raison et fondée sur la vérité.

7. *Deuxième objection.* — L'hommage du cœur suffit à Dieu; tout le reste est sans importance. Or, dans toute religion, cet hommage lui est rendu, quelles que soient du reste les croyances et les pratiques extérieures. On peut donc s'acquitter des devoirs religieux en n'importe quelle religion.

Réponse. — La vraie religion consiste dans l'hommage que l'homme fait à Dieu de son être tout entier : de son *intelligence*, par la croyance à tous les dogmes rationnels et révélés; de sa *volonté*, par l'obéissance à la loi divine, naturelle et positive; de son *corps*, par l'observation du culte extérieur établi par Dieu ou par l'autorité religieuse qui le représente. Faire de la religion une pure affaire de sentiment, c'est la tronquer arbitrairement et dénaturer le sentiment lui-même en ne lui donnant pas pour guide la vérité.

[1] ERNEST HELLO, *l'Homme, l'Indifférence.*

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

8. *Troisième objection.* — Tous les cultes ont des partisans sincères et honnêtes, qui ne se croient pas obligés envers Dieu à plus qu'ils ne font. On peut donc accomplir sa destinée en n'importe quelle religion.

Réponse. — Qu'il y ait dans toutes les religions des hommes de bonne foi, au cœur droit, qui servent Dieu comme ils savent, il est consolant de le penser. Mais il ne suit point de là que toutes les religions se valent, et qu'il n'y a pas une seule vraie religion, obligatoire en principe pour tous et de fait pour tous ceux qui la connaissent, et hors de laquelle personne ne peut rendre à Dieu ce qui lui est dû.

9. *Quatrième objection.* — Il est impossible de discerner parmi les diverses religions quelle est la véritable. Pour la connaître, il faudrait examiner et comparer tous les cultes, se livrer à un travail qui dépasse les forces humaines. Il est beaucoup plus simple de s'en tenir à la religion observée dans le milieu où l'on vit.

Réponse. — Si la vraie religion ne pouvait être connue, elle ne serait pas obligatoire, car un précepte n'oblige qu'autant qu'il est connu. Si elle n'était pas obligatoire, c'est que Dieu n'existerait pas. Dire que la vraie religion n'est pas connaissable, revient donc à dire que Dieu n'existe pas. — Mais Dieu existe, il a créé l'homme essentiellement religieux; il doit donc exiger de lui un culte, un culte vrai, un culte saint, parce qu'il est la vérité, la sainteté même; sa Providence a donc pourvu à ce que le culte pût être connu facilement de tout homme de bonne volonté, car il est contradictoire que Dieu impose une obligation impossible à remplir.

Ozanam écrivait à un ami sceptique : « ... Pour moi, après bien des doutes,... j'ai assis ma foi sur un raisonnement qui peut se proposer aux maçons et aux charbonniers. Je me dis que tous les peuples ayant une religion, bonne ou mauvaise, la religion est donc un besoin universel, perpétuel, par conséquent légitime de l'humanité. Dieu qui a donné ce besoin s'est par là même engagé à le satisfaire. Il y a donc une religion véritable. Or, entre les religions qui partagent le monde, sans qu'il faille ni longues études ni discussion de faits, qui peut douter que le christianisme soit souverainement préférable et que seul il conduise l'homme à sa destinée finale? Mais dans le christianisme, il y a trois Églises : la protestante, la grecque et l'Église catholique, c'est-à-dire l'anarchie, le despotisme et l'ordre. Le choix n'est pas difficile, et la vérité du catholicisme n'a pas besoin d'autre démonstration [1]... »

[1] OZANAM, *Lettres*, vol. II.

Indifférentisme de l'État [a].

10. L'État n'a le droit de professer ni l'indifférentisme *absolu* ni l'indifférentisme *relatif*.

11. Il n'a pas le droit de professer l'indifférentisme *absolu*. Nous avons établi, en effet, que Dieu a droit au culte de la société civile (p. 97), et que celle-ci a le plus grand intérêt à observer fidèlement ce culte (p. 98).

12. Il n'a pas le droit de professer l'indifférentisme *relatif;* en d'autres termes, il ne peut pas être indifférent à l'égard de la vraie religion.

Car : 1° Si chaque individu est tenu de pratiquer la vraie religion, celle que Dieu a imposée, la même obligation incombe à la société, et par conséquent à l'État. Les chefs du pouvoir doivent donc reconnaître cette religion comme religion officielle, en faire la base de la constitution et des lois civiles, le principe de tous les droits et devoirs sociaux.

2° La société civile est d'autant plus parfaite qu'il y a un plus grand accord des volontés de tous les citoyens sur la pratique des devoirs sociaux. Mais l'accord des volontés suppose l'accord des intelligences. Les membres d'une société poursuivent le même but avec persévérance et énergie, lorsqu'ils admettent unanimement les principes moraux qui sont les fondements de l'ordre social. Or cette unité de vue ne peut exister parfaitement que par la profession commune de la vraie religion. L'État ne peut donc être indifférent à ce sujet, sans négliger un des éléments les plus importants de la félicité publique.

13. Les immenses avantages qui résultent de l'unité religieuse sont si évidents, que les gouvernements païens, comme aussi les gouvernements schismatiques et hérétiques de tous les temps et de tous les lieux, ont travaillé par tous les moyens à établir et à conserver l'unité de culte chez leurs peuples. Les révolutionnaires athées de 1793 et leurs successeurs n'ont-ils pas eu pour principal objectif la création d'un état où tous les citoyens, unis dans la libre pensée, reniaient toute croyance religieuse? La secte judéo-maçonnique, sous le masque hypocrite de la liberté de conscience, ne travaille-t-elle pas à substituer l'irréligion d'État à la religion d'État? L'erreur rend ainsi hommage, en l'appliquant à rebours, au principe de l'unité religieuse véritable, qui seule fait les nations grandes et prospères.

[a] Cette question sera traitée plus explicitement dans la IIIe partie à propos de l'Église et de l'État et des libertés dites modernes.

Objections.

14. *Première objection.* — La société civile a pour fin la félicité temporelle. L'État a donc le droit d'être indifférent en matière religieuse.

Réponse. — Si la fin immédiate et directe de la société civile est la félicité temporelle, sa fin médiate et dernière est la félicité éternelle. Tous les biens temporels qu'elle procure à l'individu doivent servir en définitive à la perfection morale de celui-ci et lui faciliter les moyens de parvenir à sa destinée suprême. Or le principal de ces moyens est la pratique de la religion. L'État doit donc protéger et favoriser la vraie religion, qui est d'ailleurs, comme nous l'avons vu (p. 98), la condition fondamentale de la prospérité publique.

15. *Deuxième objection.* — Refuser à l'État le droit d'être indifférent à l'égard de la vraie religion, c'est lui reconnaître le droit et lui imposer le devoir de proscrire tous les cultes dissidents et d'obliger les citoyens par la contrainte à pratiquer la vraie religion.

Réponse. — L'objection ainsi posée renferme une confusion qu'il faut d'abord faire disparaître. On nous fait dire que l'État aurait le droit et le devoir de forcer les citoyens à pratiquer la vraie religion. Personne ne reconnaît ce droit à l'État. Que la religion d'un pays soit officielle ou non, aucune autorité civile ou religieuse ne peut contraindre ceux qui sont dans l'erreur à pratiquer extérieurement un culte auquel ils ne croient point [a].

Quant à la première partie de l'objection relative à la proscription des cultes dissidents, il y a lieu, pour la résoudre, de distinguer deux cas : celui où la nation a pour religion d'État la vraie religion et celui où elle n'a pas de religion officielle.

Dans le premier cas, les citoyens ont le droit d'exiger de l'État qu'il les préserve de l'erreur et qu'il empêche la rupture de l'unité religieuse, fondement principal de l'unité sociale. L'État peut et doit donc, dans la mesure du possible, faire respecter la loi divine, réprimer l'impiété extérieure qui menace la foi des faibles, sévir contre les apostats et les esprits turbulents qui tenteraient d'introduire le schisme et l'hérésie. — Soutenir le contraire, c'est poser en principe que l'État peut se désintéresser des intérêts moraux de la société, laisser impunément mépriser la vérité, tourner la vertu en ridicule, pervertir et corrompre le peuple, par les gens de désordre. Pareil principe énerve et avilit le pouvoir, en lui déniant sa plus utile, sa plus noble fonction.

[a] « C'est la coutume de l'Église, dit le pape Léon XIII, de veiller avec le plus grand soin à ce que personne ne soit porté, malgré lui, d'embrasser la foi catholique; et elle n'a garde d'oublier ce sage avertissement donné par saint Augustin : « La contrainte peut tout obtenir de l'homme, sauf la foi. » (Encyclique *Immortale Dei.*)

Dans le second cas, celui d'un pays où il n'y a point de religion d'État, parce que divers cultes y ont acquis une existence légale, le gouvernement civil doit garantir à chacun d'eux son libre exercice, à moins que l'un de ces cultes ne soit en opposition manifeste avec les principes universellement admis de la morale. La tolérance que pratique le pouvoir à l'égard des cultes faux est alors justifiée par des considérations d'intérêt général. Toutefois, comme il y a obligation pour tous d'embrasser la vraie religion, l'État doit travailler à la faire connaître, pour procurer à la nation le grand bienfait de la vérité et de l'unité religieuse.

16. *Troisième objection.* — Il est arrivé souvent que la religion d'État était fausse. Si l'on admet que le gouvernement a le droit et le devoir de la protéger à l'exclusion de toute autre, il s'ensuit qu'il peut proscrire la vraie religion.

Réponse. — Le principe de la protection de la religion par l'État ne s'applique qu'à la religion véritable, parce que seule elle a le droit de s'imposer aux intelligences et aux volontés. Tout gouvernement qui l'entrave abuse de son pouvoir.

17. *Quatrième objection.* — L'État qui persécute la vraie religion peut être persuadé qu'elle est fausse et qu'il remplit son devoir en protégeant exclusivement la religion officielle. Par conséquent, il est plus utile d'admettre le système de la liberté des cultes, qui sauvegarde partout les droits de la vraie religion.

Réponse. — La religion véritable se présente, seule, avec des motifs de crédibilité tels, qu'il est facile à tout gouvernement de reconnaître son origine divine. Si un gouvernement se persuade qu'elle est fausse, c'est de sa part une erreur vincible et coupable. A supposer même que le gouvernement qui persécute la vraie religion fût de bonne foi, sa conduite, bien qu'excusable en conscience et devant Dieu, n'en serait pas moins, en soi, injuste et condamnable, car il n'a pas le droit d'interdire ou d'entraver l'exercice du culte légitime; et il serait toujours vrai qu'en principe la vraie religion seule a droit à la protection, et qu'en fait elle doit régner exclusivement quand les circonstances le permettent.

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN ® DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

CHAPITRE XIV

DE LA RELIGION NATURELLE

SOMMAIRE

1. La religion naturelle. — 2. Son insuffisance. — 3. Impossibilité morale de la connaître pleinement. Preuve fondée sur la nature humaine. Preuve tirée de l'histoire. — 4. Conclusion : la religion naturelle n'est pas la vraie religion.

1. La religion naturelle.

1. On entend par *religion naturelle* l'ensemble des devoirs que la raison, en dehors de la révélation, prescrit à l'homme. Elle comprend les vérités et les principes qui ne dépassent pas la portée de l'esprit humain, tels que l'existence de Dieu, sa providence, la spiritualité et l'immortalité de l'âme, l'obligation de respecter Dieu, soi-même et ses semblables, la récompense du bien et la punition du mal dans une vie future, etc.

2. Mais la *vraie religion*, celle que Dieu veut, consiste-t-elle exclusivement dans la religion purement naturelle, ou bien la religion naturelle n'est-elle qu'une partie de la vraie religion? Telle est la question que l'ordre logique nous amène maintenant à examiner.

3. D'abord l'histoire atteste qu'*en fait* la religion naturelle n'a jamais subsisté seule; elle a toujours paru fondue dans une religion révélée ou prétendue telle. — Ainsi dans le christianisme, à côté de ces vérités et de ces préceptes qui peuvent être connus par la raison et accomplis par la volonté, aidées du concours ordinaire de la Providence, il y a des mystères que l'Église déclare surnaturellement révélés, tels que ceux de la sainte Trinité, de l'Incarnation et de la Rédemption, et des préceptes qui émanent de la libre volonté divine, comme l'obligation de se sanctifier par les sacrements pour obtenir la vie éternelle. — Toutes les autres religions de l'humanité, celles qui ont disparu comme celles qui sont encore pratiquées de nos jours, ont aussi

un caractère surnaturel et positif. On y trouve ce que ne saurait offrir la religion exclusivement naturelle : un sacerdoce, des temples, des sacrifices, des formules de prières, des cérémonies, des fêtes, un culte public. On croit à la révélation, au miracle, à la prophétie, en un mot, à une intervention directe de Dieu pour apprendre aux hommes la manière dont il veut être honoré.

4. Malgré l'importance de ce fait historique, il s'est rencontré, au dix-huitième et au dix-neuvième siècle, des gens de lettres qui ont prétendu que la religion naturelle suffit, et qu'il faut regarder la religion surnaturelle comme un tissu de mensonges et d'illusions.

Nous soutenons, au contraire, que la religion naturelle n'est pas tout entière la vraie religion : 1° parce que toute seule elle est insuffisante ; 2° parce que, dans la condition présente, l'homme ne peut pas pleinement la connaître. Si elle était, en effet, exclusivement la vraie religion, il est évident qu'elle suffirait, et que tout homme, par ses seules lumières naturelles, pourrait la connaître. Mais si, dans son état présent, l'homme n'y trouve pas tout ce qu'il désire connaître, et si même il lui est moralement impossible de la connaître suffisamment, c'est preuve qu'elle ne constitue pas à elle seule la vraie religion.

2. Insuffisance de la religion naturelle.

5. La religion naturelle, prise seule et en elle-même, est insuffisante, soit au point de vue du culte, soit au point de vue de la morale, soit au point de vue de la rémission des péchés.

6. *Au point de vue du culte.* La raison reconnaît la nécessité d'un culte en général, mais elle ignore quelle doit être la nature de ce culte pour qu'il soit agréable à Dieu. Elle ne nous apprend rien, par exemple, sur la nécessité et la valeur du sacrifice qu'on voit offert à la Divinité chez tous les peuples, sur la loi de la prière et son efficacité, sur l'autorité qui doit régler le culte public, afin qu'il soit le lien de la société religieuse et qu'il ne soit point exposé à se charger de rites superstitieux indignes de la majesté divine.

7. *Au point de vue de la morale.* Pour accomplir pleinement la loi naturelle, nous avons besoin de motifs d'action certains, déterminés, plus puissants que les motifs qui nous poussent à agir dans un sens opposé. Or les motifs que nous offre la raison n'ont pas ces caractères, et par conséquent ne sont pas

suffisants. — Par elle, nous savons, il est vrai, que tout ne finit pas pour nous à la tombe. Mais quelle est au juste notre fin dernière? Quels sont les moyens qui y conduisent sûrement? En quoi consiste la récompense future des bons? la punition des mauvais? Les peines de l'autre vie sont-elles éternelles? A ces questions, la raison n'a que des réponses vagues, incertaines, comme le montre l'histoire de la philosophie. — Si, pour nous faire accomplir nos devoirs, on invoque la bonté de la vertu, le témoignage d'une bonne conscience, l'honneur, la crainte des maux qui sont la suite des mauvaises actions, ces motifs, l'expérience le prouve, sont impuissants lorsqu'ils sont en lutte avec des passions violentes.

8. *Au point de vue de la rémission des péchés.* Dieu est juste, dit la raison; le péché doit être expié. Mais Dieu pardonne-t-il? et à quelles conditions? Il n'y a pas de raisonnement qui puisse donner à cette question une solution certaine.

3. Impossibilité morale de connaître pleinement la religion naturelle.

9. *La raison humaine, considérée en général, dans la condition présente, est moralement impuissante à connaître par ses propres forces avec une pleine certitude toutes les vérités de la religion naturelle.*

10. Il est important d'expliquer tous les termes de cette proposition.

Il s'agit d'une impuissance *morale,* non d'une impuissance *absolue;* car les vérités de la religion naturelle étant accessibles à la raison, celle-ci possède radicalement le pouvoir de les connaître toutes d'une connaissance certaine, ce qui aurait lieu dans une condition plus favorable où ne se rencontreraient point les obstacles qui l'empêchent actuellement de réaliser ce pouvoir.

Il s'agit de la *raison humaine considérée en général,* dans la masse du genre humain, et non dans tel ou tel individu qui, exceptionnellement bien doué et favorisé par les circonstances, arriverait à la longue à constituer un système complet de religion et de morale.

Il s'agit de *toutes les vérités* de la religion naturelle, car on ne peut mettre en doute que la raison en puisse connaître un certain nombre plus ou moins considérable, et avoir sur les autres une connaissance conjecturale.

11. La proposition ainsi définie s'établit par deux preuves : l'une fondée sur l'observation de la *nature humaine,* et l'autre tirée de l'*histoire.*

Preuve fondée sur la nature humaine.

12. Les vérités de la religion naturelle, savoir : l'existence de Dieu, ses attributs, sa providence, l'origine de l'homme, sa nature, sa destinée, ses devoirs, etc., sont l'objet de la philosophie.

13. Or l'étude de cette science demande : 1° comme *conditions physiques,* le développement complet et une heureuse organisation des facultés, une position sociale qui procure du temps et des loisirs; — 2° comme *conditions intellectuelles,* un goût naturel pour les travaux de l'esprit, de la vigueur et de la solidité dans le raisonnement, et, en particulier, ce qu'on appelle l'esprit philosophique, esprit qui consiste à pénétrer dans le fond des choses, pour en saisir la nature, les lois et les principes; — 3° comme *conditions morales,* l'amour désintéressé de la vérité, l'affranchissement des préjugés, l'empire sur ses passions, le mépris des intérêts vulgaires et des grossières jouissances.

14. Visiblement, ces conditions ne sont point et ne peuvent être remplies par l'humanité dans son état présent. — L'organisation physique n'est parfaitement développée qu'à un certain âge. Il y a beaucoup de cerveaux mal équilibrés, de tempéraments mal disposés. En outre, la plupart des hommes n'ont pas de temps à consacrer à l'étude, étant condamnés à travailler de leurs mains pour vivre. — Puis, combien n'ont pas de goût pour les sciences, et en particulier pour les sciences philosophiques! combien sont faibles d'intelligence, incapables d'appliquer les principes rigoureux du raisonnement, de connaître ou d'éviter les nombreuses sources d'erreurs! — Il en est enfin, surtout à l'époque de l'adolescence et de la jeunesse, que la dissipation, la légèreté et les diverses passions entretiennent dans un état de fluctuation continuelle, et même qui, toute leur vie, sont dominés par les appétits terrestres.

15. De cette observation de la nature humaine, considérée dans l'état présent, nous devons conclure que les hommes, pris en masse, s'ils ne sont éclairés que par leur raison, sont condamnés à ne pas avoir une connaissance certaine de toutes les vérités de la religion naturelle.

Preuve tirée de l'histoire.

16. C'est un fait indéniable qu'en dehors des peuples qui ont reconnu la révélation mosaïque ou la révélation chrétienne, nulle société religieuse, nul philosophe, n'a possédé la connaissance certaine de toutes les vérités de la religion naturelle. Partout où la révélation a été ignorée, ou altérée, ou méconnue, il y a eu, soit chez les peuples, soit chez les philosophes, les plus graves erreurs en matière de religion et de morale naturelles. Un coup d'œil rapide sur l'histoire met ce fait en pleine évidence[a].

Les peuples en dehors de la Révélation.

17. Prenons dans l'antiquité païenne les peuples les plus civilisés, ceux chez lesquels les arts et les sciences ont jeté le plus vif éclat, les Chaldéens, les Égyptiens, les Phéniciens, les Grecs, les Romains. « Partout, dit Fénelon, la divinité est dégradée : on la multiplie, on la met dans les êtres les plus vils; on lui attribue les passions les plus injustes, les plus basses, les plus infâmes. Le culte de ces monstrueuses divinités est aussi monstrueux qu'elles[1]. »

Un pareil culte autorisait tous les vices, et devait amener un état social où la force prévalût au détriment du droit. Sous le patronage de la religion, de l'opinion et des lois, on voit le père de famille exercer un pouvoir tyrannique sur sa femme et sur ses enfants; des millions d'hommes, sous le nom d'esclaves, réduits à l'état de bêtes de somme; les petits opprimés par une classe orgueilleuse; le pauvre méprisé et haï; le peuple avide de combats sanglants; l'autorité sans contrôle et sans frein; les vaincus à la guerre traités sans pitié par les vainqueurs. Tel est le spectacle que nous offre partout l'antiquité païenne.

18. Dans les régions où règnent aujourd'hui le brahmanisme, le bouddhisme, le mahométisme, chez les peuples sauvages, là, en un mot, où la civilisation chrétienne ne prédomine point, on retrouve quelque chose de semblable, des erreurs capitales sur Dieu et sur l'homme, et des mœurs publiques qui offensent la saine raison.

---

[a] « Je vois, par l'histoire, la nécessité manifeste d'une autorité divine et visible pour le développement du genre humain. » (Aug. Thierry.)

[1] Fénelon, *Lettres sur la Religion*, lettre III.

19. Même chez les peuples chrétiens, on a remarqué que quand la foi diminue les vérités rationnelles sont mises en discussion et que la voie est ouverte au panthéisme, au fatalisme, à l'athéisme ou au matérialisme.

Les philosophes en dehors de la Révélation.

20. En dehors des philosophes qui se sont fait un devoir de ne point s'écarter des enseignements du christianisme, on ne peut en citer un seul, ni dans l'antiquité païenne, ni dans les temps modernes, même parmi les plus grands génies, parmi ceux qui ont été les amis sincères de la sagesse, on ne peut en citer un seul qui soit parvenu à composer un code satisfaisant de religion et de morale. Ils ont trouvé bon nombre de vérités, mais non toute la vérité, non la vérité pure de tout mélange d'erreur. L'histoire de la philosophie ne laisse aucun doute à cet égard.

21. *Philosophes païens.* — C'est en vain que parmi les plus illustres on chercherait des notions complètement exactes et suffisamment pratiques sur les questions qui intéressent le plus notre conduite et notre destinée; ils n'ont que des conjectures, des vraisemblances : rien de précis, rien de certain. En voici des exemples.

Socrate, dissertant sur l'immortalité de l'âme, au moment où il va mourir, voit dans les preuves qu'il en donne un sujet d'espérance plutôt que de certitude. Par conséquent, sa morale n'a pas une sanction claire et suffisante. Quant aux devoirs particuliers, il prescrit l'observation fidèle des lois et des coutumes de la patrie, approuvant ainsi les cultes impurs qui se pratiquaient en Grèce.

Platon a ignoré le dogme de la création et admis l'éternité de la matière. Il n'a aucune doctrine arrêtée sur le sort des âmes dans la vie future. Sa morale autorise la dissolution du mariage, le communisme, le meurtre des enfants mal conformés, la fraude et le mensonge en faveur des chefs du pouvoir lorsqu'ils croient utile de tromper le peuple, etc.

Aristote ne reconnaît pas les dogmes de la Providence et de l'immortalité personnelle de l'âme. Il justifie l'esclavage; il autorise l'exposition des images indécentes dans le culte rendu aux dieux, etc.

Cicéron parle éloquemment de Dieu et de l'immortalité; mais pour lui ces dogmes ne sont que probables, vraisemblants.

C'est lui qui a dit « qu'il ne pouvait s'imaginer d'absurdité qui n'eût été soutenue par quelque philosophe »[1].

Sénèque, comme les stoïciens grecs, confond Dieu avec la nature, la Providence avec le destin ; il ne se prononce pas nettement sur la vie future. Sa morale est pleine d'exagérations, de contradictions, et impose le suicide comme un devoir au sage dans certaines circonstances.

Il est inutile de parler des autres philosophes de la Grèce et de Rome, athées, matérialistes, panthéistes, fatalistes, épicuriens, sceptiques; ni des sages de la Perse, de la Chaldée, de l'Inde, de la Chine, chez qui on relève toutes sortes d'erreurs ridicules ou monstrueuses.

22. *Philosophes des temps chrétiens.* — Les philosophes qui, vivant en plein christianisme, ont méconnu ses enseignements, nous donnent à leur tour une preuve manifeste de l'insuffisance de la raison en tout ce qui touche au domaine religieux et moral. Un grand nombre d'entre eux ont démontré certaines vérités avec plus de précision, de clarté et de solidité que ne l'avaient fait les anciens. Mais il ne faut pas oublier qu'ils ont été éclairés dans leur enfance des lumières de la foi, et qu'ils se sont inspirés des travaux des écrivains chrétiens. « Je ne sais pourquoi, dit Rousseau, l'on veut attribuer au progrès de la philosophie la belle morale de nos livres. Cette morale, tirée de l'Évangile, était chrétienne avant d'être philosophique[2]. »

Laissant de côté les hérétiques des quinze premiers siècles, qui ont commis les plus graves erreurs sur Dieu et les devoirs de la loi naturelle, nous allons montrer dans une esquisse rapide les égarements de la raison depuis l'apparition de la Réforme. C'est à cette époque qu'il faut placer les débuts du *naturalisme* ou *rationalisme*, c'est-à-dire de la doctrine qui prétend que la raison est la règle unique, exclusive, absolue de toute vérité[a].

23. *Luther* peut être considéré comme le père de cette extravagante et funeste doctrine. En refusant de reconnaître l'Église comme l'interprète légitime de la révélation et en donnant à chaque particulier le droit d'interpréter la Bible comme bon lui

[a] Le *naturalisme* se prend ici pour la doctrine qui considère le monde comme inaccessible à toute influence divine, soumis aux seules lois qui résident en lui ; et le *rationalisme*, pour la doctrine qui rejette toute révélation proprement dite.

[1] Cicéron, *De la Divinité*, II, 58. — [2] Rousseau, *Troisième lettre de la Montagne.*

semble, il proclame par là même l'indépendance de la raison individuelle.

Le *libre examen* ne tarda pas à produire ses fruits. Des sectes sans nombre s'élevèrent, et, parmi elles, celle des *sociniens*, qui, rejetant les mystères, bornèrent la révélation aux vérités de l'ordre naturel. Il ne restait plus qu'à nier la révélation elle-même. Ce fut la tâche des *déistes*, qui se recrutèrent d'abord parmi les protestants d'Angleterre, de Hollande et d'Allemagne, et prirent le nom de libres penseurs.

24. Du *déisme* devait logiquement sortir l'*irréligion absolue*, c'est-à-dire le panthéisme, l'athéisme, le matérialisme, et par suite la désorganisation sociale.

25. Au dix-septième siècle, Hobbes professe le matérialisme et le despotisme; Spinosa, le panthéisme; et Bayle, le scepticisme. Hobbes et Spinosa ne reconnaissent pas d'autre droit que celui de la force, et donnent pour base à la morale les lois et les conventions humaines. Bayle ne rougit pas d'étaler dans ses écrits les obscénités les plus révoltantes.

26. Au dix-huitième siècle, le déisme passe d'Angleterre en France. Voltaire et Rousseau en sont les plus ardents défenseurs. On ne voulait pas d'autre maître que la raison : ils sont amenés l'un et l'autre à démolir ridiculement la raison.

Prise dans son ensemble et dans son fond, la philosophie de Voltaire, ou le voltairianisme, n'est qu'une doctrine de matérialisme et d'égoïsme. — Rousseau, lui, ne sait que penser des grandes questions qui intéressent l'humanité. « Mes opinions, dit-il dans la *Profession de foi du vicaire savoyard*, sont peut-être autant de mensonges. » Ce qu'il y a de plus clair dans sa doctrine, c'est qu'il veut une société organisée sans Dieu : le peuple seul est souverain; c'est sa volonté qui fait la religion, qui est la source de tout droit et de toute justice. — A côté de Voltaire et de Rousseau, d'Holbach, Helvétius et la plupart des encyclopédistes professent cyniquement l'athéisme matérialiste.

Imbus de ces doctrines corruptrices, les hommes de 1793 donnent au monde le spectacle de tous les forfaits et de la barbarie la plus sanguinaire. Dieu est proscrit de la société, et on lui substitue la déesse *Raison*, personnifiée dans une danseuse de l'Opéra.

27. Au dix-neuvième siècle, le déisme produit les mêmes résultats. — En Allemagne, Kant ouvre la voie au panthéisme professé par Fichte, Schelling et Hegel. — En France, Cousin et ses

disciples, la plupart professeurs de l'Université, sont pleins d'incertitudes et de contradictions sur les vérités capitales : ils ignorent l'origine de l'homme et sa destinée; ils sont portés à croire que l'état primitif de l'homme fut le fétichisme; ils sont impuissants à déterminer les devoirs de l'homme envers Dieu; ils ne disent rien de la prière, ou ils la rejettent à l'exemple de Rousseau, etc.

Comme au dix-huitième siècle, le principe rationaliste enfante les plus détestables doctrines. On voit s'élever dans l'Europe entière une nuée de sophistes qui font de toutes les vérités fondamentales, Dieu, l'âme, la vie future, la liberté humaine, la loi naturelle, l'objet de leurs négations cyniques, et étalent effrontément dans leurs livres le scepticisme athée et matérialiste.

4. — Conclusion.

La religion naturelle n'est pas la vraie religion.

28. Il est donc prouvé par l'expérience et par l'histoire que la raison non seulement ne peut pas nous donner une connaissance pleine et certaine des vérités de la religion naturelle, mais que, livrée à elle-même, elle va d'erreur en erreur jusqu'à la négation universelle (§ **3**).

Nous avons établi, en outre, que la religion naturelle est insuffisante, parce qu'elle n'enseigne rien sur la nature du culte, sur la nature et la durée des récompenses et des peines de l'autre vie, et sur la rémission des péchés (§ **2**).

De là nous devons conclure qu'elle ne constitue pas à elle seule la vraie religion, qu'elle n'est qu'une partie de la vraie religion, que, dans la vraie religion, à côté de l'élément naturel il y a l'élément surnaturel, positivement établi et révélé par Dieu.

CHAPITRE XV

DE LA RELIGION SURNATURELLE

« Si quelqu'un dit que l'homme ne peut pas être élevé par l'opération divine à une connaissance et à une perfection qui passe celle de la nature; mais qu'il peut et doit, par lui-même et par des progrès continuels, parvenir à la possession de toute vérité et de tout bien : qu'il soit anathème. » (CONCILE DU VATICAN, Const. *Dei Filius*, II, *De la Révélation*, can. 3.)

SOMMAIRE

1. Notion du surnaturel. Le naturel et l'ordre naturel. Le préternaturel. Le surnaturel et l'ordre surnaturel. — 2. Possibilité de l'ordre surnaturel. Absence de contradiction dans l'ordre surnaturel. Preuves d'analogie. Preuve tirée de la croyance universelle. Objections.

1. Notion du surnaturel.

Pour se faire une idée du surnaturel et de l'ordre surnaturel, il faut au préalable savoir ce qu'on entend par nature et par ordre surnaturel.

Le naturel et l'ordre naturel.

1. Par *nature*, par *naturel*, nous entendons ici, soit l'essence qui fait qu'un être est ce qu'il est, soit les propriétés qui découlent de cette essence; en d'autres termes, ce qu'un être doit rigoureusement avoir pour exister et exercer son activité en vue de la fin qui lui est propre. Ainsi la nature de l'homme est d'être composé d'un corps organisé et d'une âme raisonnable, et par suite de posséder toutes les puissances végétatives, sensitives et intellectuelles qui sont propres à ce composé.

2. L'*ordre*, en général, est l'unité de la fin dans la variété des moyens. Tout ordre est constitué par trois éléments : un être agissant, une fin et des moyens pour atteindre cette fin.

3. Dans l'*ordre naturel*, l'homme, ainsi que toute créature, a pour fin dernière Dieu, considéré comme auteur de la nature.

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN
DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

disciples, la plupart professeurs de l'Université, sont pleins d'incertitudes et de contradictions sur les vérités capitales : ils ignorent l'origine de l'homme et sa destinée; ils sont portés à croire que l'état primitif de l'homme fut le fétichisme; ils sont impuissants à déterminer les devoirs de l'homme envers Dieu; ils ne disent rien de la prière, ou ils la rejettent à l'exemple de Rousseau, etc.

Comme au dix-huitième siècle, le principe rationaliste enfante les plus détestables doctrines. On voit s'élever dans l'Europe entière une nuée de sophistes qui font de toutes les vérités fondamentales, Dieu, l'âme, la vie future, la liberté humaine, la loi naturelle, l'objet de leurs négations cyniques, et étalent effrontément dans leurs livres le scepticisme athée et matérialiste.

4. — Conclusion.

La religion naturelle n'est pas la vraie religion.

28. Il est donc prouvé par l'expérience et par l'histoire que la raison non seulement ne peut pas nous donner une connaissance pleine et certaine des vérités de la religion naturelle, mais que, livrée à elle-même, elle va d'erreur en erreur jusqu'à la négation universelle (§ **3**).

Nous avons établi, en outre, que la religion naturelle est insuffisante, parce qu'elle n'enseigne rien sur la nature du culte, sur la nature et la durée des récompenses et des peines de l'autre vie, et sur la rémission des péchés (§ **2**).

De là nous devons conclure qu'elle ne constitue pas à elle seule la vraie religion, qu'elle n'est qu'une partie de la vraie religion, que, dans la vraie religion, à côté de l'élément naturel il y a l'élément surnaturel, positivement établi et révélé par Dieu.

CHAPITRE XV

DE LA RELIGION SURNATURELLE

« Si quelqu'un dit que l'homme ne peut pas être élevé par l'opération divine à une connaissance et à une perfection qui passe celle de la nature; mais qu'il peut et doit, par lui-même et par des progrès continuels, parvenir à la possession de toute vérité et de tout bien : qu'il soit anathème. » (CONCILE DU VATICAN, Const. *Dei Filius*, II, *De la Révélation*, can. 3.)

SOMMAIRE

1. Notion du surnaturel. Le naturel et l'ordre naturel. Le préternaturel. Le surnaturel et l'ordre surnaturel. — 2. Possibilité de l'ordre surnaturel. Absence de contradiction dans l'ordre surnaturel. Preuves d'analogie. Preuve tirée de la croyance universelle. Objections.

1. Notion du surnaturel.

Pour se faire une idée du surnaturel et de l'ordre surnaturel, il faut au préalable savoir ce qu'on entend par nature et par ordre surnaturel.

Le naturel et l'ordre naturel.

1. Par *nature*, par *naturel*, nous entendons ici, soit l'essence qui fait qu'un être est ce qu'il est, soit les propriétés qui découlent de cette essence; en d'autres termes, ce qu'un être doit rigoureusement avoir pour exister et exercer son activité en vue de la fin qui lui est propre. Ainsi la nature de l'homme est d'être composé d'un corps organisé et d'une âme raisonnable, et par suite de posséder toutes les puissances végétatives, sensitives et intellectuelles qui sont propres à ce composé.

2. L'*ordre*, en général, est l'unité de la fin dans la variété des moyens. Tout ordre est constitué par trois éléments : un être agissant, une fin et des moyens pour atteindre cette fin.

3. Dans l'*ordre naturel*, l'homme, ainsi que toute créature, a pour fin dernière Dieu, considéré comme auteur de la nature.

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN
DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

En tant qu'agent naturel, doué de moyens naturels, il ne peut atteindre Dieu et s'unir à lui que d'une manière naturelle; c'est-à-dire que, par l'usage naturel de son intelligence et de sa volonté libre, il ne peut connaître Dieu que d'une connaissance naturelle, et ne l'aimer que d'un amour naturel.

La *connaissance naturelle* de Dieu consiste à concevoir son existence et ses attributs en s'élevant des créatures à leur première cause. — L'*amour naturel* de Dieu consiste à s'attacher à lui comme un serviteur à son maître, un obligé à son bienfaiteur.

4. Si l'homme n'avait pas été élevé à une fin surnaturelle, il n'aurait pas eu d'autre religion à observer que la religion purement naturelle[a]; et, en quittant cette vie, sa récompense aurait été une connaissance de Dieu qui aurait rassasié son intelligence, et un amour de Dieu qui aurait reposé son cœur; mais son âme, ainsi béatifiée, n'aurait pas été unie immédiatement à Dieu, et n'aurait contemplé son éternelle beauté qu'à travers le voile des créatures.

Le préternaturel.

5. Dans un sens large, on appelle *surnaturel*, soit un privilège, soit un fait qui est en dehors, au delà de telle nature, mais qui n'est pas, à proprement parler, d'un ordre supérieur à toute nature créée. Le nom de *préternaturel* convient plus rigoureusement à ce privilège, à ce fait. Ainsi la science infuse, l'affranchissement de la concupiscence, de la douleur et de la mort, sont des dons préternaturels; les révélations, les miracles, les prophéties sont des faits préternaturels; car ces privilèges et ces faits peuvent exister dans un ordre de choses purement naturel. Le vrai *surnaturel* est quelque chose qui dépasse les forces et les exigences de tout être fini, existant ou possible, ange ou homme, quel qu'il soit, de telle sorte qu'il n'est naturel dans aucune créature.

Le surnaturel et l'ordre surnaturel.

6. Le *surnaturel* est ce qui est au-dessus de la nature. C'est quelque chose de surajouté, de superposé au naturel, pour le compléter, le perfectionner, l'élever à un ordre supérieur; il n'est point dû à la nature, il est essentiellement gratuit.

7. L'*ordre surnaturel* est constitué surtout par la fin surnaturelle assignée par Dieu à l'homme. Cette fin consiste, d'après la révélation, dans la connaissance immédiate et intuitive de l'essence divine. *Nous voyons maintenant à travers un miroir, comme en énigme, mais alors nous verrons face à face. Maintenant,* dit saint Paul, *je ne connais qu'imparfaitement, mais alors je connaîtrai aussi bien que je suis connu moi-même*[1]. *Nous savons,* dit saint Jean, *que lorsque* le Seigneur *apparaîtra nous serons semblables à lui, parce que nous le verrons tel qu'il est*[2].

[a] Dans cette hypothèse, Dieu aurait mis l'homme en état de connaître suffisamment la religion naturelle. (Ch. XIV.)

Ainsi voir Dieu sans idée ni objet intermédiaire, le connaître comme il nous connaît, et, par suite, lui être semblable, participer à sa nature[3], être déifié, déiformé : voilà ce que Dieu a préparé à ceux qui l'aiment[4].

8. La *vision de Dieu,* dans l'autre vie, est une fin absolument surnaturelle, c'est-à-dire dépassant toutes les forces et toutes les exigences d'une nature créée. De même que nul homme n'a le pouvoir ni le droit de connaître ce qui se passe dans le cœur d'un autre homme, à plus forte raison aucune créature n'a-t-elle le pouvoir et le droit de pénétrer dans la vie intime de Dieu, dans les mystérieuses relations des trois personnes divines. Or la vision intuitive est la connaissance de cette vie intime, le dévoilement de l'être divin, saisi jusque dans ses profondeurs. Elle est donc une fin absolument surnaturelle.

9. La fin commande les moyens. La fin de l'homme étant surnaturelle, le moyen d'atteindre cette fin doit être aussi surnaturel.

Ce moyen, c'est la *grâce sanctifiante*, qui fait vivre et opérer divinement l'âme justifiée; par elle, l'âme possède : un principe vital surnaturel; des facultés surnaturelles, qui sont les *vertus théologales et morales;* des dispositions surnaturelles, qui sont les *dons du Saint-Esprit.*

Ainsi surnaturalisée, l'âme, avec le secours de la *grâce actuelle,* accomplit des actes qui ont une valeur infinie, car ils méritent une récompense infinie, la vision dans le ciel de l'essence divine.

10. La *vision béatifique* comme fin, la *grâce* comme moyen : tels sont donc les principaux éléments de l'ordre surnaturel.

Dans cet ordre, la *connaissance de Dieu* dépasse les forces de l'intelligence naturelle : Dieu est connu ici-bas par la foi; dans l'autre vie, par intuition. — Dans cet ordre, l'*amour de Dieu* dépasse les forces de la volonté naturelle; cet amour est surnaturel : Dieu est aimé comme un ami est aimé de son ami, comme un

[1] I Cor., XIII, 12. — [2] I S. Jean, III, 2. — [3] II S. Pierre, I, 4. — [4] I Cor., II, 9.

père est aimé de son fils; et comme cet amour réclame une certaine parité entre ceux qui s'aiment ainsi, Dieu établit cette parité entre lui et la créature en la faisant semblable à lui.

11. En résumé, connaître Dieu, aimer Dieu, jouir de Dieu, de la manière dont il se connaît, s'aime et jouit de soi, avec la seule différence de l'infini et du fini : tel est l'*ordre surnaturel,* s'ébauchant sur la terre par la grâce, et se consommant au ciel par la gloire.

Ce rapport de l'homme à Dieu, qui dépasse les forces de la nature humaine, qui élève cette nature dans un ordre supérieur, constitue la *religion surnaturelle,* positivement établie de Dieu comme la seule religion véritable.

2. Possibilité de l'ordre surnaturel.

Absence de contradiction dans l'ordre surnaturel.

12. L'ordre surnaturel est possible, s'il n'implique aucune contradiction, soit du côté de Dieu, soit du côté de l'homme.

13. L'ordre surnaturel ne répugne pas du *côté de Dieu.* Jamais on n'a démontré et jamais on ne démontrera qu'il soit impossible à Dieu d'assigner à l'homme, comme suprême récompense, la vision de sa propre essence. Affirmer cette impossibilité, c'est ne rien entendre à la puissance, à la liberté et à la bonté de Dieu.

14. L'ordre surnaturel ne répugne point du *côté de l'homme.* La substance divine, en effet, étant de toutes les substances la plus intelligible, l'homme, créature intelligente, est radicalement capable de la connaître intuitivement. Il suffit donc que Dieu lui donne le pouvoir d'exercer cette capacité.

15. Ainsi Dieu peut accorder à l'homme le bienfait de la vision béatifique; l'homme peut le recevoir après y avoir été préparé par la grâce dans le temps d'épreuve. Donc l'ordre surnaturel est possible.

Preuves d'analogie.

16. La nature nous offre des images de cette élévation à l'ordre surnaturel. Telle substance de nature inférieure, saisie par une force supérieure, est relativement surnaturalisée, c'est-à-dire transformée de façon à acquérir une manière d'être plus noble,

à accomplir des opérations d'un ordre plus élevé que celles qui découlent naturellement de ses puissances originelles. Ainsi la matière inorganique absorbée par la plante participe de la vie végétative; la plante, à son tour, digérée par l'animal, participe de la vie sensitive; l'homme, en s'assimilant la chair des animaux ou tout autre aliment, les transforme en chair humaine et les associe à sa vie intellectuelle. On conçoit donc que Dieu, force infiniment supérieure, puisse communiquer sa nature à l'âme humaine, lui donner un principe divin d'activité et de vie pour les actes qui ont rapport à la béatitude éternelle.

17. On a comparé la grâce sanctifiante au *feu,* qui échauffe le fer, le pénètre, l'embrase et le rend semblable à lui; à la *lumière,* qui communique aux corps diaphanes ses propriétés; à la *greffe,* qui fait porter au sauvageon des fruits d'une autre espèce; au *cachet,* qui imprime dans la cire sa ressemblance; à l'opération par laquelle l'homme imprime le caractère de ses idées aux matières qu'il façonne; à l'*âme humaine,* qui informe son corps, lui communique le mouvement, la vie, le sentiment : de même que l'âme est la vie du corps, Dieu, dans l'ordre surnaturel, est la vie de l'âme, l'agent principal opérant d'une manière infinie au profit de l'agent secondaire qui prête le concours de son libre arbitre.

Preuve tirée de la croyance universelle.

18. Comme preuve de la possibilité du surnaturel, nous pouvons invoquer :

1° La *croyance des chrétiens.* Le christianisme est une religion essentiellement surnaturelle, car le dogme de l'Incarnation, qui en est la base, est le dogme par excellence du surnaturel.

2° Les *aspirations de l'humanité non chrétienne.* Il n'est pas de religion qui ne reconnaisse des opérations surnaturelles dont le but est l'union intime de l'homme avec la Divinité. Toutes les religions admettent la révélation, le miracle, la prophétie, etc.

3° Les *aberrations mêmes de l'orgueil humain.* Ainsi les païens divinisaient la nature, et les panthéistes ont identifié toutes choses à Dieu, pour se diviniser eux-mêmes. Or si le surnaturel était impossible, si la déification de l'homme était quelque chose d'absurde, l'humanité n'en aurait point eu l'idée et n'en aurait pas fait l'objet de ses croyances et de ses aspirations, car il ne peut y avoir adhésion des intelligences, dans tous les temps et dans tous les lieux, à une chose qui contredit la raison.

Objections contre le surnaturel.

19. *Première objection.* — « La négation du surnaturel est devenue un dogme absolu pour tout esprit cultivé. » (E. Renan.)

Réponse. — Ce ne peut être un dogme que pour les athées; tous les esprits vraiment cultivés, et, parmi eux, les plus grands génies, ont cru au surnaturel.

20. *Deuxième objection.* — La nature est tout ce qui est. Au-dessus ou en dehors d'elle, il n'y a rien. Il est impossible de trouver une place au surnaturel.

Réponse. — Au-dessus de toute nature créée ou possible, il y a un Dieu créateur de la nature, un Dieu assez puissant et assez libéral pour faire participer à son être la créature raisonnable.

21. *Troisième objection.* — Ma nature et ma raison me suffisent; ces faveurs qu'on me propose, je ne les accepte pas.

Réponse. — « Ingrat, répond Mgr Pie, Dieu t'associe à sa propre nature, il te fait participer à sa propre vie, et toute ta reconnaissance est un cri de révolte et de blasphème! Il te couvre d'avantages et de privilèges pour la vie présente et pour la vie future, et tu t'insurges contre ses bienfaits! Mais sache donc qu'il appartient à Dieu d'appeler qui il lui plaît à la vie surnaturelle comme à la vie naturelle, et s'il découle de là des devoirs comme des avantages, jamais tu ne pourras revendiquer le droit de te soustraire aux faveurs qui te sont faites et aux conditions qui y sont mises par Dieu, même dans l'ordre surnaturel... On n'échappe pas impunément à sa destinée naturelle ou surnaturelle; la philosophie rationaliste raisonne toujours comme si la créature naissait dans l'indépendance, mais ces deux choses s'excluent, ces deux mots hurlent d'être accouplés : être créé, c'est dépendre; qui reçoit l'être reçoit la loi [1]. »

22. *Quatrième objection.* — La conception chrétienne du surnaturel est une sorte de panthéisme; on nous y présente la nature humaine absorbée par la nature divine; ce n'est plus l'âme qui agit, mais Dieu seul.

Réponse. — Dans son élévation à l'état surnaturel, la nature humaine ne subit aucune transformation substantielle. Elle reste ce qu'elle est, avec ses éléments constitutifs; elle garde ses puissances et sa personnalité, et ne cesse pas d'être finie et dépendante. Ainsi le fer, plongé dans la fournaise, participe des propriétés du feu sans perdre sa nature de fer.

23. *Cinquième objection.* — On ne peut constater la réalité du surnaturel. Ce n'est donc qu'une hypothèse, dont le savant n'a pas à se préoccuper.

[1] Mgr Pie, Deuxième Instruction synodale sur les *Erreurs du temps présent.*

Réponse. — On ne peut pas, il est vrai, constater la réalité du surnaturel comme on constate la réalité d'un fait sensible. Mais le surnaturel est clairement et certainement connu par la révélation; et la révélation elle-même devient en quelque sorte un fait d'expérience par les miracles et les prophéties qui en attestent l'existence. — Les savants, comme les autres, sont tenus de s'en préoccuper. La religion surnaturelle est une religion obligatoire, et non facultative. Dieu veut être connu et servi ici-bas surnaturellement, sous peine de damnation éternelle. Dans sa bonté infinie, il nous a faits ses fils d'adoption, les cohéritiers de son Fils par nature, qui s'est fait homme pour nous. C'est son droit de nous commander d'accepter de pareilles richesses, et de rejeter loin de lui les misérables qui lui font l'injure de le mépriser.

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN ® DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

SECTION III

DE LA RÉVÉLATION

La religion surnaturelle ne peut nous être connue que par la révélation. Avant d'établir le fait historique de la révélation, nous devons examiner si la révélation est possible, si elle est utile, si elle est nécessaire, et, dans l'affirmative, rechercher les signes auxquels on la reconnaît ainsi que les sources qui la contiennent. Cinq chapitres seront consacrés à la solution de ces questions.

CHAPITRE XVI

POSSIBILITÉ DE LA RÉVÉLATION

« Si quelqu'un dit qu'il est impossible... que l'homme connaisse par révélation divine Dieu et le culte qui lui est dû : qu'il soit anathème. » (CONCILE DU VATICAN, Const. *Dei Filius*, II, *De la Révélation*, can. 2.)

SOMMAIRE

Notions préliminaires. — 1. Possibilité de la révélation immédiate. Preuve par la raison. Preuve par la croyance universelle. Objections. — 2. Possibilité de la révélation médiate. Preuve par la raison. Objections. — 3. Possibilité de la révélation des mystères. Notion du mystère. La révélation des mystères ne répugne point. Objections.

Notions préliminaires.

1. La révélation[a], en général, est la manifestation d'une vérité, faite à quelqu'un qui l'ignore absolument ou ne la connaît qu'imparfaitement.

2. Elle se divise : 1° en révélation *humaine* et en révélation *divine*, suivant qu'elle est faite par l'homme ou par Dieu : Christophe Colomb a révélé au monde un continent; Dieu nous a révélé le mystère de la sainte Trinité.

---

[a] *Révélation* (de *revelare*, ôter le voile) signifie étymologiquement la manifestation d'une chose cachée.

2° En révélation divine *naturelle* et en révélation divine *surnaturelle*. La première consiste dans la connaissance que Dieu nous donne de son existence et de ses attributs par *voie de création*, c'est-à-dire par l'action que les créatures exercent sur notre intelligence pour lui manifester leur auteur, sa puissance, sa sagesse, sa bonté. La seconde consiste dans la connaissance que Dieu nous en donne par *voie d'intervention*, c'est-à-dire par des moyens que lui seul peut employer, qui dépassent par conséquent nos facultés intellectuelles.

3° En révélation *immédiate* et en révélation *médiate*, suivant qu'on la reçoit directement de Dieu, révélant lui-même ou par l'intermédiaire des Anges, ou qu'on la reçoit d'un homme à qui elle a été faite.

4° En révélation *publique* et en révélation *privée*, suivant qu'elle s'adresse à tous ou à un seul.

3. La révélation dont nous avons ici à établir la possibilité est la révélation divine surnaturelle, publique, immédiate ou médiate.

Prise *subjectivement*, la révélation ainsi entendue peut se définir : l'acte surnaturel par lequel Dieu communique aux hommes ses enseignements et ses volontés.

Prise *objectivement*, elle est l'ensemble de ces enseignements et de ces volontés que Dieu communique aux hommes surnaturellement.

1. Possibilité de la révélation immédiate.

Preuve par la raison.

4. La révélation immédiate est possible : 1° si Dieu peut révéler; 2° si l'homme peut recevoir la révélation; 3° si des vérités peuvent être révélées.

1° *Dieu peut révéler.* Rien ne lui manque pour cela : ni la science, puisqu'il connaît toute vérité; ni la puissance, puisqu'il dispose de toutes choses avec un souverain empire; ni le motif, puisque la révélation a pour but sa gloire et le bien de l'homme. — Dieu nous a donné la faculté de communiquer nos idées à nos semblables par des signes sensibles, dont l'ensemble constitue le langage naturel ou conventionnel. Il peut donc se servir lui-même de signes extérieurs, faire entendre des voix qui retentissent dans l'air, présenter à l'imagination des symboles qui représentent ce qu'il veut faire connaître, se servir dans le même but d'événements naturels ou historiques. Mais, de plus (ce que ne peut pas

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

l'homme), il peut agir directement sur l'esprit créé et le déterminer à connaître telle ou telle vérité, par une opération tout intellectuelle.

2° *L'homme peut recevoir la révélation.* Personne n'ignore que la foi au témoignage de nos semblables est une des grandes sources de notre savoir. « C'est par la foi, dit Sénèque[1], que l'homme acquiert la certitude sur la majeure partie des choses. » En outre, la foi est un moyen d'apprendre facile, prompt, à la portée de tous, même des enfants et des ignorants. Or, si la foi à la parole humaine est un moyen certain de s'instruire, pourquoi n'en serait-il pas de même de la foi à la parole divine? Si la première ne répugne point, pourquoi la seconde répugnerait-elle? Il ne faut pas plus d'intelligence pour croire à une vérité révélée de Dieu que pour croire à une vérité manifestée par l'homme. On ne peut donc pas rejeter la possibilité de la révélation du côté de l'homme, sans nier que l'homme soit un être enseignable.

3° *Des vérités peuvent être révélées.* Il n'est question ici que des vérités qui appartiennent à l'ordre naturel, car nous parlerons plus loin des mystères. Or la manifestation surnaturelle de ces vérités naturelles, loin de répugner à Dieu et à l'homme, sert à rapprocher l'homme de Dieu, en lui fournissant le moyen de mieux connaître, de mieux aimer, de mieux servir son Créateur. Cette manifestation est donc possible.

Preuve par la croyance universelle.

5. Toutes les religions historiques sont plus ou moins fondées sur des révélations célestes. Le judaïsme et le christianisme n'ont pas une autre base. Le brahmanisme et le mahométisme se donnent une origine divine. Même croyance chez les païens de l'antiquité : au dire d'Hérodote, la plus pure des religions est celle qui avait été donnée aux hommes par les dieux eux-mêmes. Or, si la révélation était impossible, comment aurait-elle pu être ainsi l'objet d'une croyance universelle?

Objections.

6. *Première objection.* — Il ne convient pas à la majesté divine de s'abaisser jusqu'à parler à de chétives créatures.

Réponse. — Il a convenu à Dieu de créer l'homme et de le créer pour

[1] Sénèque, Lettre XCIX.

le bonheur; pourquoi ne lui conviendrait-il pas d'indiquer à l'homme, par la révélation, la voie sûre qui peut le conduire à ce bonheur tant désiré?

7. *Deuxième objection.* — Celui à qui Dieu révélerait ne pourrait jamais connaître avec certitude si cette révélation est réelle ou s'il n'est pas le jouet de quelque illusion. Combien à ce sujet se sont trompés et ont pris pour des inspirations divines les fantômes de leur imagination troublée?

Réponse. — Si un homme, quand il parle à un autre homme, ne manque pas de moyens de lui faire connaître sûrement sa pensée, à plus forte raison Dieu, qui est la toute-puissance et la sagesse même, a-t-il semblable pouvoir. En outre, celui qui reçoit la révélation a mission ordinairement de la communiquer à d'autres, et Dieu accompagne son action révélatrice de prodiges qui en montrent manifestement la réalité. — Quant aux hallucinés auxquels on fait allusion, ils n'avaient ni la certitude intime ni aucun signe extérieur qu'ils eussent reçu une révélation. On ne peut donc les comparer à ceux qui sont vraiment inspirés de Dieu.

2. Possibilité de la révélation médiate.

Preuve par la raison.

8. La révélation médiate est possible, car elle ne répugne, ni du côté de Dieu, ni du côté de l'homme.

1° *Elle ne répugne point du côté de Dieu,* car on ne voit pas qu'il soit contraire à la sagesse divine de se servir d'un homme comme instrument, pour transmettre aux autres hommes des vérités à croire et des principes à observer.

2° *Elle ne répugne point du côté de l'homme,* car personne n'a le droit de recevoir directement de Dieu la révélation; pour qu'on soit obligé de la suivre, il suffit qu'on soit assuré de son existence.

Objections.

9. *Première objection.* — Ceux qui reçoivent la révélation par des intermédiaires seront toujours exposés à douter du fait de la révélation. Ce mode de révélation répugne donc à la sagesse divine.

Réponse. — Dieu n'enverra jamais des messagers aux hommes sans les revêtir d'une autorité indubitable; autorité qui se manifestera par des prodiges, comme une sainteté de vie extraordinaire, le don des miracles, le don de prophétie, etc.

10. *Deuxième objection.* — C'est un fait que non seulement quelques individus, mais des peuples entiers ont été séduits par des imposteurs

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN ® DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

(Mahomet, par exemple), qui se donnaient une mission céleste. Donc la révélation médiate répugne à la sagesse divine.

Réponse. — Cette séduction n'a pu avoir lieu que par défaut d'examen sérieux. Peut-on supposer que Dieu condamne sa créature de prédilection à être la victime fatale de la fraude? C'est pour avoir manqué d'attention et suivi aveuglément leurs passions, que tant d'hommes se sont laissé tromper par de faux prophètes. Leur erreur était vincible et coupable.

3. Possibilité de la révélation des mystères.

« Si quelqu'un dit que, dans la révélation divine, il n'y a pas de mystères véritables et proprement dits, mais que tous les dogmes de la foi peuvent être compris et démontrés par la raison convenablement cultivée et au moyen des principes naturels : qu'il soit anathème. » (Concile du Vatican, Const. *Dei Filius*, IV, *De la Foi et de la Raison*, can. 1.)

Notion du mystère.

11. Le *mystère* proprement dit, ou absolu, est, dans la langue théologique, une vérité supranaturelle qui, par sa nature, dépasse de telle sorte l'entendement créé, qu'il ne peut la découvrir par ses propres forces, ni même la comprendre lorsqu'elle lui a été révélée.

C'est donc dans un sens relatif qu'on appelle *mystères* des vérités cachées sous des symboles, ou des vérités scientifiques dont la démonstration est réservée à quelques initiés, ou des faits du monde physique encore inexpliqués ou même inconnus, mais qui peuvent être constatés et démontrés quelque jour.

La révélation des mystères ne répugne point.

12. La révélation des mystères ne répugne, ni du côté de Dieu, ni du côté des mystères eux-mêmes, ni du côté de l'homme.

1° *La révélation des mystères ne répugne point du côté de Dieu.* Si cette répugnance existait, ce serait : ou parce que Dieu ne connaîtrait pas des vérités inaccessibles à l'esprit humain, ou parce qu'il n'aurait pas le droit d'exiger la foi aux mystères, ou parce qu'il n'aurait pas de motif de les révéler. Mais aucune de ces suppositions n'est admissible.

2° *La révélation des mystères ne répugne point du côté des mystères eux-mêmes.* Si cette répugnance existait, c'est parce qu'il n'y aurait pas de mystères, en d'autres termes, parce que l'esprit créé serait capable de tout découvrir et de tout comprendre. Mais cela est impossible; car les choses à connaître sont infinies,

puisqu'elles sont l'objet de l'entendement divin, qui est infini; elles dépassent donc nécessairement la portée de tout esprit fini, angélique ou humain. Une intelligence créée atteindrait-elle le plus haut degré de perfection qui convient à sa nature, la substance divine serait toujours un mystère pour elle, cette divine essence étant infiniment au-dessus de toute créature. — Pour ce qui concerne spécialement l'homme, bien loin qu'il puisse avoir une connaissance parfaite du Créateur, il ne peut connaître complètement et parfaitement même les créatures. Comme on l'a dit, « il ne sait le tout de rien ». Cet univers visible est pour lui plein de mystères. L'essence intime des choses lui échappe, comme l'ont reconnu plusieurs incrédules [a]. Affirmer que la mission de la science est de tout comprendre est donc une prétention ridicule [b].

3° *La révélation des mystères ne répugne point du côté de l'homme.* Si cette répugnance existait, ce serait parce que la raison humaine ne pourrait avoir aucune idée du mystère. Mais, pour être incompréhensible, le mystère n'est pas pour cela complètement inintelligible. Nous pouvons saisir, bien qu'imparfaitement, les termes de la proposition qui l'expriment; ce que nous ignorons, c'est le lien qui unit ces termes, le *pourquoi* et le *comment* de leur rapport. Ainsi, quand nous disons que le Fils de Dieu s'est fait homme, ces mots, *Fils de Dieu, homme,* ne sont pas pour nous des mots vides de sens; nous avons la certitude du fait de l'Incarnation; ce que nous ne voyons pas, c'est pourquoi et comment deux natures, la nature divine et la nature humaine, sont unies dans la même seule personne du Fils de Dieu. — En outre,

---

[a] « L'homme est un être obscur, il sait peu de choses du monde et encore moins de lui-même. » (Gœthe.) — « Nous ne pouvons rien savoir sur l'essence des choses. » (Buchner.) — « Les propriétés caloriques et lumineuses du soleil, nous sommes dans l'impuissance de les expliquer. » (Moleschott.) — « Savons-nous ce qu'est la matière? nullement; l'esprit et la pensée? encore moins. » (Diderot.) — « Nous avons le mouvement, la vie, le sentiment et la pensée, sans savoir comment. » (Voltaire.)

[b] « Vous comprenez tout? et vous ne savez même pas comment naît une idée dans votre propre cervelle, et vous êtes pour vous-même le plus insondable des mystères, et depuis des siècles que vous observez la croissance d'un grain de blé ou l'épanouissement d'une fleur, vous n'avez pas même entrevu ce qu'est ce principe vivifiant qui anime la plante et féconde le germe. Mais que fait-elle donc votre science? Elle met des étiquettes sur des mystères, elle catalogue ses ignorances, elle saute par-dessus les abîmes et crie bien haut qu'elle les a comblés. Entre nous, pas de façon : dites-moi donc sans détour ce que c'est que l'attraction, la pesanteur, la lumière, la vibration moléculaire; que sont toutes ces propriétés dont vous m'avez si souvent dit le nom sans jamais m'en définir l'essence. » (Gustave Droz.)

nous pouvons comprendre dans une certaine mesure les mystères, en les comparant aux choses que nous connaissons naturellement. Par exemple, nous concevons de quelque manière le mystère de l'Incarnation, quand nous le comparons à l'union de l'âme et du corps dans l'homme.

Objections.

13. *Première objection.* — Si les mystères sont des vérités au-dessus de la raison, ils ne lui sont pas conformes; donc ils sont contraires à la raison.

Réponse. — Une proposition est *conforme* à la raison, quand elle découle de principes rationnels; elle est *contraire* à la raison, quand elle contredit positivement ses principes, par exemple, un fait sans cause, un cercle carré, etc.; elle est *au-dessus* de la raison, quand elle ne peut ni être démontrée ni être combattue par des principes rationnels. Une chose peut donc n'être pas conforme à la raison, sans lui être contraire. Tels sont les mystères du christianisme : jamais on n'établira qu'ils impliquent contradiction[a].

14. *Deuxième objection.* — La raison humaine a le droit de ne se rendre qu'à l'évidence. Or le mystère n'est pas évident.

Réponse. — Si pour nous le mystère n'est pas évident en lui-même, c'est-à-dire s'il est incompréhensible et indémontrable, c'est un fait évident qu'il existe lorsque Dieu nous le révèle et qu'il nous donne la preuve que c'est bien lui qui l'a révélé. Il en est des mystères comme des vérités que nous ne connaissons que par le témoignage de nos semblables : ces vérités, non évidentes pour nous, sont évidemment croyables dès lors que ceux qui les rapportent sont bien informés et sincères.

15. *Troisième objection.* — On ne doit croire que ce que l'on comprend. Agir autrement, c'est abdiquer sa raison et sa dignité d'homme.

Réponse. — La raison abdique quand elle croit aveuglément, sans preuve. Elle fait, au contraire, un acte souverainement raisonnable, quand elle admet une vérité bien établie, quoique incompréhensible. « La dernière démarche de la raison, dit Pascal, c'est de connaître qu'il y a une infinité de choses qui la surpassent. Elle est bien faible si elle ne va jusque-là. »

Avec ce principe, que l'on doit rejeter ce que la raison ne comprend pas, il serait permis à un aveugle de naissance de nier la lumière et les couleurs; à un ignorant, d'injurier les astronomes qui lui enseignent la rotation de la terre; à chacun, de nier Dieu, l'âme et la matière elle-même.

---

[a] « Ce qui en nous est contraire au mystère, ce n'est pas la raison ni la lumière naturelle; c'est corruption, c'est erreur ou préjugé, c'est ténèbres. »
(LEIBNIZ.)

CHAPITRE XVII

UTILITÉ DE LA RÉVÉLATION

« Si quelqu'un dit... qu'il n'est pas expédient que l'homme connaisse par la révélation divine Dieu et le culte qui lui est dû : qu'il soit anathème. » (CONCILE DU VATICAN, Const. *Dei Filius*, chap. II, can. 2.)

SOMMAIRE

1. Utilité de la révélation en général. — 2. Utilité de la révélation des vérités relatives à la religion naturelle. — 3. Utilité de la révélation des mystères. Objection. — 4. Utilité de la révélation médiate.

1. Utilité de la révélation en général.

1. On se fera une idée de l'utilité générale de la révélation, en comparant les deux états de l'homme sans la révélation ou avec la révélation. Le déisme n'admet que le premier état; le christianisme reconnaît le second.

2. Dans l'*état de l'homme sans la révélation*, la fin que Dieu nous a fixée est purement naturelle. Dieu ne nous a jamais fait entendre sa voix; nous le concevons comme un Monarque silencieux, caché dans les profondeurs de l'infini, gouvernant le monde des esprits, comme le monde des corps, par des lois inflexibles, n'ayant d'autres rapports avec nous que ceux de maître à serviteur.

3. Dans l'*état de l'homme avec la révélation*, Dieu nous a appelés à la participation de sa propre nature; il nous a aimés jusqu'à nous donner et nous sacrifier sur la croix son propre Fils, pour nous sauver de la mort éternelle; il nous a faits ses fils d'adoption, les frères et les cohéritiers de ce Fils éternel. Quelle différence entre ce Dieu et celui de la sèche et froide raison! Comme dans cet ordre de choses tout est digne de la toute-puissance et de la bonté infinie du vrai Dieu; comme tout y est propre à élever, à encourager, à fortifier l'homme!

nous pouvons comprendre dans une certaine mesure les mystères, en les comparant aux choses que nous connaissons naturellement. Par exemple, nous concevons de quelque manière le mystère de l'Incarnation, quand nous le comparons à l'union de l'âme et du corps dans l'homme.

Objections.

13. *Première objection.* — Si les mystères sont des vérités au-dessus de la raison, ils ne lui sont pas conformes; donc ils sont contraires à la raison.

Réponse. — Une proposition est *conforme* à la raison, quand elle découle de principes rationnels; elle est *contraire* à la raison, quand elle contredit positivement ses principes, par exemple, un fait sans cause, un cercle carré, etc.; elle est *au-dessus* de la raison, quand elle ne peut ni être démontrée ni être combattue par des principes rationnels. Une chose peut donc n'être pas conforme à la raison, sans lui être contraire. Tels sont les mystères du christianisme : jamais on n'établira qu'ils impliquent contradiction[a].

14. *Deuxième objection.* — La raison humaine a le droit de ne se rendre qu'à l'évidence. Or le mystère n'est pas évident.

Réponse. — Si pour nous le mystère n'est pas évident en lui-même, c'est-à-dire s'il est incompréhensible et indémontrable, c'est un fait évident qu'il existe lorsque Dieu nous le révèle et qu'il nous donne la preuve que c'est bien lui qui l'a révélé. Il en est des mystères comme des vérités que nous ne connaissons que par le témoignage de nos semblables : ces vérités, non évidentes pour nous, sont évidemment croyables dès lors que ceux qui les rapportent sont bien informés et sincères.

15. *Troisième objection.* — On ne doit croire que ce que l'on comprend. Agir autrement, c'est abdiquer sa raison et sa dignité d'homme.

Réponse. — La raison abdique quand elle croit aveuglément, sans preuve. Elle fait, au contraire, un acte souverainement raisonnable, quand elle admet une vérité bien établie, quoique incompréhensible. « La dernière démarche de la raison, dit Pascal, c'est de connaître qu'il y a une infinité de choses qui la surpassent. Elle est bien faible si elle ne va jusque-là. »

Avec ce principe, que l'on doit rejeter ce que la raison ne comprend pas, il serait permis à un aveugle de naissance de nier la lumière et les couleurs; à un ignorant, d'injurier les astronomes qui lui enseignent la rotation de la terre; à chacun, de nier Dieu, l'âme et la matière elle-même.

---

[a] « Ce qui en nous est contraire au mystère, ce n'est pas la raison ni la lumière naturelle; c'est corruption, c'est erreur ou préjugé, c'est ténèbres. »
(LEIBNIZ.)

CHAPITRE XVII

UTILITÉ DE LA RÉVÉLATION

« Si quelqu'un dit... qu'il n'est pas expédient que l'homme connaisse par la révélation divine Dieu et le culte qui lui est dû : qu'il soit anathème. » (CONCILE DU VATICAN, Const. *Dei Filius*, chap. II, can. 2.)

SOMMAIRE

1. Utilité de la révélation en général. — 2. Utilité de la révélation des vérités relatives à la religion naturelle. — 3. Utilité de la révélation des mystères. Objection. — 4. Utilité de la révélation médiate.

1. Utilité de la révélation en général.

1. On se fera une idée de l'utilité générale de la révélation, en comparant les deux états de l'homme sans la révélation ou avec la révélation. Le déisme n'admet que le premier état; le christianisme reconnaît le second.

2. Dans l'*état de l'homme sans la révélation*, la fin que Dieu nous a fixée est purement naturelle. Dieu ne nous a jamais fait entendre sa voix; nous le concevons comme un Monarque silencieux, caché dans les profondeurs de l'infini, gouvernant le monde des esprits, comme le monde des corps, par des lois inflexibles, n'ayant d'autres rapports avec nous que ceux de maître à serviteur.

3. Dans l'*état de l'homme avec la révélation*, Dieu nous a appelés à la participation de sa propre nature; il nous a aimés jusqu'à nous donner et nous sacrifier sur la croix son propre Fils, pour nous sauver de la mort éternelle; il nous a faits ses fils d'adoption, les frères et les cohéritiers de ce Fils éternel. Quelle différence entre ce Dieu et celui de la sèche et froide raison! Comme dans cet ordre de choses tout est digne de la toute-puissance et de la bonté infinie du vrai Dieu; comme tout y est propre à élever, à encourager, à fortifier l'homme!

2. Utilité de la révélation des vérités relatives à la religion naturelle.

4. Nous avons établi précédemment (p. 110) que la raison humaine est moralement impuissante à connaître, avec une absolue certitude, sans aucun mélange d'erreur, toutes les vérités de la religion naturelle. Étant admis que les esprits les mieux doués et les plus vigoureux puissent y parvenir, ce ne sera pas sans beaucoup de temps, sans une longue préparation intellectuelle, sans de puissants efforts d'intelligence. Mais il restera toujours que le plus grand nombre des hommes seront incapables de connaître et de remplir dès leur enfance leurs devoirs religieux et sociaux.

5. Cette incapacité presque universelle disparaît avec la révélation. Par le fait que Dieu révèle ces devoirs, et qu'une autorité divinement établie parmi les hommes les lui enseigne en son nom, on voit de suite combien il est facile de les apprendre, puisqu'il suffit de prêter l'oreille à la voix des maîtres. On les connaît dès l'enfance, même avant de savoir lire; on n'a aucune incertitude à leur égard, parce qu'on s'appuie sur la parole de Dieu, dont la science est infaillible et la sincérité parfaite.

Cette utilité de la révélation pour la connaissance certaine et complète des devoirs de la religion naturelle avait frappé un philosophe célèbre qui, ayant perdu la foi, cherchait, au milieu des doutes qui le consumaient, à reconstituer par la raison l'ensemble des vérités de l'ordre moral absolument indispensable à l'humanité.

« Lisez ce petit livre, dit-il en parlant du catéchisme, lisez ce petit livre, vous y trouverez une solution de toutes les questions que j'ai posées, de toutes sans exception. Demandez au chrétien d'où vient l'espèce humaine, il le sait; où elle va, il le sait; comment elle y va, il le sait. Demandez à ce pauvre enfant, qui de sa vie n'y a songé, pourquoi il est ici-bas et ce qu'il deviendra après sa mort, il vous fera une réponse sublime. Demandez-lui comment le monde a été créé et à quelle fin, pourquoi Dieu y a mis des animaux, des plantes, comment la terre a été peuplée, si c'est par une seule famille ou par plusieurs; pourquoi les hommes parlent-ils plusieurs langues, pourquoi ils souffrent, pourquoi ils se battent, et comment tout cela finira : il le sait. Origine du monde, origine de l'espèce, question de races, destinée de l'homme en cette vie et en l'autre, rapports de l'homme avec Dieu, devoirs de l'homme envers ses semblables, droits de l'homme sur la créature : il n'ignore rien; et quand il sera grand, il n'hésitera pas davantage sur le droit naturel, sur le droit politique, sur le droit des gens; car tout cela sort, tout cela découle avec clarté, et comme de soi-même, du christianisme. Voilà ce que j'appelle une grande religion; je la reconnais à ce signe qu'elle ne laisse sans réponse aucune des questions qui intéressent l'humanité[1]. »

3. Utilité de la révélation des mystères.

6. Si Dieu daigne révéler des mystères, ils auront pour objet ce qu'il nous importe de savoir sur la nature divine et ses perfections, sur notre origine, notre condition présente et notre destinée future. Or une telle révélation ne peut être que très utile, soit au point de vue intellectuel, soit au point de vue moral.

7. *Au point de vue intellectuel,* la foi au mystère est à notre entendement ce qu'est le télescope au sens de la vue; elle lui fait dépasser ses limites naturelles, lui ouvre de nouveaux horizons, le fait pénétrer dans un monde nouveau et l'illumine de clartés supérieures. C'est la clef qui ouvre à l'homme « le mystère de la vie divine[2] ». — En même temps que le mystère nous donne sur le Créateur et ses œuvres des idées plus profondes et plus sublimes, il projette par surcroît ses clartés sur les vérités inférieures de l'ordre purement naturel, et, par les problèmes qu'il soulève et dont il provoque la solution, il contribue pour une large part au progrès scientifique lui-même. Les travaux accomplis par les apologistes et les savants chrétiens dans toutes les branches des connaissances humaines, philosophie, histoire, langues orientales, sciences naturelles, etc., prouvent combien la foi a procuré, loin de lui nuire, le développement intellectuel. — A côté des sciences, le culte ne pouvait manquer de faire accomplir de grands progrès en architecture, en peinture, en sculpture, en musique et dans tous les autres arts.

8. *Au point de vue moral,* la foi au mystère exerce sur la volonté une influence plus considérable encore, et, il faut le dire, plus universelle, car tous ne sont pas destinés à devenir savants, mais tous sont appelés à la perfection morale. Ce qui fait les saints, ce ne sont pas les spéculations de la sagesse humaine, mais les méditations des mystères qui ont transformé le monde et fait éclore ces vertus dont n'eurent pas même l'idée les plus sages d'entre les païens : l'humilité, la chasteté, l'esprit de dévouement et de sacrifice.

---

[1] Théodore Jouffroy, *Du problème de la Destinée humaine,* Mélanges philosophiques. — [2] Mgr Pie, *Œuvres,* t. VII, p. 217.

Objection.

9. *Objection.* — La révélation des mystères et des préceptes positifs qui les accompagnent, aggrave la position de l'homme, en ajoutant de nouvelles obligations au poids dont il est déjà chargé dans l'ordre naturel. Donc cette révélation est plutôt nuisible qu'utile.

Réponse. — Si on veut être sincère, on conviendra que les obligations qui résultent pour l'homme de son élévation à l'état surnaturel sont bien légères à côté de celles que la loi naturelle lui impose. La foi aux mystères, la réception des sacrements, l'obéissance aux préceptes de l'Église, coûtent peu comparativement à l'observation du Décalogue. S'il n'y avait pas à combattre les sept péchés capitaux, il n'y aurait pas d'incrédules.

4. Utilité de la révélation médiate.

10. Il ne répugne point sans doute que Dieu révèle *immédiatement* à chaque homme les vérités de la religion, soit naturelle, soit surnaturelle (p. 125). Ce qu'il peut pour quelques-uns, il le peut pour tous. Mais il est plus utile et plus convenable, plus conforme par conséquent à la sagesse divine, que la révélation soit *médiate;* car ce mode de révélation ne présente point les inconvénients de la révélation immédiate.

11. Si la révélation était faite *immédiatement* à chacun, ainsi que l'aurait voulu Rousseau, la science religieuse, au lieu d'être communiquée par voie d'enseignement, comme toute autre science, le serait par voie extraordinaire, miraculeuse; il n'y aurait pas de société religieuse, chacun, sous le rapport de la religion, ne relevant que de soi-même; aux inspirations divines, chacun pourrait mêler ses fantaisies personnelles, et il y aurait autant de religions que de têtes, à moins que Dieu ne gratifiât tous les hommes du don d'infaillibilité. Un tel ordre de choses n'est point en harmonie avec le gouvernement ordinaire de la Providence.

12. La révélation *médiate,* au contraire, est plus conforme à la manière dont Dieu conduit les choses humaines. L'enseignement religieux y est donné par des maîtres autorisés, comme l'enseignement scientifique; les hommes y forment une société religieuse sous la direction d'une autorité enseignante; toute voie y est fermée promptement aux illusions des faux mystiques, car l'erreur vient échouer devant la condamnation d'un gouvernement spirituel, gardien et interprète de la vraie foi; enfin l'intervention surnaturelle n'y est pas multipliée à chaque instant.

CHAPITRE XVIII

NÉCESSITÉ DE LA RÉVÉLATION

« C'est à cette révélation divine (surnaturelle) que tous les hommes doivent de pouvoir, même dans la condition présente du genre humain, promptement connaître, avec une ferme certitude et sans aucun mélange d'erreur, celles des choses divines qui ne sont pas de soi inaccessibles à la raison humaine. Ce n'est pas cependant pour cela que la révélation est absolument nécessaire, mais parce que Dieu, dans son infinie bonté, a ordonné l'homme pour une fin surnaturelle, c'est-à-dire pour participer aux biens divins qui dépassent essentiellement l'intelligence de l'homme. » (Concile du Vatican, Const. *Dei Filius,* chap. II.)

SOMMAIRE

1. Nécessité de la révélation pour connaître les vérités de la religion naturelle. Objections. — 2. Nécessité de la révélation des mystères.

1. Nécessité de la révélation pour connaître les vérités de la religion naturelle.

1. Il est des problèmes d'une grande importance qui se rattachent à la religion naturelle et que la raison se pose sans pouvoir les résoudre (p. 110); par exemple : la forme du culte que nous devons rendre à Dieu, la nature et la durée des récompenses et des peines de l'autre vie, la possibilité d'obtenir le pardon du péché et les conditions de ce pardon. Pour avoir la solution de ces problèmes, l'homme a besoin absolument de la révélation : en dehors d'elle, il lui est impossible de rien connaître à cet égard, comme l'attestent les vains efforts des philosophes, qui, ignorant ou méprisant les enseignements du christianisme, ont essayé d'aborder ces questions.

2. Quant aux autres vérités de la religion naturelle, telles que l'existence de Dieu, l'immortalité de l'âme, etc., leur révélation n'est pas *absolument* nécessaire, puisque ces vérités sont accessibles à la raison (p. 108). Mais, comme nous l'avons établi (p. 110), le genre humain dans sa condition présente, livré aux seules forces

Objection.

9. *Objection.* — La révélation des mystères et des préceptes positifs qui les accompagnent, aggrave la position de l'homme, en ajoutant de nouvelles obligations au poids dont il est déjà chargé dans l'ordre naturel. Donc cette révélation est plutôt nuisible qu'utile.

Réponse. — Si on veut être sincère, on conviendra que les obligations qui résultent pour l'homme de son élévation à l'état surnaturel sont bien légères à côté de celles que la loi naturelle lui impose. La foi aux mystères, la réception des sacrements, l'obéissance aux préceptes de l'Église, coûtent peu comparativement à l'observation du Décalogue. S'il n'y avait pas à combattre les sept péchés capitaux, il n'y aurait pas d'incrédules.

4. Utilité de la révélation médiate.

10. Il ne répugne point sans doute que Dieu révèle *immédiatement* à chaque homme les vérités de la religion, soit naturelle, soit surnaturelle (p. 125). Ce qu'il peut pour quelques-uns, il le peut pour tous. Mais il est plus utile et plus convenable, plus conforme par conséquent à la sagesse divine, que la révélation soit *médiate;* car ce mode de révélation ne présente point les inconvénients de la révélation immédiate.

11. Si la révélation était faite *immédiatement* à chacun, ainsi que l'aurait voulu Rousseau, la science religieuse, au lieu d'être communiquée par voie d'enseignement, comme toute autre science, le serait par voie extraordinaire, miraculeuse; il n'y aurait pas de société religieuse, chacun, sous le rapport de la religion, ne relevant que de soi-même; aux inspirations divines, chacun pourrait mêler ses fantaisies personnelles, et il y aurait autant de religions que de têtes, à moins que Dieu ne gratifiât tous les hommes du don d'infaillibilité. Un tel ordre de choses n'est point en harmonie avec le gouvernement ordinaire de la Providence.

12. La révélation *médiate,* au contraire, est plus conforme à la manière dont Dieu conduit les choses humaines. L'enseignement religieux y est donné par des maîtres autorisés, comme l'enseignement scientifique; les hommes y forment une société religieuse sous la direction d'une autorité enseignante; toute voie y est fermée promptement aux illusions des faux mystiques, car l'erreur vient échouer devant la condamnation d'un gouvernement spirituel, gardien et interprète de la vraie foi; enfin l'intervention surnaturelle n'y est pas multipliée à chaque instant.

CHAPITRE XVIII

NÉCESSITÉ DE LA RÉVÉLATION

« C'est à cette révélation divine (surnaturelle) que tous les hommes doivent de pouvoir, même dans la condition présente du genre humain, promptement connaître, avec une ferme certitude et sans aucun mélange d'erreur, celles des choses divines qui ne sont pas de soi inaccessibles à la raison humaine. Ce n'est pas cependant pour cela que la révélation est absolument nécessaire, mais parce que Dieu, dans son infinie bonté, a ordonné l'homme pour une fin surnaturelle, c'est-à-dire pour participer aux biens divins qui dépassent essentiellement l'intelligence de l'homme. » (Concile du Vatican, Const. *Dei Filius,* chap. II.)

SOMMAIRE

1. Nécessité de la révélation pour connaître les vérités de la religion naturelle. Objections. — 2. Nécessité de la révélation des mystères.

1. Nécessité de la révélation pour connaître les vérités de la religion naturelle.

1. Il est des problèmes d'une grande importance qui se rattachent à la religion naturelle et que la raison se pose sans pouvoir les résoudre (p. 110); par exemple : la forme du culte que nous devons rendre à Dieu, la nature et la durée des récompenses et des peines de l'autre vie, la possibilité d'obtenir le pardon du péché et les conditions de ce pardon. Pour avoir la solution de ces problèmes, l'homme a besoin absolument de la révélation : en dehors d'elle, il lui est impossible de rien connaître à cet égard, comme l'attestent les vains efforts des philosophes, qui, ignorant ou méprisant les enseignements du christianisme, ont essayé d'aborder ces questions.

2. Quant aux autres vérités de la religion naturelle, telles que l'existence de Dieu, l'immortalité de l'âme, etc., leur révélation n'est pas *absolument* nécessaire, puisque ces vérités sont accessibles à la raison (p. 108). Mais, comme nous l'avons établi (p. 110), le genre humain dans sa condition présente, livré aux seules forces

de la raison individuelle, est moralement impuissant à connaître avec une pleine certitude toutes les vérités de la religion naturelle. Sans la révélation, peu d'hommes connaîtraient ces vérités; ce petit nombre ne les connaîtrait que fort tard, et sans arriver toujours à une certitude pleine et entière. La révélation est donc *moralement* nécessaire pour que la connaissance de Dieu et de la loi naturelle soit *certaine, prompte* et *universelle.*

3. Cette nécessité de la révélation a été reconnue par beaucoup de philosophes.

Pythagore dit qu'il n'est pas possible à l'homme de connaître ce qui est agréable à Dieu, à moins qu'il ne l'ait appris de Dieu lui-même[1]. — Dans son *Apologie de Socrate,* Platon fait dire à ce philosophe : « Non, n'espérez jamais réformer les mœurs de l'homme, à moins qu'il ne plaise à Dieu de nous envoyer quelqu'un qui nous instruise de sa part. » — Suivant Cicéron, « le seul moyen de reconstituer la vérité religieuse, c'est de revenir à l'enseignement divin[2] ». Il croyait, en effet, comme tous les sages de l'antiquité, à une révélation primitive.

Nous trouvons des témoignages semblables dans la philosophie moderne : « Il fallait une révélation, dit Bacon; sans elle, l'homme n'aurait pu même inventer un culte qui fût digne de la Divinité[3]. » — « Je me trouve court à tous moments, dit Malebranche, lorsque je prétends philosopher sans le secours de la foi. C'est elle qui me conduit et me soutient dans les recherches sur les vérités qui ont rapport à Dieu, comme celles de la métaphysique. » — « Sans la religion, a dit Cousin lui-même, la philosophie, réduite à ce qu'elle peut tirer laborieusement de la raison naturelle perfectionnée, s'adresse à un bien petit nombre, et court risque de rester sans efficacité sur les mœurs et sur la vie[4]. »

4. Nous devons donc conclure que l'homme ne pouvant, sans la révélation, atteindre sa fin, qui est de glorifier Dieu par la pratique de la vertu, la révélation *existe* et qu'elle a été faite *dès le principe;* car un Dieu sage et bon ne laisse point manquer ses créatures des moyens nécessaires à l'accomplissement de leur destinée.

Objections.

5. *Première objection.* — Si la masse des hommes n'est pas capable d'arriver par elle-même à une connaissance suffisante de ses obligations

[1] JAMBLIQUE, *Vie de Pythagore,* XXVIII. — [2] *Tusculanes,* XII. — [3] *Novum Organum.* — [4] V. COUSIN, *Du Vrai, du Beau et du Bien,* p. 428.

morales et religieuses, il y a eu à toutes les époques et chez toutes les nations, des sages, des philosophes, qui pouvaient l'en instruire. La révélation divine n'est donc point nécessaire.

Réponse. — Cette objection suppose que les philosophes sont infaillibles et d'accord entre eux, que leurs doctrines sont accessibles au vulgaire, et qu'ils ont autorité pour enseigner. Aucune de ces suppositions n'est vraie : un peu de réflexion suffit pour s'en convaincre.

6. *Deuxième objection.* — La raison ne cesse de progresser dans l'humanité; elle atteindra fatalement une perfection qui rend toute révélation inutile.

Réponse. — Si l'on en juge par les monstrueuses erreurs dans lesquelles est tombée, à notre époque, la philosophie séparée de la religion, il n'y a pas lieu d'espérer que la raison puisse jamais se suffire. — D'ailleurs, admît-on cette perfectibilité future, à quoi peut-elle servir à ceux qui auront vécu avant qu'elle se soit réalisée? La religion est nécessaire à tous les hommes et dans tous les temps.

7. *Troisième objection.* — La théologie et la métaphysique ont fait leur temps; c'est à la science positive qu'est réservée la solution de tous les problèmes qui ont rapport à la destinée de l'homme.

Réponse. — « Incapables de nous fournir un commencement de réponse aux seules questions qui nous intéressent, ni la science en général ni les sciences particulières ne peuvent plus revendiquer, comme elles l'ont fait depuis cent ans, le gouvernement de la vie présente[1]. »

8. *Quatrième objection.* — S'il est vrai qu'une révélation ait été donnée à l'humanité, comment se fait-il que tant de peuples soient tombés dans de si grossières erreurs?

Réponse. — L'Évangile nous donne la réponse : « Quiconque fait le mal hait la lumière[2]. » L'altération des vérités révélées eut pour cause principale l'orgueil et la corruption du cœur.

9. *Cinquième objection.* — Il y a sur la terre des sectes religieuses innombrables dont les doctrines se contredisent. D'où l'on doit conclure que toutes les religions se valent. Car s'il y avait eu une révélation divine, il n'y aurait parmi les hommes qu'une seule religion.

Réponse. — Ce raisonnement équivaut à celui-ci dont l'absurdité est manifeste : il y a beaucoup de mensonges, donc la vérité n'existe pas. C'est ainsi qu'argumentent les sceptiques. Il faut dire, au contraire, que s'il y a des religions fausses, il y en a une véritable, dont les autres ne sont que l'altération.

Sixième objection. — Si Dieu avait révélé, il aurait dû, par sa providence, empêcher que la révélation ne fût altérée.

[1] BRUNETIÈRE, *Revue des Deux-Mondes,* Janvier 1895. — [2] S. Jean, III, 20.

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN ® DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

Réponse. — C'est demander que Dieu enlève à l'homme l'usage de sa liberté, qu'il opère partout et toujours des prodiges pour que l'erreur soit impossible. Or les incrédules, qui sont si exigeants à l'égard de la Providence, proclament la liberté des cultes et rejettent toute intervention surnaturelle de Dieu dans les choses de ce monde. Comment concilient-ils ces points de vue contradictoires ?

10. *Septième objection.* — Tout en respectant la liberté humaine, Dieu doit pourvoir à ce que cette liberté soit éclairée. Or on ne voit point qu'il ait donné des signes de sa révélation, soit aux peuples païens de l'antiquité, soit aux peuples qui, depuis Jésus-Christ, vivent en dehors du christianisme. Si donc il y a une révélation, elle n'a pas été portée à la connaissance de tous.

Réponse. — Nous établirons historiquement plus tard qu'il y a une révélation primitive (II[e] partie), dont les fausses religions ont gardé des traces. Si cette révélation a été profondément altérée, la faute en est aux hommes. — Dieu cependant n'a point abandonné les peuples au milieu de leurs égarements. Bien qu'il ne nous ait pas révélé dans tout son ensemble et dans tous ses détails son action providentielle sur l'humanité, le peu que nous savons suffit à justifier sa providence. Pour faire revivre la notion du vrai Dieu, il y a eu dans l'antiquité païenne des hommes supérieurs dont l'enseignement dénote une profonde sagesse. Plusieurs grands docteurs de l'Église ont même pensé que Dieu avait suscité au milieu des gentils des prophètes pour les éclairer et leur enseigner le chemin du ciel. Il y a eu surtout le peuple juif, dont la mission providentielle ne peut être mise en doute, quand on considère que, pendant toute la durée de son existence politique, il fut constamment en relations avec les plus grandes nations du monde ancien et qu'il servit ainsi d'instrument à Dieu pour leur rappeler les croyances primitives. — Quant aux peuples de l'Extrême-Orient, les moyens de restauration religieuse ne leur ont pas manqué depuis l'avènement du christianisme; car à partir de l'apostolat de saint Thomas dans l'Inde, ils ont eu presque constamment parmi eux des missionnaires chrétiens.

2. Nécessité de la révélation des mystères.

11. La révélation des mystères est *absolument nécessaire* si l'homme, comme l'enseigne le christianisme, a été élevé à une fin surnaturelle. Le devoir de l'homme, en effet, sera de diriger vers une telle fin toutes ses intentions et toutes ses actions. Mais, pour y tendre, il faut qu'il la connaisse; et comment la connaîtra-t-il, si Dieu ne la révèle et ne révèle en même temps les moyens surnaturels d'y parvenir? Étant donnée une fin surnaturelle, on doit donc admettre comme absolument nécessaire la révélation des vérités surnaturelles qui s'y rapportent.

CHAPITRE XIX

RAPPORTS DE LA FOI ET DE LA RAISON

SOMMAIRE

1. Distinction de la foi et de la raison. — 2. Dépendance de la raison par rapport à la foi. — 3. Motifs de crédibilité. — 4. Liberté de l'acte de foi. — 5. Doute en matière de foi. — 6. Incompréhensibilité des mystères. — 7. Droit de contrôle de l'Église sur les sciences. — 8. Immutabilité des dogmes de la foi.

Dans l'hypothèse de l'existence d'une révélation surnaturelle confiée à une autorité enseignante (hypothèse que nous verrons vérifiée par l'histoire dans la II[e] Partie), cette révélation entraîne des conséquences et implique des principes que la raison ne saurait refuser d'admettre. Ces conséquences et ces principes, formulés par le concile du Vatican, sont ceux qu'indique le sommaire [a].

1. Distinction de la foi et de la raison.

« Si quelqu'un dit que la foi ne se distingue pas de la connaissance naturelle que nous avons de Dieu et des choses morales, et que par conséquent il n'est pas essentiel à la foi divine de croire la vérité révélée à cause de l'autorité de Dieu qui la révèle : qu'il soit anathème. » (CONCILE DU VATICAN, Const. *Dei Filius*, III, *De la Foi*, can. 2.)

1. Dans l'ordre des vérités naturelles, l'homme arrive à la certitude par deux moyens : la *science* et la *foi à la parole d'autrui*. Il *sait*, lorsque son esprit adhère pleinement à une vérité qui se manifeste à lui, soit directement, soit par les principes dont elle dérive. Il *croit*, lorsqu'il donne son assentiment à une vérité qu'il ne voit point en elle-même ou dans les principes dont elle découle, mais qu'il accepte sur la parole de quelqu'un dont la science et la sincérité sont pour lui hors de doute.

2. De même que la *foi humaine* a pour objet une chose qu'on accepte comme vraie sur la parole autorisée des hommes, de

[a] Bien que quelques-unes de ces questions trouvent plus naturellement leur place dans d'autres chapitres, il nous a paru utile de les grouper en un chapitre spécial, afin de mettre sous les yeux tous les canons du concile du Vatican qui concernent la *foi* et ses rapports avec la *raison*.

Réponse. — C'est demander que Dieu enlève à l'homme l'usage de sa liberté, qu'il opère partout et toujours des prodiges pour que l'erreur soit impossible. Or les incrédules, qui sont si exigeants à l'égard de la Providence, proclament la liberté des cultes et rejettent toute intervention surnaturelle de Dieu dans les choses de ce monde. Comment concilient-ils ces points de vue contradictoires ?

10. *Septième objection.* — Tout en respectant la liberté humaine, Dieu doit pourvoir à ce que cette liberté soit éclairée. Or on ne voit point qu'il ait donné des signes de sa révélation, soit aux peuples païens de l'antiquité, soit aux peuples qui, depuis Jésus-Christ, vivent en dehors du christianisme. Si donc il y a une révélation, elle n'a pas été portée à la connaissance de tous.

Réponse. — Nous établirons historiquement plus tard qu'il y a une révélation primitive (II[e] partie), dont les fausses religions ont gardé des traces. Si cette révélation a été profondément altérée, la faute en est aux hommes. — Dieu cependant n'a point abandonné les peuples au milieu de leurs égarements. Bien qu'il ne nous ait pas révélé dans tout son ensemble et dans tous ses détails son action providentielle sur l'humanité, le peu que nous savons suffit à justifier sa providence. Pour faire revivre la notion du vrai Dieu, il y a eu dans l'antiquité païenne des hommes supérieurs dont l'enseignement dénote une profonde sagesse. Plusieurs grands docteurs de l'Église ont même pensé que Dieu avait suscité au milieu des gentils des prophètes pour les éclairer et leur enseigner le chemin du ciel. Il y a eu surtout le peuple juif, dont la mission providentielle ne peut être mise en doute, quand on considère que, pendant toute la durée de son existence politique, il fut constamment en relations avec les plus grandes nations du monde ancien et qu'il servit ainsi d'instrument à Dieu pour leur rappeler les croyances primitives. — Quant aux peuples de l'Extrême-Orient, les moyens de restauration religieuse ne leur ont pas manqué depuis l'avènement du christianisme; car à partir de l'apostolat de saint Thomas dans l'Inde, ils ont eu presque constamment parmi eux des missionnaires chrétiens.

2. Nécessité de la révélation des mystères.

11. La révélation des mystères est *absolument nécessaire* si l'homme, comme l'enseigne le christianisme, a été élevé à une fin surnaturelle. Le devoir de l'homme, en effet, sera de diriger vers une telle fin toutes ses intentions et toutes ses actions. Mais, pour y tendre, il faut qu'il la connaisse; et comment la connaîtra-t-il, si Dieu ne la révèle et ne révèle en même temps les moyens surnaturels d'y parvenir? Étant donnée une fin surnaturelle, on doit donc admettre comme absolument nécessaire la révélation des vérités surnaturelles qui s'y rapportent.

CHAPITRE XIX

RAPPORTS DE LA FOI ET DE LA RAISON

SOMMAIRE

1. Distinction de la foi et de la raison. — 2. Dépendance de la raison par rapport à la foi. — 3. Motifs de crédibilité. — 4. Liberté de l'acte de foi. — 5. Doute en matière de foi. — 6. Incompréhensibilité des mystères. — 7. Droit de contrôle de l'Église sur les sciences. — 8. Immutabilité des dogmes de la foi.

Dans l'hypothèse de l'existence d'une révélation surnaturelle confiée à une autorité enseignante (hypothèse que nous verrons vérifiée par l'histoire dans la II[e] Partie), cette révélation entraîne des conséquences et implique des principes que la raison ne saurait refuser d'admettre. Ces conséquences et ces principes, formulés par le concile du Vatican, sont ceux qu'indique le sommaire [a].

1. Distinction de la foi et de la raison.

« Si quelqu'un dit que la foi ne se distingue pas de la connaissance naturelle que nous avons de Dieu et des choses morales, et que par conséquent il n'est pas essentiel à la foi divine de croire la vérité révélée à cause de l'autorité de Dieu qui la révèle : qu'il soit anathème. » (CONCILE DU VATICAN, Const. *Dei Filius*, III, *De la Foi*, can. 2.)

1. Dans l'ordre des vérités naturelles, l'homme arrive à la certitude par deux moyens : la *science* et la *foi à la parole d'autrui*. Il *sait*, lorsque son esprit adhère pleinement à une vérité qui se manifeste à lui, soit directement, soit par les principes dont elle dérive. Il *croit*, lorsqu'il donne son assentiment à une vérité qu'il ne voit point en elle-même ou dans les principes dont elle découle, mais qu'il accepte sur la parole de quelqu'un dont la science et la sincérité sont pour lui hors de doute.

2. De même que la *foi humaine* a pour objet une chose qu'on accepte comme vraie sur la parole autorisée des hommes, de

[a] Bien que quelques-unes de ces questions trouvent plus naturellement leur place dans d'autres chapitres, il nous a paru utile de les grouper en un chapitre spécial, afin de mettre sous les yeux tous les canons du concile du Vatican qui concernent la *foi* et ses rapports avec la *raison*.

même la *foi divine* a pour objet une chose qu'on a acceptée comme vraie sur la parole autorisée de Dieu. Nous croyons vraies les choses que Dieu nous a révélées, non pas à cause de leur évidence intrinsèque, mais à cause de l'autorité de Dieu lui-même, qui nous les révèle et qui ne peut ni se tromper ni nous tromper.

3. Comme la *foi divine* prépare l'homme ici-bas à la vie éternelle et bienheureuse qui consiste dans la vision de Dieu, elle a un caractère essentiellement surnaturel, et par là elle se distingue absolument de toute connaissance humaine, acquise soit par l'expérience et les procédés scientifiques, soit par la foi donnée au témoignage de nos semblables.

4. On doit donc admettre une distinction radicale entre la foi et la raison : l'une est une vertu surnaturelle, soit dans son *principe* qui est la grâce, soit dans son *motif* qui est l'autorité même de Dieu; l'autre, une faculté naturelle que l'âme possède essentiellement par le fait de sa création, mais absolument incapable d'arriver à connaître par elle-même, sans le secours de la révélation, les mystères proprement dits. « Car les mystères divins surpassent tellement par leur nature l'intelligence créée, que, même proposés par la révélation et reçus par la foi, ils demeurent encore couverts du voile de cette foi et comme enveloppés d'une sorte de nuée, tant que loin de Dieu nous pérégrinons en cette vie mortelle [1] : *car nous marchons à la lumière de la foi, et non de la vision* [2].

5. « Quoique la foi soit au-dessus de la raison, dit le concile du Vatican [3], il ne peut cependant jamais exister de véritable désaccord entre la foi et la raison, puisque c'est le même Dieu qui révèle les mystères et communique la foi, et qui donne à l'âme humaine la lumière de la raison; or Dieu ne peut pas se nier lui-même, et le vrai ne peut pas être en contradiction avec le vrai [a].

6. Non seulement la foi et la raison ne peuvent jamais être en désaccord, mais elles se prêtent un mutuel secours.

D'un côté, la *raison* établit avec certitude les fondements de la foi, en prouvant qu'il faut admettre tout ce que Dieu a révélé, et qu'on doit croire comme révélé tout ce que l'Église propose à notre croyance. C'est par ses principes et par le rai-

[a] « Comme la raison est un don de Dieu aussi bien que la foi, leur combat ferait combattre Dieu contre Dieu. » (LEIBNIZ.)

[1] Const. *Dei Filius*, ch. IV. — [2] II Cor., V, 7. — [3] Const. *Dei Filius*, ch. IV.

sonnement qu'on démontre la divinité du christianisme et celle de l'Église catholique, contre la fausseté des autres religions et des autres Églises. — En outre, éclairée par la foi, la raison développe la science des choses divines. Lorsqu'elle scrute les mystères avec piété et sobriété, elle arrive, avec l'assistance de Dieu, à une certaine intelligence très fructueuse de ces mystères.

D'un autre côté, la *foi* délivre et défend la raison d'une foule d'erreurs, et l'enrichit de connaissances qui sont un véritable trésor pour l'esprit.

2. Dépendance de la raison par rapport à la foi.

« Si quelqu'un dit que la raison humaine est tellement indépendante que la foi ne peut lui être commandée par Dieu : qu'il soit anathème. » (Const. *Dei Filius*, III, *De la Foi*, can. 1.)

7. Dieu étant le Créateur et le Maître, l'homme dépend tout entier de lui; c'est donc, pour l'homme, un devoir rigoureux de soumettre sa raison créée à la vérité incréée, et de rendre à Dieu, par la foi à sa révélation, l'hommage complet de son intelligence comme de sa volonté et de son cœur. Il suit de là qu'on doit s'enquérir de l'existence de la religion révélée. L'indifférence à l'égard de la révélation n'est pas moins coupable que l'indifférence à l'égard de la vertu de religion en général.

3. Motifs de crédibilité.

« Si quelqu'un dit que la révélation divine ne peut pas être rendue croyable par des signes extérieurs, et qu'en conséquence les hommes doivent être portés à la foi par l'expérience intime de chacun ou par une inspiration privée : qu'il soit anathème. » (Const. *Dei Filius*, III, *De la Foi*, can. 3.)

8. Pour croire ce que Dieu a révélé, il faut savoir qu'il a révélé. Le fait de la révélation ne nous est pas connu par la conscience, par une inspiration privée, ni par un certain goût spirituel de l'âme, comme l'ont imaginé les faux mystiques. Afin de nous prémunir contre l'erreur et rendre raisonnable l'hommage de notre foi, Dieu a donné des preuves manifestes de sa révélation. Ces preuves, qu'on appelle *motifs de crédibilité*, sont des faits divins, et en particulier les miracles et les prophéties, qui, en montrant clairement la toute-puissance et la science infinie de Dieu, sont, en faveur de la révélation divine, des témoignages certains et appropriés à l'intelligence de tous.

9. On ne doit pas confondre les motifs de crédibilité avec le motif de la foi.

Les *motifs de crédibilité* sont les raisons qu'on a de croire que Dieu a parlé; le *motif de la foi* est la raison de croire ce que Dieu a révélé : il s'appuie sur l'autorité infaillible de Dieu. Exemple : Je crois à la vie éternelle, parce que Dieu l'a révélé et qu'il ne peut ni se tromper ni me tromper; voilà le motif de ma foi. Je suis certain que Dieu a révélé ce dogme, parce que l'Église catholique qui me l'enseigne, est pour moi une autorité divine; voilà un motif de crédibilité.

Le motif de la foi est le même pour tous, tandis que les motifs de crédibilité varient avec les degrés d'intelligence des personnes.

4. Liberté de l'acte de foi.

« Si quelqu'un dit que l'assentiment donné à la foi chrétienne n'est pas libre, mais qu'il est un résultat nécessaire des preuves perçues par la raison humaine, ou que la grâce de Dieu est nécessaire seulement pour la foi vive qui opère par la charité : qu'il soit anathème. » (Const. *Dei Filius*, III, *De la Foi*, can. 5.)

10. L'acte de foi demande, du côté de l'homme, deux conditions : 1° la connaissance du fait de la révélation; 2° l'adhésion de l'intelligence à la vérité révélée. Or, sous ces deux rapports, l'acte de foi est libre. En effet :

1° L'homme peut, par défaut d'examen des motifs de crédibilité ou sous l'empire de ses passions, s'interdire la voie qui le mènerait à la croyance. Sous ce rapport donc l'acte de foi est libre.

2° Il l'est encore dans le cas même où l'on reconnaît que Dieu a parlé; surtout lorsqu'il s'agit de donner son assentiment à des vérités surnaturelles. Ces vérités, n'étant pas évidentes par elles-mêmes, mais enveloppées d'obscurité, ne déterminent point nécessairement l'adhésion de l'intelligence. Celle-ci, pour croire, a besoin d'être déterminée par la volonté, laquelle, étant libre, rend libre par là même l'acte de foi.

Comment est-il possible, dira-t-on, de refuser de croire, lorsqu'on est certain que Dieu a fait une révélation, et que Dieu est une autorité infaillible? — Pour résoudre cette difficulté, il suffit de rappeler qu'autre chose est de connaître son devoir, autre chose est de l'accomplir. Il est évident pour moi que je dois payer une dette contractée, et cependant je suis libre de ne pas la payer. De même, sachant parfaitement qu'un mystère a été révélé, on peut, si l'on veut, n'y pas croire.

11. Dieu a voulu que l'acte de foi fût libre, afin qu'il fût méritoire, et que l'homme coopérât librement à son salut. Il a voulu que la découverte de la vérité religieuse fût moins l'œuvre de l'intelligence que celle de la bonne volonté.

12. Par là même que l'acte de foi est libre, il s'ensuit que la grâce de Dieu est nécessaire non seulement pour la foi vive, parfaite, agissant par la charité, mais aussi pour la foi spéculative ou de simple connaissance; car l'acte de foi proprement dit, même séparé de la charité, est un acte surnaturel : l'homme ne peut le produire sans la grâce, et c'est librement qu'il consent et concourt à cette grâce.

5. Doute en matière de foi.

« Si quelqu'un dit que la condition des fidèles ne diffère pas de la condition de ceux qui ne sont pas encore parvenus à l'unique véritable religion, en sorte que les catholiques peuvent, après avoir embrassé la foi, sous la conduite de l'Église, avoir des motifs légitimes de suspendre leur assentiment et de mettre cette foi en doute jusqu'à ce qu'ils aient acquis la démonstration scientifique de la vérité de la foi : qu'il soit anathème. » (Const. *Dei Filius*, III, *De la Foi*, can. 6.)

13. On comprend que ceux qui sont dans l'erreur puissent légitimement concevoir des doutes sur la valeur de leurs croyances. Mais ceux qui ont reçu la vraie foi n'ont aucune raison d'en douter. D'un côté, c'est Dieu lui-même qui, par sa grâce, détermine l'adhésion de leur intelligence et de leur volonté; de l'autre, ils ont dans l'Église catholique les motifs de crédibilité les plus puissants, car l'Église est pourvue de marques telles, que la divinité de son institution est visible à tous les yeux. Un doute sérieux touchant les vérités de la foi catholique est, dans un enfant de l'Église, un outrage à l'infaillibilité de Dieu, non moins qu'à la raison, qui ne peut suspendre son jugement sur un fait évident.

6. Incompréhensibilité des mystères.

« Si quelqu'un dit que dans la révélation il n'y a point de mystères véritables et proprement dits, mais que tous les dogmes de la foi peuvent, au moyen de la raison suffisamment formée et exercée, être compris et démontrés d'après les principes naturels : qu'il soit anathème. » (Const. *Dei Filius*, IV, *De la Foi et de la Raison*, can. 1.)

14. Prétendre que la raison humaine peut percevoir la vérité intime de tous les dogmes de la foi, quand ils lui ont été manifestés par la révélation, est la négation même du mystère. Entre

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN ® DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

la foi et la raison, entre les mystères et les vérités rationnelles, il y a une distinction fondamentale, qui n'est méconnue que par des esprits téméraires.

7. Droit de contrôle de l'Église sur les sciences.

« Si quelqu'un dit que les sciences humaines doivent être traitées avec une telle liberté que l'on puisse tenir pour vraies leurs assertions quand même elles seraient contraires à la doctrine révélée : qu'il soit anathème. » (Const. *Dei Filius,* IV, *De la Foi et de la Raison,* can. 2.)

15. Ce que Dieu révèle étant la vérité même, tout ce qui lui est opposé est faux et par là même funeste. Il appartient donc à l'autorité divinement constituée pour la conservation et la défense de la foi, de condamner toute assertion contraire à la parole divine. En remplissant ce devoir, l'Église rend à la science le plus grand des services, celui de la préserver de l'erreur.

8. Immutabilité des dogmes de la foi.

« Si quelqu'un dit que les dogmes définis par l'Église peuvent recevoir, par suite du progrès de la science, un sens différent de celui qu'a tenu et que tient l'Église : qu'il soit anathème. » (Const. *Dei Filius,* IV, *De la Foi et de la Raison,* can. 3.)

16. L'objet même de la foi n'est pas susceptible de perfectionnement ou de progrès ; ce que Dieu a révélé est immuable comme lui-même. Par conséquent, quand le sens d'un dogme a été fixé par l'Église, interprète infaillible de la révélation, il l'est d'une manière définitive, et il n'est pas permis de s'en écarter sous prétexte d'une interprétation plus intelligente et plus haute.

CHAPITRE XX

SIGNES DE LA RÉVÉLATION

« Si quelqu'un dit que la révélation divine n'est pas rendue croyable par des signes extérieurs : qu'il soit anathème. » (Concile du Vatican, Const. *Dei Filius,* III, *De la Foi,* can. 3.)

SOMMAIRE

1. Signes de la révélation en général. — 2. Signes intrinsèques. — 3. Signes extrinsèques. — 4. Conclusion.

Toutes les religions qui ont existé ou qui existent se présentent avec un caractère surnaturel. Mais il n'est pas possible que, se contredisant sur des points très importants, elles soient toutes également vraies. Dieu révélateur ne peut se contredire. Il n'y a donc qu'une seule révélation absolument véritable, et cette révélation doit se discerner à des signes frappants et certains. Car si Dieu respecte la liberté humaine jusqu'à ne point empêcher l'homme d'errer et d'altérer la vérité, il lui doit aussi, dans sa sagesse et sa bonté, de ne pas le laisser sans quelque moyen de discerner le vrai du faux.

Nous devons donc étudier les signes de la révélation en général, et spécialement les deux principaux : le miracle et la prophétie.

1. Signes de la révélation en général.

1. On appelle *signes* ou *marques* de la révélation, les moyens par lesquels nous parvenons à connaître l'existence de la révélation divine. On les appelle aussi *critériums* de la révélation, parce qu'ils servent à discerner la révélation vraie des fausses révélations; et *motifs de crédibilité,* parce qu'ils rendent croyable le fait de la révélation.

2. On divise les signes de la révélation en *signes intrinsèques* et en *signes extrinsèques.*

Les premiers sont tirés de la doctrine elle-même; les autres sont des faits qui témoignent en sa faveur.

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN © DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

la foi et la raison, entre les mystères et les vérités rationnelles, il y a une distinction fondamentale, qui n'est méconnue que par des esprits téméraires.

7. Droit de contrôle de l'Église sur les sciences.

« Si quelqu'un dit que les sciences humaines doivent être traitées avec une telle liberté que l'on puisse tenir pour vraies leurs assertions quand même elles seraient contraires à la doctrine révélée : qu'il soit anathème. » (Const. *Dei Filius,* IV, *De la Foi et de la Raison,* can. 2.)

15. Ce que Dieu révèle étant la vérité même, tout ce qui lui est opposé est faux et par là même funeste. Il appartient donc à l'autorité divinement constituée pour la conservation et la défense de la foi, de condamner toute assertion contraire à la parole divine. En remplissant ce devoir, l'Église rend à la science le plus grand des services, celui de la préserver de l'erreur.

8. Immutabilité des dogmes de la foi.

« Si quelqu'un dit que les dogmes définis par l'Église peuvent recevoir, par suite du progrès de la science, un sens différent de celui qu'a tenu et que tient l'Église : qu'il soit anathème. » (Const. *Dei Filius,* IV, *De la Foi et de la Raison,* can. 3.)

16. L'objet même de la foi n'est pas susceptible de perfectionnement ou de progrès ; ce que Dieu a révélé est immuable comme lui-même. Par conséquent, quand le sens d'un dogme a été fixé par l'Église, interprète infaillible de la révélation, il l'est d'une manière définitive, et il n'est pas permis de s'en écarter sous prétexte d'une interprétation plus intelligente et plus haute.

CHAPITRE XX

SIGNES DE LA RÉVÉLATION

« Si quelqu'un dit que la révélation divine n'est pas rendue croyable par des signes extérieurs : qu'il soit anathème. » (Concile du Vatican, Const. *Dei Filius,* III, *De la Foi,* can. 3.)

SOMMAIRE

1. Signes de la révélation en général. — 2. Signes intrinsèques. — 3. Signes extrinsèques. — 4. Conclusion.

Toutes les religions qui ont existé ou qui existent se présentent avec un caractère surnaturel. Mais il n'est pas possible que, se contredisant sur des points très importants, elles soient toutes également vraies. Dieu révélateur ne peut se contredire. Il n'y a donc qu'une seule révélation absolument véritable, et cette révélation doit se discerner à des signes frappants et certains. Car si Dieu respecte la liberté humaine jusqu'à ne point empêcher l'homme d'errer et d'altérer la vérité, il lui doit aussi, dans sa sagesse et sa bonté, de ne pas le laisser sans quelque moyen de discerner le vrai du faux.

Nous devons donc étudier les signes de la révélation en général, et spécialement les deux principaux : le miracle et la prophétie.

1. Signes de la révélation en général.

1. On appelle *signes* ou *marques* de la révélation, les moyens par lesquels nous parvenons à connaître l'existence de la révélation divine. On les appelle aussi *critériums* de la révélation, parce qu'ils servent à discerner la révélation vraie des fausses révélations; et *motifs de crédibilité,* parce qu'ils rendent croyable le fait de la révélation.

2. On divise les signes de la révélation en *signes intrinsèques* et en *signes extrinsèques.*

Les premiers sont tirés de la doctrine elle-même; les autres sont des faits qui témoignent en sa faveur.

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN © DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

2. Signes intrinsèques de la révélation.

3. Les signes intrinsèques sont négatifs ou positifs. Une doctrine religieuse est dite pourvue de ces signes *négatifs,* lorsqu'elle n'est pas en elle-même absurde et nuisible; de ces signes *positifs,* si la doctrine entière répond parfaitement à tous les besoins et à toutes les aspirations légitimes de la nature humaine.

4. Une doctrine est absurde, lorsqu'elle est en contradiction avec elle-même ou avec les principes de la saine raison.

Elle est nuisible, lorsqu'elle tend à rendre les hommes plus vicieux et plus malheureux.

Une doctrine répond à tous les besoins et à toutes les aspirations légitimes de la nature humaine, lorsqu'elle fournit à l'intelligence toutes les lumières, au cœur toutes les consolations, à la volonté toutes les forces, dont l'homme a besoin pour accomplir sa destinée.

5. L'*absence des signes négatifs* dans une doctrine est une preuve évidente de sa fausseté, car Dieu ne révèle rien qui ne soit conforme aux lois de la logique et de nature à rendre les hommes meilleurs et plus heureux. C'est pourquoi on ne peut considérer comme des religions divines : le paganisme, le brahmanisme, le bouddhisme, le mahométisme et le judaïsme moderne; parce qu'on y trouve, ou des assertions incohérentes, ou de graves erreurs philosophiques, ou des principes qui justifient le vice et dont l'application a pour résultat la corruption et la dégradation de l'homme.

6. La *présence des signes négatifs* dans une doctrine religieuse prouve qu'elle a pu être révélée, mais non point que de fait elle ait été révélée; car il n'est pas impossible à l'homme de composer un code de religion ou de morale où tout soit irréprochable aux yeux de la raison : un fondateur de secte n'aurait besoin pour cela qu'à puiser dans la doctrine chrétienne.

7. Quant aux *signes positifs*, c'est-à-dire l'aptitude d'une doctrine à satisfaire pleinement à nos besoins religieux et moraux, et par conséquent à être le principe de notre sanctification et de notre bonheur, leur présence prouve la vraisemblance de la révélation; car il est difficile d'attribuer à l'esprit humain, borné comme il l'est, la conception d'un telle doctrine.

Cela est surtout vrai, si la doctrine en question renferme des solutions satisfaisantes sur la fin dernière de l'homme, sur le culte qu'il doit rendre à Dieu, sur la réalité et les conditions du

pardon des péchés; car nous savons, par l'histoire de la philosophie, que la raison livrée à ses propres forces n'a rien trouvé de décisif et de certain à ce sujet (p. 110, 135).

Si, en outre, la même doctrine renferme des vérités qui dépassent la portée de l'entendement, c'est-à-dire des mystères proprement dits, et de telle nature que, sans offenser en rien la raison, ils fassent admirer les profondeurs de l'essence divine, la sagesse de ses conseils et les merveilles de sa bonté : la présomption qu'elle est divine augmente encore, parce qu'il n'est pas vraisemblable que l'homme conçoive rien de pareil.

8. Enfin, si une religion, à l'exclusion des autres, contient tous les signes intrinsèques, *négatifs et positifs*, on doit la considérer comme certainement révélée; autrement il faudrait dire, contrairement à la croyance universelle, qu'aucune religion n'est révélée parmi celles qui existent.

3. Signes extrinsèques de la révélation.

9. Les signes *extrinsèques* sont des faits manifestes, sensibles, divins, intimement liés au fait de la révélation.

10. Ces faits sont principalement les *miracles* et les *prophéties*.

On range aussi parmi les critériums extrinsèques : la propagation lointaine et rapide d'une doctrine; la constance des martyrs qui ont versé leur sang pour elle; la durée ininterrompue, au sein des persécutions, de la société qui la propage et la défend; la triste fin de ses ennemis et de ses persécuteurs.

On doit également tenir compte des qualités des personnes qui attestent qu'une révélation leur a été faite et qui l'annoncent de la part de Dieu. Si le personnage qui se présente aux hommes comme l'envoyé de Dieu montre une sagesse et des vertus éminentes, et surtout si cette sagesse et ces vertus paraissent plus qu'humaines, on ne peut douter de sa mission divine.

11. Les signes extrinsèques, surtout les miracles et les prophéties, par le fait même qu'ils sont en rapport étroit avec une doctrine qui se donne comme révélée, sont des preuves indubitables de l'intervention du Ciel. Témoignages de la puissance et de la science universelle de Dieu, ils attestent la crédibilité de l'origine divine de la révélation, et par conséquent celle de ses vrais organes, des envoyés de Dieu; et ils l'attestent avec une certitude qui exclut toute espèce de doute.

4. Conclusion.

12. On doit donc regarder comme fausse toute religion : 1° qui ne présente aucun signe positif d'intervention divine; 2° qui contredit les principes de la droite raison; 3° qui a été promulguée par des gens se disant inspirés dont la conduite était manifestement indigne ou dénotait l'hallucination.

13. On doit admettre comme vraie et divine la religion : 1° qui, seule, entre toutes les autres, ne renferme aucune erreur et répond parfaitement à tous les besoins et à toutes les aspirations légitimes de la nature humaine; 2° qui a été annoncée au monde par des personnages qui ont brillé par l'éclat de leurs vertus et de leur sainteté; 3° qui apporte en sa faveur des faits divins, tels que les miracles et les prophéties.

CHAPITRE XXI

DU MIRACLE

« Si quelqu'un dit que les miracles sont impossibles, et par conséquent que tous les récits qui en sont faits, même dans la sainte Écriture, doivent être relégués parmi les fables et les mythes; ou que les miracles ne peuvent être connus avec certitude et qu'ils ne prouvent pas l'origine divine de la religion chrétienne : qu'il soit anathème. » (Const. *Dei Filius,* III, *De la Foi,* can. 4.)

SOMMAIRE

1. Notion du miracle. Sa nature. Ses divers noms. Diverses espèces de miracles. — 2. Possibilité du miracle. Preuves de cette possibilité. Objections. — 3. Causes du miracle. Utilité et nécessité du miracle. — 4. Constatation du miracle. Conditions pour constater le miracle : constatation de la réalité des faits; de leur caractère extranaturel; de leur origine divine; de leur but. — 5. Force probante du miracle.

1. Notion du miracle.

Sa nature, ses divers noms.

1. Le mot *miracle* (de *mirari,* admirer) signifie étymologiquement une chose qui étonne, qui excite l'admiration.

Mais tout ce qui excite l'admiration n'est pas un miracle. L'admiration, l'étonnement a lieu quand se produit un phénomène prodigieux dont on ignore la cause. Si cette cause est naturelle et qu'elle soit connue de quelques-uns, elle n'est un sujet d'étonnement que pour ceux qui ne la connaissent point. Ainsi une éclipse de soleil, qui excite l'admiration du paysan, n'a rien de merveilleux pour l'astronome. Pour qu'il y ait miracle à proprement parler, il faut que le fait soit pleinement admirable, c'est-à-dire que sa cause soit purement et simplement inconnue de tous. Or, une telle cause, c'est Dieu. On appelle donc miracles, des choses qui sont faites par Dieu en dehors des causes qui nous sont connues.

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN
DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

4. Conclusion.

12. On doit donc regarder comme fausse toute religion : 1° qui ne présente aucun signe positif d'intervention divine; 2° qui contredit les principes de la droite raison; 3° qui a été promulguée par des gens se disant inspirés dont la conduite était manifestement indigne ou dénotait l'hallucination.

13. On doit admettre comme vraie et divine la religion : 1° qui, seule, entre toutes les autres, ne renferme aucune erreur et répond parfaitement à tous les besoins et à toutes les aspirations légitimes de la nature humaine; 2° qui a été annoncée au monde par des personnages qui ont brillé par l'éclat de leurs vertus et de leur sainteté; 3° qui apporte en sa faveur des faits divins, tels que les miracles et les prophéties.

CHAPITRE XXI

DU MIRACLE

« Si quelqu'un dit que les miracles sont impossibles, et par conséquent que tous les récits qui en sont faits, même dans la sainte Écriture, doivent être relégués parmi les fables et les mythes; ou que les miracles ne peuvent être connus avec certitude et qu'ils ne prouvent pas l'origine divine de la religion chrétienne : qu'il soit anathème. » (Const. *Dei Filius,* III, *De la Foi,* can. 4.)

SOMMAIRE

1. Notion du miracle. Sa nature. Ses divers noms. Diverses espèces de miracles. — 2. Possibilité du miracle. Preuves de cette possibilité. Objections. — 3. Causes du miracle. Utilité et nécessité du miracle. — 4. Constatation du miracle. Conditions pour constater le miracle : constatation de la réalité des faits; de leur caractère extranaturel; de leur origine divine; de leur but. — 5. Force probante du miracle.

1. Notion du miracle.

Sa nature, ses divers noms.

1. Le mot *miracle* (de *mirari,* admirer) signifie étymologiquement une chose qui étonne, qui excite l'admiration.

Mais tout ce qui excite l'admiration n'est pas un miracle. L'admiration, l'étonnement a lieu quand se produit un phénomène prodigieux dont on ignore la cause. Si cette cause est naturelle et qu'elle soit connue de quelques-uns, elle n'est un sujet d'étonnement que pour ceux qui ne la connaissent point. Ainsi une éclipse de soleil, qui excite l'admiration du paysan, n'a rien de merveilleux pour l'astronome. Pour qu'il y ait miracle à proprement parler, il faut que le fait soit pleinement admirable, c'est-à-dire que sa cause soit purement et simplement inconnue de tous. Or, une telle cause, c'est Dieu. On appelle donc miracles, des choses qui sont faites par Dieu en dehors des causes qui nous sont connues.

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN
DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

2. On peut, avec saint Thomas, définir le miracle : Une œuvre sensible accomplie par Dieu en dehors de l'ordre établi et communément observé parmi les êtres.

3. Le miracle est une *œuvre sensible*. Il faut, en effet, que le miracle tombe sous les sens, pour servir de critérium à la révélation. On ne regarde donc point comme des miracles proprement dits les opérations invisibles de la grâce, les effets des sacrements, les merveilles eucharistiques, etc. Par suite, le miracle n'est pas *surnaturel* au sens strict du mot : il est *préternaturel*.

4. Le miracle est une œuvre *accomplie par Dieu*, soit immédiatement, sans le ministère d'une cause créée; soit médiatement, par le ministère d'un ange ou d'un homme. Le miracle doit donc dépasser les forces et les facultés de toute créature, avoir Dieu pour cause unique adéquate. Par là il se distingue des effets merveilleux qui proviennent, soit des causes physiques, soit des anges bons ou mauvais.

5. Le miracle est accompli *en dehors de l'ordre établi et communément observé parmi les êtres*. C'est par là qu'il est de nature à exciter l'admiration universelle, et qu'il apparaît comme l'effet d'une intervention extraordinaire de Dieu.

6. Il y a principalement deux choses à considérer dans le miracle : l'*effet* produit par une puissance qui dépasse les forces de la nature; et la *fin* du miracle, qui est la manifestation d'une chose surnaturelle. Dans le premier cas, il est appelé, dans la sainte Écriture, *virtus, vertu,* acte de puissance; et dans le second cas, *signum,* ce qui sert de *signe,* de preuve.

Le miracle est aussi, à cause de son excellence, appelé *prodige,* parce qu'il montre quelque chose au loin.

Diverses espèces de miracles.

7. Les principales espèces de miracles sont : 1° le miracle de *premier ordre* et le miracle de *second ordre;* 2° le miracle *physique, intellectuel* et *moral*.

8. Le miracle est de *premier ordre,* quand il s'agit d'un fait que la nature ne peut nullement produire, par exemple la résurrection d'un mort, la glorification du corps de l'homme; ou d'un fait qui va à l'encontre des lois de la nature, par exemple la conservation d'un corps vivant au milieu des flammes, l'arrêt du cours d'un fleuve.

Le miracle est de *second ordre,* quand il s'agit d'un fait que la nature peut produire, mais non de la même manière, par exemple la guérison subite d'une maladie par un signe, une parole.

9. Le miracle est *physique, intellectuel* ou *moral,* suivant que la loi en dehors de laquelle il s'accomplit appartient à l'un de ces trois ordres : *miracle physique,* par exemple une multiplication de pains; *miracle intellectuel,* par exemple la connaissance des futurs libres; *miracle moral,* par exemple la fidélité d'un grand nombre de personnes à une religion persécutée, la constance héroïque des martyrs de cette religion.

2. Possibilité du miracle.

10. Pour quiconque croit en Dieu, la possibilité du miracle est chose évidente. Dieu peut tout, donc il peut faire des miracles. « Dieu, dit Rousseau, peut-il faire des miracles? Cette question sérieusement traitée serait impie, si elle n'était absurde. Ce serait faire trop d'honneur à celui qui la résoudrait négativement que de le punir : il suffirait de l'enfermer. » — De fait, ceux qui nient la possibilité du miracle, ou excluent Dieu de leurs systèmes, comme les matérialistes et les positivistes, ou mutilent le dogme de la Providence, comme les déistes. Tous condamnent le miracle au nom de la science.

Le matérialisme, le positivisme et le déisme étant réfutés[1], il nous reste, après avoir établi directement au préalable la possibilité du miracle, à montrer l'inanité des objections que lui oppose la fausse science.

Preuves de la possibilité du miracle.

11. Le miracle est possible, s'il n'implique aucune répugnance, et s'il est l'objet de la croyance universelle.

Or : 1° le miracle n'implique aucune répugnance ni du côté de Dieu ni du côté du monde; 2° le miracle est l'objet de la croyance universelle.

Le miracle n'implique aucune répugnance.

12. Le miracle n'implique *aucune répugnance du côté de Dieu :* il ne répugne, ni à sa puissance, ni à sa sagesse, ni à son immutabilité.

[1] Voir pour le matérialisme, p. 51; pour le positivisme, p. 18; pour le déisme, p. 81, 83.

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN
DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

13. Le miracle ne répugne point à la *puissance* de Dieu. La création, en effet, n'a pas épuisé ou enchaîné la toute-puissance divine. Le Créateur eût pu établir un autre ordre de choses. Par conséquent, il peut, quand il le veut, agir en dehors de cet ordre, soit en produisant les effets des causes secondes sans leur concours (par exemple, multiplier le blé sans le concours des éléments, guérir les maladies sans remèdes), soit en produisant certains effets auxquels ne s'étend point l'action des causes secondes (par exemple, arrêter le mouvement d'une planète, glorifier un corps vivant).

14. Le miracle ne répugne point à la *sagesse* de Dieu. Le miracle, suivant les incrédules, serait une retouche de l'œuvre divine, ou un acte de caprice, ou bien une cause de trouble dans l'ordre de l'univers. Mais cette idée qu'ils se font du miracle est entièrement fausse. — Le miracle d'abord n'a pas pour but, comme on le suppose arbitrairement, la conservation du monde physique, mais la gloire de Dieu et le salut de l'homme. En établissant l'ordre de la nature, le Créateur y a mis toute la perfection nécessaire. Par conséquent, ce n'est pas pour corriger, pour réparer son œuvre en certaines parties, pour y combler des lacunes, qu'il opère des effets surnaturels; mais pour nous révéler sous d'autres aspects sa puissance, sa sagesse, sa bonté ou sa justice, comme nous le verrons plus loin en parlant de la *cause finale* du miracle (n° 25). — Il suit de là que le miracle n'est point un acte de caprice; c'est un événement qui a sa place marquée de toute éternité dans le plan universel, pour compléter la beauté de l'œuvre divine. — Enfin, le miracle n'introduit aucun trouble dans le cours de la nature; il est une exception fort rare, et il ne supprime aucune loi physique. « En quoi l'ordre de la nature est-il troublé, si, par une exception voulue et prévue, le feu, tout en conservant sa propriété de consumer, ne consume pas? si l'eau du fleuve, en conservant sa propriété de couler, remonte vers sa source? si tel malade est guéri sans médecin et sans remèdes? si un mort vient reprendre la place qu'il occupait quelques jours auparavant [1]? »

15. Le mirable ne répugne point à l'*immutabilité* de Dieu. Car le miracle qu'il opère dans le temps, Dieu l'a prévu et voulu de toute éternité. Il n'y a donc point de changement dans sa volonté quand il agit en dehors du cours naturel des choses.

[1] L'abbé Moigno, *les Splendeurs de la Foi*, t. IV, p. 495.

16. Le miracle n'implique *aucune répugnance du côté du monde*. Pour que le miracle fût impossible de ce côté, il faudrait que l'ordre de la nature fût nécessaire et essentiel. Mais cet ordre est contingent et accidentel. On peut supposer, en effet, que les agents naturels, sans perdre aucune de leurs propriétés, ne produisent pas leurs effets dans telle ou telle circonstance particulière. Tout le monde sait qu'une force physique est paralysée dans ses effets par une force supérieure qui agit en sens opposé : la force attractive de l'aimant tient suspendu le fer qui, livré à lui-même, tomberait vers la terre; la force vitale, dans la plante ou dans l'animal, met obstacle à l'action des forces physico-chimiques qui tend à désagréger le composé organique. L'homme exerce un grand empire sur la nature, soit en empêchant les causes secondes de produire leurs effets, soit en déterminant la production de nouveaux phénomènes. Grâce aux découvertes de la science, il dispose des agents naturels et leur fait produire des merveilles à son profit. Si l'ordre des choses peut ainsi être transformé, modifié par les forces finies, pourquoi ne le serait-il pas par Dieu, Maître souverain de la nature, et dont la puissance n'a point de limites?

17. Nous pouvons même comprendre que l'intervention de Dieu par le miracle ne va pas contre les forces naturelles, mais s'y adapte et s'y ajoute sans qu'il y ait perturbation dans l'ordre établi. Pour le miracle de *translation locale*, Dieu peut donner à un homme, à l'air ou au vent, un supplément soudain de forces physiques capables de transporter un prophète à plusieurs lieues de distance, de transporter les lourdes portes d'une ville sur une montagne, etc. Pour les changements miraculeux d'*état physique*, la marche, par exemple, d'un homme sur les eaux, Dieu peut augmenter la densité de l'eau ou diminuer celle du corps de l'homme. Pour les changements miraculeux d'*état chimique*, la transformation de l'eau en vin, par exemple, Dieu peut, soit en les créant, comme il crée à chaque instant des âmes humaines, soit en les empruntant à des corps préexistants, ajouter les atomes constitutifs du vin à ceux que l'eau possède déjà. Pour les miracles *physiologiques*, par exemple une guérison subite, Dieu peut donner à la nature un surcroît de force pour vaincre son mal, éliminer un poison ou un élément morbide; pour la conservation de la vie dans un jeûne prolongé ou au milieu des flammes, accroître la puissance de résistance du corps contre les causes de destruction; pour la résurrection d'un mort, unir de nouveau l'âme spi-

rituelle au cadavre et lui donner assez d'énergie vivifiante pour en refaire un corps vivant. Dans tous ces prodiges, il n'y a rien de formellement contraire aux lois de la nature; ce sont des faits *préternaturels*, mais non *contranaturels*. Le miracle n'est donc point en contradiction avec l'ordre des choses[1].

Le miracle est l'objet de la croyance universelle.

18. Partout et toujours l'humanité a cru au miracle. Cette croyance est prouvée : 1° par la prière, qui suppose que Dieu intervient directement dans le gouvernement de l'univers, et que pour nous exaucer, non seulement il se sert des forces de la nature, mais qu'il peut agir, s'il le juge convenable, au-dessus et en dehors d'elles, ce qui constitue précisément le miracle; 2° par le grand nombre de prodiges dont sont remplis les livres sacrés et les traditions religieuses des peuples. Or, si le miracle était impossible, cette croyance serait inexplicable.

19. Dira-t-on que l'humanité crédule et superstitieuse a admis de faux miracles, et que cette circonstance a infirmé les miracles en général? Nous répondrons avec Pascal : « Qu'au lieu de conclure qu'il n'y a point de vrais miracles, puisqu'il y en a de faux, il faut dire, au contraire, qu'il y a de vrais miracles, puisqu'il y en a de faux, et qu'il n'y en a de faux que par cette raison qu'il y en a de vrais. »

Objections.

20. *Première objection.* — La science est impossible si les lois de la nature ne sont pas nécessaires et immuables. Or le miracle est en opposition avec cette nécessité et cette immutabilité. On ne peut donc admettre le miracle.

Réponse. — Les sciences de la nature n'ont d'autre objet que de rechercher les causes des phénomènes et d'expliquer la manière dont ces causes produisent leurs effets. Quant à savoir si les lois du monde physique sont nécessaires ou contingentes, c'est une question qui relève exclusivement de la métaphysique. Par conséquent, les sciences de la nature sont possibles, lors même que les lois physiques ne seraient point immuables.

21. *Deuxième objection.* — Les lois de la nature s'expriment par des formules mathématiques; elles sont donc nécessaires et immuables.

Réponse. — Elles s'expriment par des formules mathématiques, parce

[1] Jules Didiot, *Logique naturelle objective*, théor. XXVI.

qu'elles ont une nécessité conditionnelle. Comme elles consistent dans le rapport d'un être avec ses opérations, rapport qui est ordinairement constant et invariable, elles sont stables et efficaces tant que les causes restent les mêmes et opèrent dans les mêmes conditions. Mais cette nécessité n'est pas absolue. Que la cause soit modifiée, que les circonstances où elle opère ne soient plus les mêmes, la loi cesse d'être appliquée. Quand, par exemple, on soulève un fardeau, la force musculaire des bras apporte une résistance à la loi de l'attraction universelle. A plus forte raison, Dieu, qui a créé librement les causes secondes, peut les modifier ou changer les conditions dans lesquelles elles opèrent ordinairement.

22. *Troisième objection.* — La science est la faculté de prédire infailliblement les effets des agents naturels; or, si le miracle est possible, c'en est fait de cette faculté prophétique; l'événement cessera d'être certain à l'avenir.

Réponse. — Les miracles étant fort rares et dénotant toujours la main divine, ils ne sont nullement un obstacle aux inductions et aux prévisions de la science. Parce que le Jourdain s'est arrêté une fois dans son cours, il ne s'ensuit point qu'on n'ait pas la certitude physique que tous les fleuves roulent continuellement leurs eaux suivant la pente du terrain.

3. Causes du miracle.

23. Le miracle a deux espèces de causes : la *cause efficiente* et la *cause finale*.

Cause efficiente du miracle.

24. Le miracle proprement dit, étant un fait produit en dehors de l'ordre de toute nature créée, a *Dieu seul* pour cause, car il n'y a que Dieu qui soit au-dessus de cet ordre de toute nature créée. Il ne suffit donc pas, pour qu'un fait soit miraculeux, au sens rigoureux du mot, qu'il s'accomplisse en dehors du cours de la nature, telle qu'elle nous est connue : il faut qu'on reconnaisse à des signes certains qu'il ne peut provenir que de Dieu.

On conçoit, en effet, qu'un agent surhumain, mais créé, comme le démon, puisse intervenir dans le monde sensible d'une manière extraordinaire. Mais ce n'est pas là un vrai miracle, un miracle divin, parce que tout ce que fait une créature par sa propre vertu est toujours selon l'ordre de la nature créée. Il reste donc que Dieu seul est la cause efficiente des miracles, bien qu'il puisse se servir dans leur accomplissement des anges ou des hommes comme causes instrumentales ou ministérielles.

Cause finale du miracle. Son utilité et sa nécessité.

25. Le miracle ne peut avoir pour but, comme nous l'avons dit (n° 14), la conservation ou la réparation de l'ordre physique et naturel. Il appartient par sa fin à l'ordre moral et surnaturel, et se rattache au plan universel de la Providence, comme il est facile de s'en convaincre en considérant son *utilité* et sa *nécessité*.

26. Les miracles ont d'abord une *utilité générale*, celle de manifester plus vivement aux hommes l'existence de Dieu et sa présence dans le monde. Peu attentifs à la puissance que Dieu a déployée dans la création des substances et à la sagesse qui préside à l'ordre admirable de l'univers, parce que nous sommes habitués à ce spectacle, le miracle nous frappe par son étrangeté et nous fait sentir d'une manière extraordinaire l'action divine. Les miracles réveillent ainsi notre foi en Dieu.

27. Les miracles ont ensuite une *utilité particulière*, car ils peuvent servir à notre perfectionnement moral, quand ils ont pour objet, soit de prouver la sainteté d'une personne et de la proposer à notre imitation, soit de punir les crimes et la scélératesse des impies.

28. Les miracles sont *nécessaires* pour établir la vérité et l'origine céleste de la doctrine révélée. Quelque sublime et pure que soit cette doctrine, elle ne suffit pas par elle-même à s'imposer à la masse des hommes, trop bornés, trop remplis de préjugés, trop esclaves de leurs appétits sensuels, pour ajouter foi aux mystères et accepter les préceptes d'une morale austère qui condamne leurs passions. Il faut que la parole divine soit démontrée aux hommes, par des faits divins, par des arguments qui aient une force divine.

4. Constatation du miracle.

Conditions pour constater le miracle.

29. Ceux des incrédules qui admettent la possibilité absolue du miracle se réservent de soutenir qu'il est impossible d'en constater historiquement l'existence. Suivant eux, il n'y a que les savants de profession qui puissent reconnaître qu'un fait est miraculeux, parce que cette constatation exige les procédés en usage dans les laboratoires pour les expériences de physique ou

de chimie. Or, jamais un miracle n'a été constaté dans ces conditions précises, jamais un thaumaturge n'a ressuscité un mort devant « une commission composée de physiologistes, de physiciens, de chimistes, de personnes exercées à la critique historique[1] ». Par conséquent, tous les miracles dont fait mention l'histoire doivent être rejetés comme un produit de la crédulité et de l'ignorance.

30. A l'encontre de ces exigences aussi ridicules qu'impies de sophistes éhontés, nous disons que, pour constater le miracle, il faut et il suffit de reconnaître : 1° la réalité du fait extraordinaire ; 2° le caractère préternaturel de ce fait ; 3° son origine divine ; 4° le but où il tend. Or cette reconnaissance est à la portée des esprits les plus simples, pourvu qu'ils soient doués de bon sens et débarrassés de tout préjugé.

Constatation de la réalité des faits.

31. Les faits miraculeux peuvent être connus avec la même certitude que les phénomènes naturels, car ce sont des faits qui tombent sous les sens. On peut donc leur appliquer toutes les règles du témoignage. Qu'il s'agisse, par exemple, de la résurrection d'un mort : c'est un homme qui a vécu, qui est mort, et qui vit de nouveau. Or il n'est personne qui ne puisse s'assurer des phénomènes de la vie et de la mort. Ce qu'il y a d'extraordinaire ici, c'est que la vie, dans la même personne, succède à la mort, au lieu que d'ordinaire un mort ne revient point à la vie. Mais les témoins de ce fait sont d'autant plus dignes de foi qu'ils l'ont observé avec plus d'attention, parce qu'il s'accomplit en dehors du cours de la nature, et qu'ils sont d'autant moins disposés à l'admettre qu'il se produit en faveur d'une religion qui est odieuse aux passions. C'est donc sans raison que les incrédules refusent toute valeur au témoignage qui a pour objet un fait préternaturel.

Constatation du caractère extranaturel des faits.

32. Quand il se produit un fait extraordinaire qu'on est généralement porté à regarder comme extranaturel, pour constater qu'il a vraiment ce caractère, on cherche s'il y a dans la nature visible une force capable de le produire de la manière dont il

[1] RENAN.

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN
DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

s'est accompli. Si cette force ne se trouve point, si on voit clairement que le fait merveilleux dépasse la puissance de la nature corporelle ou celle de l'homme, il n'y a pas de doute qu'il ne soit extranaturel.

33. *Première objection.* — Nous ne connaissons pas toutes les forces, tous les secrets de la nature. On ne peut donc affirmer que les faits appelés vulgairement miraculeux, ne sont pas dus à quelque énergie naturelle que la science découvrira peut-être un jour.

Réponse. — Il n'est pas besoin de connaître tous les secrets de la nature pour savoir avec certitude si la cause de tel effet donné est naturelle ou non. Quand un effet se produit uniformément dans les mêmes conditions, il est le résultat d'une force naturelle; mais s'il se produit en dehors du cours ordinaire des choses, il a une cause extranaturelle. Supposer que dans ce dernier cas il est le résultat d'une force naturelle qu'on ignore, c'est mettre la nature en contradiction avec elle-même. Un corps vivant, par exemple, demeure incombustible au milieu des flammes; si l'on prétend que ce fait est purement naturel, il s'ensuivra que la même force tantôt consumera un corps vivant, tantôt le conservera; en sorte que les lois physiques qui, au dire des rationalistes, sont nécessaires et immuables quand il s'agit de nier la possibilité du miracle, perdent complètement ces caractères et cessent d'être des lois lorsqu'il s'agit d'expliquer naturellement le miracle. C'est ainsi que l'incrédulité se ment à elle-même.

34. *Deuxième objection.* — La science moderne, grâce à l'étude des phénomènes physiques et aux résultats merveilleux de la suggestion hypnotique, est parvenue à expliquer et même à reproduire tous les miracles, y compris ceux de l'Évangile. Il ne faut voir dans tous ces prodiges que les effets de l'imagination, qui atteint une force incroyable dans certaines conditions [a].

Réponse. — Ce n'est pas d'aujourd'hui qu'on connaît les singuliers effets de l'imagination sur l'organisme et son rôle dans la guérison de certaines maladies nerveuses. Les médecins de la Salpêtrière et de l'école de Nancy trouveront dans l'ouvrage de la *Béatification des Saints*, de Benoît XIV, à peu près toutes leurs observations physiologiques sur ce genre de maladies. Il n'est pas impossible, déclare le savant pontife, que l'imagination guérisse instantanément les maladies nerveuses; ce qui a empêché, plus d'une fois, le Saint-Siège de ranger la guérison des paralysies au nombre des miracles. Sur cette question, l'Église adopte les conclusions des médecins les plus savants et les plus consciencieux, qui sont obligés d'avouer que si parfois ils peuvent faire cesser des contractions, des convulsions, des agitations nerveuses, des paralysies, ils sont

[a] « C'est l'imagination qui fait le miracle. » (BERNHEIM, professeur à la faculté de médecine de Nancy.)

complètement impuissants à guérir par les suggestions ou l'hypnotisme les lésions organiques, les plaies purulentes, les cancers, les caries des os, etc., c'est-à-dire la plupart des maladies qui affligent l'humanité.

Constatation de l'origine divine des faits extraordinaires.

35. Quand il est établi qu'un fait n'a pas pour cause un agent de ce monde visible, il reste à savoir s'il a Dieu pour auteur ou bien un esprit mauvais [a]. Quant aux esprits bons, nous savons qu'ils sont les ministres fidèles de Dieu et qu'ils ne feront jamais rien pour nous tromper.

Or il y a des signes certains qui permettent de discerner les miracles divins des prestiges diaboliques.

36. Si les miracles accomplis sont d'un ordre supérieur et qu'ils dépassent toute force créée, comme la résurrection d'un mort, ils doivent évidemment être attribués à la seule puissance divine.

37. S'ils sont d'un ordre inférieur, et qu'il y ait lieu d'hésiter entre l'intervention de Dieu et celle des démons, on examine le fait au point de vue logique et moral.

1° Au *point de vue logique*, c'est-à-dire dans ses rapports avec la vérité. Tout fait extraordinaire qui se présente en opposition flagrante avec les vérités d'ordre rationnel, qui sont évidentes d'elles-mêmes ou par démonstration, doit être considéré comme diabolique. Ainsi, tous les prodiges évoqués en faveur du polythéisme, du panthéisme, du mahométisme, du brahmanisme, du bouddhisme, sont condamnés par ce seul fait qu'on les donne comme preuves de théories incontestablement fausses en matière de religion. De même, tout le merveilleux du spiritisme ne peut avoir une origine divine, car les spirites enseignent l'indifférence des cultes, l'inutilité de la prière, nient l'indissolubilité du mariage, l'éternité des peines de l'autre vie, etc.

[a] Les esprits, soit bons, soit mauvais, peuvent opérer certaines choses merveilleuses qui dépassent la puissance de l'homme et de la nature corporelle, car ils sont doués de facultés supérieures à celles que nous remarquons dans ce monde visible. Ainsi, ils peuvent transporter les corps avec une grande rapidité, les tenir élevés dans les airs, en unir et en séparer les parties, produire des effets de lumière, de chaleur, d'électricité, de magnétisme, agir sur le système nerveux de l'homme, troubler les organes des sens et de l'imagination, exciter nos représentations sensibles sans la présence des objets extérieurs, suspendre la sensibilité, etc.; et comme ils connaissent les forces les plus secrètes de la nature, ils peuvent en faire toutes sortes d'applications, au grand étonnement de l'homme, qui ne voit point ces agents mystérieux.

2° Au *point de vue moral*, c'est-à-dire dans ses rapports avec l'honnêteté des mœurs. Tout fait extraordinaire qui flatte les passions, justifie le vice, ne peut venir que du démon. A ce titre, on doit considérer comme prestiges diaboliques les œuvres merveilleuses du paganisme indien ou gréco-romain, du mahométisme et de certaines sociétés secrètes.

38. On examinera aussi, pour discerner les vrais miracles, le caractère de l'opérateur et la nature de l'œuvre.

L'*opérateur* a-t-il des mœurs honnêtes? est-il pieux et humble? Un tel homme n'est point le suppôt du démon. Dans le cas contraire, on doit se défier. Dieu ne se sert pas ordinairement des méchants pour faire son œuvre.

Si, dans l'*œuvre* considérée en elle-même et dans ses circonstances, il se rencontre quelque chose d'indécent et de criminel; si l'œuvre n'a pas d'autre objet que de servir de pâture à la curiosité publique, comme seraient des bruits effrayants, des évocations de fantômes, des danses de meubles, des contorsions, des convulsions; si elle ne produit dans les assistants que la stupéfaction, la défiance ou la crainte : on peut dire qu'il n'y a pas là de miracle divin, car les œuvres de Dieu sont pures et saintes, ce sont des œuvres de bienfaisance et de miséricorde; même dans des cas exceptionnels de châtiments justes et sévères infligés à des impies, elles ont toujours un caractère de gravité et inspirent le respect, la confiance et l'amour.

Constatation du but d'un miracle.

39. Le but du miracle, c'est-à-dire ce qu'il tend à prouver, ressort des paroles du thaumaturge, ou des conditions dans lesquelles s'opère le prodige.

Dans le premier cas, le thaumaturge déclare, comme l'a fait Jésus-Christ, que ses miracles ont pour but de prouver la divinité de sa mission, de sa doctrine.

Dans le second cas, les miracles, étant accomplis par un saint, ou au tombeau d'un saint, ou dans un lieu marqué par une apparition céleste, ont pour but évident de manifester la sainteté du personnage dont Dieu se sert comme d'instrument, ou la réalité de l'apparition; et par suite ils prouvent toujours la vérité de la religion au sein de laquelle se manifestent ainsi la puissance, la sagesse et la bonté de Dieu.

5. Force probante du miracle.

40. Le miracle, étant l'œuvre de Dieu, est évidemment un signe de vérité. Par conséquent, s'il se fait pour attester la mission divine d'un personnage, la révélation d'un article de foi, l'autorité céleste d'une institution, il est une démonstration indubitable de la vérité de ces faits : nous sommes absolument certains que ce personnage est l'envoyé de Dieu, que la vérité dogmatique ou pratique qu'il propose à notre croyance, à notre obéissance, est une vérité divine; que cette institution a pour auteur Dieu lui-même. Car Dieu ne peut faire des miracles en faveur de l'imposture et de l'erreur.

41. La force démonstrative du miracle a toujours été reconnue dans l'humanité. *Quel miracle faites-vous, afin que nous croyions en vous*[1] ? disaient les Juifs à Jésus. Et lorsque saint Paul guérit le boiteux de Lystre, la foule s'écria en parlant de lui et de Barnabé : *Des dieux semblables à des hommes sont descendus vers nous*[2]. Et on s'apprêta à leur sacrifier des taureaux.

---

[1] S. Jean, VI, 30. — [2] *Actes*, XIV, 10.

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN
DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

CHAPITRE XXII

DE LA PROPHÉTIE

SOMMAIRE

1. Notion de la prophétie. Définition. Caractères de la vraie prophétie. — 2. Possibilité de la prophétie. — 3. Constatation de la prophétie. — 4. Force probante de la prophétie.

1. Notion de la prophétie.

Définition.

1. La prophétie, prise dans le sens strict du mot, est la prédiction certaine et précise d'un événement futur, qui ne peut être connu ni prévu par les causes naturelles.

La prophétie est une *prédiction*, c'est-à-dire une parole extérieure par laquelle est annoncé antérieurement un fait extérieur.

Elle est une prédiction *certaine* et *précise*, et non point conjecturale, faite au hasard, vague et équivoque, comme il s'en fait parmi les hommes, et comme on en trouve dans les oracles païens.

Elle prédit un *événement futur qui ne peut être connu par les causes naturelles :* l'objet de la prophétie doit donc être un fait dont la cause unique ou principale soit la volonté libre de Dieu ou d'une créature.

2. On ne doit donc pas regarder comme une prophétie la prédiction de choses qui découlent nécessairement de leurs principes. Ainsi, dans l'ordre physique, le savant peut annoncer d'avance avec certitude l'apparition de tel phénomène, par exemple une éclipse, en s'appuyant sur l'expérience et le principe d'induction. Dans l'ordre moral, un moraliste, un homme d'État, connaissant le caractère d'un homme, ses habitudes, ses inclinations, ou les mœurs et les idées d'un peuple, pourra plus

ou moins déterminer le sort de cet homme ou de ce peuple, mais seulement d'une manière générale et sans pouvoir rien préciser.

3. Dans les mêmes cas, les purs esprits, anges ou démons, dont l'intelligence est plus parfaite que la nôtre, peuvent prévoir et conjecturer à un degré qui dépasse nos moyens naturels de connaître. Mais ils ne peuvent pas naturellement prédire d'une manière certaine les événements contingents, car ils ne connaissent pas la volonté de Dieu et ils ne sont pas maîtres de notre volonté.

Caractères de la vraie prophétie.

4. D'après ce qui précède, une prophétie véritable doit présenter les trois caractères suivants :

1° Elle doit avoir été faite avant l'événement, et d'une manière certaine, déterminée;

2° Il faut que l'événement ait lieu exactement comme il a été prédit;

3° Il faut que l'accord de l'événement avec la prédiction ne puisse pas être attribué au hasard ni à une conjecture humaine ou diabolique.

2. Possibilité de la prophétie.

5. La prophétie est évidemment possible : 1° si Dieu connaît d'une manière certaine tous les événements futurs libres et contingents; 2° s'il peut communiquer sa prescience à une créature intelligente; 3° s'il peut, par l'intermédiaire de cette créature, communiquer à d'autres cette prédiction.

6. *Dieu connaît d'une manière certaine tous les événements futurs libres et contingents.* La science de Dieu, en effet, étant parfaite et infinie, embrasse d'une manière adéquate tout ce qui est connaissable, tout ce qui a été, tout ce qui est et tout ce qui sera. — Si Dieu connaissait les choses futures à la manière de l'homme, à mesure seulement qu'elles arrivent, il s'ensuivrait : 1° que son intelligence serait perfectible, sujette à la succession, ce qui répugne à sa nature parfaite ; 2° qu'il lui serait impossible de disposer à ses fins, de toute éternité et infailliblement, les actes libres de l'homme, ce qui répugne à sa Providence.

7. *Dieu peut communiquer sa prescience à une créature intelligente*, soit *intellectuellement*, par inspiration ou illumination

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

de l'esprit, soit *sensiblement*, par des apparitions externes ou par des visions de l'imagination.

8. *Dieu peut, par l'intermédiaire d'une créature, communiquer à d'autres la révélation de l'avenir.* Il suffit pour cela que l'envoyé de Dieu exprime, telle qu'il l'a reçue, la révélation de l'avenir, et qu'il donne des preuves de sa mission, soit par la sainteté extraordinaire de sa vie, soit par des miracles.

9. Cette preuve rationnelle de la possibilité de la prophétie est confirmée par le consentement universel et par l'histoire.

1° Par le *consentement universel*. Il n'est pas un peuple qui n'ait eu foi à la prescience divine et à la communication aux hommes de cette prescience. Sans parler des juifs et des chrétiens, dont les livres saints contiennent un grand nombre de prophéties, partout et à toutes les époques, dans le monde païen, cette croyance a été en vigueur, comme en témoignent la consultation des oracles, la divination par la nécromancie, par les augures; les sortilèges, l'astrologie, etc. Qu'il y ait dans ces pratiques superstitieuses de la supercherie ou action réelle d'esprits surhumains, peu importe. Le fait de la croyance universelle à la prophétie est une preuve péremptoire de la possibilité de la prophétie, car l'humanité tout entière ne peut admettre partout et toujours ce qui répugne à la saine raison.

2° Par l'*histoire*. Il est incontestablement prouvé par l'histoire que les prophéties de l'Ancien Testament se sont réalisées en la personne de Jésus-Christ, et que celles de l'Évangile ont eu et ont encore leur accomplissement. Le nier, ce serait enlever toute sa valeur au témoignage historique. La prophétie existe, donc elle est possible.

3. Constatation de la prophétie.

10. Il y a lieu de constater : 1° la réalité de la prophétie ; 2° sa divinité.

11. La *réalité de la prophétie* se constate par l'application des règles ordinaires de la critique historique. Tel personnage, à telle époque, a annoncé d'une façon claire et formelle, et de la part de Dieu, tel événement futur libre qu'il ne pouvait naturellement prévoir et prédire; l'événement s'est accompli de la manière dont il avait été annoncé : voilà deux faits sensibles qu'il n'est pas plus difficile de constater que d'autres faits. Soit, par

exemple, la prophétie de Jésus-Christ touchant la destruction de Jérusalem. Nous avons, comme témoins immédiats de la prédiction, les Apôtres, et comme témoins de la réalisation de la prophétie, l'historien Josèphe et les autres assistants, dont le récit nous a été transmis par les historiens romains.

12. La *divinité de la prophétie* se constate par l'examen du fait et des circonstances qui environnent la prédiction et son accomplissement. Si l'événement n'a pu être prévu d'une manière précise dans ses causes naturelles, et que son accord avec la prédiction ne soit pas l'effet du hasard, la prophétie est évidemment divine. Car un acte libre, divin ou humain, ne peut être connu à l'avance que de Dieu seul. Telle est, par exemple, la prédiction d'Isaïe sur la délivrance des Juifs par Cyrus ; il est de toute évidence que le prophète a été inspiré de Dieu.

4. Force probante de la prophétie.

13. Cette force est identique à celle du miracle. Toute prophétie faite pour confirmer une doctrine démontre invinciblement, dès qu'elle est accomplie, la vérité de cette doctrine. La prophétie, en effet, ne pouvant venir que de Dieu, est un vrai miracle, un miracle dans l'ordre intellectuel. Par conséquent, elle a la même force démonstrative que le miracle. Il n'y a que cette différence : c'est que le miracle prouve à l'instant même qu'il se produit, au lieu que l'argument tiré de la prophétie n'a de valeur qu'après qu'elle est réalisée. C'est ainsi que les prophéties messianiques n'ont pu être invoquées par les apologistes que lorsqu'elles ont eu reçu en Jésus-Christ leur parfait accomplissement. De même, les prophéties de Jésus-Christ, et en particulier celle de sa résurrection, n'ont été une preuve de sa divinité qu'après leur réalisation.

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN ®
DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

CHAPITRE XXIII

SOURCES DE LA RÉVÉLATION : LA TRADITION

« La révélation surnaturelle, suivant la foi de l'Église universelle, proclamée par le saint concile de Trente, est contenue dans les *livres écrits* et dans les *traditions non écrites* qui, reçues de la bouche de Jésus-Christ même par les Apôtres, ou, sous l'inspiration du Saint-Esprit, transmises de main en main par ces mêmes Apôtres, sont parvenues jusqu'à nous. » (Const. *Dei Filius*, II, *De la Révélation.*)

SOMMAIRE

1. Valeur du témoignage pour les faits surnaturels. — 2. Nature de la tradition. — 3. Objet et valeur du témoignage de l'Eglise.

1. Valeur du témoignage pour les faits surnaturels.

1. L'intervention de Dieu dans le monde par des communications surnaturelles est évidemment un fait historique. Les miracles et les prophéties qui prouvent l'origine divine de la révélation sont également des faits historiques. C'est donc au témoignage que nous devons avoir recours pour connaître la religion révélée.

2. C'est en vain qu'on a essayé d'ébranler la valeur du témoignage en ce qui concerne les faits surnaturels, sous prétexte que ceux qui racontent ces faits ont pu se tromper ou voulu tromper. Les faits surnaturels, comme les miracles et les prophéties, sont des faits extérieurs, sensibles, de grave importance, et au sujet desquels il est d'autant plus difficile de se tromper ou de tromper qu'ils soulèvent contre eux toutes les passions humaines. Ils peuvent donc se constater comme les faits naturels. Si donc ceux qui les racontent sont d'accord entre eux, et que cet accord ne puisse s'expliquer ni par une entente commune ni par une cause commune de mensonge et d'illusion,

leur témoignage présente toutes les garanties de certitude désirables.

3. La religion révélée est celle qui s'appuie manifestement sur des signes divins. Mais quelle est cette religion?

De l'aveu d'écrivains peu suspects, s'il y a une religion vraie, ce ne peut être que la religion catholique, parce que les autres, pour quiconque est de bonne foi et sans parti pris, ne supportent pas l'épreuve d'une critique même superficielle[a].

C'est donc vers l'Église catholique que nous devons diriger nos recherches. Elle affirme être en possession de la vérité révélée, et donne, comme preuve de sa mission céleste, les *faits* relatés dans la *tradition* et l'*Écriture sainte.*

Avant d'étudier ces faits merveilleux, l'Apologétique examine les sources historiques qui les contiennent.

2. Nature de la tradition.

4. La *tradition*, considérée comme source historique, est la transmission d'un fait de bouche en bouche. Tout événement qui intéresse un peuple passe des témoins immédiats à tout le reste de la nation, et se conserve indéfiniment, surtout si la tradition est fixée dans des écrits et des monuments. Il n'est pas de société qui ne vive de traditions, lui rappelant ses origines, les faits mémorables de son existence, sa constitution, son caractère, et lui révélant d'une certaine manière ses destinées.

5. Comme toute société, l'Église a donc ses traditions : elle est son propre témoin à elle-même; et si, quand on veut connaître l'histoire des Assyriens, des Égyptiens, des Grecs, des Romains, des peuples modernes qui se sont formés au moyen âge, on a recours aux traditions orales ou écrites de ces peuples, on doit de même interroger l'Église sur les faits qui constituent son existence historique.

---

[a] « Il n'y a qu'une révélation qui vaille la peine d'être examinée, c'est la révélation chrétienne; et, au sein de celle-ci, il n'y a qu'un système sérieux et logique, c'est le catholicisme. » (Mollock.)

« Croyez-vous en Dieu? Si oui, vous devez être chrétien catholique... Si vous reconnaissez un Dieu, agenouillez-vous immédiatement devant le crucifix : là est le vrai Dieu. » (Proudhon.)

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN
DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

3. Objet et valeur du témoignage de l'Église.

6. Le témoignage de l'Église a pour objet principal le *fait de la révélation divine*, ainsi que les *miracles* et les *prophéties*, qui sont les signes très certains de cette révélation. — Bien que dans sa forme actuelle elle ne date que de Jésus-Christ, l'Église affirme que son berceau est celui même de l'humanité ; que la religion qu'elle enseigne est identique pour le fond à la religion primitive et à la religion mosaïque ; que cette religion vient de Dieu, et que Dieu l'a confirmée par des prodiges surnaturels sans nombre, depuis la création de l'homme jusqu'à nos jours. C'est pourquoi l'Église joint à ses propres traditions les traditions patriarcales et judaïques, et en fait un faisceau unique pour rendre témoignage à la divinité de la révélation.

7. Si nous avions déjà exposé les preuves de sa divinité, nous dirions que le témoignage traditionnel de l'Église a une *valeur divine*.

8. Mais, à ne le considérer qu'au point de vue simplement naturel, ce témoignage a la plus grande *valeur historique* qu'on puisse désirer. — De toutes les sociétés qui existent ou ont existé en ce monde, sociétés religieuses ou civiles, il n'en est pas de comparable à l'Église, sous le rapport de la durée, de l'universalité, de l'unité, de l'influence exercée et des combats soutenus pour conserver son indépendance. — Les faits dont témoigne l'Église, soit enseignante, soit enseignée, sont des faits extérieurs, sensibles, d'une importance capitale, puisqu'ils intéressent la destinée suprême de l'homme. — Les témoins immédiats et médiats de ces faits jouissent d'une autorité incomparable par le nombre, la science et la vertu. C'est une multitude innombrable d'hommes, parmi lesquels brillent les Pères et les Docteurs de l'Église, des savants de premier ordre, une foule de saints et de martyrs. — On trouve donc dans le témoignage de l'Église, soit du côté des faits, soit du côté des témoins, toutes les conditions requises de crédibilité.

CHAPITRE XXIV

SOURCES DE LA RÉVÉLATION : L'ÉCRITURE SAINTE SON OBJET, SON EXCELLENCE

SOMMAIRE

1. Les livres de la sainte Ecriture. Ancien Testament. Nouveau Testament. — 2. Texte original et versions de la sainte Ecriture. — 3. Excellence de la sainte Ecriture : Unité de la Bible. Universalité de la Bible. Beauté littéraire de la Bible.

Faisant abstraction pour le moment de l'inspiration surnaturelle et divine des Livres saints, et les considérant comme de simples monuments historiques, nous allons, après en avoir donné une notion générale et dit un mot de leur excellence, établir leur autorité humaine, comme nous l'avons fait pour le témoignage traditionnel de l'Église.

1. Les livres de la sainte Écriture.

1. Les livres sacrés portent différents noms. On les appelle l'*Écriture*, les *Écritures*, les *Saintes Lettres*, les *Livres saints*, la *Bible* ou le livre par excellence, parce qu'ils contiennent la parole de Dieu ; *Testament* (Ancien et Nouveau), parce qu'ils renferment l'alliance de Dieu avec les hommes, alliance qui n'a été valide que par la mort du testateur, Jésus-Christ, Fils de Dieu fait homme.

2. La Bible se divise en deux parties principales : l'Ancien et le Nouveau Testament.

L'Ancien Testament comprend tous les livres antérieurs à la venue de Jésus-Christ, et le Nouveau tous ceux qui sont postérieurs à sa venue.

Chaque Testament se subdivise en trois parties : 1° les livres *historiques* ; 2° les livres *moraux*, ou *sapientiaux* ; 3° les livres *prophétiques*, ou annonçant l'avenir.

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN ® DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

3. Objet et valeur du témoignage de l'Église.

6. Le témoignage de l'Église a pour objet principal le *fait de la révélation divine*, ainsi que les *miracles* et les *prophéties*, qui sont les signes très certains de cette révélation. — Bien que dans sa forme actuelle elle ne date que de Jésus-Christ, l'Église affirme que son berceau est celui même de l'humanité ; que la religion qu'elle enseigne est identique pour le fond à la religion primitive et à la religion mosaïque ; que cette religion vient de Dieu, et que Dieu l'a confirmée par des prodiges surnaturels sans nombre, depuis la création de l'homme jusqu'à nos jours. C'est pourquoi l'Église joint à ses propres traditions les traditions patriarcales et judaïques, et en fait un faisceau unique pour rendre témoignage à la divinité de la révélation.

7. Si nous avions déjà exposé les preuves de sa divinité, nous dirions que le témoignage traditionnel de l'Église a une *valeur divine*.

8. Mais, à ne le considérer qu'au point de vue simplement naturel, ce témoignage a la plus grande *valeur historique* qu'on puisse désirer. — De toutes les sociétés qui existent ou ont existé en ce monde, sociétés religieuses ou civiles, il n'en est pas de comparable à l'Église, sous le rapport de la durée, de l'universalité, de l'unité, de l'influence exercée et des combats soutenus pour conserver son indépendance. — Les faits dont témoigne l'Église, soit enseignante, soit enseignée, sont des faits extérieurs, sensibles, d'une importance capitale, puisqu'ils intéressent la destinée suprême de l'homme. — Les témoins immédiats et médiats de ces faits jouissent d'une autorité incomparable par le nombre, la science et la vertu. C'est une multitude innombrable d'hommes, parmi lesquels brillent les Pères et les Docteurs de l'Église, des savants de premier ordre, une foule de saints et de martyrs. — On trouve donc dans le témoignage de l'Église, soit du côté des faits, soit du côté des témoins, toutes les conditions requises de crédibilité.

CHAPITRE XXIV

SOURCES DE LA RÉVÉLATION : L'ÉCRITURE SAINTE SON OBJET, SON EXCELLENCE

SOMMAIRE

1. Les livres de la sainte Ecriture. Ancien Testament. Nouveau Testament. — 2. Texte original et versions de la sainte Ecriture. — 3. Excellence de la sainte Ecriture : Unité de la Bible. Universalité de la Bible. Beauté littéraire de la Bible.

Faisant abstraction pour le moment de l'inspiration surnaturelle et divine des Livres saints, et les considérant comme de simples monuments historiques, nous allons, après en avoir donné une notion générale et dit un mot de leur excellence, établir leur autorité humaine, comme nous l'avons fait pour le témoignage traditionnel de l'Église.

1. Les livres de la sainte Écriture.

1. Les livres sacrés portent différents noms. On les appelle l'*Écriture*, les *Écritures*, les *Saintes Lettres*, les *Livres saints*, la *Bible* ou le livre par excellence, parce qu'ils contiennent la parole de Dieu ; *Testament* (Ancien et Nouveau), parce qu'ils renferment l'alliance de Dieu avec les hommes, alliance qui n'a été valide que par la mort du testateur, Jésus-Christ, Fils de Dieu fait homme.

2. La Bible se divise en deux parties principales : l'Ancien et le Nouveau Testament.

L'Ancien Testament comprend tous les livres antérieurs à la venue de Jésus-Christ, et le Nouveau tous ceux qui sont postérieurs à sa venue.

Chaque Testament se subdivise en trois parties : 1° les livres *historiques* ; 2° les livres *moraux*, ou *sapientiaux* ; 3° les livres *prophétiques*, ou annonçant l'avenir.

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN ® DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

Ancien Testament.

Livres historiques.

3. Les livres historiques de l'Ancien Testament sont : le Pentateuque, les livres de Josué, de Ruth, des Rois, les Paralipomènes, les livres d'Esdras, de Tobie, de Judith, d'Esther, de Job et des Machabées.

4. Le *Pentateuque* raconte les origines du monde et l'histoire du peuple de Dieu, jusqu'au moment où il est sur le point d'entrer dans la Terre promise. Il se compose de cinq livres : 1° la *Genèse*, qui renferme le récit de la création du monde et les événements de l'histoire primitive et de l'histoire patriarcale; 2° l'*Exode*, qui raconte les événements qui préparent la sortie d'Égypte, la délivrance des Hébreux, la promulgation de la loi sur le mont Sinaï et la construction du Tabernacle; 3° le *Lévitique*, code des lois qui règlent l'exercice du culte; 4° les *Nombres*, qui contiennent l'histoire des Israélites depuis le départ du Sinaï jusqu'à la quarantième année; 5° le *Deutéronome*, qui résume la loi mosaïque et se termine par la mort de Moïse.

5. Le livre de *Josué* fait le récit de la conquête de la Palestine et le partage de son territoire entre les douze tribus.

6. Le livre des *Juges* dépeint l'état politique et religieux des Hébreux sous les Juges, dont il raconte les exploits.

7. Le livre de *Ruth* a pour objet principal de nous faire connaître la généalogie de David et celle de Jésus-Christ.

8. Les quatre livres des *Rois* racontent l'enfance et la judicature de Samuel, les règnes de Saül, de David et de Salomon, l'histoire des royaumes séparés de Juda et d'Israël, et enfin l'histoire du royaume de Juda jusqu'à la captivité de Babylone.

9. Les deux livres des *Paralipomènes* sont en quelque sorte le supplément des livres des *Rois*, et font ressortir l'action de la Providence sur le peuple juif.

10. Les deux livres d'*Esdras* renferment le récit des faits qui se sont passés depuis la fin de la captivité jusqu'à Esdras, et ce que fit Esdras pour rétablir les observances de la loi de Moïse.

11. Le livre de *Tobie* donne une suite de tableaux instructifs et touchants relatifs à Tobie et à sa famille.

12. Le livre de *Judith* raconte principalement la délivrance de Béthulie par Judith, qui tua Holopherne.

13. Le livre d'*Esther* raconte comment les Juifs, sous le règne d'Assuérus, échappèrent, grâce à l'intercession d'Esther, à l'extermination projetée contre eux par Aman.

14. Le livre de *Job* a pour objet la justification de la Providence à propos des maux qui affligent le juste en ce monde.

15. Les deux livres des *Machabées* racontent les combats et les victoires des Machabées.

Livres sapientiaux.

16. Les livres sapientiaux sont : les Psaumes, les Proverbes, l'Ecclésiaste, le Cantique des cantiques, la Sagesse et l'Ecclésiastique.

17. Les *Psaumes*, au nombre de cent cinquante, ont pour objet Dieu et l'homme : Dieu, considéré dans sa grandeur, sa miséricorde, ses bienfaits, sa justice; l'homme, dans sa faiblesse, sa misère, ses infidélités et le besoin qu'il a du Créateur.

18. Le livre des *Proverbes* forme un traité de morale surnaturelle; il nous apprend à pratiquer la vertu pour plaire à Dieu.

19. L'*Ecclésiaste* fait ressortir la vanité des biens de ce monde et conclut que le but de la vie est de s'assurer une sentence favorable au tribunal de Dieu.

20. Le *Cantique des cantiques* est une sorte de parabole où l'époux figure le Christ, et l'épouse, l'Église ou l'âme fidèle.

21. Le livre de la *Sagesse* nous montre la sagesse comme le guide de la vie, la source du bonheur et de l'immortalité.

22. L'*Ecclésiastique* contient de nombreuses maximes morales pour toutes les conditions.

Livres prophétiques.

23. Les livres prophétiques de l'Ancien Testament sont : 1° ceux des quatre grands prophètes : Isaïe, Jérémie (y compris Baruch), Ézéchiel et Daniel; 2° ceux des douze petits prophètes : Osée, Joël, Amos, Abdias, Jonas, Michée, Nahum, Habacuc, Sophonie, Aggée, Zacharie et Malachie.

24. Les prophéties d'*Isaïe* regardent principalement le Messie, l'invasion assyrienne et la délivrance de la captivité de Babylone.

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN ®
DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

25. *Jérémie* prophétise la réprobation et la condamnation d'Israël à cause de ses crimes. Le livre de *Baruch* contient une remarquable prophétie messianique, et une lettre de Jérémie, pour détourner les Juifs captifs de l'idolâtrie chaldéenne.

26. Les prophéties d'*Ézéchiel* ont pour objet les jugements de Dieu contre son peuple et les peuples étrangers et l'accomplissement des promesses messianiques.

27. En dehors de la partie historique de son livre, *Daniel* prédit les quatre grands empires, la persécution d'Antiochus Épiphane, les soixante-dix semaines d'années et l'époque des Séleucides.

28. Outre les prédictions relatives au Messie, les prophéties des *douze petits prophètes* ont pour objet principal le châtiment des Juifs et la ruine de leurs ennemis.

Nouveau Testament.

Livres historiques.

29. Les livres historiques du Nouveau Testament sont : les Évangiles de saint Matthieu, de saint Marc, de saint Luc, de saint Jean, et les Actes des Apôtres.

30. L'*Évangile de saint Matthieu*, écrit pour les chrétiens de Judée, a principalement pour but d'établir que Jésus-Christ est le Messie promis au peuple juif.

31. L'*Évangile de saint Marc*, écrit surtout pour les Gentils et spécialement pour les Romains, est un résumé de l'histoire du Sauveur.

32. L'*Évangile de saint Luc*, écrit aussi pour les Gentils, présente Jésus-Christ comme le Sauveur du genre humain, plutôt que comme le Messie de la nation juive.

33. L'*Évangile de saint Jean* a pour but principal la démonstration de la divinité de Jésus-Christ.

34. Les *Actes des Apôtres*, composés par saint Luc, racontent les principaux faits de l'histoire de l'Église pendant les trente premières années.

Livres moraux.

35. Les livres moraux du Nouveau Testament sont : les Épîtres de saint Paul, de saint Jacques, de saint Pierre, de saint Jean, et de saint Jude.

36. Les *Épîtres de saint Paul* sont au nombre de quatorze : 1° une aux *Romains*, dont l'objet, au point de vue dogmatique, est d'établir que la foi chrétienne est le moyen nécessaire de la justification et du salut ; 2° deux aux *Corinthiens :* la première écrite à l'occasion de désordres qui s'étaient introduits parmi eux, et de certaines questions de morale et de discipline dont ils avaient demandé la solution ; la seconde, où le grand apôtre se justifie des calomnies que répandaient contre lui ses antagonistes ; 3° une aux *Galates*, pour les prémunir contre les docteurs judaïsants ; 4° une aux *Éphésiens*, pour les rassurer contre les faux docteurs qui mettaient leur foi en péril, en agitant témérairement des questions sur la conduite de Dieu à l'égard des hommes ; 5° une aux *Philippiens*, lettre de félicitations et d'actions de grâces, suivies d'avis et d'exhortations ; 6° une aux *Colossiens*, pour les mettre en garde contre les prédications de docteurs soi-disant chrétiens ; 7° deux aux *Thessaloniciens :* la première pour les encourager ; la seconde pour les avertir de ne pas prêter l'oreille à de prétendues révélations sur la fin prochaine des temps ; 8° deux à *Timothée*, pour lui rappeler les devoirs et les vertus des pasteurs ; 9° une à *Tite*, qui a pour objet le choix des ministres, la défense de la foi et l'instruction des fidèles ; 10° une à *Philémon*, pour plaider la cause des esclaves ; 11° une aux *Hébreux*, pour leur démontrer qu'il n'y a de salut qu'en Jésus-Christ.

37. L'*Épître de saint Jacques* a pour but de réfuter les enseignements de certains docteurs simonites ou nicolaïtes.

38. Les deux *Épîtres de saint Pierre* renferment, la première des instructions sur la vie chrétienne, et la seconde une apologie de la doctrine apostolique.

39. Les trois *Épîtres de saint Jean* invitent les premiers fidèles à être des enfants de lumière, de justice et de charité, et les mettent en garde contre la doctrine des hérétiques.

40. L'*Épître de saint Jude* a pour but de prémunir les fidèles contre les séductions des docteurs gnostiques.

Livre prophétique.

41. Le seul livre prophétique du Nouveau Testament est l'*Apocalypse* de saint Jean. Il contient des avis aux Églises de la province d'Asie ; des visions symboliques, qui ont pour objet les terribles épreuves par lesquelles l'Église doit bientôt passer et le

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN ® DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

triomphe du Sauveur sur l'empire idolâtre, et enfin des visions relatives au dernier triomphe de Jésus-Christ et des saints après les événements qui précéderont immédiatement la résurrection générale.

2. Texte original et versions de la sainte Écriture.

42. La sainte Écriture a été écrite en trois langues : l'*hébreu*, le *chaldéen* et le *grec*.

Dans l'Ancien Testament, tous les livres ont été écrits en hébreu, excepté : 1° une partie du premier livre d'Esdras et quelques fragments de Daniel, qui ont été écrits en chaldéen ; 2° le livre de la Sagesse et le deuxième des Machabées, qui ont été écrits en grec.

Les livres du Nouveau Testament ont été écrits en grec, à part l'Évangile de saint Matthieu, qui l'a été en syro-chaldéen.

43. Les principales versions de l'Écriture sainte sont : 1° la version grecque dite des *Septante*, ou d'Alexandrie, terminée vers l'an 130 avant Jésus-Christ ; 2° la version dite *italique*, qui fut adoptée, avant la *Vulgate*, par l'Église romaine ; 3° la *Vulgate*, qui est la version italique corrigée par saint Jérôme ; elle est ainsi appelée parce qu'elle est, depuis le sixième siècle, dans l'Église romaine, le texte courant, répandu et accepté, des saintes Écritures. C'est la meilleure des traductions anciennes.

44. Il existe une foule d'autres traductions de la Bible en toutes sortes de langues. Parmi les traductions catholiques en langues modernes, les plus remarquables sont : en France, les traductions de Glaire et de Fillion ; en Italie, celle d'Antoine Martini ; en Espagne, celle de Scio ; en Allemagne, celle d'Allioli ; en Angleterre, celle dite de Reims et de Douai.

3. Excellence de la sainte Écriture.

Unité de la Bible.

45. Entre la composition de la Genèse et celle de l'Apocalypse, il y a un intervalle de quinze cents ans. Dans ce long intervalle, de nombreux écrivains, très différents les uns des autres par les temps et les lieux où ils vivaient, les uns historiens, les autres moralistes, les autres prophètes, ayant chacun sa physionomie particulière, son caractère propre, ont composé soixante-douze livres, qui ne forment en quelque sorte qu'un seul et même livre par la pensée unique qu'ils développent successivement.

Cette pensée unique, c'est le mystère de Jésus-Christ, caché et attendu dans l'Ancien Testament, manifesté et venu dans le Nouveau. « Lisez la Bible, dit Bossuet, vous verrez partout le Sauveur Jésus. Il n'y a page où on ne le trouve[1]. »

Or où trouver une littérature qui offre rien de semblable ? Comment expliquer ce fait prodigieux, que trente à quarante écrivains d'origines diverses, inconnus les uns des autres, aient pu développer progressivement, à travers quinze siècles, une idée unique, produire un ensemble d'œuvres qui est l'expression de la plus parfaite unité ? Évidemment, ces écrivains, tout en conservant une certaine liberté de rédaction, ne furent que les secrétaires d'un même Esprit, qui les inspira.

Universalité de la Bible.

46. La Bible est le livre universel, car elle est le livre de tous les temps, de tous les pays, de tous les états, de toutes les situations. Elle renferme des leçons pour tous : pour les rois et les peuples, pour les magistrats et les guerriers, pour les parents et les enfants, pour les ouvriers et les patrons, pour les riches et les pauvres. Théologiens et philosophes, savants et artistes, orateurs et poètes, historiens et législateurs, tous y trouvent une source inépuisable de vérités et d'inspirations.

La Bible, par sa simplicité, est à la portée de tous ; en même temps que, par sa profondeur, elle ravit d'étonnement les plus sublimes génies.

Beauté littéraire de la Bible.

47. « J'ai lu avec beaucoup d'attention les saintes Écritures, dit W. Jones[a], et je pense que ce volume, indépendamment de sa céleste origine, contient plus d'éloquence, plus de vérités historiques, plus de morale, en un mot plus de beautés de tous les genres qu'on n'en pourrait recueillir dans tous les autres livres ensemble, dans quelque langue et dans quelque siècle qu'ils aient été composés. »

De l'aveu de tous les critiques littéraires, aucune poésie ne dépasse celle des livres de l'Ancien Testament. Jamais Homère n'a approché de la sublimité de Moïse ; jamais nulle ode grecque

---

[a] Fondateur de la Société asiatique de Calcutta.

[1] Bossuet, *Sermon sur le Caractère des deux Alliances.*

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN
DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

ou latine n'a pu atteindre à la hauteur des Psaumes; jamais aucun poète n'a égalé Isaïe peignant la majesté de Dieu.

48. Si on compare le style des deux Testaments, le ton n'est pas le même. Dans le Nouveau Testament, ce n'est plus la pompe et la majesté des prophètes, c'est l'Homme-Dieu parlant à ses frères. Il règne dans les enseignements divins de l'Évangile une onction et une tendresse ineffables; dans les récits, un ton de simplicité et de candeur qu'on ne trouve dans aucune histoire. Tout est raconté avec concision, avec clarté, et les événements les plus merveilleux y sont dits sans étonnement, sans enflure, comme s'il s'agissait d'une chose ordinaire et commune. Plus les actions sont grandes et sublimes, plus le langage est simple et naïf. Tant de beauté ne brille que dans la vérité. « Ce n'est pas ainsi qu'on invente, dit Rousseau; et l'Évangile a des caractères de vérité si grands, si frappants, si parfaitement inimitables, que l'inventeur en serait plus étonnant que le héros[1]. »

[1] Cf. L'abbé HENRY, *Éloquence et Poésie des Livres saints.*

CHAPITRE XXV

AUTORITÉ HISTORIQUE DE L'ANCIEN TESTAMENT

SOMMAIRE

Conditions d'autorité d'un livre historique. — 1. Authenticité du Pentateuque. Preuves extrinsèques. Preuves intrinsèques. Objections. — 2. Intégrité du Pentateuque. Preuves extrinsèques. Preuves intrinsèques. — 3. Véracité du Pentateuque. Science historique de Moïse; sa sincérité. — 4. Autorité historique des autres livres de l'Ancien Testament.

Comme nous l'avons déjà dit, nous faisons abstraction ici de l'inspiration surnaturelle et divine des Livres saints, et, les envisageant à un point de vue purement humain, nous jugeons les faits qu'ils contiennent d'après les règles de la critique historique qu'on applique communément aux livres profanes.

Pour l'Ancien Testament, nous insisterons particulièrement sur le Pentateuque, soit parce qu'il est comme le fondement de la sainte Écriture, soit parce qu'il a été violemment attaqué par les incrédules. Au préalable, nous dirons un mot des *conditions d'autorité* requises pour un livre historique.

Conditions d'autorité d'un livre historique.

Véracité, authenticité, intégrité.

1. Un livre historique fait autorité quand les faits qu'il raconte sont vrais; et les faits sont vrais quand la narration présente toutes les garanties désirables de *science* et de *sincérité;* en d'autres termes, quand l'historien n'a pu se tromper et n'a pas voulu tromper.

Mais, pour être sûr qu'un historien n'a pu se tromper et n'a pas voulu tromper, il est très souvent nécessaire de savoir que son livre est *authentique* et *intègre*.

2. L'*authenticité* d'un livre consiste en ce qu'il est réellement de l'auteur auquel on l'attribue, ou tout au moins de l'époque à laquelle on le rapporte.

3. L'authenticité s'établit, soit par des preuves extrinsèques, soit par des preuves intrinsèques.

Les preuves ou arguments *extrinsèques,* c'est-à-dire pris en dehors de l'ouvrage, sont : 1° la tradition orale qui a constamment rapporté cet ouvrage à l'auteur dont il porte le nom; 2° le

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN ®
DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

ou latine n'a pu atteindre à la hauteur des Psaumes; jamais aucun poète n'a égalé Isaïe peignant la majesté de Dieu.

48. Si on compare le style des deux Testaments, le ton n'est pas le même. Dans le Nouveau Testament, ce n'est plus la pompe et la majesté des prophètes, c'est l'Homme-Dieu parlant à ses frères. Il règne dans les enseignements divins de l'Évangile une onction et une tendresse ineffables; dans les récits, un ton de simplicité et de candeur qu'on ne trouve dans aucune histoire. Tout est raconté avec concision, avec clarté, et les événements les plus merveilleux y sont dits sans étonnement, sans enflure, comme s'il s'agissait d'une chose ordinaire et commune. Plus les actions sont grandes et sublimes, plus le langage est simple et naïf. Tant de beauté ne brille que dans la vérité. « Ce n'est pas ainsi qu'on invente, dit Rousseau; et l'Évangile a des caractères de vérité si grands, si frappants, si parfaitement inimitables, que l'inventeur en serait plus étonnant que le héros[1]. »

[1] Cf. L'abbé HENRY, *Éloquence et Poésie des Livres saints.*

CHAPITRE XXV

AUTORITÉ HISTORIQUE DE L'ANCIEN TESTAMENT

SOMMAIRE

Conditions d'autorité d'un livre historique. — 1. Authenticité du Pentateuque. Preuves extrinsèques. Preuves intrinsèques. Objections. — 2. Intégrité du Pentateuque. Preuves extrinsèques. Preuves intrinsèques. — 3. Véracité du Pentateuque. Science historique de Moïse; sa sincérité. — 4. Autorité historique des autres livres de l'Ancien Testament.

Comme nous l'avons déjà dit, nous faisons abstraction ici de l'inspiration surnaturelle et divine des Livres saints, et, les envisageant à un point de vue purement humain, nous jugeons les faits qu'ils contiennent d'après les règles de la critique historique qu'on applique communément aux livres profanes.

Pour l'Ancien Testament, nous insisterons particulièrement sur le Pentateuque, soit parce qu'il est comme le fondement de la sainte Écriture, soit parce qu'il a été violemment attaqué par les incrédules. Au préalable, nous dirons un mot des *conditions d'autorité* requises pour un livre historique.

Conditions d'autorité d'un livre historique.

Véracité, authenticité, intégrité.

1. Un livre historique fait autorité quand les faits qu'il raconte sont vrais; et les faits sont vrais quand la narration présente toutes les garanties désirables de *science* et de *sincérité;* en d'autres termes, quand l'historien n'a pu se tromper et n'a pas voulu tromper.

Mais, pour être sûr qu'un historien n'a pu se tromper et n'a pas voulu tromper, il est très souvent nécessaire de savoir que son livre est *authentique* et *intègre*.

2. L'*authenticité* d'un livre consiste en ce qu'il est réellement de l'auteur auquel on l'attribue, ou tout au moins de l'époque à laquelle on le rapporte.

3. L'authenticité s'établit, soit par des preuves extrinsèques, soit par des preuves intrinsèques.

Les preuves ou arguments *extrinsèques,* c'est-à-dire pris en dehors de l'ouvrage, sont : 1° la tradition orale qui a constamment rapporté cet ouvrage à l'auteur dont il porte le nom; 2° le

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN ®
DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

témoignage des écrivains contemporains ou postérieurs qui le mentionnent ou lui empruntent des citations.

Les preuves ou arguments *intrinsèques*, c'est-à-dire tirés de l'ouvrage lui-même, sont : 1° la convenance des faits relatés avec le caractère de l'auteur ou avec celui de l'époque où il a vécu ; 2° la convenance du style de l'auteur avec celui de ses autres ouvrages ou avec le langage de l'époque où il écrivait.

Les arguments intrinsèques sont nécessaires, mais ne suffisent pas pour établir l'authenticité d'un livre ; car un habile faussaire peut donner à ses récits et à son style une couleur locale qui produise l'illusion. A défaut d'arguments extrinsèques, les arguments intrinsèques ne peuvent engendrer que la probabilité.

4. L'*intégrité* d'un livre consiste en ce qu'il s'est conservé tel que l'auteur l'a composé.

L'intégrité requise par la critique n'est pas l'intégrité *absolue*, qui exclut tout changement, mais l'intégrité *substantielle*, qui exclut seulement les changements qui dénaturent la substance des faits.

5. Comme l'authenticité, l'intégrité s'établit par des preuves extrinsèques et par des preuves intrinsèques.

Les premières se tirent : 1° de la concordance des différents exemplaires ; 2° de la grande diffusion du livre, surtout s'il a été conservé avec un respect religieux ; 3° de son acceptation par des hommes qui sont d'opinions contraires sur d'importantes questions.

Les secondes, qui n'ont qu'une valeur probable, se tirent, soit de l'absence de contradiction et de lacunes dans le récit des faits, soit de l'unité de style.

1. Authenticité du Pentateuque.

Preuves extrinsèques.

6. C'est une tradition constante, unanime, parmi les Juifs, que l'auteur du Pentateuque est Moïse, leur législateur et leur libérateur, qui vivait vers le quinzième siècle avant Jésus-Christ. A partir de nos jours, en remontant de siècle en siècle, jamais ils n'ont varié sur ce point. Leur croyance a toujours été admise par l'Église, et le concile de Trente l'a confirmée en nommant Moïse, dans le canon des Écritures, comme l'auteur des cinq premiers livres de la Bible. Or, si l'on considère que le Pentateuque était un livre d'une importance capitale pour la nation juive, il est absurde qu'elle ait pu être trompée à ce sujet.

7. A la tradition s'ajoute le témoignage : 1° de tous les écrivains de l'Ancien Testament postérieurs à Moïse, depuis Josué jusqu'à l'auteur du second livre des Machabées ; 2° des écrivains du Nouveau Testament ; 3° de l'historien juif Josèphe et de Philon, philosophe juif d'Alexandrie.

Preuves intrinsèques.

8. Les *récits* comme le *style* du Pentateuque dénotent manifestement que ce livre a pour auteur le législateur des Hébreux.

9. En effet, les *récits* du Pentateuque supposent que leur auteur est tout à fait au courant des choses d'Égypte, telles qu'elles étaient à l'époque où les Israélites y séjournaient sous les Ramsès ; qu'il écrit pour un peuple alors errant dans le désert, habitant sous des tentes, dans des camps ; qu'il n'est pas un écrivain de profession composant avec art et méthode, mais plutôt un homme d'action, qui écrit au jour le jour une sorte de journal où il mêle aux événements les lois et les institutions qu'il donne aux Hébreux. Or cette manière de présenter les choses convient parfaitement à Moïse. Si le Pentateuque avait été écrit plus tard, au temps des rois ou des prophètes ou d'Esdras, comme le supposent les rationalistes, il ne présenterait point ces caractères.

10. Le *style* fournit également une preuve de l'authenticité du Pentateuque. Il contient des archaïsmes qui ne se trouvent déjà plus dans le livre de Josué, et l'on n'y rencontre pas d'autres mots étrangers que des mots égyptiens.

Objections.

11. *Première objection.* — Il y a dans le Pentateuque certaines gloses explicatives et quelques passages qui supposent une époque différente de l'époque mosaïque.

Réponse. — Si cela est, il s'ensuit simplement que le Pentateuque a subi des modifications accidentelles au cours des siècles. Ces légères modifications, qui n'ont rien de surprenant et sur lesquelles d'ailleurs ne s'accordent point les rationalistes, ne prouvent rien contre l'authenticité et l'intégrité substantielle du livre.

12. *Deuxième objection.* — Le Pentateuque n'est qu'une collection de documents faite par plusieurs auteurs bien postérieurs à Moïse.

Réponse. — Cette assertion ne repose sur aucune preuve et a contre elle des témoignages historiques de la plus haute autorité. Moïse, il est vrai, a dû se servir, dans la rédaction de la *Genèse*, de documents d'âge et de style fort différents, qu'il est difficile de reconnaître et de discerner

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN
DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

dans son œuvre. Quant aux faits racontés dans l'*Exode* et dans les livres suivants, l'ensemble et la trame du récit ne sont pas à ce point différents qu'il faille attribuer à d'autres qu'à Moïse la composition de tout le Pentateuque.

2. Intégrité du Pentateuque.

13. Si l'on excepte le récit de la mort de Moïse, ajouté peu après pour compléter son histoire, et peut-être quelques explications sans importance qui n'altèrent en rien ni les faits ni la doctrine, le Pentateuque nous est parvenu dans son intégrité substantielle, tel qu'il est sorti de la main de Moïse.

Preuves extrinsèques.

14. La première preuve extrinsèque de cette intégrité est la croyance constante et unanime des Juifs, qui ont toujours été persuadés que rien de grave n'a été changé dans le Pentateuque.

Cette preuve est confirmée par l'accord qui existe entre toutes les éditions du Pentateuque. On y retrouve les mêmes faits, les mêmes lois, la même doctrine.

15. A toutes les époques, le Pentateuque a été entre les mains de gens hostiles les uns aux autres : juifs et chrétiens, juifs et samaritains, juifs du royaume de Juda et juifs du royaume d'Israël, et déjà sous les juges, israélites du nord et israélites du sud. Il est évident que ces partis adverses ne se seraient pas accordés à admettre une interpolation faite d'un côté ou de l'autre.

16. Cette impossibilité de toute altération devient encore manifeste, si on considère que l'autographe des œuvres de Moïse était conservé dans l'arche; que la tribu de Lévi, dispersée parmi toutes les autres, avait pour mission de veiller à la conservation de la loi; que la lecture privée de la loi était prescrite aux Israélites et que la lecture publique devait en être faite tous les sept ans devant tout le peuple; qu'enfin le Pentateuque était chez les Juifs un objet de vénération et de respect religieux. Évidemment il était impossible qu'un livre si lu, si répandu, si respecté, ne se conservât pas dans son intégrité substantielle.

Preuves intrinsèques.

17. Si le Pentateuque avait été notablement altéré, on en trouverait des traces dans le style et dans le fond de l'ouvrage, qui ne présenterait pas cette unité, cet accord, que les érudits ont de tout temps constatés.

3. Véracité du Pentateuque.

Science historique de Moïse.

18. Les faits racontés par Moïse se classent en deux catégories : les uns ont été accomplis par lui ou se sont passés sous ses yeux, et sont contenus dans les quatre derniers livres du Pentateuque; les autres lui sont antérieurs, et sont racontés dans la Genèse.

Sur les premiers, Moïse n'a pu se tromper, car ce sont des faits sensibles, des faits publics pour la plupart, qui ont eu pour témoin tout le peuple, des faits du plus grand intérêt. Supposer que sur des faits de cette nature Moïse se soit trompé, et tout le peuple hébreu avec lui, c'est rejeter toute certitude historique.

Quant aux événements qu'il raconte dans la Genèse, Moïse a pu en connaître un grand nombre, soit par la tradition orale, soit par les cantiques, les monuments et les écrits des temps antérieurs. S'il est des faits qu'il n'a pu connaître naturellement, il les a connus par une révélation faite, ou à lui-même, ou à l'un des patriarches antérieurs.

19. L'accord qui existe entre la Genèse et les antiques traditions des peuples, leurs monuments et les divers documents qu'ils nous ont laissés, confirme sa valeur historique. On retrouve en effet partout, sous une forme plus ou moins confuse, ce que la Genèse raconte si clairement du chaos primitif, de l'innocence de l'homme et de sa chute au paradis terrestre, du déluge, de la tour de Babel, de la dispersion des peuples, etc.

Sincérité de Moïse.

20. Tout, dans le Pentateuque, dénote un historien qu'inspire le plus pur amour de la vérité. On n'y découvre aucune trace d'imposture. Les faits que raconte Moïse dans les quatre derniers livres de son ouvrage ne sont pas des faits qui se seraient passés au loin ou qui se perdraient dans la nuit des temps, mais des faits présents, accomplis sous les yeux d'un peuple nombreux. Il décrit minutieusement les temps, les lieux, les familles, les personnes, et il prend à témoin toute la nation des miracles que Dieu a opérés en sa faveur. Loin de flatter les Juifs, comme le ferait un imposteur, il leur reproche leur dureté de cœur, leurs murmures, leurs révoltes contre Dieu, les crimes dont eux et leurs ancêtres se sont rendus coupables. Il fait l'aveu de ses propres fautes; il raconte les murmures de son frère Aaron, de sa sœur Marie, les

péchés de ses neveux Nadab et Abiud et leur sort lamentable. Dans toute sa conduite, il nous apparaît comme un homme pieux, craignant Dieu, plein de zèle pour la gloire divine, dévoué jusqu'à la mort au peuple ingrat dont il s'est résigné, sur l'ordre de Dieu, à accepter le commandement. Exempt de toute ambition, il ne recherche, ni pour lui-même, ni pour ses enfants, les honneurs et les richesses. Enfin, son style est ingénu et candide, sans emphase, sans aucune précaution oratoire, sans réflexions étudiées; il ne disserte point, il raconte simplement ce qu'il a vu, entendu, comme un homme qui ne craint point d'être démenti.

21. Moïse n'a pas voulu tromper; mais l'eût-il voulu, il ne l'aurait pu. Comment persuader à des millions d'hommes qu'ils avaient vu ce qu'ils n'avaient point vu, qu'ils avaient entendu ce qu'ils n'avaient point entendu, qu'ils devaient croire sur des miracles imaginaires à sa mission divine, et obéir à une loi qui faisait frémir leurs passions?

22. Ajoutons que le récit de Moïse est confirmé non seulement par la tradition constante et unanime des Juifs, mais par une foule d'institutions et de monuments qui rappellent les principaux faits des quatre derniers livres du Pentateuque, comme les fêtes de la Pâque, de la Pentecôte et des Tabernacles, les deux Tables de la loi, les Cantiques, etc.

4. Autorité historique des autres livres de l'Ancien Testament.

23. Ce que nous avons dit en faveur du Pentateuque s'applique aux autres livres historiques de l'Ancien Testament. Ils sont *authentiques*[a], *intègres* et *vrais*, au même titre que le Pentateuque.

La foi des Juifs à ce sujet est constante et unanime. Si ces écrits étaient apocryphes, ou s'ils avaient subi de graves altérations, ou si les faits principaux qu'ils renferment étaient faux, totalement ou en partie, comment expliquer cette croyance de tout un peuple, pour qui ces livres étaient d'un intérêt exceptionnel, au point de vue religieux, politique et même domestique?

A la tradition juive s'ajoute la croyance de l'Église, qui a inséré ces écrits dans le canon des Écritures.

[a] Les auteurs de plusieurs de ces livres ne nous étant pas connus ou ne l'étant pas avec certitude, leur authenticité consiste en ce qu'ils ont été rédigés, ou par des contemporains, ou par des écrivains qui disposaient de sources historiques d'une autorité incontestable.

CHAPITRE XXVI

AUTORITÉ HISTORIQUE DU NOUVEAU TESTAMENT

SOMMAIRE

1. Authenticité des Evangiles. Preuves extrinsèques. Preuves intrinsèques. — 2. Intégrité des Évangiles. Preuves extrinsèques. Preuve intrinsèque. — 3. Véracité des Évangiles. Science historique des Évangélistes; leur sincérité. Objections. — 4. Autorité historique des Actes des Apôtres. — 5. La critique rationaliste et les Évangiles. Fausseté du principe rationaliste. Fausseté de la méthode rationaliste. Fausseté des systèmes rationalistes. Conclusion.

1. Authenticité des Évangiles.

Preuves extrinsèques.

1. Ces preuves sont tirées : 1° de la tradition chrétienne; 2° du témoignage des Pères de l'Église; 3° de celui des hérétiques; 4° de celui des juifs et des païens; 5° des versions les plus anciennes; 6° du canon de Muratori; 7° de l'existence des évangiles apocryphes.

2. La *tradition chrétienne*. — La société chrétienne a toujours été unanime dans la croyance que les quatre Évangiles sont l'œuvre des Apôtres et des disciples dont ils portent les noms. On ne peut admettre qu'elle se soit trompée au sujet de livres qui sont pour elle de la plus grande importance, puisqu'elle les regarde comme étant la parole même de Dieu.

3. Le *témoignage des Pères de l'Église*. — Les rationalistes conviennent que, dès le troisième siècle, on croyait unanimement à l'authenticité des Évangiles, lesquels, suivant eux, auraient été composés vers la fin du second siècle. Or les Pères de l'Église ou les écrivains ecclésiastiques des deux premiers siècles mentionnent les Évangélistes et citent des passages de leurs écrits. Ce sont : *saint Clément*, pape, disciple de saint Pierre et de saint Paul (98); l'auteur de l'Épître dite de *saint Barnabé*, qui date de l'an 72, ou

péchés de ses neveux Nadab et Abiud et leur sort lamentable. Dans toute sa conduite, il nous apparaît comme un homme pieux, craignant Dieu, plein de zèle pour la gloire divine, dévoué jusqu'à la mort au peuple ingrat dont il s'est résigné, sur l'ordre de Dieu, à accepter le commandement. Exempt de toute ambition, il ne recherche, ni pour lui-même, ni pour ses enfants, les honneurs et les richesses. Enfin, son style est ingénu et candide, sans emphase, sans aucune précaution oratoire, sans réflexions étudiées; il ne disserte point, il raconte simplement ce qu'il a vu, entendu, comme un homme qui ne craint point d'être démenti.

21. Moïse n'a pas voulu tromper; mais l'eût-il voulu, il ne l'aurait pu. Comment persuader à des millions d'hommes qu'ils avaient vu ce qu'ils n'avaient point vu, qu'ils avaient entendu ce qu'ils n'avaient point entendu, qu'ils devaient croire sur des miracles imaginaires à sa mission divine, et obéir à une loi qui faisait frémir leurs passions?

22. Ajoutons que le récit de Moïse est confirmé non seulement par la tradition constante et unanime des Juifs, mais par une foule d'institutions et de monuments qui rappellent les principaux faits des quatre derniers livres du Pentateuque, comme les fêtes de la Pâque, de la Pentecôte et des Tabernacles, les deux Tables de la loi, les Cantiques, etc.

4. Autorité historique des autres livres de l'Ancien Testament.

23. Ce que nous avons dit en faveur du Pentateuque s'applique aux autres livres historiques de l'Ancien Testament. Ils sont *authentiques*[a], *intègres* et *vrais*, au même titre que le Pentateuque.

La foi des Juifs à ce sujet est constante et unanime. Si ces écrits étaient apocryphes, ou s'ils avaient subi de graves altérations, ou si les faits principaux qu'ils renferment étaient faux, totalement ou en partie, comment expliquer cette croyance de tout un peuple, pour qui ces livres étaient d'un intérêt exceptionnel, au point de vue religieux, politique et même domestique?

A la tradition juive s'ajoute la croyance de l'Église, qui a inséré ces écrits dans le canon des Écritures.

[a] Les auteurs de plusieurs de ces livres ne nous étant pas connus ou ne l'étant pas avec certitude, leur authenticité consiste en ce qu'ils ont été rédigés, ou par des contemporains, ou par des écrivains qui disposaient de sources historiques d'une autorité incontestable.

CHAPITRE XXVI

AUTORITÉ HISTORIQUE DU NOUVEAU TESTAMENT

SOMMAIRE

1. Authenticité des Evangiles. Preuves extrinsèques. Preuves intrinsèques. — 2. Intégrité des Évangiles. Preuves extrinsèques. Preuve intrinsèque. — 3. Véracité des Évangiles. Science historique des Évangélistes; leur sincérité. Objections. — 4. Autorité historique des Actes des Apôtres. — 5. La critique rationaliste et les Évangiles. Fausseté du principe rationaliste. Fausseté de la méthode rationaliste. Fausseté des systèmes rationalistes. Conclusion.

1. Authenticité des Évangiles.

Preuves extrinsèques.

1. Ces preuves sont tirées : 1° de la tradition chrétienne; 2° du témoignage des Pères de l'Église; 3° de celui des hérétiques; 4° de celui des juifs et des païens; 5° des versions les plus anciennes; 6° du canon de Muratori; 7° de l'existence des évangiles apocryphes.

2. La *tradition chrétienne*. — La société chrétienne a toujours été unanime dans la croyance que les quatre Évangiles sont l'œuvre des Apôtres et des disciples dont ils portent les noms. On ne peut admettre qu'elle se soit trompée au sujet de livres qui sont pour elle de la plus grande importance, puisqu'elle les regarde comme étant la parole même de Dieu.

3. Le *témoignage des Pères de l'Église*. — Les rationalistes conviennent que, dès le troisième siècle, on croyait unanimement à l'authenticité des Évangiles, lesquels, suivant eux, auraient été composés vers la fin du second siècle. Or les Pères de l'Église ou les écrivains ecclésiastiques des deux premiers siècles mentionnent les Évangélistes et citent des passages de leurs écrits. Ce sont : *saint Clément*, pape, disciple de saint Pierre et de saint Paul (98); l'auteur de l'Épître dite de *saint Barnabé*, qui date de l'an 72, ou

au moins du commencement du deuxième siècle; l'auteur de l'ouvrage intitulé *Doctrine des douze Apôtres*, écrit vers l'an 90; *saint Ignace*, disciple de saint Jean (107); *saint Polycarpe*, évêque de Smyrne (155), qui avait été formé par les Apôtres; *Papias*, évêque d'Hiéropolis, en Phrygie (118); *saint Justin*, né à Sichem, en Palestine (168); *saint Irénée*, né à Smyrne, vers 120, successeur de saint Pothin à Lyon; *Clément d'Alexandrie* (217); *Tertullien* (145-230); *Origène* (186-254).

4. Le *témoignage des hérétiques*. — Il n'est pas une secte du deuxième siècle qui n'admette l'authenticité des Évangiles. Ébionites, marcionites, valentiniens, etc., en citent de nombreux passages, comme les Pères apostoliques; seulement ils en interprètent et en dénaturent la doctrine, suivant le point de vue erroné où ils se placent.

5. Le *témoignage des juifs et des païens*. — Ces ennemis du christianisme, particulièrement Tryphon et Celse, attribuent expressément les Évangiles aux auteurs dont ils portent les noms; ils s'attachent uniquement à en nier la véracité, en cherchant à les mettre en contradiction les uns avec les autres.

6. Les *anciennes versions*. — La version *italique* et la version *syriaque*, appelée Peschito, qui datent du commencement ou tout au moins du milieu du second siècle, portent en tête les noms de saint Matthieu, de saint Marc, de saint Luc et de saint Jean.

7. Le *canon de Muratori*[a]. — C'est une liste des livres du Nouveau Testament, sauf deux ou trois, dressée par un prêtre de Rome, entre l'an 160 et l'an 170. Saint Luc y est donné pour le troisième évangéliste, et saint Jean pour le quatrième; on n'y trouve pas les noms de saint Matthieu et de saint Marc, parce que les premières lignes du catalogue manquent.

8. L'*existence des évangiles apocryphes*. — Il parut dans les premiers siècles une foule d'écrits attribués aux Apôtres, et qui n'ont point été acceptés par l'Église comme authentiques. Cette exclusion est une preuve en faveur de l'authenticité des quatre Évangiles.

Preuves intrinsèques.

9. Tout indique que les trois premiers Évangiles ont été écrits avant la prise de Jérusalem par Titus (70 ans après Jésus-Christ);

[a] Ainsi appelé du savant italien qui l'a découvert.

car les détails qu'ils nous donnent sur le peuple juif concordent parfaitement avec l'histoire et la géographie de la Judée pendant la première moitié du premier siècle. A partir de la ruine de Jérusalem, l'état politique, civil, administratif, religieux et topographique de ce pays subit de nombreuses et continuelles modifications. Si les Évangiles n'avaient été composés, comme on le suppose, que dans la seconde moitié du deuxième siècle, on n'y trouverait pas cette précision et cette exactitude qui font l'admiration des savants; il s'y mêlerait des méprises et des erreurs grossières; il y aurait dans la narration plus d'art et de recherche; on n'y verrait point cette couleur des temps et des lieux, cette forme vive et dramatique, cette simplicité naïve, qui caractérisent les Évangélistes.

10. L'Évangile de saint Jean, dont l'authenticité a été particulièrement attaquée, porte en lui-même la preuve qu'il a pour auteur un juif, témoin immédiat et oculaire des faits, disciple intime du Christ. L'authenticité de cet Évangile est si évidente, qu'un rationaliste[1] a dit : « Il n'y a qu'un fou qui en puisse douter. »

2. Intégrité des Évangiles.

Preuves extrinsèques.

11. La première preuve de l'intégrité des Évangiles est la vénération que les chrétiens ont eue, dès le principe, pour ces livres qu'ils considéraient comme la parole même de Dieu. Altérer le texte sacré était pour eux un crime, dont seuls étaient capables les apôtres de Satan. Ils aimaient mieux souffrir les tourments et la mort que de livrer les Évangiles aux païens. De semblables dispositions dans l'Église entière devaient nécessairement protéger contre toute altération substantielle le texte évangélique.

12. La corruption des Évangiles fut dès les premiers temps presque aussi impossible qu'elle le serait aujourd'hui. Le nombre des copies du Nouveau Testament était très considérable; elles étaient répandues partout où il y avait des chrétiens, c'est-à-dire dans le monde entier connu à cette époque; il y en avait dans toutes les langues. Or, pour altérer gravement l'Évangile, il aurait fallu recueillir tous les exemplaires et les corrompre tous de la

[1] EWALD. (Cité par le P. Gratry, *Philosophie du Credo.*)

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN ® DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

même manière, à l'insu des évêques, des prêtres et des fidèles, qui connaissaient ce livre dans les moindres détails et qui lui portaient le plus grand intérêt. Une pareille entreprise est évidemment au-dessus des forces humaines.

13. Enfin, ce qui démontre l'absence de toute altération grave dans les Évangiles, c'est la conformité qu'on a toujours constatée entre les divers exemplaires entre eux et avec les écrits des Pères de l'Église, qui ont reproduit dans leurs citations le Nouveau Testament tout entier. En comparant les manuscrits, on a pu relever jusqu'à cent cinquante mille variantes; mais presque toutes ne sont que des modifications orthographiques, des transpositions de mots, des substitutions de synonymes; aucune n'altère la substance des faits et des dogmes. Impossible d'avoir une preuve expérimentale plus convaincante de la pureté inaltérable des Évangiles.

Preuve intrinsèque.

14. Si les chrétiens avaient modifié les Évangiles sous le rapport de la doctrine, ils en auraient retranché ce qui était de nature à blesser les préjugés, tout ce qui offrait l'apparence d'une inexactitude ou d'une contradiction. Les divergences entre les Évangélistes, rares d'ailleurs et le plus souvent faciles à expliquer, témoignent en faveur de l'intégrité essentielle, comme de l'authenticité des Évangiles.

3. Véracité des Évangiles.

15. Les faits évangéliques sont vrais, parce que les Évangélistes sont des témoins bien informés et sincères, qu'ils n'ont pu se tromper et n'ont point voulu tromper.

Science historique des Évangélistes.

16. Si on considère les *témoins*, deux Évangélistes, saint Matthieu et saint Jean, furent les témoins *oculaires* de la plupart des faits qu'ils racontent. Les deux autres, saint Marc et saint Luc, furent des témoins *auriculaires*, c'est-à-dire renseignés par les témoins immédiats des faits évangéliques, les Apôtres eux-mêmes.

17. Si on considère les *faits*, spécialement la plupart des miracles, ils sont publics, ayant eu pour témoins non seulement les

Apôtres, mais une foule nombreuse à laquelle se trouvaient mêlés des ennemis de Jésus. Ces faits sont de la plus haute importance, puisque de ces faits dépendent la religion et le salut du monde. Or il est impossible que les Évangélistes se soient trompés sur des faits de cette nature. Dira-t-on qu'ils étaient ignorants? Mais l'ignorance n'ôte pas l'usage des sens. Qu'ils étaient crédules? Ils l'étaient si peu, que Jésus-Christ leur a reproché plusieurs fois leur incrédulité, leur lenteur à croire. Qu'ils étaient imbus de préjugés? Leurs préjugés, s'ils en avaient, ne pouvaient que les indisposer contre la religion nouvelle qui allait remplacer la loi mosaïque.

Ce qui prouve qu'ils ne se sont point trompés, c'est que les miracles qu'ils racontent n'ont pas été niés par les contemporains. Les Juifs, qui en furent témoins et qui ne se convertirent point à la parole du Sauveur, les attribuèrent au démon ou à des causes puériles qu'on peut lire dans le Talmud. Les païens, qui ne voulurent point, comme le plus grand nombre des Juifs, y voir la marque de la vraie religion, cherchèrent à les expliquer par la magie, par le sortilège; ils leur opposèrent les jongleries d'un Apollonius de Thyane, mais jamais ils n'en contestèrent la réalité historique.

18. On voit par là combien est puérile la théorie qui fait des Évangélistes des *hallucinés*. C'est supposer que non seulement les Apôtres, mais tous les autres témoins des miracles de Jésus, témoins parmi lesquels se trouvaient ses ennemis, ont été hallucinés dans le même temps et de la même manière : ce qui est impossible. Les Apôtres étaient des hommes rudes, peu impressionnables, chez qui on ne voit nulle trace d'imagination vive et de crédulité excessive. L'hallucination ne pouvait avoir aucune prise sur eux.

Sincérité des Évangélistes.

19. On ne peut supposer que les Évangélistes n'ont pas été sincères dans leur narration. D'abord, ni eux ni les autres prédicateurs de l'Évangile n'avaient aucun intérêt à tromper. Loin de leur procurer plaisirs, gloire ou fortune, ce qu'ils racontaient ne devait leur attirer de la part des hommes que des injures, des persécutions, des supplices et enfin une mort violente, et de la part de Dieu que les châtiments réservés aux imposteurs sacrilèges. Mentir dans de telles conditions est une folie inexplicable.

Il est inouï que des hommes se soient concertés pour attester

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN ® DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

au péril de leur vie des faits de leur invention. Pascal a eu raison de dire : « Je crois volontiers les histoires dont les témoins se font égorger. »

20. En outre, la fourberie ne se concilie point avec les qualités morales des Apôtres. Les païens des premiers siècles, qui attaquèrent avec tant d'acharnement le christianisme, ne leur ont reproché aucun vice. A partir de la Pentecôte, leur vie fut sublime et héroïque. Nous les voyons craignant et aimant Dieu, pleins d'une tendre charité pour les âmes, inébranlables dans la contradiction, mourant sans ostentation et sans regret. Ce n'est point ainsi qu'agissent les imposteurs.

21. Toute âme droite reconnaîtra, à la seule lecture des Évangiles, que leurs auteurs furent les plus sincères des hommes. S'il s'agit d'eux-mêmes, c'est le désintéressement le plus parfait. Ils avouent naïvement leurs faiblesses, leurs fautes, leurs crimes : ils sont ignorants, grossiers, ambitieux, des gens de peu de foi, timides et lâches; l'un d'eux a trahi le Maître, un autre l'a renié, tous l'ont abandonné. S'il s'agit de leur nation, ils signalent, sans ajouter un mot de réflexion, l'hypocrisie et les iniquités de la classe dirigeante, la classe des pharisiens, et les étranges fureurs du peuple juif pendant la passion et la mort de Jésus-Christ. S'il s'agit de leur Maître, pas un cri d'admiration en présence de ses miracles qu'ils racontent en quelques lignes, pas une louange pour ses vertus, point de blâme et de flétrissure contre ses ennemis, pas un soupir pour ses douleurs, pas une larme à sa mort. « Là, ils le crucifièrent. » *Et ibi crucifixerunt eum.* On dirait qu'il leur est étranger. Ce n'est pas un système qu'ils défendent, c'est une histoire qu'ils racontent. Ils ne cherchent point à faire partager leurs convictions : ils livrent à tous sans appréciation ce qu'ils ont vu et entendu dire. Une telle manière d'écrire n'est pas celle de gens fourbes et hallucinés.

22. Si les Apôtres avaient été des imposteurs, auraient-ils décrit, comme ils l'ont fait, toutes les circonstances de temps, de lieux et de personnes? Auraient-ils dit le jour et l'heure des événements, les villes et les bourgs où ils se sont accomplis? Auraient-ils nommé les rois, les gouverneurs et les pontifes? Auraient-ils supposé des faits récents, des faits publics? En auraient-ils appelé au témoignage des Juifs eux-mêmes? Imposteurs, on ne comprendrait point une telle impudence ou une telle folie.

23. Dans l'hypothèse rationaliste de l'hallucination ou de la fourberie, il est des choses dans les Évangiles qu'il est impossible

d'expliquer. Si les Évangélistes n'ont pas vu de leurs yeux et entendu de leurs oreilles ce qu'ils racontent, on se demande :

1° Où ils ont pris le portrait qu'ils font de Jésus-Christ. Ce portrait n'a d'analogue, ni dans le milieu contemporain, ni dans l'antiquité païenne, ni dans l'antiquité judaïque. Rien ne pouvait leur donner l'idée d'un type si grand.

2° Où ils ont pris l'idée de ce Messie, qui ressemble si peu à celui qu'attendaient les Juifs.

3° Où ils ont pris la morale évangélique, dont la sublimité, la profondeur et la fécondité sont incomparables.

4° Pourquoi ils n'ont pas imaginé, de préférence, des miracles comme ceux que demandait le vulgaire, que réclamaient les Pharisiens.

5° Comment il se fait que, s'ils se sont concertés, il y ait tant de variété et même de contradictions apparentes dans l'exposition des mêmes faits; et que, s'ils ne se sont pas concertés, il y ait tant d'unité et tant d'accord sur les faits principaux.

6° Comment ils ont pu soutenir une pareille invention et la persuader aux autres.

La seule réponse à ces questions est que les Évangélistes sont vrais et sincères; et Rousseau a eu raison de dire : « Mon ami, ce n'est pas ainsi qu'on invente. Jamais des auteurs juifs n'eussent trouvé ni ce ton ni cette morale; et l'Évangile a des caractères de vérité si grands, si frappants, si parfaitement inimitables, que l'inventeur en serait plus étonnant que le héros. »

Objections.

24. *Première objection.* — Si les faits évangéliques sont vrais, comment se fait-il que les historiens contemporains n'en fassent point mention?

Réponse. — Le silence n'est qu'un argument négatif, impropre à infirmer un témoignage positif. Il s'explique, chez les historiens de l'antiquité, par cette raison qu'ils s'attachaient surtout aux événements politiques, et que leur attention n'était point attirée par les événements religieux qui pouvaient s'accomplir dans un coin obscur de l'ancien monde, comme l'était la Judée.

Cependant, ce silence n'est pas absolu. Soit parmi les Juifs, soit parmi les païens, il y a, sur les éléments essentiels de la vie de Jésus et des origines de l'Église, des témoignages qui confirment suffisamment la crédibilité du récit évangélique.

L'historien *Flavius Josèphe*, dans ses *Antiquités judaïques*[1], rappelle

[1] Liv. XVIII, ch. III.

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN
DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

les choses merveilleuses de la vie de Jésus, sa condamnation à mort par Pilate, sa résurrection, les prophéties qui avaient annoncé ces merveilles, l'existence d'une société religieuse qu'il appelle la « tribu des chrétiens ». — Le *Talmud* mentionne le meurtre des enfants de Bethléem, la fuite en Égypte, l'entretien de Jésus dans le temple à l'âge de douze ans, ses miracles qu'il attribue à des arts magiques, la déclaration qu'il fit de sa divinité, etc. — *Macrobe* rapporte le meurtre des enfants de Bethléem, et raconte qu'Auguste, apprenant que Hérode avait fait mourir à cette occasion son propre fils, dit qu'il valait mieux être le porc d'Hérode que son fils. — *Tacite*, dans ses *Annales* [1], mentionne trois faits relatifs au christianisme : le supplice de Jésus, mis à mort par le procurateur Ponce Pilate, sous le règne de Tibère ; la propagation à Rome de la religion chrétienne ; la persécution de Néron. — *Suétone* signale aussi les supplices que Néron infligea aux chrétiens. — *Pline le Jeune*, dans sa lettre à l'empereur Trajan, rend hommage à la conduite de ceux qui, en Bithynie, professaient la doctrine chrétienne. — *Lampridius* raconte qu'Alexandre Sévère rendait un culte à Jésus-Christ comme à un des bienfaiteurs du genre humain. — *Phlégon*, affranchi d'Adrien, raconte, dans la *Chronique des Olympiades*, que dans la quatrième année de la deux cent deuxième *Olympiade* (qui correspond à celle de la mort de Jésus-Christ), vers le milieu du jour, le soleil s'éclipsa d'une manière si extraordinaire et si singulière, que jamais jusqu'alors pareil phénomène ne s'était vu ; que les étoiles apparurent, et qu'en même temps se fit sentir un tremblement de terre qui renversa plusieurs édifices à Nicée, en Bithynie. — *Chalcidius*, philosophe platonicien du troisième siècle, parle de l'étoile qui signala la naissance du Christ. — *Saint Justin* [2] et *Tertullien* [3] parlent d'un rapport sur des miracles et le supplice du Christ, envoyé par Pilate à Tibère, et ils le citent comme existant dans les archives de l'empire. — Enfin *Celse, Hiéroclès, Julien, Porphyre*, reconnaissent les miracles évangéliques, qu'ils attribuent à la magie.

Ces témoignages suffisent à établir que la vérité historique de la vie de Jésus a été reconnue dans ses éléments essentiels par des historiens non chrétiens.

25. *Deuxième objection.* — Il y a des contradictions entre les Évangélistes. Par conséquent, il y a dans leurs écrits des faits qui ne sont pas vrais.

Réponse. — Les contradictions alléguées, fussent-elles véritables, n'infirment pas la vérité historique des faits sur lesquels sont d'accord les écrivains sacrés. Or ils s'accordent sur tous les faits de grande importance, et leurs divergences sont si légères qu'elles n'ont pas empêché les plus grands génies de croire aux récits évangéliques.

En réalité, ces discordances, qui s'expliquent par le but particulier que se proposait chaque évangéliste, ne sont qu'apparentes ; elles peuvent se

[1] Liv. XV, ch. XLIV. — [2] *Apologie*, n. 35 et 48. — [3] *Apologie*, CV, 21.

concilier, et, de fait, les commentateurs de la sainte Écriture ont donné la concordance de la plupart d'entre elles. S'il reste des difficultés dont on ne puisse fournir encore une solution satisfaisante, cela tient à la perte de certains documents ou à notre ignorance des circonstances se rapportant au contexte.

4. Autorité historique des Actes des Apôtres.

26. L'*authenticité* des Actes est attestée, comme celle des Évangiles, par toute la tradition chrétienne et par le témoignage des Pères des premiers siècles.

27. Leur *intégrité* n'a jamais été l'objet d'une contestation sérieuse.

28. Leur *véracité* n'est pas moins incontestable.

1° Saint Luc a été parfaitement renseigné. A partir du chapitre XX, où il parle à la première personne, il est présent à tous les événements qu'il raconte comme compagnon de saint Paul. Quant aux précédents, il nous avertit dans le prologue qu'il s'en est informé exactement auprès de ceux « qui ont tout vu dès le commencement ». Saint Luc n'a donc pu se tromper.

2° Il n'a pas voulu tromper. Sa probité irréprochable, la simplicité et la candeur de son style, sont une preuve irrécusable de sa sincérité. D'ailleurs, les faits que relatent ses mémoires sont des faits publics, éclatants, accomplis devant de nombreux témoins. S'il avait voulu tromper ses lecteurs, il n'aurait pas réussi.

5. La critique rationaliste et les Évangiles.

29. C'est au nom de la *critique scientifique* que les rationalistes rejettent l'autorité historique des Évangiles. Or il est facile de se convaincre que le *principe* qui sert de base à leurs attaques, que la *méthode* qu'ils suivent et que les *systèmes* qu'ils ont imaginés, sont absolument faux.

Fausseté du principe rationaliste.

30. Le *principe rationaliste* est qu'on ne doit pas ajouter foi à un livre qui affirme l'existence des miracles, des prophéties, des mystères, du surnaturel en un mot.

Or nous avons prouvé la possibilité du surnaturel, des mystères, du miracle et de la prophétie. Si cette intervention extraor-

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN © DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

dinaire de Dieu dans le monde est possible, et que des historiens, dont le témoignage offre toutes les garanties de certitude, en attestent l'existence, il est souverainement déraisonnable de n'y pas croire.

Fausseté de la méthode rationaliste.

31. Pour reconnaître l'authenticité d'un document, la critique historique a toujours admis que les critériums extrinsèques, savoir, la tradition orale, le témoignage des écrivains, les manuscrits, doivent être avant tout consultés comme pouvant seuls donner la certitude proprement dite. Les rationalistes, et pour cause, méprisent ce genre de preuves; ils n'ont recours qu'aux critériums intrinsèques, c'est-à-dire à la nature des choses que renferment les Livres saints. Là, ils se mettent à leur aise, font leur choix, prennent ce qui leur convient, l'exagèrent, laissent de côté ce qui les gêne, violentent, torturent le texte à plaisir, perdent de vue l'ensemble, donnent à des objections de détail une importance colossale, sans tenir compte de l'origine et des caractères de l'Évangile. Pareille méthode, aussi inepte que déloyale, appliquée aux histoires profanes, n'en laisserait pas une seule debout.

Fausseté des systèmes rationalistes.

32. Depuis le dix-septième siècle jusqu'à nos jours, plusieurs théories ont été successivement imaginées pour révoquer en doute les faits surnaturels racontés dans les Évangiles. Ces théories, que nous désignons par le nom de leurs principaux auteurs, sont celles de Reimarus et de Lessing, de Semler, de Paulus, de Strauss et de Baur.

33. *Théorie de Reimarus et de Lessing*[a]. — A la suite de Voltaire et des encyclopédistes, dont ils professaient l'impiété cynique, Reimarus et Lessing soutinrent que le Sauveur des hommes n'était qu'un imposteur, aussi bien que Moïse; que les Apôtres étaient des fourbes, qui inventèrent les miracles de l'Évangile pour faire adorer leur Maitre.

34. Cette négation blasphématoire de la réalité des faits évangéliques révolte le sens commun. Le fait le plus considérable et le

[a] Reimarus (1694-1768), professeur de langues orientales à Hambourg. — Lessing (1729-1781), poète et critique.

plus étonnant de l'histoire est sans contredit l'établissement du christianisme dans le monde. Au premier siècle de notre ère, une multitude d'hommes, Juifs, Grecs, Romains, se dépouillant de leurs préjugés, disciplinant leurs passions, ont donné leur foi à Jésus-Christ crucifié, l'ont adoré, ont embrassé sa foi austère, l'ont pris pour modèle, l'ont aimé d'un amour héroïque. Cette religion dure depuis deux mille ans; elle a compté dans son sein les esprits les plus élevés, les âmes les plus saintes; les attaques les plus violentes n'ont pu l'anéantir. Et l'on ose attribuer à la fourberie de douze hommes la fondation d'une religion qui est la création morale la plus pure, la plus bienfaisante, la plus sage et la mieux ordonnée qui ait jamais existé?

35. *Théorie de Semler*[a]. — Suivant lui, les Juifs prirent pour des miracles les guérisons qu'opérait Jésus-Christ par des remèdes secrets, par des procédés de magnétisme et de magie; et comme ils attendaient alors le Messie, ils acclamaient en Jésus le Messie promis à leur nation. Jésus, s'accommodant à cette opinion erronée, parce qu'elle tendait au plus grand bien du peuple, se laissa faire et consentit à s'appeler lui-même le Fils de Dieu.

36. Outre qu'elle n'est guère moins injurieuse que la précédente à la personne sacrée du Sauveur, dont on fait un complice conscient de la superstition populaire, cette théorie choque le plus vulgaire bon sens. Est-il possible que les Juifs du siècle d'Auguste, les habitants de la terre classique des miracles, aient été assez naïfs, assez stupides, pour ne pas discerner le miracle d'un fait naturel? Puis, où a-t-on jamais vu un guérisseur empirique, un magnétiseur, un magicien, fonder une religion dont la perpétuité à travers les siècles est elle-même un miracle permanent?

37. *Théorie de Paulus*[b]. — C'est la théorie *naturaliste* que Eichhorn[c], avant lui, avait appliquée à l'Ancien Testament. D'après cette théorie, les Évangélistes, tout en étant sincères et de bonne foi, ont poétisé et embelli les faits de la vie de Jésus, qui fut en réalité une vie toute naturelle et humaine, et lui ont donné un caractère légendaire et surnaturel. Par exemple, les possédés n'étaient que des épileptiques ou des maniaques; les guérisons

[a] Semler (1725-1791), professeur protestant de théologie à Halle.
[b] Paulus (1764-1851), professeur de langues orientales à l'université d'Iéna.
[c] Eichhorn (1752-1827), professeur de langues orientales à Iéna et à Gœttingue.

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN © DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

étaient l'effet de l'habileté médicale de Jésus; les morts donnés comme ressuscités n'étaient qu'endormis; la multiplication des pains n'était que le partage fait à la foule des provisions de voyage qu'avaient avec eux les gens riches; Jésus n'est vraiment pas ressuscité, il s'est relevé d'une syncope que l'on avait faussement prise pour la mort; etc.

38. Cette théorie ridicule fut réfutée et bafouée par Strauss avec une logique impitoyable. Paulus, en effet, se contredisait d'une manière grotesque. Si les Évangélistes sont des historiens sincères, comme il l'avoue, on doit accepter les faits qu'ils racontent tels qu'ils les donnent, c'est-à-dire comme des miracles ; mais si ces faits sont purement naturels, les Évangélistes ne sont pas des historiens sincères.

39. *Théorie de Strauss*[a]. — A l'explication naturaliste de Paulus, Strauss substitue le *mythisme*. Le *mythe* est une idée personnifiée dans un être ou un récit imaginaire, ou bien un fait appartenant aux anciennes traditions et qui s'est revêtu avec le temps d'ornements accessoires.

A l'époque où vivait Jésus-Christ, les Juifs attendaient un Messie figuré dans leur mythologie[b]. Les disciples de Jésus, ayant cru reconnaître en lui le Messie, lui attribuèrent les caractères et la mission du Messie. Le Christ, en tant que Messie, n'est qu'un mythe philosophique, c'est-à-dire un personnage dont on fait le symbole des aspirations et des besoins de l'époque où il vivait, et ses miracles ne sont que des mythes historiques.

Suivant Strauss, la mythologie chrétienne se forma dans l'espace de cent cinquante ans. Les Évangiles ne furent rédigés que dans la deuxième moitié du deuxième siècle, et on les attribua à deux Apôtres de Jésus et à deux de leurs disciples, afin de leur concilier une plus grande vénération.

40. L'absurdité de ce sophisme sautait aux yeux; il ne tarda pas à soulever de nombreuses contradictions dans le camp rationaliste. Il était facile de voir que le christianisme n'a rien de commun avec la mythologie.

Le mythe prend naissance aux temps préhistoriques; il met longtemps à se former; il a un caractère local et national; il est étranger à toute chronologie.

[a] Strauss (1808-1874), répétiteur à l'université de Tubingue.

[b] De Welte (1780-1849), professeur de théologie à Heidelberg et à Berlin, avait appliqué l'explication mythique à l'Ancien Testament; Strauss l'applique aux Évangiles.

Le christianisme, au contraire, a paru en pleine histoire; il posséda dès le principe une doctrine complète et parfaite; il est doué d'une expansion universelle, il est fait pour tous les peuples et toutes les nations; il offre dans ses livres sacrés et dans ses traditions toute la précision désirable quant aux temps, aux lieux et aux personnes.

41. *Théorie de Baur*[a]. — Suivant lui, le christianisme ne fut d'abord qu'une secte judaïque, la secte ébionite, peu différente de celle des esséniens. Cette secte bornait sa mission à restaurer et à étendre dans le monde entier le mosaïsme, qu'elle regardait comme nécessaire au salut du genre humain. Après la mort de Jésus-Christ, elle eut pour chefs saint Pierre et saint Jacques, évêque de Jérusalem. Mais, plus tard, saint Paul s'insurgea contre le caractère exclusif de cette doctrine, et soutint que Jésus-Christ avait fondé une religion nouvelle, d'où étaient bannies les observances légales, et qui devait être prêchée à tous les hommes sans distinction de Juifs et de Gentils.

Pendant plus d'un demi-siècle, il y eut une lutte ardente entre les *pétriniens* et les *pauliniens*, c'est-à-dire entre la secte des ébionites ou judaïsants et la secte des universalistes ou des Grecs. Les premiers Évangiles sont ceux de saint Matthieu et de saint Luc, qui favorisaient, l'un le *pétrinisme*, et l'autre le *paulinisme;* puis vinrent ceux de saint Marc et de saint Jean, qui avaient pour but de rapprocher les deux partis adverses. Par conséquent, les livres du Nouveau Testament ne sont pas tous authentiques; il appartient à une saine critique de discerner ceux qui jouissent de l'authenticité de ceux qui n'en jouissent point.

42. Cet antagonisme entre saint Pierre et saint Paul est une pure conception imaginaire. Ewald[b], un autre rationaliste, démontre à Baur que son hypothèse ne repose sur aucun fondement.

43. *Théories actuelles.* — Aujourd'hui, les rationalistes allemands les plus célèbres admettent l'authenticité des Évangiles; mais les uns, comme Holtzmann et B. Weiss, prétendent que les Évangélistes se sont servis de documents primitifs où il n'était pas question de la divinité de Jésus-Christ, et qu'ils les ont altérés par quelques additions et changements, afin de rendre éclatante la divinité de leur Maître; — d'autres, avec Harnack,

[a] Baur (1792-1860), professeur de théologie historique à l'université de Tubingue.

[b] Ewald (1830-1895), professeur à l'université de Gœttingue.

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN ®
DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

veulent qu'on n'envisage dans les Évangiles que la vie et la mort du Christ qui ont eu une si grande influence dans la formation des mœurs des chrétiens, et qu'on élimine de la théologie tous les faits miraculeux racontés à son sujet.

Les rationalistes de France, d'Angleterre et d'ailleurs, n'ont fait que reproduire les théories allemandes : les uns s'attachent à Strauss, les autres à Baur; d'autres, comme Renan, cherchent à tenir une position moyenne entre les deux, ou reproduisent même les fantaisies grotesques de Paulus dans son interprétation des faits évangéliques.

Conclusion.

44. La nécessité où se trouvent les rationalistes de violer les règles les plus élémentaires de la logique, de tourner le dos au sens commun, de se contredire les uns les autres, est une preuve manifeste de leur ridicule impuissance à ébranler l'autorité des Évangiles. Un peu de raison et de bonne foi les forcerait d'avouer, avec Rousseau, que « les faits de Socrate, dont personne ne doute, sont moins attestés que ceux de Jésus-Christ ».

45. Les Livres sacrés, soit de l'Ancien, soit du Nouveau Testament, ayant une valeur historique absolue, nous sommes en droit d'en tirer les faits qui démontrent l'existence de la Révélation que Dieu a faite aux hommes, pour leur enseigner le culte dont il veut être honoré.

DEUXIÈME PARTIE

LA RELIGION RÉVÉLÉE

Objet et division de la deuxième partie de l'Apologétique.

Après avoir, dans la première partie de l'Apologétique, mis hors de conteste les principes qui servent de fondement rationnel à la foi, nous avons, dans cette deuxième partie, à prouver la divinité de la Religion contenue dans la Tradition et la Bible catholiques.

La Religion révélée, la vraie Religion s'est, comme toutes les œuvres divines, développée progressivement. Elle a eu son aurore, son lever et son midi. Elle a passé par l'enfance et l'adolescence, avant d'arriver à l'âge parfait. Elle a ainsi trois âges ou phases : l'aurore ou l'enfance, c'est la *religion primitive* ou *patriarcale;* le lever ou l'adolescence, c'est la *religion mosaïque;* le midi ou l'âge parfait, c'est le *christianisme* proprement dit.

Mais au milieu de ces phases diverses, la Religion, tout en se perfectionnant, est restée au fond la même; elle a possédé, dès le principe, les dogmes, la morale et le culte qui la constituent essentiellement. « On y a toujours reconnu, dit Bossuet, le même Dieu comme auteur et le même Christ comme Sauveur du genre humain... Attendu ou donné, Jésus-Christ a été, dans tous les temps, la consolation et l'espérance des enfants de Dieu[1]. »

Nous montrerons que cette religion revendique, à l'exclusion de toutes les autres, les titres d'une céleste origine, qu'elle a tous les signes externes et internes d'une révélation venant de Dieu, et que par conséquent elle s'impose comme un devoir rigoureux à toutes les consciences.

Cette démonstration sera divisée en deux sections : 1° la Révélation avant Jésus-Christ; 2° la Révélation chrétienne.

---

[1] Bossuet, *Discours sur l'Histoire universelle*, IIe partie, ch. Ier.

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN
DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

SECTION I

LA RÉVÉLATION AVANT JÉSUS-CHRIST

Les communications surnaturelles que Dieu a faites aux hommes avant Jésus-Christ ont donné lieu, comme nous l'avons dit, à deux phases religieuses distinctes : la *religion primitive* ou *patriarcale*, et la *religion mosaïque*. Nous consacrerons un chapitre à chacune d'elles.

CHAPITRE I

LA RELIGION PRIMITIVE

SOMMAIRE

1. Existence de la révélation primitive. — 2. L'enseignement de la révélation primitive. 3. Les signes divins de la révélation primitive : signes extrinsèques, signes intrinsèques. — 4. Difficultés soulevées contre la révélation primitive.

1. Existence de la révélation primitive.

1. L'existence de la révélation primitive est attestée par la sainte Écriture, confirmée par la tradition des peuples, prouvée par la raison.

2. *Témoignage de la sainte Écriture.* — Elle atteste en maint endroit qu'avant Moïse, et dès le commencement, Dieu enseigna aux hommes la religion qu'ils avaient à pratiquer. Ainsi nous lisons, dans le livre de l'Ecclésiastique, que Dieu remplit nos premiers parents de science et d'intelligence, qu'il contracta avec eux une alliance éternelle, et leur apprit les préceptes de sa

justice[1]. Dans la Genèse, la voix de Dieu se fait entendre à Adam, à Noé, à Abraham, à Isaac, à Jacob, voix édictant la loi, la peine du péché ou la promesse de la rédemption.

3. *Témoignage traditionnel des peuples.* — Chez les Grecs et les Romains, poètes et philosophes s'accordent à reconnaître que la religion n'a point été découverte par la raison, mais qu'elle s'est transmise par la tradition; que pour la trouver, il faut la chercher dans le passé, et qu'elle est d'autant plus exacte et plus pure qu'elle se rapproche davantage de l'origine et de l'enfance du monde. — Platon fait dire à Socrate, dans le *Philèbe :* « Les anciens, meilleurs que nous et plus proches des dieux, nous ont transmis par la tradition les connaissances sublimes qu'ils tenaient d'eux. » — « L'auteur du monde, dit Lucain, a dit aux hommes naissants tout ce qui leur est permis de savoir[2]. » — Pareille observation est faite par les sages de tous les autres pays, chez les Perses, les Babyloniens, les Bactriens, les Arabes, les Indiens, les Égyptiens, les Chinois.

4. *Preuve rationnelle.* — En dehors de la Genèse, les monuments historiques les plus anciens révèlent chez tous les peuples des croyances qui, bien que mêlées à de graves erreurs, sont les mêmes au fond que celles renfermées dans la Genèse. Parmi ces croyances, les unes sont du ressort de la raison; les autres, comme la croyance aux esprits invisibles, à la déchéance, à la vertu expiatrice du sacrifice, etc., sont hors de son domaine. Celles-ci, évidemment, n'ont pu être connues que par une révélation divine. Pour les autres, si elles n'ont pas été enseignées divinement à l'homme dès le principe; si, comme le prétendent les évolutionistes, elles sont le produit d'une élaboration lente et progressive, qui a mis à s'accomplir on ne sait combien de siècles, que penser de la Providence qui laisse si longtemps sa créature raisonnable, le roi de l'univers visible, croupir dans la fange du fétichisme, avant de devenir capable de connaître et de servir son Créateur? L'enfant, bien qu'il porte en son âme toutes les facultés qui le prédisposent à devenir religieux, très probablement n'arriverait pas tout seul, sans le secours de l'éducation, à se faire une idée claire de Dieu et du devoir. Ce qui a lieu pour l'enfant a dû avoir lieu au début pour l'espèce humaine. Dieu, par sa parole, s'est fait son éducateur, son premier maître de religion. Il a donc dû y avoir une révélation primitive.

---

[1] Eccli. XVII, 1-10. — [2] *Pharsale*, liv. IV.

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN
DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

2. L'enseignement de la révélation primitive.

5. L'enseignement de la révélation primitive comprend les dogmes, les préceptes et le culte qui, à part certains commandements positifs, sont, par eux-mêmes et de leur nature, nécessaires à l'accomplissement de la destinée surnaturelle. Voilà pourquoi on donne à cette révélation le nom de *loi de nature*.

6. Les *dogmes* de la religion primitive sont, les uns *naturels*, les autres *surnaturels*.

Les *dogmes naturels* sont principalement : 1° l'existence d'un Dieu unique, Créateur et Providence; 2° l'existence de l'âme humaine, spirituelle, immortelle, libre, capable de bien et de mal; 3° l'institution du mariage.

Les *dogmes surnaturels* sont : 1° la destination de l'homme à une fin surnaturelle; 2° le don de la grâce, accompagné de divers dons préternaturels qui constituent l'intégrité originelle de la nature humaine[a]; 3° la perte de la grâce sanctifiante et des dons préternaturels par le péché d'Adam, et la transmission de ce péché à tout le genre humain; 4° la promesse d'un Rédempteur. Quant aux dogmes de l'Incarnation et de la Trinité, ils ne sont qu'insinués dans la Genèse.

7. Les *préceptes* de la religion primitive comprenaient, en dehors de la loi naturelle : 1° la défense faite à nos premiers parents de manger du fruit de l'arbre de la science du bien et du mal; 2° la défense qui, d'après le sentiment le plus probable, fut en vigueur avant le déluge, d'avoir simultanément plusieurs épouses et de dissoudre le mariage; 3° la défense faite à Noé et à ses enfants de manger le sang avec la chair.

8. Le *culte* de la religion primitive consistait, outre ce que la raison prescrit : 1° dans l'observation du sabbat; 2° dans le rite des sacrifices sanglants pour l'expiation des péchés; 3° dans un rite extérieur pour effacer dans les enfants le péché originel. La circoncision appartient plutôt à la loi mosaïque.

9. La révélation primitive n'avait pas de constitution spéciale. Son mode de propagation était le magistère naturel des pères de famille et la tradition orale et domestique. En cela, elle différait de la religion mosaïque, qui contenait des préceptes propres au

[a] Ces dons consistaient dans l'exemption de l'ignorance, de la concupiscence, de la douleur et de la mort.

peuple juif et abrogeables, et dont le mode de conservation et de propagation était l'écriture divinement inspirée et le magistère lévitique divinement institué.

3. Les signes divins de la révélation primitive.

Signes extrinsèques.

10. Outre les prophéties et les figures messianiques, dont nous verrons la réalisation en Jésus-Christ, l'histoire de la révélation primitive renferme des faits surnaturels qui en prouvent la divinité. Ce sont :

1° Les apparitions de Dieu ou des Anges à Adam, à Noé, à Abraham, à Isaac, à Jacob et à d'autres patriarches, ainsi que les prodiges accomplis pour sauver du déluge Noé et sa famille.

2° Les exemples extraordinaires de la justice divine, tels que le déluge, la malédiction de Cham, la confusion des langues à la tour de Babel, la ruine de Sodome et de Gomorrhe.

3° Diverses prophéties : celles de la mort et des autres calamités qui devaient suivre la prévarication d'Adam; celles du déluge et de l'incendie de Sodome; celles de la naissance d'Isaac et de la possession de la terre de Chanaan par la postérité d'Abraham.

4° La sainteté extraordinaire qui fut le fruit de la révélation primitive : Abel, Seth, Hénoch, Abraham, Melchisédech, Isaac, Jacob, Joseph, sont des noms immortels dans l'histoire des serviteurs de Dieu.

Signes intrinsèques.

11. Ils consistent dans la sublimité des dogmes, dans la pureté de la morale et la perfection du culte que présente la révélation primitive. Sans une révélation divine, jamais les premiers habitants de la terre, préoccupés comme ils l'étaient alors des besoins de la vie corporelle, n'auraient pu acquérir la connaissance de dogmes et de préceptes si purs de tout mélange d'erreur, si élevés, si bien adaptés à leurs besoins; sans la révélation, jamais les diverses nations n'eussent accepté communément et conservé longtemps inaltérés, avant l'invasion de l'idolâtrie, ceux de ces dogmes et de ces préceptes qui sont inaccessibles à la raison humaine.

12. Il est donc manifeste qu'il y a eu dès le commencement du monde une révélation, et que des signes indubitables, extrinsèques et intrinsèques, en attestent l'origine divine.

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

4. Difficultés soulevées contre la révélation primitive [1].

La création d'Ève.

13. *Objection.* — Moïse, dans le récit de la création d'Ève, fait dire à Adam des choses qu'il ne pouvait connaître. Comment aurait-il su ce qui s'était passé pendant son sommeil ? N'ayant pas eu de père et de mère, comment pouvait-il déclarer que l'homme quittera son père et sa mère pour s'attacher à sa femme?

Réponse. — Celui qui forma le premier homme de la poussière de la terre était assez puissant pour lui faire voir en extase ce qui se passait pendant le sommeil qu'il lui envoya, et, par un esprit prophétique, lui en faire comprendre la signification et le mystère, c'est-à-dire l'institution du mariage et la formation de l'Église.

Le paradis terrestre.

14. *Première objection.* — La Genèse place le paradis terrestre en Asie ; or ce n'est pas de l'Asie, mais de l'Afrique qu'est originaire notre première civilisation.

Réponse. — Cette assertion est démentie par les savants les plus autorisés, qui sont unanimes à faire de l'Asie le berceau du genre humain.

15. *Deuxième objection.* — Les arbres mystérieux du paradis terrestre, ainsi que les chérubins qui en gardaient l'entrée après l'expulsion d'Adam et d'Ève, sont des mythes empruntés à la fable.

Réponse. — Il faut plutôt voir ici dans la mythologie la confirmation du récit de Moïse, auquel les traditions anciennes donnent ainsi une valeur historique incontestable. Quant à la signification de ces arbres et à la nature de ces chérubins, le texte sacré ne dit rien et laisse aux commentateurs toute sage liberté d'interprétation.

La chute et le péché originel.

16. *Première objection.* — Il n'est pas concevable que Dieu ait voulu éprouver la fidélité des premiers ancêtres du genre humain, par une défense aussi futile que celle de manger du fruit d'un arbre.

Réponse. — Cette fidélité n'aurait pas été suffisamment mise à l'épreuve par l'observation d'un précepte de la loi naturelle, que nos premiers parents, grâce à l'harmonie qui régnait entre leurs facultés, n'auraient pas été tentés de transgresser. Il fallait un commandement positif, qui

[1] Nous ne considérons pour le moment que les objections qui ont rapport aux faits historiques; celles que les incrédules opposent au récit de la Genèse au nom des sciences positives, seront discutées dans la III[e] partie.

eût pour objet une chose indifférente en elle-même. En suivant ce commandement, on reconnaissait l'autorité souveraine de Dieu, dont l'arbre de la science du bien et du mal était le signe sensible [a]; en le violant, on commettait un péché très grave, puisqu'il renfermait toute la malice de l'orgueil.

17. *Deuxième objection.* — Le récit génésiaque de la chute est évidemment un mythe, imaginé pour expliquer l'origine du mal dans le monde.

Réponse. — Ce qui donne un air fabuleux au récit de la chute, c'est l'intervention d'un serpent tentateur. Mais si on considère que Dieu et les Anges conversèrent avec nos premiers parents sous une forme sensible, et que, Adam et Ève étant alors les seuls représentants de l'espèce humaine, les Anges devaient sans doute, dans leurs apparitions, prendre la figure des animaux, il n'est pas inconcevable que l'*Ange des ténèbres se transfigurant en Ange de lumière* [1] soit entré, par la permission divine, dans le corps d'un serpent, d'autant plus que la forme de cet animal, à la fois attrayant et repoussant, image de la duplicité et de la tromperie, convenait bien pour servir d'instrument à l'esprit séducteur.

Le récit de la Genèse est confirmé par la mythologie des peuples anciens, où l'on voit figurer le serpent comme le génie du mal.

18. *Troisième objection.* — La doctrine chrétienne explique la chute par la concupiscence, et la concupiscence par la chute. Il y a là un cercle vicieux.

Réponse. — La volonté mauvaise qui détermina Ève à croire aux mensonges du serpent précéda la concupiscence; la concupiscence, qui l'entraîna à désirer le fruit défendu, fut l'effet de la volonté mauvaise. Il n'y a point là de cercle vicieux.

19. *Quatrième objection.* — Le dogme du péché originel blesse le sens moral, en nous rendant responsables d'une faute que nous n'avons point personnellement commise.

Réponse. — La foi n'enseigne point que les descendants d'Adam soient personnellement responsables de son péché; mais elle enseigne, en se fondant sur une histoire divine, confirmée par la tradition universelle, que la condition dans laquelle l'homme naît aujourd'hui n'est pas la condition primitive. Le péché originel est un état de privation. Adam, père et chef de l'humanité, devait, en demeurant fidèle à Dieu, transmettre à sa postérité la grâce sanctifiante et les dons préternaturels dont cette grâce

[a] L'arbre vivant du paradis terrestre était le signe de l'autorité absolue de Dieu, comme l'arbre mort de la croix est le signe de son amour infini. Si profaner l'arbre du salut est une insulte à l'amour qui l'a abreuvé de son sang, cueillir d'une main téméraire le fruit de l'arbre de l'épreuve était une insulte à l'autorité de Celui qui est Maître et Seigneur de toutes choses.

[1] II Cor. XI, 14.

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN
DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

était la source. Par son péché, il a perdu ces dons pour lui-même et pour tout le genre humain. C'est ici une application de la loi d'hérédité, suivant laquelle tout être vivant ne transmet à ses descendants que ce qu'il est et que ce qu'il possède.

20. *Cinquième objection.* — Malgré cette explication, le dogme du péché originel fait de Dieu un être cruel et injuste. Pourquoi créer le genre humain, s'il devait, dès son origine, tomber dans un état si misérable? Pourquoi punir de supplices éternels d'innombrables enfants qui n'ont d'autre crime que d'être involontairement nés d'un père coupable?

Réponse. — Ce n'est point un acte de cruauté, mais de bonté et de sagesse, de créer des êtres libres, soumis à l'épreuve et, par suite, sujets à faillir. Si Dieu tolère l'abus de la liberté, c'est en vue d'un très grand bien. Cette faute originelle, que Dieu a permise, a élevé l'humanité à un plus haut degré qu'elle n'avait été abaissée par le péché, en attirant sur la terre le Fils de Dieu fait homme pour sauver les hommes. — Quant aux enfants morts sans avoir pu être régénérés, s'ils sont privés de la gloire surnaturelle, qui est un don purement gratuit, rien n'indique qu'ils soient punis, comme on le prétend, de supplices éternels; mais ils jouissent, selon toute probabilité, d'une béatitude naturelle.

L'état des hommes primitifs.

21. *Objection.* — La Genèse, en nous présentant les premiers hommes comme des êtres civilisés, est en contradiction avec l'archéologie qui, de l'étude des fossiles et des produits de l'industrie trouvés dans les couches géologiques, conclut légitimement que les hommes primitifs étaient des hommes barbares, grossiers, en tout pareils aux sauvages de l'île de Bornéo et de la terre de Feu.

Réponse. — L'état dans lequel vécurent Adam et Ève dans le paradis terrestre échappe évidemment à toutes les recherches archéologiques. Quant à celui qui suivit la chute, la Genèse n'est pas en désaccord avec l'archéologie; elle nous montre l'humanité condamnée à travailler une terre maudite et à inventer ses instruments de travail ainsi que ses moyens de défense contre les éléments et les animaux. Ce n'est que plusieurs siècles après Adam qu'on commence, avec Tubalcaïn à forger, le bronze et le fer; on dut se contenter auparavant d'outils en pierre, en bois, en os. On voit là insinuée la division archéologique des âges de la pierre, du cuivre, du bronze et du fer.

Que si on oppose au récit de la Genèse l'état misérable de l'homme primitif, étudié dans les régions occidentales de l'Europe, on doit remarquer que l'homme biblique habitait l'Asie, où, d'après le témoignage des savants les plus compétents, la civilisation a devancé celle des autres pays. On conçoit que les tribus qui émigrèrent de l'Asie menèrent longtemps une vie misérable dans les conditions où elles étaient jetées, et que les hommes de la race de Canstadt, de Cro-Magnon, furent, relativement

aux Asiatiques, ce que sont les sauvages actuels relativement à nous. Ces sauvages, du reste, que les incrédules nous donnent comme les représentants de l'humanité primitive, sont au contraire des descendants de races civilisées [a]. L'état sauvage est un état de dégradation.

Existence historique des patriarches.

22. *Objection.* — Tous les personnages de la Genèse ne sont que des mythes, des personnifications de phénomènes météorologiques, comme les dieux de la fable.

Réponse. — Cette assimilation des patriarches aux dieux de l'Olympe est une pure rêverie; on ne peut rien opposer de sérieux au récit de Moïse, confirmé d'ailleurs sur plusieurs points par l'histoire profane.

La longévité des premiers hommes.

23. *Objection.* — Il n'est pas vraisemblable que les patriarches antédiluviens aient vécu aussi longtemps que le rapporte la Genèse.

Réponse. — La longévité des premiers hommes est mentionnée dans toutes les traditions anciennes, et on ne peut démontrer physiologiquement qu'elle soit impossible [b].

Le déluge.

24. *Objection.* — Tout ce que raconte Moïse au sujet du déluge contredit les lois de la physique et les données du sens commun, et doit être relégué parmi les mythes.

Réponse. — Cette objection suppose l'impossibilité du miracle et la fausseté historique de la Genèse. Or le miracle est possible, et Moïse est un historien digne de foi. Moïse, d'ailleurs, n'est pas le seul narrateur de ce grand événement. Le poème d'Izdubar, composé, suivant G. Smith, au moins 1700 ans avant Jésus-Christ, bien antérieurement à la Genèse, contient, parmi ses épisodes, un récit du déluge identique pour le fond à celui de Moïse. Tous les savants qui ont étudié les traditions des peuples, reconnaissent que la tradition du déluge est universelle [c]; elle se retrouve chez toutes les grandes races de l'humanité. Comment expliquer la conformité

---

[a] « Pour ma part, je crois que l'homme, à l'origine des choses, a été créé adulte et aussi parfait qu'il peut l'être. » (Barthélemy Saint-Hilaire.) — « Il n'y a pas d'état de barbarie qui ne soit sorti d'une civilisation détruite; et il appartient aux futures recherches sur l'histoire du globe, de faire voir par quelle révolution les populations sauvages ont été arrachées de leurs rapports avec le reste du monde. » (Schelling.)

[b] « La longue vie des patriarches était un fait plus rationnel, plus en rapport avec les lois de la physiologie, que la courte existence des hommes qui peuplent aujourd'hui la terre. » (Dr Foissac, *la Longévité humaine.*)

[c] Bailly, Fréret, Boulanger, Alf. Maury, Renan, Fr. Lenormant, etc.

de tant de témoignages, si le déluge n'est qu'un mythe? — Ajoutons que la plupart des difficultés qu'on soulève contre le déluge au nom des lois physiques, s'évanouissent en admettant que l'inondation n'a couvert que la partie de l'Asie habitée alors par les hommes.

La tour de Babel.

25. *Objection.* — La construction de cette tour, et surtout la confusion des langues sont évidemment du domaine de la légende.

Réponse. — Le fait, tel que le raconte Moïse, est de tradition assyrienne, et il est rapporté par plusieurs anciens historiens [a]. La tour de Babel s'élevait à l'endroit appelé aujourd'hui *Birs-Nimrud,* « la tour de Nemrod. » On rencontre là d'énormes masses de ruines informes, composées de briques en partie vitrifiées par le feu, et qui, en s'écroulant, ont produit de véritables collines. — Quant à la confusion des langues, M. de Humboldt en a trouvé le souvenir chez les indigènes de l'Amérique. Les différences et les analogies observées entre les langues peuvent s'expliquer, à l'origine, par une dislocation subite et violente qui aurait dispersé les races.

La catastrophe de Sodome et l'origine de la mer Morte.

26. *Objection.* — La Genèse suppose faussement que la mer Morte s'est formée à l'époque de la ruine de Sodome et des autres villes de la Pentapole.

Réponse. — La Genèse n'insinue rien de pareil. Parce qu'il est dit que Chodorlahomor battit le roi de Sodome dans la vallée de Siddim, « qui est la mer de sel [1] » ou mer Morte, il ne s'ensuit point qu'il n'y eût pas de lac à cette époque : le lac existait déjà avec ses gouffres de bitume; mais il s'agrandit alors d'une partie de la vallée et s'est encore agrandi dans la suite.

La conduite des premiers patriarches sémites.

27. *Objection.* — La sainte Écriture fait l'éloge d'Abraham et d'Isaac, qui se rendirent coupables de mensonge en disant que leurs femmes étaient leurs sœurs, et de Jacob, qui supplanta indélicatement Esaü dans son droit d'ainesse.

Réponse. — L'Écriture ne qualifie point les faits dont il s'agit; elle laisse aux lecteurs le soin de les juger. D'ailleurs ces faits ne sont pas aussi délictueux qu'on le suppose, et ils peuvent se justifier par la bonne foi.

---

[a] Hestiœus, le plus ancien historien de la Phénicie, que cite Josèphe; — Abydène, Alexandre Polyhistor, cités par Eusèbe.

[1] Gen. XIV, 3, 8.

CHAPITRE II

LA RELIGION MOSAÏQUE

SOMMAIRE

1. But et objet de la révélation mosaïque. Le peuple de l'alliance. La loi écrite. Moyen de conservation des vérités révélées. La révélation mosaïque et les Gentils. — 2. Divinité de la révélation mosaïque. Signes extrinsèques. Signes intrinsèques. — 3. Difficultés soulevées contre la révélation mosaïque. Objections contre les faits surnaturels. Objections contre la loi mosaïque. — 4. Durée de la religion mosaïque.

1. But et objet de la révélation mosaïque.

Le peuple de l'alliance.

1. L'alliance que Dieu avait faite, dans la personne d'Adam, avec le genre humain, ne fut point rompue définitivement par le péché. Elle subsista, avec la promesse d'un Rédempteur, dans la postérité de Seth. Celle-ci s'était laissé dépraver par la race de Caïn, et, la corruption devenant universelle, Dieu sépara Noé et sa famille de la masse de libertins et d'apostats qu'il allait noyer dans le déluge, afin de préserver la tige d'où devait naître le Messie.

Dans le cours des âges qui suivirent le déluge, la connaissance de Dieu allait de nouveau s'affaiblissant peu à peu; les anciennes traditions s'obscurcissaient dans des fables grossières; les fausses divinités se multipliaient, et plus la civilisation matérielle progressait, plus les hommes s'enfonçaient dans l'idolâtrie. Pour que ce mal n'infectât point tout le genre humain, Dieu fit alliance avec Abraham et sa postérité.

2. Les conditions de cette alliance étaient : du côté de Dieu, la promesse de la possession de la terre de Chanaan, et celle d'un rejeton en qui toutes les nations seraient bénies; du côté d'Abraham, l'engagement de conserver la religion primitive et surtout

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN
DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

de tant de témoignages, si le déluge n'est qu'un mythe? — Ajoutons que la plupart des difficultés qu'on soulève contre le déluge au nom des lois physiques, s'évanouissent en admettant que l'inondation n'a couvert que la partie de l'Asie habitée alors par les hommes.

La tour de Babel.

25. *Objection.* — La construction de cette tour, et surtout la confusion des langues sont évidemment du domaine de la légende.

Réponse. — Le fait, tel que le raconte Moïse, est de tradition assyrienne, et il est rapporté par plusieurs anciens historiens [a]. La tour de Babel s'élevait à l'endroit appelé aujourd'hui *Birs-Nimrud,* « la tour de Nemrod. » On rencontre là d'énormes masses de ruines informes, composées de briques en partie vitrifiées par le feu, et qui, en s'écroulant, ont produit de véritables collines. — Quant à la confusion des langues, M. de Humboldt en a trouvé le souvenir chez les indigènes de l'Amérique. Les différences et les analogies observées entre les langues peuvent s'expliquer, à l'origine, par une dislocation subite et violente qui aurait dispersé les races.

La catastrophe de Sodome et l'origine de la mer Morte.

26. *Objection.* — La Genèse suppose faussement que la mer Morte s'est formée à l'époque de la ruine de Sodome et des autres villes de la Pentapole.

Réponse. — La Genèse n'insinue rien de pareil. Parce qu'il est dit que Chodorlahomor battit le roi de Sodome dans la vallée de Siddim, « qui est la mer de sel [1] » ou mer Morte, il ne s'ensuit point qu'il n'y eût pas de lac à cette époque : le lac existait déjà avec ses gouffres de bitume; mais il s'agrandit alors d'une partie de la vallée et s'est encore agrandi dans la suite.

La conduite des premiers patriarches sémites.

27. *Objection.* — La sainte Écriture fait l'éloge d'Abraham et d'Isaac, qui se rendirent coupables de mensonge en disant que leurs femmes étaient leurs sœurs, et de Jacob, qui supplanta indélicatement Esaü dans son droit d'ainesse.

Réponse. — L'Écriture ne qualifie point les faits dont il s'agit; elle laisse aux lecteurs le soin de les juger. D'ailleurs ces faits ne sont pas aussi délictueux qu'on le suppose, et ils peuvent se justifier par la bonne foi.

---

[a] Hestiœus, le plus ancien historien de la Phénicie, que cite Josèphe; — Abydène, Alexandre Polyhistor, cités par Eusèbe.

[1] Gen. XIV, 3, 8.

CHAPITRE II

LA RELIGION MOSAÏQUE

SOMMAIRE

1. But et objet de la révélation mosaïque. Le peuple de l'alliance. La loi écrite. Moyen de conservation des vérités révélées. La révélation mosaïque et les Gentils. — 2. Divinité de la révélation mosaïque. Signes extrinsèques. Signes intrinsèques. — 3. Difficultés soulevées contre la révélation mosaïque. Objections contre les faits surnaturels. Objections contre la loi mosaïque. — 4. Durée de la religion mosaïque.

1. But et objet de la révélation mosaïque.

Le peuple de l'alliance.

1. L'alliance que Dieu avait faite, dans la personne d'Adam, avec le genre humain, ne fut point rompue définitivement par le péché. Elle subsista, avec la promesse d'un Rédempteur, dans la postérité de Seth. Celle-ci s'était laissé dépraver par la race de Caïn, et, la corruption devenant universelle, Dieu sépara Noé et sa famille de la masse de libertins et d'apostats qu'il allait noyer dans le déluge, afin de préserver la tige d'où devait naître le Messie.

Dans le cours des âges qui suivirent le déluge, la connaissance de Dieu allait de nouveau s'affaiblissant peu à peu; les anciennes traditions s'obscurcissaient dans des fables grossières; les fausses divinités se multipliaient, et plus la civilisation matérielle progressait, plus les hommes s'enfonçaient dans l'idolâtrie. Pour que ce mal n'infectât point tout le genre humain, Dieu fit alliance avec Abraham et sa postérité.

2. Les conditions de cette alliance étaient : du côté de Dieu, la promesse de la possession de la terre de Chanaan, et celle d'un rejeton en qui toutes les nations seraient bénies; du côté d'Abraham, l'engagement de conserver la religion primitive et surtout

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN
DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

la foi et l'espérance au Messie. L'alliance avait pour signe la circoncision.

La loi écrite.

3. Quatre siècles environ après la mort d'Abraham, alors que l'ignorance et l'aveuglement s'étaient encore prodigieusement accrus dans le monde, les Hébreux, captifs en Égypte, étaient non seulement menacés de disparaître, par suite de l'ordre donné par le pharaon de noyer dans le Nil tous les enfants mâles; mais ils étaient exposés à perdre la foi au milieu d'un peuple complètement idolâtre. Dieu alors suscita Moïse pour délivrer la race choisie de ce double péril, et, afin que sa loi ne fût pas abandonnée plus longtemps à la seule mémoire des hommes, il la donna par écrit sur le mont Sinaï.

4. La *loi écrite* comprenait deux parties : l'une, d'un caractère perpétuel et universel, renouvelait les croyances primitives et formulait dans le Décalogue la loi naturelle; l'autre, temporaire, locale, et destinée seulement aux Hébreux, contenait les préceptes positifs réglant le culte divin et les lois relatives au régime politique et civil de la nation.

5. Tout, dans cette loi, était adapté à la mission providentielle du peuple de l'alliance. Il avait à conserver trois dogmes fondamentaux : 1° Création du monde par un seul Dieu éternel; 2° Gouvernement du monde par une seule Providence, infiniment sage et puissante; 3° Rédemption du monde par un seul Médiateur. C'est par la conservation de ces dogmes que le peuple choisi préparait la bénédiction que Dieu devait répandre sur toutes les nations.

Moyen de conservation des vérités révélées.

6. Un *magistère divin* fut établi parmi les Juifs pour enseigner, interpréter et garder intact le texte de la loi. Il résidait dans la tribu sacerdotale de Lévi et dans les Prophètes.

Le *ministère lévitique,* qui devait durer jusqu'à la venue du Messie, était le ministère ordinaire de la parole de Dieu.

Le *ministère prophétique,* bien qu'extraordinaire par lui-même, fut, de fait, ordinaire jusqu'après la captivité de Babylone. Les prophètes confirmaient la vérité de leur prédication par leurs miracles et la sainteté de leur vie, et l'influence qu'ils exercèrent fit que jamais la foi ne périt en Israël.

La révélation mosaïque et les Gentils.

7. La mission du peuple juif n'était point de propager dans le monde la vérité religieuse, ni de la confesser au prix de son sang devant les peuples de la terre. Ce rôle était réservé à l'Église catholique. Le peuple juif n'était que le gardien, le dépositaire de la religion primitive; il devait la *conserver* pour préparer l'avenir.

8. Mais, en confiant la garde de la vérité à Israël, Dieu n'abandonna point les Gentils. Parmi les moyens extérieurs qu'il employa pour les éclairer, le principal, sans nul doute, fut le peuple juif lui-même. Sa situation géographique, au point d'intersection des trois parties du monde ancien, l'Asie, l'Afrique et l'Europe; ses relations avec tous les peuples de l'antiquité; sa dispersion par toute la terre, qui commença à l'époque de la ruine du royaume d'Israël; l'établissement de synagogues dans tous les lieux où il se fixait; la traduction en grec de ses livres sacrés, vers l'an 250 avant Jésus-Christ; et enfin son grand zèle pour faire des prosélytes : tous ces faits montrent que, dans les desseins de Dieu, le peuple juif avait pour mission de réveiller parmi les Gentils les croyances primitives, et de préparer la venue du Messie.

9. Ainsi, en résumé, la révélation mosaïque eut pour *objet* principal les vérités de la religion primitive, gravées cette fois dans un monument impérissable; elle eut pour *but,* par la constitution en nationalité de la race d'Abraham, la conservation intégrale de ces mêmes vérités et leur rayonnement parmi les peuples de la gentilité.

2. Divinité de la révélation mosaïque.

Signes extrinsèques de cette divinité.

10. Ces signes sont les miracles, les prophéties et les faits de sainteté extraordinaire que relatent les quatre derniers livres du Pentateuque et les autres livres de l'Ancien Testament.

Miracles de l'Ancien Testament.

11. L'histoire du peuple de Dieu est une série de prodiges divins.

D'abord, un grand nombre ont pour but de confirmer la mission de Moïse : les dix plaies d'Égypte, le passage de la mer Rouge, la manne qui nourrit le peuple pendant quarante ans; les torrents d'eau vive qui jaillissent du rocher d'Horeb; la loi donnée

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN © DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

sur le mont Sinaï, au milieu des tonnerres et des éclairs; la conservation des vêtements des Hébreux pendant leur séjour au désert, le châtiment de Coré, Dathan et Abiron, etc.

Après Moïse, la série des merveilles continue. C'est le passage du Jourdain, la ruine de Jéricho, le soleil arrêté. C'est l'intervention de Dieu souvent renouvelée dans la conquête du pays de Chanaan par Josué; dans le châtiment et la prospérité des Israélites, suivant qu'ils violent ou observent la loi; dans le retour de la captivité de Babylone; dans la victoire des Machabées; dans la dispersion finale et l'état actuel de ce peuple étrange, mêlé à toutes les nations sans perdre sa physionomie, son caractère, son attachement à Moïse et à sa loi.

Prophéties de l'Ancien Testament.

12. Moïse annonça à l'avance quelques-uns de ses miracles, comme les dix plaies d'Égypte, le passage de la mer Rouge, etc. Il prédit aux Israélites qu'aucun de ceux qui avaient vingt ans n'entrerait dans la terre promise, à l'exception de Caleb et de Josué; que, s'ils étaient fidèles à la loi de Dieu, ils seraient vainqueurs de leurs ennemis et qu'ils jouiraient d'une grande prospérité; mais que si, au contraire, ils devenaient prévaricateurs, ils seraient maudits, opprimés par les autres peuples et en proie à tous les fléaux; que la terre, qu'ils ne devaient point cultiver la septième année, produirait la sixième année des fruits pour trois ans; que Dieu leur enverrait un prophète semblable à lui, qu'il fallait l'écouter sous peine d'encourir la vengeance divine.

Aux prophéties de Moïse, nous pouvons ajouter celles des autres prophètes qui parurent dans la suite. Les unes concernent le Messie; les autres ont trait, soit à de grands événements de l'histoire du peuple juif, soit au sort des peuples étrangers, Moabites, Iduméens, Tyriens, Égyptiens, Assyriens, Babyloniens, Perses, Grecs, Romains, etc.

Sainteté extraordinaire des fidèles observateurs de la loi mosaïque.

13. La sainteté brille du plus haut éclat dans Moïse, le médiateur entre Dieu et le peuple d'Israël. Parmi les autres serviteurs de Dieu, l'histoire sainte offre à notre admiration les noms de Josué, de Samuel, de David, de Josaphat, d'Ézéchias, de Josias, d'Élie, d'Élisée, de Tobie, d'Isaïe, de Jérémie, d'Ézéchiel, de Daniel et d'autres prophètes. Un grand nombre de Juifs, parmi

lesquels plusieurs prophètes et les Machabées, témoignèrent, au milieu des supplices et par la mort la plus cruelle, la divinité de la religion mosaïque. Or la vertu, telle qu'elle apparaît dans les grands hommes d'Israël, est un miracle de l'ordre moral, qui ne peut s'expliquer que par la grâce divine.

Signes intrinsèques de la divinité de la révélation mosaïque.

14. Ces signes sont : l'excellence de la doctrine, l'excellence de la législation sociale et la nature de la sanction.

Excellence de la doctrine.

15. Les dogmes, les préceptes et le culte de la religion mosaïque sont les mêmes que ceux de la religion primitive, dont ils dénotent l'origine divine (p. 200). Mais les perfections de Dieu, les caractères du Messie, les obligations morales, les observances du culte, tout ce qui a rapport, en un mot, à la religion telle qu'elle était imposée aux Israélites, est présenté dans les quatre derniers livres du Pentateuque, dans les livres sapientiaux et dans les livres prophétiques, avec plus de splendeur, plus de précision et plus de force.

16. Le *Dieu* de Moïse est « Celui qui est » : *Je suis celui qui suis,* c'est-à-dire l'Être qui possède la plénitude de l'être, définition la plus sublime qui ait jamais été donnée de Dieu. — Le *portrait du Messie,* Fils de Dieu et Fils de l'homme, prédit par Moïse comme un prophète semblable à lui, se dessine trait par trait, jusqu'à ce qu'il soit complètement achevé par le dernier des prophètes, cinq siècles avant l'événement. — La *morale mosaïque* se résume dans dix commandements, avec une clarté et une profondeur admirables. — Dans le *culte,* tout annonce la grandeur et la majesté infinies de Dieu, son domaine souverain sur toutes choses; tout en inspire la crainte et l'amour.

17. Or, si on considère que Moïse avait été élevé chez les Égyptiens au milieu des ténèbres et des superstitions du paganisme; qu'après lui, et pendant quinze cents ans, on vit régner, en dehors de la nation juive, l'idolâtrie la plus grossière et les cultes les plus abominables; que les philosophes les plus illustres de l'antiquité ne purent s'affranchir de graves erreurs sur des questions importantes de la métaphysique et de la morale : on sera forcé de convenir que Moïse et les prophètes ont été inspirés par Dieu. Nier qu'ils aient reçu une mission divine, c'est se mettre en présence d'un fait inexplicable.

UNIVERSIDAD PONTIFICIA COMILLAS DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

Excellence de la législation sociale.

18. Qu'on la considère en elle-même, ou dans sa rapide formation, ou dans sa durée, la législation mosaïque fut manifestement inspirée de Dieu.

19. *Considérée en elle-même,* la législation mosaïque est d'une sagesse, d'une douceur, d'une équité admirables, d'une parfaite convenance avec les temps, les lieux, le climat, les inclinations et les besoins du peuple pour qui elle était faite; elle est d'une supériorité incontestable sur la législation de tous les autres peuples de l'antiquité.

20. Ainsi, au point de vue du *droit politique,* tandis que la société païenne flotte de la tyrannie à la licence, la constitution du pouvoir hébraïque offre un sage mélange d'autorité et de liberté. Le gouvernement est théocratique; c'est par Dieu que règnent les juges et plus tard les rois. L'autorité est ainsi établie sur son fondement le plus solide. Mais si les Juifs doivent à la loi divine une obéissance absolue, cette même loi les garantit contre toute espèce de tyrannie. Chez eux, le régime des castes est inconnu; il n'y a ni nobles ni roturiers, ni patriciens ni plébéiens; ils sont tous également nobles, tous également enfants d'Abraham et précurseurs du Messie. — Lorsque, partout ailleurs, le pouvoir spirituel est confondu avec le pouvoir temporel, que la dignité de la conscience est foulée aux pieds, ces deux pouvoirs sont distincts en Israël. Dans l'un et l'autre pouvoir, tout est hiérarchiquement ordonné. Entre le grand prêtre et l'assemblée des lévites, il y a un conseil intermédiaire, le Conseil des prêtres. Entre le prince d'Israël et l'assemblée d'Israël siège le Conseil des anciens d'Israël; et de même, entre le prince de chaque tribu et l'assemblée de la tribu siège le Conseil des anciens de la tribu. Hiérarchie tout à fait favorable au légitime exercice de l'autorité et de la liberté.

21. Au point de vue du *droit civil,* la supériorité de la législation mosaïque n'est pas moins manifeste. Le paganisme dénaturait la famille en affaiblissant ou en exagérant outre mesure le pouvoir paternel; en enlevant au ministère maternel sa force et sa vertu par de graves atteintes à l'unité, à la perpétuité et à la sainteté du mariage; en réduisant à l'esclavage le service domestique, — La religion mosaïque, au contraire, établissait ces institutions sur les bases de la justice et de l'équité. Chez les Juifs,

l'autorité paternelle, sans rien perdre de sa force, est renfermée dans de sages limites. L'enfant n'est, ni la propriété de l'État, comme à Sparte, ni la propriété du père, comme à Rome; il s'appartient lui-même, sous l'autorité du père et sous la protection des lois. Le père n'a pas sur lui droit de vie et de mort. C'est aux anciens de la ville qu'il appartient de juger et de condamner à la peine de la lapidation le fils qu'aucune correction ne peut ramener à l'obéissance. — La constitution du lien conjugal dans la famille hébraïque, sans être aussi parfaite que dans la famille chrétienne, puisqu'elle tolérait la polygamie et permettait le divorce en certains cas, environnait de dignité et de respect le ministère maternel, par un ensemble de prescriptions et de défenses qui avaient pour but de préserver le mariage de toute profanation. — Dans la société hébraïque, les *indigènes* esclaves étaient des serviteurs qu'il était défendu de traiter avec dureté. Les *étrangers* qui, conformément aux mœurs du temps, devenaient esclaves par achat, par héritage ou comme prisonniers de guerre, jouissaient chez les Juifs des droits inhérents à la dignité humaine; ils participaient au repos du septième jour, aux solennités religieuses, aux joies de la famille. — On trouve enfin dans la révélation mosaïque tous les grands principes de la véritable économie politique, dont l'oubli amena la décadence des sociétés païennes. Les deux grandes lois du travail et de la population, inscrites en tête de la Genèse, ne cessent jamais d'être rappelées au peuple hébreu. Ces lois sont complétées par les préceptes relatifs au prêt sans intérêt, à la charité envers les pauvres, à la remise des dettes lors de l'année jubilaire; par la malédiction prononcée contre la cupidité et l'abus de la richesse; par les éloges donnés à la vie humble et simple; et de cet ensemble de doctrines résulte un traité parfait d'économie politique, dont les règles exactement suivies procurent à un peuple la félicité temporelle.

22. Le *droit militaire,* dans la loi mosaïque, n'est pas moins remarquable que le droit politique et le droit civil. Le grand principe qui le domine est l'horreur du sang. Le service des armes est volontaire; les levées de troupes n'ont d'autre but que la défense du droit. Dans la guerre, on doit respecter les vieillards, les femmes, les enfants, les troupeaux et les richesses de la ville prise d'assaut. Le soldat vainqueur, loin d'être reçu en triomphe, est soumis pendant sept jours à l'impureté légale, et sa main ne doit toucher la main d'un frère ou d'un ami qu'après les rites et les sacrifices de l'expiation. Admirables dispositions

pour mettre fin, dans la mesure du possible, au funeste fléau de la guerre.

23. Quant au *droit pénal*, l'organisation judiciaire chez les Hébreux s'inspire des règles de la plus parfaite équité. Il était ordonné aux juges de rendre la justice sans distinction de personnes, sans se laisser corrompre par les présents; de n'avoir en vue d'autres lois et d'autres intérêts que les intérêts et les lois de la justice. « Les conditions légales qu'il fallait pour prononcer une sentence de mort ont dû rendre les condamnations bien rares, et on dirait presque que le législateur a eu pour but plutôt l'intimidation que l'application des peines[1]. » La déposition d'un seul témoin n'était pas admise; l'aveu même du coupable ne suffisait point : il fallait la déposition d'au moins deux témoins oculaires, affirmant, par le nom sacré de Jéhovah, la réalité de l'accusation. Le faux témoignage entraînait la peine de mort. Le jugement avait lieu devant le peuple, et les témoins devaient jeter la première pierre au supplicié.

24. *Considérée dans sa rapide formation,* la loi mosaïque porte également l'empreinte d'une origine céleste. Moïse est mis subitement et presque malgré lui à la tête des Hébreux. Deux mois après leur sortie d'Égypte, il commence à promulguer la législation qui doit les régir; puis, au milieu des marches laborieuses à travers le désert, il la développe et l'active, la donnant pour ainsi dire d'un seul jet, sans hésitation, sans contradiction, sans erreurs. C'est là un prodige qui dépasse les causes naturelles.

25. *Considérée dans sa durée,* la loi de Moïse n'est pas moins prodigieuse. Pendant que les autres législations varient, la législation mosaïque demeure immobile, sans éprouver les plus légères modifications. « Le législateur y avait si bien réglé toutes choses, dit Bossuet, que jamais on n'a eu besoin d'y rien changer... Y ajouter ou en retrancher un seul article était un attentat que le peuple eût regardé avec horreur[2]. » Quel est donc le législateur qui porte ses vues si loin, qui, d'un seul regard, embrasse tous les besoins de son peuple à quatorze cents ans de distance, et prépare avec une telle justesse les prescriptions qui répondent aux nécessités morales d'un avenir si reculé? Il y a là un phénomène non seulement en dehors de tout exemple, mais vraiment divin.

---

[1] Munk, *Palestine*, p. 214. — [2] Bossuet, *Discours sur l'Histoire universelle*, IIe P., ch. III.

Nature de la sanction de la loi mosaïque.

26. La sanction que Moïse a donnée à sa loi est de telle nature, qu'il eût été le plus insensé des hommes s'il n'avait été inspiré de Dieu. Cette sanction suppose, en effet, une intervention toute spéciale de la divine Providence dans l'ordre temporel. Si les Israélites observent la loi de Dieu, ils auront paix et gloire, abondance de fruits, etc.; s'ils la violent, famine, stérilité, peste, guerre, etc.; la sixième année, à cause de l'observation de l'année sabbatique, la terre produira des fruits pour trois ans. Un législateur qui ferait au nom de Dieu de telles promesses ou de telles menaces, sans en avoir pour garant Dieu lui-même, serait tombé au dernier degré de la démence; sa folie ne tarderait pas à être manifestée par les événements. Si donc les Israélites n'ont jamais mis en doute la vérité de ces promesses et de ces menaces, il faut conclure que Moïse a été l'organe de Dieu.

3. Difficultés soulevées contre la révélation mosaïque.

27. Les objections qu'opposent les incrédules au caractère divin de la loi mosaïque regardent : les unes, les faits surnaturels sur lesquels s'appuie la révélation de cette loi; les autres, la loi elle-même.

Objections contre les faits surnaturels.

1° Contre les miracles.

28. *Objection.* — Les prodiges racontés dans l'Ancien Testament sont invraisemblables et choquent le sens commun. Quelques-uns, comme les plaies d'Égypte, la colonne de nuée, le passage de la mer Rouge, la manne et les cailles qui nourrissaient les Hébreux dans le désert, sont des faits naturels, auxquels on a donné un caractère miraculeux. D'autres, comme l'arrêt du soleil par Josué, le séjour de Jonas dans le ventre de la baleine, sont évidemment contraires aux lois physiques; la rétrogradation de l'ombre sur le cadran solaire d'Ézéchias est une supercherie d'Isaïe.

Réponse. — La *réalité* d'un fait ne se juge pas d'après sa vraisemblance ou son invraisemblance, mais d'après le témoignage. Que de choses invraisemblables sont pourtant très réelles! — Quand il s'agit de la *nature* des faits, la saine critique n'exige qu'une chose : c'est qu'ils ne soient pas impossibles. Or les événements surnaturels en question non seulement ne sont pas impossibles, mais ils se lient de telle sorte avec l'histoire du peuple hébreu que, si on les rejette, cette histoire n'a plus de sens. Comment expliquer sa délivrance, sans les plaies d'Égypte? son séjour pen-

dant quarante ans au désert, sans la manne qui le nourrissait? son entrée dans la Palestine, sans le passage miraculeux du Jourdain; etc.?

Les incrédules, pour le besoin de leur cause, dénaturent les faits : ils mettent des fanaux là où il y avait une colonne de feu vraiment miraculeuse; ils imaginent un reflux des eaux dont auraient profité les Hébreux pour passer à gué la mer Rouge; ils confondent la manne du tamarin que le désert du Sinaï produit en petite quantité, et seulement au mois de juin, avec la manne qui nourrissait tous les jours une immense multitude et qui avait des qualités surnaturelles. Ou bien, s'il s'agit des plaies d'Égypte et des cailles, qui arrivèrent deux fois aux lieux où campaient les Israélites, ils ne tiennent pas compte des circonstances dans lesquelles ces faits se sont accomplis : ce sont ces circonstances qui donnent un caractère miraculeux à un fait qui, considéré en lui-même, est purement naturel.

Si l'Écriture, dit-on, était la parole de Dieu, elle ne ferait pas dire à Josué : « Soleil, arrête-toi; » et, à supposer un arrêt subit de la terre, il se serait produit dans le système de notre univers de si grandes catastrophes, qu'il est impossible de croire à une pareille révolution. — On répond, sur le premier point, que Josué a employé le langage usuel, celui dont se servent les astronomes eux-mêmes; et, sur le second, que Dieu est assez puissant pour empêcher les catastrophes qui auraient résulté de la suspension momentanée du mouvement de notre globe, et que d'ailleurs une station apparente du soleil, sans arrêt de la terre, suffirait, par le moyen de la réfraction des rayons solaires, à prolonger le jour au delà de l'heure ordinaire.

Quant au miracle de Jonas, figure de la résurrection de Jésus-Christ, la principale difficulté qu'on oppose à ce prodige s'évanouit, si on considère que l'Écriture ne parle pas de baleine, mais d'un gros poisson. On peut donc supposer un poisson du genre des squales, dans l'estomac desquels on a trouvé plus d'une fois des hommes tout entiers [a].

En ce qui concerne Isaïe, l'accomplissement de sa prophétie en faveur d'Ézéchias met à néant l'accusation odieuse d'un acte de supercherie.

2° *Contre les prophéties.*

29. *Objection.* — Les prophéties de l'Ancien Testament sont obscures. On ne doit donc pas les considérer comme de véritables prophéties.

Réponse. — Il est faux que toutes ces prophéties soient obscures. L'obscurité d'un certain nombre n'est que relative et tient à des circonstances qui ne leur enlèvent point leur caractère de prophéties proprement dites.

[a] Le naturaliste allemand Muller rapporte qu'en 1759, un matelot tombé à la mer disparut dans la gueule d'un requin; le monstre, blessé mortellement par les matelots du bord, rendit immédiatement sa victime, qui en fut quitte pour quelques contusions.

Objections contre la loi mosaïque.

1° *Contre le dogme.*

30. *Objection.* — Moïse ne donne à sa loi qu'une sanction terrestre et ne dit pas un mot de l'immortalité de l'âme et du bonheur éternel.

Réponse. — La loi mosaïque était à la fois politique et religieuse. En tant que politique, elle avait une sanction temporelle révélée par Dieu, et si Moïse rappelle si souvent cette sanction, c'est parce qu'elle démontrait l'origine divine de sa loi, et qu'elle était de nature à impressionner le peuple juif, grossier et charnel par tempérament. Mais, en tant que religieuse, il est faux que cette loi n'eût pas une sanction spirituelle, celle des récompenses et des peines de l'autre vie, qui atteint, non les nations, mais les individus. Il n'était pas nécessaire que Moïse formulât en termes explicites le dogme de l'immortalité, puisqu'il était alors, comme à toutes les époques, l'objet de la croyance universelle. D'ailleurs, il rappelle suffisamment ce dogme : quand il défend d'interroger les morts; quand il dit que les patriarches se regardaient comme des étrangers et des voyageurs sur la terre, et qu'en quittant cette vie, ils voyaient et saluaient de loin les biens qui leur avaient été promis.

2° *Contre la morale.*

31. *Première objection.* — La loi de Moïse ordonnait la vengeance : *âme pour âme, œil pour œil, dent pour dent* [1].

Réponse. — C'était la loi du talion, qui devait être appliquée par les magistrats, non par les particuliers.

32. *Deuxième objection.* — La loi de Moïse était cruelle et barbare pour certains délits, tels que l'idolâtrie, la violation du repos du sabbat, le blasphème contre le nom du Seigneur, la divination, la magie.

Réponse. — La sévérité des peines de la loi contre ces délits trouve sa justification dans le caractère opiniâtre, indocile et en même temps léger du peuple juif. Une législation plus douce n'aurait point suffi à le maintenir dans le devoir.

Le peuple juif formant une société théocratique, l'idolâtrie était un délit social, un attentat contre Dieu, souverain de la nation; il n'est donc pas étonnant qu'elle ait été punie avec une extrême rigueur, d'autant plus que le peuple juif se laissait facilement entraîner à ce crime.

Indépendamment de cette considération, on ne voit pas pourquoi, dans une société en possession de la vérité religieuse, la loi ne rangerait pas parmi les plus grands crimes l'idolâtrie ou l'hérésie. Que de calamités aurait épargnées au monde moderne une répression sévère de l'impiété!

[1] Exode, XXI, 24-25; Lév., XXIV, 20; Deut., XIX, 21.

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

33. *Troisième objection.* — Il y a dans l'histoire du peuple juif des actes ou des personnages coupables loués par la sainte Écriture.

Réponse. — Parmi les faits incriminés, il en est qui ont été accomplis par l'ordre de Dieu, souverain maître de toutes choses : ainsi, la destruction du peuple de Chanaan, le sacre de David par Samuel, celui de Jéhu par Élisée, l'extermination de la famille d'Achab, certaines paroles ou choses inconvenantes reprochées aux prophètes Isaïe, Ézéchiel, Osée. Tous sont susceptibles d'une interprétation favorable. — Si l'Écriture loue Jahel qui tua Sisara par trahison, Judith qui trompa Holopherne par ses mensonges, David qui se rendit coupable de grands crimes, ce n'est pas ce qui est ou peut être répréhensible dans leur conduite qu'elle loue, mais dans Jahel et Judith le courage et l'amour de la patrie, et dans David ses hautes vertus, la fidélité avec laquelle il remplit sa mission providentielle et son admirable pénitence.

Ajoutons que, pour apprécier d'une manière exacte les faits de l'Ancien Testament, il faut les juger par les mœurs de l'époque, et ne pas oublier que Jésus-Christ est venu apporter au monde une morale plus parfaite et des sentiments plus élevés, plus délicats, plus généreux.

34. *Quatrième objection.* — Il y a dans la Bible des expressions obscènes qui font rougir.

Réponse. — Pour justifier ici les livres saints, il suffit de remarquer : 1° que la portée, comme l'usage des mots, dépendent beaucoup du génie des langues et des mœurs des peuples qui les emploient, et que le langage est d'autant plus timoré et plus délicat que les mœurs sont plus dépravées; 2° que si ces expressions eussent été de nature à blesser les contemporains, les écrivains sacrés ne les eussent certainement pas employées.

3° *Contre le culte.*

35. *Objection.* — Le culte mosaïque est chargé de cérémonies inutiles et ridicules.

Réponse. — Cette appréciation est le fait d'esprits superficiels qui ne se rendent pas compte du but de ces cérémonies. Elles étaient alors nécessaires pour séparer le peuple de Dieu des autres peuples, et, en même temps, elles étaient la figure des mystères de Jésus-Christ, et des événements qui devaient s'accomplir sous la loi nouvelle.

4° *Contre les prescriptions légales relatives aux aliments.*

36. *Objection.* — La défense faite par Moïse aux Juifs, d'user de certains aliments (porc, poissons sans écailles, hérisson, hibou, lièvre, etc.), est fondée sur des erreurs d'histoire naturelle.

Réponse. — L'expérience a constaté que les viandes prohibées par la loi mosaïque sont nuisibles ou dangereuses, surtout en certains climats. Moïse, dans ses prescriptions hygiéniques, s'est préoccupé des maladies parasitaires, qui occupent une si grande place dans la pathologie moderne.

4. Durée de la religion mosaïque.

37. Considérée dans l'élément qui lui est propre, l'élément qui ne regarde que les Israélites, la loi mosaïque devait être abrogée, et, de fait, elle est abrogée depuis l'établissement du christianisme.

La loi mosaïque devait être abrogée.

38. Les desseins de Dieu sur la durée limitée de la loi mosaïque se manifestent dans les prophéties relatives : 1° à la nouvelle alliance que devait établir le Messie; 2° à la vocation des Gentils; 3° à la révocation expresse des principaux rites.

39. *Prophéties relatives à la nouvelle alliance.* — Parmi ces prophéties, nous citerons surtout celle de Jérémie : *Voici que des jours viendront,* dit le Seigneur, *et je ferai une nouvelle alliance avec la maison d'Israël et avec la maison de Juda. Non pas selon l'alliance que j'ai formée avec leurs pères... Mais je mettrai ma loi dans leurs entrailles, et je l'écrirai dans leur cœur; et je serai leur Dieu, et eux seront mon peuple*[1].

40. *Prophéties relatives à la vocation des Gentils.* — S'il est une chose clairement annoncée dans les oracles de l'Ancien Testament, c'est assurément la vocation des Gentils. C'est le Messie qui mettra fin à la division qui existait entre eux et les Juifs, et formera un seul peuple de tous les peuples du monde, pour adorer le seul Dieu véritable : *Le juste de Sion s'élèvera comme une lumière; son sauveur sera allumé comme un flambeau.* Les Gentils verront ce juste, et *tous les rois connaîtront cet homme tant célébré dans les prophéties de Sion*[2].

Or la conversion des Gentils rendait la loi mosaïque inutile et impossible : *inutile,* parce que cette loi, n'ayant d'autre but que de séparer le peuple hébreu des autres peuples, n'avait plus de raison d'être à l'époque où le Messie convertissait les Gentils; *impossible,* parce qu'elle était particulière, locale, faite pour un peuple vivant dans les limites d'un territoire fort restreint, et que, par conséquent, ses observances ne pouvaient être accomplies dans l'univers entier.

41. *Prophéties relatives à la révocation expresse des principaux rites.* — Les prophéties annoncent : 1° la substitution d'un nouveau sacerdoce au sacerdoce ancien[3]; 2° un nouveau

[1] Jér., XXXI, 31-33. — [2] Isaïe, LXII, 1-2. — [3] Daniel, IX, 27; Ps. CIX, 4.

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN
DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

sacrifice[1]; 3° la destruction définitive du temple[2]. Or tout cela mettait fin au culte judaïque. Il est donc incontestable, d'après les Livres sacrés de l'Ancien Testament, que la loi mosaïque devait être abrogée et faire place à une loi nouvelle.

La loi mosaïque est depuis longtemps abrogée.

42. De fait, elle est abrogée depuis longtemps; car Dieu n'observe plus l'alliance qu'il avait faite avec les Israélites, et ceux-ci ne peuvent plus l'observer.

43. Dieu s'était engagé à couvrir les Israélites d'une protection spéciale s'ils observaient sa loi, ou si, l'ayant violée, ils revenaient à lui. Or, depuis le premier siècle de l'ère chrétienne, bien qu'ils ne soient jamais retombés dans l'idolâtrie, ils sont sans patrie, dispersés à travers les nations, et ne forment plus un peuple.

44. Les Israélites ne peuvent plus remplir les conditions de l'alliance. Ils étaient tenus d'aller trois fois par an au temple de Jérusalem; de ne point cultiver la terre la septième année; de remettre les dettes tous les cinquante ans; de restituer tous les héritages aliénés, etc. Le ministère du culte ne pouvait être exercé que par la tribu de Lévi. Tout cela est aujourd'hui, et depuis des siècles, d'une exécution impossible. C'est donc sans raison que les Juifs s'obstinent à affirmer la durée perpétuelle de la loi mosaïque.

[1] Malach., I, 11. — [2] Daniel, IX, 26.

SECTION II

LA RÉVÉLATION CHRÉTIENNE

A la *révélation mosaïque* devait succéder la révélation définitive et parfaite qui, de Jésus-Christ, est appelée *chrétienne*.

Jésus-Christ apparaît dans la plénitude des temps, il se dit le Messie, le Fils de Dieu égal à son Père. Il prouve la vérité de ces deux titres par la réalisation, en sa personne, des prophéties et des figures de l'Ancien Testament, par ses miracles, par ses prophéties, par sa sainteté. La divinité de sa révélation est confirmée par deux grands faits : 1° la propagation et la conservation miraculeuse de son Église; 2° la constance et le témoignage de ses martyrs. A ces signes extrinsèques s'ajoutent, comme signes intrinsèques, l'excellence incomparable et l'efficacité merveilleuse de la doctrine chrétienne. Enfin la fausseté manifeste des autres religions achève la démonstration de la divinité du christianisme.

Tel est l'exposé sommaire que nous avons à développer dans les chapitres qui vont suivre.

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN ®
DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

sacrifice[1]; 3° la destruction définitive du temple[2]. Or tout cela mettait fin au culte judaïque. Il est donc incontestable, d'après les Livres sacrés de l'Ancien Testament, que la loi mosaïque devait être abrogée et faire place à une loi nouvelle.

La loi mosaïque est depuis longtemps abrogée.

42. De fait, elle est abrogée depuis longtemps; car Dieu n'observe plus l'alliance qu'il avait faite avec les Israélites, et ceux-ci ne peuvent plus l'observer.

43. Dieu s'était engagé à couvrir les Israélites d'une protection spéciale s'ils observaient sa loi, ou si, l'ayant violée, ils revenaient à lui. Or, depuis le premier siècle de l'ère chrétienne, bien qu'ils ne soient jamais retombés dans l'idolâtrie, ils sont sans patrie, dispersés à travers les nations, et ne forment plus un peuple.

44. Les Israélites ne peuvent plus remplir les conditions de l'alliance. Ils étaient tenus d'aller trois fois par an au temple de Jérusalem; de ne point cultiver la terre la septième année; de remettre les dettes tous les cinquante ans; de restituer tous les héritages aliénés, etc. Le ministère du culte ne pouvait être exercé que par la tribu de Lévi. Tout cela est aujourd'hui, et depuis des siècles, d'une exécution impossible. C'est donc sans raison que les Juifs s'obstinent à affirmer la durée perpétuelle de la loi mosaïque.

[1] Malach., I, 11. — [2] Daniel, IX, 26.

SECTION II

LA RÉVÉLATION CHRÉTIENNE

A la *révélation mosaïque* devait succéder la révélation définitive et parfaite qui, de Jésus-Christ, est appelée *chrétienne*.

Jésus-Christ apparaît dans la plénitude des temps, il se dit le Messie, le Fils de Dieu égal à son Père. Il prouve la vérité de ces deux titres par la réalisation, en sa personne, des prophéties et des figures de l'Ancien Testament, par ses miracles, par ses prophéties, par sa sainteté. La divinité de sa révélation est confirmée par deux grands faits : 1° la propagation et la conservation miraculeuse de son Église; 2° la constance et le témoignage de ses martyrs. A ces signes extrinsèques s'ajoutent, comme signes intrinsèques, l'excellence incomparable et l'efficacité merveilleuse de la doctrine chrétienne. Enfin la fausseté manifeste des autres religions achève la démonstration de la divinité du christianisme.

Tel est l'exposé sommaire que nous avons à développer dans les chapitres qui vont suivre.

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN ®
DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

CHAPITRE III

LA PLÉNITUDE DES TEMPS

SOMMAIRE

L'époque de la venue du Messie. — 1. Préparation à la venue du Libérateur. Préparation intérieure. Préparation extérieure. Objection. — 2. Etat du monde à la venue de Jésus-Christ. Etat du monde païen. Etat du peuple juif. Etat de la civilisation. — 3. Attente prochaine du Messie à l'époque de l'avènement de Jésus-Christ. — Conclusion.

L'époque de la venue du Messie.

1. La « plénitude des temps » dont parle saint Paul[1] est l'époque que Dieu le Père avait fixée pour envoyer son Fils sur la terre. C'était le temps le plus convenable pour l'Incarnation du Verbe. Il convenait, en effet : 1° que la venue du Libérateur fût préparée ; 2° qu'elle coïncidât avec un état du monde qui la rendît plus salutaire que jamais, et historiquement incontestable ; 3° qu'elle fût l'objet d'une attente prochaine. Or ces trois conditions existaient quand Jésus-Christ fit son apparition sur la terre.

1. Préparation à la venue du Libérateur.

2. Dieu ayant voulu, dans son infinie miséricorde, délivrer les hommes de leurs péchés par le Sauveur qu'il avait promis après la déchéance originelle, les prépara à le recevoir, soit par des grâces intérieures, soit par des dispositions extérieures ou événements, qui devaient concourir, avec son action surnaturelle sur les âmes, à la fondation et à la propagation du christianisme. Le Libérateur a eu ainsi une double préparation : une préparation intérieure et une préparation extérieure.

[1] Gal., IV, 4.

Préparation intérieure.

3. Cette préparation a rapport à la vie spirituelle de la race humaine. Elle est de deux sortes : l'une *négative* et l'autre *positive*.

4. La préparation intérieure *négative* éveille dans les âmes le désir du salut par la connaissance qu'elle leur donne de l'insuffisance de leur raison, de la faiblesse de leur volonté, de l'esclavage où les réduit le péché ; elle les fait aspirer à la lumière, à la force, à la délivrance.

L'homme, au commencement de sa chute, était encore orgueilleux de sa science et de sa force ; voilà pourquoi Dieu lui donna la *loi de nature*, qui devait le convaincre de son ignorance ; puis la *loi écrite*, qui devait lui faire sentir son impuissance. A bout de forces, il était réduit à implorer la miséricorde et la grâce divine, qui nous a été donnée par l'avènement du Christ.

5. La préparation intérieure *positive* consiste dans une connaissance de Dieu et du Messie de plus en plus pure et profonde.

Parmi les vrais croyants, cette connaissance alla de clarté en clarté, d'Adam jusqu'à Jésus-Christ. Durant le cours des siècles, Dieu manifestait avec un éclat toujours croissant les attributs de sa Providence ; le portrait du futur Libérateur se dessinait en traits de plus en plus saillants, comme on le voit par les figures et les prophéties messianiques. Si, quelque temps avant la venue de Jésus-Christ, l'idée messianique s'était transformée chez un grand nombre en une attente terrestre et mondaine, il ne manquait pas d'Israélites qui connaissaient le but véritable de la Rédemption. Des hommes et des femmes d'une grande piété, Zacharie et Élisabeth, Siméon, Anne, Jean-Baptiste, la Vierge Marie, savaient que la délivrance consistait essentiellement à remettre le péché et à convertir les Gentils. Ce furent leurs prières et leurs aspirations qui hâtèrent la venue du Sauveur, et la Vierge Marie surtout lui prépara en elle une demeure digne de lui.

En dehors du peuple d'Israël, chez les peuples païens on retrouve des traces de cette préparation positive. Partout on attend un sauveur. Cette attente, bien qu'informe et souvent couverte de scories mythologiques, s'appuie toujours sur une prophétie ou un ancien oracle se rattachant à la chute du premier

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN
DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

CHAPITRE III

LA PLÉNITUDE DES TEMPS

SOMMAIRE

L'époque de la venue du Messie. — 1. Préparation à la venue du Libérateur. Préparation intérieure. Préparation extérieure. Objection. — 2. Etat du monde à la venue de Jésus-Christ. Etat du monde païen. Etat du peuple juif. Etat de la civilisation. — 3. Attente prochaine du Messie à l'époque de l'avènement de Jésus-Christ. — Conclusion.

L'époque de la venue du Messie.

1. La « plénitude des temps » dont parle saint Paul[1] est l'époque que Dieu le Père avait fixée pour envoyer son Fils sur la terre. C'était le temps le plus convenable pour l'Incarnation du Verbe. Il convenait, en effet : 1° que la venue du Libérateur fût préparée ; 2° qu'elle coïncidât avec un état du monde qui la rendît plus salutaire que jamais, et historiquement incontestable ; 3° qu'elle fût l'objet d'une attente prochaine. Or ces trois conditions existaient quand Jésus-Christ fit son apparition sur la terre.

1. Préparation à la venue du Libérateur.

2. Dieu ayant voulu, dans son infinie miséricorde, délivrer les hommes de leurs péchés par le Sauveur qu'il avait promis après la déchéance originelle, les prépara à le recevoir, soit par des grâces intérieures, soit par des dispositions extérieures ou événements, qui devaient concourir, avec son action surnaturelle sur les âmes, à la fondation et à la propagation du christianisme. Le Libérateur a eu ainsi une double préparation : une préparation intérieure et une préparation extérieure.

[1] Gal., IV, 4.

Préparation intérieure.

3. Cette préparation a rapport à la vie spirituelle de la race humaine. Elle est de deux sortes : l'une *négative* et l'autre *positive*.

4. La préparation intérieure *négative* éveille dans les âmes le désir du salut par la connaissance qu'elle leur donne de l'insuffisance de leur raison, de la faiblesse de leur volonté, de l'esclavage où les réduit le péché ; elle les fait aspirer à la lumière, à la force, à la délivrance.

L'homme, au commencement de sa chute, était encore orgueilleux de sa science et de sa force ; voilà pourquoi Dieu lui donna la *loi de nature*, qui devait le convaincre de son ignorance ; puis la *loi écrite*, qui devait lui faire sentir son impuissance. A bout de forces, il était réduit à implorer la miséricorde et la grâce divine, qui nous a été donnée par l'avènement du Christ.

5. La préparation intérieure *positive* consiste dans une connaissance de Dieu et du Messie de plus en plus pure et profonde.

Parmi les vrais croyants, cette connaissance alla de clarté en clarté, d'Adam jusqu'à Jésus-Christ. Durant le cours des siècles, Dieu manifestait avec un éclat toujours croissant les attributs de sa Providence ; le portrait du futur Libérateur se dessinait en traits de plus en plus saillants, comme on le voit par les figures et les prophéties messianiques. Si, quelque temps avant la venue de Jésus-Christ, l'idée messianique s'était transformée chez un grand nombre en une attente terrestre et mondaine, il ne manquait pas d'Israélites qui connaissaient le but véritable de la Rédemption. Des hommes et des femmes d'une grande piété, Zacharie et Élisabeth, Siméon, Anne, Jean-Baptiste, la Vierge Marie, savaient que la délivrance consistait essentiellement à remettre le péché et à convertir les Gentils. Ce furent leurs prières et leurs aspirations qui hâtèrent la venue du Sauveur, et la Vierge Marie surtout lui prépara en elle une demeure digne de lui.

En dehors du peuple d'Israël, chez les peuples païens on retrouve des traces de cette préparation positive. Partout on attend un sauveur. Cette attente, bien qu'informe et souvent couverte de scories mythologiques, s'appuie toujours sur une prophétie ou un ancien oracle se rattachant à la chute du premier

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN
DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

homme, et qui annonce que le mauvais démon, qui est arrivé à la souveraineté dans l'âge actuel du monde, doit être vaincu dans l'âge d'or restauré. Ces traditions étaient comme une semence qui devait faire germer la prédication des Apôtres [a].

Préparation extérieure.

6. Au jugement des plus graves historiens, tous les événements de l'histoire concourent, sous l'action de la Providence, à l'établissement comme à la conservation du christianisme. Dans l'antiquité, trois faits principaux préparent extérieurement l'avènement de Jésus-Christ : 1° la dispersion des Juifs parmi les peuples païens ; 2° le développement des facultés spéculatives chez les Grecs ; 3° la réunion de tous les peuples sous l'autorité des Romains.

7. *La dispersion des Juifs parmi les peuples païens.* — Cette dispersion, qui avait pour but d'empêcher l'extinction complète de la révélation primitive et des espérances messianiques qu'elle renfermait, coïncida avec un grand mouvement intellectuel chez tous les peuples civilisés. C'est à l'époque de l'exil de Babylone (VI[e] siècle av. J.-C.) que des réformes du polythéisme furent tentées dans la Bactriane, dans les Indes et en Chine, et qu'en Grèce Pythagore inaugura la philosophie spiritualiste. Ce progrès dans les esprits devait faciliter aux Apôtres la prédication de l'Évangile.

8. *Le développement des facultés spéculatives chez les Grecs.* — La vérité révélée, presque toujours énoncée dans les Livres saints d'une manière figurée et populaire, avait besoin d'être exprimée en des formules exactes et précises, et de revêtir le caractère d'une démonstration scientifique. C'est le service que le génie grec rendit à la foi. Les œuvres de Platon et d'Aristote préparèrent l'esprit humain à venir au-devant de la révélation, pour lui donner, dans les œuvres des Pères et des Docteurs de l'Église, l'éclat et la netteté qui répondent si bien aux besoins de l'intelligence.

9. *La réunion de tous les peuples sous l'autorité du peuple romain.* — A l'époque où Jésus-Christ parut, sous le règne

[a] Les incrédules ont été obligés de reconnaître cette croyance des peuples. « De temps immémorial, dit Voltaire, toutes les nations ont attendu un sage. » — « Les traditions sacrées et mythologiques, dit Volney, avaient répandu dans toute l'Asie la croyance d'un grand médiateur qui devait venir, d'un juge final, d'un législateur, d'un Sauveur futur, qui délivrerait les hommes de l'empire du mal. »

d'Auguste, la souveraineté universelle de Rome, préparée par Alexandre le Grand, était à son apogée. Tous les peuples civilisés d'alors étaient unis par un lien intellectuel ; partout on parlait le latin ou le grec ; de nombreuses routes sillonnaient le vaste empire. Cet état de choses avait pour but, dans les desseins de la Providence, de favoriser la mission des Apôtres, et aussi, en temps ordinaire, d'empêcher les persécutions locales.

10. Plus tard, la Providence se manifesta d'une manière analogue dans l'invasion des Barbares, qui ouvrit aux conquêtes du christianisme un nouveau champ, pour y bâtir, sur les ruines du paganisme, le grand édifice du monde chrétien moderne.

Objection contre cette préparation.

11. *Objection.* — Cette longue préparation à la venue du Rédempteur ne se concilie pas avec la doctrine catholique sur les conditions du salut. Nul n'est justifié que par Jésus-Christ. Or comment les âmes ont-elles pu se sauver avant son avènement?

Réponse. — L'efficacité de la Rédemption s'étend à toute l'humanité, à l'univers entier [a]. Les hommes ont donc pu se sauver avant l'Incarnation du Verbe. En vertu des mérites futurs de Jésus-Christ, toute âme recevait la grâce du salut.

Avant Jésus-Christ, comme aussi après Jésus-Christ pour tous ceux qui ignorent invinciblement la loi évangélique, la foi explicite aux mystères de la Trinité et de l'Incarnation n'est point nécessaire. Il suffit de croire en un Dieu qui récompense les bons et punit les méchants, et d'espérer de sa bonté la délivrance du péché. Or cette foi et cette espérance sont accessibles à tous sans exception. Dieu ne prive de la lumière surnaturelle nécessaire au salut éternel, aucun de ceux qui obéissent sincèrement à la voix de leur conscience et de leur raison.

2. État du monde à la venue de Jésus-Christ.

12. Dieu, avant de remédier au mal, le laisse s'aggraver, afin que la guérison soit complète. Ainsi fit-il aux époques du déluge, d'Abraham et de Moïse. Lorsque Jésus-Christ parut, le monde était plongé dans un tel abîme d'ignorance, d'erreur et de cor-

[a] *Notre Dieu Sauveur veut que tous les hommes soient sauvés et viennent à la connaissance de la vérité.* (I Tim., II, 3.) — *Jésus-Christ était hier, il est aujourd'hui, et il sera le même dans tous les siècles.* (Hébr., XIII, 8.) — *L'agneau a été immolé dès l'origine du monde.* (Apoc., XIII, 8.) — *Le Christ est mort pour tous.* (II Cor., V, 15.) — *Il est lui-même propitiation pour nos péchés, non seulement pour les nôtres, mais pour ceux de tout le monde.* (I Jean, II, 2.)

ruption, que le moment était venu pour Dieu d'envoyer le Libérateur.

État du monde païen.

13. Dans le monde païen, « l'erreur et l'impiété prévalaient partout, dit Bossuet. Les nations les plus éclairées et les plus sages, les Chaldéens, les Égyptiens, les Phéniciens, les Grecs, les Romains, étaient les plus ignorants et les plus aveugles sur la religion... Le crime était adoré et reconnu nécessaire au culte des dieux... Tout le service public n'était qu'une continuelle profanation, ou plutôt une dérision du nom de Dieu... Toute la terre était possédée de la même erreur : la vérité n'y osait paraître. Le Dieu créateur du monde n'avait de temple ni de culte qu'en Jérusalem[1]... »

État du peuple juif.

14. Mais, s'il connaissait le vrai Dieu, le peuple juif lui-même, égaré par les pharisiens, était alors, sous le rapport religieux, en pleine voie de décadence. Afin de se donner un pouvoir absolu sur le peuple, les pharisiens se rendirent les arbitres de la religion et la tournèrent insensiblement à des pratiques superstitieuses, utiles à leurs intérêts. Ils surchargèrent la loi d'observances minutieuses, qu'ils donnaient comme des traditions authentiques. Ne cherchant eux-mêmes qu'à se distinguer, ils accréditèrent parmi le peuple l'idée que les Juifs étaient d'une autre espèce que les autres hommes, les élus de Dieu non par grâce, mais par nature, seuls dignes de connaître Dieu, à l'exclusion des Gentils. De là, un dédain profond pour tout ce qui n'était pas juif, la haine de la domination romaine, et l'attente, non d'un Messie humilié, comme l'avaient dépeint les prophètes, mais d'un Messie conquérant qui les délivrerait du joug de l'étranger.

Éclat de la civilisation.

15. Si, dans l'ordre religieux et moral, le monde se trouvait dans un état lamentable, par contre, la civilisation, dans l'ordre matériel, artistique et littéraire, était en quelque sorte à son apogée. La littérature hébraïque avait atteint son dernier degré de perfection. En Grèce, en Italie, en Égypte et en Chine, dans

[1] Bossuet, *Discours sur l'Histoire universelle*, IIe P., ch. XVI.

les Indes, la poésie et les autres arts brillaient depuis longtemps d'un vif éclat. Aucune époque n'était moins favorable à la crédulité aveugle et à la formation des légendes. L'esprit de doute et de raillerie avait envahi les classes lettrées. Dans de telles circonstances, la religion que Jésus-Christ apportait ne pouvait s'implanter qu'en se fondant sur des signes divins qu'aucun esprit sérieux ne pût récuser. Le moment était bien choisi par la Providence pour donner au christianisme une base historique inébranlable.

3. Attente prochaine du Messie à la venue de Jésus-Christ.

16. A l'époque où parut Jésus-Christ, on attendait comme prochain et certain l'avènement du Messie. Le fait est établi par le témoignage des Évangiles, par l'historien juif Josèphe, par les historiens romains Suétone et Tacite, enfin par l'apparition de faux messies.

17. *Par le témoignage des Évangiles.* — Zacharie bénit Dieu d'avoir visité et racheté son peuple, et dit à son fils qu'il marchera devant la face du Seigneur pour lui préparer les voies[1]. Le vieillard Siméon attend la consolation d'Israël; il a été averti qu'il ne verra point la mort qu'auparavant il n'ait vu le Christ du Seigneur[2]. La foule qui se presse autour de Jean-Baptiste, prêchant au désert, se demande s'il ne serait pas le Christ[3]. Lorsque les miracles de Jésus provoquent l'admiration du peuple, les témoins de ces prodiges s'écrient que celui qui opère de telles merveilles est vraiment le prophète qui doit venir dans le monde[4]. Les Samaritains, ennemis des Juifs, partagent la même attente. « Je sais, dit la Samaritaine à Jésus, que le Messie vient; et, lorsqu'il sera venu, il nous enseignera toutes choses[5]. » Dans ces passages et dans beaucoup d'autres, on voit que le Messie qu'attendaient alors les Juifs était bien celui dont leurs Livres saints avaient décrit le caractère, la puissance et les œuvres[6].

18. *Par l'historien juif Josèphe.* — Parlant des charlatans qui se donnaient pour des messies, il explique la confiance que le peuple mettait en eux, par la conviction que les prophéties messianiques ne tarderaient pas à s'accomplir[7].

[1] S. Luc, I, 76. — [2] S. Luc, II, 25-26. — [3] S. Luc, III, 15. — [4] S. Jean, VI, 14. — [5] S. Jean, IV, 25. — [6] S. Matth., II, 5-6; S. Jean, VII, 41-42; S. Matth., II, 2; S. Jean, I, 49; VI, 14; I, 49; V, 17-21; VIII, 31; S. Luc, I, 67 et suiv. — [7] Josèphe, *Antiquités judaïques*, XX; *Guerre des Juifs*, VI, V.

UNIVERSIDAD PONTIFICIA COMILLAS DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

19. *Par les historiens romains Suétone et Tacite.* — Ils relatent le bruit qui courait à cette époque, que des hommes sortis de la Judée s'empareraient de la direction du monde[1], bruit qui explique la qualification de messie donnée à Hérode, à Antoine, à Auguste et à Vespasien.

20. *Par l'apparition de faux messies.* — Au premier siècle de l'ère chrétienne, plusieurs personnages, prenant le titre de messie, entraînèrent après eux une foule de Juifs. Les plus célèbres furent Judas le Gaulonite, le pseudo-prophète Theudas et Simon le Magicien. Au commencement du siècle suivant, sous le règne d'Adrien, le fameux Bar-Kochébah fut proclamé roi et souleva les Juifs contre les Romains; ils furent taillés en pièces par Julien Severus, et, dans leur dépit d'avoir été dupés par cet imposteur, changèrent son nom de Bar-Kochébah (Fils de l'étoile) en celui de Bar-Kosibah (Fils du mensonge).

Conclusion.

21. Tous ces témoignages prouvent que le Messie promis aux patriarches, annoncé par les prophètes, était attendu par les Juifs lorsque Jésus, le fils de Marie, se présenta parmi eux comme le Christ et le Fils du Dieu vivant. D'ailleurs, son avènement était préparé par tous les siècles antérieurs et réclamé par l'état du monde. Les temps étaient donc accomplis.

---

[1] SUÉTONE, *Vie de Vespasien*, IV. — TACITE, *Histoire des Empereurs*, V, XIII.

CHAPITRE IV

CE QUE JÉSUS A DIT DE LUI-MÊME

SOMMAIRE

Jésus est le libérateur attendu. — 1. Jésus s'est dit le Messie. Affirmation de Jésus. Foi et enseignement de saint Jean-Baptiste et des Apôtres. — 2. Jésus s'est dit le Fils de Dieu et Dieu lui-même. Affirmation de Jésus. Foi et enseignement de saint Jean-Baptiste et des Apôtres. — Conclusion.

Jésus est le libérateur attendu.

1. Tandis que le monde est dans l'attente de celui qui doit venir, Jésus seul n'attend pas : il dit qu'il est lui-même celui qui est attendu ; il affirme qu'il est le Messie, le Fils de Dieu. Cette affirmation est crue et enseignée par un groupe de personnages dont il est le centre, saint Jean-Baptiste et les Apôtres, personnages remarquables par leur caractère, la sainteté de leur vie et par le prodigieux changement d'idées et de mœurs qu'ils ont opéré dans le monde.

1. Jésus s'est dit le Messie.

Affirmation de Jésus.

2. A la Samaritaine, qui lui parle de l'avènement du Messie, il dit très nettement : *Je le suis, moi qui vous parle*[1]. — A saint Pierre, qui lui dit : « Vous êtes le Christ..., » il répond : *Tu es heureux, Simon, car ni la chair ni le sang ne t'ont révélé cela, mais mon Père qui est dans les cieux*[2]. — Dans la dernière Cène, il fait cette déclaration : *La vie éternelle, ô mon Père, c'est de vous connaître, vous le seul vrai Dieu, et celui que vous avez envoyé, Jésus-Christ*[3]. — A Caïphe, qui l'adjure de la part du Dieu vivant de dire s'il est le Christ, il répond : *Vous l'avez dit*[4].

---

[1] S. Jean, IV, 26. — [2] S. Matth., XVI, 16-17. — [3] S. Jean, XVII, 3. — [4] S. Matth., XXVI, 64.

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN
DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

19. *Par les historiens romains Suétone et Tacite.* — Ils relatent le bruit qui courait à cette époque, que des hommes sortis de la Judée s'empareraient de la direction du monde[1], bruit qui explique la qualification de messie donnée à Hérode, à Antoine, à Auguste et à Vespasien.

20. *Par l'apparition de faux messies.* — Au premier siècle de l'ère chrétienne, plusieurs personnages, prenant le titre de messie, entraînèrent après eux une foule de Juifs. Les plus célèbres furent Judas le Gaulonite, le pseudo-prophète Theudas et Simon le Magicien. Au commencement du siècle suivant, sous le règne d'Adrien, le fameux Bar-Kochébah fut proclamé roi et souleva les Juifs contre les Romains; ils furent taillés en pièces par Julien Severus, et, dans leur dépit d'avoir été dupés par cet imposteur, changèrent son nom de Bar-Kochébah (Fils de l'étoile) en celui de Bar-Kosibah (Fils du mensonge).

Conclusion.

21. Tous ces témoignages prouvent que le Messie promis aux patriarches, annoncé par les prophètes, était attendu par les Juifs lorsque Jésus, le fils de Marie, se présenta parmi eux comme le Christ et le Fils du Dieu vivant. D'ailleurs, son avènement était préparé par tous les siècles antérieurs et réclamé par l'état du monde. Les temps étaient donc accomplis.

---

[1] SUÉTONE, *Vie de Vespasien*, IV. — TACITE, *Histoire des Empereurs*, V, XIII.

CHAPITRE IV

CE QUE JÉSUS A DIT DE LUI-MÊME

SOMMAIRE

Jésus est le libérateur attendu. — 1. Jésus s'est dit le Messie. Affirmation de Jésus. Foi et enseignement de saint Jean-Baptiste et des Apôtres. — 2. Jésus s'est dit le Fils de Dieu et Dieu lui-même. Affirmation de Jésus. Foi et enseignement de saint Jean-Baptiste et des Apôtres. — Conclusion.

Jésus est le libérateur attendu.

1. Tandis que le monde est dans l'attente de celui qui doit venir, Jésus seul n'attend pas : il dit qu'il est lui-même celui qui est attendu ; il affirme qu'il est le Messie, le Fils de Dieu. Cette affirmation est crue et enseignée par un groupe de personnages dont il est le centre, saint Jean-Baptiste et les Apôtres, personnages remarquables par leur caractère, la sainteté de leur vie et par le prodigieux changement d'idées et de mœurs qu'ils ont opéré dans le monde.

1. Jésus s'est dit le Messie.

Affirmation de Jésus.

2. A la Samaritaine, qui lui parle de l'avènement du Messie, il dit très nettement : *Je le suis, moi qui vous parle*[1]. — A saint Pierre, qui lui dit : « Vous êtes le Christ..., » il répond : *Tu es heureux, Simon, car ni la chair ni le sang ne t'ont révélé cela, mais mon Père qui est dans les cieux*[2]. — Dans la dernière Cène, il fait cette déclaration : *La vie éternelle, ô mon Père, c'est de vous connaître, vous le seul vrai Dieu, et celui que vous avez envoyé, Jésus-Christ*[3]. — A Caïphe, qui l'adjure de la part du Dieu vivant de dire s'il est le Christ, il répond : *Vous l'avez dit*[4].

---

[1] S. Jean, IV, 26. — [2] S. Matth., XVI, 16-17. — [3] S. Jean, XVII, 3. — [4] S. Matth., XXVI, 64.

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN
DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

3. Si, en diverses circonstances, Jésus prit soin de cacher son caractère messianique[1], il le fit probablement, par mesure de prudence, à l'égard de populations qui, imbues de fausses idées sur le Messie, n'étaient pas encore disposées à accueillir une pareille révélation.

Foi et enseignement de saint Jean-Baptiste et des Apôtres.

4. Jean-Baptiste déclare, soit aux délégués de la Synagogue, soit à ses disciples, qu'il n'est point le Christ, et leur fait entendre que Jésus-Christ est le Messie attendu[2].

5. Les premiers disciples de Jésus, André, Simon-Pierre, Philippe de Bethsaïde, Nathanaël, reconnaissent en lui, après l'avoir examiné, le Messie, le Christ, celui dont Moïse a parlé dans la Loi et que les prophètes ont prédit[3]. — Saint Pierre, en sa présence, professe qu'il est le Christ[4]. — « Quiconque, dit saint Jean, croit que Jésus est le Christ, est né de Dieu[5]. » — Saint Paul commence sa prédication à Damas en affirmant que Jésus est le Christ[6], il le démontre aux Juifs par les Écritures[7]; dans ses épîtres, il l'affirme encore, et, dans celle aux Hébreux, il établit que le judaïsme, religion prophétique et figurative, a disparu devant le Christ comme le crépuscule du matin devant la splendeur du soleil.

2. Jésus s'est dit le Fils de Dieu et Dieu lui-même.

Affirmation de Jésus.

6. Constamment, dans les Évangiles, Jésus, parlant de Dieu, l'appelle son *Père* et se donne comme le Christ, *Fils de Dieu*. Entend-il par là une filiation d'adoption semblable à celle qui est attribuée aux justes? Non, il déclare très expressément qu'il est le Fils de Dieu par nature, le même Dieu que son Père, un avec lui : *Moi et mon Père nous sommes un*[8], c'est-à-dire un seul être substantiel, infini, divin. Il n'affirme pas moins clairement et formellement sa divinité, lorsqu'il dit : *Le Fils demeure éternellement*[9]. *Avant qu'Abraham fût, je suis*[10]. *Je suis la lumière*

[1] S. Matth., XVI, 20; S. Marc, VIII, 30; S. Luc, IV, 41; IX, 22. — [2] S. Jean, I, 20, 26, 27; S. Matth., XI, 2-6. — [3] S. Jean, I, 35-51. — [4] S. Matth., XVI, 16; S. Marc, VIII, 29. — [5] I S. Jean, V, 1. — [6] Actes, IX, 22. — [7] Actes, XVII, 2-3; XVIII, 28. — [8] S. Jean, X, 30. — [9] S. Jean, VIII, 35. — [10] S. Jean, VIII, 58.

du monde[1]. *Je suis la voie, la vérité et la vie*[2]. *Je suis la résurrection et la vie*[3].

7. C'est pourquoi il s'attribue les *pouvoirs* et les *droits divins* : *Tout ce que le Père fait*, dit-il, *le Fils le fait pareillement*[4]. Il recommande de pratiquer la vertu en son nom[5]. Il déclare qu'il a le pouvoir de remettre les péchés[6]; et ce pouvoir, il l'exerce en son nom personnel, et il le communique à ses disciples[7]. Il affirme qu'il est le maître de la vie et qu'il la donne à qui il lui plaît[8]. Il s'annonce comme le juge souverain des vivants et des morts[9]. Il dispose en maître du royaume du ciel, comme de son propre héritage[10].

8. De même, Jésus-Christ s'attribue les *honneurs divins* et réclame la foi, l'amour et l'adoration : *Comme vous croyez en Dieu, croyez en moi*[11]. *Qui n'honore point le Fils, n'honore point le Père*[12]. *Qui aime son père ou sa mère plus que moi, n'est pas digne de moi*[13]. *Si quelqu'un m'aime, il gardera ma parole, et mon Père l'aimera, et nous viendrons en lui, et nous ferons en lui notre demeure*[14]. Jésus se laisse adorer par l'aveugle-né, par les saintes femmes, par ses disciples. Quand saint Thomas tombe à ses pieds en s'écriant : « Mon Seigneur et mon Dieu! » Jésus-Christ l'approuve : « Parce que tu as vu, Thomas, tu as cru; heureux ceux qui, sans avoir vu, ont cru[15]. »

9. Ce n'est pas seulement devant ses disciples, mais devant ses ennemis, que Jésus proclame sa divinité. Lorsque, au jour de la passion, Caïphe lui dit : « Je t'adjure, par le Dieu vivant, de nous dire si tu es le Christ, le Fils de Dieu, » Jésus lui répond : *Vous l'avez dit : je le suis*[16]; et le grand prêtre s'écrie : « Il a blasphémé! »

10. On voit, d'après tous ces témoignages si clairs et si catégoriques, ce qu'il faut penser de cette audacieuse affirmation du triste sophiste qui a écrit la *Vie de Jésus* : « Jésus n'énonce pas un seul moment l'idée sacrilège qu'il soit Dieu. »

11. *Objection.* — Si Jésus s'était cru et dit Fils de Dieu, au sens rigoureux du mot, il ne se serait pas appelé, comme il le fait fréquemment dans l'Évangile, *le Fils de l'homme*; il n'aurait pas déclaré que personne,

[1] S. Jean, VIII, 12. — [2] S. Jean, XIV, 6. — [3] S. Jean, XI, 25. — [4] S. Jean, V, 19. — [5] S. Matth., X, 32-42. — [6] S. Luc, V, 24. — [7] S. Jean, XX, 23. — [8] S. Jean, V, 21. — [9] S. Matth., XXV, 31-46; S. Jean, V, 22. — [10] S. Marc, XIII, 27; S. Matth. XIX, 29; S. Jean, VI, 55. — [11] S. Jean, XIV, 1. — [12] S. Jean, V, 23. — [13] S. Matth., X, 37. — [14] S. Jean, XIV, 23. — [15] S. Jean, XX, 29. — [16] S. Matth., XXVI, 63-64; S. Marc, XIV 62; S. Luc, XXII, 70.

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN
DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

pas même le Fils, ne connaît le jour et l'heure de la fin du monde; il n'aurait pas affirmé que son Père est plus grand que lui. Donc la filiation divine qu'il s'est attribuée est une filiation d'adoption.

Réponse. — Jésus-Christ étant à la fois Dieu et homme, on s'explique : qu'il se soit appelé *Fils de l'homme*, comme l'avaient nommé David et Daniel; qu'en tant qu'homme il ignore la date de la fin du monde et qu'il soit inférieur à son Père. — C'est dans le même sens que doivent être interprétées les paroles de saint Paul, disant que le Fils de Dieu a été *prédestiné, fait, diminué, anéanti, subordonné.*

Foi et enseignement de saint Jean-Baptiste et des Apôtres.

12. Jean-Baptiste atteste formellement que Jésus est le *Fils de Dieu*[1]. Il en rend témoignage à ses disciples : *Celui qui vient d'en haut*, leur dit-il, *est au-dessus de tous... Le Père aime le Fils, et il a tout remis entre ses mains. Qui croit au Fils a la vie éternelle; mais qui est incrédule au Fils ne verra pas la vie, et la colère de Dieu demeure sur lui*[2].

13. Saint Matthieu raconte diverses scènes où la divinité de Jésus est proclamée : 1° par une voix des cieux : *Celui-ci est mon Fils bien-aimé, en qui j'ai mis toutes mes complaisances*[3]; 2° par les démons : *Qu'y a-t-il entre nous et toi, Fils de Dieu*[4]? 3° par saint Pierre, en deux circonstances : *Vraiment, vous êtes le Fils de Dieu*[5]... *Vous êtes le Christ, Fils de Dieu*[6]; 4° par le centurion et ceux qui étaient avec lui pour garder Jésus sur le Calvaire : *Vraiment, celui-là était le Fils de Dieu*[7]!

14. Saint Marc, dès le premier mot de son Évangile, affirme la divinité de Jésus : « Commencement de l'Évangile de *Jésus-Christ, Fils de Dieu*[8]. »

15. Saint Luc cite le témoignage de l'Ange de l'Incarnation, disant, à deux reprises, que Jésus sera appelé *le Fils de Dieu*[9]. — Dans les *Actes*, il nous montre : 1° saint Pierre affirmant que *Dieu* a *glorifié son Fils Jésus*[10], qu'*il a ressuscité son Fils*[11]; 2° saint Étienne contemplant la gloire de Dieu et Jésus debout à la droite de Dieu[12]; 3° saint Paul prêchant dans les synagogues que Jésus est *le Fils de Dieu*[13].

---

[1] S. Jean, I, 34. — [2] S. Jean, 31-36. — [3] S. Matth., III, 17. — [4] S. Matth., VIII, 29. — [5] S. Matth., XIV, 33. — [6] S. Matth., XVI, 16. — [7] S. Matth., XXVII, 54. — [8] S. Marc, I, 1. — [9] S. Luc, I, 32, 35. — [10] Actes, III, 13. — [11] Actes, III, 26. — [12] Actes, VII, 55. — [13] Actes, IX, 20.

16. Saint Jean n'a écrit son Évangile que pour donner aux fidèles la révélation complète du dogme de la divinité de Jésus : *Au commencement était le Verbe, le Verbe était en Dieu, et le Verbe était Dieu... Toutes choses ont été faites par lui,... et c'est lui, le Verbe, qui s'est fait chair*[1]. — Il termine sa première Épître par ces paroles : *Nous savons que le Fils de Dieu est venu... C'est lui qui est le vrai Dieu et la vie éternelle*[2]. — Dans l'*Apocalypse*, il fait dire à Jésus : *Je suis l'alpha et l'oméga*[3]. Il annonce la victoire de l'Agneau contre ses ennemis, parce qu'il est le *Seigneur des seigneurs* et le *Roi des rois*[4].

17. Saint Pierre[5], saint Jacques[6] et saint Jude[7] professent dans leurs Épîtres la même doctrine.

18. Mais, de tous les écrivains du Nouveau Testament, saint Paul est celui qui enseigne de la manière la plus explicite le dogme de la divinité de Jésus-Christ. Selon le grand Apôtre : 1° Jésus-Christ est de toute éternité en Dieu : *Toutes choses ont été créées par lui et en lui. Et lui, il est avant tout; et toutes choses subsistent par lui*[8]; — 2° Jésus-Christ est une des trois personnes divines : *Que la grâce de Notre-Seigneur Jésus-Christ, et la charité de Dieu, et la communication du Saint-Esprit, soient avec vous tous*[9]; — 3° Jésus-Christ est l'image adéquate du Père : *Le Fils de la dilection... est l'image du Dieu invisible*[10], *... le resplendissement de sa gloire, l'empreinte de sa substance*[11]; — 4° Jésus-Christ est le Fils de Dieu : *Dieu est fidèle, lui qui vous a appelés dans la société de son Fils Jésus-Christ Notre-Seigneur*[12]; — 5° Jésus-Christ est le principe de l'Esprit-Saint : *Parce que vous êtes fils adoptifs, Dieu a envoyé dans vos cœurs l'Esprit de son Fils, qui crie : Père, Père*[13]; — 6° Jésus-Christ est véritablement Dieu lui-même : *En lui habite la plénitude de la divinité*[14]; — 7° Jésus-Christ est Dieu médiateur, traitant de nos intérêts avec Dieu son Père, avec un droit de stricte égalité : *C'est le Christ Jésus... qui est à la droite de Dieu, qui intercède pour nous*[15]; — 8° Jésus-Christ est Dieu fin dernière : *La fin de la loi est le Christ, pour justifier tout croyant*[16]; — 9° Jésus-Christ est Dieu infiniment glorieux : C'est sa *manifestation*, c'est son *avènement*, que les fidèles attendent[17].

---

[1] S. Jean, I, 14. — [2] I S. Jean, V, 20-21. — [3] Apoc., I, 8. — [4] Apoc., XVII, 14. — [5] I S. Pierre, I, 3; II S. Pierre, I, 1; III, 18. — [6] S. Jacq., II, 1. — [7] S. Jude, I, 4, 20-21. — [8] Col., I, 15-17. — [9] II Cor., XIII, 13. — [10] Col. I, 13, 15. — [11] S. Pierre, I, 3. — [12] I Cor., I, 9. — [13] Gal., IV, 6. — [14] Col., II, 9. — [15] Rom., VIII, 34. — [16] Rom., X, 4. — [17] I Cor., I, 7-8.

Conclusion.

19. Ainsi Jésus s'est révélé au monde comme le Messie qu'attendait le peuple juif; il a dit nettement que lui, le Messie, n'était pas simplement un homme, mais un Homme-Dieu, fils de Dieu par nature, vraiment Dieu lui-même, possédant substantiellement tous les attributs de la divinité. Son précurseur saint Jean-Baptiste, les Apôtres qui ont vécu avec lui, les Évangélistes qui nous ont laissé le récit de sa vie, l'apôtre saint Paul qui n'a adhéré à sa doctrine qu'après la Pentecôte : tous ces personnages, admirables par leurs vertus héroïques, ont cru et enseigné que Jésus était le Messie, Fils de Dieu; ils l'ont cru et enseigné sur la parole même de Jésus, qui leur avait donné des signes certains de la vérité de sa parole. L'Église qu'ont fondée les Apôtres, et qui subsiste inébranlable depuis bientôt deux mille ans, n'a jamais cessé de croire et d'enseigner ce dogme sur lequel repose tout le christianisme. Elle le croit et l'enseigne, parce qu'elle a des *preuves indubitables* qu'il a été divinement révélé.

C'est l'exposition de ces preuves que nous avons maintenant à produire.

CHAPITRE V

RÉALISATION EN JÉSUS-CHRIST DES PROPHÉTIES MESSIANIQUES

SOMMAIRE

Préliminaires. — 1. Période primitive : le proto-évangile. — 2. Période patriarcale : prédiction de Noé; promesse de Dieu à Abraham; prophétie de Jacob. — 3. Période davidique : prophétie de Moïse; prophétie de Nathan; prophéties des Psaumes. — 4. Période prophétique proprement dite : prophéties des petits prophètes; des grands prophètes. — Conclusion. — 5. Objection contre les prophéties.

Préliminaires.

1. Jésus, pour prouver aux Juifs qu'il était le Messie attendu à cette époque, les renvoyait à l'Écriture, dont les prédictions et les figures se réalisaient en sa personne : *Scrutez les Écritures*, leur disait-il, *puisque vous pensez avoir en elles la vie éternelle. Or ce sont elles qui rendent témoignage de moi, et vous ne voulez pas venir à moi pour avoir la vie*[1].

2. Les prophéties messianiques sont, en effet, une preuve incontestable de la mission divine et de la divinité de Jésus-Christ. Les rationalistes, avec leur parti pris de nier le surnaturel, les interprètent à leur façon, sans s'accorder entre eux ni toujours avec eux-mêmes; mais il n'en est encore aucun qui ose soutenir qu'elles ont été inventées après coup, pour servir à la démonstration de la divinité de Jésus-Christ. Outre que la version des Septante les avait répandues dans le monde longtemps avant la naissance de Jésus-Christ, on sait que les Juifs les conservent intactes dans leur Bible, traînant partout avec eux, suivant l'expression de Pascal, « les témoignages de notre foi, et devenant chez tous les peuples les témoins irrécusables du christianisme qu'ils combattent. »

3. Pour retrouver dans les oracles de l'Ancien Testament le

[1] S. Jean, v, 39, 40.

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN
DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

Conclusion.

19. Ainsi Jésus s'est révélé au monde comme le Messie qu'attendait le peuple juif; il a dit nettement que lui, le Messie, n'était pas simplement un homme, mais un Homme-Dieu, fils de Dieu par nature, vraiment Dieu lui-même, possédant substantiellement tous les attributs de la divinité. Son précurseur saint Jean-Baptiste, les Apôtres qui ont vécu avec lui, les Évangélistes qui nous ont laissé le récit de sa vie, l'apôtre saint Paul qui n'a adhéré à sa doctrine qu'après la Pentecôte : tous ces personnages, admirables par leurs vertus héroïques, ont cru et enseigné que Jésus était le Messie, Fils de Dieu; ils l'ont cru et enseigné sur la parole même de Jésus, qui leur avait donné des signes certains de la vérité de sa parole. L'Église qu'ont fondée les Apôtres, et qui subsiste inébranlable depuis bientôt deux mille ans, n'a jamais cessé de croire et d'enseigner ce dogme sur lequel repose tout le christianisme. Elle le croit et l'enseigne, parce qu'elle a des *preuves indubitables* qu'il a été divinement révélé.

C'est l'exposition de ces preuves que nous avons maintenant à produire.

CHAPITRE V

RÉALISATION EN JÉSUS-CHRIST DES PROPHÉTIES MESSIANIQUES

SOMMAIRE

Préliminaires. — 1. Période primitive : le proto-évangile. — 2. Période patriarcale : prédiction de Noé; promesse de Dieu à Abraham; prophétie de Jacob. — 3. Période davidique : prophétie de Moïse; prophétie de Nathan; prophéties des Psaumes. — 4. Période prophétique proprement dite : prophéties des petits prophètes; des grands prophètes. — Conclusion. — 5. Objection contre les prophéties.

Préliminaires.

1. Jésus, pour prouver aux Juifs qu'il était le Messie attendu à cette époque, les renvoyait à l'Écriture, dont les prédictions et les figures se réalisaient en sa personne : *Scrutez les Écritures*, leur disait-il, *puisque vous pensez avoir en elles la vie éternelle. Or ce sont elles qui rendent témoignage de moi, et vous ne voulez pas venir à moi pour avoir la vie*[1].

2. Les prophéties messianiques sont, en effet, une preuve incontestable de la mission divine et de la divinité de Jésus-Christ. Les rationalistes, avec leur parti pris de nier le surnaturel, les interprètent à leur façon, sans s'accorder entre eux ni toujours avec eux-mêmes; mais il n'en est encore aucun qui ose soutenir qu'elles ont été inventées après coup, pour servir à la démonstration de la divinité de Jésus-Christ. Outre que la version des Septante les avait répandues dans le monde longtemps avant la naissance de Jésus-Christ, on sait que les Juifs les conservent intactes dans leur Bible, traînant partout avec eux, suivant l'expression de Pascal, « les témoignages de notre foi, et devenant chez tous les peuples les témoins irrécusables du christianisme qu'ils combattent. »

3. Pour retrouver dans les oracles de l'Ancien Testament le

[1] S. Jean, v, 39, 40.

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN
DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

portrait complet du Messie, il faut les prendre dans leur ensemble. Chaque prophète n'a vu que quelques traits particuliers du Messie, ceux qui convenaient à l'époque où il écrivait. Le Rédempteur est annoncé d'abord d'une manière obscure, générale et vague ; puis, à mesure que les générations s'écoulent, un rayon de lumière s'ajoute, la figure du Messie sort de plus en plus clairement de l'ombre; lorsque le portrait est achevé, on entend le Précurseur, qui dit, en voyant Jésus venir à lui : « Voici celui qui ôte le péché du monde. »

4. On peut distinguer, dans le développement de l'idée messianique, quatre périodes : 1° la période *primitive,* d'Adam à Abraham; 2° la période *patriarcale,* d'Abraham à Moïse; 3° la période *davidique,* de Moïse à la captivité assyrienne; 4° la période *prophétique* proprement dite, de la captivité assyrienne au cinquième siècle avant Jésus-Christ.

Parmi les nombreuses prophéties messianiques, nous ne prendrons que les plus importantes, celles qui se rapportent spécialement à notre sujet.

1. Période primitive.

Le proto-évangile.

5. La première prophétie messianique est celle qu'entendirent nos premiers parents après leur chute. Les saints Pères l'ont appelée *proto-évangile,* « la première bonne nouvelle : » *Jéhovah dit au serpent : Je mettrai l'inimitié entre toi et la femme, entre ta descendance et la sienne; elle te brisera la tête, et tu lui briseras le talon*[1].

6. Bien que générale et vague, cette prophétie s'applique visiblement à la Vierge Marie et à son fils Jésus. C'est entre Marie, la femme par excellence, et le serpent infernal, entre la descendance de Marie, le Verbe incarné, et la descendance de Satan, la race des impies, que surgira cette hostilité, où les amis de Dieu, mordus seulement au talon, écraseront la tête de ses ennemis.

2. Période patriarcale.

Prédiction de Noé.

7. Cette prédiction indique la race spéciale de laquelle sortira le futur Libérateur : « Béni le Seigneur, *le Dieu de Sem!* que

[1] Gen., III, 15.

Chanaan soit son esclave. Que Dieu donne de l'étendue à Japhet, et qu'il habite dans les tentes de Sem, et que Chanaan soit son esclave[1]. »

8. Dieu, en bénissant ainsi Sem et sa postérité, annonce qu'il contractera une alliance particulière avec les Sémites. Japhet, qui se répandra par tout l'univers, participera un jour, par Sem, à cette même bénédiction spirituelle. — La prédiction de Noé se réalise en Jésus, qui appartient à la race sémitique.

Promesse de Dieu à Abraham.

9. Parmi les descendants de Sem, Dieu choisit Abraham pour être la source d'où la bénédiction doit s'étendre dans le monde entier. « Je bénirai, lui dit-il, ceux qui te béniront, et maudirai ceux qui te maudiront; *en toi et en ta postérité seront bénies toutes les nations de la terre*[2]. » Il renouvelle cette promesse à Isaac et à Jacob, qui hériteront seuls de l'alliance[3], à l'exclusion d'Ismaël et d'Esaü.

10. Par *postérité,* il faut entendre ici surtout, et d'une manière particulière, celui[4] des descendants d'Abraham qui serait la cause méritoire et le dispensateur des biens dont l'humanité devait être enrichie. Or ce rôle n'appartient qu'à Jésus-Christ, qui, par son Église, a fait reculer l'idolâtrie, a disséminé par toute la terre les vérités religieuses les plus pures, a fait régner la morale la plus parfaite et a régénéré le monde.

Prophétie de Jacob.

11. De quelle tribu sera ce bienfaiteur universel? quel grand événement politique signalera sa venue? Dieu le révèle à Jacob mourant. Lorsque, près d'expirer, le patriarche bénit ses enfants, il dit à Juda : « Juda, tes frères te loueront... *Juda est un jeune lion... Le sceptre ne sortira pas de Juda, ni le bâton de commandement d'entre ses pieds jusqu'à ce que vienne Shiloh; et toutes les nations lui obéiront*[5]. »

12. *Shiloh,* c'est-à-dire celui à qui appartient le sceptre, le bâton de commandement, désigne le Messie. C'est la croyance unanime des Juifs, des Samaritains et des chrétiens. De quel autre, en effet, parmi les descendants d'Abraham, peut-on dire

[1] Gen., IX, 26-25. — [2] Gen., XII, 3; XVIII, 18 et XXII, 16-18. — [3] Gen., XXVI, 4; XXVIII, 14. — [4] Gal., III, 16. — [5] Gen., XLIX, 8-10, trad. du texte hébreu.

UNIVERSIDAD PONTIFICIA COMILLAS DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

que la royauté lui appartient de plein droit et que toutes les nations lui obéiront?

L'oracle de Jacob annonce trois choses : 1° que le Messie naîtra de la tribu de Juda ; 2° que le sceptre, c'est-à-dire l'autorité législative et judiciaire, ne sortira pas de la tribu de Juda avant que le Messie soit venu ; 3° qu'à l'avènement du Messie doit s'élever un nouveau royaume, formé de tous les peuples, et dont le Messie sera le chef.

13. Cette prophétie a eu en Jésus-Christ son parfait accomplissement : 1° il est de la tribu de Juda : sa généalogie, dressée par saint Matthieu et par saint Luc, comme aussi l'appellation *de Fils de David* que lui donne la foule, en est une preuve irrécusable ; 2° il a paru avant que Juda perdît sa prééminence, et peu avant la destruction du temple et de la ville de Jérusalem ; 3° il est ce lion de la tribu de Juda que saint Jean a vu dans l'Apocalyse, le suprême dominateur qui subjugue tout et que rien ne peut vaincre, le fondateur de l'Église catholique formée de tous les peuples du monde.

3. Période davidique.

14. Nous appelons cette période *davidique*, parce que la plupart des prophéties messianiques qu'elle contient se trouvent dans les Psaumes, qui ont été composés en grande partie par David.

Prophétie de Moïse.

15. Pour tenir les Hébreux dans l'attente de la loi nouvelle, Moïse leur confirma la venue de ce grand prophète qui devait sortir d'Abraham, d'Isaac et de Jacob : *Le Seigneur votre Dieu,* leur dit-il, *vous suscitera, du milieu de votre nation et du nombre de vos frères, un prophète semblable à moi : écoutez-le*[1].

16. Comme Moïse, ce prophète sera donc libérateur, fondateur d'alliance, médiateur ; il sera le législateur de la loi nouvelle. Moïse le proclame digne sans restriction d'être écouté, d'être obéi. Jésus-Christ seul remplit ces titres. « Si vous croyiez à Moïse, disait-il aux Juifs, vous croiriez sans doute à moi aussi, parce que *c'est de moi qu'il a écrit*[2]. »

[1] Deut., XVIII, 15-18. — [2] S. Jean, V, 46.

Prophétie de Nathan.

17. Dans la tribu de Juda, la famille qui donnera naissance au Messie est la famille de David. Le prophète Nathan l'annonce à David lui-même, de la part de Dieu : *Je te susciterai un fils après toi;...* et j'établirai *fermement le trône de son royaume pour toujours*[1].

18. Ce fils de David, c'est Jésus, le fils de Marie. « Il sera grand, dit l'Ange à Marie, et sera appelé le Fils du Très-Haut; le Seigneur Dieu lui donnera le trône de David, son père, et il régnera éternellement sur la maison de Jacob, et son règne n'aura point de fin[2]. »

Prophéties des Psaumes.

19. La figure de ce Roi éternel va ressortir dans les Psaumes beaucoup plus nettement qu'au temps des patriarches et de Moïse. La plupart de ses attributs, la plupart des faits de sa passion et de sa vie glorieuse, y sont tracés en caractères lumineux, clairs et précis.

20. Dans le psaume II, le Messie est le Fils de Jéhovah, engendré de toute éternité, à qui toutes les nations sont données en héritage[3], et contre qui se liguent en vain les rois et les peuples[4].

Le psaume CIX nous dit, en même temps que sa génération éternelle[5], son sacerdoce selon l'ordre de Melchisédech[6], ses souffrances[7], ses jugements terribles sur les peuples[8].

Le psaume XXXIX nous montre la répudiation des anciens sacrifices et la substitution de la nouvelle victime, la seule désormais agréable au Seigneur : *Vous n'avez point demandé d'holocauste pour le péché : Voici que je viens*[9]*... Faire votre volonté,* ô mon Dieu, je l'ai voulu[10].

Le psaume LXXIII nous révèle que le Christ se servira de paraboles pour instruire le peuple : *J'ouvrirai ma bouche en paraboles; je dirai des choses cachées dès le commencement*[11].

Les psaumes XXI et LXVIII renferment une prophétie détaillée des humiliations du Messie, de ses souffrances et de sa gloire. Il sera tourné en dérision : *Il a mis sa confiance en Dieu,*

[1] II Rois, VII, 12-13. — [2] S. Luc, I, 32-33. — [3] Ps. II, 6-9. — [4] Ps. 2-3. — [5] Ps. CIX, 1. — [6] Ps. 4. — [7] Ps. 7. — [8] Ps. 5-6. — [9] Ps. XXXIX, 11. — [10] Ps. 7-8. — [11] Ps. LXXVII, 2.

diront ses insulteurs; *qu'il le délivre, puisqu'il se complaît en lui*[1]. — *L'assemblée des méchants m'environne de toutes parts. Ils ont percé mes mains et mes pieds; ils ont compté tous mes os*[2]*... Ils m'ont présenté du fiel pour ma nourriture; et lorsque j'avais soif, ils m'ont donné à boire du vinaigre*[3]. *Ils se sont partagé mes vêtements, et ils ont jeté ma robe au sort*[4]. — Le fruit de toutes ces humiliations est la conversion du monde[5].

Dans le psaume CXVII, le Messie est représenté comme la pierre angulaire de l'édifice spirituel qu'il élèvera à la gloire de Dieu : *La pierre rejetée par ceux qui bâtissaient est devenue la pierre de l'angle*[6].

21. Toutes ces prophéties conviennent parfaitement à Jésus-Christ. Il est le fils de Dieu, le roi du monde, le prêtre et la victime du nouveau sacrifice, la pierre angulaire de l'Église; il parlait en paraboles; il a souffert les humiliations et les tourments que décrit David; et par sa mort sur la croix, il a gagné à Dieu une multitude innombrable d'adorateurs.

4. Période prophétique proprement dite.

22. Après David, les prophètes qui surgissent dans Juda et dans Israël, du neuvième au cinquième siècle, depuis Osée jusqu'à Malachie, dévoilent le mystère du Christ avec une clarté de plus en plus vive.

23. Osée prédit : 1° la fuite du Sauveur en Égypte, d'où il ne reviendra qu'à la voix de l'ange[7]; 2° la résurrection du Sauveur et des fidèles rachetés par son sang[8]; 3° la réprobation des Juifs, qui, dans leur dispersion sur toute la surface de la terre, seront sans roi, sans prophètes et sans culte[9]; 4° la vocation des Gentils et la nouvelle alliance, qui devra comprendre tous les peuples de la terre[10]; 5° la conversion des Juifs vers la fin des temps[11].

24. *Joël* prédit notamment l'effusion du Saint-Esprit sur les serviteurs du Messie[12]; — *Amos*, les ténèbres qui, à la mort du Christ, témoigneront de sa divinité[13]; — *Michée*, le lieu de la naissance du Dieu Sauveur[14]; — *Aggée*, la gloire du second temple que visitera le Désiré des nations[15]; — *Zacharie*, l'entrée triomphante du Sauveur à Jérusalem[16], la trahison qui le livrera à ses

[1] Ps. XXI, 6-8. — [2] Ps. 16. — [3] Ps. LXVIII, 21. — [4] Ps. XXI, 18. — [5] Ps. XXI, 22, 29. — [6] Ps. CXVII, 22. — [7] Osée, XI, 1. — [8] Osée, VI, 2; XIII, 14. — [9] Osée, III, 4. — [10] Osée, II, 18, 24. — [11] Osée, III, 5. — [12] Joël, II, 28-29. — [13] Amos, VIII, 9. — [14] Michée, V, 2-5. — [15] Aggée, II, 5-10. — [16] Zacharie, I, 9.

ennemis et l'emploi des trente deniers donnés au traître[1]; — *Malachie*, le précurseur du Messie[2] et l'institution d'un nouveau sacrifice célébré par toute la terre[3].

25. *Isaïe* parle du Messie plutôt en évangéliste qu'en prophète. Il fait connaître : sa divinité[4], sa justice et sa sainteté[5], sa qualité de Sauveur[6], de docteur infaillible et de vrai pasteur[7], sa double origine[8], l'action de l'Esprit-Saint sur lui[9], sa mission évangélique[10], ses vertus[11], ses miracles[12], l'incrédulité qu'il rencontrera chez les Juifs[13], sa passion, sa mort[14] et sa résurrection[15], la réprobation des Juifs déicides et leur conversion à la fin des temps[16], l'établissement de l'Église sur le Messie, sa pierre fondamentale[17], la conversion de tous les peuples et leur soumission à l'Église[18], le règne éternel du Christ sur les nations devenues son héritage et le culte qu'il recevra[19].

26. *Jérémie* annonce : la naissance miraculeuse du Messie[20], le massacre des saints innocents à Bethléem et aux environs[21], l'agonie du Sauveur, les outrages qui lui seront faits et le silence qu'il gardera[22], sa mort et sa sépulture[23], la réprobation des Juifs[24] et la nouvelle alliance du Seigneur avec son peuple[25].

27. *Ézéchiel* prédit : le pasteur unique, plein de compassion pour les faibles et les affligés[26], la purification future par le sang du Sauveur[27], la nouvelle alliance avec tous les peuples de la terre[28], la dispersion des Juifs[29].

28. *Daniel* annonce : l'établissement du règne éternel du Messie[30] et l'époque de son avènement[31]. Suivant cette dernière prédiction, le Messie sera mis à mort peu avant la destruction de la ville et du temple de Jérusalem. Or cet événement a eu lieu moins de quarante ans après la mort de Jésus-Christ. C'est donc en lui que s'est réalisée cette prophétie. De lui seul on peut dire que son apparition dans le monde sera marquée, comme s'exprime Daniel, par la rémission des péchés, par le règne éternel de la

[1] Zacharie, XI, 12. — [2] Malachie, III, 1. — [3] Malachie, I, 10-11. — [4] Isaïe, IX, 6; VII, 14; XXXV, 4; XL, 3, 5, 10; XLV, 15. — [5] Isaïe, LI, 5; XLV, 8; LXII, 2; XI, 2-5; XII, 6. — [6] Isaïe, XLV, 8; LXII, 1; LXII, 11; XLIX, 5-6; XLIII, 11; XXV, 9; XII, 2-3. — [7] Isaïe, II, 5; XLIX, 6; XL, 11. — [8] Isaïe, XLV, 8; XI, 1; VII, 14. — [9] Isaïe, XLII, 1; XI, 2-3. — [10] Isaïe, LX, 1-2; IX, 1-2; XXIX, 14, 19; XLIX, 6; IX, 2; LXVI, 19-21. — [11] Isaïe, XLII, 2-3; LXI, 1-2; LIII, 4. — [12] Isaïe, XXXV, 5-6. — [13] Isaïe, VI, 9-10. — [14] Isaïe, LIII, 6; L, 6; LIII, 2-12. — [15] Isaïe, XI, 10. — [16] Isaïe, LIX, 9; VI, 10-12, 13. — [17] Isaïe, XXVIII, 16. — [18] Isaïe, II, 3; LX, 3; XI, 6. — [19] Isaïe, IX, 7; XLV, 24. — [20] Jérémie, XXXI, 22. — [21] Jérémie, XXXI, 16. — [22] Jérémie, Lament., III, 30. — [23] Jérémie, III, 53. — [24] Jérémie, VIII, 15. — [25] Jérémie, XXXI, 31, 33. — [26] Ézéch., XXXIV, 16, 22, 23. — [27] Ézéch., XXXVI, 25, 26. — [28] Ézéch., XXXVII, 26-27; XXXVI, 27-28. — [29] Ézéch., XXXVI, 18-19. — [30] Daniel, II, 44-45. — [31] Daniel, IX, 24-27.

justice, par l'entier accomplissement des prophéties, par l'onction du Saint des saints, par la confirmation de l'alliance, par l'abolition des sacrifices, par la réprobation du peuple qui l'a renié.

Conclusion.

29. Tout ce que les Prophètes ont dit du Messie futur se trouve réalisé, avec une exactitude et une précision parfaites, dans l'existence tout entière du Messie dont parlent les Évangélistes. Les prophéties messianiques sont si précises dans leurs détails, qu'elles semblent, dit saint Jérôme, « l'histoire de ce qui fut, plutôt que l'annonce de ce qui devait être. »

Ces prophéties, du reste, sont incontestablement authentiques, puisqu'elles sont reconnues comme antérieures aux événements par les Juifs eux-mêmes, ennemis du christianisme. Elles ont pour objet des faits qui échappent à toute prévision naturelle. Par conséquent, la correspondance si parfaite qui existe entre elles et les événements prophétisés, ne pouvant être attribuée sans folie à une combinaison du hasard, est l'œuvre de la puissance et de la sagesse du Dieu. D'où il faut conclure que Jésus-Christ, l'objet de ces prophéties, est le Christ, fils de Dieu fait homme.

5. Objection contre les prophéties.

30. *Objection.* — Si Jésus-Christ a réalisé en lui les prophéties messianiques, il est inconcevable que les Juifs l'aient renié.

Réponse. — Beaucoup d'entre eux l'ont reconnu et se sont convertis à la loi nouvelle; ce sont tous ceux que leur droiture d'esprit, leur honnêteté de cœur, leur bonne volonté disposait à recevoir le don de Dieu. L'obstination des autres, prédite d'ailleurs par les prophètes, avait sa source dans la dépravation des mœurs et dans l'altération de l'idée messianique.

La secte des Pharisiens, qui dominait alors chez les Juifs, avait réduit la religion à un culte purement extérieur. Sous des dehors de piété austère, ces conducteurs du peuple cachaient les vices les plus hideux : l'orgueil, l'avarice, l'impudicité, toutes les plus détestables convoitises. La nation se formait, à leur image, et le mal avait pris de telles proportions, que l'historien Josèphe pouvait dire plus tard : « Je crois que si les Romains avaient tardé à massacrer cette race perverse, un tremblement de terre, un déluge ou les feux de Sodome l'auraient anéantie, car jamais les générations ainsi châtiées ne furent si impies et si criminelles que celle-ci [1]. »

[1] Josèphe, *Guerre judaïque*, VI, II.

Lorsque Jésus-Christ vint prêcher à cette *génération adultère*, comme il l'appelait, les devoirs de charité et de justice, et lui rappeler qu'il fallait adorer Dieu en esprit et en vérité, et non pas seulement l'honorer des lèvres, on conçoit la répulsion dont il fut l'objet et qui augmenta encore par les attaques de ses ennemis personnels. Les pharisiens, jaloux de l'influence qu'exerçait sur la foule cet homme de Galilée, ce nouveau docteur qui n'était pas sorti de leurs écoles, travaillèrent par tous les moyens à le discréditer, en le faisant passer pour un Samaritain, un violateur de la loi de Moïse, un ami des publicains, un possédé du démon, un blasphémateur, un ennemi de Dieu, un opérateur de prodiges diaboliques. Une telle perversion explique ce qu'a dit d'eux le prophète Isaïe, que leur cœur s'est épaissi et qu'ils ont fermé les yeux pour ne pas voir [1].

Une autre cause de l'aveuglement des Juifs incrédules était la fausse idée qu'ils se faisaient du Messie. Impatients de secouer le joug des Romains et remplis de l'idée qu'ils étaient appelés à devenir les maîtres du monde, le Messie qu'ils attendaient alors était à leurs yeux un libérateur politique, un conquérant, qui, à la tête d'une armée puissante et victorieuse, soumettrait toutes les nations à l'empire d'Israël. Ils prenaient en un sens terrestre tout ce que les prophètes disaient de sa gloire, de ses grandeurs, de ses triomphes. Ils savaient sans doute ce qui avait été prédit de sa pauvreté, de ses humiliations, de ses souffrances; mais, ou ils n'y pensaient pas, ou ils l'attribuaient à un autre Messie. Ils ne pouvaient ignorer la doctrine des prophètes touchant la divinité du Christ. Jésus se disait le Fils de Dieu, et il le prouvait par des miracles évidents. Or cette affirmation était le prétexte dont ils se servaient auprès de la foule pour lui faire entendre que Jésus n'était pas le Messie. Le Messie, disaient-ils, ne doit pas être Dieu ni fils de Dieu. Par conséquent Jésus, qui se dit le Fils de Dieu, mérite le supplice infligé par la loi mosaïque à tout prophète qui induit le peuple dans le péché d'idolâtrie. Ils objectaient en outre que le Messie devait naître à Bethléem, et que Jésus sortait de Nazareth; qu'on connaissait sa famille, tandis que le Messie devait venir on ne sait d'où [2].

Voilà par quels sophismes et quels mensonges les faux docteurs achevèrent d'égarer la masse de la nation juive, et l'empêchèrent de voir en Jésus le manifeste accomplissement des prophéties messianiques.

[1] Isaïe, VI, 10; XLIV, 18. — [2] S. Jean, VII, 26-27.

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN ® DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

CHAPITRE VI

RÉALISATION EN JÉSUS-CHRIST DES FIGURES MESSIANIQUES

SOMMAIRE

1. Ce qu'on entend par figures. — 2. Les personnages figuratifs. — 3. Les choses figuratives. — 4. Les événements figuratifs. — 5. Accord des deux Testaments.

1. Ce qu'on entend par figures.

1. On entend par *figures*, ou *types*, dans l'Ancien Testament, des personnages, des choses, des événements, que Dieu a disposés de manière à signifier les réalités du Nouveau Testament.

C'était une tradition chez les Juifs, que tout ce qui leur arrivait représentait d'avance le Messie et son royaume; que sa mission, sa vie, son règne, étaient préfigurés dans leurs grands hommes, dans les rites que Dieu leur avait prescrits, dans les faits de leur histoire. C'est ce que rappelle saint Paul, quand il dit que *les choses leur arrivaient en figure*, que *la fin de la loi est le Christ* [1].

Nous mentionnerons seulement les principales figures, en ne faisant ressortir de chacune que les traits essentiels [2].

2. Personnages figuratifs.

2. Les principaux personnages figuratifs sont : Adam, Abel, Noé, Abraham, Melchisédech, Isaac, Jacob, Joseph, Moïse, Josué, Gédéon, Samson, David, Salomon, Jonas, Jérémie.

3. *Adam.* — Figure de Dieu avant le péché, Adam devient par Ève le père de la race charnelle et coupable. — Jésus-Christ, nouvel Adam, rétablit l'image de Dieu, et par l'Église, son Épouse, est le père de l'humanité rachetée et sanctifiée.

[1] Rom., x, 4. — [2] Pour plus de développement voir le Cours moyen, t. I, p. 160.

4. *Abel.* — Pasteur de brebis, prêtre et vierge, Abel est tué par Caïn, son frère. — Jésus-Christ, pasteur d'âmes, pontife sans tache, est mis à mort par les Juifs, ses frères, dont le châtiment rappelle celui de Caïn.

5. *Noé.* — Il construit une arche pour conserver le genre humain. — Jésus-Christ institue son Église, hors de laquelle il n'y a point de salut.

6. *Abraham.* — De Sara, la femme libre, Abraham eut Isaac, le fils de la promesse; et d'Agar, la servante, Ismaël, qui persécuta Isaac. — Agar figure l'Ancien Testament, loi de servitude. Sara, le Nouveau Testament, loi d'amour et de liberté. Les Juifs, fils de la première alliance, ont persécuté le Christ; et la Synagogue, comme Agar, a été répudiée.

7. *Melchisédech.* — Roi et prêtre, apparaissant dans l'Écriture sans père ni mère, sans commencement de jours, sans fin de vie, Melchisédech offre en sacrifice pour tous les hommes le pain et le vin. — Jésus-Christ, Roi et Prêtre, sans mère dans le ciel, sans père sur la terre, institue, sous les espèces du pain et du vin, le sacrifice de la messe, qui se célèbre dans l'univers entier.

8. *Isaac.* — Conduit sur la montagne pour y être immolé, Isaac porte sur ses épaules le bois du sacrifice. — Jésus-Christ, chargé de la croix, gravit le Calvaire, où il s'est immolé pour le salut des hommes.

9. *Jacob.* — Par ses douze fils, Jacob a été le chef d'un peuple nombreux. — Jésus-Christ, par ses douze Apôtres, est le chef d'une multitude innombrable d'élus.

10. *Joseph.* — Vendu par ses frères à des marchands étrangers qui le conduisent en Égypte, Joseph, après avoir subi de cruelles épreuves, devient premier ministre du pharaon, nourrit le peuple d'Égypte et plusieurs autres peuples, pardonne à ses frères coupables et mérite d'être appelé le Sauveur du monde. — Jésus-Christ, vendu par Judas et livré aux Romains par les Juifs, est glorifié après sa passion, pardonne à ses ennemis et distribue aux hommes le pain de vie, salut de ceux qui espèrent en lui.

11. *Moïse.* — Libérateur et législateur du peuple d'Israël, qu'il nourrit de la manne et désaltère de l'eau du rocher, Moïse apaise souvent par sa médiation la colère de Dieu irrité contre son peuple, et, avant de mourir, désigne Josué comme son successeur. — Jésus-Christ, Législateur et Rédempteur du peuple chrétien, le nourrit du vrai pain de vie et le désaltère de l'eau de la

grâce, apaise sans cesse la colère de Dieu irrité contre les pécheurs, et choisit Pierre, l'un de ses Apôtres, pour lui succéder à la tête de l'Église.

12. *Josué.* — C'est à Josué, dont le nom signifie *sauveur*, et non à Moïse, qu'il est donné d'introduire les Hébreux dans la terre promise. — C'est la loi de Jésus-Christ, et non celle de Moïse, qui fait entrer les hommes dans le royaume des cieux.

13. *Gédéon.* — Il triomphe des Madianites avec un petit nombre d'hommes. — Jésus-Christ conquiert le monde par ses douze Apôtres.

14. *Samson.* — Fils d'une mère stérile, à qui un Ange annonce sa naissance et son nom de Nazaréen, Samson triomphe sans armes des Philistins, et, par sa mort volontaire, détruit plus d'ennemis qu'il n'avait fait durant sa vie. — Jésus-Christ, né de la Vierge Marie, selon la parole de l'ange Gabriel, est appelé Nazaréen, dompte sans armes les Gentils, et, par sa mort volontaire sur la croix, fait plus de mal au démon que pendant sa vie mortelle.

15. *David.* — Né à Bethléem, David mène d'abord une vie humble; puis, sacré roi par ordre de Dieu, il délivre Israël du joug des Philistins, et après beaucoup d'épreuves triomphe finalement de ses ennemis. — Jésus-Christ, né aussi à Bethléem, exerce, après une vie obscure, la royauté dont Dieu, son Père, l'a investi, délivre les hommes de leurs péchés, subit des persécutions sans nombre en lui et en son Église, jusqu'à ce qu'il triomphe éternellement dans le ciel.

16. *Salomon.* — Ce roi, dont le nom signifie la paix, élève au Seigneur un temple magnifique. — Jésus-Christ, le prince de la paix, édifie son Église, qui est le vrai temple de Dieu.

17. *Jonas.* — Après être demeuré trois jours et trois nuits dans le ventre d'un poisson, Jonas prêche la pénitence aux Ninivites, dont la conversion sera la confusion des Juifs. — Jésus-Christ, sortant du tombeau le troisième jour, convertit par ses Apôtres les Gentils, pendant que les Juifs demeurent incrédules.

18. *Jérémie.* — Le plus persécuté des prophètes pour avoir dit la vérité aux Juifs, Jérémie fait preuve d'une patience admirable et intercède avec larmes pour le peuple qui l'outrage. — Jésus-Christ et son Église, perpétuellement en butte à la haine des méchants qui ne peuvent supporter la vérité catholique, souffrent patiemment la persécution et prient sans cesse pour les pécheurs.

3. Choses figuratives.

19. L'*arbre de vie.* Jésus-Christ, suspendu à l'arbre de la croix, est le vrai fruit de vie qui donne l'immortalité.

20. L'*agneau pascal.* Jésus-Christ est l'Agneau de Dieu sans tache, qui, au temps de la Pâque, s'est immolé pour effacer les péchés du monde.

21. La *nuée lumineuse.* Dans le désert de cette vie, Jésus-Christ est notre guide, et celui qui marche à sa lumière ne marche point dans les ténèbres[1].

22. La *manne.* Jésus-Christ est le vrai pain descendu du ciel, qui nous soutient dans notre voyage vers la vraie terre promise[2].

23. L'*eau du rocher.* « Cette pierre, dit saint Paul, était le Christ[3]. » Son cœur fut ouvert d'un coup de lance[4], et il en jaillit perpétuellement des torrents de grâces.

24. Le *serpent d'airain.* « Comme Moïse a élevé le serpent d'airain dans le désert, il faut de même que le Fils de l'homme soit élevé, afin que quiconque croit en lui ne périsse point, mais qu'il ait la vie éternelle[5]. »

25. Le *culte mosaïque.* Ce culte, avec son tabernacle, ses sacrifices, ses fêtes de la Pâque et de la Pentecôte, figure les rites chrétiens. *Sion* et *Jérusalem,* centres d'attraction pour les peuples, figurent l'Église du Nouveau Testament.

4. Événements figuratifs.

26. Israël, issu des douze fils de Jacob, est délivré de la captivité d'Égypte; il voyage dans le désert sous la conduite de Dieu, qui le nourrit miraculeusement; diverses tribulations l'éprouvent, avant d'entrer dans la terre promise. — L'Église, fondée sur les douze Apôtres, délivrée par le Christ de la servitude de Satan, exilée ici-bas, divinement dirigée et nourrie, constamment éprouvée et persécutée, ne cesse de tendre vers le ciel, qui est la vraie terre promise.

27. Les Hébreux, entrés en Palestine, ont à combattre sans relâche des peuples ennemis; ils élèvent à Dieu un temple célèbre

---

[1] S. Jean, VIII, 12. — [2] S. Jean, VI, 31-35, 48-59. — [3] I Cor., X, 4. — [4] S. Jean, XIX, 34. — [5] S. Jean, III, 15.

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN
DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

dans l'univers entier; le schisme des dix tribus les divise en deux partis hostiles; le sceptre se maintient dans la tribu de Juda jusqu'à la venue du Messie. — L'Église est toujours militante; elle garde dans ses temples le culte du vrai Dieu; elle voit son sein déchiré par le schisme et l'hérésie; mais elle persévère dans la foi et la charité, et, au milieu de ses angoisses, elle attend avec une ferme espérance le dernier avènement de Jésus-Christ.

5. Accord des deux Testaments.

28. Ainsi l'histoire du peuple hébreu se déroulait comme une toile, où venait se peindre à l'avance le portrait de Jésus-Christ et de son Église. Les deux testaments sont en parfait accord. Ce que l'Ancien prédit, le Nouveau le fait voir accompli; l'un pose le fondement, et l'autre achève l'édifice. Ce n'est pas le hasard, mais la sagesse de Dieu qui a établi cette harmonie. D'où nous devons conclure que Jésus, en qui se trouvent si parfaitement réalisées les prophéties et les figures de l'ancienne alliance, est vraiment le Christ, le Fils de Dieu, et que son Église est une œuvre divine.

CHAPITRE VII

LES MIRACLES DE JÉSUS-CHRIST

SOMMAIRE

Raison des miracles de Jésus-Christ. — 1. Miracles dont Jésus-Christ est l'objet. — 2. Miracles dont Jésus-Christ est l'agent. Leur nombre et leur variété. Leur valeur historique. Leur caractère surnaturel divin. Leur source divine immédiate. Leur but. Conclusion. — 3. La résurrection de Jésus-Christ. Importance de ce miracle. Jésus-Christ est mort sur la croix. Jésus-Christ est sorti vivant du tombeau. Objections. Conclusion.

Raison des miracles de Jésus-Christ.

1. Suivant les prophéties, le Christ, Fils de Dieu, devait établir sa mission par des prodiges divins. Si Moïse, qui le figurait comme législateur et prophète, avait fait éclater en œuvres si extraordinaires la puissance dont il était l'organe, il convenait que le Législateur, le Prophète par excellence, surpassât Moïse dans ces mêmes œuvres, qui manifestent clairement à tous que celui qui les opère est l'envoyé de Dieu.

De fait, les Évangiles sont remplis des miracles de Jésus-Christ. Le plus grand est celui de sa résurrection; il mérite, à cause de son importance capitale, d'être traité à part. Parmi les autres opérés durant sa vie mortelle, il en est dont il est l'objet, et qu'on peut appeler *miracles passifs;* d'autres dont il est l'agent, et qu'on peut appeler *miracles actifs*. Les uns et les autres sont une preuve de sa divinité.

1. Miracles dont Jésus-Christ est l'objet.

2. Les miracles évangéliques dont Jésus-Christ est l'objet sont ceux que Dieu le Père a opérés en sa faveur. Ils se rapportent : 1° à son avènement dans le monde : apparition d'Anges, étoile des Mages, conception virginale, etc.; 2° à son entrée dans la vie

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN
DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

dans l'univers entier; le schisme des dix tribus les divise en deux partis hostiles; le sceptre se maintient dans la tribu de Juda jusqu'à la venue du Messie. — L'Église est toujours militante; elle garde dans ses temples le culte du vrai Dieu; elle voit son sein déchiré par le schisme et l'hérésie; mais elle persévère dans la foi et la charité, et, au milieu de ses angoisses, elle attend avec une ferme espérance le dernier avènement de Jésus-Christ.

5. Accord des deux Testaments.

28. Ainsi l'histoire du peuple hébreu se déroulait comme une toile, où venait se peindre à l'avance le portrait de Jésus-Christ et de son Église. Les deux testaments sont en parfait accord. Ce que l'Ancien prédit, le Nouveau le fait voir accompli; l'un pose le fondement, et l'autre achève l'édifice. Ce n'est pas le hasard, mais la sagesse de Dieu qui a établi cette harmonie. D'où nous devons conclure que Jésus, en qui se trouvent si parfaitement réalisées les prophéties et les figures de l'ancienne alliance, est vraiment le Christ, le Fils de Dieu, et que son Église est une œuvre divine.

CHAPITRE VII

LES MIRACLES DE JÉSUS-CHRIST

SOMMAIRE

Raison des miracles de Jésus-Christ. — 1. Miracles dont Jésus-Christ est l'objet. — 2. Miracles dont Jésus-Christ est l'agent. Leur nombre et leur variété. Leur valeur historique. Leur caractère surnaturel divin. Leur source divine immédiate. Leur but. Conclusion. — 3. La résurrection de Jésus-Christ. Importance de ce miracle. Jésus-Christ est mort sur la croix. Jésus-Christ est sorti vivant du tombeau. Objections. Conclusion.

Raison des miracles de Jésus-Christ.

1. Suivant les prophéties, le Christ, Fils de Dieu, devait établir sa mission par des prodiges divins. Si Moïse, qui le figurait comme législateur et prophète, avait fait éclater en œuvres si extraordinaires la puissance dont il était l'organe, il convenait que le Législateur, le Prophète par excellence, surpassât Moïse dans ces mêmes œuvres, qui manifestent clairement à tous que celui qui les opère est l'envoyé de Dieu.

De fait, les Évangiles sont remplis des miracles de Jésus-Christ. Le plus grand est celui de sa résurrection; il mérite, à cause de son importance capitale, d'être traité à part. Parmi les autres opérés durant sa vie mortelle, il en est dont il est l'objet, et qu'on peut appeler *miracles passifs;* d'autres dont il est l'agent, et qu'on peut appeler *miracles actifs*. Les uns et les autres sont une preuve de sa divinité.

1. Miracles dont Jésus-Christ est l'objet.

2. Les miracles évangéliques dont Jésus-Christ est l'objet sont ceux que Dieu le Père a opérés en sa faveur. Ils se rapportent : 1° à son avènement dans le monde : apparition d'Anges, étoile des Mages, conception virginale, etc.; 2° à son entrée dans la vie

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN
DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

publique : descente du Saint-Esprit au moment de son baptême par saint Jean, jeûne et tentation dans le désert, etc.; 3° à la confirmation solennelle de son ministère : transfiguration sur une haute montagne; 4° à sa mort : obscurcissement du soleil, tremblement de terre, etc.

3. Ces miracles avaient pour but, soit de former autour de Jésus, dès le principe, un premier groupe d'adorateurs parmi les âmes pures, simples et droites, qui attendaient la venue du Messie, soit de manifester par des signes terribles le grand crime que commettaient les Juifs en le faisant mourir. — Comme il ne paraît point conforme à la sagesse divine que Jésus fît lui-même ces miracles, qui cependant étaient nécessaires dans ces circonstances, il appartenait au Père céleste d'établir lui-même ainsi les titres et la mission de son Fils.

2. Miracles dont Jésus-Christ est l'agent.

Leur nombre et leur variété.

4. Les Évangélistes n'ont rapporté qu'un petit nombre des miracles que Jésus opéra pendant sa vie mortelle, mais ils nous font entendre qu'ils sont innombrables [1].

5. Ces miracles sont très variés. Les uns sont opérés sur les *éléments*, les autres sur les *hommes*.

A la première catégorie appartiennent les *miracles physiques :* apaisement de la tempête, changement de l'eau en vin, multiplication de pains et de poissons, etc.

A la seconde catégorie appartiennent : 1° les *miracles physiologiques*, opérés sur le corps humain : guérisons de paralysie, de lèpre, de cécité, de surdité, de mutisme, d'hydropisie, etc.; 2° les *miracles psychologiques*, relatifs à un état cérébral troublé : guérisons de lunatiques, de démoniaques, d'épileptiques, etc.; 3° les *miracles transcendentaux :* les résurrections.

6. Par le nombre et la variété de ses miracles, Jésus-Christ surpasse tous les thaumaturges de l'Ancien Testament. Son action sur la nature est universelle. C'est moins l'action d'un simple envoyé de Dieu que celle de l'Homme-Dieu. Aussi la critique rationaliste s'est-elle acharnée à transformer en légendes les récits de ces prodiges.

[1] S. Luc, VI, 19; IX, 2; S. Matth., IV, 23-24; XXI, 14.

Leur réalité historique.

7. La réalité des miracles de Jésus-Christ résulte : 1° du témoignage des Évangélistes, dont on ne peut nier l'autorité sans ébranler toute la certitude historique; 2° du témoignage de saint Pierre qui, prêchant aux Juifs, leur dit qu'ils ont été eux-mêmes témoins des miracles de Jésus [1]; 3° du témoignage du peuple au milieu duquel ils furent opérés : Quadratus, missionnaire des temps apostoliques, raconte que, de son temps, vivaient encore en Palestine des malades que le Sauveur avait guéris, des morts qu'il avait ressuscités [2]; 4° de l'historien juif Josèphe, qui dit de Jésus qu'il faisait des choses merveilleuses [3]; 5° du témoignage des Juifs ennemis de Jésus-Christ : ils ne niaient pas ses miracles, mais les attribuaient à une vertu diabolique [4]; 6° du témoignage des philosophes païens [a], qui en reconnaissaient aussi l'authenticité, mais les mettaient au compte des sciences occultes et leur opposaient ceux de Simon le Magicien, d'Apollonius de Thyane; 7° de l'aveu même des incrédules modernes, qui, tout en niant leur caractère surnaturel, sont forcés d'accepter comme historiques quelques-uns des faits merveilleux du Sauveur [b].

Leur caractère surnaturel divin.

8. Parmi les miracles de Jésus-Christ, il en est, comme la résurrection des morts, qui dépassent évidemment toute puissance naturelle : Dieu seul peut rendre la vie à un cadavre.

D'autres, ou sont étrangers au magnétisme animal, comme ceux qu'il opéra sur les éléments, ou ne peuvent s'expliquer par aucune influence hypnotique, aucun art médical, comme rendre la vue à un aveugle de naissance, faire disparaître en un instant tous les ulcères de la lèpre.

Quant aux guérisons qui peuvent s'obtenir par des remèdes ou par quelque commotion nerveuse extraordinaire, Jésus n'a eu recours à aucun moyen naturel. L'imposition de ses mains, le contact de son manteau, une parole le plus souvent, et le prodige s'accomplit. Il en opère même à distance, comme la guérison du serviteur paralytique d'un centurion romain [4].

[a] Celse, Porphyre, Hiéroclès, Julien l'Apostat.
[b] Entre autres, Strauss et Renan.

[1] Actes, II, 22. — [2] Eusèbe, *Histoire ecclésiastique*, IV, c. III. — [3] Josèphe, *Antiquités judaïques*, XVIII, 3. — [4] S. Matth., XII, 24.

9. Si Jésus n'avait été, au dire des philosophes païens, qu'un magicien versé dans les sciences occultes, ou un magnétiseur, un hypnotiseur habile, au dire des incrédules modernes, pourquoi faisait-il passer ses œuvres pour des œuvres divines? Il n'aurait donc été qu'un imposteur. Comment concilier cette fourberie, cet excès d'impiété contre Dieu, avec sa vie entière, qui est toute de vertu, d'abnégation, de sacrifice? Comment expliquer qu'un simple magicien, un magnétiseur, ait pu opérer dans le monde cette régénération morale qui, à elle seule, suffirait pour démontrer ce que Jésus affirme de lui-même, savoir qu'*il est le Fils de Dieu, faisant les œuvres de son Père*[1]?

Leur source divine immédiate.

10. Moïse et les prophètes, lorsqu'ils faisaient des miracles, agissaient comme des délégués de Dieu. Leur pouvoir n'était qu'un pouvoir d'emprunt. Mais Jésus-Christ agit en maître, il commande en souverain, il exerce la puissance en son propre nom. Il dit au lépreux : « *Je le veux*, sois guéri[2]; » au fils de la veuve de Naïm, qu'on portait en terre : « Jeune homme, *je te l'ordonne*, lève-toi[3]; » à Lazare, enseveli depuis quatre jours : « Lazare, sors[4]. »

11. Le pouvoir qu'il a de faire des miracles lui est tellement propre et personnel, qu'il le communique à qui il veut. C'est de lui, comme de son origine, que découlera la puissance surnaturelle sur ceux qui croient en lui : « En vérité, je vous le dis, celui qui croit en moi fera aussi les œuvres que je fais, et il en fera de plus grandes encore[5]. »

12. Jésus-Christ n'est donc pas seulement l'envoyé de Dieu, il est Dieu ; c'est principalement pour démontrer sa divinité qu'il a fait des miracles.

Leur but.

13. Les miracles de Jésus-Christ, considérés en eux-mêmes, manifestent, avec sa puissance sur la nature, une bonté et une sagesse vraiment divines. Ils tendent au soulagement des hommes; ce sont des *œuvres de miséricorde et d'amour*. Jésus n'use point de sa puissance contre ses ennemis; jamais il n'accomplit un miracle pour se glorifier lui-même; ses œuvres surnaturelles

[1] S. Jean, x, 37-38. — [2] S. Matth., VIII, 3. — [3] S. Luc, VII, 14. — [4] S. Jean, XI, 43. — [5] S. Jean, XIV, 12.

sont toujours des bienfaits. Elles sont en même temps des *œuvres de sagesse*. Les miracles corporels sont les symboles des miracles spirituels de la Rédemption; ils forment avec la doctrine un tout indivisible. Ainsi la guérison des aveugles signifie l'illumination des cœurs par la lumière de la sagesse; celle des sourds, l'intelligence de la parole divine; celle des muets, la louange de Dieu et la prédication de sa vérité; la résurrection des morts, celle des pécheurs à la vie de la grâce, etc.

14. Que si l'on considère le *but principal* que s'est proposé Jésus dans ses miracles, il résulte de son témoignage même que ce but a été de prouver sa divinité. Il le fait entendre clairement à ses Apôtres : « Ne croyez-vous pas que je suis en mon Père, et que mon Père est en moi? Croyez-le au moins à cause de mes œuvres[1]. » Il le fait entendre aux Juifs, ses ennemis : « Si je ne fais pas les œuvres de mon Père, ne me croyez point; mais si je les fais, quand bien même vous ne voudriez pas me croire, croyez aux œuvres, afin que vous connaissiez et croyiez que mon Père est en moi et moi en mon Père[2]. »

Conclusion.

15. Ainsi Jésus, durant sa vie mortelle, a opéré, en vertu du pouvoir qui lui était propre et personnel, des prodiges historiquement incontestables et incontestablement surnaturels et divins; il les a opérés pour prouver qu'il était non seulement l'envoyé de Dieu, mais le Fils de Dieu. Donc il est Dieu.

3. La résurrection de Jésus-Christ.

Importance de ce miracle.

16. De tous les miracles de Jésus-Christ, il n'en est pas dont l'importance dogmatique et apologétique surpasse celui de sa résurrection. *Si Jésus-Christ n'est pas ressuscité*, dit saint Paul, *notre prédication est vaine, et vaine aussi votre foi*[3]. Ainsi, la résurrection de Jésus-Christ est la base de la foi chrétienne, la consommation de l'œuvre rédemptrice.

17. De là, la grande place que tient ce miracle dans la sainte Écriture. Il est prophétisé dans l'Ancien Testament[4]. Jésus lui-même annonce à plusieurs reprises, et dans les termes les plus

[1] S. Jean, XIV, 11-12. — [2] S. Jean, x, 37-38. — [3] I Cor., XV, 14. — [4] Ps. XV, 10; Isaïe, XI, 10.

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN
DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

formels, qu'il ressuscitera le troisième jour[1]. Aux scribes et aux pharisiens qui lui demandaient un signe céleste de sa divine mission, il répondit : *Cette génération méchante et adultère demande un prodige ; il ne lui en sera pas donné d'autre que celui de Jonas. Car, comme Jonas fut trois jours et trois nuits dans le ventre d'un poisson, ainsi le Fils de l'homme sera dans le sein de la terre trois jours et trois nuits*[2]. — *Détruisez ce temple*, disait-il aux Juifs en parlant du temple de son corps, *et je le relèverai en trois jours*[3]. Les ennemis de Jésus ne se méprennent point sur le sens de ses paroles. C'est la crainte de les voir se réaliser qui leur fait demander à Pilate l'ordre de mettre des gardes à son tombeau[4].

18. Dans la prédication des Apôtres, la résurrection de Jésus-Christ est le signe par excellence de la vérité de la révélation qu'il est venu apporter aux hommes. Saint Pierre, le jour de la Pentecôte, proclame ce miracle à la face du peuple entier[5]. Il le publie devant le Sanhédrin[6]. Saint Paul le proclame au milieu de l'Aréopage[7].

On voit par là que la principale mission des Apôtres était de rendre témoignage dans le monde entier de la résurrection de Jésus-Christ, afin que ce miracle, éclatant entre tous, fût, indépendamment de ses autres conséquences, la preuve capitale de la divinité du christianisme.

19. Telle est, à cet égard, l'importance de la résurrection du Sauveur, que les ennemis du nom chrétien, à toutes les époques, depuis les pharisiens dont parle l'Évangile jusqu'aux rationalistes de nos jours, se sont acharnés à ébranler les preuves historiques de ce grand événement. Nous avons donc à établir contre eux la *réalité du fait* de la résurrection, en prouvant : 1° que Jésus-Christ est mort sur la croix ; 2° qu'il est sorti vivant du tombeau.

Jésus-Christ est mort sur la croix.

20. La réalité de la mort de Jésus est attestée par le témoignage des Évangélistes et par la tradition juive.

21. *Témoignage des Évangélistes.* — D'après leur récit, Jésus, après être resté suspendu sur la croix pendant trois heures, inclina

[1] S. Luc, XVIII, 31-33 ; S. Marc, X, 33-34 ; S. Matth., XXVI, 32. — [2] S. Matth., XII, 40. — [3] S. Jean, II, 19. — [4] S. Matth., XXVII, 63-64. — [5] Actes, II, 22-36. — [6] Actes, IV, 1-10. — [7] Actes, XVII, 22-31.

la tête et expira ; les soldats envoyés pour donner le coup de grâce aux suppliciés, voyant que Jésus était mort, lui enfoncèrent le fer d'une lance dans le côté ; Joseph d'Arimathie, s'étant fait livrer le corps par Pilate, le déposa dans un sépulcre creusé dans le roc, dont l'ouverture fut fermée par un grand quartier de roche ; le lendemain matin, les Juifs firent sceller et garder le sépulcre.

22. *Tradition juive.* — Lorsque les Juifs apprirent que le corps de Jésus n'était plus dans le sépulcre, ils firent répandre le bruit que ses disciples l'avaient enlevé ; mais ils n'ont jamais supposé que Jésus eût été descendu vivant de la croix. On lit dans le Talmud qu'après avoir été trahi par ses disciples et renié par eux, il fut supplicié sur la croix, parce qu'il avait, par ses prestiges, séduit Israël.

23. Ainsi tous les contemporains, amis et ennemis, s'accordent sur la mort réelle de Jésus-Christ au Calvaire.

Jésus est sorti vivant du tombeau.

24. La preuve de cet événement est fondée sur l'affirmation des témoins oculaires, sur la foi des premiers fidèles et sur l'aveu tacite des Juifs.

25. Les *témoins oculaires* de la résurrection sont : les onze Apôtres, les saintes femmes qui avaient suivi Jésus de Galilée en Judée, Marie Madeleine, les deux disciples d'Emmaüs, les cent vingt disciples mentionnés par saint Luc[1], les cinq cents spectateurs dont parle saint Paul[2], et saint Paul lui-même.

26. Les *premiers fidèles* ont cru à la résurrection. Quantité de Juifs et de Gentils se sont convertis dès le principe à la religion chrétienne. Aucun motif naturel ne peut expliquer cette conversion. S'ils ont adhéré à la religion nouvelle, qui froissait tous leurs préjugés, contrariait leurs passions et leurs intérêts terrestres, c'est qu'ils étaient convaincus, après mûr examen, sur le témoignage des témoins oculaires, que le fondateur de cette religion était vraiment ressuscité.

27. Si Jésus-Christ n'était pas ressuscité, les *Juifs* n'auraient pas manqué, sur le bruit de sa résurrection, de chercher d'abord à constater que son corps n'était plus dans le tombeau ; puis de faire instruire juridiquement, soit contre les Apôtres, violateurs

[1] Actes, I, 15. — [2] I Cor., XV, 6.

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN
DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

d'une sépulture, soit contre les soldats, gardiens infidèles. S'ils ne l'ont pas fait, c'est qu'ils n'avaient rien de solide à opposer à la résurrection de Jésus-Christ.

Objections.

28. *Première objection.* — Jésus fut détaché de la croix avant d'expirer. Des médecins habiles qu'il comptait parmi ses amis, le guérirent; il se cacha, et le bruit courut parmi le peuple qu'il était ressuscité.

Réponse. — Cette hypothèse, imaginée au commencement du dix-neuvième siècle par le juif Salvador, Paulus et l'école naturaliste, est si grossière, que des incrédules endurcis, Strauss, Renan, Reuss, la repoussent comme une monstruosité.

29. *Deuxième objection.* — Les partisans de Jésus ont enlevé son corps du sépulcre, l'ont fait disparaître, et répandu ensuite le bruit de sa résurrection.

Réponse. — Cette seconde hypothèse, qu'ont empruntée aux princes des prêtres le philosophe païen Celse, Reimarus et les déistes du dix-huitième siècle, est rejetée avec raison comme arbitraire et invraisemblable par les rationalistes contemporains, Strauss, Schenkel, Renan, Reuss, etc.

Les Apôtres, tels que nous les dépeint l'Évangile, étaient des hommes honnêtes, timides, illettrés pour la plupart, sans ressources matérielles, dénués de tout crédit, et, après la mort de leur Maître, abattus, découragés, démoralisés. N'ayant plus foi en Jésus-Christ, comme on le suppose, quel motif assez puissant pouvait les arracher à la retraite où ils se tenaient cachés, pour leur inspirer tout d'un coup l'idée d'enlever le cadavre d'un homme qui avait trompé leurs espérances? De leur entreprise ils n'avaient à attendre : du côté de Dieu, que le châtiment réservé au mensonge, au blasphème, à l'impiété idolâtrique; et, du côté des hommes, que la haine, la persécution, une mort ignominieuse et cruelle, pareille à celle de Jésus. N'ayant pas le moindre intérêt à tenter une aventure dont l'insuccès était à peu près évident, les Apôtres, tels que nous les connaissons par l'histoire, n'ont jamais eu certainement la pensée de faire disparaître le corps de leur Maître. — Que si, contrairement à l'Évangile, on fait des Apôtres d'audacieux sectaires, fanatiques jusqu'à la folie, prêts à tout braver pour imposer au monde la foi au Christ qu'ils n'avaient plus eux-mêmes, il reste à expliquer comment ils ont pu enlever un corps déposé dans une tombe creusée dans le roc, fermée par une grosse pierre, scellée et gardée par des sentinelles; comment, surtout, des imposteurs, des gens de sac et de corde, sont parvenus à fonder, sur le bruit d'une fausse résurrection, la seule religion digne de respect et d'amour.

30. *Troisième objection.* — Les Apôtres n'ont pas voulu tromper, mais ils ont été victimes de leur illusion. Personne n'ignore que les âmes ardentes, exaltées, prennent facilement pour des réalités les rêves de leur

imagination. Les disciples de Jésus avaient en lui une foi vive, et l'aimaient passionnément. Le dimanche qui suivit sa mort, ils étaient agités par l'attente de sa résurrection. Marie-Madeleine, venant au milieu d'eux, leur dit : Il est ressuscité. Elle avait cru le voir. Il n'en fallut pas davantage pour que les disciples, dont le système nerveux était déjà fortement surexcité, vissent à leur tour Jésus, et prissent pour des apparitions extérieures réelles leurs apparitions intérieures, leurs hallucinations [a].

Réponse. — La théorie de l'hallucination, qui est le dernier mot de la critique moderne, suppose : 1° que les Apôtres étaient, le dimanche qui suivit la mort de Jésus, dans un état d'enthousiasme fébrile et d'attente anxieuse de la résurrection; 2° qu'ils ont été réellement hallucinés. — La première de ces suppositions est contredite par le récit évangélique qui nous montre les Apôtres en fuite et désespérés, refusant de croire aux paroles de Marie-Madeleine et des saintes femmes, troublés et épouvantés la première fois que Jésus leur apparaît, l'apôtre Thomas poussant l'incrédulité jusqu'à l'obstination. — La seconde supposition implique la négation de la certitude des sens. Jésus est apparu, pendant quarante jours, à un nombre considérable de personnes différant d'âge, de sexe, de caractère, d'éducation, de position sociale; il est apparu en des temps et en des lieux divers, en plein jour, parlant et mangeant avec ses disciples, leur faisant toucher ses plaies. Supposer que des témoins si nombreux, affirmant avoir vu Jésus dans des circonstances si variées, aient tous pris un vain fantôme pour une réalité vivante, c'est nier la légitimité de la perception sensible, la valeur du témoignage, l'autorité de l'histoire. A ce compte, il n'est personne qu'on ne puisse qualifier de visionnaire. — De plus, si les disciples de Jésus se sont trompés en le croyant ressuscité, son cadavre était la contre-épreuve de leur vision. Qu'est devenu ce cadavre? Dans l'hypothèse de l'hallucination, cette question demeure à résoudre.

31. *Quatrième objection.* — Si Jésus était vraiment ressuscité, il se serait montré en public comme durant sa vie mortelle, afin d'enlever toute excuse à l'incrédulité; surtout, il se serait fait voir à ses juges iniques, pour les confondre, en les rendant témoins de sa victoire sur la mort.

Réponse. — Jésus-Christ a donné à tout le peuple juif des preuves plus que suffisantes de sa résurrection par le témoignage de ses Apôtres, que confirmaient de nombreux miracles. Si Jésus avait dû apparaître à ses ennemis, il n'y a pas de raison de ne pas exiger qu'il se montre aussi aux persécuteurs de son Église et aux incrédules de toutes les époques. Même, le verraient-ils ressuscité, tous ne croiraient point en lui : *S'ils ne croient pas Moïse et les prophètes, ils ne croiront pas davantage un mort ressuscité* [1].

---

[a] Strauss, Renan, etc.

[1] S. Luc, XVI, 31.

Conclusion.

32. L'impuissance de la critique rationaliste à convaincre de mensonge ou d'erreur ceux qui se sont donnés, au péril de leur vie, comme les témoins de la résurrection du Sauveur, confirme la vérité de leur témoignage. Jésus est donc vraiment ressuscité. Il est ressuscité par sa propre puissance : *Démolissez ce temple, et je le relèverai en trois jours*[1]. *J'ai le pouvoir de donner ma vie et le pouvoir de la reprendre*[2]. *Je suis la résurrection et la vie*[3]. Et comme c'est chose impossible à toute âme humaine de se rendre à elle-même le corps dont elle est séparée par la mort, si Jésus l'a fait, il est le Messie, le Fils de Dieu, Dieu lui-même, et son Église est divine.

[1] S. Jean, II, 19. — [2] S. Jean, X, 18. — [3] S. Jean, XI, 25.

CHAPITRE VIII

LES PROPHÉTIES DE JÉSUS-CHRIST

SOMMAIRE

Raison et objet des prophéties de Jésus-Christ. — 1. Prophéties de Jésus-Christ relatives à sa personne et à celle de ses Apôtres. Véracité de ces prophéties. — 2. Prophéties relatives au sort du peuple juif. Véracité de ces prophéties. — 3. Prophéties relatives à l'histoire de l'Église. — 4. Les prophéties du vieillard Siméon et de la sainte Vierge.

Raison et objet des prophéties de Jésus-Christ.

1. Annoncé par les prophéties de l'Ancien Testament, qui se sont toutes accomplies en sa personne, Jésus a fait lui-même des prophéties qui prouvent, avec autant d'éclat que ses miracles, sa mission divine et sa divinité.

2. De même que Moïse, le prophète et le promulgateur de l'Ancien Testament, avait non seulement prédit des événements que les Hébreux ont vus se réaliser de son vivant, mais tracé à l'avance les grands faits de l'histoire de son peuple; ainsi Jésus, le prophète et le fondateur du Nouveau Testament, devait, en dehors des prophéties qui avaient pour but d'établir son autorité aux yeux de ses disciples, prédire les grandes phases de son Église, depuis le commencement jusqu'à la fin des siècles.

Les prophéties de Jésus-Christ sont relatives, soit à sa personne et à celle de ses Apôtres, soit au sort du peuple juif, soit à l'histoire de son Église. Nous y ajouterons la prophétie du vieillard Siméon et celle de la bienheureuse Vierge Marie.

1. Prophéties de Jésus-Christ relatives à sa personne et à celle de ses Apôtres.

3. *Relativement à sa personne*, Jésus prédit : sa passion, sa mort sur la croix et sa résurrection[1]; il annonce aussi son ascension[2].

[1] S. Matth., XX, 18-19. — [2] S. Jean, XVI, 16, 28.

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN
DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

Conclusion.

32. L'impuissance de la critique rationaliste à convaincre de mensonge ou d'erreur ceux qui se sont donnés, au péril de leur vie, comme les témoins de la résurrection du Sauveur, confirme la vérité de leur témoignage. Jésus est donc vraiment ressuscité. Il est ressuscité par sa propre puissance : *Démolissez ce temple, et je le relèverai en trois jours*[1]. *J'ai le pouvoir de donner ma vie et le pouvoir de la reprendre*[2]. *Je suis la résurrection et la vie*[3]. Et comme c'est chose impossible à toute âme humaine de se rendre à elle-même le corps dont elle est séparée par la mort, si Jésus l'a fait, il est le Messie, le Fils de Dieu, Dieu lui-même, et son Église est divine.

[1] S. Jean, II, 19. — [2] S. Jean, X, 18. — [3] S. Jean, XI, 25.

CHAPITRE VIII

LES PROPHÉTIES DE JÉSUS-CHRIST

SOMMAIRE

Raison et objet des prophéties de Jésus-Christ. — 1. Prophéties de Jésus-Christ relatives à sa personne et à celle de ses Apôtres. Véracité de ces prophéties. — 2. Prophéties relatives au sort du peuple juif. Véracité de ces prophéties. — 3. Prophéties relatives à l'histoire de l'Église. — 4. Les prophéties du vieillard Siméon et de la sainte Vierge.

Raison et objet des prophéties de Jésus-Christ.

1. Annoncé par les prophéties de l'Ancien Testament, qui se sont toutes accomplies en sa personne, Jésus a fait lui-même des prophéties qui prouvent, avec autant d'éclat que ses miracles, sa mission divine et sa divinité.

2. De même que Moïse, le prophète et le promulgateur de l'Ancien Testament, avait non seulement prédit des événements que les Hébreux ont vus se réaliser de son vivant, mais tracé à l'avance les grands faits de l'histoire de son peuple; ainsi Jésus, le prophète et le fondateur du Nouveau Testament, devait, en dehors des prophéties qui avaient pour but d'établir son autorité aux yeux de ses disciples, prédire les grandes phases de son Église, depuis le commencement jusqu'à la fin des siècles.

Les prophéties de Jésus-Christ sont relatives, soit à sa personne et à celle de ses Apôtres, soit au sort du peuple juif, soit à l'histoire de son Église. Nous y ajouterons la prophétie du vieillard Siméon et celle de la bienheureuse Vierge Marie.

1. Prophéties de Jésus-Christ relatives à sa personne et à celle de ses Apôtres.

3. *Relativement à sa personne*, Jésus prédit : sa passion, sa mort sur la croix et sa résurrection[1]; il annonce aussi son ascension[2].

[1] S. Matth., XX, 18-19. — [2] S. Jean, XVI, 16, 28.

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN
DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

4. *Relativement à ses Apôtres,* Jésus prédit : leur vocation apostolique[1], leur fuite au jardin des Oliviers[2], le triple reniement de saint Pierre[3], l'infâme trahison de Judas[4], la mission de l'Esprit-Saint qui consolera les Apôtres et leur enseignera toutes choses[5], leur apostolat auprès de toutes les nations[6], leurs nombreuses tribulations[7] et leurs victoires par le secours divin[8].

Véracité de ces prophéties.

5. On objectera que les Évangélistes ont vu se réaliser de leur vivant ces prophéties. Mais leur véracité est incontestable; on n'a aucune raison de la mettre en doute. Ils n'ont pas été témoins de l'accomplissement des prophéties qui concernent l'histoire de l'Église jusqu'à nos jours. Enfin, toutes les prophéties qu'ils mentionnent font corps avec les autres merveilles du christianisme. Il ne servirait donc de rien de chicaner sur un détail, lorsqu'on ne peut pas expliquer l'ensemble sans l'intervention surnaturelle de Dieu.

2. Prophéties relatives au sort du peuple juif.

6. Ces prophéties ont pour objet les signes précurseurs de l'insurrection juive contre les Romains, le siège avec ses horreurs, la ruine du temple, et la dispersion permanente des Juifs jusqu'à la fin du monde. Tout cela devait s'accomplir avant la fin du siècle : *Je vous le dis en vérité, cette génération ne passera point que toutes ces choses ne s'accomplissent*[9].

7. *Les signes précurseurs de l'insurrection juive contre les Romains.* — Ces signes sont : 1° *L'apparition de faux christs et de faux prophètes*[10]. Après la mort de Notre-Seigneur, et surtout vers le temps de la guerre judaïque, il parut un grand nombre d'imposteurs qui séduisaient le peuple par de vains prodiges et des secrets de magie, lui promettant une prompte et miraculeuse délivrance[11] (p. 228). — 2° *Des guerres et des séditions*[12]. C'est le tableau de ces luttes qui troublèrent les dernières années de Néron, que trace Tacite au commencement de ses *Histoires :*

[1] S. Matth., IV, 19. — [2] S. Matth., XXVI, 31. — [3] S. Matth., XXVI, 34. — [4] S. Jean, XIII, 21, 26. — [5] S. Jean, XIV, 26. — [6] Actes, I, 8. — [7] S. Luc, XXI, 12. — [8] S. Jean, XVI, 33. — [9] S. Matth., XXIV, 34. — [10] S. Matth., XXIV, 4-5, 11; S. Marc, XIII, 5-6; S. Luc, XXI, 8. — [11] JOSÈPHE, *Antiquités judaïques*, liv. XX, ch. VI; *Guerre judaïque*, liv. II, ch. XII. — [12] S. Matth., XXIV, 6-7; S. Marc, XIII, 7-8; S. Luc, XXI, 9-10.

« J'entreprends, dit-il, l'histoire d'une époque féconde en catastrophes, ensanglantée par les guerres, déchirée par les séditions, cruelle jusque dans la paix. » — 3° *Des calamités publiques*[1]. Au témoignage de Tacite, de Suétone, de Pline l'Ancien, de Sénèque, de Josèphe, jamais ces calamités n'avaient été plus fréquentes qu'elles ne le furent à cette époque; un grand nombre de villes furent renversées par des tremblements de terre; une peste ravagea la Campanie; une autre fit trente mille victimes en quelques mois, dans la seule ville de Rome; trois famines sévirent avec violence dans différentes parties de l'empire et à Jérusalem. — 4° *Des signes effrayants et des prodiges*[2]. « C'est, dit Bossuet, une tradition constante, attestée dans le Talmud et confirmée par tous les rabbins, que, quarante ans avant la ruine de Jérusalem, ce qui revient à peu près au temps de la mort de Jésus-Christ, on ne cessait de voir dans le temple des choses étranges. » Tous les jours il y paraissait de nouveaux prodiges, de sorte qu'un fameux rabbin s'écria un jour : « O temple, ô temple, qu'est-ce qui t'émeut, et pourquoi te fais-tu peur à toi-même? » Qu'y a-t-il de plus marqué que le bruit affreux qui fut ouï par les prêtres dans le sanctuaire le jour de la Pentecôte, et cette voix manifeste qui sortit du fond de ce lieu sacré : « Sortons d'ici! sortons d'ici!... » Josèphe et Tacite ont raconté ce prodige[3]. Josèphe rapporte encore que, quatre ans avant la guerre, un paysan se mit à crier : « Une voix est sortie du côté de l'Orient, une voix est sortie du côté de l'Occident, une voix est sortie du côté des quatre vents : voix contre Jérusalem et contre le temple, voix contre tout le peuple. » Depuis ce temps, ni jour ni nuit, il ne cessa de crier : « Malheur à Jérusalem! » Aucune autre parole ne sortit jamais de sa bouche. Il fut arrêté, interrogé et condamné au fouet par les magistrats; à chaque demande et à chaque coup, il répondait sans jamais se plaindre : « Malheur à Jérusalem! » Il continua durant sept ans à crier de cette sorte, et sans que sa voix s'affaiblit. Au temps du dernier siège de Jérusalem, il se renferma dans la ville, tournant impitoyablement autour des murailles et criant de toute sa force : « Malheur au temple! malheur à la ville! malheur à tout le peuple! » A la fin, il ajouta : « Malheur à moi-même! » et en même temps il fut emporté d'un coup de pierre lancé par une machine. D'autres prodiges sont

[1] S. Luc, XXI, 11; S. Matth., XXIV, 7; S. Marc, XIII, 8. — [2] S. Luc, XXI, 11. — [3] JOSÈPHE, *Guerre judaïque*, liv. VII, ch. XII; liv. VI, ch. V. — TACITE, *Histoires*, liv. V, ch. XIII. — Cf. BOSSUET, *Discours sur l'Histoire universelle*, IIe P., ch. XXI.

relatés par Josèphe. Tacite, dans ses *Annales*[1], les confirme. « La nuit, dit-il dans ses *Histoires*[2], on voyait des armées qui combattaient, des armes qui étincelaient, le temple soudain illuminé de feux qui venaient d'en haut; les portes du sanctuaire s'ouvraient d'elles-mêmes, et une voix souterraine annonçait que la divinité s'en allait; et là-dessus on entendit un bruit comme de plusieurs qui sortaient. » — 5° *La persécution des Apôtres*[3]. C'est alors que Néron fit mourir saint Pierre et saint Paul.

8. *Le siège de Jérusalem*[4]. — Jérusalem fut assiégée une première fois par Cestius Gallus, gouverneur de Syrie, vers l'an 67; et une seconde fois par Titus, l'an 70. Jésus-Christ a distingué ces deux sièges : l'un où la ville fut seulement *entourée par les armées*, l'autre où elle fut *environnée de tranchées de toutes parts*. Lors du premier, la ville étant plutôt investie qu'assiégée dans les formes, les chrétiens, fidèles à la parole du Maître, purent se retirer dans la petite ville de Pella, sur les confins de la Judée et de l'Arabie.

9. *Les horreurs du siège*[5]. — Un témoin oculaire, l'historien Josèphe, ne pense pas que, depuis le commencement du monde, aucune autre ville ait autant souffert que Jérusalem. Trois factions ennemies déchiraient la ville et n'étaient pas moins acharnées les unes contre les autres que contre les Romains. La fête de la Pâque juive ayant amené à Jérusalem une foule de Juifs des autres pays, cette immense population ne tarda pas à être livrée à toutes les horreurs de la famine. Les Juifs furent, à la fin, réduits à se nourrir de leurs sandales et des courroies de leurs boucliers. Une mère tua et fit rôtir son enfant. Six cent mille Juifs, suivant Tacite, ou même onze cent mille d'après Josèphe, périrent dans le siège, enlevés par le fer, le feu et la famine. Cent mille furent emmenés prisonniers, et de ce nombre onze mille succombèrent de faim ou se tuèrent de désespoir.

10. *La ruine du temple*[6]. — Titus avait donné l'ordre de sauver le temple. Or il arriva qu'un soldat, poussé, dit Josèphe, par une inspiration divine, jeta dans le temple un tison enflammé qui y mit le feu. La flamme se propagea avec une telle rapidité que, malgré les efforts de Titus pour en arrêter les ravages, cet admirable édifice fut réduit en cendres le même mois et le même jour

[1] TACITE, *Ann.*, v, 15. — [2] TACITE, *Hist.*, liv. V, ch. XIII. — [3] S. Luc, XXI, 12 ; S. Matth., XXIV, 9. — [4] S. Matth., XXIV, 15-16 ; S. Marc, XIII, 14 ; S. Luc, XXI, 20-21 ; XIX, 42, 44. — [5] S. Luc, XXI, 22-23 ; S. Marc, XIII, 19 ; S. Matth., XXIV, 21. — [6] S. Matth., XXIV, 2 ; S. Marc, XIII, 2 ; S. Luc, XXI, 6.

(10 août) que l'avait été le temple de Salomon, sous Nabuchodonosor. Jésus-Christ avait prédit qu'il n'y resterait pas pierre sur pierre. Pour anéantir cette prédiction, Julien l'Apostat excita les Juifs à rebâtir le temple et les aida de toute sa puissance. Mais, « pendant qu'Alypius, aidé du gouverneur de la province, avançait l'ouvrage autant qu'il pouvait, de terribles globes de feu sortirent des fondements qu'ils avaient auparavant ébranlés par des secousses violentes; les ouvriers, qui recommencèrent souvent l'ouvrage, furent brûlés à diverses reprises; le lieu devint inaccessible, et l'entreprise cessa[1]. » Ainsi Julien l'Apostat ne fit qu'achever l'œuvre du soldat romain.

11. *La dispersion des Juifs*[2]. — Il était resté un certain nombre de Juifs parmi les ruines de Jérusalem. Cinq ans après la prise de la ville, un faux christ, Bar-Kochébah (p. 228), souleva les Juifs de tout l'empire, leur promettant la domination du monde. Julius Severus, envoyé contre eux par Adrien, en tua six cent mille, et les Juifs furent définitivement bannis de la Judée.

Véracité de ces prophéties.

12. Ce qui prouve que ces prophéties n'ont pas été composées après l'événement, c'est : 1° que saint Jean, qui écrivit son Évangile après la destruction de Jérusalem, ne les mentionne point; 2° que la sentence qui condamne Israël est englobée dans la prédiction du jugement universel, comme on le voit surtout dans saint Matthieu, procédé habituel aux prophètes, et que n'aurait pas suivi un faussaire écrivant après coup ; 3° que plusieurs détails, comme la ruine complète du temple sous Julien l'Apostat, le bannissement total des Juifs de la Judée sous l'empereur Adrien, ne se sont réalisés que longtemps après la mort des Évangélistes.

3. Prophéties relatives à l'histoire de l'Église.

13. Les principaux faits de l'histoire de l'Église prédits par Jésus-Christ sont : la prédication de l'Évangile dans tout l'univers[3], le règne de Jésus-Christ par la Croix[4], les miracles que Dieu a opérés par les Saints[5], la haine dont le monde n'a cessé de poursuivre les disciples de Jésus-Christ[6], l'assistance donnée

[1] AMMIEN MARCELLIN, *Histoire*, liv. XXIII, ch. 1er. — [2] S. Luc, XXI, 24. — [3] S. Matth., XXIV, 14. — [4] S. Jean, XII, 32. — [5] S. Jean, XIV, 12. — [6] S. Matth., X, 22.

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN ® DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

à l'Église[1], le fondement inébranlable sur lequel elle est bâtie : *Tu es pierre, et sur cette pierre je bâtirai mon Église, et les portes de l'enfer ne prévaudront point contre elle*[2].

14. Deux mille ans bientôt se sont écoulés depuis la mort de Jésus-Christ. De son vivant, il n'avait pu faire accepter sa doctrine que d'un petit nombre d'hommes; la masse de la nation juive était violemment hostile à son enseignement. Comment, s'il n'était qu'un homme ordinaire, pouvait-il espérer que le royaume spirituel qu'il annonçait s'établirait par toute la terre et subsisterait, malgré les plus formidables contradictions, jusqu'à la fin des siècles? Or Jésus-Christ affirma le plein succès de son entreprise : il sera adoré comme un Dieu crucifié.

Cette étrange prophétie, qui déroute le sens humain, s'est accomplie à la lettre : toute l'histoire de l'Église en est la fidèle réalisation. Jésus-Christ est donc, comme il l'a affirmé, le grand prophète envoyé de Dieu; il est Dieu.

---

4. Les prophéties du vieillard Siméon et de la sainte Vierge.

15. *Prophétie du vieillard Siméon*[3]. — L'enfant que Jésus et Marie apportent dans le temple pour le présenter au Seigneur ne se distingue en rien des enfants ordinaires. Le Messie qu'attendaient alors les Juifs devait être, comme David son ancêtre, un roi puissant par les armes. Cependant le vieillard Siméon voit en lui le salut que Dieu envoie, non seulement à Israël, mais à tous les peuples, la lumière qui doit éclairer les Gentils et les recueillir de leur dispersion, pour en faire un seul peuple avec Israël, dont cet enfant est la gloire. Il prédit les contradictions dont il sera l'objet, la ruine des individus et des peuples qui le rejetteront, la résurrection à la vie de ceux qui s'attacheront fidèlement à lui et à son Église.

L'oracle s'est exactement accompli; il s'accomplit tous les jours sous nos yeux. Jésus-Christ ne cesse pas d'être pour les uns un objet d'amour, pour les autres un objet de haine; sauvant les uns, laissant les autres se précipiter à leur ruine; brillant, au firmament des âmes, comme le soleil éternel de justice.

---

[1] S. Matth., XVIII, 20. — [2] S. Matth., XVI, 18. — [3] S. Luc, II, 30-34.

16. *Prophétie de la très sainte Vierge Marie.* — Lorsque Marie annonça que *toutes les générations la proclameraient bienheureuse*[1], elle vivait inconnue dans un petit bourg de la Judée, à une époque où la femme était avilie par la polygamie et le divorce, où le nom juif était un objet de mépris et de haine dans tout l'empire romain. Or cet audacieux présage, tombé des lèvres de l'humble vierge avant qu'elle eût été témoin des miracles et de la résurrection de son Fils, avant même qu'elle l'eût mis au monde, s'est réalisé avec une magnificence qui n'a de supérieur que l'accomplissement prodigieux des prophéties messianiques en la personne de Jésus-Christ et de celles qu'il a faites lui-même. Depuis les temps apostoliques jusqu'à nos jours, Marie a été honorée, aimée, servie comme ne le fut jamais créature. Tous les siècles lui ont redit la parole que lui adressa sa cousine Élisabeth : « Vous êtes bénie par-dessus toutes les femmes. »

Comme le vieillard Siméon, la Mère du Sauveur a été manifestement inspirée de Dieu, pour prédire qu'elle serait associée au culte que l'humanité chrétienne rend à son Fils. De l'une et de l'autre prophétie, nous devons conclure que le christianisme est une religion divine.

---

[1] S. Luc, I, 48.

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN ®
DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

CHAPITRE IX

LA SAINTETÉ DE JÉSUS-CHRIST

SOMMAIRE

Preuve de la divinité de la Révélation tirée de la sainteté de Jésus-Christ. — 1. Les vertus de Jésus-Christ. — 2. Les caractères de la sainteté de Jésus-Christ. — 3. Conclusion.

Preuve de la divinité de la Révélation tirée de la sainteté de Jésus-Christ.

1. Parmi les signes positifs extrinsèques de la divinité de la Révélation, nous avons compté ceux qui se tirent de la personne elle-même qui se déclare envoyée de Dieu. Si ce personnage donne des preuves manifestes qu'il n'est ni halluciné ni imposteur, et qu'en outre il montre une sagesse et des vertus éminentes, on ne peut nier qu'il ait une mission divine (p. 147).

Jésus-Christ s'est dit l'envoyé de Dieu, le Fils de Dieu. Les rationalistes nient qu'il le fût en réalité. Ils ont donc à choisir entre ces deux hypothèses : ou bien Jésus croyait par erreur ce qu'il affirmait, et ce fut de sa part hallucination, folie; ou bien il affirmait ce qu'il ne croyait pas, et ce fut de sa part fourberie et mensonge. Or non seulement on ne trouve pas trace de folie ou de fourberie dans la personne de Jésus, mais ses vertus éminentes, surhumaines, révèlent en lui la plus haute sagesse et la plus parfaite sincérité.

2. Cette preuve extrinsèque sera confirmée plus loin par la preuve intrinsèque que nous tirerons de la doctrine chrétienne (ch. XIII et XIV). Il est évident qu'un fou n'aurait pu inventer un enseignement qui fait l'admiration des incrédules eux-mêmes, et qu'un imposteur aurait eu garde de s'attaquer à toutes les erreurs, à tous les préjugés, à toutes les passions populaires.

3. Pour le moment, nous établirons par le récit évangélique : 1° que Jésus-Christ a pratiqué toutes les vertus à un degré éminent; 2° que les caractères de sa sainteté en font le plus parfait modèle de la perfection morale.

1. Les vertus de Jésus-Christ.

4. Pour nous faire une idée des vertus de Jésus-Christ, voyons ce qu'il fut à l'égard de Dieu, à l'égard des hommes et à l'égard de lui-même.

Ce que Jésus fut à l'égard de Dieu.

5. Aimer Dieu par-dessus tout est le devoir fondamental de la religion. Lui obéir en toutes choses, lui être constamment uni par la prière, n'agir que pour sa gloire, sont les moyens de cet amour.

Or : 1° Jésus est envers Dieu d'une soumission parfaite : *Ma nourriture,* dit-il, *est de faire la volonté de Celui qui m'a envoyé et d'accomplir son œuvre*[1]. — *Non ma volonté, mais la vôtre*[2]. — *Il s'est humilié lui-même, s'étant fait obéissant jusqu'à la mort, et à la mort de la croix*[3].

2° Il est constamment uni à Dieu par la prière. Partout et toujours, il bénit la majesté divine et lui rend grâces, il l'invoque pour lui-même et pour les autres. Sa vie est une prière continuelle, la manifestation parfaite de sa piété envers Dieu.

3° Il n'agit qu'en vue de la gloire de Dieu : *Ne faut-il pas que je sois aux choses qui regardent mon Père*[4]? — *Pour moi, je ne cherche point ma gloire*[5].

Ce que Jésus fut à l'égard des hommes.

6. Le livre des *Actes* fait de lui cet éloge : *Il a passé en faisant le bien*[6]. En se donnant tout entier à Dieu, Jésus se donne tout entier aux hommes, qu'il appelle ses frères.

Il met sa lumière au service de leur esprit, en leur enseignant la voie qui mène au salut éternel.

Il met sa puissance au service de leurs besoins, guérissant les malades et les infirmes qui se pressent autour de lui, rendant l'ouïe aux sourds, la vue aux aveugles, la vie aux morts, semant les miracles sur son chemin.

---

[1] S. Jean, IV, 34. — [2] S. Luc, XXII, 42. — [3] Philipp., II, 8. — [4] S. Luc, II, 49. — [5] S. Jean, VIII, 50. — [6] Actes, X, 38.

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN © DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

Avec sa doctrine et sa puissance, il donne son cœur. — Pas une souffrance qui le trouve insensible; pas une affliction qu'il ne console; pas un trait de vertu qu'il ne loue; pas un pécheur dont il n'ait pitié, qu'il n'accueille avec bonté, au repentir duquel il n'accorde le pardon : la Samaritaine, Zachée, le publicain, Madeleine, la femme adultère, le bon larron, rediront éternellement son ineffable tendresse pour les pécheurs repentants. — Quelle douceur pour le misérable qui l'a trahi : *Ami, pourquoi êtes-vous venu? C'est par un baiser que vous trahissez le Fils de l'homme*[1]*!* Quelle vigilante bonté pour ses disciples qui l'abandonnent : *Si c'est moi que vous cherchez, du moins ne faites point de mal à ceux-ci*[2]. Quel regard miséricordieux pour le faible ami qui l'a renié à la voix d'une servante[3]! Quelle compassion pour le peuple ingrat qui n'avait répondu à ses bienfaits que par des cris de mort : *Ne pleurez pas sur moi, mais pleurez sur vous-mêmes et sur vos enfants, car des jours mauvais vont venir pour vous*[4]. Quel généreux pardon à ses bourreaux : *Mon Père, pardonnez-leur, car ils ne savent ce qu'ils font*[5].

7. Chose inouïe jusque-là, Jésus embrasse dans sa charité l'humanité entière, il n'exclut personne : *Venez à moi, vous tous qui prenez de la peine et qui êtes chargés, et je vous soulagerai*[6]. Il se donne à tous, à tous il prêche la bonne nouvelle, à tous il étend sa bienveillance et ses bienfaits. S'il fait à quelques-uns une part meilleure, c'est aux petits, aux pauvres, aux affligés, aux pécheurs. Aux grands, aux riches et aux corrupteurs du peuple, il ne fait entendre de dures vérités que pour les convertir ou pour préserver les faibles de la contagion des fausses doctrines et des mauvais exemples. Mais pas une parole, pas un acte que n'inspire la charité la plus pure et la plus fraternelle. Jamais sur la terre on ne vit et on ne verra cœur plus vaste, plus tendre, plus généreux, plus dévoué.

Ce que Jésus fut à l'égard de lui-même.

8. Toutes les vertus personnelles peuvent se ramener à la *sagesse*, à la *tempérance* et à la *force*.

9. La *sagesse* de Jésus se manifeste : 1° dans ses maximes, si admirables par leur vérité, leur nouveauté, leur profondeur, leur clarté; 2° dans ses paraboles, à la fois théologiques, prophétiques et morales, et qui laissent loin derrière elles tous les apologues

[1] S. Matth., XXVI, 50. — [2] S. Jean, XVIII, 8. — [3] S. Luc, XXII, 61. — [4] S. Luc, XXIII, 28-29. — [5] S. Luc, XXIII, 34. — [6] S. Matth., XI, 28.

des auteurs profanes; 3° dans ses réponses, où se révèlent la merveilleuse tranquillité d'une âme qui ne se laisse jamais troubler par les questions insidieuses, une étonnante perspicacité à découvrir l'intention perverse de certains interrogateurs, une singulière pénétration, une promptitude et une finesse d'esprit incomparables pour donner des solutions claires et brèves, une rare habileté à confondre ses adversaires et à ne leur rien laisser à répliquer; 4° dans son langage, qui, tout en étant simple, familier, modeste, exempt de toute chaleur et de toute impétuosité excessives, est néanmoins plein de force et de véhémence; 5° dans toute sa conduite : sa prudence déconcerte tous les mauvais desseins; il ne s'expose que quand il le faut; rien en lui de téméraire et de précipité; il n'agit qu'avec la plus grande circonspection[a].

10. La vertu de *tempérance* atteint en Jésus sa suprême perfection. Nulle part on n'a vu ici-bas au même degré l'abnégation complète de soi-même, le renoncement continuel à tout attrait sensible, à toute jouissance matérielle, l'acceptation volontaire d'une vie pauvre, obscure, mortifiée, la patience invincible au milieu des tourments, la pleine possession de soi-même dans le dépouillement complet de tous les sentiments égoïstes.

11. Jésus a pratiqué d'une manière sublime la vertu de *force*, soit en supportant avec un calme surhumain les dérisions, les insultes, les calomnies, les traitements les plus cruels, la mort la plus ignominieuse, soit en travaillant avec une intrépidité et une confiance inébranlables à l'œuvre la plus sublime qu'il soit possible de concevoir, la conversion du monde au culte du Dieu unique et véritable.

2. Les caractères de la sainteté de Jésus.

12. La sainteté de Jésus est incomparablement supérieure à tout ce que l'humanité a produit d'excellent dans la perfection morale. Cette supériorité se manifeste principalement par ces

[a] « La majesté des Écritures m'étonne, la simplicité de l'Évangile parle à mon cœur. Voyez les livres des philosophes avec leur pompe! Qu'ils sont petits à côté de celui-là! Se peut-il qu'un livre si sublime et si simple soit l'ouvrage des hommes? Se peut-il que Celui dont il raconte l'histoire ne soit qu'un homme lui-même? » Est-ce là le ton d'un enthousiaste et d'un ambitieux sectaire? Quelle douceur! Quelle pureté dans ses mœurs! Quelle grâce touchante dans ses instructions! Quelle élévation dans ses maximes! Quelle profonde sagesse dans ses discours! Quelle finesse, quelle justesse et quelle présence d'esprit dans ses réponses! Quel empire sur ses passions! » (J.-J. ROUSSEAU.)

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN © DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

quatre caractères : la *plénitude*, l'*harmonie*, la *spontanéité* et l'*imitabilité universelle*.

13. La *plénitude*. Non seulement Jésus a été exempt de toute faute et a pu dire hardiment à ses ennemis : *Qui de vous me convaincra de péché*[1] ? mais, de plus, on ne trouve chez lui aucun de ces défauts qu'on rencontre inévitablement même chez les hommes d'une vertu consommée. Sans péché et sans défaut, il possède toutes les vertus, toutes sans exception, toutes au même degré. Sa sainteté est totale, pleine et entière.

14. L'*harmonie*. En Jésus-Christ seul toutes les facultés humaines élevées à la plus haute puissance s'équilibrent et offrent cette ravissante harmonie qui résulte de la pondération des contraires. Nul excès, nul défaut, nulle lacune. Il unit la vie active à la vie contemplative, le zèle dévorant de la gloire de Dieu à la plus circonspecte modération, la haine du mal au plus tendre amour pour les pécheurs, la plus haute sagesse à la plus profonde simplicité, une égalité d'âme inaltérable à la sensibilité la plus vive, l'austérité à la grâce, la majesté à la plus douce suavité ; il est bon et compatissant sans faiblesse, prodigue du bien sans indiscrétion, grave sans raideur, modeste sans affectation, humble sans bassesse, digne sans hauteur, héroïque sans ostentation, ferme sans obstination, grand dans l'opprobre, calme au milieu des injures, toujours semblable à lui-même dans les situations les plus diverses.

15. La *spontanéité*. Tous les héros de l'ordre moral, tous les saints ne sont arrivés à la perfection que peu à peu, avec peine et après bien des efforts. Chez eux, le combat contre l'égoïsme ne cesse qu'avec leur vie. La force qui les fait vaincre n'est pas une vertu inhérente à leur être ; c'est une force étrangère, une puissance d'emprunt qu'ils tirent de plus haut qu'eux et qu'ils sollicitent sans relâche pour ne pas succomber. — En Jésus-Christ, la sainteté est spontanée, naturelle, elle coule de source. Il ne l'a pas acquise, il est dès le commencement ce qu'il sera jusqu'à la fin. Il pratique la vertu sans effort et sans peine, avec un calme, une simplicité qui fait bien voir que sa puissance d'abnégation et de dévouement lui appartient en propre, qu'il en est le maître souverain, qu'il ne l'emprunte à personne, qu'il la tire de son propre fonds, qu'elle est une émanation de son cœur.

[1] S. Jean, VIII, 46.

16. L'*imitabilité universelle*. Cette sainteté de Jésus, si parfaite qu'elle jette dans l'ombre toutes les perfections des créatures, est cependant la seule que tous puissent imiter. Bien que Juif de nation, né sous le règne d'Auguste, portant dans sa vie extérieure l'empreinte de sa race, Jésus n'est, sous le rapport de la perfection intellectuelle et morale, ni de son temps ni de son pays ; il est l'homme idéal, le *Fils de l'homme*, le type par excellence de l'humanité. Il n'a rien emprunté du Juif, du Grec, de l'Indien, de l'Égyptien, du Romain. Ce n'est pas un modèle particulier qui ne se puisse imiter qu'en tel lieu ou à telle époque, dans tel état ou telle condition : il supprime en lui toutes les différences de races, de mœurs, d'état, de condition, et se fait tout à tous, aux Gentils comme aux enfants d'Israël, aux sauvages habitants du désert comme aux hommes civilisés.

Et de fait, sa sainteté est la seule qui ait trouvé des imitateurs. « Aucun sage, dit Voltaire, n'a eu la moindre influence sur les mœurs de la rue qu'il habitait, et Jésus-Christ a influé sur le monde entier. »

3. Conclusion.

17. Le Christ, selon les prophètes, devait être le *Saint*, le *Saint des saints*, revêtu au plus haut degré de l'esprit du Seigneur[1]. Par lui la justice devait être amenée sur la terre[2]. Or cette sorte de sainteté s'est trouvée réalisée en Jésus d'une manière éclatante. Les témoins de sa vie en sont saisis d'admiration. Ils l'appellent l'*Agneau qui ôte le péché du monde*[3], le *Saint*, le *Juste*[4], le *Fils de Dieu*[5]. « Il est, dit saint Paul, le *Pontife saint*, innocent, sans souillure, sans alliance avec les pécheurs[6],... celui en qui les fidèles sont sanctifiés et appelés Saints[7]. »

18. Les ennemis de Jésus ne lui reprochent d'autre crime que de s'être dit le Christ, Fils de Dieu. Pilate le condamna avec répugnance, violenté par les cris et les menaces des Juifs. Tacite, qui rapporte son supplice, n'indique aucun crime qui lui ait fait mériter la mort. Plusieurs empereurs romains, Tibère, Adrien, Alexandre Sévère, rendirent témoignage à sa sainteté. Porphyre, l'ennemi acharné des chrétiens, qu'il appelle des hommes impurs et séduits, des ennemis des dieux, fait exception pour Jésus-Christ[8].

[1] Isaïe, XI, 2. — [2] Daniel, IX, 24. — [3] S. Jean, I, 29. — [4] Actes, III, 14. — [5] Actes, III, 13. — [6] Hébr., VII, 26. — [7] I Cor., I, 2. — [8] Bossuet, *Discours sur l'Histoire universelle*, IIe P., ch. XXVI.

19. Quiconque a étudié l'Évangile, les paroles et les actes du Sauveur, a été contraint, fût-il ennemi du surnaturel, de convenir que nulle sainteté n'est comparable à la sienne, qu'il est le type achevé de la perfection. — « Les exemples de Jésus-Christ sont saints, sa morale est divine, » dit Voltaire. — « Un caractère aussi étonnamment accompli que celui de Jésus-Christ, dit Marmontel, ne fut jamais tracé, même dans les fictions les plus fabuleuses des poètes. » — « Il est l'homme divin, le Saint, le type et le modèle de tous les hommes, » dit Gœthe en parlant de Jésus-Christ. — « Il met dans l'ombre toutes les perfections humaines, dit Channing; il brille d'une pureté sans tache, suprême distinction du ciel. » — « On ne peut concevoir quelqu'un qui lui soit égal, » dit Strauss. — Et Renan : « Jésus en tout est l'unique, et rien ne saurait lui être comparé. »

20. Or cette sainteté, que l'incrédulité est forcée de reconnaître, cette sainteté sans précédent, sans modèle, sans comparaison, ne peut s'expliquer humainement : elle est un vrai miracle dans l'ordre moral. Si Jésus-Christ n'est qu'un homme, sa sainteté ne peut avoir pour principe que l'Esprit-Saint, et par conséquent sa mission est divine. Mais il s'est dit le Fils de Dieu; nier qu'il le soit, c'est supposer qu'il était de mauvaise foi ou atteint de démence : double hypothèse inconciliable avec sa sainteté souveraine. Donc il est Dieu.

CHAPITRE X

FONDATION ET PROPAGATION DE L'ÉGLISE

SOMMAIRE

Preuve de la divinité de la Révélation tirée du fait de l'existence de l'Église de Jésus-Christ. — 1. Fondation de l'Église. — 2. Propagation de l'Église. Sa propagation au temps des Apôtres. Rapidité et éclat de cette propagation. Obstacles à la conversion du monde. Absence de moyens humains. Intervention d'une cause surnaturelle divine. Propagation de l'Église depuis les Apôtres jusqu'à nos jours. Progrès de la foi dans l'empire romain ; hors de cet empire. Conversion des Barbares. Missions catholiques depuis le seizième siècle. — 3. Caractères de la propagation de l'Église. — 4. Objections contre la fondation et la propagation de l'Église.

Preuve de la divinité de la Révélation tirée du fait de l'existence de l'Église de Jésus-Christ.

1. C'est un fait visible comme le soleil qu'il existe ici-bas, depuis Jésus-Christ, une société religieuse qui s'appelle son Église. Cette société croit et affirme qu'elle a été fondée et constituée par Jésus-Christ; que ses chefs continuent la mission de Jésus-Christ, qui est d'enseigner, de sanctifier et de gouverner les hommes, pour les conduire à la vision de Dieu; et qu'elle subsistera jusqu'à la fin des siècles.

Nous avons vu que les prophètes de l'Ancien Testament avaient annoncé la *fondation*, par le Messie, de cet empire des âmes[1], dont Jésus-Christ prédit à ses Apôtres l'*extension* universelle[2].

Or la fondation de l'Église, comme sa propagation, sont des faits naturellement inexplicables, des faits miraculeux qui ont Dieu pour auteur. C'est donc à bon droit que l'Apologétique en tire une démonstration des plus solides de la mission divine de Jésus-Christ, de sa divinité et de la divinité de son Église.

[1] Isaïe, II, 2-3, 17-18; Daniel, II, 44. Voir ch. V, p. 241. — [2] S. Matth., XXIV 14.

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN ®
DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

19. Quiconque a étudié l'Évangile, les paroles et les actes du Sauveur, a été contraint, fût-il ennemi du surnaturel, de convenir que nulle sainteté n'est comparable à la sienne, qu'il est le type achevé de la perfection. — « Les exemples de Jésus-Christ sont saints, sa morale est divine, » dit Voltaire. — « Un caractère aussi étonnamment accompli que celui de Jésus-Christ, dit Marmontel, ne fut jamais tracé, même dans les fictions les plus fabuleuses des poètes. » — « Il est l'homme divin, le Saint, le type et le modèle de tous les hommes, » dit Gœthe en parlant de Jésus-Christ. — « Il met dans l'ombre toutes les perfections humaines, dit Channing; il brille d'une pureté sans tache, suprême distinction du ciel. » — « On ne peut concevoir quelqu'un qui lui soit égal, » dit Strauss. — Et Renan : « Jésus en tout est l'unique, et rien ne saurait lui être comparé. »

20. Or cette sainteté, que l'incrédulité est forcée de reconnaître, cette sainteté sans précédent, sans modèle, sans comparaison, ne peut s'expliquer humainement : elle est un vrai miracle dans l'ordre moral. Si Jésus-Christ n'est qu'un homme, sa sainteté ne peut avoir pour principe que l'Esprit-Saint, et par conséquent sa mission est divine. Mais il s'est dit le Fils de Dieu; nier qu'il le soit, c'est supposer qu'il était de mauvaise foi ou atteint de démence : double hypothèse inconciliable avec sa sainteté souveraine. Donc il est Dieu.

CHAPITRE X

FONDATION ET PROPAGATION DE L'ÉGLISE

SOMMAIRE

Preuve de la divinité de la Révélation tirée du fait de l'existence de l'Église de Jésus-Christ. — 1. Fondation de l'Église. — 2. Propagation de l'Église. Sa propagation au temps des Apôtres. Rapidité et éclat de cette propagation. Obstacles à la conversion du monde. Absence de moyens humains. Intervention d'une cause surnaturelle divine. Propagation de l'Église depuis les Apôtres jusqu'à nos jours. Progrès de la foi dans l'empire romain ; hors de cet empire. Conversion des Barbares. Missions catholiques depuis le seizième siècle. — 3. Caractères de la propagation de l'Église. — 4. Objections contre la fondation et la propagation de l'Église.

Preuve de la divinité de la Révélation tirée du fait de l'existence de l'Église de Jésus-Christ.

1. C'est un fait visible comme le soleil qu'il existe ici-bas, depuis Jésus-Christ, une société religieuse qui s'appelle son Église. Cette société croit et affirme qu'elle a été fondée et constituée par Jésus-Christ; que ses chefs continuent la mission de Jésus-Christ, qui est d'enseigner, de sanctifier et de gouverner les hommes, pour les conduire à la vision de Dieu; et qu'elle subsistera jusqu'à la fin des siècles.

Nous avons vu que les prophètes de l'Ancien Testament avaient annoncé la *fondation*, par le Messie, de cet empire des âmes[1], dont Jésus-Christ prédit à ses Apôtres l'*extension* universelle[2].

Or la fondation de l'Église, comme sa propagation, sont des faits naturellement inexplicables, des faits miraculeux qui ont Dieu pour auteur. C'est donc à bon droit que l'Apologétique en tire une démonstration des plus solides de la mission divine de Jésus-Christ, de sa divinité et de la divinité de son Église.

[1] Isaïe, II, 2-3, 17-18; Daniel, II, 44. Voir ch. V, p. 241. — [2] S. Matth., XXIV 14.

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN ®
DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

1. Fondation de l'Église.

2. Les Apôtres étaient réunis dans le cénacle, lorsque, le jour de la Pentecôte, l'Esprit-Saint descendit visiblement sur eux[1] et les revêtit de la force d'en haut[2]. En deux prédications de saint Pierre, huit mille Juifs se convertissent. Les Apôtres affrontent hardiment leurs ennemis et devant tous, devant les membres du Sanhédrin et devant la foule, confessent Jésus ressuscité.

3. Ainsi fut fondée l'Église à Jérusalem et parmi les Juifs, malgré l'incrédulité de la masse de la nation. C'est là un fait miraculeux. Comment expliquer humainement le changement si imprévu et si complet qui se fait dans les Apôtres? C'étaient des hommes inconstants, craintifs; jusqu'après la résurrection de Jésus-Christ, ils avaient gardé l'idée d'un rétablissement du royaume d'Israël, tel que l'entendaient leurs compatriotes[3]. Peut-on supposer que d'eux-mêmes, naturellement et tout d'un coup, ils sont devenus fermes et intrépides, qu'ils se sont dépouillés de leurs goûts terrestres, et ont acquis cette profonde théologie et cette morale sublime dont leurs écrits sont remplis? Ce serait un prodige pour le moins aussi extraordinaire que celui qu'on rejette. Le miracle de la Pentecôte est la seule raison de la fondation de l'Église : les Apôtres ont accompli ce grand ouvrage, parce qu'ils reçurent ce jour-là le *baptême de l'esprit et du feu*[4].

4. A la fondation de l'Église se rattache une conversion plus miraculeuse encore que celle qui s'opéra au Cénacle[5]. Saul, devenu Paul, était animé d'une haine violente contre les disciples du Christ. Il se rendait à Damas pour arrêter et amener à Jérusalem les chrétiens de cette ville, lorsque, près du terme de son expédition, il est environné soudain de flots de lumière, tombe de cheval ainsi que ses compagnons, et entend la voix du Christ qui lui demande pourquoi il le persécute. Peu de temps après, ce blasphémateur, ce persécuteur prêchait dans les synagogues que le Christ est le Fils de Dieu. Il deviendra le grand Apôtre, il sera le sublime auteur des Épîtres qui portent son nom. Comment expliquer cette étonnante conversion et cette vocation apostolique? Saint Paul l'attribue à la grâce de Dieu, opérant en lui à la suite d'un miracle. Les rationalistes ne veulent y voir, les uns qu'un phénomène pathologique, les autres qu'une supercherie

[1] Actes, II, 1-3. — [2] S. Luc, XXIV, 49. — [3] Actes, I, 6. — [4] S. Matth., III, 2. — [5] Actes, IX, 1-22.

imaginée par les chrétiens contre leurs persécuteurs : misérables hypothèses de l'incrédulité aux abois.

2. Propagation de l'Église.

5. Fondée miraculeusement, l'Église de Jésus-Christ s'est de même propagée miraculeusement, soit au temps des Apôtres, soit depuis les Apôtres.

Propagation de l'Église au temps des Apôtres.

6. Du vivant des Apôtres, l'Église s'est propagée d'une manière rapide et éclatante, au delà même des frontières de l'empire romain. Cette propagation a eu lieu malgré les obstacles les plus puissants et sans moyens naturels capables de les surmonter. Donc elle a pour cause une intervention surnaturelle divine.

Rapidité et éclat de cette propagation.

7. Parmi les Juifs convertis le jour de la Pentecôte, il s'en trouvait de toutes les parties du monde, amenés à Jérusalem à l'occasion de la fête de la Pâque[1], et qui portèrent la bonne nouvelle dans leurs pays d'origine. — La première persécution soulevée contre les fidèles de Jérusalem fut, pour l'Église naissante, une occasion de se propager très vite dans la Judée et dans la Samarie, et même dans l'île de Chypre et dans la Syrie. — Plus tard, les Apôtres, quittant Jérusalem, allèrent partout prêcher l'Évangile. Par eux et leurs premiers disciples, le christianisme s'implanta chez presque tous les peuples civilisés.

8. Ce fait est attesté par de nombreux témoins. Parmi les auteurs chrétiens, nous pouvons citer : saint Paul[2], saint Clément[3], saint Ignace martyr[4], saint Justin[5], saint Irénée[6], Tertullien, qui adresse ces fières paroles aux magistrats romains : « Nous ne sommes que d'hier, et nous remplissons tout : vos villes, vos îles, vos châteaux, vos bourgades, vos conseils, vos camps, vos tribus, vos décuries, le palais, le Sénat, la place publique; nous ne vous laissons que vos temples[7]. » Parmi les

[1] Actes, II, 5-11. — [2] Rom., I, 8; Coloss., I, 23. — [3] Première épître aux Corinthiens. — [4] Épître aux Philadelphiens. — [5] *Dialogue contre Tryphon*, n° 119. — [6] *Contre les hérésies*, liv. I, ch. II. — [7] *Apologétique*, ch. XXXVII.

auteurs païens, Tacite[1] et Pline le Jeune[2] confirment le témoignage des écrivains ecclésiastiques.

De ces témoignages, quelques-uns datent du deuxième siècle, peu de temps après la mort de saint Jean ; mais ils supposent le progrès considérable de la foi du vivant même des Apôtres.

Obstacles à la conversion du monde.

9. Ces obstacles étaient naturellement insurmontables. Les uns, qui sont permanents, tenaient à la nature de la religion elle-même ; les autres, aux dispositions particulièrement fâcheuses de ceux qu'il s'agissait de convertir.

10. Les obstacles *du côté de la religion chrétienne* sont : 1° ses *mystères*, les dogmes de la sainte Trinité, du péché originel, de l'Incarnation, de la Rédemption, de la sainte Eucharistie, de la résurrection de la chair, etc. Ces dogmes, au premier abord, révoltent la raison humaine, parce qu'ils lui paraissent absurdes ; il lui est impossible, livrée à ses propres forces et sans une preuve manifeste qu'ils sont révélés de Dieu, de leur donner une pleine et entière adhésion ; 2° sa *morale*, dont les préceptes rencontrent dans les passions de farouches ennemis. Elle prêche l'humilité, le détachement des richesses, la chasteté, la pénitence, la douceur, le pardon des injures. Qui ne sait par expérience que la pratique d'une telle morale est au-dessus des forces de la volonté humaine?

11. Les obstacles *du côté des peuples à convertir* étaient, pour tous, l'attachement au culte des ancêtres, au culte de la patrie. Quand une religion est implantée dans un pays depuis des siècles, et qu'en même temps elle ne gêne pas les passions, jamais une parole humaine ne sera capable de la déraciner du cœur du peuple. Sous l'empire de la force brutale, elle pourra être abandonnée pour faire place à une autre aussi peu gênante. Mais il est certain que, sans l'intervention du Ciel, jamais les Apôtres n'auraient converti un Juif, un Grec ou un Romain.

L'obstacle particulier *du côté des Juifs* était : 1° de leur faire accepter comme Messie et de leur faire adorer comme Dieu fait homme un Messie qui n'était point celui qu'ils attendaient, un crucifié condamné comme imposteur et scélérat par le conseil

[1] Témoignage rapporté par saint Augustin dans la *Cité de Dieu*, liv. VI, ch. II. — [2] *Lettres*, liv. X, ép. 97.

suprême de leur nation ; 2° de les faire consentir à former un même peuple religieux avec les Gentils, qu'ils avaient en abomination.

L'obstacle particulier *du côté des païens* était de les amener à quitter l'idolâtrie, religion de divertissements et de plaisirs sensuels, pour embrasser une religion austère, ennemie des sens, n'offrant à l'homme que des biens invisibles.

12. Non seulement Juifs et païens n'étaient nullement disposés à écouter la parole évangélique, mais l'*intérêt* devait les porter à lui opposer une résistance des plus redoutables, résistance qui se manifesta par de sanglantes persécutions. Il y avait, en effet, en jeu : 1° l'intérêt des *particuliers*, qui vivaient du commerce des idoles ; 2° l'intérêt des *prêtres*, qui allaient tomber avec leurs dieux ; 3° l'intérêt des *villes*, comme celle d'Éphèse, dont les temples attiraient une foule d'étrangers ; 4° l'intérêt de l'*État*, qui ne pouvait voir sans colère l'introduction d'un culte nouveau se constituant dans une pleine indépendance à son égard.

13. Ainsi tout conspirait contre l'œuvre de Jésus-Christ : au dedans, les préjugés et les passions ; au dehors, les ennemis les plus acharnés.

Absence de moyens humains.

14. L'homme agit sur ses semblables par trois sortes de moyens : par la force matérielle, la conquête ou la révolte à main armée ; par les sens, l'or et le plaisir ; par la puissance de l'esprit, la science et l'art.

Jésus-Christ dédaigne tous ces moyens. Il interdit à ses Apôtres l'emploi du glaive[1] ; ils doivent proclamer bienheureux ceux qui ont le cœur pur[2] ; au lieu de flatter la vaine curiosité et l'orgueil de l'esprit, ils proposeront des mystères et prêcheront la folie de la croix.

15. Voilà les seules armes que Jésus-Christ met aux mains des fondateurs de son royaume. Ils ne sont que douze. Pour se soutenir, ils pourraient marcher ensemble ; non, ils s'isolent et se dispersent. Quels avantages ont-ils pour séduire et entraîner les esprits? Ils sont Juifs, d'une nation souverainement méprisée dans le monde gréco-romain ; méprisés même par leurs compatriotes, comme étant Galiléens, parce que leur pays était forte-

[1] S. Matth., XXVI, 52. — [2] S. Matth., V, 3, 8.

ment mêlé d'étrangers. Ils sont, pour la plupart, complètement illettrés ; tous, ignorants dans l'art de bien dire, pauvres, sans prestige, semblant s'appliquer à se déconsidérer et ne pouvant qu'exciter la risée publique lorsque, dans un langage rude, ils prêchent des dogmes incompréhensibles, une morale effrayante, et qu'ils résument leur enseignement dans l'adoration et l'amour de la croix. En face de la grandeur de l'œuvre qu'ils entreprennent, ils sont la faiblesse même, le néant.

Intervention d'une cause surnaturelle divine.

16. Si, malgré la puissance des obstacles et l'absence complète de moyens humains, l'Église s'est propagée avec tant de rapidité et d'éclat dans les premiers siècles, ce prodigieux résultat ne peut être attribué qu'à la puissance divine. Lui assigner une cause naturelle, c'est nier le principe qui veut que tout effet ait une cause qui lui soit proportionnée. Là où fait défaut, pour expliquer un fait, une cause naturelle, il faut nécessairement faire appel à une cause surnaturelle.

17. On doit convenir que la conversion de tant d'hommes au christianisme n'a pu être déterminée par un autre motif que celui d'une conviction profonde de la vérité. Car quel autre motif pourrait être invoqué? Qu'avaient-ils à gagner en se convertissant? Qu'avaient-ils à perdre en ne se convertissant pas? Tout, humainement, les détournait de se faire chrétiens : l'indifférence chez les uns ; chez d'autres, des superstitions religieuses qui s'accommodaient à tous les penchants de la nature ; chez tous, les affections de la famille, les traditions nationales, la crainte des moqueries, l'appréhension de perdre la liberté, les biens et la vie même, au milieu des persécutions. Ceux qui se sont convertis n'ont donc pu le faire qu'entraînés par la force de la vérité.

Mais comment furent-ils convaincus? Quelle fut pour eux la preuve de la vérité de la religion chrétienne? Pour les hommes de ce temps-là, placés dans les conditions que nous savons, on ne voit pas d'autre moyen de conversion que des miracles, des miracles vrais et bien constatés. Pour établir la croyance aux faits positifs de l'Évangile et à des doctrines qui dépassent l'entendement humain, il fallait que Dieu intervînt surnaturellement, au dedans des cœurs, par sa grâce toute-puissante ; au dehors, par le miracle. Le miracle suppléait à la faiblesse des Apôtres ; il leur tenait lieu de science, de génie, d'éloquence,

d'habileté politique ; il leur conciliait le respect et l'admiration des peuples ; il était le signe incontestable de leur mission divine.

18. De fait, c'est par le pouvoir d'opérer des miracles que les Apôtres se sont accrédités auprès des peuples. Les Livres saints n'en rapportent qu'un petit nombre, les uns attribués à saint Pierre[1], les autres à saint Paul[2]. Mais, parlant des Apôtres en général, saint Marc nous dit que le Seigneur coopérait avec eux et confirmait leur parole par les miracles qui l'accompagnaient[3].

Les Apôtres se sont donc fait connaître comme les envoyés de Dieu par de vrais miracles. Mais « si on croit qu'il n'y a pas eu de miracles, dit saint Augustin, ce grand miracle nous suffit, que l'univers ait cru sans miracles ». — Dante dit de même : « Si le monde vint au christianisme sans miracles, cela seul est un miracle tel que les autres n'en sont pas le centième[4]. » — Un sceptique fameux, Bayle, conclut dans le même sens : « L'Évangile, dit-il, prêché par des gens sans nom, sans étude, sans éloquence, cruellement persécutés et destitués de tous les appuis humains, ne laissa pas de s'établir en peu de temps par toute la terre. C'est un fait que personne ne peut nier, et qui prouve que c'est l'ouvrage de Dieu. »

Propagation de l'Église depuis les Apôtres jusqu'à nos jours.

19. Nous avons à constater ici le progrès de la foi dans l'empire romain et hors de cet empire, la conversion des Barbares et les missions catholiques depuis le seizième siècle.

Progrès de la foi dans l'empire romain.

20. Déjà, dès le premier siècle, le christianisme s'était implanté dans toutes les provinces soumises à la domination romaine. Dans les siècles suivants, il s'y affermit de plus en plus. De toutes parts s'élevaient des Églises florissantes. A peu près partout, la chute du paganisme coïncida avec celle de l'empire romain.

Mais plus les chrétiens se multipliaient, plus nombreux et plus puissants se dressaient les obstacles au succès de l'Évangile. Sans compter les hérésies et les schismes sans cesse renaissants au sein de l'Église, il n'est genre d'attaques que n'aient dirigé contre lui ses adversaires.

---

[1] Actes, III, 1-10 ; IX, 33-35 ; IX, 36-42. — [2] Actes, XIV, 7-9 ; XX, 9-12 ; XXVIII, 7-9. — [3] S. Marc, XVI, 20. — [4] DANTE, *La divine Comédie*, XXIV, 37.

21. La *calomnie* d'abord. On accusait les disciples de Jésus-Christ de professer l'athéisme, parce qu'ils n'adoraient pas de divinité visible; de manger leurs propres enfants, de s'adonner à l'inceste et à des vices contre nature, sous prétexte qu'ils se réunissaient pour célébrer leurs mystères. On les qualifiait de gens superstitieux et fanatiques. On les traitait de voleurs, de brigands, de criminels. Ils étaient les auteurs de tous les maux de la patrie, parce qu'ils avaient répudié les dieux domestiques. On conçoit l'aveugle fureur qu'allumaient dans les masses les bruits perfidement répandus, et leur appel à la force pour exterminer ces ennemis du bien public. Les Juifs ne furent pas étrangers à ce soulèvement des haines populaires. Ne pouvant plus persécuter ouvertement les chrétiens de Judée, depuis leur bannissement de ce pays, sous Adrien, ils ne mirent que plus d'acharnement à les poursuivre de leurs calomnies par tout l'empire. Ils contribuèrent à fomenter ces persécutions sanglantes dont l'Église fut accablée.

22. Avec la calomnie vint donc la *violence*. Depuis longtemps le Sénat romain avait porté des ordonnances qui défendaient les religions étrangères. Les empereurs étaient entrés dans la même politique. Le motif de cette intolérance était la persuasion que le mépris des dieux de Rome était une grave atteinte à la constitution de l'État. On appliqua rigoureusement aux chrétiens les lois prohibitives de toute religion exotique, particulièrement la loi dite du *sacrilège*, dont on se rendait coupable en refusant de sacrifier aux dieux et au génie de l'empereur. Les infracteurs de ces lois étaient punis de la peine capitale, consistant, suivant les cas, dans l'exposition aux bêtes, dans le supplice du feu ou de la croix, ou dans la décapitation par le glaive. Les bourreaux des chrétiens y ajoutèrent des raffinements inouïs de cruauté.

23. La calomnie et la violence ne furent pas les seuls obstacles que rencontra la prédication de l'Évangile. Les *lettrés*, les *philosophes*, mirent tout en œuvre pour en empêcher la diffusion dans les classes élevées. Apollonius de Thyane, Celse, Lucien, Hiéroclès, Plotin, Porphyre, Jamblique, Julien l'Apostat, etc., firent au christianisme la guerre qui s'est renouvelée dans les temps modernes. Pour l'habileté de la dialectique, l'érudition, ils ne sont pas inférieurs à nos incrédules, qui leur ont emprunté d'ordinaire le fond de leurs arguments. Les uns manient la raillerie et le sarcasme comme Voltaire; les autres, la critique comme les rationalistes d'outre-Rhin et leurs imitateurs français.

24. Malgré tant d'obstacles, la foi triomphait de toutes parts; elle s'accroissait sous le fer et dans le feu : « Le sang des martyrs était une semence de chrétiens. »

25. Quelle cause assigner à la persévérance des fidèles et à la conversion de tant de païens, si ce n'est la grâce de Dieu qui opérait dans les cœurs et les nombreux prodiges dont il appuyait la vérité de la révélation?

26. Durant cette période, les miracles se multiplièrent comme au temps des Apôtres. Nous en avons une preuve irrécusable dans les témoignages des écrivains ecclésiastiques et des Pères de l'Église de l'époque : saint Justin, saint Irénée, Tertullien, Minutius Félix, Origène, saint Cyprien, Arnobe, Lactance, saint Augustin, saint Athanase, Sulpice Sévère, disciple de saint Martin de Tours, etc.

Les païens, tout en les dénaturant, sont forcés de reconnaître ces merveilles. Suétone donne aux chrétiens le nom d'enchanteurs; Lucien les appelle des magiciens; Lucain, Juvénal, Strabon, constatent avec effroi le silence des oracles de Delphes et de Dodone, sans comprendre que les démons sont enchaînés.

27. L'ère des persécutions ne pouvait prendre fin que par un éclatant prodige. Constantin, le vainqueur de Maxence au pont Milvius (312), assura sous serment qu'il avait eu la vision d'une croix lumineuse surmontant le soleil, avec ces mots : *C'est par ce signe que tu vaincras;* et que, la nuit suivante, le Christ lui était apparu, lui ordonnant de placer le signe céleste sur son étendard. Avec Constantin, le christianisme monta sur le trône des Césars.

Progrès de la foi hors de l'empire romain.

28. En même temps que l'Église déracinait tous les jours l'idolâtrie dans les vastes contrées soumises à la domination romaine, elle voyait fructifier en Orient, au delà des limites de l'empire, la semence chrétienne jetée par les Apôtres.

A partir du troisième siècle, le christianisme fait des progrès considérables en Arménie, en Perse, en Éthiopie, en Arabie; la foi se propage dans le royaume d'Hira [1], dans l'île de Socotora, et jusque dans l'Inde, déjà évangélisée, selon la tradition, par l'apôtre saint Thomas; puis en Ibérie, en Albanie et en Colchide.

[1] Au sud-ouest de Babylone.

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

29. Chez tous ces peuples orientaux, aussi idolâtres que les sujets de Rome, la conversion au crucifié du Calvaire ne pouvait avoir d'autre cause que l'efficacité divine donnée à la parole des prédicateurs de l'Évangile. L'histoire rappelle, entre autres, les miracles opérés par saint Grégoire l'Illuminateur, qui organisa l'Église d'Arménie, et par saint Frumence, le fondateur de l'Église éthiopienne ou abyssinienne.

Conversion des Barbares.

30. Les peuples barbares, d'où est sortie l'Europe moderne, étaient, les uns ariens, les autres idolâtres.

31. Les premiers, déjà établis dans l'empire romain, étaient d'autant plus difficiles à convertir qu'ils étaient moins chrétiens qu'ariens, et qu'ils étaient animés d'une haine farouche contre les catholiques. Tous cependant, Suèves, Wisigoths, Burgondes, Hérules, Lombards, se convertirent au catholicisme avant la fin du septième siècle.

32. Vers le même temps, les Barbares encore idolâtres, Francs, Irlandais, Écossais, Anglo-Saxons, Germains, embrassèrent la foi chrétienne.

33. Au neuvième siècle, le christianisme conquit l'est et le nord de l'Europe, en s'implantant chez les Slaves fixés dans la péninsule des Balkans et dans le Péloponèse, chez les Bulgares, les Chazares de la Crimée, les Moraves, les Bohêmes, les Hongrois, les Polonais, les Poméraniens, les Russes, les Scandinaves. De la Scandinavie, la religion de Jésus-Christ pénétra en Islande, en Groënland, et, selon les hypothèses les plus récentes, jusque sur la côte orientale de l'Amérique du Nord.

34. Ainsi, dès le dixième siècle, l'Europe à peu près entière était devenue chrétienne. Dans les trois siècles suivants, les missionnaires achevèrent d'évangéliser les pays de la Baltique, la Prusse, la Lithuanie, la Courlande, la Livonie et l'Esthonie, et atteignirent la Finlande et la Laponie elle-même.

35. La conversion des Barbares fut l'œuvre de saints missionnaires, d'évêques, de moines, dont la vie est remplie de prodiges. Il suffit de citer les noms de saint Remi, de saint Patrice, de saint Colomban, de saint Gall, de saint Boniface, de saint Amand, de saint Éloi, des deux frères saint Méthode et saint Cyrille, etc., pour reconnaître que cette œuvre a un caractère surnaturel.

Missions catholiques depuis le seizième siècle.

36. En plein moyen âge, à l'époque où le christianisme était le plus florissant en Europe, l'Église n'avait cessé de travailler à l'évangélisation des peuples infidèles. Outre les missions des religieux franciscains et dominicains chez les Maures d'Espagne et d'Afrique, il y en eut plusieurs dans l'intérieur de l'Asie; celle, particulièrement, du franciscain Jean de Monte Corvino (1291-1328), qui fut archevêque de Pékin.

Mais ce fut surtout à partir du seizième siècle que les missions catholiques déployèrent une merveilleuse activité dans l'Extrême-Orient, sur les côtes orientales et occidentales de l'Afrique, dans les deux Amériques et dans les îles de l'Océanie. Saint François-Xavier (1506-1559), qui renouvela dans les Indes orientales et le Japon les prodigieux succès des Apôtres, avait reçu de Dieu, comme eux, tous les dons de la puissance surnaturelle et miraculeuse. Une foule d'autres saints missionnaires furent aussi la preuve vivante de l'intervention de Dieu dans la conversion au christianisme de ces peuples plongés dans la plus grossière idolâtrie.

3. Caractères de la propagation de l'Église.

37. La propagation de l'Église fondée par les Apôtres se distingue par des caractères qui ne se rencontrent dans aucune autre religion.

1° Cette propagation s'est faite par la prédication de la *croix*. Partout et toujours les prédicateurs de l'Évangile ont enseigné que nul ne peut être véritablement chrétien, s'il ne consent à porter sa croix et à suivre Jésus-Christ.

2° La propagation de l'Église s'est faite avec un *zèle* que le cours des siècles n'a point ralenti, sans autres armes que la parole, la patience et la prière, à l'encontre, souvent, des plus terribles obstacles.

3° La propagation de l'Église s'est faite dans la plus rigoureuse *unité* de doctrine, de mœurs, de discipline et de constitution sociale. Si l'Église s'est montrée large en des points accidentels et secondaires, pour s'accommoder aux mœurs des peuples, elle n'a sacrifié aucun des points essentiels et fondamentaux qu'elle tenait des Apôtres.

4° La propagation de l'Église s'est faite avec une parfaite *adaptation* à toutes les catégories d'hommes qui ont embrassé sa doc-

trine : Juifs, Grecs, Romains, Égyptiens de l'antiquité, Barbares du moyen âge, Européens, Africains, Asiatiques, Océaniens des temps modernes, riches et pauvres, savants et ignorants, de toutes les époques.

38. De ces caractères nous devons conclure qu'il y a là un miracle d'ordre moral qui manifeste l'action surnaturelle de Dieu et prouve, avec la divinité de Jésus-Christ, celle de son Église.

4. Objections contre la fondation et la propagation de l'Église.

39. Le rationalisme a voulu expliquer, d'une manière purement naturelle, le fait manifestement surnaturel de la *fondation* et de la *propagation* de l'Église de Jésus-Christ. Les objections les plus spécieuses sur ce sujet sont les suivantes.

40. *Première objection.* — A l'époque où parut le christianisme, l'idolâtrie était tombée en discrédit. La religion nouvelle n'eut pas de peine à remplir le vide qui s'était fait dans les âmes.

Réponse. — L'idolâtrie était tombée, il est vrai, en discrédit dans les hautes classes de la société, mais pour faire place à l'indifférence ou au scepticisme ; quant au peuple, l'Église eut à combattre chez lui le paganisme jusqu'au quatrième siècle. — D'ailleurs, ce n'est pas seulement le paganisme, soi-disant en décadence, que l'Église eut à détruire ; dans tout le cours de son existence, elle eut à prêcher la foi chez des peuples idolâtres, dont on ne peut pas dire qu'elle venait remplir un vide dans les âmes.

41. *Deuxième objection.* — Les philosophes païens s'étaient élevés à de hautes conceptions religieuses et morales. C'est en s'inspirant de leurs idées que les prédicateurs de l'Évangile ont réussi à ramener les idolâtres au culte d'un Dieu unique, et à leur faire embrasser les pratiques d'une saine morale.

Réponse. — S'il en est ainsi, pourquoi ces philosophes, dont la parole brillait de tout l'éclat de l'éloquence, n'ont-ils pas été eux-mêmes les fondateurs et les propagateurs d'une religion semblable au christianisme ? Pourquoi tous les philosophes de l'époque impériale, au lieu de reconnaître dans les prédicateurs de l'Évangile des disciples de la sagesse antique, les ont-ils poursuivis d'une haine implacable ? Il n'est donc pas vrai que le christianisme fût renfermé dans la philosophie des sages du paganisme. Celle-ci, outre les lacunes et les erreurs dont elle fourmillait, n'avait aucun dogme, aucun précepte d'ordre surnaturel, rien qui pût froisser l'orgueil, rien qui fît entendre à l'homme qu'il fallait renoncer à lui-même pour se donner tout à Dieu.

42. *Troisième objection.* — Suivant les apologistes chrétiens, la doctrine de l'Évangile est d'une beauté incomparable ; elle est en parfaite harmonie

avec les aspirations et les besoins de la nature humaine. Elle n'a donc pas eu besoin de miracles pour s'établir.

Réponse. — Si on considère, d'un côté, les superstitions grossières et la dégradation morale des peuples que l'Église a convertis, et, de l'autre, les longues méditations et l'expérience nécessaires pour apprécier la beauté et l'influence salutaire de la doctrine évangélique, on sera convaincu que sans la grâce de Dieu et sans les miracles l'Église n'aurait pu se propager, surtout aux premiers siècles.

43. *Quatrième objection.* — L'Église dut facilement captiver les gens simples et les tenir sous son joug, en proclamant son autorité doctrinale, et en prêchant l'amour fraternel et la bienfaisance, l'enfer éternel pour les incroyants, la rémission des péchés et la félicité sans fin de l'autre vie pour ceux qui croiraient et seraient baptisés. Il n'est donc pas nécessaire de faire intervenir une action surnaturelle divine dans la conversion des idolâtres.

Réponse. — Pour accepter cet enseignement avec toutes les conséquences pratiques qu'il entraîne, c'est-à-dire la foi à l'autorité de l'Église, la charité fraternelle, le repentir et l'expiation du péché, le sacrifice des jouissances présentes aux félicités futures de la vie éternelle, le courage à braver toutes les persécutions, il fallait de puissants motifs de crédibilité ; or on n'en voit point en dehors des miracles.

44. *Cinquième objection.* — En général, l'Évangile a été accueilli dans un milieu social où abondaient les malheureux. Rien de plus naturel qu'ils aient salué la prédication chrétienne comme une libératrice.

Réponse. — L'Évangile a conquis aussi des multitudes d'hommes libres, des riches, des savants, des seigneurs, des chefs de peuples, des empereurs [a]. Quant à la classe souffrante, elle était trop profondément démoralisée et exaspérée par la misère contre les tyrannies de l'ancien monde, pour embrasser spontanément une religion qui lui prêchait l'obéissance, la patience, l'acceptation résignée de son sort. Si elle s'est convertie à l'Évangile, si elle s'est éprise d'amour pour le divin Crucifié, libérateur des âmes, c'est l'effet de la grâce de Dieu et du miracle.

45. *Sixième objection.* — Les apologistes chrétiens disent, d'un côté, pour exalter la providence divine, qu'elle avait tout disposé pour préparer la voie au christianisme [1], et de l'autre, pour faire ressortir le caractère surnaturel du christianisme, que tout fut contraire à cette religion [2]. C'est une contradiction.

---

[a] Il est faux que la religion chrétienne n'ait été embrassée dans le principe, comme le prétendent les incrédules, que par les gens pauvres et incultes. Les Juifs lui fournirent des prêtres : Sosthène, Apollon, Crispus ; les Grecs et les Romains : le proconsul Sergius Paulus, Denis l'Aréopagite, les philosophes Justin et Athénagore, Flavius Clément, de la race des Flavius, cousin de Vespasien, et sa femme Domitilla, etc.

[1] Voir ch. III, p. 222. — [2] Voir p. 276.

Réponse. — Il n'y a point ici de contradiction. Les causes naturelles, préparées par la Providence pour favoriser l'expansion de l'Église chrétienne, ne faisaient point disparaître les obstacles qu'avaient à surmonter les prédicateurs de l'Évangile. D'ailleurs, ce qui d'un côté était favorable devenait de l'autre un moyen d'étouffer plus promptement la religion nouvelle. Le monde civilisé étant alors sous le commandement d'un seul, la persécution pouvait devenir générale; et de fait, à certaines époques, l'ordre fut donné partout d'en finir avec le christianisme. S'il n'a pas été radicalement détruit, c'est grâce uniquement à la protection divine.

46. *Septième objection.* — Plus on attaque une doctrine, plus elle s'enracine et se fortifie. C'est aux persécutions que le christianisme a dû ses succès.

Réponse. — Il est vrai que la contradiction et la lutte ont ordinairement pour effet de rendre plus tenaces dans leurs opinions les âmes fières et indomptables, et même de ne point décourager certains peuples dans la revendication de leurs droits politiques. Mais jamais on n'a vu que de longues et sanglantes persécutions aient fait persévérer des masses d'hommes dans l'erreur pendant des siècles. En bien des pays, la religion de Jésus-Christ elle-même a succombé à la force brutale. Si donc l'Église n'avait été qu'une institution humaine, il est certain que la guerre qui lui fut déclarée dès le commencement l'aurait anéantie.

47. *Huitième objection.* — L'argument tiré de la propagation rapide de l'Église n'a pas de valeur; car plusieurs sociétés religieuses, comme le bouddhisme, le mahométisme, le protestantisme, ont conquis rapidement des milliers d'âmes.

Réponse. — Cette conclusion serait juste si les sociétés qu'on oppose à l'Église présentaient les mêmes caractères de propagation, c'est-à-dire si leur propagation s'était faite par la prédication du renoncement à soi-même, sans moyens terrestres proportionnés à leur triomphe, et au milieu d'obstacles humainement insurmontables, avec une rigoureuse unité dans le cours des siècles, et une adaptation universelle à tous les peuples de la terre. Mais ces caractères leur font défaut; et leurs succès par conséquent peuvent s'expliquer par des causes naturelles. Nous en verrons la preuve dans la critique que nous ferons plus tard de ces religions (ch. xv, p. 356).

48. *Neuvième objection.* — On ne peut nier que l'Église catholique n'ait aussi persécuté ses adversaires; l'histoire en fournit de nombreux exemples.

Réponse. — L'Église a toujours réprouvé l'emploi de la force pour la conversion des peuples ou des individus. Pour elle, les seuls procédés d'apostolat compatibles avec la liberté de la foi et la sincérité de la conversion sont la prédication de l'Évangile et la prière. Il est arrivé que le pouvoir temporel a eu recours quelquefois à des moyens de coaction, soit pour défendre l'Église contre ses ennemis, soit, très rarement, pour contraindre des infidèles et des hérétiques à embrasser la foi catholique. Dans ce dernier cas, il a été blâmé par l'Église; dans le premier, il était dans son droit.

CHAPITRE XI

CONSERVATION DE L'ÉGLISE

SOMMAIRE

Preuve de la divinité de la Révélation tirée de la conservation de l'Église. — 1. Épreuves et victoires de l'Église aux premiers siècles. Le Sauveur; les Apôtres. L'Église et les empereurs païens. L'Église et les empereurs chrétiens. L'Église et les hérésies. L'Église et les schismes. — 2. Épreuves et victoires de l'Église au moyen âge. L'Église et les Barbares. L'Église et le mahométisme. L'Église et le pouvoir temporel. L'Église et les hérésies. L'Église et les schismes. — 3. Épreuves et victoires de l'Église dans les temps modernes. L'Église et le protestantisme. L'Église et la franc-maçonnerie au dix-huitième siècle. L'Église et la Révolution. L'Église et la franc-maçonnerie au dix-neuvième siècle. — 4. Conclusion. Miraculeuse stabilité de l'Église. Objection.

Preuve de la divinité de la Révélation tirée de la conservation de l'Église.

1. Jésus-Christ, envoyant ses Apôtres enseigner les nations, leur avait promis *d'être avec eux jusqu'à la consommation des siècles*[1]. Il avait dit à saint Pierre, leur chef : *Tu es Pierre, et sur cette pierre je bâtirai mon Église, et les portes de l'enfer ne prévaudront pas contre elle*[2].

Nous voyons de nos yeux la réalisation de cette prophétie. L'Église, fondée par les Apôtres l'an 33 de notre ère, le jour de la Pentecôte, et qui a toujours eu pour chef un successeur de Pierre, s'est conservée à travers les siècles sans subir aucun changement essentiel, malgré des attaques humainement irrésistibles. Sa stabilité est donc un fait surnaturel non moins miraculeux que celui de sa fondation et de sa propagation.

Un coup d'œil sur les épreuves et les victoires de l'Église, aux grandes époques de l'histoire, mettra cette conclusion en pleine lumière.

[1] S. Matth., XXVIII, 20. — [2] S. Matth., XVI, 18.

Réponse. — Il n'y a point ici de contradiction. Les causes naturelles, préparées par la Providence pour favoriser l'expansion de l'Église chrétienne, ne faisaient point disparaître les obstacles qu'avaient à surmonter les prédicateurs de l'Évangile. D'ailleurs, ce qui d'un côté était favorable devenait de l'autre un moyen d'étouffer plus promptement la religion nouvelle. Le monde civilisé étant alors sous le commandement d'un seul, la persécution pouvait devenir générale; et de fait, à certaines époques, l'ordre fut donné partout d'en finir avec le christianisme. S'il n'a pas été radicalement détruit, c'est grâce uniquement à la protection divine.

46. *Septième objection.* — Plus on attaque une doctrine, plus elle s'enracine et se fortifie. C'est aux persécutions que le christianisme a dû ses succès.

Réponse. — Il est vrai que la contradiction et la lutte ont ordinairement pour effet de rendre plus tenaces dans leurs opinions les âmes fières et indomptables, et même de ne point décourager certains peuples dans la revendication de leurs droits politiques. Mais jamais on n'a vu que de longues et sanglantes persécutions aient fait persévérer des masses d'hommes dans l'erreur pendant des siècles. En bien des pays, la religion de Jésus-Christ elle-même a succombé à la force brutale. Si donc l'Église n'avait été qu'une institution humaine, il est certain que la guerre qui lui fut déclarée dès le commencement l'aurait anéantie.

47. *Huitième objection.* — L'argument tiré de la propagation rapide de l'Église n'a pas de valeur; car plusieurs sociétés religieuses, comme le bouddhisme, le mahométisme, le protestantisme, ont conquis rapidement des milliers d'âmes.

Réponse. — Cette conclusion serait juste si les sociétés qu'on oppose à l'Église présentaient les mêmes caractères de propagation, c'est-à-dire si leur propagation s'était faite par la prédication du renoncement à soi-même, sans moyens terrestres proportionnés à leur triomphe, et au milieu d'obstacles humainement insurmontables, avec une rigoureuse unité dans le cours des siècles, et une adaptation universelle à tous les peuples de la terre. Mais ces caractères leur font défaut; et leurs succès par conséquent peuvent s'expliquer par des causes naturelles. Nous en verrons la preuve dans la critique que nous ferons plus tard de ces religions (ch. xv, p. 356).

48. *Neuvième objection.* — On ne peut nier que l'Église catholique n'ait aussi persécuté ses adversaires; l'histoire en fournit de nombreux exemples.

Réponse. — L'Église a toujours réprouvé l'emploi de la force pour la conversion des peuples ou des individus. Pour elle, les seuls procédés d'apostolat compatibles avec la liberté de la foi et la sincérité de la conversion sont la prédication de l'Évangile et la prière. Il est arrivé que le pouvoir temporel a eu recours quelquefois à des moyens de coaction, soit pour défendre l'Église contre ses ennemis, soit, très rarement, pour contraindre des infidèles et des hérétiques à embrasser la foi catholique. Dans ce dernier cas, il a été blâmé par l'Église; dans le premier, il était dans son droit.

CHAPITRE XI

CONSERVATION DE L'ÉGLISE

SOMMAIRE

Preuve de la divinité de la Révélation tirée de la conservation de l'Église. — 1. Épreuves et victoires de l'Église aux premiers siècles. Le Sauveur; les Apôtres. L'Église et les empereurs païens. L'Église et les empereurs chrétiens. L'Église et les hérésies. L'Église et les schismes. — 2. Épreuves et victoires de l'Église au moyen âge. L'Église et les Barbares. L'Église et le mahométisme. L'Église et le pouvoir temporel. L'Église et les hérésies. L'Église et les schismes. — 3. Épreuves et victoires de l'Église dans les temps modernes. L'Église et le protestantisme. L'Église et la franc-maçonnerie au dix-huitième siècle. L'Église et la Révolution. L'Église et la franc-maçonnerie au dix-neuvième siècle. — 4. Conclusion. Miraculeuse stabilité de l'Église. Objection.

Preuve de la divinité de la Révélation tirée de la conservation de l'Église.

1. Jésus-Christ, envoyant ses Apôtres enseigner les nations, leur avait promis *d'être avec eux jusqu'à la consommation des siècles*[1]. Il avait dit à saint Pierre, leur chef : *Tu es Pierre, et sur cette pierre je bâtirai mon Église, et les portes de l'enfer ne prévaudront pas contre elle*[2].

Nous voyons de nos yeux la réalisation de cette prophétie. L'Église, fondée par les Apôtres l'an 33 de notre ère, le jour de la Pentecôte, et qui a toujours eu pour chef un successeur de Pierre, s'est conservée à travers les siècles sans subir aucun changement essentiel, malgré des attaques humainement irrésistibles. Sa stabilité est donc un fait surnaturel non moins miraculeux que celui de sa fondation et de sa propagation.

Un coup d'œil sur les épreuves et les victoires de l'Église, aux grandes époques de l'histoire, mettra cette conclusion en pleine lumière.

[1] S. Matth., XXVIII, 20. — [2] S. Matth., XVI, 18.

1. Épreuves et victoires de l'Église aux premiers siècles.

2. Selon le plan divin, l'Église devait être en butte aux contradictions et aux persécutions dès son origine même. Le Sauveur, son divin fondateur, n'en fut pas exempt: *il fallait que le Christ souffrît*[1]. Ses fidèles Apôtres reçurent de sa bouche l'annonce des épreuves qui les attendaient : *S'ils m'ont persécuté, ils vous persécuteront aussi*[2]. Mais en même temps le triomphe leur était promis : *Ayez confiance, j'ai vaincu le monde*[3]. Depuis, l'Église n'a cessé de lutter successivement contre le pouvoir temporel, contre les hérésies et les schismes.

Le Sauveur; les Apôtres.

3. Jésus-Christ a souffert dans sa personne tous les genres d'hostilité qui devaient assaillir son Église. Son triomphe fut sa résurrection, que ses Apôtres, surnaturellement transformés, prêchèrent dans tout l'univers.

4. Dans tout le cours de leur apostolat, la *persécution* déchaîna sur les Apôtres de telles tempêtes que, sans une protection spéciale de Dieu, leur entreprise devait inévitablement échouer.

Dès le commencement de leur prédication, ils furent arrêtés et jetés en prison par ordre de la Synagogue. Ils auraient péri de la main des Juifs, si un Ange ne fût venu les délivrer[4], comme il délivra plus tard saint Pierre[5] quand Hérode le fit emprisonner dans l'intention de le faire mourir. Leur vie, comme nous l'apprend saint Paul, ne fut qu'une série de tribulations et de souffrances[6]. Tous subirent le martyre, auquel saint Jean seul, par miracle, ne succomba point.

5. En même temps que les persécutions, les *hérésies* venaient troubler l'Église naissante. Simon le Magicien, Cérinthe, tous ces sectaires connus sous le nom de nazaréens, d'ébionites, de nicolaïtes, tous ces faux apôtres, tous ces faux docteurs dont il est parlé dans les Épîtres, n'étaient pas les ennemis les moins dangereux du christianisme. Si on y ajoute les divisions, les scandales, que les Apôtres eurent à déplorer dans quelques communautés chrétiennes, on ne peut méconnaître le doigt de Dieu dans le maintien de l'Église primitive.

---

[1] S. Luc, XXIV, 46. — [2] S. Jean, XV, 20. — [3] S. Jean, XVI, 32. — [4] Actes, V, 19. — [5] Actes, XII, 7. — [6] I Cor., IV, 10-13. Cf. II Cor., XI, 23-27.

L'Église et les empereurs païens.

6. De l'an 64 à 312, l'Église eut à subir une foule de persécutions qui ne pouvaient avoir naturellement d'autre résultat que l'anéantissement du christianisme.

En dehors des fréquentes explosions de la fureur populaire, il y eut contre les chrétiens, dès les premiers siècles et jusqu'à l'époque de Constantin, une procédure judiciaire régulière, fondée sur les crimes de lèse-majesté, de sacrilège, de magie, de religion illicite, de superstition malfaisante, dont on accusait les disciples de Jésus-Christ. Le droit criminel de l'époque faisait ainsi des chrétiens des gens odieux, ennemis des dieux et des hommes (p. 280). La haine qu'ils inspiraient fit inventer aux bourreaux les plus effroyables raffinements, pour vaincre ou pour punir l'obstination des fidèles. Plus de cent instruments de torture et autant de supplices divers sont mentionnés dans les *Actes des martyrs*.

Parmi ces nombreuses persécutions, qui tantôt s'étendaient à tout l'empire, tantôt se bornaient à quelques villes de province, on en compte dix grandes, dont la dernière, celle de Dioclétien et de Maximien (284-305), fut si longue et si terrible, qu'on se flatta d'avoir noyé le christianisme dans le sang. Des colonnes furent élevées sur lesquelles étaient gravés ces mots : « A Dioclétien et à Maximien pour avoir aboli le nom chrétien et détruit dans le monde entier la superstition du Christ. »

7. Or, au milieu de ces épouvantables tempêtes, malgré bien des apostasies, malgré le relâchement et la corruption qui s'introduisirent parmi les fidèles dans l'intervalle des persécutions, l'Église ne cessait de s'accroître. Enfin la Croix s'imposa aux Césars, en brillant pour la première fois sur l'étendard de Constantin.

L'Église et les empereurs chrétiens.

8. Il est dans la destinée de l'Église de ne jamais jouir longtemps de la paix. Rendue à la liberté par l'édit de Milan (313), elle se vit, à partir de 316, persécutée en Orient par Licinius, l'allié de Constantin. Le système de persécution qu'inaugura Licinius consistait principalement à bannir les chrétiens des fonctions publiques, à interdire les correspondances entre les évêques, la

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN
DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

tenue des conciles, etc. Sa défaite par Constantin (324) affranchit l'Église de sa tyrannie.

9. Après Constantin et ses fils, Julien, surnommé l'Apostat (351-363), entreprit une réaction en faveur du paganisme. Il crut avoir trouvé le secret de ruiner le christianisme par l'emploi des procédés qu'imitent de nos jours certains gouvernements maçonniques. En même temps qu'il rétablissait partout le culte des idoles et ne prodiguait ses faveurs qu'aux païens et aux Juifs, il accablait les chrétiens de dédain, de vexations et de disgrâces. Sous lui, l'apostasie menait à toutes les charges et tenait lieu de talent et de mérite. Il cherchait à avilir le clergé par la calomnie, et à le réduire à la misère en supprimant les pensions destinées à sa subsistance; il traitait de même les vierges consacrées à Dieu, afin de rendre impossible la vie religieuse. Il inventait le laïcisme en excluant les chrétiens des chaires de l'enseignement, et en ne leur permettant pas même de recevoir la haute culture littéraire. Dans sa pensée, l'État avait le droit exclusif de distribuer l'enseignement à qui il voulait et comme il l'entendait. Après avoir échoué dans sa tentative de relever le temple de Jérusalem, dans le but de démentir la prophétie de Jésus-Christ et de démontrer qu'il n'est pas Dieu, il allait entrer dans la voie des persécutions sanglantes, lorsqu'il fut frappé d'une flèche dans une expédition contre les Parthes. Au rapport de Sozomène, il expira en s'écriant : « Galiléen, tu as vaincu ! »

10. Sous les empereurs qui suivirent, l'Église fut généralement reconnue et protégée. Il en résulta pour elle une situation temporelle avantageuse, nécessaire même dans cette période de luttes contre les hérésies. Mais elle eut beaucoup à souffrir, soit de la politique des Césars, qui, s'inspirant dans leur administration de l'idée païenne de l'omnipotence de l'État, s'ingérèrent malencontreusement, surtout à Byzance, dans les affaires spirituelles; soit de la corruption morale d'une foule de faux chrétiens, dont la conversion, sous Constantin et ses successeurs, n'avait eu d'autre mobile que l'intérêt et le servilisme. Il fallut donc à l'Église une force vraiment divine pour ne pas périr sous les coups des ennemis du dedans, plus redoutables que ceux du dehors.

11. A cette époque calamiteuse des quatrième, cinquième et sixième siècles, le christianisme vrai et vivant eut de nombreux disciples dans toutes les conditions sociales. Le désert fut témoin des vertus héroïques des solitaires. Les institutions monastiques

se multiplièrent en Orient et en Occident. On vit, sous l'influence salutaire de l'Église, la situation des classes inférieures s'améliorer, et, de tous côtés, sortir de terre des asiles pour toutes les infortunes.

L'Église et les hérésies.

12. Les hérésies, qui avaient pris naissance au temps des Apôtres, ne firent que s'accroître et se développer sous mille formes diverses, pendant les persécutions et sous le règne des empereurs chrétiens. De nombreux sectaires, organisés souvent en sociétés secrètes, comme les gnostiques et les manichéens, livrèrent un assaut redoutable au dogme et à la morale de l'Église.

13. Parmi ces hérésies, les unes, comme la *gnose* et le *manichéisme*, étaient un monstrueux amalgame de doctrines empruntées aux religions orientales, au judaïsme, au christianisme et à la philosophie païenne ; les autres attaquaient directement le christianisme dans ses dogmes fondamentaux : la sainte Trinité (*sabellianisme, arianisme, macédonisme*), l'Incarnation (*apollinarisme, nestorianisme, eutychéisme, monothélisme*), le péché originel et la nécessité de la grâce pour le salut (*pélagianisme*).

Chacune de ces hérésies conduisait logiquement à la ruine totale du christianisme; elle était d'autant mieux accueillie dans un monde sorti à peine du paganisme, qu'elle réduisait la religion de Jésus-Christ à une religion purement humaine. Toutes trouvèrent des adhérents dans le clergé et parmi les évêques, surtout en Orient. L'arianisme particulièrement divisa l'Église pendant plus de deux siècles et fut protégé par les empereurs Constant et Valens.

14. Cependant l'Église sortit triomphante de cet assaut, plus terrible que celui des persécutions sanglantes. Dieu suscita, pour la défendre, des docteurs dont la sainteté égalait le génie[a]. En même temps, les Papes, dans les conciles ou en dehors des conciles, promulguaient l'enseignement traditionnel, le formulaient en des définitions claires et précises et foudroyaient l'hérésie de leurs anathèmes.

---

[a] Saint Denis d'Alexandrie et saint Denis de Rome, contre les sabelliens; saint Irénée, contre les gnostiques; saint Athanase et saint Hilaire de Poitiers, contre les ariens; saint Cyrille d'Alexandrie, contre les nestoriens; saint Augustin, contre les manichéens et les pélagiens.

L'Église et les schismes.

15. Avec l'hérésie, qui tendait à dissoudre son unité doctrinale, l'Église eut à combattre le schisme, qui menaçait l'unité de son gouvernement.

16. De tous les schismes de cette époque, le plus grave fut celui des *donatistes*, qui envahit l'Afrique et eut pour adhérents jusqu'à deux cent soixante-six évêques. Il n'allait à rien moins qu'à ruiner la nature même de l'Église, en ne lui donnant comme membre que les hommes en état de grâce. Ce schisme dura plus d'un siècle et provoqua toutes sortes de désordres. Il périt de ses propres dissensions et des coups redoutables que lui porta saint Augustin, qui le combattit sans relâche par la plume et par la parole.

2. Épreuves et victoires de l'Église au moyen âge.

L'Église et les Barbares.

17. Ces hordes de peuples qui, du quatrième au sixième siècle, se précipitèrent comme des torrents sur l'empire romain vieilli et épuisé, devaient, ce semble, faire sombrer l'Église avec la civilisation romaine. Les envahisseurs étaient des idolâtres sans culture ou des ariens fanatiques qui, partout où ils s'implantaient, persécutaient violemment les catholiques. Nous avons vu comment l'Église, en les convertissant à la vraie foi, triompha de la ruine dont elle était menacée (p. 282).

18. Parmi ces Barbares, le peuple franc devint, dans les desseins de Dieu, le défenseur et le propagateur du catholicisme. Clovis et ses fils firent disparaître l'arianisme de la Gaule; Pépin et Charlemagne consolidèrent et agrandirent, par leurs donations, le pouvoir temporel des Papes.

19. Durant tout le moyen âge, l'Église, plus ou moins secondée par le pouvoir civil, exerça dans les affaires temporelles, comme dans l'ordre spirituel, une influence des plus salutaires; elle fut la mère et l'éducatrice des nations modernes.

L'Église et le mahométisme.

20. Tandis que la religion de Jésus-Christ ne cessait d'étendre ses progrès vers le Nord et vers l'Ouest, elle se vit tout à coup attaquée, en Orient, par un ennemi formidable qui devait, selon

toutes les prévisions naturelles, anéantir ses conquêtes. Les sectaires de Mahomet, déjà maîtres de la Sicile, de la Sardaigne et de l'Espagne, avaient envahi la France; ils menaçaient de s'emparer de l'Italie et du reste de l'Europe.

21. Comment l'Église échappa-t-elle à la ruine imminente? Des héros chrétiens surgirent pour défendre, avec l'autonomie de l'Europe, la foi menacée. Charles Martel écrasa les Arabes à Poitiers (732). Pépin le Bref les chassa de la Septimanie. Charlemagne et ses fils leur enlevèrent le pays jusqu'à l'Ébre. La guerre contre eux se continua sans relâche, et leur domination en Espagne finit à la prise de Grenade (1492) par Ferdinand d'Aragon et Isabelle de Castille.

D'un autre côté, pendant près de deux cents ans, tous les Papes, depuis Urbain II jusqu'à Boniface VIII, excitèrent et encouragèrent les grandes expéditions en Terre sainte, dans le but d'arracher aux infidèles les lieux sanctifiés par Jésus-Christ. Les croisades, bien qu'elles n'aient pas finalement réussi, empêchèrent, en la prévenant, l'invasion musulmane au cœur de l'Europe. La victoire de Don Juan d'Autriche à Lépante (1571), et la délivrance de Vienne par Jean Sobieski (1683), mirent fin aux projets ambitieux des musulmans sur l'asservissement de l'Europe à l'Islam.

L'Église et le pouvoir temporel.

22. A toutes les époques, le pouvoir temporel a été plus ou moins tenté d'usurper le pouvoir spirituel. Le moyen âge n'échappa pas à ce genre de persécution. Pendant plusieurs siècles, la papauté fut aux prises avec les empereurs d'Allemagne, Henri IV, Henri V, Frédéric Barberousse, Frédéric II, Louis de Bavière, qui rêvaient son asservissement. L'investiture donnée par des princes aux évêques avec la crosse et l'anneau fut la source de graves désordres.

23. Pour remédier à tant de maux et défendre les droits et les libertés ecclésiastiques, Dieu donna à son Église des pontifes doués de la foi et de l'intrépidité des Apôtres, saint Grégoire VII, Pascal II, Calixte II, Alexandre III, Innocent IV, etc., affranchirent le pouvoir spirituel et le mirent en état de remplir sa mission divine.

L'Église et les hérésies.

24. La foi vive qui régnait au moyen âge ne permit pas à l'esprit d'erreur de s'étendre au loin et de s'enraciner longtemps.

Bien que les sectaires, à cette époque, se tinssent généralement cachés dans l'ombre, deux hérésies, ayant un caractère révolutionnaire à la fois antisocial et antichrétien, provoquèrent de terribles luttes à main armée. Ce fut, au treizième siècle, l'hérésie des *Albigeois*, localisée dans le midi de la France, et celle des *Hussites*, qui désola la Bohême et une partie de l'Allemagne. Les Albigeois professaient les doctrines manichéennes; les Hussites, celles que devaient propager plus tard les protestants.

25. Après avoir essayé inutilement de combattre les Albigeois par la prédication, le pape Innocent III prêcha contre eux une croisade. Leur puissance fut brisée par Simon de Montfort et par le roi Louis VIII. Saint Dominique, par ses prédications et l'institution du Rosaire, en ramena un grand nombre à la vraie foi.

L'hérésie des Hussites, condamnée par le concile de Constance (1415), disparut sous l'empereur Sigismond.

L'Église et les schismes.

26. Le premier schisme qu'eut à déplorer l'Église au moyen âge fut le *schisme grec*, commencé par Photius (867) et consommé par Michel Cérulaire (1053). Ce schisme, qui dure encore, démontre, par son impuissance à réaliser les caractères de l'Église fondée par Jésus-Christ, que l'Église romaine est la seule véritable Église.

27. Le second schisme, plus grave encore en ce qu'il paraissait ébranler le principe même de l'unité de l'Église, fut le grand *schisme d'Occident*. Après la mort de Grégoire XI, qui avait mis fin à l'exil des Papes à Avignon, on vit, durant trente ans, deux papes, parfois même trois, se disputer la tiare. Dieu, sans doute, permit cette terrible épreuve afin de rendre plus sensible la nécessité de l'unité gouvernementale dans son Église. Sa providence, au moment où l'on ne prévoyait point la fin prochaine de cette lutte intestine, fit triompher le principe d'unité, au concile de Constance, par l'élection de Martin V (1417).

3. Épreuves et victoires de l'Église dans les temps modernes.

L'Église et le protestantisme.

28. Le retour aux idées païennes qui caractérise la Renaissance, l'invention de l'imprimerie, la découverte du Nouveau Monde, les progrès dans les sciences mathématiques et physiques, qui remplissaient les imaginations de rêves enchanteurs et les rendaient avides de changement et de nouveauté, le besoin de réforme dans les membres de l'Église, toutes ces circonstances préparaient un terrain favorable à l'éclosion du protestantisme. Il dut ses succès à la violence et au déchaînement de tous les mauvais instincts.

29. Mais l'Église, qu'il voulait abattre, sortit de l'épreuve plus forte et plus belle. Ses pertes en Europe (si on peut appeler pertes les défections de tant de mauvais chrétiens) furent presque compensées par le nombre d'âmes que lui gagnaient ses apôtres en Chine, au Japon, dans les Indes. Le concile de Trente (1545-1563), par l'éclaircissement et la définition des dogmes contestés, et par ses décrets disciplinaires touchant les réformes désirables, concentra les forces du catholicisme et lui donna cette organisation puissante qu'il a conservée jusqu'à nos jours. Les fleurs de sainteté qu'on vit alors éclore, la fondation d'un grand nombre d'instituts, le renouvellement de la vie cléricale et claustrale, attestent le réveil religieux que provoqua le concile. Dans les desseins de Dieu, le protestantisme servit à purifier l'Église des scories qui la souillaient et à faire ressortir avec plus d'éclat la sainteté qui la caractérise.

L'Église et la franc-maçonnerie au dix-huitième siècle.

30. Jusqu'à cette époque, la guerre faite à l'Église sur le terrain de la doctrine s'était généralement bornée à la négation et à l'altération de certains dogmes de la foi. Ses ennemis prétendaient demeurer chrétiens. Le principe du libre examen, qui avait déjà morcelé le protestantisme en mille sectes diverses, devait logiquement aboutir au rejet total du christianisme, et même de toute religion positive. L'organisation des sociétés secrètes fournit à l'impiété un moyen puissant de déchristianisation universelle.

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN ®

A partir de 1725, la grande loge de Londres, fondée en 1717, se répandit en divers États de l'Europe, principalement en France, et de nombreuses loges, auxquelles s'affilièrent une foule de membres de la noblesse et de la bourgeoisie, reçurent le mot d'ordre de Voltaire : *Écraser l'infâme*, c'est-à-dire Jésus-Christ et son Église.

31. En vain les papes Clément XII (1738) et Benoît XIV (1751) dénoncèrent aux souverains et aux peuples cette criminelle association. On fut sourd à leur voix. Dans toutes les nations catholiques, une guerre plus ou moins déclarée fut entretenue par le pouvoir civil contre le Pape et les évêques, au nom du système appelé *gallican, fébronien, joséphiste.* La suppression de la Compagnie de Jésus fut arrachée à Clément XIV (1773). Sous prétexte d'indépendance, l'État empêchait l'Église de combattre le mal qui rongeait la société.

Malgré les efforts courageux de quelques défenseurs de la sainte cause, un torrent d'impiété et de luxure emportait la société vers l'abîme.

32. L'Église, à cette époque, ne manifesta sa vitalité que par la vie sainte d'un grand nombre de ses enfants et par le développement considérable d'instituts récemment fondés ou la naissance de congrégations nouvelles. Dieu allait la soumettre à une terrible épreuve, pour faire resplendir son énergie divine.

L'Église et la Révolution.

33. La conjuration qui se préparait depuis longtemps eut pour organe Mirabeau, en qui se résumaient les principes destructeurs de la société chrétienne. Durant son séjour en Allemagne (1783-1788), il avait été initié aux mystères de l'illuminisme et chargé de faire dominer ces mystères dans les loges de Paris et de la France entière.

Les ordres de la secte furent exactement suivis et la destruction du catholicisme faillit se réaliser, pendant la période révolutionnaire, par la confiscation des biens ecclésiastiques, la suppression des monastères, la constitution civile du clergé, le bannissement ou le massacre des prêtres fidèles, la spoliation des États pontificaux, l'emprisonnement et la mort de Pie VI à Valence, l'abolition du culte catholique partout où pénétraient les armées de la République.

34. Mais dix ans ne s'étaient pas écoulés, que l'Église entrait dans la voie du triomphe. Pie VII était élu pape à Venise; le premier consul, obligé de reconnaître que, sans religion, un État ne saurait subsister, signait le Concordat de 1801 et se faisait sacrer par le pape à Notre-Dame de Paris. Persécuteur, lui aussi, de la papauté, il allait s'éteindre dans une île de l'Océan, pendant que Pie VII, rentré triomphalement à Rome, rétablissait la Compagnie de Jésus. L'Église manifestait partout sa vitalité et reprenait sa marche civilisatrice.

L'Église et la franc-maçonnerie au dix-neuvième siècle.

35. Les sectes qui avaient préparé et dirigé la Révolution n'ont pas cessé, pendant le cours du dix-neuvième siècle et jusqu'à présent, de poursuivre leur projet de déchristianisation universelle. Elles sont d'autant plus puissantes, que les Juifs, qui en sont les inspirateurs et les maîtres, ont acquis par leurs immenses richesses une influence prépondérante au sein de toutes les nations. C'est de leurs antres ténébreux que sont sorties toutes les abominables doctrines qui empoisonnent le monde prétendu civilisé. Prenant tous les masques, usant de tous les procédés de l'hypocrisie et du mensonge, de la corruption et de la violence, la franc-maçonnerie a eu la main dans toutes les révolutions politiques, dans toutes les guerres, dans toutes les persécutions contre le catholicisme à notre époque. Comme à la fin du dix-huitième siècle, elle proclame bruyamment la fin prochaine de toute idée religieuse.

36. Au milieu de ce déchaînement de passions sataniques, l'Église n'a pas fléchi un seul instant, elle a tenu tête vaillamment à ses adversaires. Les papes Pie VII (13 septembre 1821), Léon XII (13 mars 1825), Pie VIII (21 mai 1829), Grégoire XVI (15 août 1832), Pie IX (25 septembre 1865), Léon XIII (20 avril 1884), ont dénoncé et anathématisé la franc-maçonnerie, comme l'avaient fait leurs prédécesseurs Clément XII (24 avril 1738) et Benoît XIV (18 mai 1751). Dans tous les rangs de la société, depuis la Révolution, de vigoureux défenseurs se sont levés pour la cause de l'Église. Elle a multiplié ses conquêtes dans les pays infidèles. Le concile du Vatican a foudroyé le naturalisme et mis hors de cause la suprême autorité des Papes. Une foule de congrégations religieuses, dévouées à l'instruction de la jeunesse ou au soulagement de l'infortune, ont été fondées. Les œuvres d'évangélisation et de charité ont jailli de toutes parts. Jamais temps ne fut

plus fertile en miracles. Si sombre, à l'heure actuelle, qu'apparaisse l'avenir, particulièrement en France où la franc-maçonnerie renouvelle la persécution de Julien l'Apostat, l'Église n'a rien à craindre : l'histoire de son passé garantit ses victoires futures.

4. Conclusion.

Miraculeuse stabilité de l'Église.

37. Comme nous venons de le voir, il n'est pas une époque où l'Église, durant sa longue existence, n'ait été persécutée. Tout en elle a passé par l'épreuve du feu de la contradiction : son dogme, sa morale, ses sacrements, sa discipline, sa hiérarchie, ses institutions, ses ordres religieux, ses moyens d'existence temporelle. Elle n'a cessé d'avoir des ennemis acharnés à sa perte : Juifs, empereurs païens, Barbares du commencement du moyen âge, réformateurs du seizième siècle, incrédules du dix-huitième, révolutionnaires de 93, rationalistes et francs-maçons de nos jours. A l'intérieur, l'hérésie et le schisme ont essayé de la mettre en pièces; une foule de rois et de princes ont travaillé à abattre la papauté et à ruiner le pouvoir des évêques. Toutes les armes ont été employées à la détruire : la force brutale, la ruse, la trahison, le mensonge, l'hypocrisie, la corruption, le dédain, la raillerie, le sarcasme; on a fouillé dans l'histoire, on a mis à contribution les sciences et les arts, on a remué ciel et terre pour la rendre suspecte, la déshonorer et l'avilir.

38. A tous ces outrages, à toutes ces attaques, l'Église n'a opposé qu'une patience invincible. Privée le plus souvent de tout secours humain, elle est toujours demeurée victorieuse[a]; elle a vu ses ennemis disparaître les uns après les autres, frappés le plus souvent de châtiments terribles; elle a survécu aux écoles philosophiques, aux dynasties, aux empires, à toutes les révolutions, et elle espère, avec une fermeté inébranlable, sur la parole de son fondateur, que, jusqu'à la consommation des siècles, *les portes de l'enfer ne prévaudront pas contre elle.*

39. En présence de ce fait, que le christianisme sans secours naturel reste debout, toujours attaqué et toujours vainqueur, pendant que tout passe et s'écroule autour de lui, peut-on s'empêcher de reconnaître ici la main de Dieu, qui se plaît à faire éclater sa puissance au milieu de la faiblesse?

[a] « Nous avons usé le sophisme, l'épigramme et l'échafaud. » (LACORDAIRE.)

Objection.

40. *Objection.* — La stabilité de l'Église n'est pas une preuve de la divinité du christianisme : on peut lui opposer la conservation du judaïsme et du mahométisme, ainsi que la longue durée du brahmanisme et du bouddhisme.

Réponse. — A part le judaïsme, dont la durée prédite par les prophètes est un fait providentiel, les religions qu'on oppose à l'Église, outre qu'elles sont morcelées en un grand nombre de sectes et n'ont point un centre d'autorité qui soit un point de mire aux attaques, doivent leur conservation et leur durée à des causes naturelles qui font défaut à la religion catholique.

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN ® DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

CHAPITRE XII

LES MARTYRS DE JÉSUS-CHRIST

SOMMAIRE

Preuve de la divinité de Jésus-Christ tirée du martyres. — 1. Le martyre chrétien et ses circonstances. — 2. Force démonstrative du martyre. — 3. Objections contre la force probante du martyre.

Preuve de la divinité de Jésus-Christ tirée du martyre.

1. Jésus-Christ envoya ses disciples dans le monde comme les témoins de son enseignement[1] et de ses miracles[2], et leur prédit en même temps, et les persécutions auxquelles ils seraient en butte[3], et l'assistance divine qui les rendrait victorieux[4].

L'histoire de l'Église nous montre à toutes ses pages la réalisation de cette prophétie. Depuis la Synagogue faisant lapider le diacre saint Étienne, jusqu'aux Boxers chinois répandant à flots le sang chrétien, il n'est pas de pays ni d'époque qui n'ait compté des fidèles torturés et mis à mort à cause du témoignage qu'ils ont rendu à la vérité des faits évangéliques. Ce témoignage par le sang, ou martyre chrétien, est une preuve incontestable de la divinité de Jésus-Christ.

1. Le martyre chrétien et ses circonstances.

2. L'Église appelle *martyrs* (témoins), dans le sens propre, ceux qui, pour attester leur attachement à la foi chrétienne ou à une vertu chrétienne, ont souffert des tourments mortels infligés dans le dessein de leur faire renier cette foi, abandonner cette vertu.

3. Que la foi catholique ait eu des martyrs, personne ne le conteste. Mais, ne tenant pas compte de ce fait, les rationalistes

[1] S. Luc, XXIV, 48. — [2] Actes, I, 8. — [3] S. Matth., X, 16; S. Jean, XVI, 2. — [4] S. Jean, XVI, 33.

en nient le caractère surnaturel, et, par suite, la valeur démonstrative en faveur de la divinité de Jésus-Christ. Il faut donc, pour réfuter leurs objections, faire ressortir les circonstances qui manifestent l'action divine dans les martyrs qu'honore l'Église.

Les principales sont : le nombre des martyrs, leur qualité, la nature de leurs tourments, la raison pour laquelle ils ont souffert, les vertus qu'ils ont pratiquées au milieu de leurs souffrances, les miracles produits souvent en leur faveur, les effets de leur martyre.

4. *Le nombre des martyrs.* — Pendant les dix premières persécutions, les témoignages des contemporains et les monuments historiques déclarent qu'ils furent innombrables. Il y en eut, à la même époque, un grand nombre chez les Perses, et, dans la suite, chez d'autres peuples idolâtres, chez les hérétiques ariens, chez les Barbares, chez les peuples musulmans, en Chine, au Japon, au Tonkin, en Océanie; sans compter les victimes des gouvernements protestants, de la Révolution française, des schismatiques russes.

5. *La qualité des martyrs.* — Il y en a eu de tout âge, de tout sexe, de tout état et de toute condition : ce furent des enfants et des vieillards, de jeunes vierges et de faibles femmes, des maîtres et des esclaves, des nobles et des plébéiens, des personnages illustres et des citoyens obscurs.

6. *La nature de leurs tourments.* — Les martyrs ont souffert tout ce que la plus sauvage barbarie peut inventer : « Ils sont étendus sur le chevalet, battus de verges, écorchés vifs avec des ongles de fer, consumés par le feu, attachés à la croix, mis en pièces et dévorés par des chiens, des ours ou des lions, couverts de lames rougies au feu, assis sur des chaises ardentes, plongés dans l'huile bouillante, brûlés à petit feu, broyés sous des meules, submergés dans les flots, couchés nus sur des étangs glacés, enterrés vivants, coupés par morceaux, empalés, décapités par le glaive ou la hache, etc.[1]. »

7. *La raison de leurs souffrances.* — Les martyrs ont souffert, non pour soutenir des théories philosophiques, scientifiques ou politiques, mais pour affirmer des faits sensibles et publics, soit les faits évangéliques, soit d'autres faits divins, qu'ils avaient vus de leurs yeux ou dont ils avaient acquis autrement une pleine certitude.

[1] L'abbé Moigno, *les Splendeurs de la Foi*, t. IV, p. 236.

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN

8. *Les vertus qu'ils ont pratiquées au milieu de leurs souffrances.* — Au milieu des mépris et des outrages, au milieu des tourments qu'ils souffrent avec une constance et une force d'âme incomparables, ils sont calmes, joyeux, pleins d'une tendre charité pour leurs bourreaux, humbles dans leur tenue, modestes dans leurs paroles, inaccessibles à toutes les séductions par lesquelles on tente de les faire apostasier.

9. *Les miracles produits en leur faveur.* — On lit dans les *Actes* des saints Confesseurs de la foi de nombreux prodiges dont leur supplice fut accompagné. Il arriva souvent que des bêtes féroces s'adoucirent et vinrent s'étendre à leurs pieds; qu'ils devinrent insensibles à la douleur ou furent radicalement guéris de leurs blessures; qu'à leur voix des temples et des statues de faux dieux s'écroulèrent; que leurs juges furent frappés de mort; qu'une lumière resplendissante remplit tout à coup leur prison; que des sources d'eau y jaillirent subitement; que des Anges vinrent les y consoler, y firent entendre de mélodieux concerts, etc.

10. *Les effets du martyre chrétien.* — Ce fut souvent la conversion des bourreaux et surtout une propagation merveilleuse du christianisme parmi les témoins de ces vaillants combats. « Plus vous nous moissonnez, disait Tertullien, plus nous devenons nombreux; le sang des martyrs est une semence de chrétiens. »

2. Force démonstrative du martyre.

11. La force démonstrative du martyre chrétien ressort : 1° de la vérité du témoignage des martyrs; 2° de la cause surnaturelle de leur constance; 3° des miracles produits en leur faveur; 4° des effets de leur martyre.

12. *Vérité du témoignage des martyrs.* — Les martyrs des trois premiers siècles sont morts pour affirmer les miracles opérés par Jésus-Christ, par les Apôtres ou par les fidèles : miracles qu'ils avaient, ou vus de leurs yeux, ou appris de témoins oculaires, qui scellaient de leur sang leur témoignage. Ils connaissaient donc certainement ces miracles, et ils étaient sincères en les affirmant; car on ne sacrifie pas sa vie pour un fait dont on n'est pas certain ou pour un fait qu'on sait être faux. Le témoignage des martyrs est donc irrécusable; les miracles du christianisme sont vrais, et le christianisme est divin.

13. *Cause surnaturelle de la constance des martyrs.* — Vu la faiblesse de la nature humaine et les motifs qui étaient de nature

à les faire apostasier, comme l'amour instinctif de la vie, l'intérêt, les supplications de leurs proches, la crainte des supplices, on ne peut expliquer sans l'intervention de la grâce de Dieu l'intrépidité héroïque, la fermeté inébranlable des martyrs dans les combats qu'ils ont soutenus pour la foi. Attribuer, comme le font les incrédules, ce sacrifice généreux de la vie à la stupidité, au fanatisme, à l'amour de la gloire, à l'opiniâtreté dans une opinion, c'est ne tenir aucun compte des circonstances du martyre chrétien, que nous avons signalées. — La *stupidité?* Mais, parmi les martyrs, un grand nombre étaient des hommes d'une haute valeur intellectuelle. Des enfants, des femmes, des gens du peuple, étonnaient et confondaient leurs juges par la sagesse de leurs réponses. — Le *fanatisme?* Mais les martyrs étaient doux et patients comme des agneaux, ne donnant aucun signe d'exaltation et de violence, calmes et tranquilles au milieu des plus douloureux tourments, priant pour leurs ennemis et leurs bourreaux. — L'*amour de la gloire?* Mais d'ordinaire ce sentiment n'a pas prise sur les femmes, les enfants, les gens du peuple. En outre, dans le milieu où ils vivaient, les martyrs n'avaient en perspective que la risée publique et une mort ignominieuse. — L'*opiniâtreté dans une opinion?* Mais les martyrs mouraient pour attester des faits, et non pour une doctrine d'école plus ou moins probable.

Que si on allègue, en les considérant comme des causes purement naturelles, des motifs d'ordre religieux, l'espérance, par exemple, de la béatitude éternelle, ces motifs sont des croyances, des sentiments dont le principe n'est pas naturel; ils sont, comme le martyre lui-même, un effet de la grâce divine.

14. *Miracles.* — Les phénomènes merveilleux opérés en faveur des martyrs ne peuvent, si on les considère dans leur nature et leurs circonstances, être attribués à la magie ou au démon[a]. Ils sont donc divins, et comme ils ont été produits dans l'acte et à l'occasion du martyre, il s'ensuit que Dieu est intervenu pour confirmer le témoignage de ces intrépides confesseurs de la foi et leur donner la force d'endurer les plus atroces supplices.

15. *Effets du martyre.* — Les persécutions avaient pour but, non seulement de faire abjurer les chrétiens arrêtés, mais, par la vue de leurs tourments, d'effrayer les autres fidèles et d'éteindre

[a] Telles sont, entre autres, la pluie miraculeuse obtenue par les prières de la Légion fulminante, et le miracle, reconnu par l'incrédule Gibbon lui-même, de ces chrétiens de Tipasa qui parlaient après qu'on leur eut coupé la langue.

la foi dans leurs cœurs. A plus forte raison ceux qui ne croyaient pas encore devaient-ils naturellement se détourner d'une religion qu'on poursuivait avec tant de rigueur. Beaucoup cependant se convertissaient et s'enflammaient du désir du martyre. Ces conversions avaient évidemment pour cause la puissance de la grâce divine.

16. Ainsi, en résumé, c'est pour attester les miracles de Jésus-Christ et de ses disciples que les martyrs n'ont pas craint de sacrifier leur vie. Ce sacrifice n'a pu s'accomplir qu'avec l'aide de la grâce divine. Dieu s'est manifesté extérieurement à cette occasion, soit par des prodiges physiques, soit par des miracles d'ordre moral dans la conversion d'un grand nombre de païens. Par conséquent, le martyre chrétien est un fait surnaturel et divin, qui démontre la mission divine et la divinité de Jésus-Christ.

3. Objections.

17. *Première objection.* — Les chrétiens des premiers siècles étaient considérés par les païens et poursuivis comme des séditieux et des perturbateurs de la tranquillité publique. C'est à ce titre qu'ils étaient mis à mort, et non pour leur religion.

Réponse. — Il est vrai que les chrétiens étaient accusés de toutes sortes de crimes; mais il est établi, par tous les monuments historiques de l'époque, que le seul crime pour lequel on les poursuivait était de professer la foi chrétienne. Dans toutes les persécutions, il suffisait de faire un acte d'idolâtrie pour être renvoyé absous, et même honoré et récompensé. Il est à remarquer aussi que les hérétiques, tels que les marcianites, par exemple, que signale saint Justin, n'étaient point persécutés; on n'en voulait qu'aux fidèles de la véritable Église. Il en a été ainsi toutes les fois que la religion catholique a été persécutée. Le seul crime des catholiques est d'être *catholiques*. « Le cléricalisme, voilà l'ennemi. » Ce cri est de toutes les époques.

18. *Deuxième objection.* — La loi proscrivait le christianisme. Les chrétiens, étant en révolte contre cette loi, méritaient les supplices qu'on leur infligeait.

Réponse. — Toute loi humaine qui contredit la loi naturelle ou la loi divine n'a pas le caractère d'une loi; c'est une mesure inique, impie, c'est un abus détestable du pouvoir. Loin d'obliger en conscience, il y a obligation, au contraire, de ne point l'observer. « Il faut obéir à Dieu plutôt qu'aux hommes. »

19. *Troisième objection.* — Toutes les religions ont eu leurs martyrs. Il y a eu des martyrs du paganisme, du judaïsme, du mahométisme, du

protestantisme, etc., d'où l'on doit conclure que toutes les religions sont vraies ou que le martyre ne prouve rien.

Réponse. — Aucune des religions qu'on oppose au christianisme n'a eu des martyrs qui ont sacrifié leur vie dans des circonstances analogues à celles du martyre chrétien. Ces prétendus martyrs sont en très petit nombre, et on ne les rencontre ordinairement que parmi les hommes d'un âge mûr. Ils meurent pour des opinions personnelles ou des doctrines plus ou moins fausses ou dangereuses. Leur mort est souvent impossible à éviter; ils meurent les armes à la main; ils périssent dans des massacres; ils sont suppliciés à cause de leurs provocations criminelles, de leurs violences impies, de leurs insultes à la loi et à la moralité publique. Leur courage à affronter la mort s'explique par un orgueil opiniâtre, le désir d'être loués par leurs coreligionnaires ou par d'autres motifs humains. Chez la plupart, l'exaltation, la fureur, les cris de veangeance, les paroles de blasphème, signalent d'ordinaire l'esprit d'erreur et de révolte qui les animait. Aucun prodige surnaturel, physique ou moral, ne dénote dans leur mort l'intervention divine. C'est ne tenir aucun compte de l'histoire et des règles de la logique que de mettre sur le même rang les martyrs de l'Église catholique et les fanatiques qui ont bravé la mort pour des doctrines dont ils étaient incapables de prouver la vérité.

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN ® DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

CHAPITRE XIII

LA DOCTRINE DE JÉSUS-CHRIST

SOMMAIRE

I. *Nouveauté de la doctrine de Jésus-Christ.* — 1. Jésus-Christ est le Docteur définitif. — 2. Perfection de sa doctrine. — 3. Universalité du christianisme. — 4. Objections.

II. *La doctrine de Jésus-Christ comble les désirs de l'homme.* — 1. Elle répond aux besoins et aux aspirations de l'intelligence humaine. Plénitude de l'enseignement chrétien. Son harmonie. Sa clarté. Objections. — 2. La doctrine de Jésus-Christ répond aux besoins et aux aspirations du cœur humain. Objection. — 3. La doctrine de Jésus-Christ répond aux besoins et aux aspirations de la volonté humaine. Objections. — 4. La doctrine de Jésus-Christ répond aux besoins et aux aspirations de notre nature sensible. Objection. — 5. Conclusion.

Après avoir établi la réalité historique des *signes extrinsèques* (p. 147) qui démontrent manifestement la divinité de la Révélation chrétienne, il nous reste à confirmer ces preuves, en montrant que cette Révélation possède tous les *signes intrinsèques*, ou critériums internes (p. 146), que l'on demande à une religion pour être acceptée comme venant de Dieu[1].

Dans ce chapitre, nous examinerons la *doctrine en elle-même*, et, dans le suivant, son *efficacité*.

Preuve de la divinité de Jésus-Christ et de la Révélation chrétienne tirée de la divinité de sa doctrine.

1. Jésus-Christ lui-même a proclamé l'origine céleste de son enseignement et a donné cet enseignement comme marque de la mission divine qu'il remplissait sur la terre : *Ma doctrine*, disait-il aux Juifs, *n'est pas de moi, mais de celui qui m'a envoyé. Si quelqu'un veut faire sa volonté, il connaîtra, touchant ma doctrine, si elle est de lui ou si je parle de moi-même*[2]. C'était leur dire : « Vous prenez ma parole pour une parole humaine ; examinez-la, et vous verrez qu'elle est l'écho de la voix divine. »

En effet, la doctrine chrétienne non seulement ne contient rien d'erroné et de nuisible, mais elle répond pleinement à tous les besoins et à toutes les aspirations légitimes de la nature humaine ; de plus, parmi les vérités qu'elle renferme, il en est qui sont inaccessibles à la raison, qui la confondent, et cependant l'illuminent de clartés supérieures et la ravissent d'admiration. Or, si on considère que l'esprit humain non seulement n'a jamais atteint la perfection en matière religieuse et morale, mais qu'il est tombé à ce sujet dans de funestes erreurs (p. 110-116), on doit conclure que la doctrine chrétienne est divine, et que Jésus-Christ, son promulgateur, s'étant affirmé Dieu, est vraiment Dieu.

[1] Voir Ire partie, ch. xx. — [2] S. Jean, VII, 16-17.

ARTICLE I. — NOUVEAUTÉ DE LA DOCTRINE DE JÉSUS-CHRIST

1. Jésus-Christ est le Docteur définitif.

2. Le Messie avait été annoncé, par les prophètes, comme le suprême et définitif Docteur. *Sur lui*, dit Isaïe, *reposera l'esprit du Seigneur*[1]. Cette prophétie s'est réalisée dans l'enseignement de Jésus. Sa parole, durant sa vie publique, ne cessa d'exciter l'enthousiasme des multitudes[2]. « Qu'est-ce là? disait-on ; quelle est cette doctrine nouvelle[3]? » « D'où lui viennent toutes ces choses? quelle est cette sagesse qui lui a été donnée[4]? Saint Paul déclare que « dans le Christ Jésus sont cachés tous les trésors de la sagesse et de la science[5] ».

3. Un coup d'œil rapide sur cette sublime doctrine, dont l'Église catholique est la dépositaire et la gardienne infaillible, nous fera voir comment Jésus-Christ a éclairci, développé, complété et perfectionné la révélation mosaïque.

2. Perfection de la doctrine chrétienne.

4. *Les dogmes chrétiens.* — Tout ce que Moïse et les prophètes avaient dit de Dieu, de ses attributs, de la création, de la Providence divine, de l'origine de l'homme, de sa nature et de sa destinée, de la chute primitive, apparaît dans le christianisme sous une plus vive lumière, y est énoncé avec une clarté et une précision admirables.

Les Juifs n'avaient du péché originel qu'une notion confuse et incomplète ; les mystères de la sainte Trinité, de l'Incarnation et de la Rédemption étaient enveloppés et comme scellés dans les

[1] Isaïe, XI, 2. — [2] S. Matth., VII, 28 ; XXII, 33. — [3] S. Marc, I, 27. — [4] S. Marc, VI, 2. — [5] Coloss., II, 2, 4.

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN
DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

anciennes Écritures. Jésus explique ces dogmes, ainsi que celui de la vie éternellement bienheureuse, dont la loi mosaïque ne donnait qu'une faible idée.

5. *La morale chrétienne.* — Elle contient de nouvelles idées de vertu et des pratiques plus parfaites et plus épurées que celles données au mont Sinaï. La fin de la religion, l'abrégé de la loi, c'est la charité. Jusqu'à Jésus-Christ, cette vertu, qui est l'âme de toutes les autres, n'était pas entièrement connue. Jésus-Christ nous apprend à nous contenter de Dieu seul, à l'aimer jusqu'à la haine de nous-même; à aimer tous les hommes, sans excepter les ennemis; à arracher impitoyablement de notre cœur tous les désirs sensuels; à nous soumettre aux ordres de Dieu jusqu'à nous réjouir des souffrances qu'il nous envoie; à nous humilier jusqu'à aimer les opprobres pour la gloire de Dieu. Sur ce fondement de la charité, il perfectionne tous les états de la vie humaine : le mariage est ramené à sa forme primitive, le célibat est montré comme une imitation de la vie des Anges; les supérieurs seront les serviteurs des autres, et les inférieurs reconnaîtront l'ordre de Dieu dans les puissances légitimes, même lorsqu'elles abusent de leur autorité. A ces préceptes, le Sauveur joint des conseils de perfection éminente. Mais la loi la plus propre à l'Évangile est celle de porter sa croix : la croix est le vrai chemin du ciel[1].

6. *Le culte chrétien.* — Au culte mosaïque, qui était chargé de détails minutieux et s'adressait moins à l'esprit et au cœur qu'à l'imagination et aux sens, Jésus substitue un culte avant tout intérieur, un culte qui soit l'adoration de Dieu en esprit et en vérité. Il donne à ses disciples, dans l'*Oraison dominicale*, la plus simple, la plus complète, la plus belle formule de prière qui se puisse concevoir. Les sacrements de la loi nouvelle sont à la fois signes et producteurs de la grâce; son sacrifice est unique, universel et perpétuel, et renouvelle le sacrifice du Calvaire.

3. Universalité du christianisme.

7. La loi mosaïque n'était faite que pour les Juifs. — La *doctrine chrétienne*, au contraire, est universelle : elle convient à tous les pays, à tous les peuples, à tous les temps, à toutes les aptitudes et à tous les besoins. Elle s'adapte à toutes les formes de gouvernement, à toutes les législations, et, sans formuler aucune loi

[1] Cf. Bossuet, *Discours sur l'Histoire universelle*, IIe partie, ch. xix.

politique ou civile, elle contient tous les principes de l'ordre social. — Le *sacerdoce catholique* n'est pas restreint aux membres d'une seule tribu, comme chez les Juifs; il est conféré à tous ceux qui sont jugés propres au ministère de la parole et à la dispensation des choses saintes. — La *société religieuse* qu'a fondée Jésus-Christ a pour chef suprême le successeur de Pierre, prince des Apôtres, et elle doit subsister jusqu'à la consommation des siècles.

4. Objections.

8. *Première objection.* — Au dire des rationalistes, la doctrine chrétienne n'a rien d'original; elle n'est qu'une compilation, un arrangement, une transformation habile des doctrines dispersées dans les œuvres des anciens philosophes et dans les livres sacrés des autres religions. Il n'est pas un seul de ses dogmes, de ses préceptes, de ses rites, qu'on ne retrouve ailleurs. Dans la plupart des autres religions, on voit, comme dans le christianisme, des révélations, des miracles, des prophéties, des sauveurs du peuple, un péché originel, une chute de l'humanité, des processions, des pèlerinages, des encensements, des vêtements sacerdotaux, des prières exaucées, des ex-voto dans les temples, le culte des images, des ordres religieux, etc. La doctrine chrétienne est donc l'œuvre de l'esprit humain.

Réponse. — 1° La thèse rationaliste est contredite par l'histoire. Jésus-Christ, de l'aveu même des incrédules, n'avait fréquenté aucune école. Ses Apôtres n'ont jamais passé pour savants. En fait de philosophie et de religion, ils ne devaient pas, humainement parlant, s'élever au-dessus du niveau des gens du peuple. Dans leurs écrits, on ne voit aucune trace d'emprunt fait aux œuvres des philosophes ou aux livres sacrés des religions orientales. Les dogmes qu'ils prêchent, ils les appuient sur la seule autorité de Dieu, qui les a révélés, et proclament qu'ils sont un scandale pour les Juifs, une folie pour les Gentils. Si leur enseignement n'avait été qu'une innovation ou une reproduction plus pure de la sagesse antique, il n'aurait pas frappé les esprits par sa nouveauté, ni soulevé la haine et la colère des philosophes.

2° Si le christianisme n'est qu'un plagiat, on doit pouvoir indiquer les sources où ses fondateurs ont puisé. Sur cette question, point d'accord entre les incrédules. Le christianisme, d'après Jacolliot, n'est qu'une imitation du culte du dieu hindou Krishna. Suivant Émile Burnouf, Jésus-Christ aurait connu la doctrine de Zoroastre par l'intermédiaire des savants juifs. Havet ne voit dans le christianisme qu'un développement de l'hellénisme. Strauss, Baur, Renan, donnent la religion juive comme l'unique source de la religion chrétienne. Ces divergences entre rationalistes suffisent à montrer que leur assertion ne repose sur aucun fondement.

3° A supposer que le christianisme ne renferme rien qui ne soit ailleurs à l'état de fragments épars, il a fallu une main divine pour le choix

des matériaux, et en construire un édifice si merveilleux d'unité et d'harmonie.

4° Mais il est faux que les doctrines chrétiennes se rencontrent isolément, en leur intégrité et leur pureté, dans les œuvres des philosophes et dans les livres sacrés des autres religions.

On ne peut comparer à la Trinité chrétienne, ni la *triade* de Platon, ni la *trimourti* de l'Inde. On ne peut mettre sur le même pied l'Incarnation du Fils de Dieu et les incarnations indiennes. On ne trouve nulle part ailleurs que dans le christianisme la doctrine relative à la grâce et aux sacrements qui la confèrent. Entre la morale stoïcienne, dont on la dit dérivée, et la morale chrétienne, il y a des différences radicales. La première fait abstraction de Dieu et n'a aucune sanction; elle ne renferme point le précepte de la charité envers Dieu et envers les hommes; elle est entachée d'orgueil, d'égoïsme, de dureté, d'insensibilité; elle a été à peu près stérile, tandis que la morale chrétienne a régénéré le monde.

5° L'argument tiré des ressemblances entre la doctrine chrétienne et les autres religions aurait quelque valeur, si cette doctrine se trouvait semblable de tous points, ou du moins dans ses parties essentielles et principales, à quelque autre religion. Mais il y a, dans le christianisme, deux éléments originaux qui lui sont exclusivement propres : 1° les faits historiques, que nous avons exposés et qui sont la marque indubitable de l'intervention divine; 2° les dogmes surnaturels, que Dieu seul a pu révéler à l'humanité. A ce double point de vue, le christianisme est incomparable.

Les ressemblances qu'on invoque sont isolées et partielles; elles ne sont souvent que de simples analogies. On peut du reste les expliquer par plusieurs causes : 1° par la révélation primitive, dont les principaux dogmes se sont conservés plus ou moins altérés chez divers peuples; 2° par la dispersion des Juifs, dont les doctrines ont pu être connues des nations au milieu desquelles ils habitaient; 3° par l'exercice de la raison qui, avec le secours de la divine Providence, s'est élevée à un grand nombre de vérités de la religion naturelle, comme l'attestent les écrits des philosophes; 4° par les instincts naturels qui portent l'homme à manifester ses sentiments religieux par des cérémonies, des processions, des pèlerinages, etc.; 5° par des emprunts analogues, et souvent plus importants, que d'autres religions, comme le mahométisme et le bouddhisme moderne, ont faits au christianisme.

Loin donc d'infirmer la valeur transcendante du christianisme, les ressemblances qu'on allègue contre lui prouvent au contraire en faveur de sa vérité. Si, en effet, la doctrine chrétienne est vraiment révélée, elle doit contenir la vérité religieuse totale, et par conséquent tout ce qu'il y a de vrai, de beau et de bien dans tous les systèmes philosophiques et dans toutes les autres religions.

9. *Deuxième objection.* — Il est incontestable que la religion chrétienne est née de la religion juive. Elle n'a donc point le caractère d'originalité qu'on veut lui attribuer.

Réponse. — Assurément, la religion chrétienne se relie à la religion mosaïque, comme celle-ci à la religion primitive. Mais l'identité essentielle qui existe entre le mosaïsme et le christianisme n'empêche point que celui-ci, comme nous l'avons établi (p. 307), ne soit empreint d'un caractère de puissante et surhumaine originalité. La révélation chrétienne manifeste clairement et d'une manière précise les dogmes que la révélation mosaïque enveloppait d'ombres mystérieuses; ce qui était promis, annoncé et figuré, elle le montre accompli et réalisé; elle remplace les rites symboliques par des rites efficaces; elle complète la morale, la perfectionne et lui donne une plus large application. Le mosaïsme n'était qu'une religion locale et temporaire; le christianisme est la religion universelle et perpétuelle.

Ajoutons qu'à l'époque où apparut le christianisme, les pharisiens et les sadducéens avaient gravement altéré, sur un grand nombre de points, la doctrine mosaïque. Si Jésus-Christ n'avait pas eu une mission divine, s'il n'était pas Dieu, il n'aurait point totalement échappé aux préjugés et aux erreurs de ses contemporains.

10. *Troisième objection.* — La doctrine chrétienne n'est point d'une seule venue; elle s'est accrue successivement, le long des siècles, de nouveaux dogmes par les définitions des papes et des conciles : on ne doit donc pas la considérer comme l'œuvre de Jésus-Christ.

Réponse. — Les définitions des conciles et des papes ne sont point des dogmes nouveaux, mais des formules qui mettent en lumière et précisent les dogmes antiques contenus dans les saintes Écritures et les traditions apostoliques : *Nihil innovetur, nisi quod traditum est*[a], est la maxime de l'Église.

ARTICLE II. — LA DOCTRINE DE JÉSUS-CHRIST COMBLE LES DÉSIRS DE L'HOMME

1. La doctrine de Jésus-Christ répond aux besoins et aux aspirations de l'intelligence humaine.

11. L'enseignement chrétien répond admirablement à tous les besoins et à toutes les aspirations de l'intelligence humaine par sa *plénitude*, son *harmonie* et sa *clarté*.

Plénitude de l'enseignement chrétien.

12. Grâce à l'enseignement chrétien, nous possédons la vérité pleine et entière sur les choses qu'il nous importe le plus de savoir ici-bas. Non seulement il renferme, sans mélange d'erreur,

[a] « On ne doit rien innover, mais s'en tenir à ce qui a été reçu de la tradition. »

UNIVERSIDAD PONTIFICIA COMILLAS
COLECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

toutes les vérités de la religion naturelle, il y ajoute, par la révélation des mystères, tout ce que nous pouvons désirer connaître, dans l'état d'épreuve, sur Dieu, sur l'homme et sur le monde.

13. Le dogme de la *sainte Trinité* nous fait pénétrer dans la nature de Dieu et nous apprend quelle est son action, sa vie. Le Dieu que conçoit la raison du philosophe est un être solitaire, vivant sans société, sans relation. Le Dieu du christianisme n'a pas ces imperfections; la foi nous révèle l'activité infinie qui féconde l'essence divine. Intelligence infiniment agissante, Dieu s'exprime et se manifeste à lui-même par son Verbe, parfaite ressemblance de son principe, Fils par conséquent. Le Père aime d'un amour infini le Fils de son intelligence, son image vivante et subsistante; le Fils aime son Père d'un amour également infini. Cet amour mutuel, ce don qu'ils se font l'un à l'autre, ce lien qui les unit, c'est l'Esprit-Saint, véritable personne, comme le Père et le Fils.

14. Le dogme de la *création*, ignoré des anciens, nous fait connaître les vrais rapports de Dieu et du monde, et délivre le croyant des funestes erreurs du panthéisme et du dualisme, dans lesquelles a si souvent sombré la raison humaine.

15. Le dogme du *péché originel*, en nous apprenant que les maux de la vie présente ne sont pas l'œuvre du Créateur, mais l'œuvre du premier homme, qui n'a pas su garder la grâce sanctifiante et les privilèges extraordinaires dont il avait été comblé, nous donne une magnifique idée de la libéralité divine. Dieu aurait pu absolument créer l'homme, dès le principe, tel qu'il naît aujourd'hui, sujet à l'ignorance et à l'erreur, obligé de réprimer les révoltes de la chair, passible et mortel. Dans son infinie bonté, il l'éleva à l'état surnaturel et lui donna une nature intègre. L'état misérable dans lequel nous naissons depuis Adam a pour cause unique sa désobéissance. En même temps qu'il manifeste l'ineffable bonté de Dieu dans son plan primitif, le dogme du péché originel nous impose la croyance à l'unité de la race humaine, à la fraternité universelle, qui est le fondement de la morale sociale. *Comme c'est par le péché d'un seul que tous les hommes sont tombés dans la condamnation, c'est aussi par la justice d'un seul que tous les hommes reçoivent la justification de la vie*[1].

[1] Rom., v, 18.

16. Le dogme de l'*Incarnation* est une admirable manifestation des attributs de Dieu : 1° de sa *puissance*, qui a réuni dans le Verbe fait chair les extrêmes les plus distants, l'infini et le fini, et a dompté la sagesse humaine par la folie de la croix; 2° de sa *sagesse*, qui, par l'union de la nature divine et de la nature humaine en la personne de son Fils, a comblé l'abîme infini qui existe entre lui et la créature, et a concilié sa miséricorde et sa justice par le rapprochement en Jésus-Christ de deux êtres ennemis, l'offensé et l'offenseur, pardonnant le péché comme Dieu et l'expiant comme homme; 3° sa *bonté*, qui a fait de l'homme le fils de Dieu par adoption, le frère de Jésus-Christ et le cohéritier de sa gloire éternelle; 4° sa *justice*, qui a été pleinement satisfaite par les œuvres expiatoires de l'Homme-Dieu, qui ont une valeur infinie.

17. Le dogme de la *Rédemption* nous donne la signification des sacrifices sanglants en usage chez les peuples de l'antiquité, et, en nous montrant en Jésus-Christ mort sur la croix le prêtre et la victime par excellence, nous témoigne l'excès de son amour et la valeur d'une âme rachetée du sang d'un Dieu.

18. Le dogme de la *grâce*, soit sanctifiante, soit actuelle, qui est le fruit de la Rédemption, nous enseigne que l'homme est réintégré dans l'état primitif de sainteté et de justice, et qu'il ne tient qu'à lui d'entrer en possession de la vie éternelle.

19. Les moyens par lesquels Dieu nous donne ordinairement sa grâce sont la prière et les sacrements. Ces moyens, particulièrement l'assistance à la messe et la réception de l'Eucharistie, constituent le culte chrétien, par lequel Dieu est adoré en esprit et en vérité.

20. La *prière* est le cri de l'âme vers Dieu pour lui demander son secours, pour lui dire qu'elle veut être sauvée. Par la prière, elle donne son consentement à l'œuvre de la Rédemption. Dieu lui-même nous sollicite à prier, il nous fait prier par son Esprit-Saint[1], et ainsi la prière est la grâce qu'il met à notre disposition pour obtenir toutes les grâces. Bien plus, le Sauveur a donné lui-même à son Église une formule de prière, qui est un chef-d'œuvre de simplicité et de profondeur, et résume dans un ordre parfait tout ce qu'il faut implorer de la bonté divine.

21. Les *sacrements* sont des signes sensibles institués par Jésus-Christ pour produire la grâce et nous sanctifier. Outre que ces

[1] Rom., VIII, 26-27.

signes font éclater la toute-puissance de Dieu, qui fait de la matière un instrument d'opérations surnaturelles, ils nous manifestent une profonde sagesse, car il y a une harmonie merveilleuse entre les sacrements et le plan divin : ils sont une image de Jésus-Christ, dont l'humanité sainte, sur la terre, était l'organe visible de la grâce invisible par laquelle il transformait les âmes; une image de l'Église, corps mystique de Jésus-Christ, instituée pour être la dispensatrice de la grâce du salut; et ils conviennent admirablement à la nature de l'homme, qui, étant un être à la fois spirituel et corporel, a besoin de signes sensibles pour être assuré des merveilleux effets de la grâce dans son âme. — Le nombre des sacrements manifeste aussi la sagesse divine. Il convenait qu'il y en eût sept pour être adaptés aux diverses phases et aux divers accidents de notre vie spirituelle, soit individuelle, soit sociale. Pour la vie individuelle, il faut : 1° naître à la vie de la grâce (Baptême); 2° croître et se fortifier dans la vie de la grâce (Confirmation); 3° alimenter cette vie (Eucharistie); 4° si elle est affaiblie ou détruite par le péché, avoir des moyens de guérison ou de résurrection (Pénitence); 5° en danger de mort, pouvoir faire disparaître les derniers restes du péché, et obtenir même la santé du corps, si elle est nécessaire ou utile au salut du malade (Extrême-Onction). Pour la vie sociale, il faut : 1° que la vie de la grâce soit propagée et entretenue par des chefs spirituels (Ordre); 2° que l'union de l'homme et de la femme, de qui doivent naître des enfants destinés à vivre de la vie de la grâce, soit bénie et sanctifiée (Mariage).

22. De tous les sacrements, le plus divin, celui qui est comme le cœur et l'âme de tout le culte religieux, est la sainte Eucharistie. On y voit se manifester avec un éclat particulier les perfections divines, et spécialement la puissance, la sagesse et la bonté de Dieu : 1° sa *puissance*, dans la transsubstantiation et les merveilles de l'état sacramentel dans lequel vit Jésus-Christ; 2° sa *sagesse :* la sainte Eucharistie implique la foi à toutes les vérités révélées, elle renferme en abrégé tout le Symbole, elle est comme un résumé de toute la théologie; 3° sa *bonté :* la sainte Eucharistie est, comme le dit saint Cyrille, le miracle de l'amour.

23. La sainte Eucharistie est aussi un *sacrifice*, le saint sacrifice de la messe, qui est le même que celui de la croix. Jésus-Christ, par le ministère du prêtre, offre sur l'autel, sous les espèces du pain et du vin, son corps et son sang pour les

vivants et pour les morts, afin de rendre à Dieu un hommage infini d'adoration, de remerciement, d'impétration et d'expiation.

24. La grâce que Jésus-Christ nous a méritée, et que nous recevons par la prière et par les sacrements, est le germe de la *vie éternelle*, où les serviteurs de Dieu verront à découvert sa beauté suprême et jouiront d'un bonheur qui dépasse toutes les conceptions. Le corps lui-même se lèvera de la poussière au dernier jour, et, uni de nouveau à l'âme, il revêtira l'incorruptibilité et l'immortalité. — Quant à ceux qui se seront obstinés dans le mal, ils seront éternellement privés de la vision de Dieu et auront à subir, dans toutes les puissances de leur être, des supplices inexprimables.

25. On voit, par cet exposé sommaire des principaux mystères du christianisme, combien la foi satisfait notre intelligence en lui révélant l'essence de Dieu, sa providence dans l'ordre surnaturel, la chute et la réhabilitation de l'homme, la dignité suréminente à laquelle l'élève la grâce, les merveilleux effets de la prière et des sacrements, le chemin qui mène à la vie éternelle et ce qui constitue cette vie bienheureuse.

Harmonie de l'enseignement chrétien.

26. L'enseignement chrétien forme un tout admirable où règne une parfaite unité. Tous les êtres dont il affirme l'existence sont unis entre eux par d'étroits rapports, et les vérités qu'il nous propose sont enchaînées par un lien indissoluble.

27. *Relation des êtres.* — La hiérarchie des êtres, dans le symbole catholique, embrasse Dieu, Notre-Seigneur Jésus-Christ, la bienheureuse Vierge Marie, les Anges, les hommes et le monde physique.

Dieu est le premier principe et la fin dernière de toutes choses. Tout vient de lui, tout se meut vers lui. Les relations qui constituent les trois personnes divines sont tellement harmonieuses, que ces trois personnes n'ont qu'une seule et même nature. Le Père a envoyé son Fils aux hommes, et le Père et le Fils leur envoient le Saint-Esprit.

Notre-Seigneur Jésus-Christ, l'Homme-Dieu, résume dans sa nature humaine toute la création, qu'il rattache ainsi à Dieu.

La *bienheureuse Vierge Marie* a des relations sublimes avec les trois personnes divines; avec Jésus-Christ, son Fils, dont elle a été la coopératrice dans l'œuvre de la Rédemption; avec les Anges, dont elle est la souveraine, et avec les hommes, dont elle est la mère.

Les *bons anges* sont les ministres et les messagers de Dieu; les *mauvais anges*, ou démons, coopèrent malgré eux au bien final et universel qui est la gloire de Dieu, le triomphe de Jésus-Christ et de son Église.

Les *hommes*, unis entre eux par la communauté d'origine, de nature et de destinée, doivent constituer le corps mystique de Jésus-Christ, c'est-à-dire l'Église, successivement militante, souffrante et triomphante. Ceux qui s'insurgent contre l'ordre divin sont forcés, comme les démons, de contribuer à l'établissement du règne de Dieu.

Le *monde physique*, par l'ordre admirable qui y règne, ne cesse de chanter la gloire du Créateur et nous invite à publier ses louanges. Dans ce vaste univers, c'est une humble planète, la terre, qui a été le théâtre des révélations divines, de prodiges sans nombre, de l'anéantissement du Verbe de Dieu, qui s'est fait obéissant jusqu'à la mort de la croix (n° 40). Elle achève ainsi le plan admirable dans lequel le christianisme nous présente, sans lacune, sans contradiction, les relations harmonieuses des êtres.

28. *Connexion des vérités chrétiennes.* — Il y a entre ces vérités un tel enchaînement, un tel accord, que la négation de l'une entraîne la négation des autres. Tel un édifice dont une pierre détachée ferait crouler l'édifice entier.

Accord entre les vérités dogmatiques. — Chaque dogme implique tous les autres, et tous se concentrent en un seul. Ainsi, par exemple, le dogme de la Rédemption présuppose les dogmes de la sainte Trinité, de l'Incarnation, du péché originel, de l'état d'innocence originelle, de l'Immaculée Conception; et de ce même dogme de la Rédemption découlent les autres mystères : la justification, la distribution de la grâce, les sacrements, l'institution et l'autorité de l'Église, la résurrection de la chair, la vie éternelle. Qu'on rejette l'un quelconque de ces dogmes, on tombe en plein rationalisme.

Accord entre les vérités dogmatiques et les vérités pratiques. — Il n'est pas un précepte de morale, un acte du culte qui ne soit fondé sur un dogme; et, réciproquement, il n'est pas un dogme qui n'impose un devoir à remplir.

Accord des vérités pratiques entre elles. — Tous les devoirs de l'homme peuvent se ramener à un seul : aimer Dieu pour lui-même et par-dessus tout, et aimer, en vue de Dieu, tout ce que Dieu aime lui-même, suivant le degré de perfection qu'il a donné à chaque chose. Ce principe si simple suffit à mettre en harmonie tous les devoirs de la vie chrétienne, à concilier la recherche des biens de l'âme avec celle des biens du corps, le respect de l'autorité avec l'amour de la liberté, etc.

29. Enfin, ce qu'on ne trouve en aucune autre religion, le christianisme a un *signe*, qui est le symbole frappant de sa merveilleuse unité. C'est le signe de la croix, qui résume toute sa doctrine, en rappelant au chrétien les principaux mystères et les vertus spéciales qu'il doit pratiquer.

Clarté de l'enseignement chrétien.

30. Qu'on le considère dans son objet ou dans sa forme, l'enseignement chrétien est d'une admirable clarté.

31. *Clarté dans l'objet de cet enseignement.* — En ce qui concerne les *vérités religieuses naturelles*, le christianisme les présente au croyant dans cette pleine et vive lumière qui dissipe toute incertitude et produit en lui une conviction inébranlable. Aussi arrive-t-il qu'à mesure qu'on s'éloigne de la foi catholique, ces vérités s'amoindrissent et finissent même par disparaître, pour faire place au panthéisme, à l'athéisme, au matérialisme et autres théories malsaines. — Quant aux *mystères*, s'ils sont au-dessus de la raison, jamais l'incrédulité n'a pu établir qu'ils sont contre la raison, qu'ils répugnent à ses principes, qu'ils renferment la plus légère contradiction.

Bien plus, nous pouvons avoir quelque intelligence des mystères par leur analogie avec les choses créées. — Ainsi notre âme nous offre une image frappante de la *très sainte Trinité*. « Nous distinguons dans la Trinité incréée, dit saint Thomas, le Verbe qui procède de Celui qui le parle, et l'Amour qui procède des deux. De même, nous voyons la créature raisonnable produire le verbe par l'intelligence et l'amour par la volonté. » Le reste de la création nous présente aussi de nombreux exemples de l'unité dans la triplicité : c'est l'être avec ses trois propriétés, l'unité, la vérité et la bonté; c'est l'univers avec les trois mondes spirituel, matériel et mixte; c'est le monde matériel avec ses trois

sortes d'êtres, les minéraux, les végétaux et les animaux; c'est l'espace avec ses trois dimensions, longueur, largeur et profondeur; c'est le temps avec ses trois instants, le passé, le présent et l'avenir; c'est le triangle, avec ses trois angles, ses trois côtés, ses trois sommets; c'est le cercle avec son centre, son rayon, sa circonférence; c'est le jugement avec ses trois termes, le sujet, le verbe et l'attribut; etc. — L'*Incarnation* a des analogies dans tous les corps de la nature, où l'unité de sujet résulte de l'union de substances diverses, et surtout dans l'homme; car, « de même que l'âme raisonnable et la chair c'est un seul homme, de même Dieu et l'homme c'est un seul Christ[1]. » — Le mystère du *péché originel* a son analogie : dans cette loi générale, en vertu de laquelle tout être vivant engendre un être qui lui est semblable; dans la loi de solidarité, qui fait que les organes d'un même corps, les membres d'une même famille, les citoyens d'une même nation, participent dans une certaine mesure des mêmes avantages et des mêmes inconvénients. — Le mystère de la *Rédemption* nous rend compte de l'application universelle du principe de substitution ou de réversion en vertu duquel l'innocent peut expier pour le coupable. C'est sur ce principe qu'était fondée la pratique universelle des immolations sanglantes. La mort volontaire de l'Homme-Dieu sur la croix pour le salut des hommes éclaire l'historien sur la signification de ces sacrifices d'animaux qui nous paraissent aujourd'hui si étranges. — Le mystère de la *déification de l'âme par la grâce sanctifiante* trouve de nombreuses analogies dans la nature[2]; il explique l'aspiration de l'humanité à s'unir à Dieu, aspiration qui portait les païens à diviniser la nature. — Le mystère de la *sainte Eucharistie* révèle de nombreuses propriétés de la matière, dont plusieurs sont justifiées par les découvertes de la science.

32. *Clarté dans la forme de l'enseignement chrétien.* — Les vérités chrétiennes, malgré leur sublimité et leur profondeur, sont proposées en des termes si clairs et si intelligibles, qu'il n'est personne, si simple et si ignorant soit-il, qui ne puisse sans peine les saisir et les retenir, suffisamment du moins, pour régler sur elles sa conduite et tendre sûrement à sa fin dernière. « C'est, suivant le mot de Bossuet, du lait pour les enfants et, tout ensemble, du pain pour les forts. »

[1] *Symbole de saint Athanase.* — [2] Voir Ire partie, p. 120.

C'est par voie d'autorité qu'enseigne l'Église de Jésus-Christ. Ce mode d'enseignement, si bien approprié à la nature humaine, explique la promptitude, la facilité avec lesquelles le chrétien reçoit dès son enfance la lumière de la foi, et aussi la pleine certitude dans laquelle son esprit se repose au sein de cette claire lumière, l'Église catholique étant infaillible, comme nous l'établirons plus tard[1].

Objections contre l'enseignement chrétien.

33. *Objection générale.* — On ne peut dire que la doctrine chrétienne réponde aux besoins et aux aspirations de l'intelligence humaine. A toutes les époques, elle a été repoussée par un grand nombre de savants. Plus on l'examine avec liberté et indépendance d'esprit, plus on la trouve déraisonnable et en désaccord avec les progrès actuels des sciences. En soumettant les esprits au joug d'une autorité inflexible, elle comprime l'activité et le développement des facultés intellectuelles.

Réponse. — La liste serait longue des savants de premier ordre que le christianisme, aujourd'hui comme autrefois, peut revendiquer comme siens[a]. Les lettrés ou les sophistes qui l'ont attaqué ne lui ont opposé que des théories obscures, contradictoires et absurdes, favorisant la licence des mœurs. — Plus on scrute la doctrine chrétienne, en apportant dans cette étude les dispositions que demande la méditation des mystères, c'est-à-dire la piété et la sobriété, et non cette fausse indépendance de l'esprit qu'inspire l'orgueil, plus l'intelligence, ravie de ses beautés, s'y agrandit, s'y élève et atteint cette puissance que nous admirons dans les Augustin, les Thomas d'Aquin, les Bossuet. — Il est faux que l'enseignement de l'Église ait eu à subir la moindre atteinte des progrès de la science, dans les temps modernes. Loin de contredire la foi, la vraie science la confirme et lui concilie les savants qui ont le cœur droit. — Posé le principe de l'infaillibilité doctrinale, l'activité intellectuelle, heureusement contenue dans les limites du vrai, trouve dans l'autorité de l'Église, non une entrave, mais un frein salutaire, qui l'empêche de s'égarer, sans lui ôter son libre exercice dans une foule de questions, qui sont laissées à la dispute des hommes. .

[a] « Je suis chrétien, dit Cauchy, c'est-à-dire que je crois à la divinité de Jésus-Christ, avec Tycho-Brahé, Copernic, Descartes, Newton, Fermat, Leibniz, Pascal, Grimaldi, Euler, Guldin, Boscovich, Gerdil, avec tous les grands astronomes, tous les grands physiciens, tous les grands géomètres des siècles passés. Je suis même catholique, avec la plupart d'entre eux, et si l'on m'en demandait la raison, je la donnerais volontiers. On verrait que mes convictions sont le résultat, non de préjugés de naissance, mais d'un examen approfondi. »

[1] Voir IIIe partie, ch. III, § 4, p. 395.

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

Objections contre la sainte Trinité.

31. *Première objection.* — Il est contradictoire qu'*un* fasse *trois*, que *trois* fassent *un*. Si chacune des trois personnes de la Trinité divine est Dieu, il y a trois dieux, non un seul Dieu.

Réponse. — La contradiction existerait, si nous disions que *un* et *trois* affectent le même terme; mais *un* se rapporte à la nature, et *trois* aux personnes [a]. Un Dieu en trois personnes, ce n'est pas un et trois, c'est un dans trois; trois personnes en Dieu, ce n'est pas trois et un, c'est trois dans un. Ce n'est point à l'addition, mais à la multiplication qu'il faut comparer le mystère de la sainte Trinité. Si, en addition, l'unité prise trois fois comme partie donne un tout qui est trois, en multiplication, l'unité, prise trois fois comme facteur, donne un tout ou produit qui est un $(1 \times 1 \times 1 = 1)$ [1]. Ainsi la nature divine se multiplie trois fois, en sorte qu'il n'y a qu'un seul Dieu.

35. *Deuxième objection.* — La pluralité des personnes divines ne se concilie pas avec la simplicité de Dieu.

Réponse. — Les personnes divines ne sont pas des parties de la Divinité; chacune est toute la nature divine; par conséquent, il n'y a pas en Dieu de composition réelle.

Objections contre l'Incarnation.

36. *Première objection.* — L'abîme immense qui existe entre le fini et l'infini s'oppose à l'union de la nature humaine et de la nature divine en l'unité de personne.

Réponse. — La création du monde prouve que cet abîme n'est pas infranchissable. Par la création, des existences finies participent, à un certain degré, de l'Être infini; la nature humaine peut donc, par l'Incarnation, participer au suprême degré de la personnalité du Verbe.

37. *Deuxième objection.* — L'Incarnation répugne à la nature divine. Si Dieu se faisait homme, il se dépouillerait de ses attributs pour revêtir les imperfections de la nature humaine.

Réponse. — Le Verbe de Dieu, en s'incarnant, n'a pas converti sa nature divine en la nature humaine, ni celle-ci en la sienne. Il n'a rien perdu de sa grandeur; il est demeuré en lui-même éternel et immense, absolument simple et immuable. Pour s'être rendu visible, il n'a pas cessé d'être dans le sein de son Père, sans subir aucune altération; de même

---

[a] C'est ainsi qu'il n'y a point de contradiction à affirmer la pluralité des personnes humaines dans l'unité de la nature humaine; ni dans l'unité de l'âme humaine, cette sorte de trinité formée par le principe générateur de l'intelligence, par l'intelligence elle-même et par la volonté.

[1] Le Père Gratry, *la Philosophie du Credo.*

que notre pensée, qui est notre verbe, notre parole intérieure, demeure dans notre esprit et ne change point de nature, lorsqu'elle s'incarne dans la voix et s'unit aux mots matériels.

38. *Troisième objection.* — L'Incarnation répugne à la nature humaine. En Jésus-Christ, en effet, cette nature n'est pas proprement personnelle, puisqu'elle subsiste dans la personne du Verbe. Or, sans sa personnalité propre, la nature humaine n'a ni son essence ni sa perfection.

Réponse. — Ce qui fait l'essence de l'homme, ce n'est pas sa personnalité, c'est sa nature spirituelle et corporelle. Jésus-Christ est donc vraiment homme, et la nature humaine en lui est d'autant plus parfaite, qu'elle est complétée par une personnalité divine, qu'elle a un *moi* divin.

39. *Quatrième objection.* — La doctrine chrétienne de l'Incarnation mène à l'idolâtrie; car rendre un culte à l'humanité de Jésus-Christ, à son âme, à son corps, à son cœur, à son sang, à ses plaies, est un culte idolâtrique.

Réponse. — Ce n'est pas à l'humanité de Jésus-Christ prise à part qu'on rend un culte d'adoration, mais à l'humanité inséparablement unie à la personne du Verbe, à l'humanité d'un Dieu.

40. *Cinquième objection.* — Dans ce vaste ensemble de l'univers, où tous les globes sont peuplés d'êtres bien supérieurs à l'homme, la terre ne fait pas même la figure d'un grain de sable. Quelle incroyable fatuité ou quelle faiblesse d'esprit, de croire que notre misérable planète soit devenue par l'Incarnation comme le chef-lieu et le centre de l'opération divine!

Réponse. — La pluralité des mondes n'est qu'une hypothèse non vérifiée; et, fût-elle vérifiée, on n'en peut rien conclure contre le dogme de l'Incarnation, dont la foi nous donne une absolue certitude. Nous ne savons pas s'il y a des pécheurs ailleurs que sur la terre; et s'il y en a, pourquoi le Fils de Dieu, qui a voulu naître et vivre dans la pauvreté et s'humilier jusqu'à la mort de la croix, n'aurait-il pas choisi pour accomplir sa mission de Rédempteur universel ce qu'on appelle notre misérable planète?

Objections contre la Rédemption.

41. *Première objection.* — La raison ne peut admettre que Jésus-Christ, l'innocence même, ait été puni par Dieu, à la place des hommes pécheurs.

Réponse. — La mort de Jésus-Christ n'a pas été une punition, mais un sacrifice volontaire. Dieu a permis le crime des Juifs, pour que ce sacrifice s'accomplît.

42. *Deuxième objection.* — La culpabilité de l'homme n'étant pas infinie, il n'était pas nécessaire que le Fils de Dieu s'incarnât pour expier le péché.

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN ® DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

Réponse. — Le péché, dans son objet, a une malice infinie, puisqu'il offense Dieu, qui est infini. Pour que la satisfaction fût complète, il fallait que le médiateur de la réconciliation fût égal à Dieu.

43. *Troisième objection.* — La mort du Fils de Dieu n'était pas nécessaire, puisque, d'après les théologiens, il pouvait expier tous les péchés et nous mériter toutes les grâces par un seul acte de vertu, qui avait une valeur infinie.

Réponse. — Assurément; mais on ne peut rien conclure de là contre la doctrine catholique. Jésus-Christ a voulu sauver les hommes en mourant sur la croix. La surabondance de l'expiation fait ressortir davantage la malice du péché et l'excès de la charité divine.

44. *Quatrième objection.* — Si la justice de Dieu a obtenu satisfaction complète pour le péché, sa miséricorde n'a pas eu lieu de s'exercer.

Réponse. — Dieu aurait pu laisser le genre humain dans son état misérable; il a donc été miséricordieux, tout en exigeant une satisfaction complète.

45. *Cinquième objection.* — Si la mort de Jésus-Christ a expié tous les péchés, il s'ensuit que les hommes, n'ayant plus rien à craindre de la justice de Dieu, peuvent se livrer impunément au mal.

Réponse. — Jésus-Christ par sa mort a mérité à tous les hommes le pardon de leurs péchés, mais à la condition qu'ils conforment leur vie à la loi évangélique.

46. *Sixième objection.* — D'après la doctrine catholique, le salut des hommes dépend de leurs bonnes œuvres, et en même temps il est l'effet de la seule Rédemption de Jésus-Christ.

Réponse. — Le salut des hommes est l'effet de la seule Rédemption, en ce sens qu'ils ne peuvent obtenir la rémission de leurs péchés et devenir les héritiers du ciel que par les mérites de Jésus-Christ; mais non en ce sens qu'ils peuvent se sauver sans faire de bonnes œuvres, basées sur ses mérites. Il est juste que la vie éternelle, en même temps qu'elle est un don gratuit, soit la récompense du bon usage de notre liberté. Ainsi, la nécessité de notre coopération dans l'œuvre du salut se concilie avec l'efficacité infinie de la Rédemption.

47. *Septième objection.* — La Rédemption, si elle est efficace, devrait délivrer l'homme de la mort et du mal, qui sont le résultat du péché.

Réponse. — Pour que la Rédemption soit efficace, il faut qu'elle nous délivre du péché et de la mort éternelle, et non des conséquences du péché originel.

48. *Huitième objection.* — Suivant saint Paul, Jésus-Christ intercède pour nous au ciel [1]. Par conséquent, sa mort n'a pas produit le résultat que suppose la doctrine catholique.

[1] Hébr., VII, 25.

Réponse. — Jésus-Christ, Rédempteur et Prêtre pour l'éternité, continue au ciel, en tant qu'homme, son rôle d'intercesseur auprès de Dieu. Mais son intercession, loin d'impliquer l'insuffisance de la Rédemption, la met au contraire en lumière, puisqu'elle tire toute sa force du mérite infini de sa mort sur la croix.

Objections contre les sacrements.

49. *Objection générale.* — D'après la doctrine chrétienne, les sacrements sont des signes sensibles qui produisent la grâce. Mais il n'y a point de proportion entre ces moyens naturels et matériels et le résultat qu'on dit être obtenu, savoir la transformation surnaturelle de l'âme humaine.

Réponse. — Les sacrements ne sont que les causes instrumentales de cette transformation, Dieu en est la cause efficiente. L'efficacité instrumentale des sacrements, produisant la grâce sous l'action principale de Dieu, n'est pas plus étonnante que celle du cerveau dans les opérations de l'âme, que celle du pinceau dans le chef-d'œuvre que l'artiste reproduit sur la toile. On pourrait se demander aussi quelle proportion existe entre la matière cérébrale et les fonctions de l'entendement et de la liberté, entre le génie de l'artiste et le pinceau qu'il manie, entre le pinceau et les idées et les sentiments qu'exprime la peinture. Si donc les choses matérielles sont si efficaces, pourquoi les sacrements ne seraient-ils pas, sous l'action de la toute-puissance divine, des instruments de transformation surnaturelle?

50. *Objection contre le baptême.* — Si ce sacrement est nécessaire pour le salut, un nombre incalculable d'enfants à qui il aura été impossible de le recevoir sera exclu de la félicité éternelle. Ne répugne-t-il pas que Dieu ait attaché la grâce de la régénération à une condition qu'il n'est pas possible à tous de remplir?

Réponse. — Le monde de la grâce, comme le monde de la nature, est soumis à des lois générales : le miracle y est l'exception; il présente des inégalités en vue de la beauté de l'ensemble; Dieu y emploie les hommes à l'œuvre de la sanctification des hommes. De cet ordre, établi par la sagesse divine, il résulte que, par suite d'accidents ou d'obstacles que Dieu ne saurait empêcher qu'en multipliant les miracles, beaucoup d'enfants sont privés de la grâce de la régénération. Mais Dieu n'est point injuste à leur égard, puisque la vision béatifique est un don gratuit. Si le péché originel les condamne à ne point voir Dieu, ils jouissent dans l'autre vie d'un bonheur naturel.

51. *Objection contre la sainte Eucharistie.* — La présence réelle de Jésus-Christ sous les espèces du pain et du vin répugne à la raison, car elle contredit les lois qui régissent la nature.

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN
DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

Réponse. — Pour incompréhensible qu'il soit, le mystère de la présence réelle n'implique aucune impossibilité. Le corps de Jésus-Christ sous les saintes espèces est dans un état miraculeux : il y est en tant que substance et à l'état de substance, sans étendue externe, affranchi des lois de la quantité et de l'espace qui régissent les corps dans l'état naturel, doué par conséquent d'une présence quasi spirituelle. Pour prouver que cette manière d'être est impossible, il faudrait connaître et la matière et ce que peut sur elle la toute-puissance de Dieu. Or il n'y a pas de savant qui n'avoue sur ces points sa profonde ignorance. D'ailleurs, si la présence réelle était une chose absurde, il faudrait expliquer comment l'absurde a rencontré des croyants tels que Descartes, Pascal, Leibniz, et d'autres grands hommes des temps passés et de notre âge, qui ont apporté à l'Eucharistie la soumission de leur esprit et l'adoration de leur cœur; comment l'absurde a donné aux martyrs la force de résister aux persécutions, et a fait pratiquer, à toutes les époques, tant de vertus extraordinaires.

Objections contre l'enfer

52. *Première objection.* — Ce dogme révolte le sens humain et contredit les attributs de Dieu.

Réponse. — S'il en était ainsi, on ne retrouverait pas la croyance à l'éternité des peines dans les traditions de tous les peuples, et surtout on ne la verrait point affirmée par les génies les plus éminents de l'antiquité païenne et du christianisme.

53. *Deuxième objection.* — La peine éternelle est incompatible avec la bonté et la miséricorde de Dieu.

Réponse. — Il est juste que celui qui ne veut point de Dieu, qui se détourne à jamais de lui par l'impénitence finale, soit éternellement condamné à ne point le voir. Ce n'est pas Dieu qui damne l'homme, c'est l'homme lui-même qui se damne, en repoussant les moyens de sanctification que Dieu lui offre. Invoquer contre la damnation éternelle la bonté et la miséricorde de Dieu, c'est oublier que ces attributs s'identifient avec sa sainteté et sa justice : sa sainteté, qui lui fait haïr infiniment le péché; sa justice, qui le lui fait punir infiniment, c'est-à-dire éternellement.

54. *Troisième objection.* — Il y a injustice à punir un péché d'un moment par une éternité de supplices.

Réponse. — Le péché du damné peut n'avoir duré qu'un instant; mais, comme il a refusé de revenir à Dieu par le repentir, il s'est constitué dans un état perpétuel de révolte, qui appelle un châtiment perpétuel. En outre, s'il avait vécu éternellement ici-bas, il se serait éternellement obstiné dans le mal; son péché, dans son intention, étant éternel, il est juste qu'il soit éternellement puni. — Rien n'exige qu'il y ait proportion entre la durée de la faute et celle du châtiment. Ne voit-on pas la justice humaine condamner le crime commis dans un instant, par la prison perpétuelle ou par la peine de mort?

55. *Quatrième objection.* — Une peine temporelle d'une longue durée serait suffisante à expier les plus grands crimes.

Réponse. — Elle serait une sanction insuffisante de la loi divine : sachant que l'enfer doit finir un jour, l'homme pervers n'en aurait aucun souci et passerait sa vie à mépriser Dieu. La sagesse divine serait au-dessous de la sagesse humaine; car les législateurs de la terre, pour faire observer les lois les plus graves, n'hésitent pas à punir de mort ceux qui les violent.

56. *Cinquième objection.* — Toute loi afflictive a pour but la correction du coupable. Or une pénalité éternelle exclut ce but. L'éternité des peines est donc contraire à la sagesse divine.

Réponse. — La correction du coupable n'est qu'un but secondaire de la pénalité. Le but principal est le maintien de l'ordre. Le pécheur qui meurt dans l'impénitence finale étant incorrigible, Dieu, en le punissant, ne peut se proposer sa correction. S'il l'introduisait au ciel sans conversion, non seulement il serait contraint de s'unir à une âme souillée et de voir braver impunément sa justice, mais il se nierait lui-même, en supprimant toute différence entre le bien et le mal; car, si l'enfer n'est pas éternel, le pécheur reçoit une récompense éternelle aussi bien que le juste. Le même but est atteint, que l'on soit vertueux ou vicieux : ce qui implique l'identité du bien et du mal, et par conséquent la négation de Dieu.

57. *Sixième objection.* — Le temps de l'épreuve actuelle ne suffit pas pour le salut. Il convient donc que Dieu soumette le pécheur, après cette vie, à une nouvelle épreuve dans laquelle il se convertira.

Réponse. — C'est précisément parce que le temps de l'épreuve actuelle est court et incertain, qu'on doit toujours être prêt à paraître devant le Juge suprême. Il n'est pas nécessaire d'ailleurs que la vie soit plus longue pour faire son salut. Un moment suffit à une conversion sincère. Le damné qui se plaindrait de n'avoir pas eu le temps de se réconcilier avec Dieu ne serait pas moins ridicule qu'un criminel alléguant pour excuse devant ses juges qu'il n'a pas eu le temps d'être honnête. — Si Dieu devait au pécheur un second temps d'épreuve, pourquoi pas un troisième, un quatrième, une série indéfinie? Dans chacune de ces épreuves successives, il serait loisible au pécheur de se moquer indéfiniment de la justice divine. Et puis, dans l'état d'épreuve, l'âme n'a-t-elle pas besoin de son corps? Lorsque la mort la surprend dans l'impénitence, ne demeure-t-elle pas fixée obstinément dans le mal, en sorte que toute conversion soit désormais impossible? — D'ailleurs, la possibilité d'une conversion après la mort enlèverait toute efficacité à la sanction de la loi divine. On vivrait sans crainte de Dieu, dans la pensée qu'après la mort on songerait à faire sérieusement son salut.

58. *Septième objection.* — Plutôt que de le laisser souffrir éternellement, Dieu ne doit-il pas à sa bonté de détruire le coupable?

Réponse. — La bonté de Dieu ne peut être en contradiction avec la fin qu'il s'est proposée en créant l'homme. Il l'a créé pour être éternellement glorifié par lui. Si l'homme ne le glorifie point par la soumission volontaire à sa loi et par le bonheur que procure cette soumission, il faut qu'il rende hommage à sa souveraineté en subissant les rigueurs de sa justice. Admettre que Dieu doit anéantir l'âme coupable pour ne pas la livrer au supplice qu'elle mérite, c'est donner à la créature le moyen, si elle veut, d'empêcher la réalisation de la fin dernière de sa création, c'est lui reconnaître le pouvoir de triompher de son Créateur. — En outre, dans cette hypothèse de l'anéantissement du coupable, la sanction de la loi divine ne serait ni efficace ni proportionnelle; elle ne serait pas efficace, car l'idée de l'anéantissement ne suffit pas à maintenir l'homme dans le devoir; elle ne serait pas proportionnelle, car tous les crimes auraient la même conséquence et le même châtiment, puisque l'anéantissement ne comporte pas de degrés.

59. *Huitième objection.* — L'éternité de l'enfer nous ôte toute tranquillité en cette vie par l'épouvante qu'elle nous cause, et, dans le ciel, elle altère le bonheur des élus à la pensée que leurs proches, leurs amis, sont en proie à d'indicibles tourments.

Réponse. — Il est malheureusement d'expérience que la terreur inspirée par la crainte de l'enfer exerce trop peu d'influence sur le cœur humain. Quant au bienheureux, l'amour terrestre ayant fait place en lui à l'amour céleste, il est incapable d'aimer ceux qui se sont détournés de Dieu pour jamais; et ses joies ineffables ne peuvent être mêlées d'aucune amertume.

60. *Neuvième objection.* — Il répugne que Dieu crée des êtres dont il prévoit la damnation éternelle.

Réponse. — Cette prévision, provenant uniquement de la perversité de la nature, loin d'être opposée à la bonté de Dieu, la met au contraire en lumière; car sa bonté triomphe pour ainsi dire de la prescience, lorsqu'il ne refuse pas d'appeler à l'existence et de combler de ses bienfaits ceux qui en abusent. Si la faute future empêchait de créer par bonté, la malice prévaudrait contre le bien, le mal vaincrait la bonté de Dieu.

61. *Dixième objection.* — Dieu, qui est tout-puissant, pourrait empêcher l'abus de la liberté, et faire que tous parvinssent finalement au bonheur éternel.

Réponse. — Il ne sert de rien d'invoquer ici la puissance de Dieu. S'il permet le péché et la damnation éternelle des pécheurs impénitents, c'est qu'il a des raisons de le faire. Le dogme de l'éternité des peines est assurément un profond mystère; mais aucun argument solide ne démontre qu'il y ait contradiction entre cet article de notre foi et les principes de la raison.

2. La doctrine de Jésus-Christ répond aux besoins et aux aspirations du cœur humain.

62. Le cœur de l'homme a besoin de paix et de consolation; il désire vivre fraternellement avec les autres créatures raisonnables; il aspire à s'unir à Dieu comme au principe de son bonheur. Or, à ce triple point de vue, la pratique de la doctrine chrétienne lui donne une entière satisfaction.

63. *La paix et la consolation dans le christianisme.* — La paix avec soi-même a pour condition indispensable la discipline des passions. Ce qui tourmente l'homme, c'est l'amour désordonné de tout ce qui flatte sa nature sensible, et la crainte exagérée de tout ce qui la contrarie. Le christianisme, en nous faisant connaître avec une certitude absolue la vanité des biens terrestres et l'infinie valeur des biens surnaturels, et surtout en mettant à notre disposition les moyens efficaces de modérer les désirs, procure à notre âme le calme et la tranquillité.

Le mal, ici-bas, assiège l'homme de toutes parts : mal de la douleur, mal du péché. Quelle est l'origine du mal? Quel en est le remède? On chercherait en vain, en dehors du christianisme, une réponse à ces questions. En expliquant le mal par le péché, et en nous montrant dans le mal le châtiment du péché, ainsi qu'une source abondante de biens spirituels et de mérites pour le ciel, la doctrine chrétienne fait accepter la douleur avec patience et résignation, et la fait même rechercher avec joie, en union avec Jésus-Christ souffrant et mourant pour nous[a]; elle remplit ainsi l'âme des plus douces consolations. — Quant au péché, première cause du mal, le christianisme donne au pécheur repentant l'assurance qu'il en obtiendra le pardon au tribunal de la pénitence.

64. *La fraternité dans le christianisme.* — Aimer, être aimé est le désir fondamental du cœur humain. Or le christianisme est essentiellement une religion d'amour. Par le dogme de la communion des saints, il nous enseigne que toutes les créatures raisonnables ne forment qu'une même famille, dont Dieu est le Père, dont la Reine et la Mère est la très douce et glorieuse

---

[a] Vous qui pleurez, venez à ce Dieu, car il pleure;
Vous qui souffrez, venez à lui, car il guérit;
Vous qui tremblez, venez à lui, car il sourit;
Vous qui passez, venez à lui, car il demeure.
(Victor Hugo, *Contemplations.*)

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN © DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

Vierge Marie. Le commandement nouveau que Jésus donne à ses disciples est de s'aimer les uns les autres; ils ne doivent être qu'un cœur et qu'une âme. Quelle source de joie ici-bas pour ceux qui pratiquent la charité chrétienne!

65. *L'union avec Dieu dans le christianisme.* — Il y a au fond de notre âme une aspiration incessante vers le vrai, le beau et le bien, aspiration qui n'est autre chose que le désir de nous unir à Dieu. Mais cette union ne peut se réaliser qu'à la condition que Dieu s'abaisse jusqu'à nous, et que, par le secours de sa grâce, il nous élève jusqu'à lui. Dans presque toutes les religions païennes, la forme humaine dont on revêt les dieux indique la croyance à un abaissement de la Divinité vers l'homme, à un commencement de déification; mais on ne voit pas que l'idée d'un secours céleste, absolument nécessaire pour opérer cette déification, ait été familière aux païens. Ce n'est que dans le christianisme que s'est parfaitement réalisé et l'abaissement de Dieu vers l'homme et l'élévation de l'homme vers Dieu; en un mot, la parfaite union de Dieu et de l'homme, par l'Incarnation du Verbe, par la grâce sanctifiante qui nous rend participants de la nature divine, par la sainte Eucharistie, qui est le gage de la vie éternelle et de la résurrection de la chair.

Objection.

66. *Objection.* — Dans le christianisme, il n'est parlé que de mortification et de pénitence; il faut opérer son salut avec crainte et tremblement; personne ne sait s'il est digne d'amour ou de haine; un jugement terrible nous attend, et le pécheur doit être puni par une éternité de supplices. Une doctrine si effrayante ne peut procurer à l'homme le repos et la tranquillité.

Réponse. — Ce n'est pas seulement la foi chrétienne, mais la raison elle-même, consultée en dehors des passions, qui nous donne ces enseignements. Mais le christianisme, loin d'aggraver ce qu'ils ont d'austère et de terrible, les adoucit par ses mystères mêmes, qui font ressortir avec tant d'éclat la bonté et la miséricorde de Dieu.

3. La doctrine de Jésus-Christ répond aux besoins et aux aspirations de la volonté humaine.

67. La volonté humaine, pour réaliser sa fin, qui est le bien moral, a besoin : 1° de règles de conduite sûres et parfaites; 2° de puissants stimulants; 3° de dispositions qui lui facilitent

l'acquisition de la vertu. Or, sous ce triple rapport, la doctrine chrétienne satisfait complètement à tous les besoins et à toutes les aspirations de la volonté.

68. *Les règles de conduite du christianisme.* — De même que le dogme chrétien se résume dans ce mot : *Nous avons cru à l'amour que Dieu a pour nous*[1]; de même la loi chrétienne est toute contenue dans cette parole : *Vous aimerez;* vous aimerez Dieu par-dessus tout et pour lui-même[a], et le prochain comme vous-même pour l'amour de Dieu.

Mais, pour aimer Dieu et le prochain, il faut renoncer à soi-même, réprimer cet égoïsme monstrueux qui se manifeste dans l'orgueil, dans la volupté et dans la cupidité. Cette répression de l'égoïsme, dans la mesure requise pour demeurer dans l'ordre, est un devoir rigoureux. Mais Dieu inspire à quelques âmes privilégiées le désir de pratiquer d'une manière parfaite les trois vertus opposées à la triple concupiscence. De là, les ordres religieux, où l'on fait les trois vœux de pauvreté, de charité et d'obéissance.

Telle est la perfection de la morale chrétienne, qu'il n'est pas un acte de vertu qu'elle ne prescrive ou ne conseille; pas un acte mauvais, grave ou léger, qu'elle ne prohibe; de sorte qu'il n'est pas de sommet de sainteté auquel ne puisse conduire la fidèle observation de ses préceptes et de ses conseils.

69. *Les puissants stimulants du christianisme.* — Ce sont : 1° une *sanction suffisante,* consistant dans l'éternelle vision de Dieu promise aux justes, et l'éternelle privation de Dieu, accompagnée d'un feu dévorant, destinée aux pécheurs qui meurent dans l'impénitence finale; 2° un *modèle sublime de perfection,* Notre-Seigneur Jésus-Christ, que tous, partout et toujours, à tout âge, dans n'importe quel état ou condition, peuvent facilement imiter; 3° la *force des motifs de pratiquer la vertu,* lesquels s'adaptent à toutes les tendances de la nature humaine : aux tendances les plus élevées et les plus pures, telles que l'amour parfait de Dieu, les sentiments qu'inspirent la laideur et la malice du péché, l'excellence et la beauté de la vertu; comme aux tendances qui ont pour objet le bonheur personnel, telles que le désir des récompenses et la crainte des châtiments; 4° l'*efficacité des*

---

[a] « La vraie religion, dit Pascal, doit avoir pour marque d'obliger à aimer son Dieu. Cela est bien juste. Et cependant aucune autre que la nôtre ne l'a ordonné. » (*Pensées.*)

[1] I S. Jean, IV, 16.

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

moyens, qui sont la prière et les sacrements, à l'aide desquels nous obtenons la grâce qui nous fait triompher du mal et accomplir toutes les œuvres de charité et de justice.

70. *Les dispositions qu'inspire le christianisme.* — La doctrine chrétienne inspire à la volonté les dispositions les plus convenables à l'exercice de la vertu. Ces dispositions sont principalement : 1° une *humilité sans bassesse :* si le christianisme comprime l'amour-propre en ce qu'il a de désordonné, par l'obligation qu'il impose à l'homme de se faire petit devant Dieu, à l'exemple de Jésus-Christ qui s'est anéanti lui-même, il satisfait cet amour en ce qu'il a de légitime en élevant l'homme à la dignité incomparable de fils adoptif de Dieu, de frère et de cohéritier de Jésus-Christ, de temple du Saint-Esprit ; 2° une *obéissance sans servilité :* se soumettant à l'autorité légitime qui descend de Dieu seul comme de sa source, le chrétien se soumet, en définitive, à l'Être suprême et infini dont le supérieur tient la place, et cette soumission qui le grandit et l'honore le rend vraiment libre, puisque la vraie liberté de l'homme consiste dans la conformité de sa volonté avec la volonté divine ; 3° une *confiance sans présomption :* le chrétien a tout à espérer de la bonté et de la miséricorde de Dieu, mais aussi il a tout à craindre de sa faiblesse ; il doit donc unir à la plus grande confiance en Dieu la plus humble défiance de soi-même.

Objections contre la morale chrétienne.

71. *Première objection.* — La morale chrétienne renferme trop d'obligations pour être praticable. On doit lui préférer la morale rationnelle, plus simple, plus à la portée de tous, et qui suffit à former l'honnête homme.

Réponse. — La morale chrétienne comprend : 1° les obligations de la morale rationnelle elle-même, formulées dans le Décalogue ; 2° des préceptes divins positifs, qui sont réglés principalement par les six commandements de l'Église. Or il n'est personne de bonne foi qui ne convienne que l'observation de ces derniers commandements est plus facile que ceux du Décalogue. Il est donc faux que la morale chrétienne soit impraticable. Il n'y a pas lieu de lui en préférer une autre, puisqu'elle nous est imposée par Dieu, sous peine de damnation éternelle. D'où il suit qu'on n'est vraiment et totalement honnête homme que si on est chrétien.

72. *Deuxième objection.* — La doctrine du renoncement contredit toutes les inclinations de la nature ; elle est antihumaine et antisociale.

Réponse. — Elle ne contredit que les inclinations perverses, celles que la raison elle-même nous oblige de réprimer, mais non les inclinations

qu'approuve la droite raison et qui ont pour objet tout ce qui peut perfectionner et embellir la vie individuelle et sociale.

73. *Troisième objection.* — Pour les chrétiens, l'idéal de la perfection est de vivre dans l'abjection, dans le mépris de soi-même, dans la servitude, dans le support de tous les affronts, de toutes les injustices. Or un tel idéal est incompatible avec le sentiment de l'honneur, avec le courage, avec le patriotisme et les vertus civiles.

Réponse. — S'humilier devant Dieu, obéir avec respect à l'autorité, souffrir patiemment et pardonner les injures, toutes ces vertus que méconnaît l'orgueil, se concilient parfaitement avec la dignité humaine et les devoirs de la vie sociale. La vie des Saints et des héros chrétiens nous montre qu'en fait de beauté de caractère, de générosité de sentiments, de protestation contre l'injustice, de défense du droit, de valeur guerrière, d'amour ardent de la patrie, le christianisme défie toute comparaison.

74. *Quatrième objection.* — La pratique des conseils évangéliques, par la pauvreté volontaire, la chasteté parfaite et le renoncement à la volonté propre, est l'abdication de la liberté, l'annihilation de la personnalité.

Réponse. — Plus l'homme est affranchi de la servitude des passions et se possède lui-même, plus il est libre et plus grandit sa dignité personnelle. Or c'est précisément par la pratique des conseils évangéliques qu'on arrive à cette perfection.

75. *Cinquième objection.* — L'obéissance aveugle du religieux aux ordres de ses supérieurs n'est-elle pas absurde, immorale, dangereuse pour les individus et la société ?

Réponse. — Cette obéissance n'est pas *absurde :* la seule raison montre au religieux qu'il doit avoir plus de confiance dans le jugement de son supérieur que dans le sien propre, et la foi lui fait voir de plus Dieu dans le supérieur. Elle n'est pas *immorale :* car le religieux non seulement peut, mais doit désobéir à un ordre contraire à l'une des lois divines ou humaines auxquelles tous les hommes sont soumis. Elle n'est pas *dangereuse :* perfectionnant le religieux et le garantissant de l'erreur, elle lui est utile, soit à lui-même, soit à l'Église, soit à la société civile [1].

76. *Sixième objection.* — La doctrine chrétienne, en prescrivant l'aumône, encourage l'imprévoyance et la paresse, et avilit celui qui la reçoit.

Réponse. — Le christianisme, en faisant du travail un devoir, en condamnant la paresse comme un vice capital, en identifiant en quelque sorte le pauvre à Jésus-Christ, donne à l'aumône toutes les qualités qu'elle doit avoir. Les inconvénients qu'on signale se trouvent plutôt dans l'assistance légale, par laquelle on a remplacé, dans certains pays, notamment en Angleterre, l'aumône chrétienne.

---

[1] Voir *Cours moyen*, t. II, p. 469.

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN © DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

77. *Septième objection.* — La pratique de la confession est insupportable, moralement impossible; elle encourage le crime en facilitant le pardon; elle est une source d'abus et d'intolérables empiétements dans le domaine de la famille et de l'État.

Réponse. — Que la confession soit un acte pénible, il n'en saurait être autrement, puisqu'elle est un acte d'expiation et de pénitence; mais ses consolations et ses avantages surpassent de beaucoup ses embarras et ses ennuis. — Il ne suffit pas de se confesser pour obtenir le pardon de ses péchés; il faut de plus et surtout les détester, avoir la ferme résolution de ne plus les commettre, être sincèrement disposé à réparer l'injure qu'ils ont faite à Dieu et le tort qu'ils ont causé au prochain. Ainsi comprise, la confession est un préservatif contre le péché et un moyen d'avancer dans la vertu [a]. — Les abus qui peuvent résulter de la confession ne prouvent rien contre son utilité et son institution divine. Le ministère de la confession étant un ministère divin, qui s'exerce dans l'intérêt de tous, n'empiète sur les droits de personne.

78. *Huitième objection.* — La morale chrétienne, en prêchant d'un côté le renoncement, et de l'autre en exhortant à la vertu par l'espoir des récompenses célestes, se contredit elle-même, car le renoncement implique l'exclusion de tout intérêt personnel.

Réponse. — Le renoncement chrétien a pour but de faire régner en soi l'amour surnaturel de Dieu. Or cet amour a nécessairement pour terme la félicité éternelle; il y a ainsi harmonie, et non contradiction, entre la vertu et le bonheur.

4. La doctrine de Jésus-Christ répond aux besoins et aux aspirations de notre nature sensible.

79. L'homme aime naturellement son corps et tout ce qui se rapporte à ses sens et à son imagination : les biens extérieurs, les sciences positives, les arts libéraux. Or la doctrine chrétienne satisfait à tous ces désirs.

80. *Le corps humain dans la doctrine chrétienne.* — Le chrétien doit aimer son corps, non seulement de cet amour naturel que prescrit la raison, mais aussi de cet amour surnaturel qu'inspire la foi. Ce corps, en effet, est l'image de celui du Verbe

[a] « La nécessité de la confession détourne beaucoup d'hommes du mal, ceux surtout qui ne sont pas endurcis. » (LEIBNIZ.) — « On peut regarder la confession comme le plus grand frein des crimes secrets. Il serait difficile de compter tout ce que la confession a fait éviter ou réparer de crimes. » (VOLTAIRE.) — « La pudeur de l'humble aveu de ses fautes les plus cachées en épargne peut-être un plus grand nombre que tous les motifs les plus saints. » (MARMONTEL.)

incarné, il a été sanctifié par les sacrements et, au jour de la résurrection, il sera revêtu de gloire et d'immortalité, si, à l'exemple de Jésus-Christ, on l'immole à Dieu par la mortification. Tant de noblesse et de grandeur dans une chair mortelle demande qu'on la traite avec un religieux respect.

81. *Les biens extérieurs dans la doctrine chrétienne.* — Nous aimons naturellement les choses sensibles; nous avons aussi le désir de la propriété. La doctrine chrétienne donne à cet amour et à ce désir la satisfaction convenable. Elle nous présente le monde comme la parole extérieure de Dieu, son écriture, son chant, son poème, où il a réalisé, sous une forme matérielle, les types éternels de beauté contenus dans son Verbe; de sorte que chaque être de cet univers est une image du Verbe, une nuance de sa pensée, un rayon particulier de sa splendeur. Par conséquent, aimer les choses sensibles comme on doit les aimer, c'est aimer les idées de l'Intelligence divine.

L'homme, dans le principe, fut mis par Dieu en possession de la terre; elle était pour lui un jardin de délices qu'il devait garder et cultiver sans ressentir la peine attachée maintenant au travail. Par suite du péché, il est condamné à en arracher sa nourriture à la sueur de son front. Le labeur lui est imposé à la fois comme une nécessité et une expiation. Pour encourager l'homme à travailler avec ardeur, la doctrine chrétienne range la paresse parmi les vices capitaux; elle consacre dans le Décalogue le droit de propriété, et elle offre un stimulant à l'énergie en rappelant le devoir de secourir les pauvres et de contribuer, chacun selon ses ressources, à la propagation de la religion, à l'entretien et à la beauté du culte.

82. *Les sciences positives et les beaux-arts dans la doctrine chrétienne.* — L'homme désire connaître les forces et les lois de la nature; il en aime les beautés et tend à les reproduire dans des œuvres qui soient en quelque sorte sa création. Cet amour naturel du vrai et du beau trouve une inspiration éclairée dans la doctrine chrétienne, qui seule lui donne toute son élévation et toute sa pureté. Car, d'après cette doctrine, le monde est l'œuvre de la sagesse divine, qui a *tout disposé avec nombre, poids et mesure* [1]; il est l'image du Verbe de Dieu, idéal parfait de toutes les beautés créées. C'est donc en Dieu lui-même que pénètre le savant chrétien lorsqu'il scrute les secrets de la nature; c'est jusqu'au Verbe de Dieu que s'élève l'artiste chré-

[1] Sagesse, XI, 21.

tien lorsqu'il s'efforce de représenter le beau sous une forme sensible. La religion ennoblit la science, et elle fournit à l'art d'inépuisables sujets de créations esthétiques.

Objection.

83. *Objection.* — Il n'est question dans le christianisme que de mortification des sens, de mépris des choses de la terre, de recherche des biens célestes. Il est donc faux que cette religion réponde aux légitimes exigences de la nature sensible de l'homme.

Réponse. — Le christianisme, il est vrai, insiste sur la fin surnaturelle de l'homme et sur les moyens qui y conduisent; il nous fait un devoir de chercher avant tout le royaume de Dieu et sa justice; il nous rappelle que la vie présente est courte et que ses biens sont périssables; que la douleur est un bien, puisqu'elle est le grand moyen d'expier le péché et de perfectionner la vertu. Mais pour cela il ne proscrit point la jouissance des plaisirs légitimes, la recherche modérée et l'usage raisonnable des biens de ce monde. Parmi ses Saints, l'Église en vénère un grand nombre qui, comme guerriers, hommes d'État, savants ou artistes, pères et mères de famille, n'ont vécu en apparence que selon leur vocation dans le monde et ont concilié avec les devoirs du christianisme le développement de leurs aptitudes purement humaines.

5. Conclusion.

84. La doctrine chrétienne est d'origine manifestement divine, car elle est un miracle dans l'ordre intellectuel. Pour se convaincre qu'elle dépasse les forces naturelles de l'esprit humain, il suffit de se rappeler que les philosophes, les sages de tous les temps n'ont pu fonder, malgré leurs qualités intellectuelles éminentes et leur profonde érudition, un système religieux qui fût exempt de contradiction et d'erreur, et qui répondît aux besoins et aux aspirations de la nature humaine (p. 113). Voici, au contraire, douze hommes du peuple, illettrés ou à peu près, qui tout d'un coup prêchent au monde une religion où les plus sublimes mystères se superposent au code le plus pur, le plus complet des vérités et des préceptes de la religion naturelle; une religion qui satisfait pleinement l'intelligence, le cœur, la volonté et la sensibilité dans toutes leurs tendances légitimes. Ils enseignent au nom d'un Maître qui lui-même n'a pas étudié et qui leur a exposé sa doctrine simplement, comme la tenant naturellement de lui-même, comme un homme plein des secrets de la sagesse. Ce Maître, ce Docteur incomparable, a été nécessairement éclairé de l'esprit de Dieu; il s'est affirmé Dieu : donc il est Dieu.

CHAPITRE XIV

EFFICACITÉ DE LA DOCTRINE DE JÉSUS-CHRIST

SOMMAIRE

I. *Transformation morale et religieuse* opérée par le christianisme. Pratique des vertus chrétiennes. — Objection.

II. *La civilisation chrétienne.* — 1. Le christianisme a fait prédominer le droit sur la force. 1° Triomphe du droit dans la société domestique. Condition de la famille en dehors du christianisme. Restauration de la famille par le christianisme. Objection. 2° Triomphe du droit dans la société civile et politique. Suppression de l'esclavage. Objections. Harmonie de l'autorité et de la liberté. Objection. — 2. Le christianisme a contribué au progrès matériel. Objections. — 3. Le christianisme a contribué au progrès intellectuel et artistique. 1° Le christianisme et l'instruction. Objection. Le haut enseignement. 2° Le christianisme et les arts. — 4. Conclusion.

Preuve de la divinité de Jésus-Christ et de la Révélation chrétienne tirée de l'efficacité de sa doctrine.

1. Entre toutes les doctrines religieuses, celle de Jésus-Christ est la seule qui soit apte à procurer le bien, à rendre les hommes meilleurs et plus heureux. De fait, partout où elle a été accueillie, elle a *transformé*, au point de vue moral et religieux, les individus et les peuples; et elle les a élevés à un degré de *civilisation* qu'on ne trouve nulle part ailleurs. Ces effets merveilleux ne peuvent s'expliquer que si l'on admet en elle un principe de vie surnaturelle, une force divine : de là une nouvelle preuve intrinsèque de la divinité de Jésus-Christ et de la Révélation chrétienne.

ARTICLE I. — TRANSFORMATION MORALE ET RELIGIEUSE

2. *Pratique des vertus chrétiennes.* — L'histoire constate que, partout où il a pénétré, le christianisme a amené dans les mœurs un changement prodigieux. Des vertus totalement inconnues des nations païennes, telles que l'humilité, la chasteté, l'amour filial de Dieu, l'amour des ennemis, le pardon des injures, le respect et l'amour du pauvre, etc., ont été pratiquées, depuis les Apôtres jusqu'à nos jours, par un nombre considérable de disciples

tien lorsqu'il s'efforce de représenter le beau sous une forme sensible. La religion ennoblit la science, et elle fournit à l'art d'inépuisables sujets de créations esthétiques.

Objection.

83. *Objection.* — Il n'est question dans le christianisme que de mortification des sens, de mépris des choses de la terre, de recherche des biens célestes. Il est donc faux que cette religion réponde aux légitimes exigences de la nature sensible de l'homme.

Réponse. — Le christianisme, il est vrai, insiste sur la fin surnaturelle de l'homme et sur les moyens qui y conduisent; il nous fait un devoir de chercher avant tout le royaume de Dieu et sa justice; il nous rappelle que la vie présente est courte et que ses biens sont périssables; que la douleur est un bien, puisqu'elle est le grand moyen d'expier le péché et de perfectionner la vertu. Mais pour cela il ne proscrit point la jouissance des plaisirs légitimes, la recherche modérée et l'usage raisonnable des biens de ce monde. Parmi ses Saints, l'Église en vénère un grand nombre qui, comme guerriers, hommes d'État, savants ou artistes, pères et mères de famille, n'ont vécu en apparence que selon leur vocation dans le monde et ont concilié avec les devoirs du christianisme le développement de leurs aptitudes purement humaines.

5. Conclusion.

84. La doctrine chrétienne est d'origine manifestement divine, car elle est un miracle dans l'ordre intellectuel. Pour se convaincre qu'elle dépasse les forces naturelles de l'esprit humain, il suffit de se rappeler que les philosophes, les sages de tous les temps n'ont pu fonder, malgré leurs qualités intellectuelles éminentes et leur profonde érudition, un système religieux qui fût exempt de contradiction et d'erreur, et qui répondît aux besoins et aux aspirations de la nature humaine (p. 113). Voici, au contraire, douze hommes du peuple, illettrés ou à peu près, qui tout d'un coup prêchent au monde une religion où les plus sublimes mystères se superposent au code le plus pur, le plus complet des vérités et des préceptes de la religion naturelle; une religion qui satisfait pleinement l'intelligence, le cœur, la volonté et la sensibilité dans toutes leurs tendances légitimes. Ils enseignent au nom d'un Maître qui lui-même n'a pas étudié et qui leur a exposé sa doctrine simplement, comme la tenant naturellement de lui-même, comme un homme plein des secrets de la sagesse. Ce Maître, ce Docteur incomparable, a été nécessairement éclairé de l'esprit de Dieu; il s'est affirmé Dieu : donc il est Dieu.

CHAPITRE XIV

EFFICACITÉ DE LA DOCTRINE DE JÉSUS-CHRIST

SOMMAIRE

I. *Transformation morale et religieuse* opérée par le christianisme. Pratique des vertus chrétiennes. — Objection.

II. *La civilisation chrétienne.* — 1. Le christianisme a fait prédominer le droit sur la force. 1° Triomphe du droit dans la société domestique. Condition de la famille en dehors du christianisme. Restauration de la famille par le christianisme. Objection. 2° Triomphe du droit dans la société civile et politique. Suppression de l'esclavage. Objections. Harmonie de l'autorité et de la liberté. Objection. — 2. Le christianisme a contribué au progrès matériel. Objections. — 3. Le christianisme a contribué au progrès intellectuel et artistique. 1° Le christianisme et l'instruction. Objection. Le haut enseignement. 2° Le christianisme et les arts. — 4. Conclusion.

Preuve de la divinité de Jésus-Christ et de la Révélation chrétienne tirée de l'efficacité de sa doctrine.

1. Entre toutes les doctrines religieuses, celle de Jésus-Christ est la seule qui soit apte à procurer le bien, à rendre les hommes meilleurs et plus heureux. De fait, partout où elle a été accueillie, elle a *transformé*, au point de vue moral et religieux, les individus et les peuples; et elle les a élevés à un degré de *civilisation* qu'on ne trouve nulle part ailleurs. Ces effets merveilleux ne peuvent s'expliquer que si l'on admet en elle un principe de vie surnaturelle, une force divine : de là une nouvelle preuve intrinsèque de la divinité de Jésus-Christ et de la Révélation chrétienne.

ARTICLE I. — TRANSFORMATION MORALE ET RELIGIEUSE

2. *Pratique des vertus chrétiennes.* — L'histoire constate que, partout où il a pénétré, le christianisme a amené dans les mœurs un changement prodigieux. Des vertus totalement inconnues des nations païennes, telles que l'humilité, la chasteté, l'amour filial de Dieu, l'amour des ennemis, le pardon des injures, le respect et l'amour du pauvre, etc., ont été pratiquées, depuis les Apôtres jusqu'à nos jours, par un nombre considérable de disciples

de Jésus-Christ. Seul, le christianisme a produit ces héros de sainteté, qui demeurent dans le souvenir des peuples comme des types admirables de perfection[a]. C'est à lui, et non à un prétendu progrès de la nature humaine, que sont dues les qualités morales qu'on trouve chez beaucoup d'incrédules élevés chrétiennement, et cette conscience publique qui, même aux époques de décadence et de corruption, condamne certains vices et certains crimes, comme l'immoralité, la cruauté, la violence ouverte et l'égoïsme cynique, qui étaient sanctionnés dans l'antiquité païenne par les usages et par des maximes religieuses, philosophiques et politiques.

Objection contre cette efficacité du christianisme.

3. *Objection.* — Si la doctrine chrétienne avait l'efficacité qu'on lui attribue, elle aurait converti toutes les âmes, et on ne verrait pas tant de chrétiens dont la conduite ne vaut pas mieux que celle des païens.

Réponse. — Pour que cette doctrine soit dite efficace, il suffit qu'elle renferme tous les préceptes capables de faire pratiquer aux hommes toutes les vertus jusqu'au degré le plus héroïque, et que ces bons résultats aient été obtenus partout où elle a été sincèrement observée. La violation de ces préceptes, loin d'être un argument contre l'influence moralisatrice du christianisme, la démontre, au contraire : c'est pour ne pas vouloir la subir que l'on commet le mal.

ARTICLE II. — LA CIVILISATION CHRÉTIENNE

4. Lorsque saint Paul disait : *La piété est utile à tout, ayant les promesses de la vie présente et celles de la vie future*[1], il n'était que l'écho de la parole du Maître, qui, en recommandant à ses disciples de ne pas s'inquiéter des choses terrestres, mais de chercher avant tout le royaume de Dieu et sa justice, leur avait promis que toutes ces choses leur seraient données par surcroît[2]. Cette promesse a été remplie : « Chose admirable, dit Montesquieu, la religion chrétienne, qui ne semble avoir d'autre objet que la félicité de l'autre vie, fait encore notre bonheur dans celle-ci[3]. »

[a] Proudhon, l'un des hommes les plus impies du dix-neuvième siècle, a dit de la religion chrétienne : « Que de vertus elle fit éclore! Que de dévouements elle suscita! Quels torrents d'amour elle versa au cœur des Thérèse, des François de Sales, des Vincent de Paul, des Fénelon! et de quel lien fraternel elle embrassa les peuples!... La religion a créé des types auxquels la science n'ajoutera rien : heureux, si nous apprenons de la science à réaliser en nous l'idéal que la religion nous a montré! »

[1] I Tim., IV, 8. — [2] S. Matth., VI, 33. — [3] MONTESQUIEU, *Esprit des lois*, III, III.

C'est que la religion chrétienne est éminemment civilisatrice : elle renferme tous les principes et toutes les conditions qui assurent le bonheur des peuples. La civilisation a pour principaux éléments : le respect du droit, le bien-être physique réparti le plus possible entre tous, la culture des sciences et des arts. Or le christianisme, partout où son action a pu s'appliquer, a fait *prédominer le droit sur la force*, et a contribué, dans une large mesure, soit au *progrès matériel*, soit au *progrès intellectuel et artistique*.

1. Le christianisme a fait prédominer le droit sur la force.

Triomphe du droit dans la société domestique.

Condition de la famille en dehors du christianisme.

5. Partout, dans l'antiquité païenne, la vie de famille était tombée en dissolution ; nulle part la législation ou l'opinion publique ne reconnaissaient l'égalité des droits et des devoirs de l'homme et de la femme dans le mariage, ni pour les enfants le droit de vivre.

6. En ce qui regarde d'abord la *femme*, jeune fille, épouse ou mère, il n'est pas un seul peuple avant Jésus-Christ, si l'on excepte les Juifs, où elle n'ait été tenue dans la servitude et le mépris. La polygamie et le divorce, partout en usage, témoignent de l'avilissement où elle était réduite. On la considérait comme une créature d'espèce inférieure, sans valeur morale, sans dignité personnelle. Dans les pays les plus civilisés, elle avait peu de part à l'éducation des enfants. Sa conscience même ne lui appartenait pas. « Il faut, dit Plutarque, qu'elle serve et adore les dieux que son mari répute dieux seulement, sans en connaître d'autres. »

La femme a le même sort aujourd'hui chez les peuples qui n'ont point reçu ou n'ont point accueilli la lumière de l'Évangile : Indiens, Chinois, Musulmans, peuples sauvages de l'Asie, de l'Afrique, de l'Amérique, de l'Océanie ; partout elle est maltraitée, avilie, esclave ou concubine, instrument de voluptés brutales ou de travaux accablants.

7. En ce qui concerne l'*enfant*, on ne lui reconnaît point, en dehors du christianisme, le droit de vivre. A Sparte, des tribunaux institués par l'État condamnent à la mort les enfants malades. A Athènes, ils sont exposés, et ordinairement de misérables

créatures s'en emparent pour les livrer aux vices ou en faire des mendiants. A Thèbes, si le meurtre des enfants est proscrit, les parents peuvent s'en défaire en les portant aux magistrats, qui les vendent comme des esclaves. Généralement, l'État ne permet qu'un certain nombre d'enfants, et on doit faire disparaître avant la naissance tous ceux qui menacent de dépasser le chiffre fixé. Platon et Aristote approuvent ces odieuses pratiques. A Rome, le père de famille a le droit de vie, de mort et de vente sur son enfant. Il en est de même chez les Germains et les Slaves. Dans une foule de contrées, principalement en Orient, à Tyr, à Sidon, à Carthage, l'immolation des enfants fait partie du culte religieux.

De nos jours, la vie des enfants n'est pas plus respectée chez les Arabes, les Hindous, les Japonais, les Chinois, les Hottentots, les Guanos du Paraguay, les Polynésiens, les Micronésiens des îles Mariannes et des îles Carolines, les Australiens et les Mélanésiens, etc. Le mépris des enfants du sexe féminin y est répandu d'une manière universelle ; on s'en défait sous le moindre prétexte, en les exposant, en les noyant, ou même en les brûlant, comme les Manaos et les Hottentots, dans des cérémonies solennelles.

Restauration de la famille par le christianisme.

8. Par sa conduite, comme par son enseignement, le Sauveur avait clairement indiqué que toutes les créatures humaines, sans acception de sexe ni d'âge, sont égales en dignité et en valeur réelle devant Dieu. Ses divins rapports avec Marie, sa mère, et les autres femmes dont il est parlé dans l'Évangile, témoignent en quelle estime il tient la femme. L'Évangile nous apprend aussi avec quelle touchante affection il accueillait les enfants, avec quelle tendresse il les bénissait et de quels anathèmes il frappait ceux qui les scandalisent. Deux paroles lui avaient suffi pour proclamer l'égalité des droits et des devoirs de l'homme et de la femme : *Quiconque aura regardé une femme pour la convoiter a déjà commis l'adultère dans son cœur*[1] : voilà la dignité et l'inviolabilité de la femme hors du mariage. *Que l'homme ne sépare pas ce que Dieu a uni*[2] : voilà l'indissolubilité et la chasteté de son union dans le mariage. Ainsi elle est affranchie, constituée l'égale de l'homme. Bien plus, en proclamant l'excellence de la virginité[3], il lui préparait une plus brillante couronne et l'établissait la rivale des Anges[3].

[1] S. Matth., v, 28. — [2] S. Matth., xix, 4 et suiv. — [3] S. Matth., xix, 11.

9. Le grand Apôtre des Gentils, commentateur inspiré de la doctrine du Maître, expose dans ses Épîtres tous les principes dont l'application devait transformer la famille[1].

10. Pour accomplir ce travail de régénération, l'Église commence par sanctifier la *femme :* c'était le moyen de créer par elle d'autres mœurs, et, par d'autres mœurs, des lois nouvelles. L'élévation du mariage à la dignité de sacrement, la proscription impitoyable du divorce et de la polygamie, apprirent à la femme ses droits et ses devoirs. Jeune fille, épouse, mère, veuve, elle eut droit à tous les respects ; au sein de la famille elle devint reine ; elle eut le droit et le devoir d'élever ses enfants dans sa foi, et d'exercer en toute liberté le ministère de la charité envers les pauvres. Avec le culte de la Vierge Marie, qui allait grandissant d'âge en âge, la femme participa à l'honneur rendu à la très sainte Mère de Dieu, et la chevalerie se consacra à sa défense.

11. En même temps que la femme, l'*enfant*, grâce à l'influence de l'Église, recouvra tous ses droits. Le baptême faisait de lui un être sacré. L'infirmité ne le rendait que plus cher à sa famille, qui voyait en lui un membre souffrant de Jésus-Christ. Le législateur, s'inspirant de l'Évangile, condamnait l'infanticide et ordonnait de recueillir les enfants abandonnés.

Objection relative à la famille.

12. *Objection.* — La doctrine chrétienne nuit à la constitution de la famille : soit en exhortant à la continence parfaite, qui est destructive de toute famille ; soit en déclarant indissoluble le lien qui unit les époux, lors même que la vie commune est devenue moralement impossible ; soit en considérant comme nulles les lois civiles sur le mariage.

Réponse. — 1° La *continence parfaite* que conseille l'Évangile n'est et ne sera jamais pratiquée que par un petit nombre appelé spécialement de Dieu ; en outre, cette continence, en favorisant les bonnes mœurs, contribue par là même à la formation des bonnes familles.

2° L'*indissolubilité* est une propriété naturelle du contrat de mariage, et l'expérience en a démontré la nécessité pour la bonne constitution de la famille. Que si la vie commune des époux devient moralement impossible, la doctrine chrétienne permet la séparation, qui suffit à remédier au mal.

3° L'Église n'empêche point l'État de légiférer sur les *effets civils* du mariage, et, par conséquent, de veiller, sous ce rapport, à ce que la famille se trouve dans d'heureuses conditions de prospérité.

[1] Gal., iii, 26 et suiv. ; I Cor., vii, xi, xiv ; Eph., v ; Col., iii ; I Tim., ii, v ; Tite, ii.

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN
DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

Triomphe du droit dans la société civile et politique.

13. Dans l'ordre civil, le christianisme a rendu la liberté aux esclaves, et, dans l'ordre politique, il a établi l'harmonie de l'autorité et de la liberté, par l'observation des droits et des devoirs réciproques des gouvernants et des sujets.

Suppression de l'esclavage.

14. A l'époque de l'apparition du christianisme, il n'y avait pas de contrée qui ne fût souillée par la plaie hideuse de l'esclavage; partout le nombre des esclaves l'emportait de beaucoup sur celui des hommes libres. « Le genre humain ne vit que pour le petit nombre[1]. » Non seulement le droit des gens, mais la philosophie elle-même, par la bouche de ses représentants les plus illustres[a], consacrait cette violation du droit naturel. Aussi la législation permettait-elle aux maîtres de traiter leurs esclaves comme des biens, non comme des personnes, comme des choses privées de tout droit, même de la faculté de conserver la vie et d'en jouir; il leur était donc permis d'échanger leurs esclaves, de les vendre, de les livrer en héritage, de les battre, de les tuer, d'en abuser pour leurs passions et leurs cruautés superstitieuses.

15. La doctrine chrétienne supprime en principe cet esclavage païen, en déclarant que tous les hommes sont égaux[b] et que l'esclavage est le fruit du péché. Or la Rédemption, délivrant l'homme du péché, doit l'affranchir de l'esclavage qui est le fruit du péché; en le faisant enfant de Dieu, frère et héritier de Jésus-Christ, elle le fait l'égal de ses semblables.

Cette doctrine, rappelée et commentée d'âge en âge par les Pères, les théologiens et les souverains Pontifes, pouvait seule détruire la domination tyrannique de l'homme sur l'homme et établir l'égalité des droits et des devoirs dans l'ordre moral et religieux.

16. La transformation de l'esclave en homme libre devait être une œuvre longue et laborieuse. Proclamer l'affranchissement

[a] « L'esclavage, d'après l'enseignement d'Aristote, est juste, car il répond à une loi naturelle, en vertu de laquelle la plus grande partie des hommes se compose d'esclaves uniquement nés pour être gouvernés et pour obéir... L'esclave est une partie du maître, il est sa propriété absolue, il n'est pas autre chose qu'un instrument qui n'a aucun droit contre son maître. »

[b] « Vous êtes tous enfants de Dieu, dit saint Paul, il n'y a plus ni homme libre ni esclave. » (Gal., III, 26, 28.)

[1] LUCAIN, *Pharsale*, v. 343.

immédiat et en bloc eût été folie : outre qu'un pareil procédé aurait bouleversé de fond en comble l'état économique de la société, pour laquelle l'esclavage était alors une condition d'existence, et aurait livré à la faim une foule d'hommes non préparés pour la liberté, il aurait déterminé une révolte générale des esclaves, laquelle aurait été étouffée dans le sang. L'Église dut procéder avec sagesse et douceur. Elle fit d'abord reconnaître : chez les esclaves, la dignité humaine, tous les droits inaliénables de la personne morale et l'obligation stricte où sont les maîtres de les traiter avec justice et charité; et, en même temps, chez les maîtres, le droit au respect et à l'obéissance pour tout ce qu'ils commandent de juste et de raisonnable. L'observation de ces principes par les maîtres et les esclaves chrétiens fit une impression profonde dans le monde païen et prépara les voies à l'abolition de la servitude.

Puis, lorsque vint pour l'Église l'ère de la paix et de la tranquillité, les saints Pères firent entendre une voix éloquente en faveur des esclaves. En même temps on favorisait, par tous les moyens possibles, leur mise en liberté. L'affranchissement était recommandé aux fidèles comme une œuvre agréable à Dieu. Souvent l'émancipation était imposée par testament aux héritiers. Des chrétiens étaient-ils réduits en esclavage par l'ennemi, on vendait jusqu'aux vases sacrés pour les racheter. La liberté devait être accordée aux esclaves qui embrassaient l'état ecclésiastique, etc.

Au moyen âge, le servage, qui constituait sur l'esclavage un progrès immense, fut constamment l'objet de la sollicitude de l'Église. Cette époque nous a laissé environ trois cents décisions de conciles, définitions synodales et pontificales en faveur des serfs. L'Église mit le même zèle à racheter les chrétiens qui tombaient au pouvoir des Turcs : deux ordres religieux, celui de la Très-Sainte-Trinité et celui de Notre-Dame de la Merci, furent fondés pour la rédemption des captifs. C'est ainsi que l'Église, en ne cessant de travailler, soit au soulagement, soit à l'émancipation des esclaves, a assuré à tous la liberté, la fraternité et l'égalité véritables[a].

Après la découverte de l'Amérique, vers la fin du quinzième siècle, des peuples chrétiens d'Europe, infidèles à la loi

[a] « On doit signaler avec reconnaissance, dit Alexandre de Humboldt, les nobles et courageux efforts que fit le clergé, à la fin du moyen âge et dans les premiers temps du christianisme, pour revendiquer les droits que l'humanité tient de sa nature. »

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

évangélique et poussés par l'inextinguible soif de l'or, renouvelèrent, pour coloniser le nouveau monde, toutes les abominations de l'antique esclavage. Contre cette iniquité, qui a duré huit siècles, l'Église lutta sans trêve. Successivement plusieurs Papes se montrèrent les vaillants défenseurs de la liberté en faveur des Indiens et des noirs[a]. Les prêtres et les missionnaires d'Amérique et d'Afrique, sans exception, protestèrent contre les cruautés révoltantes dont ils étaient les témoins, et se livrèrent corps et âme à l'évangélisation et au soulagement des malheureux esclaves. Les noms de Barthélemy de Las Casas et de saint Pierre Claver demeureront à jamais célèbres, dans l'histoire du dévouement catholique à la cause des Indiens et des nègres. Tous ces efforts aboutirent, dans les colonies où le clergé était puissant et considéré, à faire respecter, dans la personne des esclaves, les droits inhérents à la dignité d'homme et de chrétien, et enfin, au dix-neuvième siècle, à faire décréter par les gouvernements européens l'abolition de la traite et de l'esclavage.

Si cette plaie horrible est encore entretenue en Afrique par les musulmans, on sait avec quel zèle l'Église s'intéresse à l'œuvre antiesclavagiste[1].

Objections relatives à l'esclavage.

17. *Première objection.* — L'esclavage est intrinsèquement mauvais. Il aurait donc dû être condamné par la Bible et proscrit de la législation des premiers empereurs chrétiens et de celle du moyen âge.

Réponse. — L'esclavage n'est pas absolument contraire au droit naturel, lorsque le maître respecte dans l'esclave les droits inaliénables de la personnalité. Cette condition posée, il constitue seulement un état inférieur, que peuvent légitimer, dans une organisation imparfaite de la société, certains motifs, tels que la victoire, une convention libre, la condamnation par la justice.

18. *Deuxième objection.* — L'extension que prit l'affranchissement des esclaves et des serfs, au treizième siècle, doit moins être attribuée au christianisme qu'à une pensée humanitaire des seigneurs féodaux.

Réponse. — Le mouvement d'émancipation des esclaves, commencé dès les premiers siècles et continué sans relâche pendant le cours du moyen âge, n'a pas d'autre cause que l'esprit de fraternité chrétienne.

---

[a] Pie II (7 octobre 1462), Paul III (29 mai 1557), Urbain VIII (22 avril 1639), Benoît XIV (20 décembre 1741), Pie VII (1815 au congrès de Vienne), Grégoire XVI (3 novembre 1839).

[1] Sur la question de l'esclavage, cf. l'encyclique du pape Léon XIII, *In plurimis*, aux évêques brésiliens, 8 mai 1880, et la lettre du même pontife, *Catholicæ Ecclesiæ*, sur l'œuvre antiesclavagiste, au cardinal Lavigerie, 20 novembre 1890.

19. *Troisième objection.* — A la fin du dix-huitième siècle, il y avait encore des serfs sur les terres de l'Église, notamment les serfs de l'abbaye de Saint-Claude.

Réponse. — Ces serfs ou mainmortables étaient des colons, des fermiers perpétuels, qui avaient reçu des terres à la condition de payer aux seigneurs une redevance annuelle. Ils avaient le privilège de ne pouvoir être dépossédés des domaines qu'ils occupaient, et pouvaient toujours s'affranchir sous certaines conditions. Leur sort était si peu malheureux qu'à Saint-Claude, en particulier, le plus grand nombre des communes mainmortables du chapitre refusèrent de prendre part à la campagne d'affranchissement que dirigeait Voltaire[a].

20. *Quatrième objection.* — Au dix-neuvième siècle, ce sont les protestants et les libres penseurs qui ont le plus contribué à l'abolition de la traite des noirs en Afrique et de l'esclavage dans le nouveau monde.

Réponse. — On doit toutefois reconnaître qu'ils ne sont que des imitateurs et non des initiateurs; leur rôle s'est borné à faire pénétrer dans la presse et dans les parlements les protestations des missionnaires catholiques, et seconder, à leur insu, les efforts de ces humbles apôtres des esclaves.

Harmonie de l'autorité et de la liberté.

21. Les peuples non chrétiens ou chez lesquels l'Église a cessé d'exercer une influence sociale, ne connaissent d'autre alternative que l'absolutisme de l'État ou l'esprit de révolte contre l'autorité.

Chez les anciens, Grecs, Romains et Perses, l'État était tout, l'individu n'était rien. Pour le citoyen antique, il n'y avait de droits que ceux que conférait l'État, de devoirs que ceux qu'imposait l'État. De là, ce culte presque d'adoration que se faisaient rendre les chefs du pouvoir.

On rencontre, en plein christianisme, quelque chose d'analogue chez les empereurs de Byzance, chez les empereurs allemands du moyen âge, et, dans les temps modernes, chez un grand nombre de souverains qui ont voulu s'affranchir de l'autorité de l'Église. Avec le protestantisme et la Révolution, le dieu État, ressuscité du paganisme, s'est arrogé le pouvoir le plus absolu. Mais, par une réaction inévitable, le despotisme engendre l'anarchie, et la révolte des peuples contre leurs chefs est le châtiment de la révolte des chefs contre Dieu.

---

[a] L'intervention de Voltaire dans cette campagne, comme du reste tous ses actes et tous ses écrits, n'avait d'autre motif que sa haine contre le christianisme. Elle était d'autant moins justifiée, que lui-même avait dans son domaine de Ferney des mainmortables qu'il traitait avec une dureté inconnue dans la principauté de Saint-Claude, et, ce qui est plus odieux encore, qu'il se livrait au commerce des noirs.

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN
DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

22. Dès son apparition, le christianisme a établi d'une manière nette et précise tous les principes sur lesquels est fondée une bonne organisation sociale. On peut résumer ainsi sa doctrine sur les droits et les devoirs réciproques des gouvernements et des sujets[1] : Les gouvernants tirent de Dieu le droit de commander, et, comme Dieu, dont ils sont les représentants, ils doivent gouverner avec bonté et justice; les citoyens, par conséquent, convaincus que les dépositaires de l'autorité sont les mandataires de Dieu, doivent les entourer de l'hommage volontaire de leur respect et accueillir leurs ordres avec docilité. L'abus de pouvoir comme le refus d'obéissance sont des crimes que la justice divine ne laissera pas impunis.

23. Conformément à ces principes, l'Église catholique, durant tout le cours de sa longue existence, a soutenu les *droits de l'autorité civile* contre l'insubordination de la multitude, et les *droits des peuples* contre les caprices tyranniques des princes. Voilà pourquoi elle a eu toujours pour ennemis « les parasites de la table royale et les esclaves de la faveur populaire[2] ».

Aux époques de persécution, elle a opposé aux tyrans d'en haut et d'en bas la fière parole des Apôtres : « Il faut obéir à Dieu plutôt qu'aux hommes[3], » et a maintenu ainsi la liberté la plus précieuse de toutes, la liberté religieuse.

Lorsque l'empire romain croula sous l'invasion des Barbares, ce fut *à la ressemblance de l'Église* que se forma et s'organisa la société. Les monastères servirent de modèles aux corporations laïques; les cours de justice, aux tribunaux séculiers; les synodes provinciaux et diocésains, aux parlements et aux assemblées nationales et provinciales. C'est l'Église qui familiarisa les rois et les peuples avec les idées d'autorité et d'obéissance, de légalité et de liberté. Aussi longtemps que la papauté exerça une influence sociale, jamais la royauté ne devint despotique; elle le devint quand elle se sépara de la papauté.

Au milieu des guerres et des calamités du neuvième et du dixième siècle, l'Église s'efforça d'atténuer les maux par la fondation de la *ligue de la paix* et de la *trêve de Dieu*, qui avaient pour but la défense des opprimés. Grâce au clergé, les libertés sociales s'affermissaient en face du brigandage et de la tyrannie.

L'époque féodale vit, sous l'influence de l'Église, l'épanouissement des plus larges *libertés politiques et populaires*. Telle

[1] Cf. l'encyclique *Immortale Dei*, 1er novembre 1885, du pape Léon XIII. — [2] Hettinger. — [3] Actes, v, 29.

qu'elle sortit de l'influence chrétienne, la féodalité fut, au moyen âge, le premier pas vers la liberté. Avant qu'elle dégénérât avec le sentiment chrétien, elle était une immense confédération où chacun avait des droits et des devoirs. Au témoignage de Guizot, les libertés municipales et communales, celles qui touchent de plus près le citoyen, étaient, au moyen âge, bien supérieures à celles d'aujourd'hui. La commune du moyen âge est une espèce de place forte défendue par un peuple armé. Ce peuple se taxe, élit ses magistrats, juge, punit, s'assemble pour délibérer sur ses affaires. Tous viennent à ces assemblées; ils font la guerre ou des alliances pour leur compte, avec ou contre leurs seigneurs; ils ont une milice, un drapeau, un blason; ils battent monnaie, s'imposent des lois, réforment leurs coutumes; en un mot, ils gouvernent, ils sont souverains. Ce régime démocratique était le fruit de l'esprit chrétien qui animait alors les peuples. « C'était surtout autour des églises, dit Michelet, que fermentaient les idées d'affranchissement, l'Église ayant jeté les bases d'une forte démocratie. »

24. Avec les libertés politiques, la doctrine chrétienne assurait à tous l'*égalité devant la loi*. Ce n'est pas dans le droit ancien des païens et des Barbares que Théodose II et Justinien avaient puisé ce principe de l'égalité humaine, mais dans le droit nouveau de l'Église catholique. Il n'a pas tenu à l'Église que le principe du droit, égal pour tous, d'arriver aux fonctions et aux dignités, ne fût plus tôt appliqué. Car « l'Église chrétienne, dit Guizot, a constamment maintenu le principe de l'égale admissibilité de tous les hommes, quelle que fût leur origine, à toutes ses charges, à toutes ses dignités. Autour d'elle, tout était placé sous le régime du privilège; elle maintient, seule, le principe de l'égalité, de la concurrence. Elle appelait toutes les supériorités légitimes à la possession du pouvoir ».

25. Ainsi l'Église, malgré les obstacles que lui ont opposés les passions humaines, a été l'initiatrice de tous les progrès dans l'ordre social et politique. C'est à elle, comme l'ont reconnu des historiens non suspects de cléricalisme[a], que les peuples euro-

[a] « A une société violente, dit Victor Duruy, l'Église enseigne la douceur; à des hommes vindicatifs, elle enseigne le pardon; à la hiérarchie féodale, elle oppose l'égalité de tous les hommes; à la servitude, la liberté; à la force, le droit. Les Barbares avaient fait litière de la civilisation antique; l'Église en recueillit dans ses monastères les débris mutilés. Mère des croyances, elle fut aussi celle de la pensée, des arts et de la science... Elle a relevé la dignité de l'homme. La société qu'elle a fondée montra souvent une élévation morale qui

péens doivent ce qu'il y a de meilleur dans leur vie sociale ; c'est à elle qu'ils doivent ce sentiment de la dignité personnelle, d'indépendance et de liberté individuelle qui les caractérise.

Objection relative à la liberté.

26. *Objection.* — Ce n'est pas tant au christianisme qu'aux principes de la Révolution que les peuples modernes doivent leur régénération dans l'ordre civil et politique. C'est la Révolution qui, en publiant les *Droits de l'homme et du citoyen*, a fait entrer dans les esprits les notions de droit, de justice, d'égalité, le sentiment de la dignité humaine, de la fraternité.

Réponse. — Le monde, nous venons de le voir, n'a pas attendu la fin du dix-huitième siècle pour savoir que la personne humaine est chose sacrée, dans les petits comme dans les grands, dans les pauvres comme dans les riches. L'histoire atteste les efforts de l'Église pour faire respecter les faibles, pour faire prévaloir le droit contre la force, pour faire pénétrer dans les âmes la notion et l'amour de toutes les libertés légitimes ; elle atteste aussi que ses efforts ont été couronnés de succès là où sa voix a été écoutée.

C'est la Révolution, dit-on, qui a proclamé les *Droits de l'homme et du citoyen*. La première proclamation solennelle des droits véritables de l'homme a été faite au Sinaï, dans le Décalogue donné à Moïse. Car le droit étant corrélatif du devoir, prêcher le devoir c'est par là même proclamer le droit ; le devoir accompli n'est pas autre chose, en effet, que le respect du droit. Ainsi a toujours fait l'Église catholique, estimant que la proclamation des droits de Dieu est plus efficace que la proclamation des droits de l'homme, pour établir dans le monde le règne de la justice [a]. En substituant à l'Évangile, qui est la déclaration des devoirs de l'homme, la déclaration de ses droits, la Révolution a provoqué fatalement dans l'humanité les sentiments d'envie, d'orgueil et de haine.

Les réformes civiles et politiques que réclamaient, en 1789, les cahiers des États généraux, n'étaient que la revendication des libertés qu'avait connues le moyen âge [b], et que les légistes, à partir de Philippe le Bel,

n'est pas de cet âge, et elle a légué aux temps modernes le sentiment de l'honneur. » — « Celui qui est avec la civilisation, dit Littré, doit être, lors de la chute de l'empire romain sous l'effort des Barbares, avec l'Église et avec les moines, milice de l'Église. »

[a] La vérité de ce procédé n'a pas échappé à quelques révolutionnaires. « Apprendre à l'homme ses droits avant ses devoirs, disait Bailly en 1789, c'est préparer les abus de la liberté et du despotisme individuel. » L'abbé Grégoire, à la même époque, disait mieux encore : « L'homme n'a pas été jeté au hasard sur le coin de la terre qu'il occupe. S'il a des droits, il faut parler de Celui de qui il les tient ; s'il a des devoirs, il faut lui rappeler Celui qui les lui a prescrits. »

[b] « Tout ce qui est légitime et durable dans la Révolution était d'avance dans la loi divine de l'Évangile. » (SAINT-RENÉ TAILLANDIER.)

avaient fait confisquer par la monarchie. Toutes ces réformes, qui se seraient opérées sans la Révolution, plus sagement, plus sûrement, plus efficacement, ont été retardées ou compromises, ou rendues impossibles pour longtemps par la Révolution. Le mouvement réformateur de 1789 fut détourné de son but par la secte antichrétienne des francs-maçons, disciples de Voltaire et de Rousseau, qui se proposaient de faire table rase du passé et de fonder l'ordre politique et social sur le rationalisme déiste ou athée [1].

L'histoire de la Révolution est la preuve évidente que la négation des droits de Dieu entraîne fatalement au mépris des droits de l'homme. On sait ce que firent les révolutionnaires de la liberté individuelle, du droit de propriété, du droit d'association, de la liberté religieuse, de la liberté d'enseignement et du respect de l'autorité, soit civile, soit paternelle. A cet égard, la Révolution n'a fait que détruire. Loin d'être le droit, elle n'a été que la force brutale au service de l'erreur.

2. Le christianisme a contribué au progrès matériel.

27. A l'apparition du christianisme, le travail corporel, devenu pour les hommes libres un objet d'aversion et de mépris [a], était réservé aux esclaves. Ce travail forcé faisait peu produire à la terre et laissait à l'état stagnant l'agriculture et l'industrie. Par suite de la corruption des mœurs, la population allait sans cesse en diminuant. Dans une société pareille, où tout était sacrifié à la jouissance du petit nombre, il n'y avait pas de place pour les déshérités de la fortune : on chercherait en vain, dans l'antiquité païenne, des édifices consacrés au malheur et à la souffrance.

28. Le christianisme commence par réhabiliter le travail, agent essentiel de la production, source principale de la richesse. A l'exemple du divin ouvrier de Nazareth, on vit, dès les premiers siècles, les plus nobles et les plus riches parmi les néophytes chrétiens se livrer aux travaux manuels et se glorifier des titres d'*ouvrier* et d'*ouvrière*. Le travail émancipé et glorifié multiplie l'abondance des produits. Mais, pour que tous en jouissent, il

[a] « L'artisan n'est pas citoyen. » (PLATON.) — « Les manouvriers ne méritent pas le nom de citoyens ; il n'y a aucune différence entre eux et les esclaves. » (ARISTOTE.) — « Tous ceux qui vivent d'un travail mercenaire font un métier dégradant. Jamais un sentiment noble ne peut naître dans une boutique. » (CICÉRON.) — « L'invention des arts appartient aux plus vils esclaves. La sagesse habite des régions plus hautes ; elle ne forme pas ses mains au travail. » (SÉNÈQUE.)

[1] Mgr FREPPEL, *la Révolution française, à propos du centenaire de* 1789.

est nécessaire que les devoirs de justice et de charité soient rigoureusement observés, c'est-à-dire que le travailleur soit convenablement rémunéré et le pauvre secouru. C'est pourquoi la doctrine chrétienne condamne sévèrement tous les vices, tous les crimes préjudiciables au bien-être général : les fraudes, l'usure, l'exploitation de l'ouvrier, la dureté envers les pauvres, la limitation systématique des naissances; elle fait un devoir rigoureux de l'aumône, et favorise la population en protégeant la famille et en proclamant la sainteté du mariage.

29. Cette doctrine a été heureusement appliquée dans la société chrétienne. Au premier rang des promoteurs du progrès matériel, il faut placer les moines.

Ceux d'Orient peuplèrent les déserts de l'Égypte et de la Syrie, et, en se sanctifiant dans la prière et le travail, contribuèrent à l'œuvre de civilisation, non seulement par leurs saints exemples, mais aussi par les aumônes abondantes qu'ils distribuèrent aux pauvres.

Ceux d'Occident enseignèrent à l'Europe, ruinée par l'esclavage et dévastée par les Barbares, l'amour du travail, l'agriculture et même l'industrie. — Au milieu des temps les plus troublés, dans les conditions les plus désastreuses, n'ayant pas moins à redouter des bandits que des bêtes féroces, ils parvinrent, à force de patience, d'énergie, de courage, à transformer de vastes étendues de terrains incultes en champs et prairies fertiles. Ils défrichaient les forêts, desséchaient les marais, endiguaient les fleuves, recueillaient les eaux dispersées pour les faire servir à l'irrigation des pentes et des vallées. En même temps, ils ouvraient des routes et jetaient des ponts pour faciliter les communications d'un pays à l'autre et rendre le commerce plus facile et plus sûr. — La rénovation industrielle accompagnait la rénovation agricole. Le moine, dans sa solitude, devait pourvoir à tous les besoins : il fallait qu'il fût non seulement laboureur, mais maçon, charpentier, menuisier, architecte; il prenait, pour ainsi dire, tous les métiers à leur enfance, et les perfectionnait. Mignet appelle les monastères « des républiques agronomiques, industrielles et économiques ».

Vers les moines affluaient les populations, qui, à leur exemple et dirigées par leurs conseils, trouvaient autour d'eux une vie plus abondante que nulle part ailleurs. « Les trois huitièmes des villes et des bourgs de France, dit Montalembert, doivent leur existence aux moines. » Il en est de même, proportion gardée,

en Angleterre, en Allemagne, en Suisse, en Belgique. — L'égalité qui existait dans chaque monastère entre les religieux, quelle que fût leur origine, était un exemple de véritable égalité sociale. — Une autre fonction sociale, celle qui consiste à donner l'assistance aux pauvres, était remplie par les moines avec d'autant plus de largesse, qu'ils ne connaissaient pas le luxe égoïste et frivole des capitalistes mondains, vivaient de peu, ne prenaient du capital social que la part la plus rigoureusement nécessaire à leur existence, et pouvaient ainsi consacrer de grandes ressources au soulagement de la classe indigente.

30. La formation des *corporations ouvrières,* au moyen âge, fut un des plus grands services que rendit le christianisme à la classe des travailleurs. Les monastères en fournirent le modèle, car ils abritaient des ateliers de tous genres : il y avait parmi les religieux des familles entières de tisserands, de charpentiers, de corroyeurs, de tailleurs, de foulons. Il y avait ainsi dans la même ville autant de corporations que de corps de métiers, et chacun ou plusieurs ensemble formaient une confrérie, ayant sa chapelle et son patron spécial. Le régime corporatif (qui a duré sept siècles, sans amener ni grèves, ni émeutes, ni collision grave entre maîtres et compagnons) eut de très heureux résultats pour la prospérité publique : il fut le berceau des libertés locales, il releva les professions industrielles, il fit renaître la sécurité dans le commerce, il fut le refuge des faibles contre les forts, il assura à toute une classe de citoyens une protection efficace, et établit entre les travailleurs cette confraternité qui est un des éléments du bonheur social. La Révolution, en détruisant les corporations et les confréries, dont il eût été facile de corriger les imperfections et les abus par une part plus large donnée à la liberté du travail et de la concurrence, a fait à la classe ouvrière un mal incalculable[a].

31. Animée du souffle chrétien, la société du moyen âge s'éleva à un degré de prospérité industrielle et commerciale que n'avait pas connu l'antiquité païenne. De nombreux documents établissent que, dans ces siècles où dominait la foi, il y avait une

[a] « Une concurrence effrénée, une lutte pour la vie, où chacun, réduit à ses seules forces, cherche à l'emporter sur les autres, au risque d'entraîner leur ruine; une mêlée où l'on se coudoie, où l'on s'écrase, où l'on se foule aux pieds; c'est-à-dire, en résumé, l'oppression en haut, la servitude en bas, l'antagonisme partout, et l'union nulle part : telle est la situation que la Révolution française est venue créer à la classe ouvrière. » (Mgr FREPPEL, *Révolution française,* p. 103.)

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN © DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

aisance générale qu'on a de la peine à soupçonner aujourd'hui. « Par la prédication de la doctrine de la privation et de la continence, le christianisme, dit Pelletan, avait contribué à augmenter l'épargne et la richesse... La richesse immobilière montait d'heure en heure, grossie par la main-d'œuvre de chaque famille. La ferme, la métairie, la fabrique, sortaient une à une de terre comme une seconde végétation[1]. » L'humanité pauvre et souffrante eut sa part de la richesse publique. Les monastères nourrissaient une foule d'indigents; les corporations avaient soin des veuves, des orphelins, des invalides du travail. Un grand nombre d'établissements et de congrégations religieuses avaient été créés pour le soulagement de toutes les infortunes. — Si les siècles chrétiens n'ont pas été exempts de malheurs, de désordres, de crimes, la responsabilité en retombe, non sur la foi, mais sur les passions humaines, le relâchement des mœurs, l'ambition du pouvoir, toujours enclin à l'absolutisme païen, la guerre insensée faite à l'Église, les hérésies et les schismes.

Objections relatives au progrès matériel.

32. *Première objection.* — Le christianisme, en prêchant le célibat, entrave le développement de la population, et, par suite, fait obstacle au progrès matériel.

Réponse. — Dans toute société, il y a forcément, il y aura toujours, un certain nombre de célibataires. Le mariage n'est pas possible à tous. Pour que la loi divine relative à la propagation de la race humaine soit observée, il suffit que ceux qui sont appelés par vocation au mariage remplissent les devoirs que leur impose la religion, d'accord en cela avec la morale naturelle. Ce n'est pas au célibat religieux qu'il faut attribuer la dépopulation d'un pays, mais à l'immoralité des faux célibataires, à la stérilité systématique dans le mariage, à l'avortement coupable et à l'infanticide. La pratique des conseils évangéliques, par les immenses services qu'elle rend aux familles, ne peut que favoriser l'accroissement de la population. On constate que les pays qui donnent à l'Église le plus de prêtres, de religieux et de religieuses, sont ceux où les familles comptent le plus d'enfants.

33. *Deuxième objection.* — C'est au détriment de la prospérité des peuples, que les moines et le clergé séculier ont possédé si longtemps le sol le plus fertile de l'Europe. La Révolution, en confisquant ces biens, a rendu un service inappréciable à la société moderne.

[1] PELLETAN, *Profession de foi du dix-neuvième siècle*

Réponse. — La possession de ces biens étant des plus légitimes, leur confiscation a été un vol, dont les conséquences se font encore sentir de nos jours. — Les propriétés monastiques et ecclésiastiques étaient d'une grande utilité pour le bien général : elles subvenaient aux dépenses auxquelles durent pourvoir, après la Révolution, les budgets du culte, de l'instruction publique et de l'assistance des pauvres. En les confisquant au profit des agitateurs et de la bourgeoisie voltairienne, la Révolution a fait tomber à la charge du peuple les services publics qui pesaient autrefois sur ces biens, et, par la violation du droit de propriété collective, a ouvert la voie au socialisme.

34. *Troisième objection.* — La condition matérielle des populations agricoles, au moyen âge, était des plus misérables; on ne peut nier qu'elle ne se soit considérablement améliorée depuis la Révolution.

Réponse. — Il est vrai que les conditions économiques du temps actuel sont meilleures, à certains égards, que celles de l'âge précédent; cela est dû, non à la Révolution, mais au progrès des sciences physiques et naturelles, aux inventions et aux découvertes de l'industrie, à une plus grande facilité dans les moyens de communication, à la création des chemins de fer, etc., progrès qui, dans une société chrétienne, rendrait le sort des populations encore plus prospère. Somme toute, comme l'ont établi de savants historiens [a], la classe laborieuse était au treizième siècle (le plus chrétien du moyen âge), plus heureuse qu'aujourd'hui. Si elle avait été si misérable qu'on le suppose, comment expliquer la force corporelle, la vigueur de tempérament des hommes des siècles passés, qui ont accompli des travaux prodigieux sans l'aide de machines?

3. Le christianisme a contribué au progrès intellectuel et artistique.

Le christianisme et l'instruction.

Instruction primaire.

35. L'Église est une société essentiellement enseignante; elle revendique hautement la mission qu'elle a reçue de Jésus-Christ de prêcher l'Évangile à toute créature[1]. Comme la culture des intelligences ne peut qu'être favorable à son enseignement, loin de redouter l'instruction, comme ses ennemis l'en accusent, elle ne cesse de la provoquer, en exhortant les parents à faire instruire leurs enfants et en favorisant de toutes manières la fondation des écoles. Ce qu'elle fait de nos jours, elle l'a toujours fait.

[a] Léopold Delisle, Siméon Luce, Leymarie, Sismondi, Hallam, etc.

[1] S. Marc, XVI, 15.

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN
DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

36. Dès le premier siècle, on voit saint Jean, à Éphèse, et saint Polycarpe, à Smyrne, établir des écoles où ils instruisaient des jeunes gens. — Au second et au troisième siècle, il y a à côté des églises des bibliothèques et des écoles, parmi lesquelles tiennent le premier rang celles des catéchumènes. — Quand les Barbares se précipitèrent sur le monde romain, détruisant tout sur leur passage, la science se réfugia dans les cloîtres et les presbytères, où étaient instruits gratuitement les enfants du peuple. Chacun des monastères de saint Benoît devint une école pour les classes populaires. — Au huitième siècle, Charlemagne ordonna que chaque abbaye entretînt une école, où les enfants apprendraient la lecture, l'écriture et le calcul. — Dans les âges suivants, grâce au zèle des évêques et des conciles, l'instruction primaire continua à se répandre, et, au quatorzième siècle, d'après Siméon Luce, le savant historien de Duguesclin, la plupart des villages possédaient des écoles. — Entravé pendant quelque temps par les guerres religieuses que suscita le protestantisme, l'enseignement reprit son mouvement progressif aux dix-septième et dix-huitième siècles. Les congrégations religieuses uniquement ou principalement vouées à l'éducation et à l'instruction des enfants pauvres se multiplièrent, et en France, en particulier, à l'époque où éclata la Révolution française, il y avait dans presque toutes les provinces des écoles nombreuses, florissantes et fréquentées[a].

Objection relative à l'enseignement primaire.

37. *Objection.* — C'est seulement depuis la Révolution que, sous l'influence de l'esprit moderne, les écoles n'ont cessé de se multiplier et qu'a été établie la gratuité de l'enseignement.

Réponse. — Ces assertions sont démenties par les travaux d'une foule d'érudits contemporains[b]. La Révolution ayant détruit toutes les écoles qui existaient en 1789, le public ignorant s'est laissé persuader, par des déclamateurs sans conscience, que la multiplication des écoles au dix-neuvième siècle était un fait sans précédent.

Quant à la gratuité, il y avait pour l'enseignement primaire, en 1789, un budget considérable supporté non par tous les contribuables, pauvres ou riches, mais par les congrégations, les fabriques et les fondations particulières. Ce n'était pas une gratuité fictive.

[a] « Il n'est possible à personne d'oublier le rôle considérable des congrégations enseignantes au moyen âge, et même après la Renaissance dans la vieille société française. Elles remplissent une des plus grandes pages dans l'histoire de notre civilisation. Pendant plus de mille ans, il n'y a presque pas eu d'enseignement dans le monde chrétien qui n'ait été donné par l'Église, et principalement, sinon exclusivement, par les ordres religieux. » (F. Buisson, *Rapport sur le projet de loi comportant la suppression de tout l'enseignement congréganiste.*)

[b] Du Boulay, Taranne, Viollet, de Viriville, Charles Jourdain, Brunetin, de Beaurepaire, de Charmesse, de Barthélemy, de Resbic, Payet, Babeau, Albert Duruy, de Ribbe, Allain, etc.

Le haut enseignement.

38. L'Église n'a pas apporté moins de sollicitude à favoriser le haut enseignement que l'enseignement primaire. Elle sait, selon le mot de Bacon, que « si peu de science éloigne de la religion, beaucoup de science y ramène ». Pour éclaircir et exposer scientifiquement les dogmes révélés, comme pour réfuter les objections et les difficultés qu'on a opposées de tout temps au christianisme, les apologistes des premiers siècles, les Pères et les Docteurs de l'Église, les théologiens, les défenseurs de la foi, ont dû étudier et approfondir toutes les sciences; car il n'en est aucune qui n'ait de nombreux points de contact avec la Révélation.

39. Aussi, dès que la paix est rendue à l'Église, au quatrième siècle, voit-on s'établir de grandes écoles chrétiennes dans les principaux centres de l'empire romain. Pendant les invasions des Barbares et jusqu'à Charlemagne, les moines prennent soin de conserver les œuvres de l'antiquité classique. Après Charlemagne surgissent de toutes parts de célèbres écoles qui deviennent, au douzième siècle, le berceau des universités, dont le nombre s'élevait à soixante-quatre lorsque parut la Réforme.

40. Parmi les sciences qui sont le plus redevables au christianisme, il faut citer : la philosophie, l'histoire universelle et la philosophie de l'histoire, l'archéologie, la linguistique, l'étude comparative des langues, la paléographie, la numismatique, l'épigraphie, la critique historique. — Quant aux sciences naturelles, le merveilleux essor qu'elles prirent vers la fin du moyen âge, longtemps avant que Bacon en eût formulé la méthode, est dû à l'initiative de savants chrétiens.

Il en fut de même de la littérature proprement dite. La renaissance des lettres eut pour promoteurs les papes Nicolas V et Léon X. Les meilleurs humanistes étaient des hommes d'Église. Enfin, les chefs-d'œuvre des Pères et des orateurs de la chaire, au dix-septième siècle, attestent ce que l'éloquence doit au christianisme.

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN
DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

Le christianisme et les arts.

41. L'art a deux éléments : l'*idéal invisible* et le *réel visible*, qui en est le reflet. Or la doctrine chrétienne est la seule qui réunisse ces deux éléments sans les confondre. Tandis que les religions orientales absorbaient le fini dans l'infini, et la mythologie grecque l'infini dans le fini, le christianisme sépare profondément Dieu de ses œuvres; mais, ne s'arrêtant qu'à regret aux choses terrestres, dans lesquelles il nous montre l'image des choses célestes, il nous invite à nous élever, de degré en degré, des créatures à leur principe infini, à leur exemplaire éternel. De là résulte, dans l'art chrétien, la prédominance de l'élément idéal sur l'élément sensible. C'est ainsi que le christianisme a régénéré l'art, qu'il l'a complètement renouvelé et porté à son plus haut degré de perfection.

42. Aux artistes, le christianisme offre des *types idéaux*, qui fournissent des sujets de composition inépuisables : types de beauté ravissante dans le Christ, dans la bienheureuse Vierge Marie, dans les Anges et les Saints; et, comme contraste, types d'effroyables laideurs dans Satan et les pervers dont il est le chef.

43. S'inspirant des idées nouvelles et des sujets innombrables que leur donne la doctrine chrétienne, les artistes ont rempli le monde de leurs chefs-d'œuvre. Schiller a dit avec raison que le christianisme est la seule religion esthétique. C'est, en effet, la seule religion qui soit parfaitement belle. Ses temples sont le rendez-vous de tous les beaux-arts : architecture, sculpture, peinture, musique et poésie. Tous les arts ont été l'objet de la protection constante des papes et du clergé catholique et ont été tournés à leur véritable fin : la glorification des œuvres de Dieu et, en même temps, l'amélioration et la sanctification des hommes.

4. Conclusion.

44. La doctrine de Jésus-Christ, telle qu'elle est enseignée par l'Église catholique, a produit, nous venons de le voir, des fruits merveilleux, tant au point de vue religieux et moral qu'au point de vue de la vraie civilisation. Elle a fait pratiquer à une multitude d'hommes des vertus nouvelles et surnaturelles : l'humilité, la charité parfaite, l'amour des ennemis; en un mot, elle a fait des saints. Chez les peuples et aux époques où elle a été

accueillie, elle a établi les bases sur lesquelles repose l'ordre social, savoir : la dignité personnelle, le respect de tous les droits et de toutes les libertés légitimes, la bienveillance universelle, le soulagement de toutes les misères, l'idée et l'amour du progrès en toutes choses.

45. Or cette efficacité de la doctrine chrétienne ne peut s'expliquer que par un secours surnaturel et divin. Il n'est pas, en effet, naturel à l'homme de renoncer habituellement à lui-même, de résister avec persévérance aux entraînements de ses passions, de vaincre et de surpasser ainsi la nature. Si donc une religion, à l'exclusion de toute autre, présente sans interruption, dans le cours des siècles, le spectacle d'innombrables adhérents qui pratiquent fidèlement les plus hautes vertus; si, comme fruit de ces vertus, elle étale à nos yeux une société régénérée : cette religion renferme évidemment une énergie surnaturelle, puisqu'elle fait agir contrairement aux intérêts de la nature. Il y a là un miracle d'ordre moral, l'effet d'une intervention extraordinaire de Dieu, qui permet à la race humaine de produire des fruits de vie spirituelle qu'elle est incapable de donner d'elle-même.

46. De tels prodiges ne se rencontrant pas ailleurs que dans le christianisme, nous devons conclure que la religion de Jésus-Christ est divine et que Jésus-Christ est Dieu.

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN ®
DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

CHAPITRE XV

LES FAUSSES RELIGIONS

SOMMAIRE

Preuve de la divinité de la Révélation chrétienne tirée de la fausseté des autres religions. — 1. Le paganisme ancien. — 2. Le confucianisme. — 3. Le zoroastrisme. — 4. Le brahmanisme. — 5. Le bouddhisme. — 6. Le mahométisme. — 7. Le judaïsme après Jésus-Christ. — 8. La religion des peuples sauvages. — 9. Essais de fondation de religions nouvelles. La théophilanthropie. Le saint-simonisme. La religion positiviste. La religion franc-maçonnique.

Preuve de la divinité de la Révélation chrétienne tirée de la fausseté des autres religions.

1. En dehors du christianisme, aucune religion ne présente les signes positifs (p. 146) qui marquent une origine divine, c'est-à-dire un enseignement irréprochable et répondant parfaitement à tous les besoins et à toutes les aspirations légitimes de la nature humaine, de vrais miracles historiquement constatés, des fondateurs pourvus des marques d'une mission céleste; de plus, il n'en est aucune qui ne renferme des absurdités et des principes nuisibles à la perfection et au bonheur de l'homme. Or, comme il doit exister une vraie religion, il faut en conclure que le christianisme est la seule religion révélée.

2. Parmi les religions dont la fausseté démontre la vérité de celle de Jésus-Christ, les unes ont été vaincues par le christianisme : ce sont les religions des peuples de l'antiquité, ou le paganisme; les autres subsistent encore : ce sont le confucianisme, le zoroastrisme, le brahmanisme, le bouddhisme, le mahométisme, le judaïsme actuel et la religion des peuples sauvages, auxquelles s'ajoutent les religions qu'on a essayé de fonder en France au dix-neuvième siècle.

1. Le paganisme ancien.

3. Le paganisme ancien n'avait aucune valeur doctrinale, aucune valeur morale, aucune puissance civilisatrice.

4. *Défaut de valeur doctrinale dans le paganisme.* — Chez tous les peuples civilisés de l'antiquité : Chaldéens, Assyriens, Babyloniens, Égyptiens, Grecs, Romains, les doctrines fondamentales sur Dieu, l'homme, le monde et leurs rapports, étaient obscurément confondues dans des fables ridicules; il n'en restait que des débris. Le dieu suprême, auquel étaient soumis les autres dieux et déesses, était renfermé, aux yeux des païens, dans les limites de l'univers, revêtu d'un corps, assujetti aux passions humaines, dominé par un destin inexorable. La mythologie variait de peuple à peuple; et, dans un même pays, elle fourmillait de légendes bizarres, contradictoires, et ne présentait aucun plan suivi, aucun système solide. On ne savait pas comment l'homme avait été formé, quel est le but de la vie, par quels moyens s'expie le péché, ce que sera l'existence au delà de la tombe. Le paganisme, envisagé dans sa doctrine, était donc irrationnel et absurde.

5. *Défaut de valeur morale dans le paganisme.* — Une doctrine religieuse ne peut être efficace sur la volonté qu'autant qu'elle détermine, d'une manière claire et précise, la vraie nature de Dieu et de l'homme, le but de la vie terrestre, la sanction de la loi, le modèle à suivre pour réaliser la destinée humaine. Or la mythologie païenne non seulement ne possédait aucun de ces principes de moralité, mais elle encourageait ouvertement le vice par ses légendes licencieuses. Le culte né de cette mythologie contenait des cérémonies d'une obscénité révoltante. Le païen ne pouvait être vertueux qu'en fermant l'oreille aux inspirations de sa religion.

6. *Défaut de puissance civilisatrice dans le paganisme.* — Nous avons observé que le progrès, chez les peuples chrétiens, est en raison de leur fidélité à suivre la loi de l'Évangile; dans la mesure où ils s'en écartent, la force, parmi eux, tend à dominer le droit. C'était le contraire chez les peuples de l'antiquité. Plus ils furent païens, plus ils méconnurent les principes de la vraie civilisation. L'histoire du paganisme est celle d'une décadence continue au point de vue religieux, moral, social et politique. Si, sous d'autres rapports, il y eut progrès, à certaines époques,

en littérature, dans les arts, dans l'industrie, ce progrès est dû, non à la religion païenne, mais au travail de la raison, au développement de la vérité contenue dans les anciennes traditions.

2. Le confucianisme.

7. *Religion primitive des Chinois.* — Pendant quatorze siècles, depuis l'aurore de son histoire jusqu'au commencement du septième siècle avant Jésus-Christ, le peuple chinois fut monothéiste. Il adorait, sous le nom de Chang-Ti (maître suprême), un être personnel, souverain seigneur de toutes choses, à qui seul on doit offrir le sacrifice, et dont la volonté est la règle de la volonté humaine. Les autres notions religieuses étaient assez pures. Mais lorsque parut Confucius, cette religion s'était mélangée d'idolâtrie et de magie, de superstitions de toute espèce. Le plus complet désordre régnait aussi, à cette époque, dans l'empire chinois. Sous un empereur réduit à l'état de roi fainéant, les princes des États feudataires se livraient à des guerres continuelles et pressuraient le peuple, qui était tombé dans une perversion de mœurs extrême.

8. *Confucius* (551-479 av. J.-C.), comparant cet état de choses à celui dont les histoires anciennes présentaient la peinture, et où la vertu répandait le bonheur parmi le peuple, résolut de consacrer ses efforts à faire revivre ces temps de l'âge d'or. Dans ce but, il voyagea d'un État féodal à l'autre, rappelant aux princes et aux sujets les exemples de l'antiquité. Mais il mourut sans avoir vu le triomphe de sa doctrine. Ce n'est que longtemps après sa mort que des honneurs presque divins lui furent rendus. Le *confucianisme* est la religion officielle de l'empire chinois, celle que professent les lettrés, les mandarins; elle a pour chef l'empereur, le *Fils du Ciel*.

9. *Doctrine de Confucius.* — Elle se réduit presque tout entière à une morale sociale, basée sur les devoirs mutuels des parents et des enfants, et, en général, des princes et des sujets, des époux et des épouses, des supérieurs et des inférieurs, des gens âgés et des jeunes gens, des amis et des associés. L'obéissance de l'enfant n'a point de limite quant aux objets auxquels elle s'étend, et ce principe s'applique, proportion gardée, aux sujets, aux femmes, aux frères cadets, aux inférieurs. — Pour ce qui concerne la religion, elle se borne à la réglementation d'un culte officiel, qui a pour objet la vénération des ancêtres.

10. *Appréciation du confucianisme.* — Confucius n'est qu'un philosophe moraliste. Ni dans sa vie, ni dans sa doctrine, on ne rencontre aucun signe de révélation divine. Sa morale renferme de belles maximes, des conseils sages et sensés; elle est assez pure d'erreurs, mais elle fait abstraction de la Divinité et de la sanction de la vie future. Elle est plus propre à faire des hypocrites que des gens sincèrement vertueux. Aussi, le sentiment religieux est-il fort affaibli chez les Chinois. — En exagérant le principe d'autorité, Confucius a fait à la femme et à l'enfant une vraie condition d'esclave, et absorbé l'individu dans l'État. Il n'a point combattu les superstitions populaires, et sa doctrine a été impuissante à empêcher l'invasion du bouddhisme (p. 362).

3. Le zoroastrisme.

11. Selon la tradition persane, *Zoroastre* vécut sous le règne d'un roi de Bactriane. Frappé des abus de l'idolâtrie et du culte des *dévas* (mauvais génies), il se retira dans une grotte solitaire, où il reçut des révélations d'*Ahura-Mazda*, le Seigneur du ciel, qui confirma sa mission par de nombreux prodiges. Il périt sous les coups des adorateurs des dévas.

12. L'histoire de Zoroastre ne repose sur aucune donnée certaine. Plusieurs savants ne voient en lui qu'un personnage légendaire ou mythique. Ceux qui croient à son existence historique ne sont d'accord, ni sur le lieu où il est né, ni sur l'époque où il a vécu. Les similitudes frappantes qui existent entre le *Zend-Avesta* (livre sacré des Perses) et la Genèse permettent de supposer que les mages de Perse, pour rivaliser avec les Juifs, attribuèrent à l'un d'entre eux, réel ou fictif, un rôle analogue à celui de Moïse.

13. La religion de Zoroastre, longtemps professée par les Mèdes et les Perses, a disparu devant l'islamisme; elle n'a pour partisans, aujourd'hui, que quelques peuplades pauvres, nommées *Guèbres*, dans les montagnes de Perse, et les *Parsis* de Bombay, au nombre de quarante mille environ.

14. *Doctrine de Zoroastre.* — La doctrine attribuée par le Zend-Avesta à Zoroastre est le dualisme. Il y a deux principes éternels qui se combattent : *Ormuzd*, principe du bien, de la lumière, de la partie bonne du monde physique; et *Ahriman*, principe du mal, des ténèbres, de la partie mauvaise du monde. Leur

lutte doit durer neuf mille ans, et se terminer par le triomphe d'Ormuzd et de ses associés les *Amschapands* (bons génies). Ahriman et les *dévas*, ses acolytes, seront précipités en enfer.

On doit honorer Ormuzd, le dieu pur, par une vie pure, par la véracité.

15. *Appréciation du zoroastrisme.* — La religion de Zoroastre, en combattant l'idolâtrie et en enseignant une morale spiritualiste, était un progrès sur le paganisme. Mais le dualisme, qui en est l'essence, est une erreur funeste. S'il y a deux principes éternels, pourquoi le bon serait-il plus fort que le mauvais? Pour quel motif lui être fidèle plutôt qu'à l'autre? Ainsi le dualisme ébranle la morale de Zoroastre, sans compter que, par la division qu'elle introduit dans le monde physique, elle remplit la liturgie de pratiques superstitieuses. Il est donc évident que cette religion ne vient pas de Dieu, et que Zoroastre, s'il a existé, est un faux prophète.

4. Le brahmanisme.

16. *Le védisme.* — Avant le brahmanisme proprement dit, la religion de l'Hindoustan était le *védisme*, contenu dans les *Védas*, livres sacrés de l'Inde. — Le védisme, au point de vue doctrinal, est un polythéisme incohérent. Tantôt les dieux sont adorés comme des êtres personnels, tantôt ils apparaissent comme des manifestations divines d'un être universel. L'idée d'un dieu éternel, créateur de toutes choses, est inconnue des poètes védiques. Les dieux sont immortels, mais ils ne sont ni éternels ni existants par eux-mêmes. Sur leur origine et celle de l'univers, les Védas ne présentent que des affirmations discordantes. — En ce qui concerne la morale et le culte, le védisme se relève : on y trouve les principales vérités de la religion naturelle.

17. *Le brahmanisme.* — Dans les temps primitifs, il n'y avait pas de caste sacerdotale proprement dite; les familles avaient leurs sacrificateurs. Parmi eux, à une certaine époque, se distinguèrent les *brahmanes* (hommes adonnés au *brahma*, c'est-à-dire au culte de la prière). Ils finirent par devenir les maîtres du culte populaire et fondèrent la religion qui porte leur nom. Mais lorsque le bouddhisme prit naissance dans l'Hindoustan (p. 362), le brahmanisme subit une profonde modification. De là, une distinction à faire entre le brahmanisme ancien et le néo-brahmanisme.

18. *Le brahmanisme ancien.* — Il est caractérisé par le panthéisme et la métempsycose. Brahma seul existe; les autres êtres ne sont que des apparences et comme le rêve de Brahma. Quand il s'endort complètement, le monde disparaît; quand il s'éveille et commence à penser, l'univers renaît. — A la mort, les âmes passent, suivant leurs fautes, dans des corps d'animaux et de monstres. Cette transmigration, qui doit se renouveler sans fin, au milieu de souffrances horribles, est le mal suprême. L'objet de l'étude des sages, c'est le moyen d'obtenir un état fixe et d'échapper à ce changement indéfini. Suivant les uns, on y parvient par la science, par la conviction qu'on ne forme qu'un même être avec Brahma. Suivant d'autres, il faut à la science ajouter la vertu, qui se réduit, pour eux, à réprimer les désirs du cœur, à vaincre ses sens, à détacher son âme de ce monde par la mortification. — Comme pratique principale du culte, les brahmanes ont institué le sacrifice liturgique, qui a pour but d'obtenir les biens temporels; ils l'ont chargé de rites très compliqués, et lui attribuent une puissance magique sur la nature.

19. *Le néo-brahmanisme.* — Le brahmanisme ancien n'était pas une religion populaire, il ne s'adressait qu'aux classes éclairées. Lorsque les brahmanes virent le succès que le bouddhisme obtenait auprès du peuple par l'emploi des images de Bouddha, ils développèrent à son usage une mythologie où figuraient des centaines de milliers de dieux et de déesses représentés par des idoles aux formes hideuses et monstrueuses. A la tête de cet Olympe, ils conservèrent Brahma, auquel ils adjoignirent les deux divinités les plus honorées de l'Inde : *Vishnou*, le dieu de la lumière, de la fécondité, de la joie, et *Civa*, le dieu de la destruction et de la mort : ce qui constitue la *trimourti* indienne. On composa à ces divinités des légendes propres à exciter les passions les plus grossières, et on institua en leur honneur des fêtes souillées par des pratiques obscènes et cruelles.

20. *Le brahma-sonaj.* — Au commencement du dix-neuvième siècle, il s'est formé, sous le nom de *brahma-somaj*, un déisme brahmanique, où l'on professe le théisme, la doctrine de la vie future sans métempsycose, l'exclusion de l'idolâtrie, l'égale valeur de toutes les religions de l'univers. Mais il ne paraît pas que le brahma-somaj, déjà divisé en plusieurs sectes, puisse résister au panthéisme et aux doctrines idolâtriques toujours vivantes dans l'Inde.

21. *Appréciation du brahmanisme.* — Rien dans le brahmanisme, ni dans son origine, ni dans sa doctrine, ni dans son histoire, ne dénote une manifestation surnaturelle divine. Les Védas, que les brahmanes présentent comme des livres divins, n'ont aucune marque d'authenticité, d'intégrité, de véracité; et, à part quelques beaux morceaux religieux, rien ne les recommande à la saine raison. — La partie spéculative du brahmanisme est un mélange de panthéisme et de polythéisme. — La partie morale contient de sages préceptes sur la répression des passions; mais elle est nulle sur les devoirs de bienfaisance et de charité. — La partie liturgique de cette religion abonde en rites et pratiques dont la grossièreté, l'obscénité, la cruauté, dépassent tout ce qu'on peut imaginer.

Le brahmanisme ne peut se prévaloir du grand nombre de ses adhérents; il n'a point franchi les limites de la péninsule hindoustane, et il s'éparpille en mille sectes qui se méprisent les unes les autres; sous aucun rapport il ne présente cette unité qui est le caractère de la vérité. — Enfin, le brahmanisme a été impuissant à civiliser les peuples sur lesquels il domine; il a fondé le régime des castes, dont les inférieures sont tenues dans l'avilissement, et établi une foule de coutumes barbares qui n'ont disparu ostensiblement que grâce aux efforts du gouvernement anglais[a].

5. Le bouddhisme.

22. *Le fondateur du bouddhisme.* — Le bouddhisme fut fondé au cinquième ou au sixième siècle avant Jésus-Christ, par Siddartha, fils d'un roi de Kapila-Vastu, au nord-est de l'Inde. Comme il appartenait à la lignée royale des Çakia, et qu'il mena une vie solitaire, il fut appelé Çakia-Mouni (solitaire de la race des Çakia). Quant au nom de *Bouddha*, qui veut dire le savant, l'éveillé, le docteur universel, c'est un titre qu'il partage avec d'autres personnages vénérés par les bouddhistes. — Sa vie, racontée par des biographes postérieurs de plusieurs siècles à son existence, est pleine de légendes merveilleuses, souvent gro-

[a] Ainsi, les sacrifices humains, l'immolation des victimes choisies prises à la guerre, le meurtre des enfants du sexe féminin, le suicide des veuves sur le bûcher de leurs époux, l'usage d'enterrer vivants les lépreux, les immolations volontaires des fanatiques qui se font écraser sous les roues du char du dieu Vishnou et des pèlerins qui vont à Bénarès se noyer dans les eaux du Gange.

tesques[a], mêlées de traits visiblement empruntés à l'Évangile. — Ce qui est historiquement vrai, c'est que Siddartha, ayant quitté de bonne heure sa famille, embrassa l'état d'ascète chez les brahmanes, puis renonça bientôt à leur religion pour prêcher une doctrine nouvelle. Suivant les uns, il mourut d'indigestion après un somptueux repas; suivant d'autres, ayant rencontré une tigresse épuisée par la faim, il se laissa dévorer par elle.

23. Le bouddisme, partagé, comme le brahmanisme, en mille sectes diverses, est professé surtout au Japon et en Chine. Il faut y distinguer la doctrine que les livres bouddhiques attribuent à Çakia-Mouni, c'est-à-dire le *bouddhisme philosophique*, et le culte auquel elle a donné naissance parmi la foule, c'est-à-dire le *bouddhisme populaire*.

24. *Le bouddhisme philosophique.* — Selon les philosophes bouddhistes, il n'y a pas de principe premier, producteur des êtres; il n'y a qu'une masse d'être éternel, dans laquelle la sensation produit le désir, et le désir la naissance : de la naissance viennent les maux. L'existence est essentiellement mauvaise, parce qu'elle est passagère et changeante. A la mort, les êtres renaissent pour souffrir et mourir, et ainsi indéfiniment. Comme la renaissance a pour principe le désir de vivre, le sage doit travailler à étouffer ce désir par le renoncement parfait à soi-même. De la sorte, il parviendra au *nirvâna*, c'est-à-dire à l'extinction de la vie, soit que l'existence soit complètement anéantie, ou qu'elle consiste dans un repos béatifique qui exclut toute opération vitale, tout commerce avec les autres êtres.

25. *Le bouddhisme populaire.* — Une pareille doctrine ne pouvait convenir au peuple, qui a besoin de croire à la divinité et à la vie future. Aussi le bouddhisme se transforma-t-il rapidement dans les masses en un culte polythéiste et idolâtrique mêlé de magie. Des honneurs divins sont rendus à Çakia-Mouni et à une foule de bouddhas passés et futurs. Ces personnages, considérés comme des êtres surnaturels, ont leurs temples, leurs statues et leurs images, auxquelles on attribue une puissance efficace. Les formules magiques remplissent les livres bouddhiques, et beaucoup croient que celui qui saurait bien employer ces formules pourrait créer un monde semblable au nôtre et

[a] On lui prête une multitude d'existences antérieures, dont cinq cent cinquante connues : il fut ascète, brahmane, mendiant, lion, perroquet, marchand, roi, ermite, etc.

serait un dieu. La conception du nirvâna est remplacée dans le peuple par l'idée de cieux superposés dans lesquels on peut jouir de toutes sortes de plaisirs pendant plusieurs siècles.

26. *Appréciation du bouddhisme.* — Il n'y a dans le bouddhisme aucun signe de révélation divine. Ce qui est raconté de la vie merveilleuse de son fondateur n'est que le produit de l'imagination ou de la fraude. D'ailleurs, il ne s'est pas donné comme un envoyé du ciel. — Sa doctrine, au point de vue métaphysique, est complètement irrationnelle et absurde. Si tout se réduit à une masse éternelle de matière, l'âme humaine n'existe pas, il n'y a pas de juge souverain pour punir l'homme de ses fautes. Pourquoi craindre alors la transmigration? Puis quel rapport y a-t-il entre l'abnégation et le nirvâna? S'il y a en nous, comme on le suppose, un principe de vie capable de survivre au corps, comment ce principe peut-il être détruit ou réduit à une sorte de léthargie, par une vie consacrée aux exercices de l'ascétisme? Tout cela est incohérent et illogique. — Comme religion populaire, le bouddhisme se réduit à une grossière idolâtrie. — Au point de vue de la civilisation, son influence a été plutôt désastreuse; il n'a point fait disparaître la polygamie, le divorce, la polyandrie même qui existe dans certaines contrées. Bien qu'il prêche l'amour des hommes, il n'a produit ni hôpitaux, ni orphelinats, ni asiles pour les abandonnés. Les rationalistes qui l'ont sérieusement étudié professent que le christianisme lui est infiniment supérieur[a].

6. Le mahométisme.

27. *La religion des Arabes avant Mahomet.* — A l'époque où parut Mahomet, les Arabes, tout en croyant à un Dieu unique et supérieur, adressaient leurs prières et leurs offrandes à une foule de génies, bons ou mauvais, qu'ils supposaient peupler le monde. Le centre de leur culte était à la Mecque, dans le temple de la Kaaba. Cependant les gens instruits tendaient vers le monothéisme, que professaient parmi eux les Juifs et les chrétiens. Les circonstances étaient favorables, sous ce rapport, à la création d'une religion nouvelle, ennemie de l'idolâtrie.

[a] « C'est un spiritualisme sans âme, une morale sans liberté, une vertu sans devoir, une charité sans amour, un monde sans nature et sans Dieu. Le seul service qu'il puisse nous rendre par son contraste, c'est de nous apprendre tout ce qu'il en a coûté à l'humanité de ne pas croire ce que nous croyons. » (Barthélemy Saint-Hilaire, *le Bouddha et sa religion.*)

28. *Mahomet* (571-632). — Né de parents pauvres et orphelin de bonne heure, Mahomet dut d'abord, pour vivre, garder les chèvres et les moutons du public. A vingt-cinq ans, après un voyage commercial pour le compte d'une riche veuve nommée Khadidja, il l'épousa et exerça la profession de marchand, jusqu'à l'âge de quarante ans. A partir de ce moment, il commença à être saisi de préoccupations religieuses; il se fit instruire des récits bibliques par les Juifs et les chrétiens qui habitaient la Mecque, et se livra dans la solitude à de longues méditations. — Dès qu'il eut mûri son dessein, il déclara avoir reçu une mission d'Allah pour détruire les idoles. L'ange Gabriel, disait-il, lui apportait du ciel les paroles qu'il devait communiquer aux hommes. Ce sont ces paroles qui ont été recueillies dans le Coran, livre sacré des musulmans. — Mahomet prêcha d'abord sa doctrine à la Mecque; il y obtint peu de succès et fut même obligé, à la suite d'une sorte de persécution, de s'enfuir à Médine, ville rivale et ennemie de la Mecque. Cette fuite est l'*hégire;* c'est de l'année où elle s'accomplit (622) que date l'ère musulmane. — Reçu comme un prophète et comme un roi à Médine, Mahomet y construisit la première mosquée et entreprit aussitôt la guerre sainte. Il s'empara de la Mecque, et bientôt soumit l'Arabie presque entière à son autorité spirituelle et temporelle. Ses successeurs, suivis d'innombrables soldats, imposèrent la religion nouvelle à une foule de peuples en Afrique, en Europe et en Asie.

29. *Doctrine de Mahomet*[a]. — La *dogmatique musulmane* contient un certain nombre de vérités visiblement empruntées à la Bible : l'existence d'un Dieu unique, créateur du monde, le jugement universel, la résurrection des morts, le ciel et l'enfer; mais, à côté, de graves erreurs sur la religion naturelle, comme le *fatalisme* appelé *musulman,* la prédestination à l'enfer d'un grand nombre d'hommes, le paradis de voluptés sensuelles, etc.

La *morale musulmane* consiste principalement dans l'observation des pratiques du culte : récitation de prières et formules de foi, ablutions, jeûne dans le mois de ramadan, aumônes, pèlerinage à la Mecque au moins une fois, abstinence du vin et de la viande de porc, circoncision. Elle ne reconnaît pas des devoirs

[a] La foi à cette doctrine est appelée, par Mahomet, *Islam,* mot qui signifie *pleine soumission à Dieu;* de là le nom d'*islamisme,* donné au mahométisme. Puis, *Islam* étant devenu *Mislam, Muslim* en persan, et au pluriel *Muslimin,* les sectateurs de l'Islam sont appelés en français *musulmans.*

de justice et de charité à l'égard des infidèles. Elle autorise l'esclavage. Elle est muette sur les vertus intérieures. Elle ne fait nul cas de la pureté des mœurs, permet la polygamie, le divorce, etc., et considère comme fautes vénielles les vices infâmes. Elle ne condamne point la vengeance privée, la peine du talion, la violation des serments.

Chez les musulmans, il n'y a pas de sacerdoce proprement dit, ni de satisfaction indiquée pour le pardon des péchés, ni de sacrifice, si ce n'est l'action de grâces pour le bétail obtenu.

30. *Appréciation du mahométisme.* — Le mahométisme ne présente aucun signe de révélation divine. Son fondateur n'a donné aucune preuve qu'il fût, ainsi qu'il le prétend, l'envoyé de Dieu. Les faveurs célestes dont il se prévaut n'ont pas eu de témoins. Le Coran, dont il fait descendre les paroles du ciel, est un mélange incohérent de prières, d'invectives, d'anecdotes, de fables ridicules. — La conduite de Mahomet n'est pas celle d'un messager divin. Pour faire triompher ses idées, tous les moyens lui sont bons : il ne recule ni devant le meurtre ni devant l'imposture ; il a recours à l'assassinat pour se débarrasser de ses ennemis. La révélation lui sert, au besoin, pour justifier son immoralité, ses rapines, ses vengeances. Il n'est donc qu'un faux prophète, un imposteur, ou tout au moins un halluciné[a].

Mahomet reconnaît que Jésus-Christ est le Messie promis aux Juifs, un grand prophète envoyé de Dieu, qui a prouvé sa mission divine par des miracles. Or il attaque l'enseignement de Jésus-Christ sur les points les plus importants, tels que les dogmes de la sainte Trinité, de l'Incarnation, de la Rédemption, les sacrements, etc.; il déclare aux chrétiens une guerre implacable et les condamne tous aux peines éternelles. Il se propose de restaurer la religion d'Abraham; il professe que cette religion a été continuée par Moïse et par Jésus-Christ, et à leur doctrine il oppose la sienne. On ne voit pas dans l'histoire pareil exemple de contradiction. Les erreurs que nous avons signalées dans la dogmatique et la morale musulmane sont également une preuve de la fausseté de la doctrine de Mahomet.

Le mahométisme, en favorisant les instincts sensuels, le fatalisme et l'intolérance violente, a corrompu la famille, éteint le sentiment de la responsabilité et détruit le respect du droit

[a] Suivant le docteur Sprenger, Mahomet avait une forte hystérie musculaire qui lui occasionnait des crises terribles, des hallucinations aussi vives que nombreuses.

d'autrui et de toutes les libertés. Il a été un fléau pour les peuples qui l'ont embrassé, et les a conduits à cet abaissement moral, social, économique et politique où ils croupissent depuis si longtemps. A part le dogme de l'unité de Dieu, il est au même niveau que le paganisme, et, comme le paganisme, il a été et il est impuissant à créer une véritable civilisation.

7. Le judaïsme après Jésus-Christ.

31. *Contradiction du judaïsme.* — Depuis l'établissement du christianisme, le judaïsme est en contradiction avec lui-même, car il affirme la perpétuité de la loi de Moïse, alors que cette loi est abrogée par suite de la ruine complète des institutions théocratiques qui lui servaient de base. Sur le Messie, dont le dogme était le point capital de leur religion, il n'y a point d'accord entre les Juifs : les uns croient qu'il est arrivé, et qu'à cause des péchés de son peuple il est demeuré inconnu ; d'autres l'attendent encore comme un roi temporel, auquel seront soumises toutes les nations ; d'autres, ayant perdu tout espoir, déclarent anathème à quiconque osera supputer le temps du Messie. Le judaïsme est donc une véritable ruine ; et s'il se maintient, c'est comme une sorte de religion d'État, un lien national qui unit une race indestructible dispersée dans le monde entier.

32. *Les sectes juives.* — En dehors des Juifs, plus ou moins rationalistes, qui soutiennent que pour être bon israélite il suffit de croire aux trois dogmes de l'unité de Dieu, de son éternité et de l'immortalité de l'âme, il y a deux sectes juives en désaccord sur la loi mosaïque : celle des *karaïtes* et celle des *rabbinistes*. La première, dont les adhérents sont peu nombreux, ne reconnaît que la Bible, qu'elle soumet à l'interprétation privée. La seconde, outre la loi écrite par Moïse, admet une autre loi que Moïse a reçue dans un colloque divin, au mont Sinaï, et qui s'est conservée par une tradition constante comme l'interprétation divine de la loi écrite. Cette tradition est consignée dans le *Talmud*[a], livre composé par les rabbins durant les cinq premiers siècles de l'ère chrétienne. Les Juifs le considèrent comme un livre divin égal à la Bible, au-dessus même de la Bible. Les rabbins, successeurs de ceux qui ont écrit le *Talmud*, jouissent

[a] *Talmud* est un terme hébreu rabbinique, qui signifie *doctrine*, étude.

UNIVERSIDAD PONTIFICIA COMILLAS
CENTRO GENERAL DE BIBLIOTECAS

également d'une autorité divine; leurs paroles sont celles de Dieu même; celui qui contredit un rabbin ou murmure contre lui, outrage la majesté divine.

33. *Doctrine du Talmud.* — Il serait difficile de trouver une doctrine dogmatique plus perverse et une doctrine morale plus corrompue que celle du Talmud. La puérilité, l'ineptie, la turpitude, y coudoient le mépris le plus formel de tous les devoirs d'humanité à l'égard de quiconque n'est pas de race juive; tout y concourt à établir que cette race a des droits divins, qu'elle a le privilège d'exploiter à son profit le reste de l'humanité.

Voici quelques détails qui mettent au jour cette prétention.

Dogmatique talmudique. — Dieu, depuis la destruction du temple, rugit comme un lion et fait tomber chaque jour à la mer deux grosses larmes, pour expier le péché qu'il a commis en laissant traîner ses enfants dans la misère.

Les âmes des Juifs sont de substance divine. A la mort, elles transmigrent dans un autre corps. Les âmes des autres peuples de la terre descendent du démon et ressemblent aux âmes des animaux. Les non-Juifs ne sont pas des hommes; ils sont des chiens, des ânes, des porcs, des êtres inférieurs et exécrables (*goym*), qui ne subsistent que par les Juifs.

Quand le Messie viendra, il rendra aux Juifs le sceptre royal du monde. Tous les peuples se convertiront à la religion judaïque, excepté les chrétiens, qui seront entièrement exterminés. Le ciel est réservé aux justes, c'est-à-dire aux seuls Juifs.

Morale talmudique. — Le Juif étant de la substance de Dieu, souffleter un Juif c'est souffleter la majesté divine; un goy qui frappe un Juif mérite la mort.

Tout homme qui n'est pas Juif doit renoncer à être reconnu pour le prochain du Juif; c'est un ennemi de Dieu, dont les œuvres sont des péchés; il n'est pas juste d'user de miséricorde envers lui. Si le Juif le salue, s'il lui fait du bien, c'est pour avoir la paix et éviter la contrariété. Il est permis au Juif d'être hypocrite avec le non-Juif.

Le monde entier appartient aux Juifs. Dieu leur a donné pouvoir sur la fortune et la vie de tous les peuples. Le Juif ne commet donc aucune faute quand il trompe le non-Juif, qu'il lui prête à usure, qu'il s'engage envers lui par de faux serments, qu'il lui fait perdre un procès par n'importe quel moyen, qu'il le tue, etc.

34. *Le Talmud en action.* — Bien qu'un certain nombre de Juifs refusent au Talmud une autorité divine et le considèrent comme un livre suranné, il n'est guère de Juif qui ne soit talmudiste en pratique. Hypocrite, rusé, intrigant, d'une souplesse et d'une ténacité extraordinaires, le Juif poursuit partout son double but de domination universelle et d'anéantissement du christianisme. Point de scrupules sur le choix des moyens: vol, meurtre, trahison, corruption, tout acte est légitime qui favorise ses ambitions et ses haines.

Mais c'est surtout depuis la fin du dix-huitième siècle que la race juive a pris dans le monde entier une prépondérance fatale aux peuples chrétiens: ses écrivains, ses philosophes, ses poètes, ses orateurs, ses banquiers, ont célébré la Révolution de 1789 comme l'étoile de Juda, comme la délivrance d'Israël. Les principes modernes, les idées de liberté, d'égalité et de fraternité, avec leur interprétation maçonnique, n'ont pas eu de plus chauds partisans. Par leurs richesses colossales, par la presse, qui est en grande partie entre leurs mains, par les sociétés secrètes soumises à leur direction, les Juifs sont devenus les maîtres du gouvernement dans les pays révolutionnaires. Ils meuvent à leur gré l'opinion publique, la pervertissent et la corrompent. La plupart des guerres de notre époque, toutes les révolutions, toutes les persécutions contre le catholicisme, se sont faites sous leur inspiration. Ils ont été les agents les plus actifs de la propagation des mauvaises doctrines, de la licence des mœurs, du culte du veau d'or, de la renaissance des idées et des pratiques païennes. En même temps, ils ont exploité et ruiné des milliers de familles et rendu misérable le sort de la classe ouvrière par les accaparements et le monopole des capitaux.

35. Le Talmud est la contradiction de l'Évangile et a pour fruit naturel la ruine morale et matérielle des peuples.

8. La religion des peuples sauvages.

36. Les peuples sauvages ne représentent pas, comme le prétendent les évolutionistes, l'humanité primitive. Ce sont des groupes isolés des centres de civilisation, dégénérés, déchus, chez lesquels les facultés de l'âme, profondément amoindries, ont subi un recul ou un arrêt dans leur développement (p. 204).

37. *Leurs croyances.* — L'esprit des sauvages étant peu capable de saisir la différence entre les choses sensibles et les choses

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN ® DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

spirituelles, ils se font de la divinité une idée grossière. Le divin apparaît aux sauvages sous deux aspects : tantôt comme une puissance amicale et bienfaisante, tantôt comme une puissance hostile et funeste; mais ils inclinent plutôt vers le second que vers le premier : d'où le sentiment de terreur et de crainte servile qui domine leur religion. Les objets de leur culte sont les forces élémentaires de la nature : fleuves, cascades, éclairs, tonnerre; et certains animaux : serpent, tigre, éléphant, ours, etc.; ou bien les démons et les âmes des défunts. Ils honorent aussi, comme la demeure des dieux, certains objets inanimés, principalement des idoles.

Ils n'ont pas l'idée de la création. Ils croient à la survivance de l'âme, mais n'ont qu'une faible idée des récompenses et des châtiments de l'autre vie.

38. *Leur culte.* — Les sauvages pratiquent la prière et le sacrifice : la prière, pour demander à leurs dieux des faveurs temporelles; le sacrifice, pour apaiser leur courroux et mériter leur secours, ou bien, comme chez les nègres, pour les remercier de quelque riche profit. Le sacrifice consiste dans certains actes de mortification, ou dans des blessures volontaires, ou dans l'immolation de victimes humaines. — La magie et la divination sont en grand usage chez les peuples sauvages. Ils cherchent à conjurer les calamités et à connaître l'avenir, avec l'aide des forces démoniaques, et, dans ce but, ils se servent d'objets auxquels ils attribuent une puissance magique, ou bien ils ont recours à des magiciens attitrés.

39. Cet aperçu sur la religion des peuples sauvages nous montre que la nature humaine est foncièrement religieuse, mais en même temps, qu'abandonnée à elle-même, elle tombe dans une épouvantable dégradation, dont elle est incapable de se relever par ses propres forces.

9. Essais de fondation de religions nouvelles.

40. Le besoin d'une religion est si profond dans l'humanité que, depuis la Révolution, dont les chefs ne voulaient d'autre culte que celui de la Raison, on a vu, au milieu du scepticisme et de l'indifférence, des essais de création de religions nouvelles. Ces essais, principalement la *théophilanthropie,* la religion *saint-simonienne,* la religion *positiviste* et la religion *franc-maçonnique,* ne servent qu'à mettre en lumière, par leurs absurdités, l'excellence incomparable du christianisme.

La théophilanthropie.

41. Le culte des théophilanthropes (les amis de Dieu et des hommes) fut fondé à Paris, en 1796, et placé sous la haute direction de Larévellière-Lépeaux, membre du Directoire. Les principales églises de Paris furent mises à la disposition des adhérents de la secte nouvelle.

42. Le fond de la doctrine était une sorte de religion naturelle, sans dogmes bien déterminés. Les cérémonies consistaient en un sermon sur quelques sujets de morale et quelques cantiques en langue française. Ceux qui faisaient les fonctions de prêtres revêtaient une robe blanche assez semblable à une aube.

43. La théophilanthropie ne trouva des sectateurs qu'à Paris, et disparut après moins de cinq années d'existence, à la suite d'un arrêté des consuls, du 17 vendémiaire an X (21 octobre 1801), qui lui interdit l'usage des édifices nationaux.

Le saint-simonisme.

44. Cette religion tire son nom du comte Claude-Henri de Saint-Simon (1760-1825), qui en avait exposé les idées fondamentales dans l'ouvrage intitulé *le Nouveau Christianisme.* Mais ce ne fut qu'après sa mort que le nouveau culte fut organisé par ses disciples, à la tête desquels étaient Bazard et Enfantin.

45. Voici les principaux points de leur doctrine : 1° substitution du saint-simonisme au christianisme; 2° réhabilitation de la chair; 3° égalité de la femme et de l'homme; 4° négation du péché originel et des peines de l'autre vie; 5° identité de Dieu et du monde; 6° progrès indéfini de l'humanité; 7° abolition de tout privilège de naissance et de fortune.

46. La nouvelle société religieuse était composée de trois degrés ou classes de fidèles, dirigés par les pères suprêmes Bazard et Enfantin, lesquels déclaraient qu'ils étaient la *Justice,* parce que seuls ils savaient les destinées de l'humanité. C'était à eux qu'il appartenait de classer les adeptes selon leur capacité et de les rétribuer selon leurs œuvres.

47. Il se fonda des églises saint-simoniennes à Paris et dans quelques villes de province. Mais bientôt la division se mit entre les deux pères suprêmes. Enfantin, resté seul à la tête du troupeau, fut condamné, en 1832, à un an de prison et cent francs d'amende, comme coupable d'outrage aux bonnes mœurs.

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN
DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

Dès lors, le saint-simonisme fut ruiné dans l'opinion publique et disparut comme religion et philosophie.

La religion positiviste.

48. Elle a pour auteur Auguste Comte (1798-1857), le fondateur du positivisme. Suivant lui, l'objet du culte n'est pas Dieu, mais l'humanité passée, présente et future, à laquelle il donne le nom de *Grand-Être*. C'est à l'humanité que se rapportent, sous le nom d'*altruisme*, tous les devoirs et les sentiments de dévotion. Au *Grand-Être*, Comte joint le *Grand-Milieu*, c'est-à-dire l'espace, et le *Grand-Fétiche*, ou la terre. Ce fut la trinité qu'il substitua à la Trinité chrétienne. Au christianisme catholique, il emprunta aussi, en le défigurant et en l'adaptant au culte de l'humanité, tout un rituel très compliqué de prières, de fêtes et de sacrements.

La religion positiviste n'a rencontré qu'un petit nombre d'adhérents.

La religion franc-maçonnique.

49. Le vulgaire n'a vu longtemps dans la franc-maçonnerie qu'une association de philanthropes aux idées larges et généreuses, travaillant à établir parmi les hommes le règne de la liberté, de l'égalité et de la fraternité. Beaucoup de francs-maçons naïfs partageaient eux-mêmes cette opinion, et se croyaient véritablement les pionniers de la civilisation et du progrès.

Les agissements de la secte l'ont montrée sous un autre jour, et il est devenu visible qu'elle était une exploitation des mauvais penchants de la nature humaine au profit de gens sans foi ni loi, intrigants, ambitieux, avides de richesses, de plaisirs et de domination.

50. Mais ce qu'il y a de singulier, c'est le caractère religieux que revêt la franc-maçonnerie. Elle a un culte organisé sur le modèle du culte catholique. La loge est un temple qui a son autel ; elle est décorée d'emblèmes symboliques qui représentent la divinité sous la forme du triangle, de l'étoile flamboyante, de la pierre cubique, etc. Aux banquets, la table est appelée autel ; le verre, calice ; la place, stalle. Dans les loges, on célèbre des fêtes : celle du solstice d'été et celle du solstice d'hiver, dans le rite français ; celle des équinoxes, dans le rite misraïm. On y

administre des sortes de sacrements : il y a un baptême maçonnique, une confirmation maçonnique, une cène maçonnique où le vénérable distribue du pain et du vin, un mariage maçonnique, des cérémonies funèbres maçonniques avec catafalque. Dans la célébration du culte, il y a des inclinations et diverses cérémonies qui ne sont en usage que dans les relations des hommes avec la divinité.

51. Parmi les francs-maçons, quelques-uns sont investis d'une espèce de sacerdoce ; ils prennent, suivant les rites, le nom de vénérables, d'époptes, de grands élus ou Écossais, de grands pontifes ou sublimes Écossais, de chefs et de princes du Tabernacle, de prêtres de la nature, de pontifes de la raison.

52. A qui s'adresse le culte maçonnique ? Les sectaires s'abstiennent ordinairement de le dire. Ils se servent de mots vagues pour désigner l'objet de leur adoration : lumière divine, feu sacré, flamme mystérieuse, âme du monde. — Pour le vulgaire des maçons, le « grand architecte de l'univers » est le Dieu qu'ont reconnu Voltaire et Rousseau, le Dieu qui s'interdit toute révélation, tout miracle. — Les plus avancés ne reconnaissent pas d'autre Dieu que la nature, dont le triple règne est symbolisé par le triangle, et, dans la nature, particulièrement le soleil, le feu, l'humanité, la raison de l'homme. — Dans les arrière-loges luciférienne, on invoque Satan, ou Lucifer, l'ange de lumière, l'organisateur du monde [a].

C'est donc au culte du démon que se réduit la religion maçonnique. Ses dieux, comme ceux des païens, sont les divinités infernales, que, dans les réunions secrètes ignorées de la multitude des francs-maçons, elle honore par d'abominables orgies et évoque par des pratiques magiques semblables à celles des mystères d'Éleusis.

53. Mais, au point de vue religieux comme au point de vue moral, le maçonnisme est bien au-dessous du paganisme. Il exclut toute idée d'une vie future et borne la destinée de l'homme, comme celle de l'animal, à la terre. De ce principe que l'homme est Dieu, il conclut que tous ses instincts sont divins, et que leur satisfaction absolue est des plus légitimes. Les initiés savent que chaque grade correspond à la glorification d'un vice ; ils savent que par *liberté*, il faut entendre la destruction de toute autorité ; par *égalité*, l'anéantissement de toute hiérarchie ; par *fraternité*,

[a] « Viens, Satan, le proscrit des prêtres, que je te presse sur mon cœur, car tu es mon Christ ! » dit le chevalier kadosh dans les agapes maçonniques.

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN
DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

l'assistance que se doivent les « frères » en ce qui concerne la réalisation des prescriptions de la secte; par *vertu*, l'émancipation illimitée de la raison et des sens, le mépris de toute morale; ils savent que, pour dominer le monde, « il faut systématiquement employer tous les moyens de saturer la multitude de licence et de vices[1]. » « Tout ce qu'il y a eu jamais de sacrilège, de blasphématoire et de honteux dans les hérésies et les sectes les plus criminelles, a dit le pape Grégoire XVI, s'est amassé dans les sociétés secrètes comme dans l'égout universel de toutes les infamies[2]. » On entend, en effet, célébrer dans les loges tous les révoltés, tous les impies, tous les débauchés, dont fait mention l'histoire : les infâmes de Sodome et de Gomorrhe, les sadducéens, les gnostiques, les manichéens, les albigeois, les templiers, les hussites, les luthériens, les calvinistes, les anabaptistes, Voltaire et Rousseau, les bandits de la Révolution, les brigands de la Commune de Paris (1871), etc.

54. Les francs-maçons se considèrent comme les fils d'Hiram, lequel, disent-ils, descend de Lucifer par Phaleg, Tubalcaïn, Lamech et Caïn. Et comme Lucifer, le génie du bien, est en lutte avec le mal[a], c'est-à-dire avec Adonaï, le dieu des chrétiens, lequel est l'auteur de l'Église catholique, c'est à l'extermination de l'Église catholique que doit se vouer la maçonnerie. Au temple de la foi et de l'obéissance, à la loi d'Adonaï, elle doit substituer le temple de l'incrédulité et du libertinage[b].

« Deux amours, dit saint Augustin, ont donné naissance à deux cités : l'amour de soi, poussé jusqu'au mépris de Dieu, à la cité terrestre; l'amour de Dieu, poussé jusqu'au mépris de soi, à la cité céleste. » La maçonnerie représente actuellement la cité terrestre luttant contre l'Église, qui est la cité de Dieu.

---

[a] On connaît le blasphème du franc-maçon Proud'hon : « Dieu, c'est le mal. »

[b] Le temple de Salomon que la franc-maçonnerie travaille à reconstruire est, dans le sens symbolique, le triomphe des Juifs. Du reste, la franc-maçonnerie est d'origine juive; son rituel en est une preuve manifeste. Ce sont les Juifs qui l'ont organisée et la dirigent, dans le but de détruire le christianisme et de régner en maîtres sur l'univers.

[1] Léon XIII, encyclique *Humanum genus*. — [2] Grégoire XVI, encyclique *Mirari vos*.

TROISIÈME PARTIE

L'ÉGLISE DE JÉSUS-CHRIST

PRÉAMBULE

« Je crois la sainte Église catholique. »
(*Symbole des Apôtres.*)

La révélation complète et définitive que le Fils de Dieu apportait au monde devait être constituée sous une forme sociale qui répondît à sa perfection. Il donna lui-même le nom d'*Église* à l'assemblée des élus appelés à professer sa doctrine.

Sans aucun doute, pour tout esprit attentif et de bonne foi, l'Église catholique est la seule véritable Église de Jésus-Christ. Ce que nous avons dit de sa propagation et de sa conservation miraculeuse, de l'excellence incomparable de la doctrine qu'elle enseigne au nom de Jésus-Christ, et de l'efficacité merveilleuse de cette doctrine pour rendre l'humanité meilleure et plus heureuse, suffirait à démontrer la divinité de son institution. Mais, comme plusieurs sectes pseudo-chrétiennes revendiquent le titre de véritable Église de Jésus-Christ, et qu'à toutes les époques, et surtout de nos jours, toutes les questions relatives à l'Église ont fait surgir d'innombrables erreurs, il est d'une grande importance de mettre la vérité en pleine lumière par les procédés scientifiques que nous fournit la philosophie.

Cette troisième partie de l'Apologétique sera divisée en trois sections. Dans la première, nous nous demanderons quelle est la véritable Église de Jésus-Christ; dans la seconde, ce qu'est cette Église, ou quelle est sa constitution; et dans la troisième, quelles sont les sources auxquelles puise la théologie pour rassembler en corps de doctrine les vérités révélées.

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN
DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

l'assistance que se doivent les « frères » en ce qui concerne la réalisation des prescriptions de la secte; par *vertu*, l'émancipation illimitée de la raison et des sens, le mépris de toute morale; ils savent que, pour dominer le monde, « il faut systématiquement employer tous les moyens de saturer la multitude de licence et de vices[1]. » « Tout ce qu'il y a eu jamais de sacrilège, de blasphématoire et de honteux dans les hérésies et les sectes les plus criminelles, a dit le pape Grégoire XVI, s'est amassé dans les sociétés secrètes comme dans l'égout universel de toutes les infamies[2]. » On entend, en effet, célébrer dans les loges tous les révoltés, tous les impies, tous les débauchés, dont fait mention l'histoire : les infâmes de Sodome et de Gomorrhe, les sadducéens, les gnostiques, les manichéens, les albigeois, les templiers, les hussites, les luthériens, les calvinistes, les anabaptistes, Voltaire et Rousseau, les bandits de la Révolution, les brigands de la Commune de Paris (1871), etc.

54. Les francs-maçons se considèrent comme les fils d'Hiram, lequel, disent-ils, descend de Lucifer par Phaleg, Tubalcaïn, Lamech et Caïn. Et comme Lucifer, le génie du bien, est en lutte avec le mal[a], c'est-à-dire avec Adonaï, le dieu des chrétiens, lequel est l'auteur de l'Église catholique, c'est à l'extermination de l'Église catholique que doit se vouer la maçonnerie. Au temple de la foi et de l'obéissance, à la loi d'Adonaï, elle doit substituer le temple de l'incrédulité et du libertinage[b].

« Deux amours, dit saint Augustin, ont donné naissance à deux cités : l'amour de soi, poussé jusqu'au mépris de Dieu, à la cité terrestre; l'amour de Dieu, poussé jusqu'au mépris de soi, à la cité céleste. » La maçonnerie représente actuellement la cité terrestre luttant contre l'Église, qui est la cité de Dieu.

---

[a] On connaît le blasphème du franc-maçon Proud'hon : « Dieu, c'est le mal. »

[b] Le temple de Salomon que la franc-maçonnerie travaille à reconstruire est, dans le sens symbolique, le triomphe des Juifs. Du reste, la franc-maçonnerie est d'origine juive; son rituel en est une preuve manifeste. Ce sont les Juifs qui l'ont organisée et la dirigent, dans le but de détruire le christianisme et de régner en maîtres sur l'univers.

[1] Léon XIII, encyclique *Humanum genus*. — [2] Grégoire XVI, encyclique *Mirari vos*.

TROISIÈME PARTIE

L'ÉGLISE DE JÉSUS-CHRIST

PRÉAMBULE

« Je crois la sainte Église catholique. »
(*Symbole des Apôtres.*)

La révélation complète et définitive que le Fils de Dieu apportait au monde devait être constituée sous une forme sociale qui répondît à sa perfection. Il donna lui-même le nom d'*Église* à l'assemblée des élus appelés à professer sa doctrine.

Sans aucun doute, pour tout esprit attentif et de bonne foi, l'Église catholique est la seule véritable Église de Jésus-Christ. Ce que nous avons dit de sa propagation et de sa conservation miraculeuse, de l'excellence incomparable de la doctrine qu'elle enseigne au nom de Jésus-Christ, et de l'efficacité merveilleuse de cette doctrine pour rendre l'humanité meilleure et plus heureuse, suffirait à démontrer la divinité de son institution. Mais, comme plusieurs sectes pseudo-chrétiennes revendiquent le titre de véritable Église de Jésus-Christ, et qu'à toutes les époques, et surtout de nos jours, toutes les questions relatives à l'Église ont fait surgir d'innombrables erreurs, il est d'une grande importance de mettre la vérité en pleine lumière par les procédés scientifiques que nous fournit la philosophie.

Cette troisième partie de l'Apologétique sera divisée en trois sections. Dans la première, nous nous demanderons quelle est la véritable Église de Jésus-Christ; dans la seconde, ce qu'est cette Église, ou quelle est sa constitution; et dans la troisième, quelles sont les sources auxquelles puise la théologie pour rassembler en corps de doctrine les vérités révélées.

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN
DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

SECTION I

RECHERCHE DE LA VÉRITABLE ÉGLISE

Jésus-Christ a-t-il fondé une Église? Quelles sont les propriétés de l'Église de Jésus-Christ? L'Église est-elle une société nécessaire? Quels en sont les caractères distinctifs? Où trouve-t-on ces caractères: est-ce dans le protestantisme, ou dans les sectes grecques, ou dans l'Église romaine? Telles sont les questions que nous aurons à résoudre, pour déterminer quelle est la véritable Église de Jésus-Christ.

Auparavant, nous donnerons une notion de l'Église.

CHAPITRE I

NOTION DE L'ÉGLISE

SOMMAIRE

1. Noms de l'Église dans les Livres saints : figures; métaphores; paraboles et allégories. — 2. Ce qu'est l'Église. Étymologie et acceptions diverses du mot *église*. Définition adéquate de l'Église. — 3. Fausses notions de l'Église.

1. La notion de l'Église ressort des noms qu'elle porte dans les Livres saints et des définitions qu'en donnent les théologiens.

1. Noms de l'Église dans les Livres saints.

2. De même que Jésus-Christ, son fondateur, l'Église porte dans les Livres saints une multitude de *noms*. L'Écriture sainte renferme une foule de *figures*, de *métaphores*, de *paraboles* ou *allégories*, qui désignent l'Église, et nous en découvrent, sous des aspects multiples, la nature, l'origine, la fin; la beauté, la noblesse, la grandeur.

3. Les principales *figures* de l'Église sont : 1° dans l'Ancien Testament : le *paradis terrestre*, *Ève*, l'*arche* du déluge, les

épouses des patriarches, le *Tabernacle*, l'*Arche d'alliance*, le *Temple*, la *nation juive*, la *montagne du Seigneur*, la *pierre détachée de la montagne*; — 2° dans le Nouveau Testament : la *double pêche miraculeuse*, dont il est parlé dans saint Luc et dans saint Jean, la *tunique sans couture* de Notre-Seigneur, la *nappe* mystérieuse que vit saint Pierre, et surtout la très sainte *Vierge Marie*.

4. Dans le sens *métaphorique*, l'Église, considérée : 1° par rapport à Dieu, est appelée dans les Livres saints : la *maison de Dieu*, le *temple de Dieu*, le *royaume des cieux*; — 2° par rapport à Jésus-Christ, elle est appelée son *corps* et son *épouse*; — 3° par rapport aux fidèles, elle est une *terrible armée rangée en bataille*, le *jardin fermé*, la *fontaine scellée*.

5. Dans le sens *allégorique*, l'Église est représentée par les paraboles et allégories de l'*aire*, du *festin*, du *champ* où l'ivraie est mêlée au bon grain, du *grain de sénevé*, du *levain*, du *trésor caché* et de la *perle précieuse*, du *filet*, du *bercail*.

2. Ce qu'est l'Église.

Étymologie et acceptions diverses du mot Église.

6. Le mot *Église* est le nom propre de la société fondée par Jésus-Christ. D'après son étymologie, ce mot signifie : une *multitude assemblée sur convocation*. Il ne se dit que d'une assemblée de personnes réunies à la suite d'un appel et d'un choix, non point au hasard, par force ou de gré.

7. Dans un sens large, l'Église est la *société de tous ceux que Jésus-Christ unit entre eux dans le culte légitime et la connaissance surnaturelle du vrai Dieu*.

8. Les membres de cette société peuvent se trouver, ou dans le ciel, ou dans le purgatoire, ou sur la terre. De là, l'*Église triomphante*, l'*Église souffrante* et l'*Église militante*. L'Église, prise simplement, s'entend de l'Église militante, ou de la société terrestre des baptisés.

9. Quand l'Église est envisagée au point de vue historique, elle porte les noms d'*Église patriarcale*, d'*Église mosaïque* et d'*Église chrétienne*. A ce point de vue, le mot Église sans addition désigne l'Église fondée par Jésus-Christ.

10. Dans ce dernier sens, ce mot désigne : tantôt l'*Église enseignante*, ou le corps des évêques unis au Pape; tantôt l'*Église enseignée*, ou le corps des fidèles, par opposition à celui des pasteurs.

11. Enfin, dans le même sens, le mot Église peut signifier : soit l'*Église universelle,* ou la société de tous les catholiques ; soit une *Église particulière,* ou la société des catholiques d'une province, comme la Macédoine [1], d'une ville, comme Éphèse, Sardes [2], d'une partie d'une cité, Cenchrée [3] ; soit le *lieu* même où les fidèles sont assemblés [4].

Définition adéquate de l'Église.

12. L'Église peut ainsi se définir : *la société des hommes que l'autorité du pape et des évêques qui lui sont soumis, réunit en un seul corps, en les obligeant à la profession d'un même symbole, à la réception des mêmes sacrements, à l'obéissance aux mêmes lois, afin de les préparer, par la foi et la grâce, à la vision béatifique ;*

Ou, plus brièvement : *l'Église est la société des baptisés qui obéissent au pontife romain.*

13. Cette définition contient la notion adéquate de l'Église, car nous y voyons les quatre éléments qui constituent la société fondée par Jésus-Christ et qui la séparent de toutes les autres communautés religieuses : ses membres, son gouvernement, sa fin et ses moyens.

1° *Ses membres.* Un homme, fût-il impie et réprouvé, appartient à l'Église par le fait : 1° qu'il est soumis au souverain Pontife ; — 2° qu'il adhère au symbole catholique ; — 3° qu'il participe aux rites sacramentels célébrés dans l'Église. — Par conséquent, n'appartient pas à l'Église : par défaut de la première condition, le schismatique ; par défaut de la seconde, l'infidèle, l'hérétique, l'apostat ; par défaut de la troisième, l'excommunié, le catéchumène.

2° *Son gouvernement.* Jésus-Christ a établi dans son Église un pouvoir social confié à une hiérarchie composée du pape, comme chef suprême, et des évêques, comme subordonnés au pape.

3° *Sa fin.* L'Église a pour fin immédiate et prochaine de procurer à ses membres la sainteté intérieure en cette vie, et pour fin médiate et dernière de les introduire au ciel après la mort.

4° *Ses moyens.* C'est la foi et la grâce. La foi, qu'elle nous impose par les enseignements du pape et des évêques ; la grâce, qu'elle nous donne par les sacrements qu'administrent les pasteurs et qu'elle nous conserve par les lois qu'ils édictent.

[1] II Cor., VIII, 1. — [2] Apoc., II, 1 ; III, 1. — [3] Rom., XVI, 1. — [4] Judith, VI, 21.

14. En même temps qu'elle illumine et sanctifie les chrétiens, l'autorité du pape et des évêques établit entre eux une triple unité : l'*unité de croyance,* par l'obligation de professer la même foi ; l'*unité de culte,* par l'obligation de recevoir les mêmes sacrements et de prendre part au même culte ; l'*unité de discipline et de gouvernement,* par l'obligation d'obéir aux mêmes lois spirituelles.

Tous ces liens sociaux sont renfermés dans l'obéissance au pape. C'est le pape qui est la cause efficace de l'unité de foi et de l'unité de gouvernement : quiconque obéit au pape est dans l'Église ; quiconque lui est étranger est hors de l'Église. Voilà pourquoi l'Église peut se définir : *la société des baptisés qui obéissent au pontife romain.*

3. Fausses notions de l'Église.

15. Les hérétiques de tous les temps ont donné à l'Église des définitions qui en altéraient gravement la notion.

Les novatiens, les donatistes, les pélagiens, les wicléfistes et les hussites la définissaient de telle sorte qu'ils en excluaient les pécheurs et ceux qui seront damnés.

Les réformateurs du seizième siècle auraient dû nier l'existence même de l'Église ; sans unité, en effet, il n'y a pas de société possible. Or, dans le protestantisme, l'unité de foi est détruite par le libre examen ; l'unité de culte, par la doctrine que la foi justifie sans les œuvres ; l'unité de gouvernement, par le rejet de l'autorité ecclésiastique. Mais, inconséquents avec leurs principes, ils établirent des églises où ils essayèrent de conserver l'unité de foi, de culte et de gouvernement. Après avoir soutenu, avec les hérétiques précédents, que la véritable Église est *invisible* et qu'elle est la *société des élus,* ils admirent ensuite qu'elle est *visible,* et en donnèrent, suivant les temps et les circonstances, des définitions variables et toutes erronées.

A l'heure actuelle, l'Église, suivant les protestants orthodoxes, est la *réunion de tous ceux qui ont des dogmes et des sentiments communs.* — Suivant les libéraux, elle est le *simple rapprochement de tous ceux qui, sans avoir les mêmes dogmes, veulent cependant chercher Dieu.* A cette Église appartiennent également, et ceux qui croient en un Dieu personnel, et ceux qui, ne voyant en Dieu qu'un être fictif, pensent que le véritable objet de notre adoration c'est nous-mêmes. Voilà à quelles absurdités conduit le libre examen.

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN
DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

CHAPITRE II

INSTITUTION DE L'ÉGLISE

SOMMAIRE

1. Jésus-Christ a fondé une Église. Théorie rationaliste. Le dogme catholique. Preuves de l'institution divine de l'Église. — 2. L'Église est une société surnaturelle. Distinction de l'Église et de la société civile. — 3. L'Église est une société parfaite. Le césarisme. Objections.

1. Jésus-Christ a fondé une Église.

Théorie rationaliste.

1. Les vaudois, les wicléfistes, et plus tard les sociniens, prétendirent que Jésus-Christ a prêché une doctrine, mais qu'il n'a pas fondé une société religieuse. Cette opinion, soutenue par les écrivains les plus audacieux de la Réforme : Stéphany, Grotius, Puffendorf, Bœhmer et autres légistes régaliens, dans le but surtout de soumettre l'Église à la souveraineté de l'État, est mise en pratique aujourd'hui par plusieurs sectes protestantes, les unitaires, un grand nombre de libéraux, et par les congrégationalistes. Suivant eux, il suffit, pour le salut, de professer la foi du Christ, sans adhérer à aucune société chrétienne. Les rationalistes contemporains [a] défendent le même système, en alléguant qu'il n'y a pas de preuve historique que Jésus-Christ ait institué sa religion sous la forme constitutive d'une société. L'Église, disent-ils, n'a apparu qu'après sa mort, sous la forme *démocratique;* puis elle est devenue *aristocratique,* par l'établissement dans chaque communauté d'un conseil des *anciens* (prêtres), à la tête desquels était l'*évêque* (surveillant), et enfin *monarchique,* par l'admission d'une autorité suprême dans la personne du pape. Ils en concluent que l'Église, étant une société purement humaine, n'a point droit à notre obéissance, et que l'État a tout pouvoir sur elle.

[a] Entre autres Renan, Havet, Aubé, Victor Duruy.

Dogme catholique de l'institution divine de l'Église.

2. Selon l'enseignement catholique, Jésus-Christ a donné au christianisme la forme d'une véritable société ; il a si étroitement uni la religion chrétienne et l'Église, qu'il est impossible de pratiquer véritablement la première lorsqu'on n'appartient pas à la seconde.

3. Les *preuves* de l'institution divine de l'Église sont tirées de l'Écriture sainte, de la tradition, et sont confirmées par la raison théologique.

Preuve tirée de l'Écriture sainte.

4. *Je bâtirai mon Église* [1], dit Jésus-Christ. Il annonce ainsi la création d'une nouvelle société, qui sera son œuvre personnelle.

Il se sert, pour la décrire, d'expressions figurées qui supposent des relations d'unité maintenues par un chef unique et dans un but commun : son Église est un *royaume,* une *cité,* une *maison,* un *corps,* un *bercail,* etc.

Il désigne tous les éléments qui feront de son Église une société véritable : 1° Des *membres nombreux.* Jésus-Christ a reçu tous les peuples en héritage [2], et il oblige les hommes à entrer dans le sein de son Église : *Allez,* dit-il à ses Apôtres, *enseignez toutes les nations* [3] ; — 2° Une *fin commune et des moyens communs.* La fin que Jésus-Christ assigne à tous ses disciples, c'est de glorifier Dieu et de sauver leur âme : c'est là le fond de l'Évangile. Les moyens qu'il prescrit d'employer pour cette fin, c'est la foi à sa doctrine, l'observation de ses commandements, et la grâce, qui sera communiquée par le baptême et le sacrement de pénitence : *Celui qui croira et sera baptisé sera sauvé* [4]... *Allez, enseignez les nations, baptisez-les,... apprenez-leur à garder tout ce que je vous ai commandé* [5]... *Les péchés seront remis à qui vous les remettrez* [6] ; — 3° Une *autorité* à laquelle seront soumis les fidèles. Jésus-Christ a institué cette autorité en investissant les Apôtres et leurs successeurs de sa propre puissance : *Tout pouvoir m'a été donné au ciel et sur la terre. Allez donc, enseignez* [7]... Il est donc *docteur, pontife* et *roi.* Il fait de ses Apôtres : des docteurs, en leur conférant le pouvoir d'enseigner; des sanctificateurs, en leur conférant le pouvoir de sanc-

[1] S. Matth., XVI, 18. — [2] Ps. II, 8. — [3] S. Matth., XXVIII, 19. — [4] S. Marc, XVI, 16. — [5] S. Matth., XXVIII, 19-20. — [6] S. Jean, XX, 23. — [7] S. Matth., XXVIII, 18-19.

tifier; des rois, en leur conférant le pouvoir de gouverner : *Tout ce que vous aurez lié sur la terre, sera lié dans le ciel*[1].

Bien plus, pour assurer complètement l'unité de foi, de culte et d'action, Jésus-Christ met à la tête du collège des Apôtres l'un d'entre eux, Pierre, qui est comme la pierre sur laquelle est bâtie l'Église[2], qui a pour mission, lui et ses successeurs, de confirmer ses frères dans la foi[3], d'être le pasteur de tout le troupeau, des brebis comme des agneaux[4]. — Voilà donc dans l'Église une autorité sociale, qu'elle tient immédiatement de Jésus-Christ.

5. Nous voyons encore dans les Livres saints comment le Sauveur procéda à la création de la société chrétienne et comment elle devint une société publique obligatoire. Jésus-Christ choisit d'abord les dépositaires de l'autorité[5]. Puis, il introduisit parmi eux une hiérarchie[6]. Enfin, le jour de l'Ascension, il leur confia définitivement le pouvoir d'enseigner, de sanctifier et de gouverner en son nom[7]. A partir de la Pentecôte, les fidèles, comme nous l'apprend saint Paul, ne forment qu'un corps[8], dont les membres professent la même foi, participent aux mêmes sacrements et sont soumis à une autorité hiérarchique. L'exercice de cette autorité apparaît manifestement dans les *Actes*, les *Épîtres* et l'*Apocalypse*. On y voit les Apôtres enseigner de vive voix et par écrit, baptiser, confirmer, célébrer le sacrifice, administrer l'eucharistie, oindre les malades, ordonner les évêques et les prêtres, porter des lois, juger et frapper les coupables, excommunier les hérétiques et les schismatiques. C'est au nom de Jésus-Christ, de qui ils déclarent le tenir, qu'ils exercent ce triple pouvoir d'enseigner, de sanctifier et de gouverner.

Preuve tirée de la tradition.

6. Une tradition universelle, constante, unanime, depuis les Apôtres jusqu'à nos jours, atteste le fait de la fondation par Jésus-Christ d'une autorité hiérarchique gouvernant la société des chrétiens. Pour ne parler que des temps apostoliques et de ceux qui les suivirent de près, de cette période démocratique inventée par les rationalistes, où il n'y aurait eu aucune magistrature ecclésiastique, une foule de passages des écrivains de ce temps-là,

[1] S. Matth., XVIII, 18. — [2] S. Matth., XVI, 18. — [3] S. Luc, XXII, 32. — [4] S. Jean, XXI, 15-17. — [5] S. Luc, VI, 13-16. — [6] S. Matth., XVI, 18-19; S. Jean, XXI, 15-17. — [7] S. Matth., XXVIII, 18-20. — [8] I Cor., XII, 12-14.

entre autres de saint Ignace, du pape saint Clément, de Clément d'Alexandrie, d'Origène, de Tertullien, de saint Optat de Milève, montrent jusqu'à l'évidence que l'Église était une société de chrétiens soumise au collège des prêtres.

Preuve de raison théologique.

7. Il était très convenable que le christianisme fût institué sous une forme sociale : 1° parce que l'homme étant fait pour vivre en société, l'état social ne convient pas moins à sa nature dans l'ordre religieux que dans tous les autres; — 2° parce que la religion patriarcale et la religion mosaïque ayant un caractère social, il devait en être de même de la religion chrétienne, vu surtout qu'elle est plus parfaite que ces deux religions, dont elle est le dernier complément; — 3° parce que le christianisme étant un ensemble de dogmes, de préceptes et de rites sanctificateurs, il périrait infailliblement s'il n'y avait dans son sein une autorité sociale pour enseigner et défendre ces dogmes, intimer ces préceptes, célébrer le sacrifice et administrer les sacrements.

2. L'Église est une société surnaturelle.

Preuve et raison fondamentale.

8. L'Église est une société surnaturelle, parce que sa fin est surnaturelle.

Ce qui distingue, en effet, une société d'une autre, c'est sa *fin propre et spéciale;* car c'est la fin qui fixe les moyens à employer par les associés, qui détermine l'institution de l'autorité et limite ses droits, qui unit entre eux les membres de la société et marque l'étendue de leurs obligations. Ainsi une société est temporelle, spirituelle, surnaturelle, littéraire, commerciale, industrielle, suivant que sa fin est elle-même temporelle, spirituelle, etc.

Or la fin de l'Église est une fin surnaturelle. L'Église a été instituée, non pour assurer aux hommes la félicité temporelle, mais pour leur procurer ici-bas la sainteté intérieure, c'est-à-dire la foi et la grâce sanctifiante, et, dans l'autre vie, le salut éternel, c'est-à-dire la vision béatifique. Elle n'est pas assurément étrangère au bonheur des hommes dans la vie présente; nous avons prouvé que partout où son action a pu s'appliquer, elle a fait dominer le droit sur la force (p. 337) et a contribué, dans une large mesure, soit au progrès matériel (p. 347), soit au

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN ® DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

progrès intellectuel et artistique (p. 351). Mais ce n'est pas là le but de sa mission. Elle est appelée dans la sainte Écriture : le *royaume des cieux*, le *royaume de Dieu*, la *maison de Dieu*, le *temple de Dieu*. Procurer la gloire de Dieu par le salut des hommes est donc sa fin propre et spéciale.

L'Église ayant une fin surnaturelle, il s'ensuit qu'elle constitue une société non seulement religieuse et spirituelle [a], mais une société *essentiellement surnaturelle*, c'est-à-dire une société telle que tout en elle dépasse les forces et les exigences de la nature.

9. L'Église, en effet, est surnaturelle : 1° dans son *origine*, elle procède de la volonté positive du Verbe incarné qui l'a instituée pour déifier l'humanité ; 2° dans sa *fin*, qui est de nous préparer à la vision intuitive ; 3° dans ses *moyens* : la foi aux vérités révélées, principalement aux mystères, la grâce sanctifiante et les sacrements ; 4° dans son *autorité*, qui est une participation de celle de Jésus-Christ et une source féconde de vie surnaturelle ; 5° dans ses *membres*, qui sont, non pas les hommes, en tant que tels, mais les hommes régénérés dans l'eau et l'Esprit-Saint [1] et devenus participants de la nature divine [2].

10. La *raison fondamentale* pour laquelle l'Église est une société essentiellement surnaturelle, c'est qu'elle est un prolongement de l'Incarnation, qui est le fait surnaturel par excellence. Par le baptême et les autres sacrements, les membres de l'Église vivent de la vie du Verbe incarné. Ceux qui, dans l'Église, exercent l'autorité ont la même mission que Jésus-Christ, le même magistère, le même ministère, le même empire ou pouvoir de gouvernement. Si donc l'Église continue l'Incarnation, si elle prolonge parmi nous la présence du Verbe fait chair, si elle est son *corps*, son *épouse*, on doit en conclure que son existence, ses propriétés, sa constitution, sont d'ordre surnaturel.

Distinction de l'Église et de la société civile.

11. L'Église, étant une société surnaturelle, est par là même essentiellement distincte de la société civile.

Ces deux sociétés se distinguent :

---

[a] *Société spirituelle* ne veut pas dire société d'esprits, mais société d'hommes qui tendent à une fin spirituelle.

[1] S. Jean, III, 5. — [2] II S. Pierre, I, 4.

1° *Au point de vue de leur origine.* L'Église vient de Dieu, auteur de la grâce ; la société civile vient de Dieu, auteur de la nature.

2° *Au point de vue de l'autorité qui les régit.* L'Église est gouvernée, selon la volonté de Jésus-Christ, par saint Pierre et ses successeurs ; la société civile est gouvernée par des pouvoirs de formes diverses, suivant les temps et les lieux, et qui, bien que tirant leur autorité de Dieu, doivent leur origine à des faits purement humains, comme la conquête, l'élection, etc.

3° *Au point de vue de leur objet.* L'Église a pour objet la vérité religieuse et la vertu ; la société civile a pour objet des intérêts temporels et terrestres.

4° *Au point de vue de leur fin.* L'Église a pour but de conduire l'homme au bonheur de l'éternité ; la société civile a pour fin immédiate la prospérité temporelle.

3. L'Église est une société parfaite.

12. Une *société parfaite*, ou *complète*, est celle qui est capable par elle-même d'atteindre sa fin, indépendamment d'une autre société. Pour cela, il faut : 1° qu'elle soit une *société totale*, existant en soi, et non dans une autre qui la contiendrait comme le tout contient ses parties ; 2° qu'elle ait une *fin* qui, dans son ordre, ne soit point subordonnée à la fin d'une autre société ; 3° qu'elle possède en elle tous les *moyens nécessaires* pour se conserver et atteindre sa fin.

Doctrine du césarisme.

13. Tout le monde convient que l'État est une société parfaite ; car, dans l'ordre temporel, il a toutes les conditions que requiert cette société. Mais, s'il s'agit de l'Église, il est une doctrine, le *césarisme*, qui lui refuse la qualité d'une société parfaite et proclame l'absolutisme de l'État.

14. Plus ou moins pratiqué par les empereurs chrétiens de Rome et de Byzance, le césarisme fut érigé en système par Marsile de Padoue, au quatorzième siècle, et par les réformateurs, qui professèrent que le chef de l'État est le chef de l'Église. — Chez les catholiques, cette théorie a été embrassée, sous une forme un peu différente, par les gallicans parlementaires, les jansénistes, les joséphistes, les rédacteurs de la Constitution civile du clergé (1791), les politiques de l'école libérale, les vieux catholiques. L'État, suivant eux, a le droit d'intervenir en tout

ce qui touche au côté extérieur et social de l'Église, et ne lui reconnaît d'autorité que dans le domaine intime et individuel.

Doctrine catholique sur cette question.

15. L'Église catholique s'est toujours considérée comme une société parfaite[a]. — « Nul catholique ne peut ignorer, dit Pie VI dans les lettres apostoliques où il condamne la Constitution civile du clergé, que Jésus-Christ a donné aux Apôtres et à leurs successeurs une puissance qui n'est subordonnée à aucune autre puissance. » — Pie IX, dans le *Syllabus*, a condamné cette proposition: « XX. La puissance ecclésiastique ne doit pas exercer son autorité sans la permission et l'assentiment du gouvernement civil. » — Léon XIII, dans son encyclique *Immortale Dei*, dit, en parlant de l'Église : « L'Église constitue une société juridiquement parfaite dans son genre, parce que, de l'expresse volonté et par la grâce de son fondateur, elle possède en soi et par elle-même toutes les ressources qui sont nécessaires à son existence et à son action. Comme la fin à laquelle tend l'Église est de beaucoup la plus noble de toutes, de même son pouvoir l'emporte sur tous les autres et ne peut en aucune façon être inférieur ni assujetti au pouvoir civil... Ainsi, tout ce qui dans les choses humaines est sacré à un titre quelconque, tout ce qui touche au salut des âmes et au culte de Dieu, soit par sa nature, soit par rapport à son but, tout cela est du ressort de l'autorité de l'Église. » — Sa Sainteté Pie X affirme de même l'indépendance de l'Église, dans son encyclique *E supremi apostolatus* (4 octobre 1903) : « L'Église, dit-il, telle qu'elle fut instituée par Jésus-Christ, doit jouir d'une pleine et entière liberté, et n'être soumise à aucune domination humaine. »

16. L'Église de Jésus-Christ a toutes les conditions d'une société parfaite (n° 12) : 1° elle n'est pas une partie d'une autre société, car, de sa nature, elle est universelle : *Allez, enseignez toutes les nations;* 2° elle a une *fin suprême*, la gloire de Dieu et le salut des âmes, et n'est point par conséquent subordonnée à la fin d'une autre société ; 3° elle a tous les *moyens nécessaires* pour conserver et atteindre sa fin, savoir, une véritable hiérarchie, avec pouvoir d'enseigner, de sanctifier et de gouverner les hommes.

[a] Dans le projet de définition préparé par le concile du Vatican se trouve ce canon : « Si quelqu'un dit que l'Église n'est pas une société parfaite, ou qu'elle existe dans la société civile ou l'État de telle sorte qu'elle est soumise à la domination séculière : qu'il soit anathème. »

17. Si l'Église était une société imparfaite, une simple association contenue dans la société civile, c'est de l'État qu'elle tirerait son origine, sa fin, ses moyens, son autorité, sa constitution. Or, tout ce qu'elle est, tout ce qu'elle a, elle le tient, non de l'État, mais de la volonté de Jésus-Christ, l'auteur et le consommateur de la grâce. Ce n'est pas aux chefs d'États, mais aux Apôtres exclusivement, qu'il a dit : *Je vous envoie comme mon Père m'a envoyé. Enseignez toutes les nations et baptisez-les. Tout ce que vous lierez sur la terre sera lié dans le ciel.* Lui, qui a obéi aux empereurs dans l'ordre civil, payé le tribut à César, n'a reconnu aucun maître dans l'apostolat. Il n'a pas consulté les magistrats de la Judée pour prêcher l'Évangile, instituer la hiérarchie, établir des sacrements. Loin d'appeler les princes au gouvernement de son Église, il a prédit qu'ils en seraient les persécuteurs, et il a exhorté ses disciples à s'armer de courage pour braver les humiliations et la mort[1].

18. C'est pourquoi les Apôtres ont exercé, avec une indépendance absolue à l'égard des princes de la terre, l'autorité qu'ils avaient reçue de Jésus-Christ. Ils enseignaient, promulguaient des lois canoniques[2], instituaient des ministres[3], excommuniaient les pécheurs obstinés[4], recueillaient des aumônes pour les pauvres[5], sans songer à solliciter l'autorisation des fonctionnaires de l'État. Et lorsque le conseil des Juifs leur défendait de prêcher au nom de Jésus, ils répondaient : « Il faut obéir à Dieu plutôt qu'aux hommes[6]. »

Dans la suite des siècles, les successeurs des Apôtres ont usé de la même autorité avec la même indépendance, prêchant la vraie foi, malgré les empereurs païens ou hérétiques, et s'opposant avec énergie aux empiétements des pouvoirs terrestres sur les choses de la religion.

19. L'Église est donc une société parfaite, indépendante, souveraine, complète; et le pouvoir civil, en pratiquant le césarisme, est injuste, impie, malfaisant et insensé : *injuste*, parce qu'il enlève sa liberté à une puissance souveraine dans le domaine qui lui est propre; *impie*, parce qu'en attaquant l'Église, œuvre de Dieu, c'est Dieu lui-même qu'il attaque; *malfaisant*, parce qu'il prive la société d'immenses et inappréciables bienfaits ; *insensé*, parce qu'il travaille à diminuer une autorité qui est la sauvegarde de la sienne propre.

[1] S. Luc, VI, 22-23. — [2] Concile de Jérusalem. — [3] Actes, VI, 1-6; XIII, 1-3. — [4] I Cor., V. — [5] Actes, XI, 27-30; I Cor., XVI, 1-5. — [6] Actes, V, 28-29.

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN
DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

Objections.

20. *Première objection.* — L'Église n'a pas de territoire propre; partout où elle est répandue, elle vit sur le territoire des gouvernements civils, elle est dans l'État. Donc elle fait partie de l'État et n'est point une société parfaite.

Réponse. — L'Église, étant de droit une société catholique, a pour territoire propre l'univers entier; elle est partout chez elle. Il ne répugne point que le même territoire soit soumis à l'Église dans l'ordre spirituel, et à l'État dans l'ordre temporel. Il serait même plus vrai de dire que l'État est dans l'Église, puisque l'Église a un domaine universel.

21. *Deuxième objection.* — La coexistence sur le même territoire de deux sociétés parfaites est une source de conflits et de luttes. Il n'est donc pas vraisemblable que Jésus-Christ ait voulu que son Église fût une société parfaite, indépendante de l'État.

Réponse. — Si le pouvoir civil demeure dans ses attributions, le conflit n'est pas possible [a]. Et, de fait, quand l'ordre public a été troublé par suite de la lutte des deux puissances, le coupable a été le pouvoir civil, qui, obéissant aux funestes inspirations de l'ambition et de l'orgueil, est sorti de ses limites pour empiéter sur le domaine religieux.

22. *Troisième objection.* — L'Église, étant une société spirituelle, n'a pour objet que les choses spirituelles. Par conséquent, tout ce qui en elle a rapport au matériel, au temporel, est du ressort exclusif de l'État.

Réponse. — L'Église est une société spirituelle en raison de sa fin, qui est la sanctification et la vie éternelle; mais elle n'est pas une société de purs esprits. Ses sujets sont des hommes. Pour les conduire à leur fin, elle doit avoir le droit d'employer tous les moyens matériels, visibles, extérieurs, qui ont rapport à cette fin.

23. *Quatrième objection.* — La religion est un moyen de procurer le bien social. L'État peut donc légitimement régler les affaires religieuses.

Réponse. — La fin de l'État, étant naturelle, donne droit au pouvoir civil d'employer les moyens naturels qui sont proportionnés à cette fin, mais nullement le droit de gouverner la société chrétienne, qui est une société essentiellement surnaturelle. Faire de la religion un instrument de règne, c'est l'avilir et paralyser son action bienfaisante. C'est en respectant, au contraire, la liberté et la suprême indépendance de l'Église, que l'État tire de la religion d'inappréciables avantages pour la société.

---

[a] Il est des matières qui appartiennent à la fois au spirituel et au temporel, comme les sépultures, les biens affectés au culte, etc., et qu'on appelle *mixtes*. Il est facile de les régler par des *concordats*. L'Église, dans ces questions, pousse aussi loin que possible l'indulgence et la facilité d'accommodement.

CHAPITRE III

PROPRIÉTÉS DE L'ÉGLISE

SOMMAIRE

1. Visibilité de l'Église. Erreurs des protestants. Doctrine catholique de la visibilité de l'Église. Preuves. Objections. — 2. Perpétuité de l'Église. Adversaires de la perpétuité de l'Église. Preuves de cette perpétuité. Objections. — 3. Indéfectibilité de l'Église. Erreurs des protestants. Preuves de l'indéfectibilité de l'Église. Objections. — 4. Infaillibilité de l'Église. Notion de l'infaillibilité : sa nature ; son objet. Système protestant. Preuves de l'infaillibilité de l'Église. Objections.

1. Sous le nom de *propriétés* ou de *prérogatives* de l'Église, nous entendons sa visibilité, sa perpétuité, son indéfectibilité et son infaillibilité.

1. Visibilité de l'Église.

Erreurs des protestants.

2. Dans le principe, les réformateurs ne mettaient pas en doute la visibilité de l'Église. Mais, comme on leur demandait où était l'Église de Jésus-Christ avant Luther, ils enseignèrent, pour se tirer d'embarras, qu'il y avait deux Églises : l'une visible, l'Église des *appelés;* et l'autre invisible, l'Église des *élus*. La première est l'assemblée de ceux qui font profession de la même foi et participent aux mêmes sacrements ; elle peut errer, tomber dans l'idolâtrie et cesser pour un temps d'exister. La seconde, connue de Dieu seul et ne contenant que les prédestinés, est la seule Église véritable, celle à qui Jésus-Christ a promis l'indéfectibilité, la sainteté, etc. Cependant Luther, combattu par les illuminés, sentit la nécessité de revenir à la doctrine de la visibilité de l'Église, mais sans pouvoir établir où était la véritable Église avant lui. Certains protestants en vinrent alors jusqu'à soutenir que la véritable Église se trouvait avant eux chez tous ceux qui

Objections.

20. *Première objection.* — L'Église n'a pas de territoire propre; partout où elle est répandue, elle vit sur le territoire des gouvernements civils, elle est dans l'État. Donc elle fait partie de l'État et n'est point une société parfaite.

Réponse. — L'Église, étant de droit une société catholique, a pour territoire propre l'univers entier; elle est partout chez elle. Il ne répugne point que le même territoire soit soumis à l'Église dans l'ordre spirituel, et à l'État dans l'ordre temporel. Il serait même plus vrai de dire que l'État est dans l'Église, puisque l'Église a un domaine universel.

21. *Deuxième objection.* — La coexistence sur le même territoire de deux sociétés parfaites est une source de conflits et de luttes. Il n'est donc pas vraisemblable que Jésus-Christ ait voulu que son Église fût une société parfaite, indépendante de l'État.

Réponse. — Si le pouvoir civil demeure dans ses attributions, le conflit n'est pas possible [a]. Et, de fait, quand l'ordre public a été troublé par suite de la lutte des deux puissances, le coupable a été le pouvoir civil, qui, obéissant aux funestes inspirations de l'ambition et de l'orgueil, est sorti de ses limites pour empiéter sur le domaine religieux.

22. *Troisième objection.* — L'Église, étant une société spirituelle, n'a pour objet que les choses spirituelles. Par conséquent, tout ce qui en elle a rapport au matériel, au temporel, est du ressort exclusif de l'État.

Réponse. — L'Église est une société spirituelle en raison de sa fin, qui est la sanctification et la vie éternelle; mais elle n'est pas une société de purs esprits. Ses sujets sont des hommes. Pour les conduire à leur fin, elle doit avoir le droit d'employer tous les moyens matériels, visibles, extérieurs, qui ont rapport à cette fin.

23. *Quatrième objection.* — La religion est un moyen de procurer le bien social. L'État peut donc légitimement régler les affaires religieuses.

Réponse. — La fin de l'État, étant naturelle, donne droit au pouvoir civil d'employer les moyens naturels qui sont proportionnés à cette fin, mais nullement le droit de gouverner la société chrétienne, qui est une société essentiellement surnaturelle. Faire de la religion un instrument de règne, c'est l'avilir et paralyser son action bienfaisante. C'est en respectant, au contraire, la liberté et la suprême indépendance de l'Église, que l'État tire de la religion d'inappréciables avantages pour la société.

---

[a] Il est des matières qui appartiennent à la fois au spirituel et au temporel, comme les sépultures, les biens affectés au culte, etc., et qu'on appelle *mixtes*. Il est facile de les régler par des *concordats*. L'Église, dans ces questions, pousse aussi loin que possible l'indulgence et la facilité d'accommodement.

CHAPITRE III

PROPRIÉTÉS DE L'ÉGLISE

SOMMAIRE

1. Visibilité de l'Église. Erreurs des protestants. Doctrine catholique de la visibilité de l'Église. Preuves. Objections. — 2. Perpétuité de l'Église. Adversaires de la perpétuité de l'Église. Preuves de cette perpétuité. Objections. — 3. Indéfectibilité de l'Église. Erreurs des protestants. Preuves de l'indéfectibilité de l'Église. Objections. — 4. Infaillibilité de l'Église. Notion de l'infaillibilité : sa nature ; son objet. Système protestant. Preuves de l'infaillibilité de l'Église. Objections.

1. Sous le nom de *propriétés* ou de *prérogatives* de l'Église, nous entendons sa visibilité, sa perpétuité, son indéfectibilité et son infaillibilité.

1. Visibilité de l'Église.

Erreurs des protestants.

2. Dans le principe, les réformateurs ne mettaient pas en doute la visibilité de l'Église. Mais, comme on leur demandait où était l'Église de Jésus-Christ avant Luther, ils enseignèrent, pour se tirer d'embarras, qu'il y avait deux Églises : l'une visible, l'Église des *appelés;* et l'autre invisible, l'Église des *élus*. La première est l'assemblée de ceux qui font profession de la même foi et participent aux mêmes sacrements ; elle peut errer, tomber dans l'idolâtrie et cesser pour un temps d'exister. La seconde, connue de Dieu seul et ne contenant que les prédestinés, est la seule Église véritable, celle à qui Jésus-Christ a promis l'indéfectibilité, la sainteté, etc. Cependant Luther, combattu par les illuminés, sentit la nécessité de revenir à la doctrine de la visibilité de l'Église, mais sans pouvoir établir où était la véritable Église avant lui. Certains protestants en vinrent alors jusqu'à soutenir que la véritable Église se trouvait avant eux chez tous ceux qui

s'étaient révoltés contre l'Église romaine. De cette variété d'opinions, il résulte qu'aux yeux des protestants la visibilité n'est pas essentielle à l'Église.

Doctrine catholique de la visibilité de l'Église.

3. La *visibilité* appartient à l'essence de l'Église, en vertu de l'institution de Jésus-Christ. Il y a, il est vrai, dans l'Église, une *partie intérieure*, qu'on appelle l'*âme* de l'Église (p. 403), laquelle consiste dans la grâce sanctifiante. Mais l'âme de l'Église n'est pas une société. Ce qui constitue l'Église en tant que société, c'est sa *partie extérieure*, ce qui en est comme le *corps*, savoir la prédication de la foi, l'administration et la réception des sacrements, l'autorité des pasteurs et l'obéissance des fidèles. Cette partie tombe sous nos sens, elle est visible d'une visibilité matérielle et immédiate. Voilà la *visibilité*, qui est de l'essence de l'Église[a].

4. La visibilité de l'Église est prouvée :

1° *Par la sainte Écriture.* — Les figures de l'Église dans l'Ancien Testament (*montagne du Seigneur, arche*, etc.), les noms qu'elle porte dans le Nouveau (*royaume, cité, maison, corps, bercail*, etc.), les paroles par lesquelles Jésus-Christ institue un magistère, un sacerdoce, une autorité, qui imposent des lois, les faits racontés par les *Actes* et les *Épîtres* touchant la mission des Apôtres, la formation des premières communautés chrétiennes, les persécutions dirigées contre elles par les Juifs et les païens, montrent évidemment que l'Église est quelque chose de visible et de palpable, et non une assemblée invisible d'élus.

2° *Par le témoignage des Pères.* — Lorsqu'ils parlent de l'Église, ils la comparent au *soleil* (saint Irénée), à un *arbre immense*, qui couvre l'univers de ses rameaux féconds (saint Cyprien), et ne la conçoivent que comme une société essentiellement visible.

3° *Par la raison.* — L'Église a été instituée pour perpétuer la mission visible du Fils de Dieu fait homme; elle doit diriger les chrétiens vers leur fin dernière, en les obligeant, sous peine de damnation, à croire ce qu'elle enseigne et à pratiquer ce qu'elle ordonne. Or, si elle n'est pas visible, comment les fidèles seront-

[a] Outre la visibilité *matérielle*, qui manifeste l'Église comme société, et dont il est question ici, il y a la visibilité *formelle*, qui manifeste la véritable Église de Jésus-Christ et la fait distinguer des autres sociétés chrétiennes. Il en sera traité, lorsque nous décrirons les *caractères* de l'Église (ch. v, p. 406).

ils certains d'être membres de la véritable Église? comment reconnaîtront-ils les légitimes pasteurs et pourront-ils leur obéir? Une Église invisible serait pour eux comme si elle n'existait pas.

Objections.

5. *Première objection.* — Le prophète Jérémie dit que la loi nouvelle *sera écrite dans les cœurs*[1]; donc elle diffère de la loi ancienne en ce qu'elle est invisible.

Réponse. — Le sens de ce passage de Jérémie est que la loi ancienne était une loi de crainte, et que la loi nouvelle est une loi d'amour, c'est-à-dire écrite dans les cœurs.

6. *Deuxième objection.* — Dans le Nouveau Testament, il est des expressions qui excluent la visibilité de l'Église; telles sont ces paroles du Sauveur : *Le royaume des cieux est au dedans de vous*[2]; *Le Père doit être adoré en esprit et en vérité*[3]; celles de saint Pierre : *Soyez une maison spirituelle pour offrir à Dieu des hosties spirituelles*[4].

Réponse. — Notre-Seigneur fait entendre aux Juifs que le royaume de Dieu n'est pas le royaume terrestre qu'ils rêvent pour le Messie. Il enseigne à la Samaritaine que le culte de Dieu doit être principalement un culte intérieur. Saint Pierre dit aux fidèles que dans l'Église on n'offre point à Dieu des victimes sanglantes, comme sous l'ancienne loi, mais le sacrifice des bonnes œuvres. Il n'y a rien dans ces expressions qui exclue la visibilité de l'Église.

7. *Troisième objection.* — L'Église est comparée à l'arche de Noé qui ne contenait que les sauvés du déluge. Jésus-Christ dit de ses brebis que *nul ne les ravira de sa main*[5]. Il ressort de là que l'Église est exclusivement la société des prédestinés.

Réponse. — L'arche de Noé est la figure de l'Église en ce sens seulement que de même que personne en dehors d'elle n'a échappé aux eaux du déluge, de même personne n'est sauvé en dehors de la véritable Église. — Les brebis que Jésus-Christ a en vue sont celles qui seront sauvées, mais non toutes les brebis dont Pierre sera le pasteur.

8. *Quatrième objection.* — Suivant saint Paul, Jésus-Christ *a aimé l'Église, afin qu'elle soit sainte et immaculée*[6]; et *si quelqu'un n'a point l'esprit du Christ, celui-là n'est point à lui*[7]. Les pécheurs sont donc exclus de l'Église, qui doit être définie : la société des parfaits, au moins des justes.

Réponse. — Ces paroles s'appliquent à l'âme de l'Église, mais non à la société visible qu'elle constitue, où les méchants sont mêlés aux bons, comme l'indiquent les paraboles de l'*aire*, qui contient le froment et la

[1] Jér., XXXI, 33. — [2] S. Luc, XVII, 21. — [3] S. Jean, IV, 23. — [4] I S. Pierre, II, 5. — [5] S. Jean, X, 28. — [6] Eph., V, 26-27. — [7] Rom., VIII, 2.

paille; du *filet*, où sont pris les bons et les mauvais poissons; du *champ*, où l'ivraie est mêlée aux épis; des *dix vierges*, dont cinq sont sages, et cinq folles.

2. Perpétuité de l'Église.

9. Par *perpétuité* de l'Église on entend la prérogative en vertu de laquelle l'Église même qu'a fondée Jésus-Christ doit durer sans interruption jusqu'à la fin des siècles. Elle n'est pas, comme la Synagogue, une institution temporaire destinée à en préparer une autre et à lui céder la place; elle est la société surnaturelle définitive, à laquelle rien de plus sacré et de plus efficace ne se substituera.

Adversaires de la perpétuité de l'Église.

10. A diverses époques, des sectaires, parmi lesquels les montanistes, les faux mystiques du moyen âge, les quakers, les irwingiens, le swedenborgiens, les mormons, etc., ont rêvé de substituer au règne de Jésus-Christ, qu'ils regardaient comme imparfait et transitoire, ce qu'ils appelaient le *règne de l'Esprit-Saint*, le règne des saints sur la terre. — Quant aux rationalistes, comme ils ne voient dans l'Église qu'une institution humaine, ils proclament bruyamment sa disparition finale dans un temps peu éloigné.

Preuves de la perpétuité de l'Église[a].

11. La perpétuité de l'Église est prouvée :

1° *Par la sainte Écriture.* — Un grand nombre de prophètes de l'Ancien Testament, entre autres Isaïe[1] et Daniel[2], annoncent que le règne du Messie subsistera éternellement. — Dans le Nouveau Testament, l'ange Gabriel dit à Marie que *le règne de son Fils n'aura point de fin*[3]. Le Sauveur déclare à saint Pierre que les *puissances de l'enfer ne prévaudront point contre son Église*[4], et, à ses Apôtres, qu'il *est avec eux tous les jours jusqu'à la consommation des siècles*[5]. Les paraboles de l'*aire* et du *champ* nous montrent l'Église comme devant durer jusqu'au jour du dernier jugement.

---

[a] Projet de définition du concile du Vatican, canon 8 : « Si quelqu'un dit que l'Église actuelle de Jésus-Christ n'est pas la dernière et suprême économie du salut, mais qu'on doit en attendre une autre par une nouvelle et plus abondante effusion du Saint-Esprit : qu'il soit anathème. »

[1] Isaïe, IX, 6-7. — [2] Daniel, II, 44. — [3] S. Luc, I, 32-33. — [4] S. Matth., XVI, 18. — [5] S. Matth., XXVIII, 20.

2° *Par la tradition.* — Les fidèles seront toujours obligés de réciter cette parole du Symbole : *Je crois la sainte Église catholique*. Or cette parole serait fausse si l'Église pouvait disparaître avant la fin du monde. — « Jusqu'à la fin du monde, dit saint Jérôme, l'Église pourra être secouée par la persécution, mais jamais renversée. » — Saint Ambroise, saint Augustin, saint Chrysostome et les autres Pères sont unanimes à enseigner la même doctrine.

3° *Par la raison théologique.* — L'Église de Jésus-Christ étant l'unique moyen de salut, comme nous le prouverons par la suite (p. 403), elle durera tant qu'il y aura des hommes à sauver, par conséquent jusqu'à la fin du monde. — Il n'y a pas de raison pour que l'Église périsse, puisque Jésus-Christ sera toujours avec elle, que le démon ne prévaudra jamais contre elle, et que, par la grâce de Dieu, elle aura toujours des adhérents. — L'Église a résisté jusqu'à présent aux plus furieuses tempêtes; sa conservation merveilleuse dans le passé est une garantie suffisante de sa durée dans l'avenir.

Objections contre la perpétuité de l'Église.

12. *Première objection.* — D'après plusieurs passages de l'Écriture, l'ancienne Synagogue semblait avoir reçu des promesses d'éternelle durée. Cependant elle a péri. Pourquoi n'en serait-il pas de même de l'Église?

Réponse. — Ces passages se rapportent aux dogmes et aux préceptes communs à la religion patriarcale, à la religion mosaïque et à la religion chrétienne, mais non à la Synagogue en tant qu'institution sociale. De nombreuses prophéties annonçaient, au contraire, que la Synagogue devait tomber et faire place à l'Église que Jérémie appelle une *Alliance éternelle*, et saint Paul un *Testament perpétuel*.

13. *Deuxième objection.* — Jésus-Christ déclare que le Saint-Esprit sera envoyé par lui et par son Père, comme lui-même a été envoyé par le Père. Or Jésus-Christ a été envoyé par le Père pour instituer une Église plus parfaite que l'Église judaïque. Par conséquent, l'Esprit-Saint doit venir instituer une nouvelle Église qui l'emportera sur l'Église actuelle.

Réponse. — L'Esprit-Saint a été envoyé et il est envoyé invisiblement chaque jour, pour embraser les cœurs des fidèles du feu de l'amour divin, mais non point pour fonder une nouvelle religion.

14. *Troisième objection.* — Il est prédit que la foi disparaîtra de la terre[1], et que l'apostasie des nations précédera l'avènement de l'Antéchrist[2].

Réponse. — Ces prédictions ne doivent pas s'entendre d'une défection totale ni d'une apostasie universelle.

---

[1] S. Luc, XVIII, 3. — [2] II Thess., II, 3.

3. Indéfectibilité de l'Église.

15. L'indéfectibilité de l'Église consiste en ce qu'elle doit conserver immuablement tout ce qu'elle a reçu de son divin Fondateur : les dogmes, la morale, les sacrements, l'organisation sociale. Les changements, dans l'Église, ne peuvent être qu'accidentels et porter sur des choses accessoires. Quant à ses éléments constitutifs et aux propriétés qui en dérivent, personne ne peut y porter la plus légère atteinte.

Erreurs des protestants.

16. A l'époque où ils distinguaient deux Églises, l'une invisible, l'autre visible (n° 2), les protestants n'accordaient l'indéfectibilité qu'à la première. Plus tard ils soutinrent, les uns, que l'Église peut périr tout entière, corps et âme; les autres, qu'elle peut toujours subsister dans un corps de pasteurs et de fidèles, mais sans s'accorder sur le point de savoir où était cette Église avant la Réforme, ni à quelle époque l'Église avait cessé d'être fidèle à la doctrine de Jésus-Christ.

Preuves de l'indéfectibilité de l'Église.

17. L'indéfectibilité de l'Église se prouve :

1° *Par l'Écriture sainte.* — Si l'Église n'était pas indéfectible, il ne serait pas vrai que les puissances de l'enfer *ne prévaudront pas contre elle*[1]; que Jésus-Christ *est avec ses Apôtres jusqu'à la fin des siècles*[2]; qu'il leur *donna l'Esprit de vérité, pour qu'il demeure éternellement avec eux*[3]; que l'Église est l'*épouse* et le *corps de Jésus-Christ*[4], et qu'elle est, suivant saint Paul, le *royaume où rien ne doit changer*[5].

2° *Par la tradition.* — Tous les Pères, en affirmant la perpétuité de l'Église, affirment en même temps son indéfectibilité. L'Église, selon saint Augustin, est aussi inébranlable que Jésus-Christ, son fondement.

3° *Par la raison théologique.* — L'Église a été instituée pour le salut des hommes : si elle n'est pas indéfectible, si elle peut varier, comment pourra-t-elle être la véritable arche du salut? — L'Église a en face d'elle des novateurs qui la contre-

[1] S. Matth., XVI, 18. — [2] S. Matth., XXVIII, 20. — [3] S. Jean, XIV, 16. — [4] I Cor., XII, 27. — [5] Hébr., XII, 26-28.

disent. Pour les confondre, il faut qu'elle puisse donner aux ignorants et aux simples la certitude qu'elle n'a pas altéré la doctrine du Sauveur. Elle doit donc être indéfectible[a].

Objections contre l'indéfectibilité de l'Église.

18. *Première objection.* — Les membres de l'Église sont essentiellement défectibles; elle ne peut donc être elle-même indéfectible.

Réponse. — Bien que toute créature soit capable de faillir, elle peut, par un bienfait de Dieu, être préservée efficacement de la défaillance. C'est en ce sens que nous disons que l'Église est indéfectible.

19. *Seconde objection.* — La vraie religion doit s'accommoder aux besoins variables des peuples. Or, si la religion de Jésus-Christ demeure immuable jusqu'à la fin des temps, elle est inconciliable avec le progrès. On ne peut donc admettre que l'Église soit indéfectible.

Réponse. — L'Église, tout en conservant intacts les dogmes et les préceptes divinement révélés, peut, par des changements qu'elle apporte dans la discipline, laquelle n'est pas invariable, s'accommoder aux besoins des temps et des lieux. C'est ce qu'elle a toujours fait, comme l'atteste son histoire. Son indéfectibilité n'est donc nullement inconciliable avec le progrès.

4. Infaillibilité de l'Église.

Notion de l'infaillibilité : sa nature, son objet.

20. On entend par *infaillibilité* de l'Église le privilège que Dieu lui a positivement accordé d'être préservée de toute erreur par l'assistance de l'Esprit-Saint, lorsqu'elle enseigne la doctrine de Jésus-Christ.

21. L'infaillibilité dont il s'agit ici est l'infaillibilité *active*, c'est-à-dire l'*infaillibilité dans l'enseignement*; elle réside dans les seuls pasteurs, à qui Jésus-Christ a confié le magistère suprême. L'infaillibilité *passive*, ou l'*infaillibilité dans la croyance*, réside dans l'Église universelle, comprenant à la fois les pasteurs et les fidèles; elle est le but et l'effet de l'infaillibilité active.

22. L'assistance que l'Église reçoit de l'Esprit-Saint n'est pas une *révélation*, car elle suppose une vérité déjà révélée par

[a] Projet de définition du concile du Vatican : « Si quelqu'un dit que l'Église peut être couverte de ténèbres ou infectée de vices qui l'écartent de la vérité salutaire de la foi et des mœurs, qui la fassent dévier de son institution originelle, ou qu'étant dépravée et corrompue, elle cesse enfin d'exister : qu'il soit anathème. »

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

Dieu ; elle n'est pas non plus une *inspiration*, car dans l'inspiration un homme est poussé à parler ou à écrire, de telle sorte que ce qu'il dit ou écrit est vraiment la parole de Dieu ; elle est simplement une *direction spéciale*, qui empêche l'Église d'errer lorsqu'elle prend soin de conserver intactes, de défendre, d'exprimer et d'expliquer les vérités déjà révélées.

23. L'infaillibilité de l'Église a exclusivement pour *objet* les vérités contenues dans la sainte Écriture et la Tradition, et celles qui, sans être formellement révélées, ont avec les vérités révélées une connexion intime[1].

Système protestant.

24. Les protestants repoussent cette infaillibilité doctrinale. Suivant eux, chaque chrétien, pour connaître avec certitude ce qu'il doit croire et pratiquer, n'a besoin que de la sainte Écriture, interprétée par lui-même ; la sainte Écriture est la seule *règle éloignée* de la foi, à l'exclusion de la Tradition ; et la *règle prochaine* de la foi, ou le moyen de connaître le vrai sens de l'Écriture, est la raison individuelle de chacun. Pour la plupart des réformateurs, la raison n'a besoin, dans l'interprétation des Livres saints, que de la lumière de l'évidence naturelle ; pour les autres (quakers, méthodistes, etc.), il lui faut un secours surnaturel, qu'ils appellent de différents noms : *inspiration, assistance, instinct, goût intérieur*, etc.

25. Ce système protestant suppose : 1° que la Bible renferme clairement et explicitement tous les dogmes et tous les préceptes de la religion chrétienne ; 2° que chaque fidèle, à partir du temps qui suivit immédiatement la mort des Apôtres, a dû avoir entre les mains une Bible, être capable de la lire, de la comprendre, d'en interpréter infailliblement le sens ; 3° dans la théorie des protestants mystiques, que la raison de chacun est aidée d'un secours surnaturel pour l'interprétation exacte de la sainte Écriture.

26. Ce sont là trois suppositions sans fondement et contraires à la réalité.

1° L'Écriture sainte ne contient pas tous les dogmes et tous les préceptes de la religion chrétienne ; elle doit être complétée par l'enseignement traditionnel des Apôtres. Pour ce qui regarde en particulier le Nouveau Testament, on voit évidem-

[1] Voir ch. XII, Objet de l'autorité ecclésiastique, § 1. Magistère doctrinal de l'Église.

ment que les écrivains sacrés ne se sont point proposés de rédiger un traité de religion. Leurs livres sont des œuvres fragmentaires, des pièces détachées ; ils ne forment point un corps de doctrine proprement dit. — Pour les choses qu'elle contient, l'Écriture, en bien des endroits, présente des passages obscurs et difficiles[a]. Saint Pierre nous apprend qu'il y a dans les Épîtres de saint Paul « des endroits difficiles à entendre, que des hommes ignorants et légers détournent à de mauvais sens, aussi bien que les autres Écritures, pour leur propre perte[1] ». C'est une vaste mer, pleine de profonds abîmes, dit saint Ambroise en parlant de l'Écriture ; un trésor profondément enfoui, dit saint Chrysostome. Tout le monde sait que les commentateurs de la Bible sont souvent en désaccord dans leurs interprétations. Quant aux protestants, ils se sont contredits et ont varié sur des textes très clairs, au point que sur ces paroles de Notre-Seigneur : « Ceci est mon corps, » on a compté parmi eux plus de deux cents explications.

2° La nécessité où se trouve chaque fidèle, dans la théorie protestante, d'être capable, par la seule lecture de la Bible, de connaître la doctrine de Jésus-Christ, condamne, dans tous les temps, même dans ceux où l'instruction est le plus répandue, une masse d'hommes à ignorer la religion. Combien ne savent pas lire, ou n'ont pas le loisir de lire, ou sont incapables de comprendre ce qu'ils lisent ! — Quant à ceux qui peuvent se livrer à une étude approfondie de la Bible, qui leur garantit qu'ils ne se trompent point ? La Bible est une lettre morte, elle ne s'explique point elle-même. Si une autorité vivante n'en fixe point le sens, chacun l'interprétera à sa guise ; il se formera des sectes innombrables, divisées sur tous les points, et on finira par mettre en pièces la Bible elle-même. Car comment le protestant sait-il que la Bible est vraie, qu'elle est divinement inspirée ? C'est par l'autorité. Si donc il est conséquent avec ses principes, s'il ne s'en tient qu'à son propre jugement, rien ne l'empêche de regarder la Bible comme un livre fabuleux et de faire table rase du christianisme.

3° Nulle part, dans la sainte Écriture, il n'est question d'un secours surnaturel promis à ceux qui la lisent. Une preuve

[a] Ce défaut de clarté provient, tantôt de la profondeur du sujet, tantôt de notre connaissance imparfaite des langues orientales et des circonstances historiques.

[1] II S. Pierre, II, 16.

manifeste de la fausseté de la théorie de l'inspiration, ce sont les contradictions, les discordes et les extravagances des illuminés du protestantisme. Il n'est sorte de folie, de crime, d'immoralité, que les anabaptistes et les mormons n'aient entrepris de justifier par cette théorie.

27. On voit par ce qui précède que les trois qualités essentielles de la vraie règle de foi manquent à celle qu'ont inventée les protestants. Leur règle de foi n'est pas *accessible à tous*, elle n'est pas *claire*, elle n'est pas *infaillible*. Par conséquent, le système qu'ils opposent à l'autorité doctrinale infaillible de l'Église, non seulement n'a point de fondement dans la sainte Écriture, qui pour eux est l'unique source de la vérité, mais il est injustifiable aux yeux même de la raison, par les conséquences déplorables qu'il a produites.

Preuves de l'infaillibilité de l'Église.

28. Suivant la doctrine catholique, il y a dans l'Église une autorité doctrinale infaillible.

29. Cette proposition est établie :

1° *Par la sainte Écriture.* — Jésus-Christ, en ordonnant à ses Apôtres d'*enseigner toutes les nations*, de *prêcher l'Évangile à toute créature*, a évidemment institué dans son Église un corps enseignant qui doit durer jusqu'à la fin des siècles. L'autorité doctrinale dont il investit ses Apôtres, il l'identifie avec son autorité divine : *Qui vous écoute, m'écoute; qui vous méprise, me méprise*[1]; *celui qui n'écoute pas l'Église, qu'il soit pour vous comme un païen et un publicain*[2]; *celui qui ne croira pas à votre parole sera condamné*[3]. Or une autorité qui tient ici-bas la place du Fils de Dieu ne peut manifestement être sujette à l'erreur. Jésus-Christ le déclare, du reste, formellement : *Je suis avec vous tous les jours,... les puissances de l'enfer ne prévaudront pas.* L'Apôtre qu'il choisit pour être la pierre sur laquelle est bâtie son Église n'aura pas de défaillance dans la foi, et il affermira ses frères[4]. Aussi voyons-nous les Apôtres prêcher partout l'Évangile comme docteurs infaillibles. Ils instruisent de vive voix les fidèles, sans leur mettre aucun écrit entre les mains. Lorsqu'une controverse s'élève, ce sont eux qui décident, et non les fidèles qui jugent par leur sens propre. Au concile de Jérusalem, ils rendent leur sentence en ces termes : « Il a plu au Saint-Esprit

[1] S. Luc, x, 16. — [2] S. Matth., xviii, 17. — [3] S. Marc, xvi, 16. — [4] S. Luc, xxii, 32.

et à nous[1]. » On voit donc qu'au temps des Apôtres la règle de foi était l'autorité infaillible de l'Église.

2° *Par la tradition.* — Après les Apôtres, la vérité chrétienne s'est transmise et s'est conservée, comme de leur temps, par la voie de l'autorité infaillible. C'est le sentiment unanime des Pères, témoins de la doctrine et de la pratique suivie à l'époque où ils vivaient, que : l'Évangile écrit a besoin d'être interprété et expliqué par la parole vivante de la tradition; que les Apôtres se survivent et continuent d'enseigner dans leurs successeurs les évêques; que, quand des doutes ou des controverses surgissent, les Églises-mères, et surtout l'Église romaine, ont voix décisive; que l'Église est garantie de toute erreur, et par la perpétuité de l'épiscopat, organe vivant et permanent de la parole divine, et par l'Esprit de Dieu, qui réside continuellement en elle. Il n'est pas d'époque, dans l'histoire de l'Église, où ces règles ne soient appliquées et opposées aux hérétiques. Pour protéger contre leurs attaques la vraie doctrine du Christ, pour affermir ceux qui chancellent dans la foi, pour ramener ceux qui se sont laissé séduire, on se sert moins de la sainte Écriture que de l'autorité de l'Église. Aussi, dès le commencement du second siècle, voit-on se réunir de nombreux conciles en Asie, à Rome et dans les autres pays de la chrétienté.

3° *Par la raison.* — L'enseignement par voie d'autorité est si bien approprié à la nature humaine, qu'il semble que la sagesse divine a dû l'établir dans l'ordre de la grâce. C'est un moyen d'apprendre facile, prompt, à la portée de tous, même des enfants et des ignorants. Cette méthode est si naturelle, que les ministres protestants, laissant de côté le principe du libre examen, prêchent, font le catéchisme, enseignent comme on le fait dans l'Église catholique. — Mais, dans l'ordre de la grâce, il ne suffit pas qu'il y ait une autorité dispensatrice du trésor de la révélation; il est nécessaire que cette autorité soit infaillible. Car, dit Bossuet, notre esprit « a besoin, dans ces questions où il y va du salut, d'être fixé et déterminé par quelque autorité certaine ». Si dans toute société on accorde au pouvoir civil une infaillibilité de fait pour régler définitivement les affaires en dernier ressort, dans la société spirituelle, ce n'est pas une infaillibilité supposée qui convient à l'autorité enseignante, mais une infaillibilité véritable et réelle, puisque ses jugements doivent régler la conscience. — La nécessité de l'infaillibilité en cette matière est telle-

[1] Actes, xv.

ment évidente, que les chefs de la Réforme, pour réprimer les dissidents, ont été forcés plus d'une fois d'alléguer l'infaillibilité promise à l'Église et de se l'arroger à eux-mêmes.

La dissolution du christianisme chez les nations protestantes, amenée par le libre examen, est d'ailleurs la confirmation la plus éclatante de la nécessité d'une autorité doctrinale infaillible dans la société chrétienne.

Objections contre l'infaillibilité de l'Église.

30. *Première objection.* — On peut citer de la sainte Écriture et des Pères de l'Église nombre de textes qui établissent la vérité de la théorie du libre examen ou celle de l'inspiration [a].

Réponse. — Des textes allégués on ne peut conclure autre chose, sinon qu'on peut connaître par l'Écriture la divine mission du Christ, quelques dogmes, quelques préceptes; que la lecture des Livres saints est utile pour s'instruire soi-même et pour instruire les autres, pour s'exciter à la vertu; que l'assistance divine a été promise aux Apôtres ou à l'Église prise en général; que la grâce est nécessaire pour entendre la sainte Écriture. Mais ce n'est qu'en abusant de ces textes qu'on leur fait dire que l'Écriture suffit pour la connaissance complète et la conservation du christianisme, ou que l'assistance de l'Esprit-Saint a été promise à chaque fidèle.

31. *Deuxième objection.* — Dieu n'a pris aucun moyen d'empêcher les altérations de la religion primitive. Pourquoi n'en serait-il pas de même du christianisme?

Réponse. — Il n'y a pas de parité à établir entre le christianisme, religion complète et définitive, et la religion primitive qui n'était qu'une préparation à la restauration de l'humanité par Jésus-Christ. Pour celle-ci, la droite raison et l'enseignement domestique suffisaient à conserver le très petit nombre de dogmes et de préceptes révélés.

32. *Troisième objection.* — Il n'y avait pas d'autorité infaillible chez les Juifs, et cependant leur religion est demeurée une et invariable jusqu'à Jésus-Christ.

Réponse. — La Synagogue et le grand prêtre qui la présidait jugeaient souverainement des controverses qui s'élevaient touchant la loi de Moïse. A supposer qu'ils ne fussent pas infaillibles, ce qui n'est nullement démontré, Dieu y suppléait par le don d'inspiration accordé aux prophètes, qui se succédèrent presque sans interruption chez le peuple d'Israël.

33. *Quatrième objection.* — Aux temps primitifs du christianisme, il y eut un grand nombre de schismes et d'hérésies. Preuve qu'à cette époque on ne croyait pas à l'infaillibilité de l'Église.

---

[a] Les protestants allèguent surtout cette parole de Jésus-Christ aux Juifs : *Scrutez les Écritures..., car ce sont elles qui rendent témoignage de moi.* (S. Jean, v, 39.)

Réponse. — La croyance à l'infaillibilité de l'Église remonte aux temps apostoliques, comme le témoignent les écrits des Pères. Les schismes et les hérésies étaient des révoltes contre l'autorité ecclésiastique; c'est par l'autorité ecclésiastique qu'ils ont été réprimés.

34. *Cinquième objection.* — Dans la méthode d'autorité, il y a entre Dieu et nous des hommes qui peuvent se tromper; au lieu que, dans le système du libre examen, on n'a devant soi que la parole infaillible de Dieu.

Réponse. — Si les hommes qui nous enseignent sont assistés de Dieu, ils ne peuvent se tromper; au lieu qu'en lisant la Bible on peut se tromper, si l'on n'a point cette assistance. La Bible renferme sans doute la parole infaillible de Dieu; mais, comme le reconnaît un ministre protestant [1], en lisant la Bible, on la lit toujours en compagnie d'un homme, et cet homme, c'est soi-même.

35. *Sixième objection.* — Celui qui reçoit l'enseignement de l'autorité, même infaillible, peut ne pas comprendre et se tromper. L'autorité n'offre donc pas plus de sécurité que l'interprétation individuelle de la Bible.

Réponse. — L'expérience montre la fausseté de cette conclusion. Tandis que l'enseignement par voie d'autorité a procuré aux catholiques l'unité et l'immutabilité de la foi, l'interprétation individuelle de la Bible a livré le protestantisme à des variations incessantes.

36. *Septième objection.* — L'obéissance à l'autorité, en matière doctrinale, est un esclavage insupportable à l'esprit.

Réponse. — L'autorité, quand elle est infaillible, est autant un gage de liberté qu'un frein. Le libre examen, au lieu d'affranchir le fidèle, le courbe sous le joug honteux des opinions humaines; car, en fait, l'immense majorité des protestants n'a pas de jugement propre et ne peut pas en avoir; elle est partagée entre mille sectes qui imposent leurs symboles à leurs adhérents.

37. *Huitième objection.* — Avec le magistère infaillible de l'Église, les fidèles sont détournés de la lecture et de l'étude des Livres saints; au lieu que, dans le système protestant, ils doivent s'y adonner avec tout le zèle qu'inspire le désir du salut.

Réponse. — Le magistère infaillible de l'Église a pour effet de préserver les fidèles de l'erreur dans les passages obscurs et difficiles de la Bible. Le système protestant, au contraire, en faisant juge de la parole de Dieu la raison individuelle, est, comme l'expérience le prouve, un système des plus dangereux.

---

[1] M. Bost.

CHAPITRE IV

NÉCESSITÉ D'APPARTENIR A L'ÉGLISE POUR ÊTRE SAUVÉ

SOMMAIRE

1. L'indifférentisme. — 2. Nécessité d'appartenir à l'Église. Comment on appartient à l'Église. Nécessité de moyen d'appartenir à l'âme de l'Église ; nécessité de précepte d'appartenir au corps de l'Église. — 3. Objection.

Avant d'aborder l'étude des caractères auxquels on reconnaît la véritable Église de Jésus-Christ, nous avons à nous demander si elle est une société *nécessaire*, de telle sorte qu'en dehors d'elle il n'y ait point de salut. Cette question est résolue négativement par tous ceux qui professent l'*indifférentisme* en matière d'Église. Nous démontrerons, au contraire, qu'il n'y a point de salut hors de l'Église, et nous résoudrons la difficulté que présente la maxime : « Hors de l'Église, point de salut. »

1. L'indifférentisme.

1. Les premiers protestants admettaient, comme les catholiques, qu'il y a obligation pour le salut d'appartenir à la véritable Église de Jésus-Christ. A cette époque, chaque secte se prétendait la véritable Église et damnait toutes les autres. Mais le principe du libre examen, revendiqué également par tous les sectaires, devait fatalement aboutir à l'*indifférentisme relatif*, qui consiste à admettre la possibilité du salut dans toutes les communions chrétiennes : luthéranisme, calvinisme, anglicanisme, catholicisme, etc. Poussant jusqu'au bout les conséquences de ce principe, Bayle soutint qu'on peut faire son salut dans toutes les sectes possibles, chrétiennes ou non. C'était l'*indifférentisme absolu*, adopté par tous les déistes et matérialistes du dix-huitième siècle [1].

[1] Voir chap. XIII, l'*Indifférentisme*, p. 101.

2. Nécessité d'appartenir à l'Église.

Comment on appartient à l'Église.

2. L'Église, suivant la doctrine de saint Paul [1], est un *corps* vivant dont Jésus-Christ est la tête, le chef. On doit donc distinguer en elle une *âme* et un *corps*. — *Appartenir à l'âme* de l'Église, c'est être uni à Jésus-Christ par la foi jointe à la grâce sanctifiante. *Appartenir au corps* de l'Église, c'est professer extérieurement la doctrine de Jésus-Christ, participer à ses sacrements et obéir à ses ministres.

3. Pour se sauver, il est nécessaire, *de nécessité de moyen*, d'appartenir à l'âme de l'Église, et *de nécessité de précepte*, d'appartenir au corps de l'Église.

Preuves de la nécessité d'appartenir à l'Église.

4. Pour être sauvé, il est nécessaire, *de nécessité de moyen*, d'appartenir à l'*âme* de l'Église.

Notre salut, en effet, ne vient que de Jésus-Christ : *Dieu a envoyé son Fils dans le monde..., pour que le monde soit sauvé par lui* [2]. — *Je suis la voie, la vérité et la vie*, dit le Sauveur, *et personne n'arrive au Père que par moi* [3]. — *Il n'y a de salut que par le Christ ; son nom est, sous le ciel, le seul nom qui puisse nous sauver* [4]. *Il n'y a qu'un médiateur entre Dieu et les hommes, le Christ Jésus homme* [5]. — Si donc il n'y a pas de salut en dehors de Jésus-Christ, il n'y a pas de salut en dehors de l'âme de l'Église, qui n'est autre chose essentiellement que la participation à la vie surnaturelle de Jésus-Christ.

5. La nécessité, pour le salut, d'appartenir à l'âme de l'Église est de *nécessité de moyen*, c'est-à-dire que tout homme est irrévocablement exclu du royaume des cieux, qui est privé de la grâce sanctifiante, que ce soit de sa faute ou non qu'il connaisse ou qu'il ignore l'existence de l'Église.

6. Pour être sauvé, il est nécessaire, *de nécessité de précepte*, d'appartenir au *corps* de l'Église.

Celui qui aura cru, dit le Sauveur, *et aura été baptisé sera sauvé ; mais celui qui n'aura pas cru sera damné* [6]... *Si quelqu'un*

[1] Ephés., I, 22-23. — [2] S. Jean, III, 17. — [3] S. Jean, XIV, 6. — [4] Actes, IV, 12. — [5] I Tim., II, 5. — [6] S. Marc, XVI, 16.

ne renaît de l'eau et de l'Esprit-Saint, il ne peut entrer dans le royaume de Dieu[1]*... Si quelqu'un n'écoute pas l'Église, qu'il vous soit comme un païen et un publicain*[2]. — On voit par ces textes que quiconque n'aura pas été uni à l'Église par ces trois liens qui en forment le corps, savoir : la profession extérieure de la foi, la participation aux sacrements et la soumission aux légitimes pasteurs, ne pourra être sauvé.

7. La nécessité, pour le salut, d'appartenir au corps de l'Église est de *nécessité de précepte*, c'est-à-dire que tout homme qui, par une négligence gravement coupable, omet de rechercher quelle est la véritable Église de Jésus-Christ, ou qui, après l'avoir reconnue avec certitude, refuse de professer extérieurement son symbole, de participer à ses sacrements, d'obéir à ses pasteurs, est exclu du salut éternel.

8. Telle est la doctrine enseignée unanimement par tous les Pères. Pour eux, l'Église, c'est l'*arche de Noé :* qui n'y est pas contenu périt dans les eaux du déluge; c'est l'*épouse légitime :* qui ne lui appartient pas n'a pas Dieu pour Père ni le ciel pour héritage; c'est le *corps* du Christ : qui en est séparé ne peut être vivifié par le Rédempteur[a].

3. Objection.

9. *Objection.* — La maxime : *Hors de l'Église, point de salut,* est une maxime cruelle et barbare.

Réponse. — D'après la doctrine exposée plus haut, il n'y a rien dans la maxime incriminée qui porte la plus légère atteinte à la justice et à la bonté de Dieu.

S'agit-il d'abord de l'*âme* de l'Église? Cette maxime n'exclut de la vision béatifique que les enfants qui sont morts avant d'être régénérés. Cette félicité étant un don purement gratuit, Dieu n'est point injuste et cruel à leur égard. On ne peut exiger que Dieu fasse un miracle, pour qu'un enfant ne soit point privé de la grâce baptismale. Du reste, le sort des enfants morts sans baptême n'est point celui des réprouvés condamnés au feu éternel. On peut soutenir sans blesser la foi qu'ils sont heureux de tout le bonheur naturel dont est capable la nature humaine.

La maxime en cause n'exclut *nécessairement* de la vision béatifique aucun de ceux qui vivent hors de la communion ecclésiastique, ni les hérétiques, ni les schismatiques, ni les infidèles. Ils peuvent, étant de bonne foi, appartenir à l'âme de l'Église, qui s'étend bien au delà de son organisme visible, de sa hiérarchie officielle[a]. Ceux qui, « ignorant invinciblement la religion catholique, observent la loi naturelle et les commandements que Dieu a inscrits au cœur de tout homme, sont prêts à obéir à Dieu et mènent une vie honnête et droite, peuvent, sous l'action de la lumière et de la grâce divine, obtenir la vie éternelle[1]. » Si donc un hérétique, un schismatique, un infidèle est damné, ce n'est point du fait seul de l'hérésie, du schisme ou de l'infidélité, mais à cause de fautes non expiées. Dieu ne condamne pas l'ignorance invincible, mais seulement la violation volontaire du devoir.

S'agit-il ensuite du *corps* de l'Église? La maxime : « Hors de l'Église, point de salut, » ne damne que les adultes de mauvaise foi. Dieu a établi, comme un moyen ordinaire pour nous communiquer et entretenir en nous la foi et la grâce sanctifiante, le magistère enseignant, le ministère sanctifiant et l'autorité gouvernementale des successeurs de Pierre et des Apôtres. Il a fait un précepte de croire à ce magistère, de recevoir de ce ministère les sacrements et d'obéir aux lois qu'édicte cette autorité. Ce précepte, étant positif, n'oblige point ceux qui l'ignorent invinciblement, sans qu'il y ait de leur faute. Mais, dès qu'on le connaît, il y a obligation grave de l'observer. Par conséquent, un hérétique, un schismatique, un infidèle, qui, soupçonnant, et à plus forte raison, sachant qu'il est dans une voie mauvaise, néglige de s'éclairer, de se rendre à la vérité, désobéit gravement à Dieu, dont il encourt la sanction terrible.

Est-il injuste, est-il cruel, que Dieu crie à tous les hommes de mauvaise foi : « Hors de l'Église, point de salut! » Y a-t-il injustice à exclure de la béatitude ceux qui s'en excluent volontairement, opiniâtrément? Y a-t-il barbarie à leur refuser un salut dont ils ne veulent point?

---

[a] L'indifférentisme, avec ses formes variées, a été condamné par Pie IX dans les propositions XV, XVI, XVII et XVIII du *Syllabus*.

[1] S. Jean, III, 5. — [2] S. Matth., XVIII, 17.

[a] Il est inutile de dire que tous les enfants baptisés, dans les sectes dissidentes, selon la forme prescrite par Jésus-Christ, et qui meurent avant d'avoir perdu la grâce baptismale, sont infailliblement héritiers de la gloire céleste.

[1] Pie IX, Encyclique du 10 août 1863.

UNIVERSIDAD PONTIFICIA DE SALAMANCA CAMPUS LEÓN ® CENTRAL DE BIBLIOTECAS

CHAPITRE V

CARACTÈRES DE L'ÉGLISE

SOMMAIRE

1. Notions préliminaires : Nécessité et nature des caractères de l'Église. Caractères assignés par les dissidents. — 2. Unité de l'Église. Théories protestantes et schismatiques. Doctrine catholique. Ses preuves. Objections. — 3. Sainteté de l'Église. Erreurs des protestants. Doctrine catholique. Ses preuves. — 4. Catholicité de l'Église. Erreurs des protestants. Doctrine catholique. Ses preuves. Objections. — 5. Apostolicité de l'Église. Erreurs des protestants et des Grecs schismatiques. Doctrine catholique. Ses preuves. — 6. Conclusion.

1. Notions préliminaires.

Nécessité et nature des caractères de l'Église.

1. De même que la vraie religion doit se reconnaître à des signes éclatants qui ne laissent aucun doute sur sa céleste origine, tels que les miracles et les prophéties ; ainsi faut-il que la société fondée par l'Homme-Dieu, pour propager et conserver la Révélation complète et définitive, porte des marques évidentes de son institution divine. Le précepte imposé aux hommes de lui appartenir pour être sauvés serait illusoire, s'il n'y avait des moyens certains de la discerner. Il avait été prédit qu'il s'élèverait des « maîtres menteurs, qui introduiraient des sectes de perdition [1] ». Plusieurs sociétés religieuses devaient surgir au cours des siècles, se réclamant de Jésus-Christ comme de leur fondateur. Il était nécessaire que le divin Maître donnât à son œuvre des caractères si distincts, des notes ou marques si individuelles, que l'on pût facilement distinguer la véritable Église de ses contrefaçons.

2. Les caractères de la véritable Église doivent être : 1° *plus clairs* que cette Église, autrement ils ne seraient pas des signes servant à discerner ce qu'ils doivent faire connaître ; 2° *être*

[1] II S. Pierre, II, 1.

faciles à constater, de sorte que les ignorants eux-mêmes les perçoivent sans peine, autrement l'Église ne serait pas un moyen de salut à la portée de tous ; 3° *être exclusivement propres à la véritable Église,* car s'ils se trouvaient dans une fausse Église, ils ne pourraient distinguer l'une de l'autre.

3. Suivant la doctrine catholique, les caractères de la véritable Église sont ceux que formula le premier concile œcuménique de Constantinople (381), et que les Pères et les docteurs opposèrent constamment aux hérétiques et aux schismatiques, savoir : l'*unité,* la *sainteté,* la *catholicité,* l'*apostolicité.*

4. Ces caractères, en effet, sont : 1° plus clairs que l'Église elle-même ; car, pour constater leur présence ou leur absence dans une société chrétienne, il n'est pas nécessaire de savoir au préalable que celle qui les a est vraie, et que celle qui ne les a pas est fausse ; 2° faciles à connaître, car ils constituent des faits sensibles et permanents qui relèvent de l'histoire et de la géographie ; 3° exclusivement propres à la véritable Église, comme on le verra par l'étude qui va suivre.

Caractères assignés par les dissidents.

5. Parmi les sectes protestantes, les unes n'admettent qu'une marque de l'Église : *la pure prédication de la parole divine ;* d'autres y ajoutent *la légitime administration des sacrements ;* d'autres reconnaissent en plus *l'exercice régulier de la discipline ecclésiastique.* — Les schismatiques grecs et ruthènes assignent comme caractère unique de la véritable Église : *la conservation de tout ce qui a été défini, quant à la foi et aux mœurs, dans les six premiers conciles généraux,* auxquels on ajoute le concile *Quini-Sexte* [a]. — Un simple examen suffit à montrer que tous ces caractères n'ont point les qualités requises. On remarque surtout qu'ils ne sont pas faciles à constater.

2. Unité de l'Église.

Théories protestantes et schismatiques.

6. Les sectes séparées de l'Église romaine s'accordent à rejeter l'*unité de gouvernement,* telle que l'entendent les catholiques. La plupart des protestants font consister l'unité essentielle de l'Église

[a] Concile tenu à Constantinople en 697.

dans la croyance unanime des fidèles aux articles fondamentaux de la foi ; les Grecs schismatiques, dans le maintien par le corps épiscopal des choses définies dans les six premiers conciles ; les anglicans puséystes, dans l'admission de l'autorité doctrinale par les Églises romaine, grecque, russe et anglicane.

7. Toutes ces théories sont fausses. D'abord, si l'unité de gouvernement fait défaut, il ne peut y avoir entre les chrétiens unité de communion. — Ensuite, si l'on prend chaque théorie en particulier : 1° Celle des protestants, fondée sur la distinction des articles de la foi en fondamentaux et non fondamentaux, est contraire à la sainte Écriture, qui nous apprend que le divin Maître a donné l'ordre à ses envoyés d'enseigner absolument tout ce qu'il a prescrit, ni plus ni moins, sans distinction de choses plus ou moins importantes ; en outre, elle est impossible en pratique, car on n'a aucun critérium efficace pour discerner les prétendus articles fondamentaux des non fondamentaux. 2° La théorie grecque aboutit à cette conséquence, que l'Église n'existe plus, depuis que les Grecs se sont séparés de Rome, puisqu'elle aurait été dépouillée par le schisme de l'autorité suprême et infaillible que lui avait conférée Jésus-Christ. 3° La théorie puséyste mérite au fond la même critique.

Doctrine catholique de l'unité de l'Église.

8. Jésus-Christ n'a pas institué plusieurs Églises, mais une seule Église, une seule société religieuse. Puisque l'Église est une société, il faut qu'il y ait unité de *direction* dans les chefs qui la gouvernent, et unité de *communion* dans les sujets qui sont gouvernés. Puisque l'Église est une société religieuse, il faut qu'il y ait unité de *doctrine* dans les docteurs qui enseignent, et unité de *foi* dans les disciples qui sont enseignés. Les chefs qui gouvernent l'Église sont les Apôtres et les successeurs des Apôtres, sous la conduite de Pierre, prince des Apôtres, et des successeurs de Pierre. Les docteurs qui enseignent l'Église sont les mêmes Apôtres et leurs successeurs, sous la direction suprême et infaillible du même prince des Apôtres et de ses successeurs.

9. Dans l'Église, il n'y a pas seulement unité *de fait*, il y a aussi unité *de droit*. L'*unité de fait*, c'est l'existence même de l'unité de communion et de foi. L'*unité de droit*, c'est le principe qui produit et conserve cette unité, savoir : la primauté de juridiction et le magistère suprême infaillible de Pierre et de ceux qui lui succèdent légitimement sur le siège de Rome.

Preuves de l'unité de communion.

10. L'Église possède l'*unité de communion*, c'est-à-dire que tous les fidèles sont unis entre eux pour former une société unique sous la direction d'un seul gouvernement établi par Jésus-Christ.

On le prouve : 1° *Par l'Écriture sainte. — Il n'y aura qu'un bercail et qu'un pasteur*[1]. C'est à Pierre qu'a été confiée la charge de paître les *agneaux* et les *brebis*[2]. L'Église est un *édifice* bâti sur un seul fondement, qui est Pierre[3] ; elle est un *royaume* qui ne peut pas être divisé, autrement il serait sujet à la ruine[4] ; elle est un *corps* dont les membres dépendent les uns des autres[5]. Les Apôtres, et Pierre en premier lieu, ont le pouvoir de gouverner les fidèles, en leur imposant des lois[6].

2° *Par la tradition.* — « Il faut, dit saint Irénée, obéir aux évêques qui sont dans l'Église, qui succèdent aux Apôtres, et qui, avec la succession de l'épiscopat, ont reçu le don certain de la vérité. » Tous les Pères parlent de même, et considèrent comme étrangers à l'Église ceux qui ne sont pas en communion avec les pasteurs légitimes.

11. Si l'Église possède *de fait* l'unité de communion, c'est qu'elle possède *de droit* cette même unité, par suite du pouvoir que Jésus-Christ a conféré à ses pasteurs de gouverner les fidèles sous l'autorité suprême du Pontife romain.

12. Sont en dehors de l'unité de communion : 1° outre les *infidèles*, les *catéchumènes*, c'est-à-dire ceux qui, bien qu'ayant la foi et se disposant au baptême, ne sont pas encore incorporés à l'Église par ce sacrement ; 2° les *schismatiques*, c'est-à-dire ceux qui refusent de se soumettre au chef de l'Église ; 3° les *excommuniés*, c'est-à-dire ceux que l'Église retranche de son sein.

Preuves de l'unité de foi.

13. L'Église possède l'*unité de foi*, c'est-à-dire que tous les fidèles professent la même foi, sous la direction d'un seul magistère établi par Jésus-Christ.

On le prouve : 1° *Par l'Écriture sainte. — Vous apprendrez aux nations*, dit le Sauveur à ses Apôtres, *à garder toutes les choses, quelles qu'elles soient, que je vous ai prescrites*[7] ; par con-

[1] S. Jean, x, 16. — [2] S. Jean, xxi, 16, 19. — [3] S. Matth., xvi, 18. — [4] S. Matth., xii, 25. — [5] Rom., xii, 5. — [6] Rom., xviii, 18. — [7] S. Matth., xxviii, 20.

séquent, la foi à toute sa doctrine, en même temps que l'obéissance à tous ses préceptes, sans exception pour des vérités non fondamentales. — *Un seul Dieu, une seule foi, un seul baptême*[1], dit saint Paul, qui ordonne d'éviter l'hérétique[2], c'est-à-dire celui qui, choisissant entre les dogmes, admet les uns et rejette les autres.

2° *Par la raison théologique.* — L'Église, possédant l'unité de communion, forme une société unique. Mais elle est essentiellement une société de fidèles. Si donc les fidèles n'ont pas tous la même foi, ils cessent de former une société unique.

14. Si l'Église possède *de fait* l'unité de foi, c'est qu'elle possède *de droit* cette unité, par suite du pouvoir que Jésus-Christ a conféré à ses pasteurs d'enseigner infailliblement les fidèles, sous le magistère suprême du Pontife romain.

15. Sont hors de l'unité de foi : 1° les *hérétiques*, c'est-à-dire ceux qui, étant baptisés, nient un ou plusieurs articles de foi; 2° les *apostats*, c'est-à-dire ceux qui rejettent entièrement la foi, après en avoir fait profession.

16. L'unité de foi dans l'Église a pour principe l'unité d'un même enseignement infaillible, comme l'unité sociale en elle a pour principe l'unité de gouvernement.

Il suit de là que l'unité est *exclusivement propre* à la véritable Église : l'*unité de communion*, parce que nulle autre société n'est régie par l'autorité instituée par Jésus-Christ ; l'*unité de foi*, parce que dans nulle autre société ne se trouvent la vraie foi et le magistère infaillible institué par Jésus-Christ.

Objections contre l'unité de l'Église.

17. *Première objection.* — L'Église primitive n'était qu'une simple fédération de communautés, sans hiérarchie ni gouvernement central.

Réponse. — L'histoire établit que, dès le principe, l'Église fut unie dans la personne de Pierre et de ses successeurs, et que la papauté s'exerça d'une manière efficace.

18. *Deuxième objection.* — L'unité de l'Église, telle que l'entendent les catholiques, est un joug antinaturel, inhumain, injuste et tyrannique.

Réponse. — Ce joug, étant l'œuvre du Christ, n'est pas antinaturel, mais surnaturel; il n'est pas inhumain, mais divin; il n'est pas injuste, il est une source de vérité, de paix et de justice; il n'est pas tyrannique, mais proposé à l'acceptation libre de notre volonté.

[1] Eph., IV, 4, 5. — [2] Tite, III, 10.

19. *Troisième objection.* — On lit dans saint Jean : *Qui croit au Fils a la vie éternelle*[1]; et : *Quiconque confesse que Jésus est le Fils de Dieu, Dieu demeure en lui et lui en Dieu*[2]. Il suit de là que l'unité de foi requise pour le salut se borne à la profession de la divinité de Jésus-Christ.

Réponse. — La foi exigée pour le salut doit avoir pour objet toute la doctrine de Jésus-Christ; nier même une seule des vérités qu'il a révélées serait mettre en doute sa véracité.

3. Sainteté de l'Église.

Erreurs des protestants.

20. Suivant qu'ils ont nié ou reconnu la visibilité de l'Église, les protestants en ont fait une société composée uniquement de justes, ou une société dont tous les membres pourraient être en même temps prévaricateurs. Pour eux, la sainteté de l'Église n'est qu'un accident passager et intermittent.

Doctrine catholique de la sainteté de l'Église.

21. L'Église, comme nous l'avons prouvé (p. 390), est essentiellement visible; ses membres sont les personnes unies entre elles par le triple lien extérieur de la profession publique des mêmes symboles, de la participation aux mêmes sacrements et de la soumission ouverte à la même juridiction spirituelle. Par conséquent, un homme, fût-il le plus grand des pécheurs, appartient à l'Église dès lors qu'il ne brise aucun de ces liens.

L'Église, ainsi entendue, possède *essentiellement* et d'*une manière continue* la *sainteté de droit* et la *sainteté de fait;* et ce caractère lui est *exclusivement propre.*

Preuves de la sainteté de l'Église.

22. L'Église possède la *sainteté de droit*, qui consiste à conserver constamment et à employer fidèlement les moyens de sanctification qu'a institués Jésus-Christ, et à ne rien faire qui empêche l'efficacité de ces moyens; en d'autres termes, elle est essentiellement sainte dans sa doctrine, ses sacrements et sa discipline.

L'Église, en effet, n'a pas d'autre raison d'être, d'autre mission, d'autre fin que la sanctification des hommes. Or, si l'Église ne possédait pas la *sainteté de droit*, elle trahirait sa mission, elle perdrait sa raison d'être. Mais l'Église est indéfectible. Par conséquent, elle est, elle a été et elle sera toujours apte à sanctifier les hommes : elle possède la *sainteté de droit.*

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN
DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

23. L'Église possède la *sainteté de fait,* qui consiste à produire toujours des justes, et même des saints dont la sainteté soit confirmée par des miracles, et à se propager d'une manière merveilleuse.

1° Il est essentiel à l'Église de produire toujours des justes, même des saints. Si elle est comparée à une *aire,* à un *champ,* à un *filet,* c'est parce qu'il y aura toujours en elle du froment mêlé à la paille, du bon grain mêlé à l'ivraie, de bons poissons mêlés aux mauvais, c'est-à-dire des *justes* mêlés aux pécheurs. — En outre, l'Église comptera toujours, parmi les justes vulgaires, des imitateurs plus parfaits de Jésus-Christ, qui s'élèveront jusqu'à une sainteté éminente. Le Verbe, en effet, s'est incarné pour que l'Église ait non seulement la vie, mais encore la *surabondance de la vie*[1]; il est mort non seulement pour qu'elle n'eût ni tache ni ride, mais encore pour qu'elle fût *sainte et immaculée*[2]. Qu'est-ce que la vie surnaturelle surabondante, la sainteté immaculée, si ce n'est la perfection évangélique? Jésus-Christ a enseigné non seulement des préceptes, mais aussi des *conseils.* Il faut donc que, dans l'Église, les conseils soient pratiqués comme les préceptes, qu'il y ait par conséquent des *saints.* Jésus-Christ est la *tête,* l'Église est le *corps;* entre Jésus-Christ et l'Église, il y a ainsi communication de vie. On retrouvera donc toujours dans l'Église les vertus héroïques de l'Homme-Dieu : la virginité, l'obéissance, la pauvreté volontaire, le dévouement à toutes les infortunes; et comme les *instituts religieux* sont le meilleur moyen d'imprimer dans les âmes toute la beauté de l'Évangile, il y aura toujours dans l'Église des instituts religieux.

2° Il est essentiel à l'Église de produire toujours des saints, dont la sainteté soit confirmée par des miracles. Jésus-Christ l'a déclaré, lorsqu'il a dit : *Allez donc, prêchez, guérissez les malades, ressuscitez les morts, purifiez les lépreux, chassez les démons*[3].

3° Il est essentiel à l'Église de se propager toujours dans le monde d'une manière merveilleuse. Le Sauveur, en effet, avait annoncé qu'il attirerait tout à lui, quand il aurait été élevé de terre[4], malgré les persécutions auxquelles seraient en butte ses envoyés.

24. La sainteté est un *caractère exclusivement propre* à la véritable Église; car si elle se trouvait dans une société hérétique

[1] S. Jean, x, 10. — [2] Eph., v, 27. — [3] S. Matth., x, 7, 8; S. Marc, xvi, 17, 20; S. Jean, xiv, 12. — [4] S. Jean, xii, 22.

ou schismatique, l'Esprit-Saint vivifierait un corps qui n'est pas celui de Jésus-Christ; Dieu ferait des miracles en faveur de l'erreur : ce qui répugne.

4. Catholicité de l'Église.

Erreurs des protestants.

25. Les premiers protestants, à la suite des donatistes, rejetèrent la catholicité de l'espace, et prétendirent que l'Église n'est catholique qu'en ce sens que tous les hommes doivent professer sa doctrine. Aujourd'hui, ils soutiennent que la catholicité doit s'entendre du règne du Christ en général, s'étendant sur toutes les communions chrétiennes, qui toutes sont les formes légitimes de sa religion, sans qu'aucune soit exclusivement la vraie.

Doctrine catholique de la catholicité de l'Église.

26. Il est vrai que tous les hommes sont tenus d'embrasser la religion de Jésus-Christ; mais cela est insuffisant pour constituer la catholicité qui appartient à l'Église, en tant que caractère distinctif. Le terme *catholique* (universel), pris selon sa forme grammaticale et dans le sens qu'il a dans le Symbole des Apôtres, signifie *répandu par toute la terre.* Il s'agit donc ici de la catholicité ou universalité dans l'espace[a]. De plus, comme la véritable Église est une et indivisible, et non un composé de toutes les communions chrétiennes, la catholicité doit être jointe à l'unité. Une société religieuse qui s'étendrait à tous les lieux sans jouir de la triple unité de doctrine, de culte et de gouvernement, n'aurait que la catholicité *matérielle.* Pour avoir la catholicité *formelle,* elle doit toujours former un seul tout organique.

27. La catholicité de l'Église est de *droit* et de *fait:* de *droit,* c'est-à-dire qu'il y a en elle un principe divin de diffusion universelle; de *fait,* c'est-à-dire qu'il est essentiel à l'Église d'avoir une multitude de sujets, de s'étendre en même temps à la plus grande partie de l'univers connu, et d'être plus répandue que chacune des communions chrétiennes qui lui sont opposées.

Preuves de la catholicité de l'Église.

28. L'Église possède la *catholicité de droit,* c'est-à-dire qu'elle a en elle un principe divin de diffusion universelle. Jésus-Christ,

[a] La catholicité de *doctrine* se confond avec l'unité, et celle de *temps,* avec la perpétuité.

en effet, a imposé à ses envoyés le devoir de prêcher l'Évangile à toute créature ; il leur a promis pour le succès de cette mission sa présence perpétuelle, l'assistance de l'Esprit sanctifiant, le don des miracles ; il a donné à son Église une constitution qui lui permet de s'adapter à toutes les nationalités, à toutes les civilisations, à tous les gouvernements. L'Église a donc tous les moyens nécessaires de s'étendre universellement.

29. L'Église possède la *catholicité de fait*. On le prouve :

1° *Par l'Écriture sainte*, dont « presque chaque page, dit saint Augustin, ne parle d'autre chose que de la diffusion de l'Église par tout l'univers ». La promesse faite à Abraham, à Isaac et à Jacob, que toutes les nations de la terre seront bénies dans Celui qui sortira d'eux, et que leur postérité sera comparable à la multitude des étoiles du ciel, aux grains de sable de la mer, regarde principalement, suivant saint Paul, Jésus-Christ et son Église[1]. Les prophètes ont prédit que l'Église s'agrégerait les peuples les plus divers et couvrirait tous les pays du monde. C'est elle, en effet, qui est l'héritage et la possession du Messie, dont parle David : *Je vous donnerai toutes les nations pour votre héritage, et j'étendrai vos possessions jusqu'aux extrémités de la terre*[2]. C'est elle que voit Daniel sous la figure d'*une montagne* gigantesque qui *broie tous les royaumes et remplit l'univers entier*[3]. C'est en elle que, *de l'aurore au couchant, chez toutes les nations, une oblation pure sera offerte au Seigneur*[4]. — Dans le Nouveau Testament, Jésus-Christ prescrit à ses disciples de lui *rendre témoignage, jusqu'aux extrémités du monde*[5]. Il leur promet que *des foules innombrables, venues de l'Orient et de l'Occident, prendront place dans le royaume de Dieu*[6]. Saint Paul nous apprend que *la voix des Apôtres a retenti par toute la terre, et leurs paroles jusqu'aux extrémités du monde*[7]. — Il ressort clairement de ces textes que l'Église doit être simultanément répandue par toute la terre et réunir dans son sein une multitude de membres de toutes les nations.

2° *Par la tradition.* — Tous les Pères ont constamment enseigné que l'Église de Jésus-Christ est essentiellement catholique. « *Chrétien* est mon nom, dit saint Pacien, *catholique* est mon surnom. » — Pour confondre les hérétiques, les apologistes leur ont toujours opposé la catholicité comme une des notes distinctives de l'Église établie par Jésus-Christ. « Il ne faut appeler

[1] Gal., III, 19. — [2] Ps. II, 8. — [3] Daniel, II, 35. — [4] Malach., I, 11. — [5] Actes, I, 8. — [6] S. Matth., VIII, 11. — [7] Rom., X, 18.

vraie Église, dit Clément d'Alexandrie, que celle qui est ancienne et catholique dans l'unité d'une même foi. »

3° *Par la raison théologique.* — L'Église a pour fin le salut de tous les hommes. Or, si elle était localisée dans une seule région, comme le sont les fausses sectes, elle ne pourrait remplir sa mission. Il faut donc qu'elle soit universelle, qu'elle embrasse de droit et de fait tous les temps et tous les lieux.

30. La catholicité est un *caractère exclusivement propre* à la véritable Église : car il est impossible qu'une fausse secte possède la catholicité de *droit*, et, quant à la catholicité de *fait*, elle a été célébrée avec tant de magnificence par la sainte Écriture et les Pères, qu'elle doit être regardée comme la marque éclatante à laquelle on reconnaîtra la véritable Église de Jésus-Christ.

Objections contre la catholicité de l'Église.

31. *Première objection.* — L'Église ne pouvait être répandue partout dès le principe, et à la fin des temps, comme l'a prédit Jésus-Christ, il n'y aura pas de foi sur la terre. La catholicité n'est donc pas essentielle à l'Église.

Réponse. — Il fallait sans doute un certain temps pour que l'Évangile fût prêché partout. Avant de devenir une *montagne immense*, un *grand arbre*, l'Église devait être la *pierre détachée de la montagne*, le *grain de sénevé*. Mais, du reste, sa propagation fut si rapide qu'au temps même des Apôtres elle pouvait être appelée catholique. — La foi, dont il est question dans la prédiction du Sauveur, est la foi jointe à la charité. Mais à supposer même qu'à la fin des temps la catholicité de l'Église doive s'obscurcir, elle ne sera pas pour cela anéantie ; ce sera une défaillance passagère, suivie bientôt du triomphe.

32. *Deuxième objection.* — Il est impossible que l'Église soit répandue simultanément par toute la terre.

Réponse. — La catholicité qui convient à l'Église est une catholicité *morale*, et non une catholicité *physique*. Pour être appelée catholique, il n'est pas nécessaire que l'Église s'étende à la fois à tous les pays du monde sans exception ; il suffit qu'elle compte parmi ses fidèles un nombre notable d'hommes chez les principales nations connues.

33. *Troisième objection.* — Jésus-Christ appelle son Église un *petit troupeau*[1] ; il désigne comme les membres de son Église ceux qui en petit nombre suivent la voie étroite[2]. Il n'est donc pas vrai que l'Église doive compter une multitude de sujets.

Réponse. — Les expressions *petit troupeau, voie étroite*, ne doivent pas être prises dans le sens qu'on leur donne ici ; autrement l'Écriture serait en contradiction avec elle-même.

[1] S. Luc, XII, 32. — [2] S. Matth., VII, 14.

5. Apostolicité de l'Église.

Erreurs des protestants et des Grecs schismatiques.

34. Les protestants admettent l'apostolicité de doctrine, mais ils nient l'apostolicité de mission. Suivant eux, les fonctions ecclésiastiques peuvent être déléguées par l'assemblée des fidèles, ou, dans certains cas, immédiatement par Dieu. — Les Grecs schismatiques prétendent que les patriarches légitimement élus sont institués immédiatement par Jésus-Christ, et que c'est d'eux que les autres pasteurs tirent leur juridiction.

Doctrine catholique de l'apostolicité de l'Église.

35. L'apostolicité est l'identité de l'Église, prise à un moment quelconque de sa durée, avec celle que les Apôtres, principalement saint Pierre, leur chef, ont fondée suivant l'ordre de Jésus-Christ. Or les Apôtres ont reçu de Jésus-Christ, avec mission de le transmettre à leurs successeurs, un double pouvoir qui constitue le ministère sacré, savoir le pouvoir d'*ordre* et le pouvoir de *juridiction*. On succède aux Apôtres, dans le premier, par la consécration épiscopale ; et, dans le second, par la mission légitime.

36. Un pasteur, pour être apostolique, doit donc : 1° en ce qui concerne l'*ordination*, être sacré par un évêque qui l'ait été lui-même par un autre, celui-ci par un autre, en remontant ainsi sans interruption ni lacune jusqu'aux Apôtres, source unique du sacerdoce ; 2° pour ce qui concerne la *mission*, la recevoir de celui qui préside à l'Église universelle ; car un évêque particulier, n'ayant de juridiction que sur son propre diocèse, ne peut donner à personne un pouvoir qu'il n'a pas sur les diocèses qui lui sont étrangers.

37. Le pouvoir d'ordre ne constitue qu'une apostolicité imparfaite. L'apostolicité nécessaire et essentielle de l'Église consiste en ce qu'elle a une suite de pasteurs qui se succèdent sans interruption, depuis les Apôtres jusqu'à nous. Cette succession non interrompue doit s'entendre de l'Église universelle, non des Églises particulières ; celles-ci, lorsqu'elles n'ont pas eu pour fondateurs immédiats les Apôtres, sont apostoliques parce que leurs pasteurs tirent leur mission du chef de l'Église [a].

[a] Pour être apostolique sous tous les rapports, l'Église, fondée par Jésus-Christ, doit donc : 1° remonter aux Apôtres par la succession ininterrompue de ses pasteurs (apostolité d'*origine*) ; 2° professer intégralement la doctrine des Apôtres (apostolicité de *doctrine*) ; 3° tirer des Apôtres et principalement de leur chef le pouvoir d'ordre et le pouvoir de juridiction (apostolicité de *ministère*).

Preuves de l'apostolicité de l'Église.

38. L'apostolicité de l'Église se prouve :

1° *Par l'Écriture sainte.* — Suivant l'apôtre saint Paul, il y aura des pasteurs dans l'Église, sans interruption, jusqu'au jour du jugement [1], et ces pasteurs sont les évêques [2]. Or, Pierre étant le chef de l'Église universelle, chaque évêque, pour être légitime et apostolique, doit recevoir de lui les titres de sa juridiction et vivre sous son autorité.

2° *Par la tradition.* — Tous les Pères sont unanimes à regarder l'apostolicité de ministère, telle que nous l'avons définie, comme un caractère inséparable de la véritable Église de Jésus-Christ, et ils confondent les hérétiques et les schismatiques, en arguant du défaut de succession ininterrompue dans leurs pasteurs.

39. La mission divine extraordinaire qu'ont imaginée les protestants pour justifier leur révolte contre l'Église est inadmissible, car elle mettrait en contradiction Jésus-Christ avec lui-même : il aurait voulu tout à la fois que l'autorité ecclésiastique dérivât des Apôtres et n'en dérivât pas.

40. L'apostolicité est un *caractère exclusivement propre* à la véritable Église. Jésus-Christ, en effet, comme nous le prouverons plus amplement dans la seconde section [3], n'a conféré à perpétuité qu'à Pierre et à ses successeurs légitimes le droit de constituer des pasteurs dans toute l'Église, et de leur confier immédiatement ou médiatement la mission d'enseigner, de sanctifier et de gouverner le troupeau.

6. Conclusion.

41. La société religieuse, perpétuellement visible, qu'a fondée sur la terre l'Homme-Dieu, a pour caractères distinctifs : l'*unité*, la *sainteté*, la *catholicité* et l'*apostolicité*.

Plusieurs sociétés chrétiennes prétendent au titre de véritable Église de Jésus-Christ. Ce sont principalement le protestantisme, l'Église grecque et l'Église romaine. Comme il existe entre elles de graves contradictions, il est impossible qu'elles possèdent en même temps la vérité, car la vérité est une et immuable, comme Dieu lui-même. Pour discerner celle qui est vraie, il suffit de leur appliquer à chacune les caractères de l'Église. Celle-là seule qui les réunit tous a droit à ce titre ; toute autre à qui fera défaut ne fût-ce qu'un seul de ces caractères est une fausse Église.

[1] Eph., II, 11-18. — [2] Actes, XX, 28. — [3] Voir ch. IX, Du siège de l'autorité.

CHAPITRE VI

APPLICATION DES CARACTÈRES DE L'ÉGLISE AUX SECTES PROTESTANTES

SOMMAIRE

1. Les sectes protestantes : le luthéranisme, l'anabaptisme, l'anglicanisme, le calvinisme, le socinianisme. Absence de mission divine chez les réformateurs. — 2. Absence d'unité dans le protestantisme. — 3. Absence de sainteté. — 4. Absence de catholicité. — 5. Absence d'apostolicité. — 6. Objections.

1. Les sectes protestantes.

1. Les sectes *protestantes* sont ainsi appelées parce que la diète tenue à Spire en 1529 ayant décrété que le culte catholique serait libre dans les pays où dominait la Réforme, les princes luthériens protestèrent contre ce décret. Le protestantisme tire ainsi son nom d'un acte d'intolérance.

2. Le protestantisme s'appelle aussi *Réforme*, parce que ses fondateurs se prétendaient envoyés de Dieu pour réformer l'Église.

3. Les principales sectes protestantes sont : le *luthéranisme*, l'*anabaptisme*, l'*anglicanisme*, le *calvinisme* et le *socinianisme*.

4. *Luthéranisme.* — Secte fondée par Luther en 1519[a]. Considérée en ce qu'elle a de fondamental, la doctrine de Luther renferme deux éléments contradictoires. D'un côté, elle déprime la nature humaine outre mesure, en la présentant comme foncièrement viciée par le péché originel, incapable de libre arbitre et ne pouvant être réconciliée avec Dieu que par l'imputation extérieure de la justice du Christ. De l'autre, elle exalte cette même nature jusqu'à la démence, en l'affranchissant de toute autorité

[a] Année où Luther se révolta ouvertement contre l'Église romaine.

doctrinale, par le pouvoir qu'elle lui reconnaît de tirer toute vérité de l'Écriture au moyen du libre examen, et de toute autorité gouvernementale, par la liberté qu'elle lui octroie d'agir à sa guise, la foi suffisant au salut sans les œuvres.

5. *Anabaptisme.* — Secte fondée en 1521, par Thomas Munzer. Les anabaptistes, ainsi appelés parce qu'ils condamnaient le baptême des enfants et demandaient la rebaptisation des adultes, soutenaient que l'Esprit-Saint éclaire chaque fidèle dans la lecture de la Bible, et le prétendaient en conséquence inspiré de Dieu. — L'esprit de cette secte se retrouve plus ou moins dans celle des *quakers* ou *trembleurs*, fondée par l'Écossais Georges Fox (1647) ; celle des *piétistes*, fondée par l'Alsacien Philippe Jacques Spencer (1705) ; celle des *méthodistes*, fondée par l'Anglais Jean Wesley (1727) ; celle des *swedenborgiens*, fondée par le Suédois Emmanuel de Swedenborg (1772).

6. *Anglicanisme.* — Il a pour auteur Henri VIII, roi d'Angleterre (1534). Simple schisme d'abord, l'anglicanisme tourna au protestantisme sous Édouard VI et sous la reine Élisabeth. Les trente-neuf articles qui forment la base de « l'Église établie » conservent l'ordination des évêques, des prêtres et des diacres ; mais ils rejettent la messe, la transsubstantiation, le purgatoire, la primauté du Pape, le culte des Saints et des images ; ils n'admettent que deux sacrements, le baptême et la cène.

7. *Calvinisme.* — Cette secte, fondée par Calvin en 1535, professe, pour le fond, les erreurs de Luther, formulées dans un système plus rigoureux.

8. *Socinianisme.* — Fondée en 1556, à Vicence, par Lælius Socin, qui eut pour successeur son neveu, Faust Socin, cette secte rejetait le dogme de la sainte Trinité et traitait de pures cérémonies toutes les institutions ecclésiastiques, en sorte qu'elle était plus rationaliste que chrétienne. Elle trouva des partisans en Hollande parmi les *arminiens* ou *remontrants ;* elle a donné naissance à la secte des *unitaires* et à celle des *universalistes*.

Absence de mission divine chez les réformateurs.

9. Ce qui caractérise tous les réformateurs, c'est l'esprit révolutionnaire, la passion de substituer leur autorité à celle qu'ils trouvaient établie. Beaucoup d'entre eux se sont rendus célèbres par leurs vices. « Jamais peut-être le monde, dit l'historien protestant Cobbett, ne vit, dans un même siècle, une collection de misé-

rables et de scélérats, tels que Luther, Calvin, Zwingle, Bèze et autres célèbres réformateurs de la religion catholique. Tous, de l'aveu même de leurs propres sectateurs, étaient diffamés par les vices les plus honteux... Le seul point de doctrine sur lequel ils étaient d'accord était l'inutilité des bonnes œuvres, et leur vie sert à prouver combien ils étaient sincères dans ce principe... Il n'en est pas un seul parmi eux dont les actions n'aient pas mérité toutes les rigueurs de la justice humaine. » La mission divine extraordinaire que se sont attribuée tous ces réformateurs de l'Église n'a donc été qu'illusion et mensonge. Dieu ne choisit pas de pareils personnages comme instruments de sanctification.

10. L'absence, dans le protestantisme, des caractères de la véritable Église montre d'ailleurs qu'il est l'œuvre de la raison humaine abandonnée à ses propres forces.

2. Absence d'unité dans le protestantisme.

Absence de l'unité de droit.

11. Le principe du *libre examen*, qui est l'essence même de la réforme inaugurée par Luther, conduit fatalement le protestantisme à n'avoir ni unité de communion ni unité de foi. Chaque protestant ayant, en vertu de ce principe, le droit et le devoir de ne relever que de lui-même, d'interpréter la Bible d'après sa propre raison, d'une manière souveraine et absolue, il est de nécessité logique qu'il y ait dans le protestantisme autant d'églises particulières que d'individus, autant de symboles que de têtes.

S'il arrive qu'à telle ou telle époque, en tel ou tel pays, des protestants forment un groupe uni par un lien social et reconnaissent une même confession de foi, ils renient par là même le principe de libre examen et en reviennent au principe de l'autorité catholique.

Absence de l'unité de fait.

12. Dans le protestantisme, il n'y a ni unité de communion, ni unité de foi.

13. *Il n'y a pas unité de communion.* Dès le principe, les protestants sentirent la nécessité d'une autorité sociale chargée de régler le culte et la discipline. Comme il leur était impossible d'établir une autorité suprême spirituelle, ils durent se cramponner aux puissances temporelles[a]. De là autant d'églises particulières et diverses que de souverainetés civiles. Puis chacune de ces églises vit naître dans son sein des sectes indépendantes, qui n'ont cessé de se multiplier depuis le seizième siècle jusqu'à nos jours. Le protestantisme ne forme donc pas une société unique; il n'est qu'un assemblage de sectes disparates dont les membres, même en chacune d'elles, ne sont pas en communion véritable avec les autres, attendu que le principe de l'unité sociale, l'autorité, y fait défaut.

14. *Il n'y a pas unité de foi dans le protestantisme.* La multiplicité des sectes qui ont surgi à toutes les époques au sein du protestantisme est une preuve manifeste de ses variations et de ses contradictions en matière de doctrine.

A commencer par les réformateurs, « ils sont emportés par tout vent de doctrine, dit le calviniste Duditius. Peut-être qu'on pourrait savoir quelle croyance ils ont aujourd'hui; mais on ne saurait s'assurer de celles qu'ils auront demain. » — Ils ne sont point d'accord entre eux. Luther est pour la présence réelle, Calvin contre. Luther enseigne l'amissibilité de la grâce, Calvin prétend qu'elle est inamissible. Luther croit à la nécessité du baptême pour le salut, Calvin soutient que les enfants des fidèles naissent dans la sainteté sans le baptême. L'un et l'autre rejettent l'épiscopat, conservé par les anglicans comme institution divine. — Ils échangent entre eux les malédictions et les anathèmes. Pour Zwingle, Luther est un séducteur pire que Marcion; pour Luther, Zwingle est un antéchrist. Henri VIII maudit Luther; Luther vomit contre Henri VIII des injures qu'une bouche honnête ne peut répéter.

Depuis le seizième siècle, ces variations, ces divergences, ces luttes, au sujet de la doctrine évangélique ont été toujours en augmentant. Bossuet avait prédit, dans l'*Histoire des variations*, que la Réforme finirait par se perdre dans une négation universelle. Si beaucoup de protestants, surtout dans le peuple, ont, par une heureuse inconséquence, gardé quelques restes du

---

[a] Pour ne citer que l'Angleterre, on vit, dès le dix-huitième siècle, les *nonconformistes* se séparer de l'*Église établie*, et se diviser eux-mêmes en plusieurs sectes : *puritains* ou *presbytériens*, qui rejettent l'épiscopat; *indépendants*, *congrégationalistes* ou *brownistes*, qui suppriment tout ordre clérical. L'*Église établie* elle-même comprend actuellement trois fractions : la *Haute-Église*, d'où sont sortis les *puséystes* ou *ritualistes;* la *Basse-Église* ou *Église évangélique*, qui est plus calviniste que la première; et l'*Église large*, qui penche fortement vers le rationalisme.

UNIVERSIDAD PONTIFICIA COMILLAS DE MADRID
DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

christianisme; les autres, ceux que l'implacable logique a conduits à développer le principe luthérien, sont tombés dans le rationalisme et l'incrédulité. Les pasteurs qui appartiennent au parti libéral rejettent l'inspiration de l'Écriture, le mystère de la sainte Trinité et la divinité de Jésus-Christ; ils déclarent que les miracles de Jésus-Christ et des Apôtres ne méritent plus de créance, et n'admettent l'immortalité que pour les âmes des justes. Certains de leurs catéchismes les plus en vogue omettent complètement tout ce qui a rapport au christianisme surnaturel.

Ainsi, point d'unité chez les protestants, ou plutôt leur seule unité est celle qu'avouait un des leurs : « La lutte du protestantisme contre l'Église catholique est le seul lien qui réunit toutes les sectes du protestantisme, toujours prêtes à s'entre-déchirer. »

3. Absence de sainteté dans le protestantisme.

Absence de la sainteté de droit.

15. Une des conditions essentielles de la sanctification des âmes est l'enseignement de la morale naturelle. Or les premiers réformateurs mirent en avant des principes qui sont la ruine de toute morale. On lit dans cent endroits des ouvrages de Luther, de Zwingle, de Calvin : que l'homme n'est pas libre; qu'il fait le bien comme le mal nécessairement; que Dieu le force à pécher pour le punir ensuite; que Dieu a prédestiné une grande partie des hommes à la damnation éternelle, sans avoir la prévision du moindre démérite de leur part; que la foi suffit pour le salut; que les bonnes œuvres sont inutiles; que les élus peuvent commettre les plus grands crimes sans crainte de se damner; que la justice, une fois acquise, est inamissible; qu'elle se transmet de père en fils; etc. Que peut devenir la vertu avec ces abominables doctrines?

Si nous considérons après cela que les mêmes réformateurs ont proscrit avec acharnement le jeûne, l'abstinence, la mortification, les vœux religieux, le culte de la sainte Vierge et des Saints, etc., n'est-il pas évident qu'ils ont enlevé à l'homme les plus puissants moyens de sanctification?

16. Le culte des protestants est en harmonie avec leur foi. C'est la nudité froide et morte qui glace le cœur et étouffe, au lieu de les inspirer, les sentiments religieux.

17. L'obstacle radical que les doctrines des réformateurs présentaient à la sainteté est confirmée par les effets qu'elles produisirent à leur apparition, soit au point de vue moral, soit au point de vue intellectuel, soit au point de vue social.

Au point de vue moral, de l'aveu même des réformateurs, qui en étaient effrayés, le protestantisme ouvrit libre carrière à toutes les passions et à tous les désordres. « A mesure qu'on avait prêché la nouvelle doctrine, dit Jacob Andréa, on avait vu s'évanouir les anciennes vertus et se répandre dans le monde une foule de nouveaux vices. »

Au point de vue intellectuel, le protestantisme eut de fâcheux résultats. Partout où il pénétrait, il arrêtait le mouvement scientifique. Luther et Calvin avaient en horreur les universités et les professeurs. En Allemagne, en Suisse, en Angleterre, en Hollande, en Suède, le déclin des sciences et des lettres suivit partout l'introduction de la Réforme. Les universités et les autres établissements d'instruction tombèrent en décadence. « C'est un fait positif, dit le docteur Hettinger, que le protestantisme a retardé pour des siècles le développement de la science. » — Non seulement les réformateurs blâmaient l'étude de la nature et en détournaient comme d'une chose impossible à allier avec la foi et la piété, ils en venaient à persécuter ceux qui se vouaient aux recherches scientifiques. Le grand astronome Képler fut banni de son pays et persécuté toute sa vie par les théologiens réformés de Tubingue, qui croyaient à l'astrologie et haïssaient en lui le partisan déclaré du système de Copernic et du calendrier grégorien. Dans son exil en Autriche, ce fut auprès des princes catholiques, et surtout auprès des jésuites, qu'il trouva aide et protection, malgré ses opinions religieuses. Comme Képler, l'illustre astronome danois Tycho-Brahé fut chassé de sa patrie par le roi Christian IV, chef des armées protestantes; il mourut à Prague, accueilli par l'empereur Rodolphe II. Descartes, retiré en Hollande, fut en butte à la haine du clergé réformé, qui excita contre lui le pouvoir civil en l'accusant d'athéisme. En Angleterre, le second marquis de Worcester, l'un des plus extraordinaires génies mécaniques du dix-septième siècle, inventeur d'une machine à vapeur cent ans avant Watt, ne rencontra que silence et dédain parce qu'il était catholique. Priestley, Harvey, Jenner, Simpson, auteurs de découvertes remarquables en chimie et dans l'art médical, eurent à subir les vexations du clergé anglican. — Rappelons encore que, par haine du catholicisme, la réforme du calendrier par Grégoire XIII, en 1582, ne fut introduite en Angleterre qu'en 1752, en Alle-

magne que vers 1774; qu'elle ne l'est pas encore en Russie. De même le quinquina, longtemps connu sous le nom d'*écorce des jésuites,* parce qu'il avait été introduit en Europe par des missionnaires de la Compagnie de Jésus, fut pendant de longues années rejeté par les pays protestants comme une dangereuse invention du Pape.

Au point de vue social, les résultats ne furent pas moins déplorables. Un écrivain protestant résume ainsi les perturbations et les calamités que produisit la Réforme dans toutes les contrées de l'Europe où elle s'introduisit : « Les désordres et la fureur déchaînée des passions les plus violentes, la longue dévastation des pays, des torrents de sang répandus, soit sur les champs de bataille, soit sur les échafauds, presque tous les États de l'Europe dans le bouleversement le plus déplorable, et enfin, par suite de ces maux, l'arrêt des sciences et de la liberté. » « Non, dit Leibniz, toutes les larmes des hommes ne suffiraient pas pour pleurer le grand schisme du seizième siècle. »

Absence de la sainteté de fait.

18. Jamais on n'a constaté parmi les protestants la présence de ces héros de vertu, honorés par les fidèles comme les vivantes images de Jésus-Christ. On sait, du reste, que les réformateurs ont proscrit le culte des Saints sous prétexte d'idolâtrie, bien que ce culte soit fondé sur l'Écriture.

19. Nul miracle ne s'est jamais opéré dans le protestantisme. Luther et Calvin essayèrent d'en faire; mais devant l'inutilité de leurs efforts ils furent contraints de répondre par des injures à ceux qui leur demandaient de prouver par un miracle la divinité de leur mission.

20. Jamais, dans le protestantisme, une efficacité surnaturelle n'a accompagné la prédication de l'Évangile.

Nul n'ignore comment la prétendue Réforme se propagea à l'origine. L'amour de la vérité ne fut pour rien dans l'empressement qui la fit accueillir. La rapidité de ses progrès fut due : 1° *A la commodité de son enseignement,* qui flattait toutes les passions[a]. — 2° *A la rapacité des princes et seigneurs,* qui convoitaient les biens des couvents et des églises. — 3° *Aux persécutions exercées contre les catholiques.* En Allemagne, des populations entières furent converties de force au nouvel évangile. En Suisse, les cantons de Zurich et de Berne organisèrent la Réforme par une série de synodes et de décrets dont le bras séculier assurait l'exécution. Ce furent les armées bernoises qui imposèrent la Réforme au canton de Vaud, puis à Genève, dont la population catholique s'expatria ou apostasia de force. Lorsque Calvin fut devenu maître de cette ville, il y maintint sa doctrine par l'intolérance la plus féroce. En Angleterre, tous ceux qui refusaient de reconnaître Henri VIII pour chef de la religion étaient considérés comme traîtres et mis à mort sans pitié. En Danemark, en Norvège, en Islande, en Suède, le catholicisme fut aboli dans le sang. Ce n'est qu'après trois siècles d'intolérance que, dans la plupart de ces contrées, les lois draconiennes contre les catholiques ont été supprimées.

[a] « La plus grande partie du peuple, dit le protestant Bucer, ne paraît avoir adopté l'Évangile (réformé) que pour secouer le joug de la discipline, des jeûnes, de l'abstinence; une fois débarrassé de ces pratiques, il peut se livrer à ses désirs sans aucune retenue. C'est pour cela aussi qu'il prêtait volontiers l'oreille à la doctrine qui enseigne que nous sommes justifiés par la foi seule et non par les bonnes œuvres. »

Si nous considérons maintenant le zèle que les protestants contemporains mettent à propager leur religion, soit parmi les catholiques, soit dans les pays infidèles, il est constaté par l'expérience que l'efficacité surnaturelle leur fait complètement défaut. Ils ont cependant tous les moyens humains pour réussir. Rien ne leur manque de ce qui peut naturellement amener le succès : ni l'argent, ni le nombre des missionnaires, ni la protection de leurs gouvernements. Or toutes ces ressources n'aboutissent qu'à semer l'indifférence religieuse dans les populations catholiques, et, dans les pays infidèles, qu'à susciter des ennuis aux missionnaires catholiques, sans produire aucune conversion sincère.

4. Absence de catholicité dans le protestantisme.

Absence de la catholicité de droit.

21. Une société religieuse ne peut être *catholique* qu'à la condition de posséder l'*unité* (p. 413). Or le protestantisme est incapable d'unité, par suite de son principe même du libre examen. Dès l'origine, il était fatalement condamné à se diviser en une foule de sectes circonscrites dans un lieu déterminé, prenant un caractère national, portant le nom d'un individu, se caractérisant par un point particulier, mais étant par là même radicalement impuissantes à devenir catholiques.

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN ® DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

22. La catholicité n'a été promise qu'à la société religieuse dont la mission est de *sanctifier* les hommes. Le protestantisme manquant de cette vertu, comme nous venons de le voir (p. 422), il est radicalement incapable de posséder jamais la catholicité.

Absence de la catholicité de fait.

23. Depuis qu'il existe, le protestantisme n'a jamais formé une religion une, invariable, constituant un corps vivant, dont les membres, répandus par toute la terre, soient liés harmonieusement entre eux. — La désignation de *protestants* s'applique à des sectaires qui n'ont de commun que le principe du libre examen et la haine de l'Église romaine, mais qu'on ne trouve ordinairement que dans un lieu déterminé : les luthériens, en Allemagne; les calvinistes, en France et à Genève; les anglicans, en Angleterre et dans les colonies anglaises; etc. — En outre, dans beaucoup de pays, il n'y a point ou à peu près point de protestants, et, dans l'ensemble, leur nombre est très inférieur à celui des catholiques. — Le protestantisme ne possède donc point la catholicité.

5. Absence d'apostolicité dans le protestantisme.

24. Dans le protestantisme, on constate tout à la fois l'absence de l'apostolicité d'origine, de doctrine et de ministère.

25. *Absence de l'apostolicité d'origine.* Le protestantisme date de l'année 1517; sa première secte a eu pour chef Luther, qui n'a jamais passé aux yeux de personne pour un légitime successeur des Apôtres.

26. *Absence de l'apostolicité de doctrine.* La doctrine que nous ont laissée les Apôtres est une doctrine une et invariable, saine et parfaite. Or la doctrine de la Réforme (si ce chaos peut porter le nom de doctrine) a été jusqu'à ce jour pleine de contradictions, sujette à mille changements, très favorable au libertinage.

27. *Absence de l'apostolicité de ministère.* La plupart des sectes rejettent le *pouvoir d'ordre;* il n'y a pour elles ni évêques ni prêtres. Les anglicans ont des évêques, mais dont l'ordination est invalide. — Le *pouvoir de juridiction* suppose une mission légitime. Jésus-Christ n'a envoyé que les Apôtres, et ceux-ci leurs successeurs réguliers. Mais Luther, Calvin et autres réformateurs, n'ont assurément pas tiré leur mission de l'Église apostolique, dont ils se séparaient. Cette mission, ils se la donnèrent eux-mêmes, sans raison aucune qui justifiât leur prétention, et tous ceux qui ont enseigné après eux au sein du protestantisme se sont, comme eux, improvisés apôtres, ou ont reçu leur prétendue mission du pouvoir civil ou du consistoire élu par le peuple.

6. Objections.

28. *Première objection.* — Les abus existant dans l'Église, au seizième siècle, rendaient la Réforme nécessaire; il fallait reconstruire une Église pure, l'Église primitive.

Réponse. — S'il y avait alors besoin de réformes dans les membres de l'Église, ce n'était pas une raison pour mettre en pièces la foi et la règle des mœurs.

29. *Deuxième objection.* — C'est à la Réforme que nous devons la liberté de conscience; c'est du seizième siècle que datent les libertés modernes.

Réponse. — Nous avons vu que les premiers réformateurs niaient la liberté morale que présupposent toutes les autres libertés (nos 4 et 15), et que le protestantisme tire son nom de la protestation des princes luthériens contre un décret de la diète de Spire en faveur de la liberté du culte catholique dans les pays où dominait la Réforme (no 1). On sait aussi que pendant longtemps les États protestants refusèrent la liberté de conscience, non seulement aux catholiques, mais encore à toutes les sectes qui revendiquaient, au nom du libre examen, le droit d'adopter un autre culte que le culte officiel. On ne doit pas ignorer non plus que le seizième siècle vit renaître le système païen des césars pontifes, qu'il vit établir les monarchies absolues au détriment des libertés populaires si florissantes au moyen âge. En fait de liberté, la Réforme n'a fait qu'une chose : ériger en droit la licence en matière de religion.

30. *Troisième objection.* — Les nations protestantes sont plus prospères que les nations catholiques. La Réforme a donc été une source de progrès et de civilisation.

Réponse. — L'Église romaine avait civilisé le monde avant l'apparition du protestantisme, et, depuis, elle a rendu prospères les peuples chez lesquels elle a exercé sa salutaire influence. Si, sous certains rapports, les nations hérétiques l'emportent sur celles où le culte catholique est celui de la majorité, on peut expliquer cette supériorité par des causes auxquelles la Réforme est étrangère. Toutefois, si nous comparons les unes et les autres, au point de vue de la moralité, de l'aisance générale, les nations catholiques, malgré le mal profond que leur a causé l'esprit révolutionnaire, fruit du protestantisme, ne paraissent pas le céder aux nations protestantes.

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN
DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

31. *Quatrième objection.* — Si le protestantisme était, comme on le dit, en contradiction avec la doctrine évangélique, on ne comprendrait pas que des masses d'hommes qui lisent la sainte Écriture ne l'aient point abandonné depuis longtemps pour revenir à l'Église romaine.

Réponse. — La durée du protestantisme s'explique par plusieurs causes. La première est l'*organisation nationale des Églises protestantes.* Ne s'étant établies que par la force du bras séculier, elles n'ont pas cessé de dépendre de l'autorité civile ; de sorte qu'elles sont exclusivement des Églises d'État. Il en est résulté qu'aux yeux des protestants, l'idée de religion est tellement liée à l'idée de patrie, qu'abjurer la religion officielle c'est renier la nationalité. Les conversions ne pourraient se produire en masse que si les chefs du pouvoir revenaient au catholicisme. Mais les constitutions qui régissent la plupart des pays protestants leur imposent la condition d'être fidèles à l'hérésie du seizième siècle. Ajoutez à cela que l'éducation publique, les lois, les institutions, ont façonné les esprits à cette croyance que c'est au protestantisme que sont dues les gloires, la prospérité, l'existence même de la patrie. — Une autre cause de la durée du protestantisme est l'*ignorance du peuple.* La Bible, il est vrai, est répandue dans les familles protestantes. Mais, de l'aveu des pasteurs, elle est peu lue et nullement comprise. Ce n'est donc pas de la Bible que les protestants tirent leur foi religieuse, mais de l'enseignement des pasteurs. Or cet enseignement les met dans l'impossibilité de connaître la vraie doctrine chrétienne ; car, ce que l'on enseigne surtout, c'est que l'Église romaine a corrompu la doctrine de Jésus-Christ, qu'elle est tombée dans l'idolâtrie et fait adorer les images de la sainte Vierge et des Saints, que le pape est l'*antéchrist* dont parle saint Paul, etc.

CHAPITRE VII

APPLICATION DES CARACTÈRES DE L'ÉGLISE AUX SECTES GRECQUES

SOMMAIRE

1. Les sectes grecques : schisme de Constantinople ; schisme russe. — 2. Absence d'unité dans les sectes grecques. — 3. Absence de sainteté. — 4. Absence de catholicité. — 5. Absence d'apostolicité.

1. Les sectes grecques.

1. *Principales sectes grecques.* — Sans compter les nestoriens, les eutychéens, les jacobites, les cophtes et autres sectes qui ont pullulé en Orient et y subsistent encore, le schisme grec est partagé en douze églises indépendantes ou acéphales : les quatre patriarcats de Constantinople, d'Alexandrie, d'Antioche et de Jérusalem ; le saint synode russe ; les deux sièges métropolitains de Chypre et de Carlowitz (en Autriche) ; les deux évêchés du mont Sinaï et de Monténégro ; le saint synode du royaume hellénique ; les deux églises de Roumanie et de Bulgarie. — Ces églises sont nées du schisme de Constantinople.

2. *Le schisme de Constantinople.* — Lorsque Constantin abandonna Rome au vicaire de Jésus-Christ pour fixer à Byzance le siège impérial, cette division prit bientôt le caractère d'une rivalité. Rome et Constantinople, les deux cités reines du monde, ne cessèrent de lutter pour la domination. Cet antagonisme eut son contre-coup dans l'ordre spirituel. Constantinople, qui n'était d'abord qu'un simple évêché, voulut avoir une juridiction étendue, comme celle dont jouissaient les patriarcats d'Antioche, d'Alexandrie et de Jérusalem. Jean le Jeûneur, évêque de Constantinople, usurpa, en 583, le titre de patriarche œcuménique. Ces aspirations ambitieuses étaient entretenues par les empe-

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN
DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

31. *Quatrième objection.* — Si le protestantisme était, comme on le dit, en contradiction avec la doctrine évangélique, on ne comprendrait pas que des masses d'hommes qui lisent la sainte Écriture ne l'aient point abandonné depuis longtemps pour revenir à l'Église romaine.

Réponse. — La durée du protestantisme s'explique par plusieurs causes. La première est l'*organisation nationale des Églises protestantes.* Ne s'étant établies que par la force du bras séculier, elles n'ont pas cessé de dépendre de l'autorité civile ; de sorte qu'elles sont exclusivement des Églises d'État. Il en est résulté qu'aux yeux des protestants, l'idée de religion est tellement liée à l'idée de patrie, qu'abjurer la religion officielle c'est renier la nationalité. Les conversions ne pourraient se produire en masse que si les chefs du pouvoir revenaient au catholicisme. Mais les constitutions qui régissent la plupart des pays protestants leur imposent la condition d'être fidèles à l'hérésie du seizième siècle. Ajoutez à cela que l'éducation publique, les lois, les institutions, ont façonné les esprits à cette croyance que c'est au protestantisme que sont dues les gloires, la prospérité, l'existence même de la patrie. — Une autre cause de la durée du protestantisme est l'*ignorance du peuple.* La Bible, il est vrai, est répandue dans les familles protestantes. Mais, de l'aveu des pasteurs, elle est peu lue et nullement comprise. Ce n'est donc pas de la Bible que les protestants tirent leur foi religieuse, mais de l'enseignement des pasteurs. Or cet enseignement les met dans l'impossibilité de connaître la vraie doctrine chrétienne ; car, ce que l'on enseigne surtout, c'est que l'Église romaine a corrompu la doctrine de Jésus-Christ, qu'elle est tombée dans l'idolâtrie et fait adorer les images de la sainte Vierge et des Saints, que le pape est l'*antéchrist* dont parle saint Paul, etc.

CHAPITRE VII

APPLICATION DES CARACTÈRES DE L'ÉGLISE AUX SECTES GRECQUES

SOMMAIRE

1. Les sectes grecques : schisme de Constantinople ; schisme russe. — 2. Absence d'unité dans les sectes grecques. — 3. Absence de sainteté. — 4. Absence de catholicité. — 5. Absence d'apostolicité.

1. Les sectes grecques.

1. *Principales sectes grecques.* — Sans compter les nestoriens, les eutychéens, les jacobites, les cophtes et autres sectes qui ont pullulé en Orient et y subsistent encore, le schisme grec est partagé en douze églises indépendantes ou acéphales : les quatre patriarcats de Constantinople, d'Alexandrie, d'Antioche et de Jérusalem ; le saint synode russe ; les deux sièges métropolitains de Chypre et de Carlowitz (en Autriche) ; les deux évêchés du mont Sinaï et de Monténégro ; le saint synode du royaume hellénique ; les deux églises de Roumanie et de Bulgarie. — Ces églises sont nées du schisme de Constantinople.

2. *Le schisme de Constantinople.* — Lorsque Constantin abandonna Rome au vicaire de Jésus-Christ pour fixer à Byzance le siège impérial, cette division prit bientôt le caractère d'une rivalité. Rome et Constantinople, les deux cités reines du monde, ne cessèrent de lutter pour la domination. Cet antagonisme eut son contre-coup dans l'ordre spirituel. Constantinople, qui n'était d'abord qu'un simple évêché, voulut avoir une juridiction étendue, comme celle dont jouissaient les patriarcats d'Antioche, d'Alexandrie et de Jérusalem. Jean le Jeûneur, évêque de Constantinople, usurpa, en 583, le titre de patriarche œcuménique. Ces aspirations ambitieuses étaient entretenues par les empe-

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN
DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

reurs et les légistes, dans le dessein d'asservir une Église qui aurait une fois rompu avec le centre de l'unité. Le schisme, commencé par Photius, au neuvième siècle (866), fut consommé au onzième par Michel Cérulaire (1054).

3. *Le schisme russe.* — La Russie, convertie au christianisme dans la seconde moitié du dixième siècle par le zèle de saint Wladimir, ne rejeta l'autorité du saint-siège qu'à la consommation du schisme grec par Michel Cérulaire. Comme l'Église russe relevait du patriarcat de Constantinople, elle le suivit dans sa défection. Dans la suite, elle obtint de Constantinople l'érection d'un patriarcat à Moscou. Mais, à la mort du deuxième patriarche de cette ville, Pierre le Grand se proclama lui-même patriarche (1702).

2. Absence d'unité dans les sectes grecques.

4. *Absence de l'unité de droit.* — En se séparant de Rome, les sectes grecques se sont arrachées au centre de l'unité. Il n'y a, parmi elles, aucune autorité suprême doctrinale et gouvernementale. Le patriarche de Constantinople n'a qu'une primauté d'honneur sur les patriarches d'Alexandrie, d'Antioche et de Jérusalem. Il ne jouit pas du droit, par conséquent, de convoquer un concile, de le présider et d'en faire exécuter les décrets. Aussi, quand les patriarches ne peuvent tomber d'accord sur les questions controversées et difficiles, l'affaire est déférée à la décision du gouvernement turc. — L'Église hellénique reconnaît le roi de Grèce comme son chef suprême. — En Russie, tout repose sur la volonté du tsar.

5. *Absence de l'unité de fait.* — La division du schisme grec en plusieurs Églises indépendantes, sans lien entre elles, les prive de l'*unité de communion*. Quant à l'*unité de foi*, les Grecs ont varié; car, après avoir admis, avant le schisme de Photius et de Michel Cérulaire, et reconnu depuis comme articles de foi, au concile de Lyon (1274) et au concile de Florence (1439), la suprématie du Pape et la procession du Saint-Esprit par le Fils, ils les ont rejetées et les rejettent encore. — En Russie, on compte plus de deux cents sectes. Si, d'ailleurs, dans les Églises grecques, la désorganisation est retardée, c'est que la foi, chez la masse ignorante, n'a pas encore subi l'épreuve de la critique rationaliste.

3. Absence de sainteté dans les sectes grecques.

6. *Absence de la sainteté de droit.* — Les conditions dans lesquelles s'exerce le ministère sacré dans les sectes schismatiques montrent que l'esprit de Dieu en est absent : c'est la vénalité et la simonie dans l'acquisition des hautes charges; c'est dans le clergé séculier, surtout en Russie, l'état d'abjection et d'avilissement où vivent les popes, condamnés au mariage par la loi, sans formation sérieuse à l'exercice de leurs fonctions, faisant du service de Dieu un commerce profitable, ne jouissant d'aucune considération auprès du peuple, dont la religion, par suite, se borne à une pure forme de culte extérieur.

7. *Absence de la sainteté de fait.* — La terre qui produisit les saint Athanase, les saint Cyrille, les saint Jean Chrysostome, les saint Grégoire de Nazianze, les saint Basile, est devenue stérile en saints, et les miracles n'y manifestent plus l'assistance divine. — Le zèle à propager la foi, qui caractérise la véritable Église, n'anime plus les successeurs des saints Cyrille et Méthode. A partir du schisme, l'Église grecque n'a jamais songé à envoyer des missionnaires chez les peuples infidèles.

4. Absence de catholicité dans les sectes grecques.

8. L'Église grecque, étant une œuvre exclusivement orientale, assujettie au pouvoir civil et manquant d'unité, ne peut avoir une force expansive. Aussi n'est-elle répandue que dans les États dont elle reconnaît la suprématie. Elle n'a point d'adhérents dans l'Europe occidentale, ni en Afrique, si on excepte l'Égypte et l'Abyssinie, ni en Océanie, ni dans l'Extrême-Orient.

5. Absence d'apostolicité dans les sectes grecques.

9. Les Églises grecques ont été apostoliques pendant dix siècles; elles étaient alors soumises à l'Église romaine, qu'elles tenaient pour la mère et la maîtresse de toutes les autres. Par le schisme, elles ont perdu l'*apostolicité de doctrine*, en reniant la procession du Saint-Esprit par le Fils et la primauté du Pontife romain; et l'*apostolicité de ministère*, en perdant la mission légitime qui vient de Jésus-Christ par l'intermédiaire du successeur de Pierre, chef des Apôtres.

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN

CHAPITRE VIII

APPLICATION DES CARACTÈRES DE L'ÉGLISE DE JÉSUS-CHRIST A L'ÉGLISE ROMAINE

SOMMAIRE

1. Unité de l'Église romaine. Objections. — 2. Sainteté de l'Église romaine. Objections. — 3. Catholicité de l'Église romaine. Objections. — 4. Apostolicité de l'Église romaine. Objections. — 5. Conclusion.

1. L'Église *romaine*, ainsi appelée parce que, depuis saint Pierre, elle a pour chef suprême l'évêque de Rome, est la seule entre toutes les sociétés chrétiennes qui possède les caractères de l'Église fondée par Jésus-Christ; seule, elle est *une*, *sainte*, *catholique* et *apostolique*, comme nous allons le démontrer.

1. Unité de l'Église romaine.

2. *Unité de droit.* — L'Église romaine possède l'*unité de droit*, c'est-à-dire un principe propre à produire et à conserver parmi ses membres l'unité de communion et de foi (p. 408). Ce principe, c'est le *principe d'autorité*. Tous les catholiques reconnaissent dans le siège de Pierre une suprême autorité gouvernementale et doctrinale, dont l'exercice constant a pour résultat, en éliminant les schismastiques et les hérétiques, de maintenir dans l'Église romaine une inviolable unité.

3. *Unité de fait.* — A toutes les époques de sa longue existence, l'Église romaine a joui de l'unité de communion et de l'unité de foi : 1° De l'*unité de communion*. Dans les siècles passés et aujourd'hui, les catholiques, bien qu'ils diffèrent de race, de tempérament, de langue, de caractère, de mœurs, d'institutions civiles et politiques, ne forment qu'un seul corps, qu'une seule famille, qu'un seul troupeau. On les voit encadrés dans une puissante hiérarchie. Les fidèles suivent la direction des simples prêtres, leurs pasteurs immédiats; ceux-ci sont soumis à leurs

évêques respectifs; et les évêques, à leur tour, obéissent au souverain Pontife, chef de l'Église universelle. — 2° De l'*unité de foi*. Les catholiques romains sont et ont toujours été unanimes dans la profession de la même doctrine. Partout, dans leurs Églises, on enseigne et on reçoit les mêmes dogmes et les mêmes préceptes de morale; partout on administre les mêmes sacrements, partout on prêche la soumission au souverain Pontife et aux évêques institués par lui pour le gouvernement de chaque diocèse.

Objections.

4. *Première objection.* — Avant le concile du Vatican, les catholiques n'étaient point d'accord sur le sujet en qui réside l'autorité suprême de l'Église. Pour les uns, ce sujet était le Pontife romain; pour les autres, le corps épiscopal. Donc l'Église romaine ne possède pas essentiellement l'unité de droit.

Réponse. — Une preuve manifeste que l'unité de droit n'a jamais fait défaut à l'Église romaine, c'est que l'unité de fait, qui suppose nécessairement l'unité de droit, a toujours existé dans cette Église. L'opinion qui soutenait que les décisions du Pape ne sont irréformables qu'en vertu du consentement, au moins tacite, de la majorité de l'épiscopat, était une opinion récente et purement spéculative. En pratique, les *gallicans* comme les *ultramontains* reconnaissaient, avec saint Augustin, que quand Rome a parlé, la cause est finie : *Roma locuta est, causa finita est.*

5. *Deuxième objection.* — Le principe d'autorité n'a pas empêché, dans l'Église romaine, la naissance des schismes et des hérésies. Donc, ce principe n'est pas plus efficace que le libre examen des protestants.

Réponse. — Le principe d'autorité a pour but et pour effet, non d'empêcher le schisme et l'hérésie qui ont leur source dans les passions et l'abus de la liberté, mais d'unir dans la vérité ceux qui s'y rattachent, tandis que le libre examen a pour résultat inévitable la dissolution de toute secte qui en fait sa règle.

6. *Troisième objection.* — Les catholiques n'ont pas toujours reconnu la même autorité suprême dans l'Église. Ainsi, pendant le grand schisme d'Occident (1378-1417), deux et même trois souverains Pontifes se partagèrent simultanément l'obéissance des fidèles.

Réponse. — Pendant le temps que dura cette épreuve, les catholiques conservaient le principe fondamental et formel de l'unité, savoir l'autorité suprême du pape légitime, quel qu'il fût, et, dans le cas d'un pape douteux, l'autorité du corps épiscopal.

7. *Quatrième objection.* — La grande variété de liturgies, de disciplines, de pratiques, etc., qui existe dans l'Église romaine, est contraire à l'unité de communion.

Réponse. — L'unité de l'Église n'a essentiellement pour objet que ce qui est d'institution divine, mais non les choses accidentelles qui sont d'institution ecclésiastique, ou qui résultent des circonstances de temps et de lieu.

8. *Cinquième objection.* — Une foule de catholiques travaillent à ruiner l'autorité du pape et des évêques. Preuve indiscutable de l'absence de l'unité de communion dans l'Église romaine.

Réponse. — S'ils agissent ouvertement, ils ne sont plus catholiques, mais apostats; secrètement, ce sont des membres morts de l'Église.

9. *Sixième objection.* — L'Église romaine n'a pas conservé l'unité de foi et s'est écartée du pur Évangile, en introduisant de nouveaux articles de foi dans son symbole.

Réponse. — C'est un principe fondamental, dans l'Église catholique, qu'on ne doit rien innover, mais s'en tenir à ce qui a été reçu de la tradition : *Nihil innovetur, nisi quod traditum est.* Les hérétiques qui ont accusé l'Église de changement n'ont jamais pu signaler un changement dans son dogme ou sa morale : on leur a opposé victorieusement les écrits des Pères et les monuments archéologiques. Mais l'immutabilité n'empêche point le progrès. Développer la doctrine n'est point la changer. « Les dogmes antiques, dit saint Vincent de Lérins, doivent, par le temps, se cultiver, se travailler et s'exposer, mais s'altérer, jamais! Ils recevront plus d'évidence, de lumière et d'explication; mais ils conserveront leur identité, leur plénitude, leur intégrité [a]. »

10. *Septième objection.* — Les opinions diverses des théologiens et leurs discussions nombreuses sont la preuve que l'unité de foi ne règne point dans l'Église romaine,

Réponse. — Ces opinions et ces discussions n'ont pas pour objet la substance de la foi, les dogmes révélés et définis, mais seulement des points accessoires sur lesquels l'Église ne s'est pas prononcée. Les théologiens, du reste, reconnaissent dans l'Église un juge suprême des controverses, auquel ils doivent soumission et obéissance.

2. Sainteté de l'Église romaine.

11. *Sainteté de droit.* — Non seulement dans les dogmes, dans les préceptes moraux, dans le culte et la discipline de l'Église romaine, on ne rencontre rien qui soit indigne de Dieu ou sente l'imperfection, mais tout y est pur et sublime, tout y respire la sainteté, tout y excite à la pratique des plus héroïques vertus; chacun y trouve, quelle que soit sa condition, les moyens les plus efficaces pour y vivre saintement.

[a] Ainsi l'Église catholique, en proclamant au dernier siècle le dogme de l'Immaculée Conception et celui de l'Infaillibilité pontificale, n'a pas, comme on l'a dit, inventé de nouveaux dogmes, mais seulement déclaré que ces dogmes sont contenus dans la Révélation divine.

12. *Sainteté de fait.* — En dehors de la sainteté commune, qui s'est toujours manifestée dans l'Église romaine, surtout par les œuvres de miséricorde qui, de l'aveu des protestants, ne se pratiquent nulle part ailleurs d'une manière aussi admirable [a]; seule, cette Église n'a cessé de produire, à toutes les époques, des saints proprement dits. Depuis le seizième siècle particulièrement, où la Réforme l'accusait d'être inféconde, on compte une foule de personnages canonisés ou béatifiés, dont l'histoire et la mémoire des peuples ont gardé le plus précieux souvenir [b].

La sainteté de l'Église s'est constamment manifestée aussi par le don surnaturel des miracles, qui atteste la sainteté des serviteurs de Dieu. Ce don n'a pas cessé vers la fin du troisième siècle, comme l'ont soutenu les protestants, du moins ceux qui n'ont pas été jusqu'à nier la possibilité du miracle. Depuis le quatrième siècle jusqu'à nos jours, il s'est opéré un nombre incalculable de prodiges divins qu'on ne peut révoquer en doute sans ôter toute valeur à la certitude historique [c].

[a] « Les œuvres de miséricorde chrétienne y sont pratiquées avec un esprit de dévouement et de sacrifice, avec une magnificence, une richesse, une profusion, une intelligente charité dont nous n'approchons pas à beaucoup près de notre côté. Cela est surtout vrai de la France, que nous aimons trop à dénigrer par je ne sais quelle antipathie nationale. » (B.-A. HUBER.) — La raison de cette supériorité est que l'Église romaine a gardé les sources de la charité, les trois vertus exclusivement et éminemment chrétiennes, supprimées par le protestantisme, les trois plus belles fleurs surnaturelles : l'humilité, la virginité et le sacrifice.

[b] Au seizième siècle même, c'est saint François de Paule, sainte Catherine de Gênes, saint François Xavier, saint Ignace de Loyola, saint Stanislas Kostka, les saints martyrs de Gorcum, saint François de Borgia, saint Louis de Gonzague, saint Philippe de Néri, les vingt-six martyrs du Japon; — au dix-septième siècle : sainte Marie-Madeleine de Pazzi, saint François de Sales, saint Jean-François Régis, saint Vincent de Paul, saint Jean-Baptiste de la Salle; — au dix-huitième siècle : saint Benoit-Joseph Labre, saint Alphonse de Liguori; — au dix-neuvième siècle : une foule de missionnaires martyrisés dans les pays étrangers, le bienheureux Pierre Chanel, le bienheureux Perboyre, etc., le bienheureux Jean-Baptiste-Marie Vianney, curé d'Ars; etc.

[c] Ainsi, au quatrième siècle, les miracles de saint Antoine, de saint Hilaire, de saint Martin de Tours, nous sont racontés par saint Athanase, saint Jérôme, Sulpice-Sévère, etc. Saint Ambroise rapporte les miracles opérés au tombeau des saints martyrs Gervais et Protais; et saint Augustin ceux qu'il a vus de ses yeux, soit à Milan, soit à Carthage. Saint Jean Damascène et saint Théodore firent des miracles pour confondre l'hérésie des iconoclastes. — Au douzième siècle, saint Bernard, lui-même grand thaumaturge, se fit l'historien de saint Malachie, archevêque d'Armagh. Saint Pierre de Tarentaise, saint Antoine de Padoue, saint Dominique, saint François d'Assise; plus tard saint Vincent Ferrier, saint Pie V, saint Charles Borromée, saint François de Sales, sainte Thérèse, saint Philippe de Néri, saint François Xavier dans les Indes, saint Louis de Gonzague, saint Vincent de Paul, sainte Jeanne de Chantal, saint Alphonse

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN
DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

Enfin, la sainteté de l'Église romaine ne s'est pas moins manifestée par le zèle qu'elle a toujours mis à propager la foi et à répandre avec elle les lumières de la civilisation. C'est elle qui a implanté le christianisme dans le monde gréco-romain. C'est elle qui, au sixième siècle, convertit les peuples de la Grande-Bretagne, et, peu après, ceux de la Franconie et de la Frise; au huitième siècle, la plus grande partie de la Germanie; dans les siècles suivants, les Polonais, les Bulgares, les Danois, les Slaves, les Hongrois. Au seizième siècle, saint François de Sales ramène à la foi soixante-dix mille hérétiques, et saint François Xavier renouvelle dans les Indes les travaux et les conquêtes des Apôtres. Il s'établit des missions au Japon, au Brésil, en Chine, dans le Canada, au Paraguay, en Syrie, en Perse, en Arménie, en Océanie, en Afrique, dans l'Amérique du Nord; et ces missions se poursuivent de nos jours avec un zèle infatigable. Ce zèle a toutes les qualités que demande l'esprit évangélique : il est pur et désintéressé, d'une patience invincible, souvent couronné par le martyre[b]. Aussi, béni de Dieu, a-t-il obtenu les plus admirables succès.

Objections contre la sainteté de droit.

13. *Première objection.* — L'hostilité dont l'Église romaine a été universellement et perpétuellement l'objet est une preuve que son enseignement et ses lois répugnent à la nature.

Réponse. — L'amour ardent et dévoué que l'Église a rencontré partout et toujours dans la meilleure partie de l'humanité prouve, au contraire, que son enseignement et ses lois répondent aux besoins et aux aspirations de notre nature. Si elle est haïe et persécutée, c'est parce qu'elle est la véritable Église de Jésus-Christ, qui, l'ayant faite à son image et à sa ressemblance, est haï et persécuté en elle, comme il le fut pendant sa vie terrestre. *Si le monde vous hait,* disait-il à ses disciples, *sachez qu'il m'a eu en haine avant vous... Le serviteur n'est pas plus grand que son maître; s'ils m'ont persécuté, ils vous persécuteront aussi*[1]. Cette hostilité, prédite par Jésus-Christ, s'explique par l'opposition que l'Église romaine, qui est le christianisme dans sa plénitude et dans sa pureté, rencontre soit

de Liguori, sainte Germaine Cousin, saint Léonard de Port-Maurice, saint Paul de la Croix, saint Benoît-Joseph Labre, etc., montrèrent par leurs prodiges que l'Église romaine est toujours l'Église de Jésus-Christ. — Et, de nos jours, que de miracles obtenus par l'intercession de la très sainte Vierge Marie! Dans notre siècle pénétré de rationalisme rien ne peut expliquer, si ce n'est le miracle, cet immense concours de fidèles aux sanctuaires, à jamais célèbres, qu'a élevés leur piété.

[b] « Tandis que nos missionnaires se font martyriser en Cochinchine, ceux de l'Angleterre vendent des bibles et autres articles de commerce. » (PROUDHON.)

[1] S. Jean, xv, 18, 20.

dans l'orgueil et les passions sensuelles, soit dans la fausseté des esprits exclusifs qui ne voient pas le milieu que tient la vérité catholique entre les excès contraires.

14. *Deuxième objection.* — L'Église est l'ennemie de la liberté.

Réponse. — Aucune institution en ce monde n'a enseigné et constamment défendu la liberté comme l'a fait l'Église romaine : la *liberté naturelle,* contre les manichéens, les luthériens, les calvinistes, les jansénistes et les déterministes de nos jours; la *liberté de conscience* contre la tyrannie du pouvoir politique auquel elle n'a cessé d'opposer ces paroles de Jésus-Christ : *Rendez à César ce qui appartient à César, et à Dieu ce qui appartient à Dieu,* et ces paroles des Apôtres : *Il faut obéir à Dieu plutôt qu'aux hommes;* enfin la *liberté individuelle,* contre les esclavagistes. Ceux qui accusent l'Église d'être hostile à la liberté sont précisément les pires ennemis de la liberté : les philosophes athées, matérialistes, positivistes, qui nient la liberté naturelle; les rationalistes et les libéraux autoritaires, qui ruinent dans leur principe la liberté de conscience et la liberté individuelle, en faisant dériver tout droit de l'État.

15. *Troisième objection.* — L'Église, en contreignant les peuples d'embrasser la foi, quand elle l'a pu, n'a point respecté la liberté de conscience, comme on le voit par l'exemple de Charlemagne et de Louis XIV.

Réponse. — « C'est la coutume de l'Église, dit le pape Léon XIII, de veiller avec le plus grand soin à ce que personne ne soit forcé malgré lui d'embrasser la foi catholique, et elle n'a garde d'oublier ce sage avertissement donné par saint Augustin : « La contrainte peut tout obtenir de l'homme, tout, sauf la foi[1]. » Ce n'est donc pas à l'Église qu'il faut attribuer les agissements de Charlemagne et de Louis XIV. Lorsque Charlemagne travaillait à convertir les Saxons par le glaive, l'Église, par la bouche du célèbre Alcuin, lui rappelait les vraies règles de l'apostolat pour un prince chrétien : « La foi, lui écrivait-il, est un acte de volonté et non un acte de contrainte... Vous pousserez ce peuple au baptême, mais vous ne lui ferez pas faire un pas vers la religion... Ce n'est pas ainsi qu'ont procédé Jésus-Christ et les Apôtres. » De même, l'Église n'a point approuvé les moyens violents auxquels eut recours, en certaines circonstances, le gouvernement de Louis XIV pour rétablir en France l'unité religieuse. Le pape Innocent XI faisait écrire au roi « que ces missions d'apôtres armés ne valaient rien, et que ce n'était pas ainsi que Jésus-Christ avait converti le monde ».

16. *Quatrième objection.* — L'institution du tribunal de l'Inquisition au moyen âge ne prouve-t-elle pas que l'Église est antipathique à la liberté de conscience?

Réponse. — Pour juger sainement des institutions du passé, il faut tenir compte du temps et des mœurs, et ne pas apprécier les faits d'une époque par l'esprit d'une autre.

[1] Encyclique *Immortale Dei.*

UNIVERSIDAD PONTIFICIA COMILLAS
DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

L'Inquisition répondait, lorsque les papes l'établirent à la prière des princes et des peuples, dans les treizième, quatorzième et quinzième siècles, à de vrais et légitimes besoins de la société chrétienne. Dans cette société, où la religion était tout et dominait tout, la morale privée et la morale publique, l'éducation, la famille, la loi, toutes les institutions et le pouvoir souverain lui-même, l'hérésie était un crime social que la puissance publique avait le droit de réprimer. Les peuples réclamaient cette répression, convaincus qu'ils étaient qu'il n'y avait pas pour eux de stabilité, de prospérité, de civilisation en dehors de l'Église. Par conséquent, l'Inquisition, en tant que tribunal chargé de juger et de punir les apostats opiniâtres, était une institution rationnelle et légitime, un moyen de maintenir l'unité religieuse, fondement alors de toutes les institutions politiques de l'Europe. — Si on considère en outre que les hérétiques, poursuivis par l'Inquisition, n'étaient pas seulement de simples apostats, mais des perturbateurs de l'ordre public, comme les Vaudois et les Albigeois en France, les Wicléfistes en Angleterre, les Hussites en Allemagne; ou des traîtres qui conspiraient avec l'ennemi, comme les chrétiens qui, en Espagne, avaient embrassé le mahométisme ou le judaïsme, ou bien les musulmans et les juifs qui, après s'être fait baptiser, retournaient à leur religion : l'Inquisition remplissait le rôle qu'on attribue à tous les tribunaux dans les pays civilisés. — Les attaques contre cette institution sont d'autant plus insupportables qu'elles viennent de sectaires qui ont tant à se reprocher en fait d'intolérance. Les protestants, d'abord, ne savent-ils pas que tous les chefs de la Réforme furent unanimes à enseigner qu'on doit réprimer les hérétiques par la puissance du glaive? que, durant plus d'un siècle, l'Allemagne et l'Angleterre furent inondés de sang? Et remarquons que le législateur protestant appliquait la peine de mort, au nom du libre examen, à toute hérésie touchant aux articles de foi réputés fondamentaux, sans distinction entre la victime de la séduction et le séducteur; tandis que le législateur catholique ne visait que l'hérésie sociale et les personnes légalement réputées de mauvaise foi. Ce sont ensuite les libres penseurs, partisans de la Révolution. Ils oublient que les terroristes, disciples de Voltaire et de Rousseau, ont fait beaucoup plus de victimes en dix ans que les tribunaux de l'Inquisition, en Espagne et dans toute la chrétienté, pendant trois siècles. Ne les a-t-on pas vus, ces prôneurs de la tolérance, applaudir à toutes les persécutions dirigées à notre époque contre les catholiques? C'est ainsi que l'iniquité, suivant la parole des Livres saints, se ment à elle-même; elle ne proclame la tolérance que pour être intolérante.

17. *Cinquième objection.* — L'Église, en frappant d'anathème les libertés modernes, a montré qu'elle est incompatible avec la liberté.

Réponse. — Prises dans le sens que leur donnent les ennemis du catholicisme, les libertés dites modernes consistent dans le prétendu droit : 1° d'embrasser n'importe quelle doctrine, en matière de philosophie et de religion (liberté de penser); 2° de rendre ou de ne pas rendre un culte à

Dieu (liberté de conscience); 3° de professer telle religion ou telle autre, ou même de n'en professer aucune (liberté des cultes); 4° d'imprimer tout ce que l'on veut (liberté de la presse); 5° pour le professeur, d'inculquer à ses disciples quels principes que ce soient (liberté d'enseignement). — La liberté, ainsi entendue, est la confusion de la *faculté d'agir* avec le *droit à l'action*. L'homme peut se déterminer pour l'erreur et pour le mal; mais il n'en a pas le droit. La liberté est limitée par l'obéissance à la loi. « Elle ne peut consister, dit Montesquieu, qu'à pouvoir faire ce que l'on doit vouloir, et à n'être point contraint de faire ce que l'on ne doit point vouloir. » Quand elle franchit les limites que lui imposent la vérité et la justice, elle ne mérite plus le nom de liberté; c'est de la *licence*, c'est une liberté de perdition, comme le dit saint Augustin. — L'Église, en condamnant les libertés dites modernes, loin de se montrer incompatible avec la liberté, défend, au contraire, les droits de la vraie liberté et confirme les enseignements de la saine philosophie.

18. *Sixième objection.* — L'Église, par le *Syllabus*, a déclaré la guerre au droit nouveau, aux droits de l'homme, à la société moderne, et s'est affirmée l'ennemie irréconciliable du progrès et de la civilisation.

Réponse. — Les propositions condamnées par le *Syllabus* se réduisent, au fond, à proclamer la liberté absolue; en d'autres termes, le droit à l'irréligion, à l'immoralité, au despotisme pour les gouvernants, à la révolte pour les gouvernés. L'Église a le droit et le devoir de condamner ces pernicieux principes, qui ne peuvent que causer la perte des âmes et des révolutions perpétuelles dans les États. Elle a le droit et le devoir d'être intransigeante avec le *progrès* et la *civilisation* appelés *modernes* (80e proposition du *Syllabus*). Car par ces mots *progrès* et *civilisation*, on sait que la franc-maçonnerie entend la ruine progressivement accomplie des croyances et des institutions chrétiennes, et le triomphe universel de l'athéisme et du matérialisme. C'est là le but secret de la secte, auquel coopèrent plus ou moins consciemment les libéraux de toute catégorie. L'Église, en proscrivant ce que la secte infâme cache sous les mots trompeurs de progrès et de civilisation, travaille donc au bonheur des peuples.

19. *Septième objection.* — Il y a dans l'Église romaine des points de doctrine, comme la rémission des péchés et des peines par la confession et les indulgences, qui ne servent qu'à entretenir le vice; des institutions, comme les ordres religieux et le célibat ecclésiastique, qui sont des sources de désordre; des dévotions, comme celle du Sacré-Cœur et de la sainte Vierge, qui sont plus scandaleuses qu'édifiantes. Le protestantisme, en rejetant toutes ces pratiques superstitieuses, et en ramenant les chrétiens au pur Évangile, a rouvert les vraies sources de la sainteté.

Réponse. — Ceux qui déprécient et ridiculisent ces points de doctrine, ces institutions, ces dévotions, sont visiblement de ces hommes dont saint Paul dit : « que, devenant semblables à des animaux, ils ne comprennent rien aux choses spirituelles. » Ils ne tiennent aucun compte des merveilleux résultats produits par la doctrine et les pratiques qu'ils blas-

phèment, ni de l'impiété, de la licence des mœurs et des troubles sociaux qui sont le fruit naturel du libre examen mis en vogue par le protestantisme.

Objections contre la sainteté de fait.

20. *Huitième objection.* — Les guerres injustes, exterminatrices, mesures intolérantes, provoquées ou approuvées par l'Église romaine, telles que les croisades contre les Musulmans, les Albigeois, les Hussites, le massacre de la Saint-Barthélemy, les persécutions de Louis XIV contre les protestants, prouvent manifestement que cette Église n'est pas sainte.

Réponse. — Les croisades contre les Musulmans, prêchées et organisées par les papes, ont eu pour résultat de soustraire l'Europe chrétienne à cet état voisin de la barbarie, où gémissent les peuples conquis par le Croissant.

Les Albigeois et les Hussites professaient les doctrines les plus antisociales, et se livraient envers les catholiques à toutes sortes d'injustices et de cruautés. Contre eux, la société était en état de légitime défense. Les papes, après avoir épuisé tous les moyens pacifiques, durent recourir à la force pour mettre fin à leurs excès.

Le fait de la Saint-Barthélemy, comme en conviennent les historiens impartiaux du protestantisme, est un fait exclusivement politique, auquel le clergé fut complètement étranger; il n'y intervint que pour arracher en maint endroit les protestants à la mort.

Si l'on fait attention aux excès de toutes sortes commis par les calvinistes en France, les églises et les couvents dévastés, démolis et incendiés, les objets du culte profanés, des milliers de prêtres, de moines, de bourgeois et de paysans égorgés, leurs révoltes incessantes contre l'autorité royale, leur appel aux armées étrangères, leur projet constamment poursuivi de créer « au milieu de la France un État républicain comme les Pays-Bas », ainsi que le disait Henri IV lui-même à Sully, l'abus qu'ils firent de l'édit de Nantes pour augmenter leurs libertés et nuire aux catholiques, leurs rébellions sous Louis XIII, leurs connivences avec les protestants du dehors : on s'explique que Louis XIV, qui avait en cela l'assentiment général de la nation, ait révoqué l'édit de Nantes, à une époque où les catholiques étaient partout persécutés dans les pays réformés [a]. Il eut le tort d'imiter, bien qu'avec beaucoup plus de modération, les princes protestants d'alors, en employant quelques moyens de coercition pour amener les protestants récalcitrants à la foi catholique. Mais, quels que soient les reproches qu'on puisse lui adresser, il est injuste de les faire peser sur l'Église romaine. Elle ne fut pour rien dans la révocation

[a] « L'emploi de la violence en matière de foi, dit Michelet, ne répugnait alors à personne. A cette époque, il y avait une grande exaspération contre les protestants. La France, bornée dans ses succès par la Hollande, sentait une autre Hollande dans son sein, qui se réjouissait des succès de l'autre. »

de l'édit de Nantes, et nous avons vu (nº 14) le pape Innocent XI blâmer les procédés violents de conversion à l'égard des huguenots.

21. *Neuvième objection.* — Les scandales sans nombre que l'histoire relève à la charge du clergé catholique, tant séculier que régulier, comme la barbarie et les désordres honteux parmi les fidèles, protestent contre la sainteté que s'attribue l'Église romaine.

Réponse. — Ces scandales et ces désordres, que la malveillance a beaucoup exagérés, sans tenir compte des vertus que la doctrine catholique a fait pratiquer à un si grand nombre, ne prouvent rien contre la sainteté de l'Église romaine, qui, par son enseignement et sa discipline, condamne et réforme, autant qu'il est en elle, les vices qui s'introduisent parmi ses membres. Ce n'est point de sa doctrine que dérive le mal, comme cela a lieu dans les sectes hérétiques, mais uniquement de l'abus de la liberté et de l'infidélité à la grâce. Si, malgré ces abus et ces infidélités, l'Église n'a point succombé, il faut en conclure qu'elle est d'institution divine, et que Dieu ne cesse point d'étendre sur elle sa protection [a].

22. *Dixième objection.* — Le culte catholique est un instrument de vénalité; les fidèles doivent rétribuer tous les services du ministère religieux.

Réponse. — Des ressources étant nécessaires pour vivre et entretenir les églises, les ministres du culte ont le droit, conformément à l'enseignement de Jésus-Christ et des Apôtres, de les demander aux fidèles. Il est faux, du reste, qu'une indemnité soit fixée pour *tous* les services du ministère religieux. Aucun honoraire n'est exigé pour l'administration des sacrements les plus fréquents, la pénitence et l'eucharistie, pour le catéchisme, pour les soins donnés aux enfants et aux malades, pour les dernières prières en cas d'indigence.

23. *Onzième objection.* — Les miracles dont se prévaut l'Église romaine ne reposent que sur le témoignage d'une plèbe ignorante et superstitieuse.

Réponse. — Ces miracles sont attestés par des savants aussi bien que par des ignorants; la science, d'ailleurs, n'est pas nécessaire pour constater le miracle.

24. *Douzième objection.* — Tous ces miracles ne sont que supercherie et hallucination, comme on en voit chez certaines sectes fanatiques, ou dans les exhibitions hypnotiques et hystériques à la mode.

Réponse. — La sagesse des règles suivies par l'Église dans la constatation et le discernement des miracles, lors des procès de béatification et de canonisation, suffit à faire justice de cette assertion.

[a] « Que conclure des désordres qui peuvent se rencontrer dans l'Église? Qu'il fallait que la religion chrétienne fût toute sainte et miraculeuse, de subsister ainsi par elle-même au milieu de tant de désordres et de profanations. » (Mme DE SÉVIGNÉ.)

3. Catholicité de l'Église romaine.

25. *Catholicité de droit.* — L'Église romaine possède une force d'expansion qui lui permet de se répandre par toute la terre en conservant son identité. Obligée de se propager le plus possible, suivant le commandement du Sauveur : *Enseignez toutes les nations,* elle a une doctrine, une constitution et une discipline telles, que rien ne s'oppose à ce qu'elle fasse accepter l'Évangile de toute créature. Sa *doctrine* répond à tous les besoins et à toutes les aspirations de la nature humaine ; sa *constitution* s'adapte à toutes sortes de peuples; sa *discipline*, en ce qui concerne les lois ecclésiastiques, peut sagement s'accommoder au caractère et aux besoins des Églises particulières. Enfin, l'Église romaine n'est point exposée, quelque extension qu'elle prenne, à se diviser en sociétés multiples, parce qu'elle a dans l'autorité suprême du Souverain Pontife un principe indéfectible d'unité.

26. *Catholicité de fait.* — Il n'est pas de pays où l'Église romaine ne soit connue et où elle ne fasse entendre sa voix. En Europe, elle domine dans plusieurs nations et compte de nombreux fidèles dans les autres. Il y a des catholiques en Chine, au Tonkin, en Corée, au Japon, dans l'Amérique du Nord, dans le Brésil, dans les Indes, en Afrique, en Océanie, dans les contrées les plus sauvages et les plus éloignées. Non seulement l'Église romaine est plus étendue que chacune des autres sociétés chrétiennes, mais elle les égale presque toutes ensemble par le chiffre de ses adhérents [a].

Objections.

27. *Première objection.* — L'Église romaine n'a pas pénétré chez tous les peuples; elle n'est donc pas vraiment catholique.

Réponse. — La catholicité requise pour la véritable Église n'est pas une catholicité *absolue,* mais *relative*. Par le fait que l'Église romaine s'étend en même temps à la plus grande partie de l'univers connu, et que l'impossibilité seule a mis obstacle à son zèle de propagation, elle mérite le titre de catholique.

28. *Deuxième objection.* — Les infidèles sont plus nombreux que les catholiques.

Réponse. — La catholicité a été donnée par Jésus-Christ à son Église

[a] D'après l'étude du R. P. Krose, S. J., il y avait, à la fin du XIXe siècle : 264 505 922 catholiques, 166 627 109 protestants, 109 147 272 Grecs orthodoxes.

comme un caractère qui la distinguât des sociétés pseudo-chrétiennes, et non des religions des infidèles. Celles-ci, outre qu'elles ne sont pas répandues partout, comptent, prises séparément, moins d'adhérents que l'Église romaine [a].

29. *Troisième objection.* — Le protestantisme, grâce à l'Angleterre et à l'Allemagne qui envoient partout des missionnaires, est appelé à se répandre sur toute la terre.

Réponse. — A supposer que le protestantisme possède un jour la catholicité *matérielle,* il n'aura jamais la catholicité formelle, parce que l'unité de *foi* et de *communion* (p. 408) lui fait toujours défaut.

30. *Quatrième objection.* — Les pertes qu'ont fait subir à l'Église romaine les hérésies et les schismes des siècles passés fait que sa catholicité n'a pas été perpétuelle.

Réponse. — Malgré ces défections, qu'elle réparait amplement à mesure qu'elles se produisaient, l'Église romaine a toujours conservé dans sa communion la plus grande partie des chrétiens et un grand nombre de fidèles dans les pays dissidents.

4. Apostolicité de l'Église romaine.

31. *Apostolicité d'origine.* — L'Église romaine ne date pas, comme les sectes protestantes et les sectes grecques, d'une époque postérieure à celles des Apôtres. En remontant de siècle en siècle, on voit les générations catholiques former une chaîne unique, sans solution de continuité, ne s'arrêtant qu'à l'époque où les Apôtres fondèrent l'Église de Jésus-Christ. L'Église romaine a donc une origine apostolique.

32. *Apostolicité de doctrine.* — L'Église romaine a maintenu pure et intacte la doctrine enseignée par les Apôtres. — Les hérétiques modernes, malgré leurs efforts, n'ont pu signaler aucune modification dans le dogme et dans la morale; et les apologistes catholiques ont établi la parfaite identité de l'enseignement apostolique et de l'enseignement actuel de l'Église romaine.

[a]

Juifs	11 037 000
Mahométans	202 048 240
Brahmanistes	210 000 000
Anciens cultes indiens	12 113 766
Bouddhistes	120 250 000
Sectateurs de Confucius et du culte des ancêtres	253 000 000
Taoïstes	32 000 000
Shintoïstes	17 000 000
Fétichistes et autres païens	144 700 000
Autres religions	2 814 482

(D'après l'étude du R. P. Krose.)

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN ® DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

33. *Apostolicité de ministère.* — L'Église romaine présente une suite de Pontifes qui, depuis les Apôtres jusqu'à nous, se succèdent sans interruption, sous l'autorité de Pierre. Le siège de Rome, fondé par saint Pierre, n'a cessé d'être occupé par une suite ininterrompue de Pontifes; tous les autres sièges épiscopaux ont été fondés par les Apôtres ou par les Pontifes romains successeurs de Pierre. D'où il suit que la mission qu'exercent les pasteurs de l'Église romaine leur vient de Jésus-Christ par les Apôtres.

Objections.

34. *Première objection.* — Tous les dogmes rejetés par le protestantisme ont été inventés par l'Église romaine. Celle-ci n'est donc pas apostolique dans sa doctrine.

Réponse. — Il n'est pas un seul dogme de l'Église romaine qui ne soit contenu dans la sainte Écriture et les traditions apostoliques. Non seulement les protestants ont échoué dans la tentative d'établir le contraire, mais ils ne sont pas même d'accord entre eux sur les dogmes apostoliques, les uns regardant comme fondamental ce qui pour d'autres est non fondamental. Ceux des dogmes catholiques que le protestantisme a le plus en horreur : la primauté du Pape, la rémission des péchés au tribunal de la pénitence, le sacrifice de la messe, la présence réelle, le culte de la très sainte Vierge et des Saints, etc., sont reproduits dans les inscriptions ou les images des catacombes [1] : preuve matérielle qu'ils étaient l'objet de la croyance des premiers siècles.

35. *Deuxième objection.* — De temps à autre l'Église romaine met au jour de nouvelles définitions de foi. Or une définition nouvelle est un dogme nouveau non enseigné par les Apôtres.

Réponse. — Une définition nouvelle, loin de ruiner l'apostolicité doctrinale, ne sert qu'à la confirmer; car elle n'est autre chose que la déclaration authentique de l'apostolicité d'un dogme; déclaration par laquelle l'Église, en vertu de son autorité infaillible, met ce dogme hors de controverse.

36. *Troisième objection.* — On ne peut croire que certains papes du dixième siècle, tels que Jean XII, Benoît IX, aient été les successeurs de saint Pierre; une femme même a occupé le saint-siège dans l'intervalle qui s'est écoulé entre Léon IV et Benoît III.

Réponse. — L'indignité d'un sujet ne lui enlève pas son autorité. Quant à la fameuse papesse Jeanne, c'est une fable ridicule et invraisemblable exploitée par des protestants ignorants ou de mauvaise foi, et qui a été rejetée par les écrivains les plus instruits de la Réforme.

[1] Cf. MARTIGNY, *Dictionnaire des Antiquités chrétiennes.*

37. *Cinquième objection.* — Pendant le grand schisme d'Occident, il n'y avait pas d'apostolicité dans l'obédience qui suivait le pape illégitime, et dans l'autre l'apostolicité était douteuse.

Réponse. — De ces papes, l'un était légitime, et par conséquent le chef apostolique de l'Église. De lui dérivait la mission de tous les pasteurs de chaque obédience, car tous les pasteurs ne voulaient dépendre que du seul pape dont l'élection était valide devant Dieu.

38. *Sixième objection.* — Dans les interrègnes, la succession apostolique est forcément interrompue.

Réponse. — Les choses devant se prendre humainement, il n'y a pas alors interruption. C'est ainsi que, dans les monarchies électives, les souverains sont dits se succéder sans interruption.

39. *Septième objection.* — Certaines Églises dissidentes, comme l'Église anglicane, l'Église russe, etc., peuvent présenter une succession non interrompue d'évêques depuis l'époque où elles furent fondées. Elles sont donc apostoliques au même titre que l'Église romaine.

Réponse. — Cette succession n'est que *matérielle,* et non *formelle,* parce que les évêques de ces Églises ne sont point en communion avec le successeur de saint Pierre.

5. Conclusion.

40. A l'Église romaine seule, nous venons de l'établir, appartiennent les caractères de la véritable Église : l'*unité,* la *sainteté,* la *catholicité* et l'*apostolicité.*

41. Elle seule possède les propriétés de la véritable Église : la *visibilité,* la *perpétuité,* l'*indéfectibilité* et l'*infaillibilité.*

La *visibilité.* Depuis les Apôtres jusqu'à l'heure présente, dans la plus grande partie du monde connu, l'Église romaine a offert à tous les yeux le spectacle d'une société extérieure composée de pasteurs et de fidèles.

La *perpétuité.* L'Église romaine a pu voir à différentes époques un plus ou moins grand nombre de ses enfants l'abandonner et se constituer en sociétés séparées, prétendant chacune au titre de véritable Église de Jésus-Christ; mais aucune de ces sectes ne l'a remplacée. Seule, elle s'est perpétuée une, vivante, féconde en œuvres de sainteté [a].

[a] « Seule debout, de toutes les institutions de cette époque, l'Église catholique fait remonter la pensée au temps où la fumée des sacrifices s'élevait du Panthéon, et où les léopards et les tigres bondissaient dans l'amphithéâtre de Flavien. Les plus superbes maisons royales sont d'hier, lorsqu'on les compare

L'*indéfectibilité*. L'Église romaine est telle aujourd'hui, telle à travers les âges, qu'elle a été fondée par Jésus-Christ; elle a conservé la constitution que l'Homme-Dieu lui a donnée; elle est demeurée immuable, inaccessible à toutes les causes de changement, victorieuse de toutes les forces dissolvantes.

L'*infaillibilité*. Seule, l'Église romaine ose se proclamer infaillible et peut prouver qu'elle n'a jamais erré ni varié en matière religieuse et morale.

42. Seule, enfin, l'Église romaine a obéi au précepte du Sauveur : « Rendez à César ce qui est à César, et à Dieu ce qui est à Dieu; » toujours et partout elle a proclamé, à la face de toutes les tyrannies, son indépendance et sa liberté.

43. Ainsi l'Église romaine, à l'exclusion de toutes les sectes dissidentes, possède et a toujours possédé tous les *caractères*, toutes les *propriétés*, toute la *perfection sociale*, dont Jésus-Christ a revêtu son Église. Elle est donc l'Église de Jésus-Christ, l'héritière de Jésus-Christ et des Apôtres; elle est la société des serviteurs de Dieu sur la terre, l'arche unique du salut.

à la succession des souverains Pontifes... Le papauté a vu commencer tous les gouvernements, et nous n'avons aucune assurance qu'elle ne les verra pas tous finir. Elle était grande et respectée avant que les Saxons eussent mis le pied en Bretagne, avant que les Francs eussent franchi le Rhin, lorsque l'éloquence grecque fleurissait encore dans la ville d'Antioche, lorsque les idoles étaient encore adorées dans le temple de la Mecque. Peut-être existera-t-elle encore dans toute sa splendeur, lorsqu'un voyageur de la Nouvelle-Zélande viendra dans la solitude s'asseoir sur une arche brisée du pont de Londres pour esquisser les ruines de Saint-Paul. » (MACAULAY, historien protestant.)

SECTION I

CONSTITUTION DE L'ÉGLISE

Après avoir établi la *divinité* de l'Église romaine, nous avons à étudier sa *constitution*.

Déjà nous avons dû, dans la recherche de la véritable Église, toucher aux principes essentiels de cette constitution et montrer, par la sainte Écriture et l'enseignement des Pères, que Jésus-Christ a institué dans son Église une *autorité sociale*, investie du triple pouvoir d'enseigner, de sanctifier et de gouverner les fidèles, et qu'il a confié cette autorité dans toute sa plénitude à saint Pierre et aux Pontifes romains ses successeurs, et sous leur dépendance aux Apôtres et à leurs successeurs, les évêques des Églises particulières.

Nous approfondirons ce sujet en traitant successivement du *siège*, de la *nature*, des *sujets*, de l'*objet* et du *mode d'exercice*, de l'autorité ecclésiastique et de ses *rapports* avec l'autorité civile.

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN ®
DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

L'*indéfectibilité*. L'Église romaine est telle aujourd'hui, telle à travers les âges, qu'elle a été fondée par Jésus-Christ; elle a conservé la constitution que l'Homme-Dieu lui a donnée; elle est demeurée immuable, inaccessible à toutes les causes de changement, victorieuse de toutes les forces dissolvantes.

L'*infaillibilité*. Seule, l'Église romaine ose se proclamer infaillible et peut prouver qu'elle n'a jamais erré ni varié en matière religieuse et morale.

42. Seule, enfin, l'Église romaine a obéi au précepte du Sauveur : « Rendez à César ce qui est à César, et à Dieu ce qui est à Dieu; » toujours et partout elle a proclamé, à la face de toutes les tyrannies, son indépendance et sa liberté.

43. Ainsi l'Église romaine, à l'exclusion de toutes les sectes dissidentes, possède et a toujours possédé tous les *caractères*, toutes les *propriétés*, toute la *perfection sociale*, dont Jésus-Christ a revêtu son Église. Elle est donc l'Église de Jésus-Christ, l'héritière de Jésus-Christ et des Apôtres; elle est la société des serviteurs de Dieu sur la terre, l'arche unique du salut.

à la succession des souverains Pontifes... Le papauté a vu commencer tous les gouvernements, et nous n'avons aucune assurance qu'elle ne les verra pas tous finir. Elle était grande et respectée avant que les Saxons eussent mis le pied en Bretagne, avant que les Francs eussent franchi le Rhin, lorsque l'éloquence grecque fleurissait encore dans la ville d'Antioche, lorsque les idoles étaient encore adorées dans le temple de la Mecque. Peut-être existera-t-elle encore dans toute sa splendeur, lorsqu'un voyageur de la Nouvelle-Zélande viendra dans la solitude s'asseoir sur une arche brisée du pont de Londres pour esquisser les ruines de Saint-Paul. » (MACAULAY, historien protestant.)

SECTION I

CONSTITUTION DE L'ÉGLISE

Après avoir établi la *divinité* de l'Église romaine, nous avons à étudier sa *constitution*.

Déjà nous avons dû, dans la recherche de la véritable Église, toucher aux principes essentiels de cette constitution et montrer, par la sainte Écriture et l'enseignement des Pères, que Jésus-Christ a institué dans son Église une *autorité sociale*, investie du triple pouvoir d'enseigner, de sanctifier et de gouverner les fidèles, et qu'il a confié cette autorité dans toute sa plénitude à saint Pierre et aux Pontifes romains ses successeurs, et sous leur dépendance aux Apôtres et à leurs successeurs, les évêques des Églises particulières.

Nous approfondirons ce sujet en traitant successivement du *siège*, de la *nature*, des *sujets*, de l'*objet* et du *mode d'exercice*, de l'autorité ecclésiastique et de ses *rapports* avec l'autorité civile.

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN ®
DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

CHAPITRE IX

DU SIÈGE DE L'AUTORITÉ ECCLÉSIASTIQUE

SOMMAIRE

1. De l'autorité de saint Pierre et des Apôtres. Preuves de l'autorité de saint Pierre. Objections. Autorité des Apôtres. — 2. Perpétuité de l'autorité de saint Pierre et des Apôtres. — 3. Les successeurs de saint Pierre et des Apôtres. Le Pontife romain est le successeur de saint Pierre. Preuves. Objections. Pourquoi le Pontife romain est le successeur de saint Pierre. Objections. Le Pontife romain sera toujours le successeur de saint Pierre. Preuves. Les évêques sont les successeurs des Apôtres. Comment ils leur succèdent. — 4. Autorité du Pontife romain et des évêques. Preuves de l'autorité du Pontife romain. Objections. Autorité des évêques. Les conciles. — 5. Erreurs relatives au siège de l'autorité ecclésiastique. Démocratisme. Césarisme. Presbytérianisme. Épiscopalisme.

Saint Pierre et les Apôtres seuls possédaient de droit divin l'autorité dans l'Église. Cette autorité devait subsister perpétuellement dans leurs successeurs. Saint Pierre a pour successeur le Pontife romain, et les Apôtres ont pour successeurs les évêques. Le Pontife romain et les évêques sont donc, d'après l'institution de Jésus-Christ, les seuls dépositaires de l'autorité dans l'Église. Telles sont les propositions que nous avons à démontrer dans le chapitre, que nous terminerons par l'exposition et la réfutation des erreurs relatives au siège de l'autorité ecclésiastique.

1. Autorité de saint Pierre et des Apôtres.

Autorité de saint Pierre.

1. *Erreurs des hérétiques.* — Les uns nient que saint Pierre ait reçu de Jésus-Christ la primauté dans l'Église; d'autres ont soutenu que l'autorité des Apôtres était égale à la sienne; d'autres, que saint Paul avait la même autorité; d'autres enfin, que la primauté a été conférée à saint Pierre, non par Jésus-Christ immédiatement, mais par l'Église.

2. *Doctrine catholique.* — « Si quelqu'un dit que le bienheureux Apôtre Pierre n'a pas été constitué par le Christ Notre-Seigneur, prince de tous les Apôtres et chef visible de toute l'Église militante; ou que le même Pierre n'a reçu qu'une primauté d'honneur seulement[a], et non une primauté de juridiction propre et véritable, directement et immédiatement conférée par le même Jésus-Christ Notre-Seigneur : qu'il soit anathème[1]. »

Preuves de l'autorité de saint Pierre.

Preuve tirée de la sainte Écriture.

3. Il ressort de la sainte Écriture : 1° que saint Pierre a eu quelque primauté parmi les Apôtres; 2° que cette primauté est une primauté de juridiction.

4. *Primauté de saint Pierre parmi les Apôtres.* — Nous voyons, dans les Évangiles et dans les Actes, saint Pierre toujours apparaître le premier, quoiqu'il n'eût ni la priorité d'âge, ni la priorité de vocation, ni la priorité de science : « Pierre paraît le premier en toutes manières, dit Bossuet : le premier à confesser la foi; le premier dans l'obligation d'exercer l'amour, le premier de tous les Apôtres qui vit le Sauveur ressuscité des morts, comme il devait être le premier témoin devant tout le peuple; le premier quand il fallut remplir le nombre des Apôtres; le premier qui confirma la foi par un miracle; le premier à convertir les Juifs; le premier à recevoir les Gentils; le premier à prendre la parole au concile de Jérusalem; le premier que vint voir Paul avant d'exercer les fonctions de l'apostolat. Il vint le voir afin qu'il demeurât établi à jamais que, quelque docte, quelque saint qu'on soit, fût-on un autre saint Paul, il faut voir Pierre. »

Saint Pierre est ainsi le premier partout, on ne peut nier qu'il n'ait eu quelque primauté. Mais cette primauté est-elle seulement d'*honneur,* ou bien est-elle encore une primauté de *juridiction?*

5. *Primauté de juridiction de saint Pierre.* — La primauté de saint Pierre est une primauté de juridiction *propre et véritable,* suivant la définition du concile du Vatican.

1° Dès l'origine, Jésus-Christ *prépare* cette primauté, en imposant un nouveau nom à Pierre : *Tu es Simon, fils de Jona; tu seras appelé Céphas,* ce qu'*on interprète par Pierre*[2]. Or ce nom

---

[a] La primauté d'honneur ne donne que le premier rang, une supériorité purement nominale : elle fait que quelqu'un est le premier parmi ses égaux. La primauté de juridiction confère une supériorité réelle, l'autorité et la puissance.

[1] Concile du Vatican, Constitution *Pastor æternus.* — [2] S. Jean, I, 42.

de Céphas désigne une prérogative du Christ, la puissance suprême sur l'Église, ainsi que nous le lisons dans les Actes : « Ce Jésus est la pierre qui a été rejetée par vous de l'édifice, et qui est devenue un sommet d'angle [1]. Par l'imposition de ce nom, le Christ promet donc implicitement à Pierre le gouvernement suprême de l'Église.

2° Ainsi préparée, la primauté de juridiction est *promise* à Pierre explicitement.

La première promesse est faite le jour où saint Pierre professe la divinité du Christ, aux environs de Césarée de Philippe : « Vous êtes le Christ, le Fils de Dieu vivant. » Jésus lui répond : « Tu es bienheureux, Simon, fils de Jean, parce que ni la chair ni le sang ne te l'a révélé, mais mon Père qui est dans les cieux. *Et moi, je te dis que tu es Pierre, et que sur cette pierre je bâtirai mon Église, et les portes de l'enfer ne prévaudront pas contre elle. Et je te donnerai les clefs du royaume des cieux, et tout ce que tu lieras sur la terre, sera aussi lié dans les cieux; et tout ce que tu délieras sur la terre, sera aussi délié dans les cieux* [2]. »

Pour faire entendre à saint Pierre qu'il exercera dans son Église la suprême autorité législative et doctrinale, Jésus-Christ se sert d'une triple métaphore : le *rocher*, les *clefs* et les *liens*.

Pierre sera le *rocher* sur lequel se dressera l'édifice de l'église. Ce sera donc de lui que l'Église tirera son unité et sa solidité, comme l'édifice tire son unité et sa solidité de la plate-forme de pierre qui lui sert de fondement. — Pierre aura les *clefs* du royaume des cieux, c'est-à-dire de l'Église. Les clefs, chez les anciens, étaient l'emblème de l'autorité. Confier à quelqu'un les clefs d'une maison, d'une cité, c'est lui donner l'administration de cette maison, de cette cité. Pierre, à qui seront données les clefs du royaume des cieux, sera donc sur la terre le chef suprême de ce royaume, le maître de la maison du Seigneur. — Pierre, dans l'Église, aura le pouvoir de *lier* et de *délier*, c'est-à-dire d'imposer et de rompre les obligations, et ce pouvoir sera souverain et indépendant, car personne ici-bas ne pourra délier ce qu'il aura lié.

La seconde promesse de la primauté est faite à saint Pierre lorsque Jésus lui dit, la nuit même de sa passion : « Simon, Simon, voilà que Satan t'a réclamé pour te cribler comme le froment. *Mais j'ai prié pour toi, afin que ta foi ne défaille point;*

[1] Actes, IV, 11. — [2] S. Matth., XVI, 17-19.

et toi, quand tu seras *converti, confirme tes frères* [1]. Satan ne cessera de s'attaquer à la foi de l'Église. Jésus-Christ opposera à ses attaques un secours souverain : c'est l'indéfectibilité dans la foi qui permettra à Pierre d'affermir ses frères.

3° Après sa résurrection, Jésus-Christ *confère* à Pierre la primauté qu'il lui avait promise. S'adressant à lui : « Simon, fils de Jean, m'aimes-tu plus que ceux-ci? » lui demande-t-il; et sur la réponse affirmative de l'Apôtre, le Seigneur lui dit : *Pais mes agneaux, pais mes brebis* [2]. — *Paître*, dans le style des anciens, c'est conduire, gouverner. La charge pastorale que doit exercer saint Pierre sur les agneaux et les brebis, n'est donc autre chose que la puissance suprême de juridiction et de magistère sur toute l'Église. « C'est à Pierre, dit Bossuet, qu'il est ordonné premièrement d'aimer plus que tous les Apôtres, et ensuite de paître et de gouverner tout, et les agneaux et les brebis, et les petits et les mères, et les pasteurs mêmes : pasteurs à l'égard des peuples, et brebis à l'égard de Pierre, ils honorent en lui Jésus-Christ. »

6. Tous ces textes établissent : 1° que Jésus-Christ a conféré la primauté à saint Pierre, non seulement sur les fidèles, mais sur les Apôtres eux-mêmes, car cette primauté s'étend à toute l'Église, et par conséquent aux Apôtres, lesquels sont compris dans l'Église; 2° qu'il la lui a conférée *immédiatement*, car c'est à lui personnellement qu'il s'adresse.

Preuve tirée de la tradition.

7. Les textes évangéliques concernant saint Pierre, comme les Actes des Apôtres après l'Ascension, ont été entendus par les Pères de l'Église dans le sens : 1° d'une primauté, non seulement d'honneur, mais de juridiction; 2° d'une primauté s'exerçant sur les Apôtres eux-mêmes; 3° d'une primauté conférée immédiatement par Jésus-Christ. — « Le Seigneur a donné les clefs à Pierre, et par Pierre à l'Église. » (Tertullien.) — « Pierre a reçu le pouvoir suprême pour paître les brebis. » (Origène.) — « Pierre est le prince du chœur apostolique. » (Saint Jean Chrysostome.) — « Personne n'ignore que la principauté de l'apostolat de Pierre l'emporte sur toute dignité épiscopale. » (Saint Augustin), etc.

A ces témoignages s'ajoutent des faits qui ne peuvent s'expliquer que par la croyance primitive à la primauté de saint Pierre, divinement instituée par Jésus-Christ. Ainsi, parmi les Apôtres,

[1] S. Luc, XXII, 31-32. — [2] S. Jean, XXI, 15-17.

saint Pierre est le seul dont la chaire, c'est-à-dire l'épiscopat à Antioche et à Rome, sont l'objet de deux fêtes célébrées de toute antiquité dans l'Église entière. Les images qui représentent saint Pierre, dès les premiers siècles, portent des attributs qui affirment sa prééminence sur les autres Apôtres et sur saint Paul [1].

Objections contre l'autorité de saint Pierre.

8. *Première objection.* — Jésus-Christ ne veut pas que personne soit le premier et domine dans son Église [2].

Réponse. — La primauté dont Jésus-Christ ne veut pas, c'est celle qui est pleine de faste et d'ambition, comme chez les rois de la terre, mais non celle qui s'exerce avec esprit d'humilité et de charité.

9. *Deuxième objection.* — Selon saint Paul, il n'y a pas d'autre fondement que Jésus-Christ [3].

Réponse. — A supposer, ce qui n'est pas, que saint Paul ait ici en vue l'Église, le premier fondement, qui est Jésus-Christ, n'exclut pas un fondement secondaire, qui tient de lui toute sa fermeté.

10. *Troisième objection.* — Ces mots : *sur cette pierre,* se rapportent à Jésus-Christ lui-même, non à saint Pierre.

Réponse. — S'il en était ainsi, le passage où se trouvent ces mots n'aurait pas de sens.

11. *Quatrième objection.* — La puissance de lier et de délier promise à saint Pierre n'est autre chose que le pouvoir donné à tous les Apôtres de remettre et de retenir les péchés, mais non de faire des lois et de les abroger.

Réponse. — C'est sans raison que l'on confond ces deux pouvoirs. L'un est le pouvoir législatif, comme l'indique la tradition des clefs; l'autre, un pouvoir sacerdotal.

12. *Cinquième objection.* — Le pouvoir de lier et de délier est donné aux Apôtres comme à saint Pierre [4]; tous pareillement reçoivent l'ordre d'enseigner les nations [5]. Les Apôtres sont donc tous égaux de droit divin, et aucun n'a la prééminence sur les autres.

Réponse. — Saint Pierre avait reçu antérieurement et individuellement, comme législateur suprême, le pouvoir de lier et de délier, accordé au collège des Apôtres. L'ordre d'enseigner donné à tous n'exclut pas le magistère suprême de celui qui doit confirmer ses frères, paître les brebis comme les agneaux.

13. *Sixième objection.* — Saint Paul déclare que les Apôtres ne lui ont rien communiqué; que l'Évangile de l'incirconcision lui a été confié,

[1] Cf. MARTIGNY, *Dictionnaire des Antiquités chrétiennes*, art. Saint Pierre. — [2] S. Marc, IX, 34; S. Luc, XXII, 25-26. — [3] I Cor., III, 11. — [4] S. Matth., XVIII, 18. — [5] S. Matth., XXVIII, 19.

comme à Pierre celui de la circoncision; qu'à Antioche il a résisté en face à Céphas parce qu'il était répréhensible. Ces paroles, comme les honneurs que lui rendent les Pontifes romains, prouvent que saint Paul est au moins l'égal de saint Pierre.

Réponse. — Il ne suit nullement des paroles de saint Paul qu'il ait prétendu égaler saint Pierre dans le pouvoir de juridiction. Si les papes invoquent dans leurs constitutions l'autorité de ces deux Apôtres et mettent leur effigie sur leurs sceaux, c'est parce que tous deux sont les insignes patrons du siège de Rome; mais ils n'accordent point une égale prééminence à saint Pierre et à saint Paul.

14. *Septième objection.* — Plusieurs Pères ont enseigné que le pouvoir des clefs a été donné à l'Église par Jésus-Christ, et que saint Pierre les a reçues au nom de l'Église. La primauté lui a donc été conférée par l'intermédiaire de l'Église, et non point immédiatement.

Réponse. — Dans les passages cités, ces Pères ont voulu dire que le pouvoir des clefs a pour fin le bien de l'Église, et que par conséquent il ne doit point cesser avec saint Pierre et les Apôtres, comme le prétendaient les novatiens et les montanistes qu'ils se proposaient de réfuter.

Autorité des Apôtres.

15. Relativement à l'autorité spirituelle dont ils furent investis dans l'Église, les Apôtres doivent être considérés, soit collectivement, comme formant un corps, un collège, soit individuellement.

16. *Autorité du collège apostolique.* — Les Apôtres, en tant que formant un collège avec Pierre, leur chef, reçurent de Jésus-Christ, sur toute l'Église et sur chaque Apôtre en particulier, l'autorité que Jésus-Christ lui-même a exercée sur la terre.

Et d'abord l'*autorité législative,* ou le *pouvoir de juridiction : Tout ce que vous lierez sur la terre sera lié dans le ciel* [1]. Au concile de Jérusalem, les Apôtres, sous la présidence de Pierre, exercent un véritable pouvoir de juridiction, en établissant une loi qui obligeait en conscience [2].

En second lieu, l'*autorité doctrinale,* ou le *pouvoir de magistère : Enseignez toutes les nations* [3]. Et ce pouvoir est infaillible. Jésus sera avec eux quand ils rempliront leur mission de docteurs, jusqu'à la fin des siècles [4]. Au concile de Jérusalem, ils déclarent solennellement : « Il a semblé bon à l'Esprit-Saint et à nous, » définissant par là qu'ils possèdent le pouvoir d'enseigner infailliblement.

[1] S. Matth., XVIII, 18. — [2] Actes, XV, 28-29. — [3] S. Matth., XXVIII, 19. — [4] S. Matth. XXVIII, 20.

17. *Autorité de chaque Apôtre pris individuellement.* — Pris individuellement, mais unis ensemble et unis à Pierre, les Apôtres reçurent de Jésus-Christ, sur l'Église universelle, l'autorité que Jésus-Christ lui-même exerça sur la terre, c'est-à-dire l'autorité législative et l'autorité doctrinale. Nous en voyons la preuve dans le Nouveau Testament. Dans ce cas, comme dans le premier, le magistère des Apôtres était infaillible; saint Paul déclare que sa doctrine doit être reçue comme la parole de Dieu[1].

L'autorité universelle de chaque Apôtre ne portait point atteinte à la primauté de saint Pierre. Les Églises qu'ils créaient étaient soumises à Pierre; la doctrine qu'ils enseignaient était la doctrine de Pierre, vicaire de Jésus-Christ.

2. Perpétuité de l'autorité de saint Pierre et des Apôtres.

Perpétuité de l'autorité de saint Pierre.

18. *Doctrine catholique.* — « Si quelqu'un dit que ce n'est pas par l'institution de Jésus-Christ ou de droit divin que le bienheureux Pierre a des successeurs perpétuels dans la primauté sur toute l'Église... : qu'il soit anathème[2]. »

19. Cette preuve est établie par la sainte Écriture, par la tradition et par la raison théologique.

1° *Par la sainte Écriture.* — Les figures ou les formules qu'emploie le Sauveur, lorsqu'il promet et lorsqu'il confère la primauté à saint Pierre, marquent évidemment la perpétuité de cette primauté : Pierre est le *fondement* sur lequel sera édifiée l'Église; il aura les *clefs* du royaume des cieux, le pouvoir suprême de *lier* et de *délier;* il sera chargé de *confirmer* ses frères dans la foi, de *paître* les agneaux et les brebis. Mais Pierre, devant mourir, ne pouvait remplir ces fonctions jusqu'à la fin des temps que par des successeurs perpétuels.

2° *Par la tradition.* — Bossuet la résume ainsi : « Ce qui doit servir de soutien à une Église éternelle ne peut jamais avoir de fin : Pierre vivra donc dans ses successeurs; Pierre parlera toujours dans sa chaire; c'est ce que disent les Pères, c'est ce que confirment six cents évêques du concile de Chalcédoine. »

[1] I Thess., II, 13. — [2] Concile du Vatican, Constitution *Pastor æternus.*

3° *Par la raison théologique.* — L'exercice de la primauté que Jésus-Christ avait établie pour le bien de l'Église était plus nécessaire après la mort de saint Pierre que de son vivant, soit parce que les évêques successeurs des Apôtres ne possédaient point leurs privilèges, et en particulier le don de l'infaillibilité, soit parce que les fidèles étaient plus nombreux, plus dispersés dans l'univers et moins fervents, soit parce que les scandales, les hérésies et les schismes s'étaient multipliés davantage. La primauté de saint Pierre devait donc se perpétuer dans des successeurs; autrement il faudrait dire que Jésus-Christ n'a établi une autorité suprême dans son Église que pour une époque où elle avait peu d'utilité.

Perpétuité de l'autorité des Apôtres.

20. *Perpétuité de l'autorité du collège apostolique.* — Pris comme formant un collège, les Apôtres avaient reçu un ministère qui devait durer jusqu'à la fin des siècles. Leur autorité collective devait donc, de droit divin, se perpétuer dans des successeurs continuels, ayant juridiction sur toute l'Église, sous l'autorité suprême du successeur de Pierre.

21. *Perpétuité de l'autorité de chaque Apôtre.* — Pris individuellement, les Apôtres avaient, comme nous l'avons vu, une juridiction universelle et un magistère infaillible (n° 21). Chacun de leurs successeurs possède le pouvoir de juridiction[1] et le pouvoir de magistère[2]; mais il ne gouverne que l'Église où il a été établi[3], et il n'est point infaillible dans son enseignement[4].

3. Les successeurs de saint Pierre et des Apôtres.

Le Pontife romain est le successeur de saint Pierre.

22. *Doctrine catholique.* — « Si quelqu'un dit que le Pontife romain n'est pas le successeur du bienheureux Pierre dans la même primauté : qu'il soit anathème[5]. »

23. Cette doctrine est établie par l'argument de prescription et par la tradition.

[1] Actes, XX, 28; S. Pierre, V, 2. — [2] I Tim., IV, 11. — [3] Actes, XX, 28; S. Pierre, V, 2. — [4] Actes, XX, 30. — [5] Concile du Vatican, Constitution *Pastor æternus*, ch. II.

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN ®
DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

1° *Par l'argument de prescription.* — Saint Pierre doit avoir des successeurs perpétuels. Or le Pontife romain est le seul évêque qui, à toutes les époques, se soit donné comme le successeur de saint Pierre. S'il ne l'était pas, la volonté de Jésus-Christ, en instituant la primauté, n'aurait pas eu d'effet: ce qui répugne.

2° *Par la tradition.* — Les saints Pères ont toujours salué dans le Pontife romain le successeur de saint Pierre. Les uns appellent la chaire romaine la chaire de Pierre. D'autres, dans leurs listes des Pontifes romains, commencent par saint Pierre. D'autres disent que Pierre vit et parle toujours sur le siège de Rome.

Objection.

24. *Objection.* — Il n'est pas fait mention dans la sainte Écriture du successeur de saint Pierre. On ne peut donc admettre que le Pontife romain soit, de droit divin, son successeur.

Réponse. — Il est révélé que, par l'institution de Jésus-Christ, saint Pierre a des successeurs perpétuels dans la primauté sur toute l'Église. Donc, lors même que Jésus-Christ n'aurait pas désigné expressément à saint Pierre le siège épiscopal qui hériterait de sa primauté, quiconque tient sa place est son successeur de droit divin. Du reste, tout ce qui est révélé n'est pas dans la sainte Écriture.

Pourquoi le Pontife romain est le successeur de saint Pierre.

25. Suivant la tradition universelle de l'Église, l'épiscopat de saint Pierre à Rome est la raison pour laquelle le Pontife romain est son successeur. « Le Saint-Siège romain a été établi par Pierre et consacré par son sang. C'est pourquoi chacun des successeurs de Pierre dans cette chaire possède, en vertu de l'institution de Jésus-Christ lui-même, la primauté de Pierre sur l'Église universelle[1]. »

26. Dans le but de dénier la primauté aux Pontifes romains, les Vaudois, Marsile de Padoue et un certain nombre de protestants et de rationalistes ont nié que saint Pierre eût séjourné à Rome, qu'il eût été évêque de cette ville et qu'il y fût mort martyrisé. Mais ces faits sont incontestables. Ils reposent : 1° sur le témoignage d'une foule d'écrivains ecclésiastiques des premiers

[1] Concile du Vatican, Constitution *Pastor æternus*, ch. II.

siècles; 2° sur les monuments les plus authentiques, tels que les tombeaux de saint Pierre et de saint Paul, objet, à toutes les époques, de la vénération des fidèles; la chaire de saint Pierre, conservée dans la basilique vaticane; des images, des inscriptions, des édifices[a], des cimetières[b], qui rappellent sa prédication à Rome; la fête de la Chaire de saint Pierre, à Rome, célébrée de temps immémorial; 3° sur la croyance unanime de toutes les Églises du monde, même des Églises orientales. — Les écrivains les plus savants de la Réforme, le baron de Stark, Basnage, Pearson, Puffendorf, Grotius, Leibniz, Scaliger, Newton, Blondel, Barratier, Cave, William Cobbet, n'hésitent pas à admettre comme incontestable le séjour, l'épiscopat et le martyre de saint Pierre à Rome[1]. « Il faut avoir perdu le sens, dit le savant protestant Léander, pour rejeter le témoignage unanime de l'antiquité ecclésiastique et ne pas admettre que saint Pierre ait été à Rome. »

Le Pontife romain sera toujours le successeur de saint Pierre.

27. La primauté pontificale est attachée si indissolublement au siège de Rome, que, suivant l'opinion commune des théologiens, le Pape lui-même ne pourrait l'en séparer. — Cette opinion est fondée sur les raisons suivantes. Dans les définitions des conciles, comme dans les affirmations des saints Pères, relatives au pontificat suprême, il est toujours déclaré que le successeur de saint Pierre est le Pontife romain; ce qui serait faux dans le cas de changement de siège de la primauté. Jamais les Papes, malgré les graves raisons qu'ils auraient eu de le faire, n'ont songé à abandonner Rome pour transporter ailleurs le siège du souverain pontificat. Il est de la plus grande importance, à cause des avantages qui en résultent, que le centre de l'unité catholique ait un lieu fixe et invariable. De toutes les villes du monde ancien, aucune ne pouvait être mieux choisie que Rome pour être la capitale de l'Église chrétienne. Lorsque parut Jésus-Christ, elle était la reine de l'univers. Il convenait donc que saint Pierre choisît cette ville, dominatrice du monde, pour en faire l'Église mère de toutes les Églises; cette ville, maîtresse des erreurs, pour y faire triompher l'Évangile.

[a] *Saint-Pierre-aux-Liens, Sainte-Pudentienne, Sainte-Prisque, Domine quo vadis*, la *prison Mamertine*. — [b] *Sainte-Priscille, Sainte-Domitille.*

[1] Cf. Gorini, *Défense de l'Église*, IIe partie, ch. VII, Origine de la papauté.

Les successeurs des Apôtres.

28. Nous avons établi plus haut (p. 455) que l'autorité des Apôtres doit se perpétuer dans des successeurs jusqu'à la fin des siècles. Or les successeurs des Apôtres sont, de droit divin, les évêques, c'est-à-dire les ministres sacrés qui, avec la plénitude du sacerdoce, régissent en leur propre nom, comme pasteurs ordinaires, les diverses parties de l'Église.

29. On le prouve : 1° Par l'*Écriture sainte*. — Les Actes des Apôtres[1], les Épîtres de saint Paul[2], l'Apocalypse[3], nous montrent clairement l'institution divine de l'épiscopat. C'est aux évêques que saint Paul adresse ces paroles : « Soyez attentifs et à vous et à tout le troupeau sur lequel Dieu vous a établis évêques, pour gouverner l'Église de Dieu, qu'il a acquise par son sang[4]. »

2° Par la *tradition*. — « Les Apôtres, suivant l'ordre qu'ils ont reçu, ont constitué les évêques. » (Saint Clément, pape.) — « Chez nous, les évêques tiennent la place des Apôtres, et les évêques sont les successeurs des Apôtres. » (Saint Jérôme.) — Les Papes appellent les évêques leurs frères.

3° Par la *déclaration des conciles*. — Le concile de Trente déclare que « les évêques ont pris la place des Apôtres[5]... », et le concile du Vatican, que « le pouvoir du souverain Pontife ne nuit point à ce pouvoir ordinaire et immédiat de juridiction épiscopale par lequel les évêques, qui, établis par le Saint-Esprit, ont succédé aux Apôtres, paissent et régissent, comme vrais pasteurs, chacun le troupeau confié à sa garde[6] ».

30. Les évêques ne succèdent pas aux Apôtres de la même manière que le Pontife romain succède à saint Pierre. Saint Pierre a dans le Pontife romain un successeur proprement dit, parce qu'ayant fixé son siège épiscopal à Rome, il transmet sa primauté à celui qui lui succède sur ce siège. Comme les Apôtres n'ont pas eu de siège dont l'occupation revêtit quelqu'un de leur autorité, les évêques leur succèdent en ce sens seulement qu'ils jouissent de leur autorité pastorale, sans toutefois hériter de leurs prérogatives extraordinaires, en particulier de la pleine juridiction sur toute l'Église et du magistère infaillible. — Mais, en tant qu'il succède au collège apostolique, le corps épiscopal, réuni en concile général sous le Pontife romain, son chef, exerce la magistrature infaillible et l'autorité suprême sur toute l'Église.

[1] Actes, XX, 28. — [2] I Tim., IV, 14; V, 19; II Tim., I, 6, 14; II, 2; III, 14; IV, 2; Tite, I, 5; II, 15. — [3] Apoc., II, III. — [4] Actes, XX, 28. — [5] Session XXIII, ch. IV. — [6] Constitution *Pastor æternus*, ch. III.

4. Autorité du Pontife romain et des évêques.

Autorité du Pontife romain.

31. Le concile de Florence (1438-1442), auquel adhérèrent pendant quelque temps toutes les Églises orientales, même celles des Grecs schismatiques, a défini solennellement « que tous les fidèles du Christ sont obligés de croire que le Saint-Siège apostolique et le Pontife romain a la primauté sur le monde entier ; que le même Pontife romain est le successeur du bienheureux Pierre, prince des Apôtres, le vrai vicaire de Jésus-Christ, le chef de toute l'Église, le père et le docteur de tous les chrétiens, et qu'à lui a été confié par Notre-Seigneur Jésus-Christ, en la personne du bienheureux Pierre, le plein pouvoir de paître, de régir et de gouverner l'Église universelle ». — Cette définition a été renouvelée par le concile du Vatican.

Il est donc de foi que, de droit divin, le Pape tient sur la terre la place de Jésus-Christ, en tant que principe d'unité pour l'Église universelle et les évêques eux-mêmes.

Preuves de l'autorité du Pontife romain.

32. L'autorité du Pontife romain se prouve :

1° *Par la tradition*, dont il faudrait des volumes pour rapporter les témoignages[1], et que Bossuet résume ainsi : « C'est cette chaire romaine tant célébrée par les Pères, où ils ont exalté comme à l'envi la *principauté de la chaire apostolique, la principauté principale, la source de l'unité*, et, *dans la place de Pierre, l'éminent degré de la chaire sacerdotale, l'Église-mère, qui tient en sa main toutes les autres Églises; le chef de l'épiscopat, d'où part le rayon du gouvernement ; la chaire principale, la chaire unique, en laquelle seule toutes gardent l'unité*. Vous entendez dans ces mots saint Optat, saint Augustin, saint Cyprien, saint Irénée, saint Prosper, saint Avit, saint Théodoret, le concile de Chalcédoine et les autres : l'Afrique, les Gaules, la Grèce, l'Asie, l'Orient et l'Occident unis ensemble. »

2° *Par l'histoire ecclésiastique*. — L'histoire de l'Église nous montre les évêques de Rome exerçant, dès l'origine et dans toute la suite des siècles, une suprématie incontestée. Si leur autorité

[1] Cf. GORINI, *Défense de l'Église*, t. IV, ch. VI.

apparaît moins au commencement, c'est que la difficulté des temps ne lui permettait pas de se déployer aussi librement, et que les circonstances ne la rendaient pas aussi nécessaire. Mais l'histoire a conservé assez de faits qui établissent que l'action de la papauté se fit sentir dans le monde chrétien même avant la fin des persécutions. — Ainsi lorsque, du vivant même de saint Jean, l'Église de Corinthe voit sa paix troublée par des divisions intestines, ce n'est pas à cet Apôtre qu'elle s'adresse, mais à saint Clément, évêque de Rome, et qui n'était que le troisième successeur de saint Pierre. — C'est à Rome que Marcion, frappé d'anathème pour les désordres dont il était le fauteur dans la chrétienté d'Asie, va plaider sa cause et demander des lettres de paix. — A la même époque, saint Polycarpe, disciple de saint Jean, vient consulter le pape Anicet au sujet du jour qu'il fallait adopter pour la célébration de la fête de Pâques. — Saint Victor intervient en Asie pour la même question et menace de l'excommunication les évêques d'Asie, etc. — Quand les persécutions cessent, la suprématie des Papes devient éclatante. On les consulte de toutes parts; ils portent des lois et des décrets dont l'obligation devient universelle; ils reçoivent les appels des jugements des évêques et même des patriarches; ils déposent les évêques indignes, rétablissent sur leurs sièges ceux qui ont été injustement dépossédés ou leur donnent un refuge à Rome; ils condamnent les hérétiques, prononcent en dernier ressort sur les matières ecclésiastiques; ils affirment, sans crainte d'être contredits, l'origine divine de leur autorité. — « Le Pape, dit de Maistre, est partout; il se mêle à tout, il regarde tout, comme de tous côtés on le regarde[1]. » — « Le Pape, dit Pascal, est le premier. Quel autre est connu de tous? Quel autre est reconnu de tous ayant pouvoir d'influer par tout le corps, parce qu'il tient la maîtresse branche qui influe partout? »

3° *Par l'argument de prescription.* — La croyance perpétuelle de l'univers chrétien à la suprématie de l'évêque de Rome est à elle seule une preuve suffisante de la divinité de cette institution. Car si cette suprématie ne remontait pas jusqu'aux temps apostoliques, si elle n'avait pas été établie par Jésus-Christ lui-même, tout effort tendant à l'introduire subrepticement aurait échoué devant les réclamations et les protestations des évêques et des fidèles. Elle n'a été admise théoriquement et pratiquement que parce qu'elle était fondée en droit.

[1] De Maistre, *Du Pape*, liv. I, ch. VIII.

Objections.

33. Fermant les yeux sur ces preuves, qui établissent irréfutablement l'institution divine de la suprématie pontificale, les ennemis de l'Église ont tenté de fixer l'apparition de la papauté entre le cinquième et le neuvième siècle, et d'en expliquer l'origine par des causes purement humaines. Nous allons résumer leurs principales objections, en les faisant suivre d'une brève réponse[1].

34. *Première objection.* — Aux quatre premiers siècles, l'évêque de Rome ne reçut nulle marque d'une obéissance particulière. (Quinet.)

Réponse. — Cette assertion est contredite par de nombreux faits de l'histoire de l'Église et par ces paroles remarquables de saint Irénée, disciple de saint Polycarpe, lui-même disciple de saint Jean : « C'est, dit-il, avec cette Église (qui a été fondée et constituée par les glorieux Apôtres Pierre et Paul), que doivent *nécessairement*, à cause de sa *principauté supérieure*, s'unir et s'accorder toutes les Églises, c'est-à-dire tous les fidèles, quelque part qu'ils soient. »

35. *Deuxième objection.* — C'est le pape saint Léon le Grand qui a pris le titre de chef de l'Église universelle. (Michelet.)

Réponse. — Ce titre, dont l'équivalent avait été bien souvent et antérieurement employé pour désigner la suprématie du Saint-Siège, fut donné à saint Léon par le concile de Chalcédoine.

36. *Troisième objection.* — Aux premiers siècles de l'Église, la doctrine chrétienne se développe en dehors de toute intervention de l'évêque de Rome. (Quinet.)

Réponse. — Quiconque a la moindre notion de l'histoire ecclésiastique sait qu'aucun concile ne s'est tenu sans l'intervention des Papes, et que c'est à Rome qu'ont été condamnés les premiers hérétiques, Simon le Magicien, Cerdon, Montan, etc.

37. *Quatrième objection.* — Dans les premiers siècles de l'Église, ce n'est pas la Papauté qui convoque et préside les conciles. (Quinet.)

Réponse. — Si quelques conciles, en Orient, n'ont pas été convoqués sur l'initiative de la Papauté, elle y a toujours eu la primauté d'honneur et de juridiction, et les actes de ces conciles n'ont été tenus pour valables qu'autant qu'ils étaient approuvés par le Siège apostolique.

38. *Cinquième objection.* — Ce sont les fausses décrétales, parues au neuvième siècle, sous le nom d'Isidore Mercator, qui ont fourni au pouvoir pontifical un titre traditionnel et légal. (Henri Martin, Guizot.)

Réponse. — Il y a, il est vrai, parmi ces décrétales, un certain nombre de pièces apocryphes faussement attribuées aux Papes; mais elles n'inventèrent rien, en matière de droit ecclésiastique, et avaient principalement

[1] Cf. Gorini, *Défense de l'Église*, t. IV, ch. VII et VIII.

pour but, non de servir de base au principat du Saint-Siège, reconnu dès les premiers siècles, mais de protéger l'indépendance des évêques contre les empiétements de la puissance temporelle.

39. *Sixième objection.* — La cause de la primauté du siège de Rome fut la sainteté des premiers évêques qui occupaient cette chaire. (Quinet)

Réponse. — A une époque où il y avait tant de saints évêques, cette cause eût été insuffisante si on n'avait pas été convaincu que le Pontife romain est le successeur de saint Pierre.

40. *Septième objection.* — Le spectacle des grandeurs de Rome dut nécessairement inspirer aux évêques de cette ville l'ambition de commander. Cette ambition a été le principe de la souveraineté pontificale. (Quinet.)

Réponse. — Il resterait à expliquer comment tous les évêques du monde, et ceux de la Grèce en particulier, qui jamais n'aimèrent la domination romaine, ont été amenés à consentir aux prétendus désirs ambitieux de leurs frères de Rome et à vénérer en eux leurs chefs spirituels.

41. *Huitième objection.* — Au moment où apparut le christianisme, toutes les religions étaient rassemblées à Rome; le monde ancien marchait de lui-même vers un catholicisme païen. Comme l'empereur était le pontife de la terre, le Pape n'eut besoin que de s'asseoir à sa place pour personnifier l'universalisation de l'esprit chrétien. C'est ainsi que le souverain pontificat des Papes a été préparé par celui des empereurs romains. (Quinet.)

Réponse. — Les religions païennes, différant profondément les unes des autres, ne pouvaient tendre naturellement à une sorte de catholicisme. Il est faux, en outre, que l'empereur fût le pontife d'un autre culte que le culte romain. Les fidèles avaient trop horreur de l'idolâtrie et de l'odieuse dignité des empereurs pontifes pour saluer dans l'évêque de Rome un pouvoir semblable au leur, s'ils n'avaient pas cru que le pouvoir du Pontife romain était d'institution divine. Enfin, les Papes exerçaient le souverain pontificat dans l'Église bien avant la chute de l'empire.

42. *Neuvième objection.* — Au cinquième siècle, le système du patriarcat était encore puissant dans l'Église, et l'évêque de Rome était le seul patriarche d'Occident. C'est à ces deux circonstances que la Papauté doit son élévation exclusive. (Guizot.)

Réponse. — Les Orientaux n'auraient pas consenti à mettre le patriarche latin à la tête de l'Église universelle. Il est beaucoup plus simple d'admettre le témoignage du Grec saint Irénée, qui nous rappelle les croyances professées dans les deux moitiés de l'Église sur la prééminence du siège de Rome.

43. *Dixième objection.* — Ce qui a contribué aussi à la primauté des Papes, c'est la tradition que saint Pierre avait été évêque de Rome, et l'idée populaire que les Papes étaient ses successeurs. (Guizot.)

Réponse. — Cette tradition et cette idée n'étaient pas sans fondement, comme on le suppose; elles étaient certaines et communes aux Orientaux et aux Occidentaux.

44. *Onzième objection.* — La division de l'empire romain entre les fils de Théodose, au quatrième siècle, offrait aux évêques de Rome l'occasion de se rendre arbitres des querelles religieuses de l'Orient, de donner asile aux docteurs persécutés, etc., et eut pour résultat la primauté pontificale. (Villemain.)

Réponse. — Cette division devenait, au contraire, un obstacle à cette primauté, et fut le germe du schisme grec.

45. *Douzième objection.* — La puissance temporelle que les évêques de Rome acquirent, dans le cours des sixième et septième siècles, les mit en possession de la société religieuse. (Guizot.)

Réponse. — Le pouvoir spirituel des Papes s'est exercé sur toute l'Église avant qu'ils fussent investis d'un pouvoir temporel.

46. *Treizième objection.* — Les ravages des Barbares en Gaule et en Espagne portèrent ces contrées à se tourner vers Rome, qui avait laissé de si glorieux souvenirs, et qui seule, dans l'Occident, avait conservé sa liberté et son indépendance. C'est sous l'influence de ce fait qu'est née la Papauté. (Guizot.)

Réponse. — Il est faux que Rome, dont la domination se fit sentir pesamment en Gaule et en Espagne, y ait laissé un souvenir cher et populaire, et qu'elle ait donné aux peuples le spectacle de la liberté et de l'indépendance, vu que depuis Alaric jusqu'à Charlemagne elle ne cessa guère de subir le joug plus ou moins tyrannique des Barbares ou des empereurs d'Orient. Mais ces faits, fussent-ils exacts, n'expliqueraient point la prééminence hiérarchique de l'évêque de Rome; laquelle, du reste, était admise, dès le premier siècle, dans tout l'univers chrétien.

47. *Quatorzième objection.* — Si l'évêque de Rome est parvenu à se rendre le chef de l'Église universelle, c'est grâce à son alliance avec les Barbares. (Quinet.)

Réponse. — Partout où les Barbares pénétrèrent, ils trouvèrent établie la prééminence du Saint-Siège.

48. *Quinzième objection.* — L'Église romaine est arrivée à la domination universelle en exterminant, par la main des Barbares, les grandes Églises nationales. (Augustin Thierry.)

Réponse. — L'Église romaine a été étrangère aux invasions des Barbares, et il n'est pas de grande Église nationale que ceux-ci aient détruite. La Papauté a civilisé les Barbares, elle ne leur doit point son existence.

Conclusion.

49. L'inanité de toutes ces objections confirme l'origine divine de la primauté pontificale. Essayer de l'expliquer par des causes naturelles, c'est contredire le témoignage de l'histoire et les principes de la logique. Quiconque examine la Papauté

sans parti pris verra dans son établissement et sa conservation un fait surnaturel et divin. Si elle n'était qu'une institution humaine, la papauté aurait-elle pu durer dix-neuf siècles, au milieu de tant d'ennemis acharnés à sa perte? aurait-elle pu étendre son action par toute la terre; se faire respecter, aimer et obéir à chaque génération par tant de millions d'hommes, parmi lesquels on compte ce qu'il y a eu de plus illustre par la sainteté et la science? aurait-elle, sans le secours d'une force surnaturelle, déployé cette patience invincible dans les persécutions, ce courage persévérant à poursuivre un but unique, le salut des âmes, ce zèle infatigable à répandre partout les principes de la vraie civilisation? Sans l'intervention de Dieu, il en aurait été de la Papauté comme de tant d'autres institutions; elle aurait disparu ou végété comme le patriarcat de Constantinople, qui, soutenu par la puissance des empereurs d'Orient, n'a jamais eu qu'une ombre d'autorité. Si la Papauté n'est pas d'institution divine, elle est un fait inexplicable.

Autorité des évêques.

50. Nous avons à considérer ici l'autorité des évêques pris individuellement, l'autorité du corps épiscopal dispersé et l'autorité du corps épiscopal réuni en concile.

Autorité des évêques pris individuellement.

51. De droit divin, chaque évêque jouit dans son diocèse de l'autorité pastorale, pourvu qu'il soit en communion avec les autres évêques, et surtout avec le Pontife romain. C'est aux évêques, en effet, en la personne des Apôtres, dont ils sont les héritiers, qu'il a été dit : *Comme mon Père m'a envoyé, ainsi moi je vous envoie*[1]. *Tout ce que vous lierez sur la terre sera lié dans le ciel*[2]. *Recevez le Saint-Esprit. Ceux à qui vous remettrez les péchés, ils leur seront remis*[3]... *Allez, enseignez toutes les nations*[4]... Les évêques doivent donc posséder, chacun dans son diocèse, le pouvoir de juridiction et le magistère doctrinal. — Aussi les saints Pères appellent-ils les évêques les *présidents*, les *préfets*, les *préposés*, les *chefs*, les *princes* de l'Église.

Mais, de même que les Apôtres devaient être unis et soumis à saint Pierre, les évêques doivent être en communion entre eux

[1] S. Jean, xx, 21. — [2] S. Matth., xviii, 18. — [3] S. Jean, xx, 22-23. — [4] S. Matth., xxviii, 19.

et avec le Pontife romain. C'est principalement pour maintenir cette unité que le Saint-Siège a institué les métropolitains, les primats et les patriarches[1].

52. Bien que les évêques, pris séparément, ne soient pas infaillibles, il ne s'ensuit pas qu'il soit permis de leur refuser obéissance quand ils jugent d'autorité un point de doctrine. Cet enseignement, il est vrai, n'est pas de foi tant que le souverain Pontife ou un concile ne l'a pas confirmé; mais les fidèles sont tenus d'y adhérer religieusement jusqu'à ce qu'il soit constaté que l'évêque s'est trompé. La raison en est que l'évêque est revêtu de la puissance doctrinale, qu'il est juge de la foi, juge non pas définitif et sans appel, mais néanmoins un vrai juge; et il a droit, pour ce motif, à l'obéissance tant intérieure qu'extérieure.

Autorité du corps épiscopal dispersé.

53. De droit divin, le corps épiscopal dispersé dans l'Église possède, sous la direction du Pontife romain, le pouvoir suprême de juridiction et de magistère. Car Jésus-Christ, en instituant à perpétuité l'autorité du collège apostolique, a voulu que non seulement les Apôtres, mais aussi leurs successeurs, participassent au pouvoir conféré à saint Pierre et au Pontife romain.

54. L'action de l'épiscopat dispersé est surtout manifeste lorsque les évêques enseignent universellement un dogme, sans une définition expresse du Pontife romain, ou que des coutumes générales s'établissent par leur consentement. Le silence du Saint-Siège est une approbation à la doctrine qu'ils prêchent, et son acceptation tacite des coutumes est la confirmation de leur légitimité.

Autorité du corps épiscopal réuni en concile.

55. Un *concile* est une assemblée d'évêques tenue légitimement pour juger des choses ecclésiastiques. Il est *œcuménique* lorsque les évêques qui y sont réunis représentent l'Église universelle.

56. Quatre conditions sont requises pour le concile œcuménique : trois regardent l'action du chef, et la quatrième la coopération du corps épiscopal. — Du côté de l'action du chef, il faut que le souverain Pontife : 1° convoque l'assemblée; 2° qu'il la préside par lui-même ou par ses légats; 3° qu'il en confirme les décisions. — Du côté de la coopération de l'épiscopat, il est

[1] Voir *Cours moyen*, t. I, p. 377.

nécessaire que tous les évêques, au moins ceux qui ont un siège propre, soient convoqués.

Des trois conditions qui regardent l'action du vicaire de Jésus-Christ, la dernière, c'est-à-dire la confirmation des décrets par sa souveraine autorité, est la plus indispensable et peut suppléer aux deux autres.

57. Lorsqu'un concile ne représente pas toute l'Église, soit parce que les évêques qui y assistent ne sont pas assez nombreux, soit parce qu'il n'en vient pas de toutes ou des principales parties du monde catholique, si ses décisions sont confirmées par le Pape, elles sont valables comme celles d'un concile général.

58. De droit divin, le *concile général*, avec le Pontife romain pour chef, possède le pouvoir suprême dans l'ordre de la juridiction et dans l'ordre du magistère. C'est l'enseignement de toute la tradition.

59. L'autorité du *concile particulier*, pour une province ou une circonscription plus considérable de l'Église, est la même que celle de chaque évêque pour son diocèse.

Les décisions d'un concile particulier peuvent être rendues obligatoires pour tous les fidèles par la confirmation du souverain Pontife; mais il reste toujours cette différence entre les conciles généraux et les conciles particuliers, que, dans les premiers seuls, les évêques sont élevés de droit divin à la participation du pouvoir suprême du Pape.

5. Erreurs relatives au siège de l'autorité ecclésiastique.

60. Quatre principaux systèmes ont été imaginés pour battre en brèche la doctrine catholique, qui fait résider l'autorité ecclésiastique dans le Pape et les évêques : le *démocratisme*, le *césarisme*, le *presbytérianisme* et l'*épiscopalisme*.

Le démocratisme.

61. Le *démocratisme* a revêtu trois formes principales :

1° Suivant Marsile de Padoue, la juridiction n'appartient en propre qu'au peuple chrétien, qui, par l'intermédiaire du prince temporel, le confère aux évêques, ou immédiatement aux évêques si le prince n'est pas chrétien. L'autorité épiscopale se borne à l'enseignement et ne va pas jusqu'au pouvoir de lier les consciences par des lois. La distinction entre les ministres sacrés a son origine dans le pouvoir civil, qui peut l'abolir.

2° Pour la plupart des protestants, chaque fidèle, en vertu du baptême, est prêtre. Jésus-Christ n'a établi aucune distinction entre clercs et laïques. Cependant, pour qu'un chrétien exerce les fonctions sacerdotales, il doit être délégué par le peuple ou par le prince son mandataire. Cette délégation est toujours révocable. Comme il n'y a pas de sacrement de l'ordre, elle se fait par une cérémonie d'inauguration.

3° Edmond Richer, les jansénistes et le synode de Pistoie soutiennent que le pouvoir des clefs a été donné immédiatement à l'Église universelle, qui le communique au Pontife romain, aux évêques et aux prêtres. Les divers pasteurs n'étant que les mandataires de la communauté ecclésiastique, leurs lois n'obligent qu'autant qu'elles sont acceptées et approuvées par le peuple.

62. Le *démocratisme*, sous ses diverses formes, a été justement condamné par l'Église; il est en contradiction avec l'Écriture sainte, la tradition et l'histoire ecclésiastique; son application aurait pour résultat de détruire la paix et la stabilité dont l'Église a besoin.

Objections.

63. *Première objection.* — La communauté des fidèles a le droit, comme tout peuple, de se donner des chefs et de leur transmettre l'autorité.

Réponse. — Il n'y a point parité entre la société civile et l'Église. Celle-ci, étant surnaturelle, est de droit divin positif: sa constitution ne dépend pas de la volonté des hommes, mais de la volonté de son fondateur.

64. *Deuxième objection.* — D'après l'Écriture, tous les fidèles sont prêtres[1]. Il n'y a donc pas lieu de distinguer entre les clercs et les laïques.

Réponse. — Tout chrétien, comme l'expliquent les saints Pères, est prêtre en ce sens que par le baptême il devient membre de Jésus-Christ, le Prêtre éternel, et qu'il est consacré au culte de Dieu; que par la sainteté de sa vie, il doit offrir à Dieu des victimes spirituelles; mais il n'est pas prêtre au sens rigoureux du mot.

65. *Troisième objection.* — Les ministres sacrés ont souvent été élus par le peuple.

Réponse. — Cette pratique, suivie en certaines occasions pour des raisons particulières de prudence, ne constitue point un droit pour le peuple chrétien.

---

[1] S. Pierre, II, 9. — [2] Apoc., I, 6; V, 10.

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN
DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

Le césarisme.

66. Dans ce système, les princes séculiers ont reçu immédiatement et directement de Jésus-Christ la puissance ecclésiastique, dont ils confient l'exercice aux ministres sacrés; ils ne sont pas seulement les mandataires de la communauté des fidèles, ainsi que l'enseignent les partisans du *démocratisme,* ils sont chefs spirituels de droit divin. Cette doctrine est admise en pratique par les anglicans et les Russes.

67. Le *césarisme,* de même que le *démocratisme,* n'a aucun fondement dans la sainte Écriture, et il a toujours été réprouvé et condamné par l'Église. Les graves inconvénients de ce système suffiraient seuls, d'ailleurs, à en prouver la fausseté. Indépendamment de l'inexpérience des chefs d'État dans les choses spirituelles, on se demande ce que deviendraient : l'*unité* de l'Église, si elle était soumise à tant de gouvernements divers, jaloux de leur indépendance; son *immutabilité,* au milieu de tant de révolutions politiques; la *dignité de l'autorité spirituelle,* exposée à être mise au second rang et à devenir un instrument de règne; la *liberté de la conscience chrétienne,* que personne ne pourrait défendre contre les caprices et la tyrannie du pouvoir.

Le presbytérianisme.

68. Suivant les uns (Aérius, Wiclef et les calvinistes rigides), les évêques ne sont pas supérieurs aux simples prêtres. — Suivant d'autres (Gerson et en général les docteurs de Sorbonne au quinzième siècle), les curés constituent un troisième degré de juridiction ecclésiastique, sous les évêques, et sont, comme évêques de second ordre, juges de la foi dans les conciles avec voix définitive, investis de la juridiction externe avec pouvoir d'excommunier. — Suivant d'autres (les jansénistes), les prêtres, ou tout au moins les curés et surtout les chanoines, sont de droit divin les conseillers des évêques dans leur administration.

69. Le *presbytérianisme* ne repose ni sur la sainte Écriture ni sur la tradition, et il est contredit par l'histoire ecclésiastique. D'après la doctrine catholique, l'épiscopat est un ordre distinct du sacerdoce, possédant seul, sous l'autorité du Pontife romain, le pouvoir de juridiction et le magistère; les simples prêtres ne sont de droit divin, ni des évêques de second ordre, ni les conseillers des évêques dans leur administration; ils n'ont d'autre autorité que celle que leur délèguent les évêques dont ils sont les coopérateurs.

L'épiscopalisme.

70. D'après ce système, soutenu par les Grecs schismatiques et un grand nombre d'anglicans, la pleine puissance d'enseigner et de gouverner les fidèles a été confiée aux Apôtres et à leurs successeurs, c'est-à-dire au corps épiscopal, sans qu'aucun évêque ait de droit divin autorité sur les autres.

71. L'*épiscopalisme* est en opposition avec toute la tradition catholique, qui enseigne que l'évêque de Rome, successeur de saint Pierre, est le chef des autres évêques, successeurs des Apôtres. De plus, ce système est sujet à de graves inconvénients; les évêques étant égaux entre eux, sans chef suprême, ils seraient impuissants à maintenir dans l'Église l'unité d'enseignement et l'unité de direction.

Conclusion.

72. Ainsi tous les systèmes inventés par le schisme ou l'hérésie ne blessent pas moins la raison que la foi. La forme de pouvoir la plus simple, la plus rationnelle, la plus naturelle, la seule propre à assurer l'unité et l'immutabilité de l'Église, la liberté et la conscience chrétienne, est celle de l'autorité spirituelle résidant dans un pasteur suprême, à qui sont unis, dans le gouvernement des âmes, les autres pasteurs. De fait, c'est cette forme que Jésus-Christ a divinement instituée, comme le prouvent manifestement la sainte Écriture et la tradition.

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN ®
DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

CHAPITRE X

NATURE DE L'AUTORITÉ ECCLÉSIASTIQUE

SOMMAIRE

I. *Indépendance de l'autorité du Pontife romain.* — 1. L'autorité du Pontife romain ne dérive d'aucune autre. Erreur gallicane. Doctrine catholique. — 2. L'autorité du Pontife romain n'est pas soumise à l'autorité civile. Indépendance de l'autorité du Pape. Indépendance de sa personne : immunités ecclésiastiques ; pouvoir temporel de la Papauté. Objections. — 3. L'autorité du Pontife romain n'est pas soumise à celle du corps épiscopal. Indépendance de sa juridiction. Indépendance de son magistère doctrinal : remarques sur le décret d'infaillibilité ; nature de l'infaillibilité pontificale ; preuves de cette infaillibilité. Objections.

II. *Toute puissance dans l'Église dérive du Pontife romain.* — 1. Subordination dans l'Église de la puissance civile à l'autorité du Pape. Le libéralisme. Juridiction du Pape sur le temporel des sociétés civiles ; preuves ; objections. Le pouvoir civil est tenu de protéger et d'aider l'Église. L'État ne doit pas se séparer de l'Église. Objections. Les libertés modernes n'imposent pas cette séparation. Objections. — 3. Subordination du pouvoir épiscopal au Pontife romain : subordination de chaque évêque, du corps épiscopal ; tout pouvoir dans l'Église tire son origine du pouvoir pontifical.

Nous traiterons principalement dans ce chapitre de l'autorité du Pontife romain, car il suffit de la connaître pour savoir de quelle nature est l'autorité épiscopale, qui lui est subordonnée. La nature de l'autorité du Pontife romain consiste : 1° en ce qu'elle ne dépend d'aucune autre sur la terre ; 2° en ce que toutes les autres puissances dans l'Église dépendent d'elle.

ARTICLE Ier. — INDÉPENDANCE DE L'AUTORITÉ DU PONTIFE ROMAIN

1. L'autorité du Pontife romain est indépendante, parce qu'elle ne dérive d'aucune autre et qu'elle n'est soumise ni à l'autorité civile ni au pouvoir épiscopal.

1. L'autorité du Pontife romain ne dérive d'aucune autre.

2. *Erreur gallicane.* — Plusieurs théologiens gallicans, à l'époque du concile de Constance, et plus tard Richer et Fébronius, prétendirent que le Pape reçoit son autorité, non de Dieu immédiatement, mais de l'Église; qu'il n'est que le ministre de l'Église et qu'il peut être déposé par un concile.

3. *Doctrine catholique.* — Il est de foi que saint Pierre a reçu directement et immédiatement de Notre-Seigneur Jésus-Christ la primauté dans l'Église[1] (p. 448). Or le Pontife romain est le successeur de saint Pierre dans la même primauté (p. 455). Par conséquent, ce n'est pas de l'Église, mais de Jésus-Christ, Fils de Dieu, qu'il tire immédiatement son autorité ; il est son vicaire, et non le vicaire de l'Église.

Comme le droit de déposséder quelqu'un de son autorité n'appartient qu'à celui qui l'a conférée, il s'ensuit que Jésus-Christ seul peut enlever son autorité au Pontife romain, puisque c'est lui seul qui l'en a investi. Il est donc faux que le Pape puisse être déposé par un concile général.

2. L'autorité du Pontife romain n'est pas soumise à l'autorité civile.

4. Le Pontife romain n'est assujetti au pouvoir civil, ni dans son autorité, ni dans sa personne.

Indépendance de l'autorité du Pape vis-à-vis du pouvoir civil.

5. L'Église, comme nous l'avons démontré (p. 385), est une société parfaite dans son genre, ne relevant que de ses propres lois, jouissant du pouvoir souverain en tout ce qui concerne le service des âmes et le service de Dieu. Il suit de là nécessairement que son chef suprême ne peut en aucune façon être subordonné ni assujetti à la puissance civile. Le césarisme (p. 468), sous quelque forme qu'il se présente, est un attentat contre les droits du vicaire de Jésus-Christ. Par conséquent, le droit de *placet* ou *exequatur,* en vertu duquel les bulles et brefs du souverain Pontife et tous les autres actes de l'autorité ecclésiastique n'ont force de loi dans un État qu'autant que le gouvernement en a permis l'exécution, est un droit usurpé[2].

6. Les évêques, dans l'exercice de leur pouvoir, jouissent de la même indépendance que le souverain Pontife, et le droit d'*appel comme d'abus,* ou le droit de juger les actes épiscopaux, que s'arrogent les princes temporels, doit être considéré comme un empiétement intolérable.

---

[1] Concile du Vatican, Constitution *Pastor æternus,* ch. v. — [2] *Ibid*, ch. iii. — Propositions XX, XXVIII, XXIX, XLI, condamnées par le *Syllabus.*

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN © DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

Indépendance de la personne du Pape vis-à-vis du pouvoir civil.

7. Cette indépendance implique : 1° les immunités ecclésiastiques ; 2° le pouvoir temporel de la papauté.

Immunités ecclésiastiques.

8. Il ne convient pas que le vicaire de Jésus-Christ et tous ceux qui détiennent une partie de l'autorité ecclésiastique soient soumis, comme de simples particuliers, à la puissance coactive de l'autorité séculière. Même chez les peuples païens, les ministres du culte jouissaient de certains privilèges, qui étaient la consécration du respect dû à leur caractère. Aussi, dès la fin des grandes persécutions contre l'Église, le souverain Pontife, les évêques, les prêtres, tous les clercs en un mot, eurent-ils des immunités ou exceptions, soit pour leurs personnes, soit pour les choses consacrées à Dieu.

9. Les principales immunités sont : 1° pour les personnes ecclésiastiques, l'exemption du service militaire et l'exemption de la justice séculière ; 2° pour les choses consacrées à Dieu, l'exemption de l'impôt et le privilège de l'inviolabilité.

10. Les immunités ecclésiastiques sont d'institution divine dans leur fond, et déterminées par les canons de l'Église pour les cas spéciaux. « L'immunité de l'Église et des personnes ecclésiastiques, dit le concile de Trente, a été établie par l'ordination divine et les sacrés canons [1]. »

11. L'exemption de la juridiction séculière pour les ecclésiastiques n'implique pas, de la part de l'Église, la négation de l'autorité civile dans l'ordre des choses temporelles, sur ses prêtres et ses évêques. Mais si les clercs se rendent coupables et violent les lois de l'État, il importe au bien de la religion et à la prospérité de l'État lui-même qu'ils soient jugés et punis par les tribunaux ecclésiastiques, et non par des hommes qui leur sont inférieurs en dignité.

12. Observons que le souverain Pontife, eu égard au temps, peut, s'il le juge à propos, suspendre les immunités ecclésiastiques. C'est ainsi que, pour des raisons de sagesse, l'Église a fait généralement abandon de ses immunités dans les concordats conclus avec presque tous les pays catholiques.

[1] Propositions XXX, XXXI, XXXII, condamnées par le *Syllabus*.

Pouvoir temporel de la Papauté.

13. L'indépendance personnelle du Pape exige, vu les conditions des choses humaines, qu'il possède un territoire sur lequel il ait pouvoir de souverain, de telle sorte qu'il soit roi temporel en même temps que monarque spirituel. On conçoit que, s'il est soumis à un souverain étranger, il y aura toujours à craindre que le chef de l'Église ne jouisse pas de la liberté qui lui est nécessaire pour exercer son autorité doctrinale et législative.

L'histoire nous en fournit la preuve. Avant Constantin, trente papes subissent le martyre : tous sont plus ou moins obligés de tenir secrète leur dignité suprême. Plus tard, ils sont jetés en prison, bannis de Rome, condamnés à mourir en exil. On a toujours vu le monde troublé, quand leur souveraineté temporelle a disparu momentanément [a]. De nos jours, depuis l'invasion de Rome par l'armée piémontaise (20 septembre 1870), les Papes n'ont eu que trop d'occasions de se plaindre de la situation intolérable qui leur est faite.

14. Les hérétiques et les impies de tous les temps ont bien compris l'importance et la nécessité du pouvoir temporel : « Il ne s'agit que de faire tomber le pouvoir temporel, écrivait Frédéric de Prusse à Voltaire ; le temporel tombé, le spirituel deviendra ce qu'il pourra, et nous viendrons à avoir des églises nationales comme nous avons des langues nationales. »

15. Voilà pourquoi l'Église revendique énergiquement les droits du Saint-Siège au principat temporel. Le concile de Trente déclare que les États temporels du Saint-Siège sont des biens sacrés ; et, pour les protéger contre l'usurpation, il fulmine l'excommunication contre tout chrétien qui y portera atteinte directement ou indirectement. — Après avoir condamné dans le *Syllabus* [1] ceux qui niaient ces droits et excommunié ceux qui les ont violés, Pie IX, dans une lettre encyclique du 1er novembre 1870, dénonce au monde catholique l'inique spoliation dont il était victime. Le pape Léon XIII, en plusieurs circonstances [2], et le pape Pie X, dans son allocution du 9 novembre 1903,

[a] « Les papes d'Avignon, dit Voltaire, étaient trop dépendants des volontés des rois de France et ne jouissaient pas de la liberté nécessaire au bon emploi de leur autorité. » Aussi le grand schisme d'Occident suivit-il l'obscurcissement de l'indépendance pontificale, et l'Europe se trouva-t-elle protestante avant l'apparition de Luther.

[1] Propositions LXXV et LXXVI. — [2] Voir entre autres l'Encyclique *Etsi nos*, aux évêques italiens, 14 février 1882.

ont fait une semblable déclaration, approuvée par les hommes d'État les plus distingués.

Objections.

16. *Première objection.* — Il y a incompatibilité entre le pouvoir spirituel et le pouvoir temporel.

Réponse. — On ne saurait citer aucune loi naturelle ou divine qui établit cette incompatibilité. Le libéralisme, qui se scandalise si pharisaïquement quand il s'agit des Papes, qui seuls cependant possèdent de droit divin la puissance spirituelle, ne trouve pas étrange que les princes hérétiques ou schismatiques soient souverains spirituels de leurs sujets.

17. *Deuxième objection.* — Si le pouvoir temporel était nécessaire, il aurait existé dès le principe et n'aurait jamais été supprimé.

Réponse. — Le pouvoir temporel n'est pas d'une nécessité *absolue*, mais d'une nécessité *morale*, vu l'état du monde politique, depuis le partage de l'empire romain entre les Barbares [a]. Si la violence a dépossédé plusieurs fois les Papes, les maux qui s'en sont suivis et les protestations des catholiques en faveur du rétablissement du principat temporel sont une preuve manifeste de sa nécessité.

18. *Troisième objection.* — La doctrine de l'Église sur le pouvoir temporel n'est pas de foi. On est donc libre de la rejeter.

Réponse. — Les déclarations pontificales et épiscopales sur la nécessité du pouvoir temporel ne sont pas, il est vrai, des définitions dogmatiques; mais les enfants de l'Église ne sauraient les méconnaître sans témérité, et elles méritent le respect et l'adhésion des esprits droits et honnêtes, à quelque religion qu'ils appartiennent.

19. *Quatrième objection.* — Rome, en frappant de censure les adversaires du pouvoir temporel, commet un abus de pouvoir; elle se sert des armes spirituelles pour soutenir des intérêts matériels.

Réponse. — La question du pouvoir temporel, étant liée à celle de la liberté de l'Église, est une question religieuse qu'il est juste de défendre par les armes spirituelles.

20. *Cinquième objection.* — On ne peut concilier le pouvoir temporel avec ces paroles de Jésus-Christ : « Mon royaume n'est pas de ce monde [1]. »

Réponse. — Le sens de la réponse de Jésus à Pilate, auprès duquel on l'accusait de se dire roi des Juifs, est que sa royauté est essentiellement spirituelle, qu'elle s'établira par la puissance de Dieu, et non par la force des armes; mais elle n'implique nullement la condamnation du pouvoir temporel.

---

[a] Pour le gouvernement des âmes, a dit Napoléon Ier en parlant de la souveraineté temporelle des Papes, c'est la meilleure, la plus bienfaisante institution qu'on puisse imaginer. »

[1] S. Jean, XVIII, 36.

21. *Sixième objection.* — L'exercice de la puissance temporelle, avec les embarras qu'il entraîne, ne peut qu'entraver l'action apostolique du Saint-Siège.

Réponse. — Avec un État de peu d'étendue et des ministres qui gèrent les affaires civiles et politiques, le Pape peut suffisamment, comme l'a prouvé l'expérience, consacrer ses soins au gouvernement de l'Église.

22. *Septième objection.* — S'il est nécessaire à l'indépendance du Pape qu'il soit souverain temporel, la même raison existant pour chaque évêque, pour chaque clerc, le pouvoir civil devrait être, dans le monde entier, entre les mains des pasteurs des âmes.

Réponse. — Il n'y a pas parité entre l'autorité du chef universel de l'Église et celle des autres pasteurs, dont la liberté, du reste, a pour rempart l'indépendance du Saint-Siège.

23. *Huitième objection.* — En fait, les Papes ont établi leur pouvoir temporel par usurpation et captation.

Réponse. — Il n'est pas de pouvoir au monde qui repose sur des titres aussi légitimes que le pouvoir temporel des Papes. Ces titres sont : 1° l'élection et le vœu des peuples, qui, abandonnés de leurs anciens maîtres, les empereurs d'Orient, se réfugièrent sous la tutelle des souverains Pontifes; 2° les justes conquêtes de Pépin et de Charlemagne, et la libre concession de la comtesse Mathilde, qui légua en mourant son patrimoine au Saint-Siège; 3° une prescription plus de dix fois séculaire; 4° le droit européen, qui, dans les congrès et les traités, a toujours reconnu les États pontificaux; 5° les services inappréciables que les Papes ont rendus à l'Italie, dont ils furent les sauveurs et les pacificateurs, et l'influence salutaire que leur indépendance temporelle leur a permis d'exercer dans le monde entier [a].

24. *Neuvième objection.* — C'est le mauvais gouvernement des Papes qui a amené plusieurs fois la chute du pouvoir temporel.

Réponse. — De l'aveu des hommes politiques parfaitement au courant de leur administration, les Papes ont mieux gouverné leurs États que les autres souverains. La chute du pouvoir temporel est l'œuvre de l'esprit sectaire, impie, voltairien de la bourgeoisie maçonnique.

25. *Dixième objection.* — Le principe moderne de la sécularisation et de la laïcisation doit s'appliquer à Rome, comme partout.

Réponse. — Ce principe n'est ni évident ni démontré, et les effets de la sécularisation n'ont pas donné lieu de démentir le proverbe : « Il fait bon vivre sous la crosse. »

26. *Onzième objection.* — La restauration du pouvoir temporel est incompatible avec l'unité italienne.

---

[a] « C'est une chose généralement reconnue que l'Europe est redevable au Saint-Siège de sa civilisation. » (CHATEAUBRIAND.) — « Si l'Europe a été la source de la lumière pour l'univers, Rome l'a été pour l'Europe. » (BALBO.)

Réponse. — L'indépendance de la Papauté, garantie par le pouvoir temporel, a une autre importance, pour l'humanité entière, que l'unité italienne; laquelle d'ailleurs pourrait subsister sous une forme fédérative, comme aux États-Unis.

27. *Douzième objection.* — Le pouvoir temporel condamne les Romains, sous le joug du clergé, à jouer en Europe le rôle d'ilotes et de parias.

Réponse. — Les Romains et autres sujets italiens des Papes, si l'on excepte les esprits turbulents pervertis par les idées révolutionnaires, ne se sont jamais crus déshérités et malheureux pour avoir comme souverain le chef de l'Église universelle. La vraie grandeur actuelle de Rome est dans la Papauté.

3. L'autorité du Pontife romain est indépendante de celle du corps épiscopal.

28. Le Pontife romain n'est soumis à l'autorité du corps épiscopal, ni dans sa *juridiction*, ni dans son *magistère doctrinal*, ni dans sa *personne*.

Indépendance de la juridiction du Pontife romain.

29. *Erreur gallicane.* — A l'époque du grand schisme d'Occident, des théologiens prétendirent : 1° que le concile général peut annuler les décrets du Pape et édicter des lois qui l'obligent; 2° que le Pape, en dehors des conciles, est soumis aux canons ecclésiastiques, de telle sorte que, sans cause légitime, il ne peut les abroger ou en dispenser, ni licitement, ni validement, attendu qu'il n'a d'autorité à ce sujet que pour veiller à leur observation.

30. *Réfutation.* — 1° La juridiction du Pontife romain n'est en aucune manière soumise à l'autorité du *concile général*. En effet, si le concile était supérieur au Pape, il serait la pierre fondamentale de l'Église, il aurait le droit de délier ce que le Pape a lié, et réciproquement: ce qui est contraire à la primauté pontificale telle qu'elle est déclarée dans l'Évangile. Aussi, toutes les fois que des novateurs ont voulu juger le jugement du Saint-Siège ou en appeler de son jugement, les Pontifes romains ont protesté, affirmant leur droit de n'être jugés par personne, non comme un droit qu'ils établissent, mais comme un droit reconnu de toute l'Église et affirmé explicitement par plusieurs conciles. « Ceux-là dévient du droit chemin de la vérité, disent les Pères du concile du Vatican, qui affirment qu'il est permis d'appeler des jugements des souverains Pontifes au concile œcuménique

comme à une autorité supérieure au Pontife romain[1]. » La raison en est: que, si le concile se célèbre avec le Pape, son autorité, étant l'autorité même du Pontife romain (p. 466), n'est pas au-dessus de cette autorité; et que, s'il se célèbre sans le Pape, son autorité est nulle, car un concile sans le Pape est un corps sans tête.

2° L'autorité du Pape n'est pas limitée par les *canons ecclésiastiques*. C'est de son autorité, en effet, que les lois disciplinaires de l'Église tirent leur caractère obligatoire, puisque l'autorité du concile n'est que l'autorité elle-même du Pape, à la participation de laquelle sont élevés les évêques (p. 466). Possédant, comme l'a toujours reconnu la tradition, la *plénitude* de la puissance apostolique, le pouvoir souverain de *délier* comme celui de *lier*, il peut donc abroger les lois ecclésiastiques, et, à plus forte raison, en dispenser. — Si les Papes ont affirmé souvent qu'ils étaient soumis aux canons, c'est en ce sens qu'ils doivent les faire observer, mais non en ce sens que les canons sont pour eux comme des lois d'un supérieur. Dans le cas où ils les abrogeraient ou en dispenseraient sans cause légitime, cette abrogation ou dispense serait *illicite*[a], mais non point *nulle*.

Indépendance du magistère doctrinal du Pontife romain.

31. *Erreur gallicane.* — Les gallicans enseignaient qu'un décret doctrinal du Pontife romain n'était pas de soi irréformable, mais ne devenait tel que lorsque la majorité du corps épiscopal y avait adhéré au moins tacitement.

32. *Réfutation.* — La vérité est, au contraire, que le Pontife romain jouit d'un magistère suprême, de telle sorte que les actes de ce magistère sont infaillibles par eux-mêmes et indépendamment du consentement de l'Église. Voici à ce sujet le décret du concile du Vatican : « C'est pourquoi, nous attachant fidèlement à la tradition, qui remonte au commencement de la foi chrétienne..., nous enseignons et définissons, avec l'approbation du saint concile, que c'est un dogme divinement révélé: que le Pontife romain, lorsqu'il parle *ex cathedra*, c'est-à-dire lorsque, *remplissant la charge de pasteur et de docteur de tous les chrétiens*, en vertu de sa suprême autorité apostolique, *il définit qu'une doctrine sur la foi ou les mœurs doit être tenue par l'Église universelle*, jouit pleinement, par l'assistance divine

[1] Concile du Vatican, Constitution *Pastor æternus*, ch. III.

[a] C'est-à-dire que les souverains pontifes, tout en agissant validement, pécheraient alors par abus de pouvoir.

qui lui a été promise dans la personne du bienheureux Pierre, de cette infaillibilité dont le divin Rédempteur a voulu que son Église fût pourvue en définissant la doctrine touchant la foi ou les mœurs; et, par conséquent, que de telles définitions du Pontife sont irréformables par elles-mêmes, et non en vertu du consentement de l'Église. Que si quelqu'un, ce qu'à Dieu ne plaise, avait la témérité de contredire notre définition, qu'il soit anathème[1]. »

Remarques sur le décret d'infaillibilité.

33. Relativement à l'infaillibilité pontificale, trois points sont à noter : le sujet de cette infaillibilité, ses conditions et sa nature.

34. *Le sujet de l'infaillibilité pontificale.* — C'est la personne elle-même du Pape, parlant *ex cathedra*.

35. *Les conditions de l'infaillibilité pontificale.* — Pour qu'une décision du Pape soit considérée comme infaillible, il faut : 1° que le Pape parle en tant qu'il remplit la charge de *pasteur et docteur de tous les chrétiens*, et non en tant que pasteur du diocèse de Rome, ou comme docteur particulier dans des écrits théologiques, ou comme personne privée dans une conversation; 2° que la doctrine qu'il définit soit *sur la foi ou les mœurs*, c'est-à-dire sur une doctrine révélée, spéculative ou pratique, ou une vérité qui ait une connexion intime avec la révélation, comme nous l'expliquerons plus tard (499); 3° que le Pape *définisse* cette doctrine comme *devant être tenue par l'Église universelle* : il n'est pas censé définir, s'il ne manifeste son intention d'obliger toute l'Église.

36. *La nature de l'infaillibilité pontificale.* — D'après le concile du Vatican, le Pape est infaillible *par l'assistance divine qui lui a été promise dans la personne du bienheureux Pierre*. Le don de l'infaillibilité est donc surnaturel et une grâce gratuitement donnée en vue du bien de l'Église, indépendamment de la sainteté de celui qui en est le sujet. Cette infaillibilité est *celle dont le divin Rédempteur a voulu que son Église soit pourvue*. Or l'infaillibilité de l'Église n'est pas, comme nous l'avons vu[2] (p. 395), l'effet d'une révélation ou d'une inspiration, mais un secours efficace par lequel Dieu préserve le Pape de l'erreur. Par conséquent, le Pape, dans l'exercice de son magistère infaillible, n'est que l'interprète d'une vérité déjà révélée, qu'il explique, qu'il définit, sans rien innover. — Les définitions du Pape sont *irréformables par elles-mêmes*, et non en vertu du consentement de l'Église. Il suit de là, non point que l'adhésion de l'Église puisse faire défaut, mais qu'on ne doit point attendre son consentement pour juger qu'un décret du Pape est irréformable, et qu'on doit tenir ce décret comme un article de foi obligeant tous les chrétiens.

[1] Constitution *Pastor æternus*, ch. IV.

Preuves de l'infaillibilité pontificale.

37. *Preuve tirée de l'Écriture sainte.* — Tous les textes de l'Évangile que nous avons cités en faveur de la primauté de saint Pierre (p. 450) s'appliquent à son successeur sur le siège de Rome. Or ces textes prouvent aussi que le chef suprême de l'Église a reçu le privilège de l'infaillibilité doctrinale, et que ses définitions sont irréformables par elles-mêmes, et non en vertu du consentement de l'Église :

Tu es Pierre, et sur cette pierre je bâtirai mon Église. Si la pierre fondamentale sur laquelle est bâtie l'Église n'était pas ferme dans la foi, l'édifice entier s'écroulerait sous les coups de l'enfer. Or Jésus-Christ a promis que les portes de l'enfer ne prévaudraient point contre son Église. Il a donc donné l'infaillibilité au successeur de Pierre, fondement de l'édifice chrétien. Et comme la fermeté de la pierre fondamentale ne dépend pas de son union avec les pierres qui sont juxtaposées sur elle, comme elle est ferme d'elle-même, il s'ensuit que le souverain Pontife est infaillible par lui-même, sans le consentement du corps épiscopal.

Tout ce que tu lieras sur la terre sera lié dans le ciel. Quand Pierre ou son successeur oblige les fidèles de croire comme vraie une définition dogmatique, son jugement est ratifié dans le ciel. Or, si Dieu confirme dans le ciel ce que son vicaire a défini sur la terre, c'est qu'il le préserve de toute erreur dans la foi. Et comme ces paroles sont dites à saint Pierre seul, en tant que distinct des autres Apôtres, son droit d'obliger par un décret doctrinal ne dépend point du suffrage du collège apostolique.

J'ai prié pour toi, afin que ta foi ne défaille point; et toi, dans l'avenir, à ton tour[a] *confirme tes frères.* Si le Pape n'était pas infaillible, au lieu d'affermir les autres dans la foi, il les précipiterait dans l'erreur. Et comme c'est à lui qu'il est dit d'affermir les évêques ses frères, et non à ses frères de l'affermir, ses jugements sont irréformables.

[a] *Conversus* peut encore se traduire : *tourne-toi* vers tes frères pour les affermir. Le mot *conversus* signifierait ainsi l'acte d'un supérieur se tournant vers les inférieurs pour leur venir en aide.

Pais mes brebis. Pour remplir la suprême charge pastorale qu'il a reçue de Dieu, le Pape ne doit pouvoir conduire les brebis confiées à ses soins que dans les pâturages de la vérité ; autrement il leur donnerait la mort. Mais c'est au pasteur qu'il appartient de conduire les brebis, et non aux brebis de conduire le pasteur. Par conséquent, c'est le Pape qui enseigne les évêques, et non les évêques qui enseignent le Pape ; il jouit donc par lui-même du privilège de l'infaillibilité.

38. *Preuve tirée de la tradition.* — « Sache que la foi romaine est inaccessible à l'hérésie, » dit saint Jérôme. Ce témoignage et une foule d'autres qu'on pourrait citer sont corroborés par la pratique de l'Église ; car, à toutes les époques, on a soumis au jugement du Pape toutes les discussions relatives à la foi et à la morale, et son jugement a toujours été reconnu comme irréformable. Avant le concile du Vatican, d'autres conciles généraux[b] et provinciaux ont proclamé l'infaillibilité doctrinale du chef de l'Église, et les souverains Pontifes ont toujours parlé et agi comme docteurs infaillibles.

39. *Preuves de raison théologique.* — D'après la *promesse* de Jésus-Christ, l'Église ne peut pas errer dans la foi, et, d'après l'*institution* de Jésus-Christ, elle doit rester attachée au Pape. Or, si le Pape ordonnait de professer quelque chose de contraire à la doctrine de Jésus-Christ, l'Église errerait dans la foi en lui obéissant, ou, pour ne pas errer dans la foi, elle devrait se séparer du Pape. Dans l'un ou l'autre cas, la promesse ou l'institution de Jésus-Christ serait en défaut. Il faut donc que le Pape soit infaillible. — Si les décrets dogmatiques du souverain Pontife n'étaient obligatoires que lorsque la majeure partie des évêques les a approuvés, les fidèles, avant de croire, auraient le droit de s'informer si tous les évêques ont reçu ces décrets, s'il s'est élevé parmi eux des réclamations, et alors l'unité de la foi serait en péril, et il ne serait plus vrai de dire que le Saint-Siège est le centre de l'unité de la foi. — Pour tous les catholiques, la primauté du Pontife romain consiste en ce qu'il est la pierre fondamentale de l'Église, le vicaire de Jésus-Christ, etc. Or, si son magistère avait besoin d'être contrôlé par le corps épiscopal, il ne serait pas l'unique pierre sur laquelle l'Église est fondée, il ne serait pas l'unique vicaire de Jésus-Christ, exerçant comme lui un magistère infaillible.

[b] Entre autres, le quatrième concile de Constantinople, le second concile de Lyon et le concile de Florence.

Objections.

40. *Première objection.* — La raison se refuse à croire à l'infaillibilité d'un homme.

Réponse. — La raison est dans son droit en refusant à un homme l'infaillibilité naturelle. Mais elle doit reconnaître que Dieu peut assister l'esprit humain de telle sorte que celui-ci soit entièrement préservé de l'erreur dans telle ou telle circonstance déterminée.

41. *Deuxième objection.* — Les Papes se croyant infaillibles, il est toujours à craindre qu'ils en viennent à définir sans étude, sans réflexion, sans prudence, les choses les moins certaines.

Réponse. — L'infaillibilité des Papes n'a pas pour cause et pour garantie leur science, leur capacité ou autres qualités naturelles, mais l'assistance divine. Et celle-ci les empêche d'être hâtifs, inconsidérés, téméraires, quand ils rendent les jugements définitifs qui obligent l'adhésion de toute l'Église.

42. *Troisième objection.* — Jusqu'au concile du Vatican, l'unité s'est maintenue dans l'Église indépendamment de l'infaillibilité personnelle du Pontife romain ; il suffit donc que les définitions du Pape ne soient irréformables qu'en vertu du consentement de l'Église.

Réponse. — Bien qu'il ne fût pas défini, le dogme de l'infaillibilité pontificale n'en était pas moins accepté par l'Église, et l'école gallicane elle-même, qui le contestait en théorie, le confessait en pratique.

43. *Quatrième objection.* — Si le Pape est infaillible, les conciles sont superflus.

Réponse. — Sans être absolument et strictement nécessaires, les conciles sont quelquefois d'une très grande utilité. On y voit d'une manière plus solennelle la doctrine catholique affermie, les hérésies confondues, les légitimes progrès de la théologie consacrés, la discipline restaurée, des réformes introduites, etc. Cette solennité même donne, en fait, une particulière efficacité à leurs décrets.

44. *Cinquième objection.* — De par l'institution divine, les évêques sont chargés de gouverner l'Église de Dieu ; ils sont donc juges de la foi et, comme tels, doivent pouvoir au besoin réformer les jugements dogmatiques du Pape.

Réponse. — Les évêques sont juges de la foi, mais ils ne jugent pas définitivement ; dispersés ou rassemblés, leur jugement n'est définitif ou infaillible que par la confirmation ou l'assentiment du Pape, unique juge en dernier ressort de toutes les controverses.

45. *Sixième objection.* — Il est constaté, par l'histoire, que tous les Papes n'ont pas été irréprochables dans leur conduite et dans le gouvernement de l'Église. On ne peut donc leur reconnaître l'infaillibilité.

Réponse. — Il ne faut pas confondre l'infaillibilité doctrinale avec l'impeccabilité, ni avec l'infaillibilité dans le gouvernement. Le don de l'infaillibilité n'est pas attaché au droit de commandement (*imperium*) que possède le souverain Pontife, mais à sa suprême autorité doctrinale (*magisterium*).

46. *Septième objection.* — On ne peut nier que plusieurs Papes n'aient erré dans la foi : saint Pierre a renié Jésus-Christ ; le pape Libère souscrivit à la formule de Sirmium, qui était semi-arienne ; le pape Honorius, dans ses lettres à Sergius, patriarche de Constantinople, professa le monothélisme.

Réponse. — Quand il renia son Maître, Pierre n'était pas encore investi de la primauté épiscopale. — A supposer que Libère ait souscrit à la formule de Sirmium, ce que de graves auteurs mettent en doute, cette formule n'était pas hérétique, et, au surplus, le Pontife n'avait pas alors sa liberté d'action. — Honorius, dans ses lettres à Sergius, n'a commis aucune erreur doctrinale ; sa faute a été de ne pas se mettre en garde contre cet astucieux patriarche, qui le trompa pour l'amener à ne rien définir.

ARTICLE II. — TOUTE PUISSANCE DANS L'ÉGLISE DÉPEND DE L'AUTORITÉ DU PONTIFE ROMAIN

1. Subordination dans l'Église de la puissance civile à l'autorité du Pontife romain.

47. Cette subordination est niée par les partisans du *libéralisme*.

On distingue deux espèces principales de libéralisme : le *libéralisme absolu* et le *libéralisme modéré*.

Le *libéralisme absolu* n'est autre chose que la profession de l'athéisme social et politique ; il nie l'autorité de Dieu dans l'ordre naturel et dans l'ordre surnaturel, l'institution de l'Église comme société parfaite, son indépendance vis-à-vis du pouvoir civil. C'est la doctrine propagée à notre époque par la secte judéo-maçonnique.

Le *libéralisme modéré*, tout en reconnaissant que l'Église est une société indépendante dans son propre domaine, lui refuse tout droit public proprement dit. Il peut se ramener aux six propositions suivantes : 1° le Pape n'a, de droit divin, aucune puissance à exercer sur le temporel des sociétés civiles ; 2° le pouvoir civil n'est pas tenu de protéger et d'aider l'Église ; 3° l'Église et l'État doivent se séparer ; 4° les libertés modernes imposent la séparation de l'Église et de l'État. — A ces propositions nous opposons les propositions contradictoires, que nous allons démontrer dans les paragraphes suivants.

De droit divin le Pape a juridiction sur le temporel des sociétés civiles.

48. La juridiction que le Pape a le droit d'exercer sur les actes du pouvoir civil ne s'étend qu'à ceux qui ont quelque connexion

avec l'ordre surnaturel. Pour les autres, personne ne conteste à l'État une puissance souveraine. Le Pape peut donc annuler seulement les actes du pouvoir séculier qui sont en opposition avec la fin spirituelle de l'Église, et imposer à cette même puissance les actes nécessaires à l'Église pour qu'elle obtienne sa fin spirituelle.

49. Ce droit du souverain Pontife est établi :

1° *Par la sainte Écriture.* — Le pouvoir de *lier* et de *délier* que Jésus-Christ a conféré à saint Pierre et à ses successeurs s'étend à tous les membres de l'Église, aux princes comme aux sujets. Or l'exercice du pouvoir civil peut quelquefois être nuisible ou utile à la fin spirituelle de l'Église. Il appartient donc au Pontife romain d'imposer aux chefs d'État chrétiens les obligations qu'il juge nécessaires, soit pour qu'ils n'abusent pas de leur autorité, soit pour qu'ils la fassent servir au salut des âmes.

2° *Par la pratique de l'Église.* — Le pouvoir de l'Église, et principalement de son chef, le Pontife romain, sur le temporel des rois, s'est affirmé par des faits innombrables dont on ne saurait contester la légitimité, sans supposer que l'Église a gravement erré pendant plusieurs siècles sur la foi et les mœurs. Il suffit de citer, parmi ces faits : la pénitence publique, imposée même à des rois, et qui avait quelquefois pour effet de priver à perpétuité le pénitent de tout office séculier ; les peines établies par plusieurs conciles contre les princes prévaricateurs ; les sentences de déposition portées contre les mauvais rois ou empereurs.

3° *Par les déclarations des souverains Pontifes.* — « Dans l'Église et au pouvoir de l'Église, dit Boniface VIII, il y a deux glaives : l'un spirituel et l'autre matériel ; le matériel doit être tenu dans l'intérêt de l'Église, et le spirituel par l'Église elle-même. » — Pie IX a condamné dans le *Syllabus* cette proposition : « L'Église n'a pas le droit d'employer la force ; elle n'a aucun pouvoir temporel direct ou indirect. » — « Les chefs d'État, dit Léon XIII, doivent... mettre au nombre de leurs principaux devoirs celui de favoriser la religion... et ne rien statuer ou décider qui soit contraire à son intégrité[1]. » Or c'est à l'Église qu'il appartient de juger ce que doivent faire ou omettre les chefs d'État dans leur gouvernement, pour que la religion soit favorisée et ne subisse aucune atteinte.

4° *Par la raison théologique.* — L'Église a le droit d'employer tous les moyens nécessaires à la poursuite de sa fin, qui est le

[1] Encyclique *Immortale Dei.*

salut des âmes. Or il est quelquefois moralement nécessaire, en vue de cette fin, que le chef de l'État, chez les peuples chrétiens, prenne ou ne prenne pas telle mesure. Donc l'Église pourra, en vue de son autorité, autant que le permettront les circonstances, réclamer ces mesures ou les proscrire.

Objections.

50. *Première objection.* — Il ressort de plusieurs passages de la sainte Écriture, par exemple : « Rendez à César ce qui est à César ; Mon royaume n'est pas de ce monde, » etc., que l'autorité ecclésiastique n'a aucun pouvoir sur le temporel des sociétés civiles.

Réponse. — Ces passages, interprétés comme ils doivent l'être, n'ont pas le sens qu'on leur prête. En disant aux Juifs : « Rendez à César ce qui est à César, » Jésus-Christ leur apprend qu'ils doivent l'impôt à l'empereur et qu'il ne leur est pas permis de se révolter contre lui ; mais il ajoute : « Et à Dieu ce qui est à Dieu, » c'est-à-dire que toute créature doit à Dieu de se soumettre aux ordres de son représentant sur la terre. — Ces paroles : « Mon royaume n'est pas de ce monde, » ne signifient point que le royaume de Jésus-Christ n'est pas en ce monde et qu'il est étranger aux choses temporelles ; mais qu'il ne ressemble point à ceux de la terre, qui sont constitués par les hommes et qui s'appuient sur la force militaire.

51. *Deuxième objection.* — Dans l'histoire des premiers siècles de l'Église, il n'est fait aucune mention du pouvoir attribué au Pontife romain sur les choses temporelles : preuve que ce pouvoir n'est pas de droit divin.

Réponse. — L'Église, pendant les persécutions, ne pouvait pas réprimer la tyrannie du pouvoir civil. Elle n'eut le moyen d'exercer sa puissance que lorsque les diverses nations chrétiennes se furent constituées.

52. *Troisième objection.* — Comme il n'est aucun acte de l'État qui ne se rapporte de quelque façon au salut des âmes, il n'y a plus de distinction entre la puissance civile et la puissance ecclésiastique.

Réponse. — Il est une foule d'affaires politiques et administratives qui n'intéressent pas directement la religion.

53. *Quatrième objection.* — Le droit qu'on revendique pour l'Église est sans application ; elle n'a pas les moyens de coercition nécessaires pour se faire obéir des chefs du pouvoir civil.

Réponse. — Ce droit est applicable chez les peuples vraiment catholiques, tels que tous doivent être. Pendant de longs siècles, les Pontifes romains l'ont exercé, pour le salut des âmes et la prospérité des nations.

54. *Cinquième objection.* — L'exercice de ce droit serait funeste à l'Église ; il ne pourrait que la rendre suspecte et odieuse, engendrer d'innombrables et lamentables conflits et même des persécutions sanglantes.

Réponse. — Les princes qui tiennent à bien gouverner leurs peuples ne se plaindront jamais d'une autorité qui rend la leur plus sage, plus forte, plus bienfaisante. Qu'ont gagné les souverains à secouer le joug de l'Église ? Il leur est arrivé de perdre la confiance et le respect dont les entouraient les peuples, et c'est l'insurrection qui s'est souvent arrogé le droit de les déposséder de leur trône.

55. *Sixième objection.* — La déposition des rois par les Papes, au moyen âge, fut un intolérable abus.

Réponse. — Il n'est pas un historien de quelque valeur qui n'ait reconnu les salutaires résultats du droit exercé alors par les Papes. « Dans le moyen âge, dit le protestant Ancillon, la Papauté seule sauva peut-être l'Europe d'une entière barbarie... Elle prévint et arrêta le despotisme des empereurs, remplaça le défaut d'équilibre et diminua les inconvénients du régime féodal[a]. »

56. *Septième objection.* — Le pouvoir des Papes sur le temporel des rois, au moyen âge, n'était pas de droit divin ; il s'explique par une libre concession des peuples.

Réponse. — Les Papes peuvent avoir et ont eu en effet, de droit humain, quelque puissance dans certaines affaires temporelles, par exemple, quand ils ont été choisis comme arbitres dans les litiges, etc. Mais après les preuves apportées plus haut, on ne peut nier que le pouvoir des Papes sur le temporel des sociétés civiles ne soit de droit divin, et que les Papes ne puissent toujours l'exercer quand ils le jugent à propos.

Le pouvoir civil est tenu de protéger et d'aider l'Église.

57. *Obligation de protéger.* — Les princes séculiers sont tenus de faire respecter extérieurement les droits de l'Église. Cette obligation est fondée : 1° *Sur la tradition*, dont le pape Léon XIII résume les enseignements, lorsqu'il dit que la société civile doit « faire respecter la sainte et inviolable observance de la religion, dont les devoirs unissent l'homme à Dieu[1] ». — 2° *Sur la raison ;* car si la première fonction de l'autorité civile est de garantir tous les droits des citoyens, l'État, en ne protégeant pas la liberté du culte catholique contre les attentats de l'impiété, trahirait son devoir et serait infidèle à sa mission.

58. *Obligation d'aider.* — Les princes séculiers, dans leur administration temporelle, doivent rendre à l'Église tous les services nécessaires qu'elle exige d'eux pour obtenir sa fin spirituelle. — Cette obligation est fondée : 1° *Sur la nécessité du culte*

---

[a] « Le despotisme militaire, ce chancre de notre époque, ne pouvait naître tant que la papauté intervenait comme puissance dominante dans les choses de ce monde ; il gagne chez nous tout le terrain que perdent la religion et l'Église. » (BŒMER.)

[1] Encyclique *Immortale Dei.*

social. Les sociétés politiques, en effet, doivent, comme les individus, professer la religion de Jésus-Christ; par conséquent, les princes, en tant que chefs du corps social, sont tenus de se conduire dans leur administration comme des catholiques fidèles, et de pourvoir, autant qu'ils le peuvent et que le permettent les circonstances, à l'observation du culte social. — 2° *Sur la subordination de la félicité temporelle à la félicité éternelle.* La prospérité sociale, qui est la fin de l'État, n'est après tout, pour les hommes, qu'un moyen d'arriver à la béatitude céleste. Les princes doivent donc gouverner de telle sorte, que les citoyens aient toutes les facilités possibles de remplir les conditions du salut. Mais ils ne peuvent accomplir ce devoir qu'en rendant à l'Église tous les services dont elle a besoin pour subvenir aux nécessités spirituelles des fidèles. — 3° *Sur l'efficacité de la religion pour le bonheur temporel des peuples.* Il n'y a pas de moyen plus nécessaire et plus efficace pour assurer la félicité temporelle des peuples que la pratique fidèle de la religion catholique. Le pouvoir civil ne peut donc négliger ce moyen. Or il le négligerait, s'il ne servait l'Église dans la mesure de sa puissance.

Tel est l'enseignement de toute la tradition, qui se résume dans ces paroles qu'écrivait le pape saint Grégoire au pieux empereur Maurice : « Sachez, ô grand empereur, que la souveraine puissance vous est accordée d'en haut, afin que la vertu soit aidée, que les voies du ciel soient élargies, et que l'empire de la terre serve l'empire du ciel. »

L'État ne doit pas se séparer de l'Église.

59. La séparation de l'Église et de l'État peut être *complète* ou *partielle.* — La séparation est *complète,* ou *absolue,* quand l'État ne tient aucun compte de l'Église; c'est le genre de séparation qu'appellent de leurs vœux les libéraux révolutionnaires, afin de spolier et d'opprimer l'Église. — La séparation est *partielle,* ou *relative*, quand l'État, tout en assurant pleine liberté à l'Église, ne la favorise pas plus que les cultes faux existant dans la nation.

60. La *séparation partielle* est plus ou moins opposée à l'union complète et totale de l'Église et de l'État, qui consiste en ce que l'État reconnaît la religion catholique comme la seule religion de l'État, soit comme culte public, soit comme base et motif de ses lois, en interdisant la manifestation extérieure de toute autre religion. Cette union, bien que très désirable, n'est pas toujours possible; et la séparation plus ou moins partielle peut être tolérée.

61. Quant à la *séparation absolue,* elle doit être condamnée comme contraire à la tradition catholique, à la saine raison et à la pratique universelle.

1° *La séparation absolue de l'Église et de l'État est contraire à la tradition catholique,* qui la condamne comme une pernicieuse erreur[1]; car « il est manifeste que ces deux pouvoirs (l'Église et l'État), quoique différents dans leur mission et leur dignité, doivent néanmoins s'entendre dans la concorde de leur action et l'échange de leurs bons offices[2] ».

2° *Elle est contraire à la saine raison;* car : 1° elle détourne l'État de sa fin dernière, qui est la béatitude éternelle des citoyens; 2° elle prive l'Église et l'État des secours qu'ils doivent se prêter mutuellement pour obtenir chacun la fin qui lui est propre; 3° elle est pernicieuse aux membres de l'Église et de l'État : il arrivera, en effet, que ce que l'État commande soit défendu par l'Église, et que les fidèles soient exposés à désobéir à l'État en obéissant à l'Église, et réciproquement.

3° *Elle est contraire à la pratique universelle.* Dans l'antiquité païenne, les plus grands législateurs, Lycurgue, Solon, Numa, placèrent l'idée religieuse comme le fondement de leur organisation sociale, considérant le mépris de la divinité comme une révolte contre la loi. Chez les Romains, on concevait si peu la séparation du pouvoir civil et du pouvoir religieux, que ces deux pouvoirs étaient concentrés dans les mêmes mains. L'Église fit prévaloir la distinction des deux pouvoirs; et, devenue maîtresse de l'empire, elle vit, par la force des choses, se reconstituer tout naturellement, en faveur de la vraie religion, l'ancienne unité qui faisait de la religion la première et la plus grande institution légale. A partir de cette époque jusqu'à la Révolution française, œuvre de la secte maçonnique, la doctrine de l'État chrétien fut universellement admise et pratiquée pour le plus grand bien spirituel et temporel des individus et de la société elle-même[a].

---

[a] « ... Alors le sacerdoce et l'empire étaient liés entre eux par une heureuse concorde et l'amical échange des bons offices. Organisée de la sorte, la société civile donna des fruits supérieurs à toute attente... Si l'Europe chrétienne a dompté les nations barbares et les a fait passer de la férocité à la mansuétude, de la superstition à la vérité; si elle a repoussé victorieusement les invasions musulmanes; si elle a gardé la suprématie de la civilisation, et si, en tout ce qui fait honneur à l'humanité, elle s'est constamment et partout montrée guide et maîtresse; si elle a gratifié les peuples de la vraie liberté sous ses diverses formes; si elle a très sagement fondé une foule d'œuvres pour le soulagement

[1] Grégoire XVI, Encyclique *Mirari vos;* Pie IX, *Syllabus,* proposition LV. — [2] Léon XIII, Encyclique *Libertas.*

— Bien que la grande unité religieuse ait été brisée au seizième siècle, et bien plus profondément au dix-neuvième, on retrouve encore aujourd'hui, chez plusieurs peuples, des débris de la législation qui faisait du culte chrétien une loi fondamentale des sociétés européennes. C'est ainsi, par exemple, que le repos du dimanche fait encore partie des lois de l'État en Angleterre, en Espagne, aux États-Unis. — En 1793, la Convention elle-même sentit le besoin de faire rentrer l'idée religieuse dans la Constitution, en décrétant, sur la proposition de Robespierre, comme croyance de l'État, l'existence de Dieu et l'immortalité de l'âme, et en organisant la fête de l'Être suprême. — Comme on l'a observé, la franc-maçonnerie ne travaille à séparer l'Église de l'État que pour créer un État antichrétien et faire du culte de Satan le culte officiel. — Il est donc bien établi que la théorie de la séparation de l'Église et de l'État est spéculativement et pratiquement fausse.

Objections.

62. *Première objection.* — La théorie de l'union de l'Église et de l'État, ou de l'État chrétien, est la théorie de l'absolutisme et de la théocratie, que repousse à bon droit la société moderne.

Réponse. — Si par absolutisme on entend un système de gouvernement où le bon plaisir du prince tient lieu de loi, on ne trouve rien de semblable dans l'État chrétien, dont la maxime fondamentale est la soumission à la loi divine révélée, enseignée et interprétée par l'Église. Quant à la théocratie, qui est le gouvernement temporel d'une société humaine par une loi politique divinement révélée et par une autorité politique divinement constituée, elle n'a jamais existé en droit que chez le peuple juif; Jésus-Christ y a mis fin, et on n'en voit pas trace dans la société catholique.

63. *Deuxième objection.* — Le régime de la séparation de l'Église et de l'État est en vigueur et prospère depuis longtemps aux États-Unis d'Amérique; il est donc faux que ce régime soit contraire à la saine raison.

Réponse. — Ce qu'on appelle aux États-Unis la séparation de l'Église et de l'État n'est pas l'athéisme social que rêvent d'établir les sectaires de la franc-maçonnerie et de la libre pensée. En cessant d'être une colonie, dépendante de la métropole, les États-Unis cessèrent de reconnaitre, comme Église dirigeante et suprême, l'Église anglicane avec son pape civil, le souverain temporel de la Grande-Bretagne; ils ne reconnurent, en pré-

des misères : il est hors de doute qu'elle en est grandement redevable à la religion, sous l'inspiration et avec l'aide de laquelle elle a entrepris et accompli de si grandes choses. Tous ces biens dureraient encore, si les avis de l'Église avaient rencontré une docilité plus fidèle et plus constante. » (Léon XIII, Encyclique *Immortale Dei.*)

sence de la multiplicité des sectes, ni religion d'État, ni culte de la majorité, et proclamèrent la liberté pour toutes les consciences chrétiennes. Mais le christianisme, bien qu'il n'ait pas officiellement le titre de religion d'État, fait réellement partie du droit civil et coutumier : le président des États-Unis, au nom de la nation, adresse à Dieu des supplications et des actions de grâces; dans tous les États, la loi civile ordonne l'observation du dimanche, et, dans la plupart, le blasphème du nom de Dieu, de Jésus-Christ ou du Saint-Esprit, est considéré comme un délit civilement punissable; le mariage est valable, dès qu'il a été prononcé par un curé ou par un pasteur d'une communauté chrétienne quelconque; les ministres des cultes sont partout dispensés du service de la milice; la législation favorise la constitution du patrimoine ecclésiastique; les fondations religieuses et charitables sont exemptes de la taxe, etc. L'union entre le culte religieux et l'État existe donc autant que possible aux États-Unis d'Amérique. Mais ce n'est point là la perfection du régime social. L'idéal dans une nation est l'unité de croyance dans la vérité. « L'unité du culte dans un État, dit Montesquieu, est un bienfait immense... Quelle force ne donne-t-elle pas à la nation? Que de causes de dissentiment n'écarte-t-elle pas[1]? »

64. *Troisième objection.* — Dans l'homme vivant en société, on doit distinguer l'homme privé, qui doit régler sa vie selon la loi divine, et l'homme public, le citoyen, qui n'est pas obligé de tenir compte de la religion dans l'accomplissement de ses devoirs et l'exercice de ses droits civiques. Cette distinction fondamentale justifie la séparation de l'Église et de l'État.

Réponse. — L'homme privé et l'homme public sont un seul et même homme que la loi évangélique oblige dans les actes de la vie extérieure, comme dans les actes de la vie intime. Il y a donc obligation pour le citoyen, en tant que tel, d'être chrétien catholique, et par conséquent la distinction alléguée ne justifie pas la séparation de l'Église et de l'État.

Les libertés modernes n'imposent pas à l'État la nécessité de se séparer de l'Église.

65. *Assertions des partisans du libéralisme.* — Pour les libéraux anticatholiques, l'État ne doit pas être chrétien, parce que les libertés modernes, notamment la liberté de conscience et des cultes, sont absolument nécessaires, d'après cet article de la *Déclaration des droits de l'homme* : « Nul ne doit être inquiété pour ses opinions, même religieuses, lorsque leur manifestation ne trouble pas l'ordre public établi par la loi. » — Pour les libéraux modérés, l'État chrétien n'est plus possible, parce que, suivant les uns, ces libertés sont par elles-mêmes quelque chose

[1] *Esprit des lois.*

de bon, comme étant plus propres à procurer le bien de l'Église; ou que, suivant les autres, bien qu'elles ne soient pas bonnes, on doit, vu l'état présent de la société civile, les admettre partout et pleinement, ou du moins à quelque degré les accepter et les garder définitivement.

66. *Réfutation.* — Ces diverses assertions ont été condamnées par Grégoire XVI, dans l'encyclique *Mirari vos;* par Pie IX, dans l'encyclique *Quanta cura,* et dans le *Syllabus;* et par Léon XIII, dans les encycliques *Immortale Dei* et *Libertas.* La raison elle-même, consultée sans parti pris, réprouve des libertés qui donnent le même droit à l'erreur et à la vérité :

1° *Les libertés modernes ne sont pas absolument nécessaires.* Dire que ces libertés sont nécessaires, c'est dire qu'elles sont légitimes, qu'elles sont fondées sur le droit, de telle sorte qu'on a le droit de professer une religion fausse comme on a le droit de professer la vraie religion. Mais le droit à l'erreur est une contradiction dans les termes, car le droit est le pouvoir d'agir conformément à la droite raison.

2° *Les libertés modernes ne sont pas par elles-mêmes quelque chose de bon,* attendu qu'elles sont de nature à produire de mauvais résultats : soit en mettant obstacle à la perfection de la liberté, qui ne mérite ce nom que lorsqu'elle est conforme à la loi du devoir; soit en faisant perdre à la société les avantages inappréciables qui résultent de l'unité de culte; soit en entravant la mission de l'Église, qui est calomniée, vilipendée par une presse impie, attaquée par le pouvoir civil dans ses droits et ses libertés; soit en livrant la masse du peuple à ceux qu'on appelle justement les malfaiteurs intellectuels.

3° *Il est faux que les libertés modernes, en particulier la liberté de conscience et des cultes, doivent, vu l'état présent de la société, être partout et pleinement admises, ou au moins à quelque degré être acceptées et gardées définitivement.* Car c'est supposer sans raison qu'il n'est pas utile que la religion catholique soit tenue chez quelques peuples comme l'unique religion de l'État, vu que l'état présent de la société ne s'améliorera pas, et que l'Église doit abdiquer son droit exclusif à la liberté civile.

67. *Tolérance des libertés modernes.* — Bien que ces libertés soient condamnables, il n'est pas toujours défendu d'y acquiescer. « Si l'Église, dit le Pape Léon XIII, juge que les divers cultes ne peuvent être mis sur un pied d'égalité avec la vraie religion, elle ne condamne pas pour cela les chefs de l'État qui,

en vue, soit de procurer un grand bien, soit d'éviter un mal, tolèrent dans la pratique la coexistence de divers cultes. »

Objections.

68. *Première objection.* — Dans l'ordre civil, la volonté générale de la nation, ou la loi qui en est l'expression, ne peut prohiber que les actes contraires à la vie sociale; tout citoyen est donc libre en matière de religion.

Réponse. — La vraie religion s'impose à la société, à la volonté nationale, comme à l'individu; et par conséquent l'autorité civile a le droit et le devoir, suivant l'opportunité et la demande de l'Église, de réprimer toute violence extérieure contre la religion catholique.

69. *Deuxième objection.* — La raison condamne l'usage de la force, quand il s'agit de choses qui dépendent de la persuasion de l'esprit et de la libre acceptation de la volonté. Or la profession extérieure de la vraie religion rentre dans ce cas. L'intolérance à l'égard de ceux qui ne pratiquent point est donc un abus de pouvoir.

Réponse. — Autre chose est l'usage de la force pour contraindre directement les hommes à croire, autre chose est l'usage de la force pour empêcher ou pour réprimer l'erreur extérieure et publique qui menace la foi des faibles, porte le trouble et le désordre au sein de la société civile et religieuse. L'Église défend d'imposer la foi par violence, mais elle veut avec raison que l'État intervienne, dans la mesure du possible, pour faire respecter la loi divine.

70. *Troisième objection.* — Les prédicateurs de l'erreur ne séduisent que ceux qui veulent être séduits. Or personne n'a le droit de préserver quelqu'un du mal qu'il veut subir.

Réponse. — Avec ce raisonnement, il serait interdit à l'autorité civile de poursuivre ceux qui excitent à la débauche, sous prétexte que beaucoup se prêtent à ces excitations. L'intervention de l'État est d'autant plus salutaire en matière religieuse, que la foule est incapable de se tirer des sophismes captieux dont s'enveloppe l'erreur, lorsqu'elle est déjà portée à se laisser aveugler et entraîner par la passion.

71. *Quatrième objection.* — L'autorité civile est incompétente pour décider si une religion est vraie ou fausse; elle n'a donc pas le droit de proscrire une religion, fût-elle fausse, à moins que cette religion ne trouble la paix publique.

Réponse. — L'autorité civile n'a qu'à s'en remettre sur ce point au jugement infaillible de l'Église.

72. *Cinquième objection.* — Reconnaître à l'autorité civile le droit de légiférer sur les choses religieuses, c'est la confondre avec l'autorité ecclésiastique.

---

[1] Encyclique *Libertas.*

Réponse. — En légiférant sous la direction de l'autorité ecclésiastique, l'autorité civile ne se confond point avec elle.

73. *Sixième objection.* — L'union des deux pouvoirs, quand il a existé, a eu pour résultat d'amener les princes à opprimer l'Église, sous prétexte qu'ils en étaient les protecteurs.

Réponse. — Cet abus, imputable à la malice humaine, et non à la doctrine catholique sur l'union de l'Église et de l'État, n'a été qu'accidentel; et l'union des deux pouvoirs a eu d'ordinaire les plus heureux résultats.

74. *Septième objection.* — On peut et on doit supposer de bonne foi ceux qui adhèrent à une religion fausse ou attaquent la vraie religion; il est donc injuste de sévir contre eux.

Réponse. — L'autorité civile n'a pas à examiner s'ils sont de bonne ou de mauvaise foi, mais si par leurs agissements ils portent atteinte à l'unité religieuse et à la paix publique.

75. *Huitième objection.* — On doit imiter Dieu qui tolère le mal dans le monde, et qui même a ordonné de laisser croître l'ivraie avec le froment jusqu'au jour de la moisson.

Réponse. — Cette tolérance n'empêche pas que Dieu n'ait institué la triple autorité domestique, civile et ecclésiastique, pour maintenir l'ordre par la répression des délits et des crimes. Avec ces arguments, on devrait laisser en paix les voleurs et les assassins.

76. *Neuvième objection.* — La vérité est assez forte pour triompher de l'erreur; on doit les laisser se combattre, afin que la vérité resplendisse d'une lumière plus vive et manifeste avec plus d'éclat sa force divine.

Réponse. — La vérité et l'erreur, en matière de religion, ne combattent pas à armes égales. Considérée en elle-même, la vérité est plus forte que l'erreur; mais l'homme étant ce qu'il est, déchu et corrompu, l'erreur a pour lui un plus grand attrait, elle flatte toutes ses inclinations vicieuses. Il faut donc que la vérité trouve un appui dans la force publique.

77. *Dixième objection.* — Ce n'est pas par la force, mais par des raisons, qu'on réfute l'erreur. Mettre la religion sous le patronage du code pénal, c'est faire injure à Dieu et souiller sa cause, parce qu'on fait voir qu'on a peur de la discussion et qu'on n'a pas une foi bien solide.

Réponse. — Quand l'erreur a pris pied dans un pays, il faut, il est vrai, travailler à la détruire par de bons arguments, et non par la force. Mais là où règne l'unité religieuse, on doit prévenir par la pénalité l'invasion de l'erreur. L'emploi de la force dans ce cas n'est pas une marque de foi peu solide, mais un acte de prudence et de charité, et il n'y a là aucune injure faite à Dieu, puisque Dieu a confié aux hommes la défense de sa cause.

78. *Onzième objection.* — Si, en vue du bien de la paix, un prince catholique a le droit de proscrire les cultes non catholiques, un prince

hétérodoxe a le même droit de proscrire le catholicisme, s'il le considère comme faux.

Réponse. — Seul le catholicisme, parce qu'il est la vérité, a droit à la protection, et la raison de le protéger n'est pas simplement une paix quelconque, mais la paix dans l'unité de la vérité. Un prince hétérodoxe qui proscrit le catholicisme n'est pas dans son droit, et la concorde qu'il obtient en protégeant exclusivement une religion fausse est une concorde dans l'erreur, une concorde par conséquent qui n'est pas un bien.

79. *Douzième objection.* — L'intolérance des cultes a pour résultat de faire des hypocrites, d'irriter les esprits, d'émousser le zèle des propagateurs et des défenseurs de la foi. Elle est donc mauvaise en soi, puisqu'elle produit de si fâcheux effets.

Réponse. — Interdire la profession publique et la propagation de l'erreur, ce n'est pas par là même forcer les gens à remplir les devoirs de catholique. S'il s'en trouve qui n'observent extérieurement la religion que pour faire comme le plus grand nombre, ou se concilier les faveurs du pouvoir, il ne faut l'imputer qu'à la lâcheté de leur caractère. Si d'ailleurs on rencontre ici l'hypocrisie de la vertu, la tolérance des cultes ne donne-t-elle pas lieu à l'hypocrisie du vice? Combien n'en voyons-nous pas dissimuler leurs croyances, affecter même l'impiété pour des raisons analogues? — La crainte d'irriter quelques mauvais esprits n'est pas une raison de renoncer aux avantages inappréciables que produit le régime de la protection. — Sous ce régime, s'il n'y a pas à combattre l'hérésie, il n'en reste pas moins toujours à faire connaître et aimer de plus en plus l'Église, à affermir les justes, à convertir les pécheurs : vaste champ d'exercice au zèle apostolique.

80. *Treizième objection.* — Le système de la liberté des cultes autorise l'Église à s'introduire dans les pays où règne l'erreur, au lieu que le système de la protection fournit dans ces pays des armes contre elle.

Réponse. — Instituée par Dieu, l'Église a droit partout à la liberté. Seule, elle se présente avec des motifs de crédibilité tels, que tout gouvernement peut reconnaître son origine divine. Il n'y a donc contre elle aucun motif légitime de persécution. Lui opposer le système de la protection, c'est abuser, en faveur de l'erreur, d'un principe qui n'est applicable qu'à la vérité.

81. *Quatorzième objection.* — Les libertés modernes sont désormais un fait accompli; elles ont des racines si profondes dans l'opinion et les institutions publiques, qu'on essayerait en vain de les extirper. Au lieu de les condamner et de se faire accuser, en les maudissant, d'être l'ennemie de la liberté, du progrès, de la civilisation, l'Église ferait mieux de se réconcilier avec elles, de les accepter définitivement, et d'en tirer le meilleur parti pour défendre ses droits et étendre ses conquêtes sur les âmes.

Réponse. — L'Église ne peut pactiser avec l'erreur. Les principes du libéralisme, qu'on suppose immortels, sont menacés de disparaître comme tant d'autres erreurs qui semblaient s'être imposées pour toujours à la majorité des esprits. L'Église continuera donc à enseigner sur les devoirs

religieux de l'autorité civile la vraie et saine doctrine, et ne cessera de travailler au rétablissement de la pratique catholique de l'unité de foi, qui, en d'autres temps, a produit de si heureux résultats.

2. Subordination du pouvoir épiscopal au Pontife romain.

82. Cette subordination existe, soit pour les évêques pris individuellement, soit pour le corps épiscopal; et tout pouvoir, dans l'Église, tire son origine du pouvoir du Pontife romain.

83. *Subordination de chaque évêque au Pontife romain.* — D'après la tradition et la pratique suivie depuis les premiers siècles, chaque évêque est soumis au Pape, l'Évêque des évêques. S'il en était autrement, l'unité de l'Église serait détruite. — Il suit de là que le Pape peut juger des jugements des évêques et les annuler, restreindre l'autorité épiscopale, priver un évêque de l'exercice de ses pouvoirs épiscopaux.

84. *Subordination du corps épiscopal au Pontife romain.* — De droit divin, le Pape seul peut convoquer les conciles généraux; car, lui seul, ayant juridiction sur tous les évêques, peut les obliger à se réunir en concile. Il suit de là que les conciles non convoqués par le Pape ne sont pas véritablement œcuméniques, tant que le Pape n'a pas approuvé leurs décisions.

De droit divin, le Pontife romain seul a le droit de présider le concile général, par lui-même ou par ses légats. La présidence d'une assemblée appartient évidemment à celui qui a autorité sur tous les membres de cette assemblée, et s'il ne peut présider par lui-même, il a le droit de se faire remplacer. Ainsi l'a toujours reconnu la tradition. — Contrairement à la doctrine gallicane, condamnée par le concile du Vatican[1], la présidence du concile par le Pape est une véritable présidence de juridiction. Il suit de là que le Pontife romain a le droit de transférer le concile dans un autre lieu, et même de le dissoudre. Un concile dissous devient illégitime.

85. *Tout pouvoir dans l'Église tire son origine du pouvoir du Pontife romain.* — D'après les Évangiles, Jésus-Christ, voulant que son Église jouît de l'unité la plus parfaite, l'a bâtie sur une seule pierre fondamentale. Les Pères enseignent que le Siège apostolique est la *source* de l'épiscopat catholique, et les conciles de Florence et du Vatican, que le Pontife romain a la *plénitude* de la puissance pour gouverner l'Église universelle.

[1] Constitution *Pastor æternus*, ch. III.

Il suit de là : 1° *Qu'il appartient au Pape seul d'instituer les évêques et de les déposer; d'ériger les évêchés, de les distribuer en provinces ecclésiastiques, de les supprimer.* — Le Pape peut exercer son pouvoir d'instituer les évêques de deux manières : ou immédiatement par lui-même, ou *médiatement* par d'autres. Dans l'ancienne discipline, par suite de la difficulté des temps et de la nécessité de propager rapidement l'Église, les évêques étaient le plus souvent institués par les métropolitains, les primats, les patriarches. Cette discipline tirait toute sa force du consentement des souverains Pontifes; ils l'ont supprimée lorsque les circonstances ont été changées. — Il est évident que l'autorité séculière n'a aucun pouvoir relativement à l'*institution* canonique, ni par elle-même, c'est-à-dire sans une concession du Pape, aucun droit relativement à leur *présentation*.

2° *Que le Pontife romain confère immédiatement aux évêques la juridiction épiscopale*, car c'est de lui que le pouvoir des clefs doit dériver sur les autres, afin que soit conservée l'unité de l'Église. Que si on objecte que le caractère épiscopal venant immédiatement de Jésus-Christ, il en est de même du pouvoir de juridiction, on répond que le caractère épiscopal n'exige pas que le pouvoir de juridiction soit conféré immédiatement par Jésus-Christ; ce caractère peut exister sans ce pouvoir, comme on le voit chez les évêques titulaires. Ordinairement, en pratique, l'institution canonique a lieu avant la consécration et donne par elle-même toute la juridiction nécessaire.

3° *Que l'autorité du corps épiscopal ou du concile dérive de l'autorité du Pontife romain, et qu'elle est la même que cette autorité* (p. 466).

4° *Que l'autorité du Pontife romain est simplement monarchique.* Le souverain Pontife, en effet, est vraiment monarque dans l'Église; il en est l'unique chef suprême, et tous, pasteurs et fidèles, dépendent de lui. Son pouvoir s'étend, sans exception, à tous les actes du magistère et de la juridiction spirituelle; il n'a pas besoin, pour l'exercer efficacement, du suffrage et du consentement des évêques. Toutefois, comme les évêques ne sont pas simplement ses vicaires, mais qu'ils gouvernent leurs diocèses en leur propre nom, la monarchie pontificale n'est pas une monarchie *autocratique;* elle est, comme on l'a dit, une monarchie tempérée d'*aristocratie*, et même de *démocratie*, en ce sens que tout chrétien qui remplit les conditions voulues peut être élevé à toutes les dignités ecclésiastiques.

CHAPITRE XI

LES SUJETS DE L'AUTORITÉ ECCLÉSIASTIQUE

SOMMAIRE

1. Les sujets du Pontife romain : ce sont tous les baptisés. L'autorité du Pape est ordinaire et immédiate. — 2. Les sujets des évêques : tous les fidèles de leurs diocèses respectifs.

1. Les sujets du Pontife romain.

1. Le Pontife romain a pour sujets tous les baptisés; et son autorité dans l'Église universelle est ordinaire et immédiate.

2. *Tous ceux qui ont reçu le baptême sont les sujets du Pontife romain,* qu'ils soient membres de l'Église ou qu'ils soient séparés de l'Église par le schisme, l'hérésie, l'apostasie ou l'excommunication.

D'abord les *membres de l'Église.* « Pasteurs et fidèles, chacun et tous, quel que soit leur titre et leur rang, sont soumis au Pontife romain par le devoir de la subordination hiérarchique et d'une vraie obéissance[1]. »

Ensuite tous les *baptisés de l'Église.* Ayant été par le baptême, dont le caractère est ineffaçable, agrégés à la société fondée par Jésus-Christ, ils sont soumis à la juridiction du vicaire de Jésus-Christ, et astreints, par là même, à obéir aux lois de l'Église, bien que l'Église ne soit pas censée les obliger lorsque de graves inconvénients naîtraient de cette obligation.

3. *L'autorité du Pape sur l'Église est ordinaire et immédiate.* — Les fébroniens, et d'autres à leur suite, soutenaient que le Pape n'a, dans les cas ordinaires, qu'une juridiction médiate sur les fidèles, c'est-à-dire qu'il n'a aucune action sur eux sans le consentement des évêques, si ce n'est lorsque les évêques se

[1] Concile du Vatican, Constitution *Pastor æternus*, ch. III.

rendent coupables de négligence ou d'infidélité. Hors ce cas, disaient-ils, le Pape n'a juridiction épiscopale ordinaire et immédiate que dans le diocèse de Rome. Partout ailleurs, il ne jouit que du droit d'inspection et ne peut pas, si les évêques s'y opposent, exercer légitimement les fonctions épiscopales dans leurs diocèses.

Cette doctrine a été frappée d'anathème par le concile du Vatican[1]. Elle est, en effet, contraire : 1° à l'*Écriture sainte :* le Pontife romain, successeur de Pierre, est le pasteur des *agneaux;* il peut donc exercer sur eux une juridiction immédiate ; 2° à la *tradition,* qui appelle le Pontife romain l'*Évêque universel;* 3° à la *pratique de l'Église,* qui nous montre les Papes se réservant fréquemment le jugement des causes les plus graves et exerçant quelquefois, par leurs légats, une juridiction immédiate sur les fidèles, sans le consentement des évêques; 4° à la *raison,* car si le Pontife romain n'avait pas juridiction immédiate sur chacun des fidèles, comme sur les évêques, l'Église ne serait plus un royaume, mais une république fédérative.

2. Les sujets des évêques.

4. L'évêque a pour sujets tous les fidèles de son diocèse. Il a donc le pouvoir d'exercer sur tous et sur chacun d'eux, comme le Pontife romain dans l'Église universelle, tous les droits qui appartiennent à sa charge pastorale. Le Pape, toutefois, peut exempter certaines personnes de la juridiction épiscopale.

[1] Concile du Vatican, Constitution *Pastor æternus*, ch. III.

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN ® DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

CHAPITRE XII

OBJET DE L'AUTORITÉ ECCLÉSIASTIQUE

SOMMAIRE

1. Magistère doctrinal de l'Église. Objet de ce magistère. Objections. Les écoles. Droits de l'Église sur l'enseignement. Objections. — 2. Discipline morale de l'Église. Objet de cette discipline. Principaux droits du Pontife romain en cette matière. — 3. Ministère sacerdotal de l'Église. Les sacrements; le culte. — 4. Organisation sociale de l'Église. Organisation personnelle. Organisation territoriale. — 5. Patrimoine temporel de l'Église. Droits de propriété de l'Église. Ses droits aux subventions des fidèles et de la société civile. Droits du Pape sur les biens temporels de l'Église. Objections.

Division de l'objet de l'autorité ecclésiastique.

1. L'Église a pour fin prochaine, en cette vie, la sanctification des âmes, et pour fin dernière leur bonheur éternel; par conséquent, toute chose qui se rapporte à cette double fin, qu'elle soit spirituelle ou matérielle, est l'objet de l'autorité ecclésiastique. Et, comme l'Église est une société surnaturelle et parfaite par sa nature, il n'appartient qu'à elle de fixer la limite de sa puissance. On n'a jamais à craindre qu'elle sorte de ses attributions, Jésus-Christ lui ayant promis une assistance perpétuelle.

2. L'Église travaille à la sanctification et au salut des hommes : en éclairant leur esprit de la lumière de la vérité, en disciplinant leur volonté par les préceptes de la vertu, en leur procurant la grâce par l'administration des sacrements. En outre, l'Église, étant une société visible, a droit de s'organiser socialement et de posséder pour ses besoins un patrimoine temporel.

3. L'objet de l'autorité ecclésiastique peut ainsi se ramener à cinq chefs principaux : le magistère doctrinal, la discipline morale, le ministère sacerdotal, l'organisation sociale et le patrimoine temporel.

1. Magistère doctrinal de l'Église.

Objet de ce magistère.

4. Le magistère infaillible de l'Église a pour *objet direct* toutes les vérités formellement révélées dans la sainte Écriture et dans la tradition; car il a été institué pour promulguer ces vérités, pour les propager, pour les conserver pures et intactes.

5. Le magistère infaillible de l'Église a pour *objet indirect* toutes les vérités qui, sans être formellement révélées, ont cependant avec les vérités révélées une connexion intime. Si l'Église n'était pas infaillible sur ces vérités, elle ne pourrait point enseigner avec une autorité suffisante la parole divine, ni la mettre à l'abri des erreurs humaines et de la fausse science.

6. On doit donc admettre que le magistère infaillible de l'Église s'exerce : 1° Sur les *conclusions théologiques*, c'est-à-dire sur les vérités qui ne sont contenues dans la révélation qu'implicitement, et qu'on en déduit au moyen d'un raisonnement. Ainsi, de ce que la grâce est nécessaire en général, l'Église a pu déduire la nécessité de la grâce prévenante.

2° Sur les *faits dogmatiques ou moraux*, c'est-à-dire sur les faits qui, bien que non révélés, sont liés de telle sorte avec le dogme ou la morale, que, si on met en doute leur certitude, celle des vérités dogmatiques ou morales est par là même ébranlée. Tel est, par exemple, le fait de l'authenticité des Livres saints, la légitimité de tel ou tel concile, de tel ou tel Pape.

3° Sur les *textes dogmatiques d'origine humaine*, c'est-à-dire sur le sens naturel des mots qui expriment la vérité ou l'erreur. Si l'Église pouvait se tromper, soit en se servant de formules qui ne sont pas aptes à exprimer les vérités révélées, soit en approuvant comme orthodoxes des livres hérétiques, soit en condamnant comme hérétiques des livres exempts d'erreur, elle serait impuissante à exercer son magistère.

4° Sur la *sainteté d'un défunt canonisé*. La possibilité de l'erreur sur ce point aurait pour conséquence d'imposer la croyance d'une chose peut-être fausse et de ruiner le culte des Saints.

5° Sur l'*approbation d'un institut religieux*. L'Église, dans cette approbation, juge : 1° que les constitutions de cet institut ne contiennent rien qui ne soit conforme aux préceptes ou aux conseils de l'Évangile; 2° que l'établissement de cet institut est opportun dans les circonstances présentes, utile à l'Église, et qu'ainsi il doit prendre rang parmi les ordres religieux.

6° Sur les *points de science humaine qui se rattachent au dogme.* L'Église n'est point infaillible dans le domaine des sciences purement naturelles, dans les sciences mathématiques, physiques, etc. Mais du moment où la raison humaine, sous prétexte de science, contredit la foi, l'Église a le droit et le devoir de condamner ces conclusions soi-disant scientifiques qu'on oppose à la révélation.

Objections.

7. *Première objection.* — Si le magistère de l'Église s'étendait aux vérités non formellement révélées, ses définitions ne seraient l'objet, ni d'un acte de foi divine, ni d'un acte de foi humaine. Il n'y a donc pas lieu de croire à ces définitions.

Réponse. — Ces vérités sont l'objet d'un acte de *foi ecclésiastique,* qui a pour *motif médiat* la véracité divine ; car l'autorité infaillible de l'Église étant révélée de Dieu, si l'Église nous trompait, c'est Dieu lui-même qui nous induirait en erreur. On doit donc adhérer par un acte de foi ecclésiastique aux vérités non formellement révélées que définit l'Église, à cause de son magistère divinement infaillible.

8. *Deuxième objection.* — L'Église a condamné, dans la personne de Galilée, le système de Copernic, parce qu'elle le jugeait contraire à la sainte Écriture. L'Église peut donc errer sur le sens de la sainte Ecriture dans les matières scientifiques.

Réponse. — Le décret de la congrégation de l'Index (1616) prohibant les livres qui traitent du système de Copernic, et déclarant ce système faux et contraire à la sainte Écriture, manque des caractères requis par le concile du Vatican pour les définitions auxquelles l'Église attribue le privilège de l'infaillibilité. Il faut, entre autres conditions, que la doctrine que le Pape définit sur la foi ou les mœurs soit imposée à l'Église universelle et que la définition soit irréformable (p. 478). Or le décret de 1616 n'impose l'adhésion à aucune doctrine, mais prohibe simplement les livres qui enseignent le mouvement de la terre et l'immobilité du soleil ; il n'*ordonne* à personne de tenir pour fausse cette dernière opinion, ni l'opinion opposée pour vraie. C'est un décret disciplinaire, et non dogmatique. Le Pape et les théologiens de l'époque ne l'ont jamais considéré comme une définition infaillible. En outre, il a été publié sous une forme qui n'est jamais employée pour les définitions de ce genre. Dans tous les documents infaillibles, le Pape enseigne directement, il parle lui-même, et non par l'intermédiaire des cardinaux. Or, dans ce décret, ce sont les cardinaux qui parlent, et non le Pape. L'infaillibilité de l'Église doit donc être mise hors de cause dans cette affaire.

[a] Le décret de 1616 ne mentionnait aucun écrit de Galilée ; mais l'Inquisition lui avait fait signifier secrètement la défense personnelle de ne plus soutenir le système de Copernic. Galilée souscrivit à cette défense. La cause de sa condamnation, en 1631, fut la publication de ses *Dialogues* sur les deux grands systèmes du monde.

9. A propos de la condamnation de Galilée, on a accusé l'Église : 1° d'être hostile à l'esprit scientifique[a] ; 2° d'avoir violenté la conscience de Galilée en le forçant à abjurer une doctrine qu'il tenait pour vraie ; 3° de lui avoir fait subir de mauvais traitements.

1° Le fait de la condamnation de Galilée ne suffit pas, à lui seul, pour faire de l'Église l'adversaire de l'esprit scientifique. Pour que l'accusation fût méritée, il faudrait pouvoir citer un certain nombre de faits analogues, desquels on pût induire que l'Église se défie des savants et qu'elle met obstacle au progrès des sciences. Mais il faut certes que les faits manquent absolument[b], pour que la libre pensée revienne perpétuellement sur la question de Galilée.

Si l'illustre savant fût resté sur le terrain de la science pure, il n'eût pas été plus inquiété que le cardinal Nicolas de Cusa et le chanoine Copernic, dont le système avait été agréé par Eugène IV et Paul III. Mais, pour mieux combattre les partisans de la philosophie naturelle d'Aristote, qui se retranchaient derrière les textes de l'Écriture sainte, dont le sens littéral paraissait conforme à leurs idées, Galilée voulut dogmatiser à son tour, et soutint que, prises dans leur sens naturel et propre, les affirmations de la sainte Écriture pouvaient être et étaient réellement fausses. C'était l'époque où le libre examen protestant transformait à son gré le sens littéral de la Bible en sens figuré, pour mutiler la doctrine chrétienne. On conçoit donc que le Saint-Office, à qui Galilée était dénoncé de toutes parts, ait condamné un système qu'on regardait alors comme une nouveauté téméraire, puisque, selon le témoignage de Lalande, il ne fut suffisamment démontré que plus tard. Les cardinaux du Saint-Office se proposaient, par cette condamnation, de maintenir le *statu quo* de la science et de sauvegarder, en face du protestantisme, l'interprétation traditionnelle du texte biblique. Ils se trompèrent, en déclarant fausse une doctrine acceptée aujourd'hui comme vraie, et contraire à l'Écriture une doctrine qui n'y est pas opposée. Mais ils se trompèrent avec l'unanimité des savants ; ils eurent pour promoteurs ou pour complices les Universités et les Académies, qui accueillirent leur décret avec enthousiasme. Ce ne fut donc pas par esprit d'hostilité contre la science, mais au nom de la science et pour sa défense, que la Congrégation du Saint-Office proscrivit une théorie nouvelle estimée antiscientifique.

[a] Proposition condamnée par le *Syllabus :* XII. Les décrets du siège apostolique et des congrégations romaines empêchent le libre progrès de la science.

[b] L'histoire ne démentira point cette affirmation du pape Léon XIII : « Toutes les branches de la science, aussi-bien que les lettres et les arts, ont eu, dans les pontifes de Rome, ou d'insignes représentants, ou des Mécènes généreux, ou des gardiens vigilants ; et cela même à des époques où les études étaient généralement négligées, les bonnes doctrines ensevelies dans l'oubli, et où l'ignorance et la barbarie détruisaient jusqu'aux derniers restes des trésors de la sagesse antique. Les asiles eux-mêmes les plus vastes du savoir humain, les universités, ont été ou fondés par les pontifes romains ou largement favorisés par eux... » (Discours au Sacré Collège, 3 mars 1886.)

2° Il n'est pas vrai que Galilée ait été violenté dans sa conscience, pour abjurer une doctrine qu'il tenait pour vraie. Lorsque l'Inquisition le menaça de la torture pour lui faire avouer qu'il admettait ou qu'il avait admis, depuis le décret de 1616, la vérité de l'opinion copernicienne, il refusa de faire cet aveu et déclara que, depuis le décret de l'Index, il n'admettait plus la théorie de Copernic sur le mouvement de la terre. Il n'avait donc pas la certitude de la vérité de ce système, pour la bonne raison que les preuves n'en avaient pas encore été données. Le mot fameux qu'il aurait prononcé en frappant du pied la terre, après son abjuration : « *E pur si muove*, et pourtant elle tourne, » lui a été prêté, malgré son invraisemblance, par une légende fabriquée plus d'un siècle après l'événement.

3° Tout ce qu'on a raconté au sujet des mauvais traitements qu'aurait subis Galilée est une pure fable. Il ressort clairement de ses lettres et de celles de l'ambassadeur de Toscane, Niccolini, son ami dévoué, aussi bien que des actes du procès, qu'il ne fut point mis en prison ni soumis à la torture, et qu'on eut pour lui les plus grands égards. Avant comme après sa condamnation, il rencontra toujours une vive sympathie parmi les hommes d'église ; il y compta plus d'adeptes enthousiastes, plus d'ardents défenseurs et moins d'ennemis acharnés, que dans le monde laïque. Urbain VIII, qui l'avait comblé d'honneurs et de présents, écrivait à son sujet au grand-duc de Toscane : « J'ai une affection personnelle pour cet homme illustre, dont la renommée resplendit aux cieux et se répand par toute la terre, car à son mérite littéraire et scientifique il joint une ardente piété. »

Droits de l'Église sur l'enseignement des écoles.

10. C'est à l'Église seule qu'appartient, de droit divin, l'éducation religieuse de la jeunesse. Elle seule, en effet, a été instituée par Dieu, mère et maîtresse de tous les chrétiens. Personne, par conséquent, ne peut exercer les fonctions de catéchiste que sous les auspices du pouvoir ecclésiastique.

11. L'autorité ecclésiastique a le droit, pour la formation du clergé, d'ériger des séminaires, de les administrer et de les diriger d'une manière absolument indépendante. — C'est, en effet, pour l'Église un droit et un devoir de se procurer des ministres aptes et dignes pour remplir les fonctions sacrées. Or elle ne peut atteindre ce but qu'en consacrant des soins particuliers, dans des instituts spéciaux gouvernés exclusivement par elle, aux jeunes gens que Dieu appelle à son service. C'est donc par un abus odieux de pouvoir que certains gouvernements modernes se sont ingérés dans l'administration des séminaires, en fixant le nombre, l'âge, les qualités, etc., des séminaristes.

12. L'autorité ecclésiastique a le droit d'établir et de diriger

à son gré des établissements d'instruction, écoles primaires, écoles normales, collèges, universités; et par conséquent de choisir les maîtres, de prescrire des programmes et des méthodes, de conférer des grades. — De droit naturel, tout homme a la liberté d'enseigner les sciences et les arts, sous la condition de demeurer dans les limites de la vérité et de l'honnêteté. De là, la faculté, pour tout citoyen ou pour tout groupe de citoyens, de fonder des institutions où l'enseignement se donne à tous les degrés. — L'État, il est vrai, a le droit et le devoir de favoriser l'éducation intellectuelle et morale, en procurant aux pères de famille les moyens les plus efficaces de bien élever leurs enfants ; il a le droit d'ériger des écoles supérieures et des universités aux frais du trésor public, si les particuliers négligent de le faire ou n'ont pas des ressources suffisantes ; il a le droit et le devoir de veiller sur l'enseignement, pour en écarter tout ce qui blesserait l'honnêteté et la religion. Mais, si l'on excepte les écoles spéciales, comme les écoles militaires, forestières, etc., l'État ne saurait, sans violer le droit naturel, imposer aux pères de famille ses écoles et ses maîtres, ses programmes et ses méthodes. — Ceci posé, on ne peut refuser à l'Église, société parfaite, société supérieure à la société civile, le droit naturel que possèdent les citoyens et l'État d'ouvrir des écoles. Bien plus, comme l'Église est une société essentiellement spirituelle, on doit, en matière d'enseignement, lui reconnaître un droit qui n'appartient point à l'État, celui, relativement à ses sujets, de choisir les maîtres, de désigner les écoles, de prescrire les méthodes et les programmes. Et qu'on ne dise point que ce droit n'est applicable qu'à la théologie : les vérités sont connexes, et il n'y a pas de science qui n'ait des rapports avec la théologie, la reine de toutes les sciences.

13. L'autorité ecclésiastique s'étend plus loin : elle a un droit de direction sur toutes les écoles, même non érigées par elle, où s'élèvent des enfants catholiques. — L'Église a, en effet, le droit et le devoir de veiller à ce que l'enseignement donné à l'école ne soit pas nuisible à la foi et aux bonnes mœurs. Si donc les enfants n'entendent jamais parler à l'école des vérités religieuses, ou que leur vertu se trouve en danger, ou que des maîtres impies et pervers leur inculquent de fausses doctrines, l'autorité ecclésiastique peut intervenir, soit en réprouvant les écoles dites *neutres*, soit en interdisant aux parents de confier leurs enfants à des maîtres suspects et dangereux [a].

---

[a] Cf. les propositions XLV, XLVII, XLVIII, condamnées dans le *Syllabus*.

Objections.

14. *Première objection.* — Les enfants appartiennent à l'État avant d'appartenir aux parents. C'est donc à l'État qu'incombe la charge d'élever la jeunesse.

Réponse. — La génération constitue les parents maîtres de leurs enfants, jusqu'à ce que ceux-ci soient en état de se gouverner eux-mêmes. A ceux par conséquent qui ont donné la vie, incombe le devoir de la conserver et de la développer par l'éducation. La charge de les élever n'entre nullement dans les attributions de l'État; son ingérence ici est une usurpation de l'autorité paternelle. Les parents seuls peuvent donc donner eux-mêmes l'éducation à leurs enfants, ou les confier à des maîtres de leur choix. Seulement, comme les parents chrétiens sont obligés d'élever chrétiennement leurs enfants, c'est à l'Église qu'il appartient de veiller à l'accomplissement de ce devoir.

15. *Deuxième objection.* — L'instruction des enfants est de la plus grande importance pour la prospérité de la société civile. Il appartient donc à l'État, et non point aux parents ni à l'Église, de déterminer les conditions d'une bonne éducation.

Réponse. — De ce principe que la prospérité de la société civile dépend de la bonne éducation des enfants, on peut tirer cette conclusion que l'État a le droit d'aider les familles et l'Église dans l'accomplissement de cette œuvre si importante, mais non point qu'il a le droit de se substituer aux familles et à l'Église. Si, sous prétexte du bien public, on accordait à l'État cette faculté, il pourrait se mêler de tous les détails de la vie domestique, de l'habitation, de la nourriture, des vêtements, de l'administration des biens, etc., choses qui intéressent la prospérité sociale; il n'est pas un acte de la vie civile qui ne tombât sous son autorité, et les citoyens ne seraient plus qu'une troupe d'esclaves entre les mains des fonctionnaires.

16. *Troisième objection.* — L'État a le droit de conférer les grades académiques. Or à ce droit est annexé celui de déterminer les conditions des études, et, parmi ces conditions, celle de fréquenter les écoles officielles. Sous ce rapport donc, l'État a des droits sur l'éducation de la jeunesse.

Réponse. — Le grade, étant une récompense de la capacité scientifique, peut être conféré par des maîtres savants et probes appartenant à une école, à une université indépendante de l'État. On ne voit pas pourquoi l'État aurait le droit exclusif de conférer les grades. Il n'a d'autre droit que celui de les reconnaître *juridiquement*, pour que les titulaires puissent remplir légalement telle ou telle fonction sociale; mais il serait ridicule qu'il s'attribuât la compétence exclusive dans le jugement à prononcer sur la valeur intellectuelle des étudiants. — A supposer même que l'État eût le droit exclusif de conférer les grades académiques, il ne s'ensuit pas qu'il ait celui d'élever la jeunesse, attendu que personne n'est obligé de se munir d'un diplôme; ni celui d'imposer ses méthodes, ses maîtres officiels, attendu que tout ce qu'il peut exiger du candidat, c'est que celui-ci

possède la science requise pour obtenir le grade que requiert la loi pour remplir une fonction sociale, quelle que soit d'ailleurs la méthode qu'il a suivie, les maîtres qu'il a fréquentés.

2. Discipline morale de l'Église.

17. *Objet de la discipline morale de l'Église.* — Cette discipline a pour objet tout ce qui est de nature à faire pratiquer la vertu et à acquérir la sainteté. Dans ce but, l'Église non seulement conserve dans leur intégrité les préceptes de la loi naturelle et les préceptes de la loi divine positive, mais elle établit les préceptes appelés ecclésiastiques, recommande la pratique des conseils évangéliques, reconnaît publiquement les vœux émis à ce sujet dans les instituts religieux, et prend sous son patronage toutes les bonnes œuvres.

18. *Principaux droits du Pontife romain en cette matière.* — Le Pape peut quelquefois, pour une juste cause, affranchir les chrétiens du lien que leur impose la loi divine : par exemple, dispenser des vœux, des serments; rompre, dans certaines circonstances, le lien conjugal. Il a le droit d'interdire la lecture des mauvais livres, de supprimer les coutumes contraires aux lois de l'Église, d'abroger telle ou telle loi ecclésiastique, d'en accorder la dispense, etc.

3. Ministère sacerdotal de l'Église.

19. Le ministère sacerdotal de l'Église a pour objet tout ce qui concerne la sanctification des âmes, par la grâce attachée aux sacrements et aux autres pratiques du culte divin[1].

20. *Les sacrements.* — A part ce qui concerne la substance des sacrements, c'est-à-dire la matière et la forme, que Jésus-Christ a déterminées, le Pape peut régler tout ce qu'il juge à propos, soit pour l'utilité de ceux qui les reçoivent, soit pour le respect dû aux sacrements eux-mêmes. Ainsi il a le droit d'établir des irrégularités qui empêchent la réception des saints ordres ou l'exercice des ordres reçus, les empêchements prohibants ou dirimants du mariage[a]. A lui appartient aussi la dispensation suprême du trésor spirituel de l'Église, le pouvoir d'accorder des indulgences plénières ou partielles.

---

[a] Sur le mariage, propositions LXV à LXXIV, condamnées par le *Syllabus*.

[1] Voir le *Cours moyen*, t. III.

21. *Le culte divin.* — Au culte divin se rapportent : l'érection des temples, leur restauration, leur bénédiction et leur usage, les vases et les ornements sacrés, les livres liturgiques, les cérémonies, les fêtes, les prières publiques, les processions, les funérailles et les cimetières, la reconnaissance des reliques, l'approbation des saintes images, la vérification des miracles, etc. Tout cela est du ressort exclusif de l'Église. Au Pontife romain appartient le pouvoir suprême en matière de culte : le droit de béatifier et de canoniser les serviteurs de Dieu, d'établir de nouvelles fêtes de précepte, de nouveaux offices, etc.

4. Organisation sociale de l'Église.

22. L'Église étant une société composée de personnes vivant sur la terre, son organisation est à la fois personnelle et territoriale.

23. *Organisation personnelle.* — Outre la hiérarchie d'ordre et de juridiction établie par Jésus-Christ, l'Église peut instituer une hiérarchie ecclésiastique, soit d'ordre, comme le sous-diaconat et les ordres mineurs, soit de juridiction, comprenant : 1° les coopérateurs du Pontife romain (cardinaux, légats, vicaires apostoliques) et ceux des évêques (vicaires généraux, curés, délégués, etc.) ; 2° des collèges de clercs qui participent de l'autorité papale ou épiscopale, soit d'une manière transitoire (conciles, synodes, etc.), soit d'une manière permanente (congrégations romaines, tribunaux ecclésiastiques, chapitres) ; 3° des dignités, comme celles de patriarches, de primats, d'archevêques, de chorévêques, de vicaires forains, d'abbés, de prélats réguliers ou séculiers, etc. — A l'organisation personnelle de l'Église se rapportent aussi les *ordres religieux* (congrégations, instituts, etc.), et toutes les *associations pieuses* qui, sans embrasser l'état religieux, s'unissent dans le but de servir avec plus de zèle Dieu et le prochain. Quand l'État les supprime, les empêche de naître ou de se développer, il commet un acte d'injustice et de tyrannie[a] et se cause à lui-même un grand dommage. — Enfin l'Église a le droit de réclamer la libre communication des évêques et des fidèles avec le Pontife romain[b], l'exécution des lois spirituelles, la libre prédication de l'Évangile, la censure des erreurs et la convocation des conciles et autres assemblées.

[a] « Des hommes se réunissent et habitent en commun, en vertu de quel droit? En vertu du droit d'association... Il n'y a peut-être pas d'œuvre plus sublime que celle que font ces âmes. Il n'y a peut-être pas de travail plus utile. » (Victor Hugo.) — Propositions LII et LIII, condamnées par le *Syllabus*.

[b] Proposition XLIX, condamnée par le *Syllabus*.

24. *Organisation territoriale.* — L'Église ayant le droit de se propager par toute la terre pour la prédication de la foi, selon l'ordre qu'elle en a reçu de Jésus-Christ, a par là même le droit d'établir, partout où il y a des fidèles, la hiérarchie nécessaire à leur direction. A elle seule il appartient de déterminer les limites des provinces ecclésiastiques, des diocèses, des paroisses, etc.

5. Patrimoine temporel de l'Église.

25. *Droit de propriété de l'Église.* — L'Église a le droit de posséder librement, c'est-à-dire sans dépendre du pouvoir civil, des biens meubles et immeubles, et par conséquent d'en acquérir et de les administrer. Ce droit, contesté à l'Église par plusieurs hérétiques et par les révolutionnaires modernes, s'appuie : 1° *sur la nature même de l'Église*, qui, étant une société parfaite, indépendante de l'État, peut, au même titre que l'État, posséder tout ce qui lui est nécessaire pour subvenir à ses besoins ; 2° *sur la tradition*, qui, par la voix des Pères et des conciles, a condamné les hérétiques qui refusaient à l'Église le droit de propriété ; 3° *sur la pratique constante de l'Église*, qui, depuis les Apôtres, a toujours possédé des biens meubles et immeubles. — Le droit de posséder appartient, dans l'Église, non seulement au Saint-Siège, aux évêchés, aux paroisses, mais aussi à toutes les associations inférieures constituées par droit ecclésiastique. L'État doit reconnaître à toutes, sans exception, la personnalité civile, et il ne peut, sans un grave abus de pouvoir, les déposséder ou s'ingérer, sous n'importe quel prétexte, dans l'administration de leurs biens.

26. *Droits de l'Église aux subventions des fidèles et de la société civile.* — L'Église, ayant besoin de ressources temporelles, a droit d'exiger ce qui est nécessaire pour son entretien. « L'ouvrier mérite son salaire. » Ainsi se justifient : les *annates*, droit qu'avaient jadis les souverains Pontifes de percevoir une partie des fruits de la première année des bénéfices conférés ; l'institution du *denier de saint Pierre ;* les *dîmes* et les *prémices* autrefois, et aujourd'hui les diverses *oblations* reçues à l'occasion de certaines fonctions sacerdotales. — Dans les pays où l'Église a été dépouillée de ses biens par le pouvoir civil, il est de toute justice qu'elle soit indemnisée et que le traitement du clergé, inscrit au budget des cultes suivant les concordats, soit fidèlement payé ; autrement l'État spoliateur se rendrait coupable d'un

nouveau vol. — Mais, abstraction faite de ce cas, l'Église, dans une nation en majorité catholique, a le droit de compter, pour sa subsistance, sur le concours du pouvoir civil, car la religion est le premier besoin d'une société [a].

27. *Droits du Pontife romain sur les biens temporels de l'Église.* — C'est au Pontife romain qu'appartient, à cause de sa primauté de juridiction, l'administration suprême des biens ecclésiastiques. Ainsi il a le droit : 1° de veiller à ce que ces biens soient intégralement conservés, et qu'ils soient employés fidèlement selon les intentions des donateurs; 2° de porter des lois qui déterminent leur mode d'administration et de prescrire les conditions à observer dans les divers contrats, même sous peine de nullité; 3° de disposer de ces biens, suivant que l'exige la nécessité, en les aliénant, en les transférant, en en faisant abandon, même à des laïques, comme l'a fait Pie VII, à la suite de la Révolution.

Objections.

28. *Première objection.* — Jésus-Christ a interdit à son Église la possession des biens temporels : « Ne possédez ni or ni argent [1]. »

Réponse. — Ces paroles n'ont pas le sens que leur donnent les hérétiques. Elles s'adressaient aux disciples que Jésus-Christ envoyait à travers la Judée, avant l'institution de l'Église, en un moment où il n'y avait pas à pourvoir aux nécessités du culte.

29. *Deuxième objection.* — Les aumônes quotidiennes des fidèles suffisent aux besoins de l'Église. Il n'y a pas de raison pour qu'elle possède des biens permanents.

Réponse. — Outre que ce mode d'entretien est le plus souvent impraticable, et que de fait il n'a jamais été mis en pratique en aucune religion, il est de nature à nuire à la dignité et à l'indépendance du clergé.

30. *Troisième objection.* — Le droit de propriété a pour origine la loi civile. Ce n'est donc pas en vertu de son droit propre, mais d'une concession de l'État, que l'Église peut être propriétaire.

Réponse. — Le droit de propriété est un droit naturel que l'État doit reconnaître et garantir, mais qui ne tire pas de lui son origine.

31. *Quatrième objection.* — Les États modernes qui ont confisqué les biens de l'Église avaient le droit de le faire, car le véritable propriétaire de ces biens était la nation. Les donateurs de ces biens, rois ou particuliers, avaient en vue, en constituant la propriété ecclésiastique, le bien public, le bien de la nation. L'Église n'était que la distributrice de leurs largesses. La nation a donc pu, lorsque son intérêt l'a exigé, retirer à l'Église le soin qui lui avait été confié de gérer la partie de la fortune publique déposée entre ses mains, d'autant plus que dans cette fortune entraient pour une grande part des biens illégitimement acquis, par captation et détournements d'héritage. A l'époque où les États modernes ont usé de leur droit, ils n'avaient d'autres ressources, pour sortir de leurs embarras financiers, que les biens ecclésiastiques. L'Église en faisait un déplorable abus; il était dans l'intérêt de l'agriculture, du commerce, du bien-être des masses, de diviser cette propriété qui se trouvait accumulée et immobilisée en quelques mains. Une foule de raisons nécessitaient ainsi la reprise par la nation des biens qui lui appartenaient.

Réponse. — Il est faux que l'Église ne fût pas véritablement propriétaire des biens qu'elle possédait. C'était à elle seule, pour fournir aux dépenses du culte et des ministres sacrés, pour les pauvres, pour les écoles ou d'autres œuvres de piété et de charité, et non à l'État, que ces donations avaient été faites. Les donateurs étaient pour la plupart des membres du clergé qui, comme du reste les autres donateurs, n'avaient nullement l'intention de constituer la nation propriétaire de leurs aumônes, ainsi que le démontrent de nombreux actes de donations. — L'accusation faite à l'Église d'avoir acquis illégitimement ses biens est une odieuse calomnie. — Les autres raisons qu'on allègue pour justifier le vol sacrilège dont l'Église a été victime n'ont pas plus de valeur. On ne peut admettre qu'un État, dont le trésor est obéré, ait le droit de confisquer les biens d'une classe de propriétaires; il a d'autres moyens de sortir de l'embarras [a]. — Nul propriétaire n'a moins abusé que l'Église de ses richesses; nul ne les a fait servir davantage au bien public; l'histoire en rend un éclatant témoignage. — A supposer, ce qui n'est pas démontré, que l'intérêt de l'agriculture et du commerce, le bien-être des masses, demandent la division de la propriété, il n'est pas permis à l'État de prendre aux uns pour donner aux autres : ce serait le communisme.

32. *Cinquième objection.* — Les biens de l'Église sont destinés à l'utilité publique, il appartient à l'État de porter sur ces biens les lois que réclame cette utilité.

Réponse. — Les biens de l'Église sont destinés à l'utilité publique, mais dans l'ordre spirituel qui est au-dessus de l'ordre temporel dans lequel est constituée la société civile. Il n'appartient donc qu'à l'Église de porter sur ses biens les lois qui lui paraissent nécessaires au bien spirituel des chrétiens.

---

[a] « Il est naturel, dit Proudhon lui-même, que les ministres du culte soient entretenus par la société, comme les soldats le sont... Tant que la religion aura vie dans le peuple, je veux qu'elle soit respectée extérieurement et publiquement. Je voterai donc toujours contre l'abolition du budget des cultes. » (Discours à l'Assemblée constituante de 1848.)

[1] S. Matth. x, 9.

[a] De fait, l'Église de France, en 1789, offrit son concours à l'État en mettant ses biens à sa disposition comme hypothèque de l'emprunt national (8 et 9 août), en cédant les dîmes deux jours plus tard (11 août), et un mois après l'argenterie des églises, dont la valeur montait à plus de cent millions. La secte maçonnique refusa ces offres; elle ne visait qu'à asservir l'Église, qu'à s'enrichir de ses dépouilles, sans aucun souci de l'intérêt de la nation.

CHAPITRE XIII

MODE D'EXERCICE DE L'AUTORITÉ ECCLÉSIASTIQUE

SOMMAIRE

1. Mode d'exercice du pouvoir de juridiction. Pouvoirs par lesquels l'Église exerce sa juridiction. Légitimité de ces pouvoirs. Objections. — 2. Mode d'exercice du magistère doctrinal : mode ordinaire ; mode extraordinaire. Comment l'Église procède dans ses définitions.

1. Mode d'exercice du pouvoir de juridiction.

1. *Pouvoirs par lesquels l'Église exerce sa juridiction.* — L'Église exerce sa juridiction par le triple pouvoir *législatif, judiciaire* et *coercitif*. — Par le premier, elle établit des lois, c'est-à-dire propose aux fidèles, avec obligation de les employer, les moyens propres à atteindre la fin de la société religieuse. — Par le second, elle pourvoit à ce que ces moyens soient convenablement appliqués, soit en déterminant le vrai sens de la loi, soit, lorsqu'il y a une peine à infliger, en prononçant sur le fait de la culpabilité. — Par le troisième, elle impose au coupable l'obligation de subir la peine méritée et la lui inflige, qu'il le veuille ou non.

2. *Légitimité de ces pouvoirs.* — Parmi les ennemis de l'Église, les uns lui refusent tout pouvoir législatif; les autres ont nié ou restreint son pouvoir coercitif.

A ces erreurs nous opposons la proposition suivante. De droit divin, l'Église, avec une autorité suprême et indépendante, peut exercer le triple pouvoir législatif, judiciaire et coercitif, et infliger aux violateurs de ses lois même des peines temporelles graves.

3. Cette proposition se prouve : 1° *Par l'Écriture sainte.* Le pouvoir de *lier* et de *délier* que Jésus-Christ a donné à son Église implique ce triple pouvoir, qui a été exercé du reste par les Apôtres, comme nous en voyons des exemples dans le Nouveau

Testament[1]. — 2° *Par la tradition et la pratique constante de l'Église.* Depuis les Apôtres jusqu'à nos jours, l'Église a toujours revendiqué le triple pouvoir législatif, judiciaire et coercitif, et condamné les doctrines qui lui déniaient ce droit[2]. « Jésus-Christ, dit le pape Léon XIII, a donné à l'Église, dans la sphère des choses sacrées, le plein pouvoir de faire des lois, de prononcer des jugements et de porter des peines; en un mot, d'administrer en pleine liberté et sous sa responsabilité propre tous les intérêts de la société chrétienne[3]. » L'histoire de l'Église abonde en faits qui démontrent qu'à toutes les époques elle a usé du triple pouvoir de juridiction, en vertu de son droit divin[a]. — 3° *Par la raison.* L'Église, étant une société parfaite, a droit aux moyens nécessaires pour atteindre sa fin. Ces moyens sont les lois ecclésiastiques. Elle jouit donc du pouvoir législatif; mais ce pouvoir serait tout à fait illusoire, s'il n'était accompagné du pouvoir judiciaire et du pouvoir coercitif.

Objections.

4. *Première objection.* — Saint Paul déclare expressément que Jésus-Christ a mis ses disciples en possession de la liberté[4]. Or la loi est une entrave à la liberté.

Réponse. — La liberté chrétienne dont parle saint Paul consiste, comme le contexte le prouve évidemment, soit dans l'affranchissement des observances mosaïques, soit dans celui du péché, soit dans celui de la crainte servile. Autrement, il faudrait dire que saint Paul s'est contredit lui-même, puisqu'il a exercé la triple juridiction.

5. *Deuxième objection.* — Jésus-Christ, reprenant les disciples Jacques et Jean qui lui demandaient le pouvoir de faire descendre la foudre du ciel sur une ville de Samarie, montre qu'il n'a pas donné le pouvoir coercitif à son Église.

Réponse. — L'Église ne revendique le droit de punir que ses sujets qui troublent la société spirituelle; or il s'agit ici d'étrangers qui ne voulaient pas accueillir Jésus-Christ.

6. *Troisième objection.* — La fin de l'Église est spirituelle; c'est donc par des actes libres, et non par la coercition, que les fidèles peuvent atteindre cette fin.

---

[a] Si l'Église n'inflige point aujourd'hui des peines temporelles, on ne peut en conclure qu'elle n'en a point le droit et que ce qu'elle a fait dans le passé est condamnable. Ce droit subsiste, éternel comme la justice. Mais l'Église sait accommoder sa discipline aux temps, aux lieux, aux sociétés, et laisser dans le fourreau le glaive matériel quand les circonstances le réclament.

[1] Actes, xv, 29; I Cor., v, 3; I Tim., v, 19; I Cor., iv, 21; II Cor., x, 6. — [2] Proposition XXIV, condamnée par le *Syllabus*. — [3] Encyclique *Immortale Dei*. — [4] Rom., vi, 14; II Cor., iii, 17; Gal., iv, 31.

Réponse. — Les membres de l'Église sont des êtres sensibles qui doivent être conduits à leur fin par des moyens tout à la fois spirituels et sensibles. Or, parmi ces moyens se trouvent les peines temporelles et corporelles qui ont souvent pour effet de corriger les pécheurs, et en tout cas de les empêcher de nuire aux autres et d'imprimer une crainte salutaire.

7. *Quatrième objection.* — Il ne convient pas à une société qui est toute de mansuétude d'infliger des peines corporelles qui ont pour effet ordinaire de rendre les délinquants plus impies ou plus vicieux.

Réponse. — La mansuétude a pour principe la vraie charité, qui exige, quand il le faut, une juste sévérité. Si les délinquants ne se corrigent pas, c'est leur faute, non celle de l'Église.

2. Mode d'exercice du magistère doctrinal.

8. L'Église, dans l'exposition de la doctrine révélée, emploie un double mode d'enseignement : l'un *ordinaire*, quotidien, consistant dans la prédication unanime et constante des pasteurs de l'Église, comme aussi dans la prescription des pratiques du culte, qui impliquent la croyance aux dogmes[a]; l'autre *extraordinaire*, consistant dans les définitions des Papes et des conciles.

9. L'Église juge nécessaire ou utile de *définir solennellement* certaines vérités révélées : 1° lorsqu'elles sont obscurcies et même niées[b]; 2° lorsqu'elles donnent lieu à de fâcheuses controverses[c]; 3° lorsque, pour des raisons diverses, elles ont besoin de recevoir un plus grand éclat[d].

10. Dans ses définitions, l'Église procède tantôt directement, en affirmant la vérité qu'il faut croire; tantôt indirectement, en réprouvant l'erreur opposée.

11. Quand une doctrine est déclarée *catholique*, on ne peut la rejeter sans cesser d'appartenir à l'Église; de même, si une proposition est dite *hérétique*, on ne peut la soutenir sans encourir l'anathème.

12. Quand l'Église qualifie une doctrine de notes inférieures, en définissant qu'une proposition *appartient à la foi*, qu'elle est *certaine*, *pieuse*, etc.; ou bien qu'elle est *contraire à la foi*,

[a] Ainsi l'adoration de la sainte Eucharistie suppose le dogme de la présence réelle.

[b] Par exemple, la consubstantialité du Verbe contre les ariens, l'existence de Dieu et la spiritualité de l'âme contre les athées et les matérialistes.

[c] Par exemple, l'infaillibilité et la pleine puissance du Pape.

[d] Par exemple, l'immaculée conception de Marie.

erronée, voisine de l'hérésie, téméraire, scandaleuse; ou quand elle censure d'une manière générale, *in globo*, en déclarant que plusieurs propositions sont *respectivement*[a] *hérétiques, erronées, fausses, téméraires,* sans appliquer à chacune d'elles la qualification qui lui est propre : l'Église, dans ce cas, n'en est pas moins infaillible; et c'est un devoir pour tous les fidèles d'obéir avec la plus entière soumission.

13. Quelquefois aussi, l'Église condamne les livres ou les propositions sans les qualifier d'aucune note, comme nous le voyons dans le *Syllabus*. La foi est ainsi suffisamment protégée. Bien que les fidèles ne sachent point comment tel livre ou telle proposition pèche contre la vérité, ils savent cependant qu'ils doivent rejeter la doctrine condamnée.

[a] Ce mot *respectivement* signifie : 1° qu'il n'est aucune des notes qui ne convienne à l'une au moins des propositions énoncées; 2° qu'il n'est aucune de ces propositions qui ne mérite l'une au moins des notes infligées. « Les condamnations générales sont utilement pratiquées dans l'Église, dit Bossuet, pour donner comme un premier coup aux erreurs naissantes, et souvent même le dernier, selon l'exigence des cas et le degré d'obstination qu'on trouve dans les esprits. »

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN
DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

CHAPITRE XIV

RAPPORTS DE L'AUTORITÉ ECCLÉSIASTIQUE ET DE L'AUTORITÉ CIVILE

SOMMAIRE

1. Union de l'Église et de l'État. Union normale. Union concordataire. — 2. État d'hostilité contre l'Église.

1. Comme l'Église et la société civile coexistent sur le même territoire, l'autorité ecclésiastique peut rencontrer en face d'elle un pouvoir *ami*, *hostile* ou *indifférent*. En fait, l'indifférence ou neutralité absolue de l'État en matière religieuse n'a jamais existé; jamais on n'a vu un gouvernement se désintéresser de la religion catholique au point de n'être à son égard ni hostile ni favorable. Il n'y a donc lieu d'envisager que deux situations principales : celle où l'autorité ecclésiastique est plus ou moins unie à l'autorité civile, et celle où l'autorité civile est hostile à l'autorité ecclésiastique.

1. Union de l'Église et de l'État.

Union normale.

2. L'*union normale*, qui réalise l'idéal des relations entre l'Église et l'État, suppose une nation dont tous les membres sont moralement unanimes à professer la foi chrétienne et catholique. — Dans cette condition, l'État emploie les ressources de la puissance publique à seconder les citoyens dans la poursuite de leur fin spirituelle, en rendant hommage à Dieu au nom du peuple; en faisant respecter la doctrine de l'Église, ses lois, ses institutions; en réprimant les novateurs, après leur condamnation par l'Église. — De son côté, l'Église protège et défend l'État en prêchant le respect de l'autorité, l'obéissance à toutes les lois légitimes; en inspirant aux citoyens l'amour de la patrie, qui a son principe dans l'amour de Dieu.

3. Les deux puissances ecclésiastique et civile sont souveraines chacune en son genre. Toutefois, leur autorité s'exerçant sur les mêmes sujets, il peut arriver, bien qu'à un titre différent, qu'une seule et même chose ressortisse à la juridiction de l'une et de l'autre puissance[a]. Cette matière mixte et commune donne lieu à un accord entre les deux puissances[1]. L'autorité civile ne peut pas la régler sans avoir égard à l'autorité ecclésiastique, dont le jugement, en cas de conflit, doit prévaloir en vertu de son droit suprême.

Union concordataire.

4. Outre les concordats auxquels peuvent donner naissance les matières mixtes dans les pays où le catholicisme est la religion de l'État, il en est qui se font entre les deux puissances pour mettre fin aux persécutions de l'Église.

5. Quelle que soit sa raison d'être, un *concordat* est une convention entre l'Église et l'État, en vertu de laquelle l'Église abandonne quelque chose de l'exercice de son droit en faveur de l'État et lui fait certaines concessions, afin que, protégée plus efficacement par lui, elle puisse servir Dieu avec une liberté plus assurée.

6. L'interprétation authentique du concordat ne peut se faire que par l'accord des deux puissances; toute autre interprétation non réservée a pour règle l'équité et la bonne foi : par conséquent, sont sans valeur les *articles organiques* ou autres statuts que l'une des parties ajouterait séparément au concordat, qu'ils soient en opposition avec le concordat lui-même ou qu'ils soient proposés comme son interprétation authentique.

7. La dénonciation d'un concordat peut se faire du consentement simultané des deux parties, ou de l'initiative du Pontife romain, si le pouvoir civil refuse manifestement de tenir ses obligations.

8. Dans l'état anormal où se trouvent les nations catholiques, surtout lorsque l'État professe les maximes de l'indifférentisme

---

[a] Par exemple, le *mariage*, dont les effets civils intéressent la société politique; la *propriété ecclésiastique*, qui, étant d'un genre à part, demande un régime particulier.

[1] Encyclique *Immortale Dei*.

politique en matière de religion, les catholiques ne doivent point préférer au régime des concordats le *régime de droit commun*, c'est-à-dire le régime qui admet l'égalité de tous les cultes. Ce régime, en effet, si on le considère comme loi absolue des rapports de l'Église et de l'État, est absolument condamnable, car il suppose deux erreurs capitales, savoir l'égalité de l'erreur et de la vérité au point de vue des droits, et le scepticisme religieux comme raison dernière de cette égalité. « L'Église, dit Léon XIII, juge qu'il n'est pas permis de mettre les divers cultes sur le même pied légal que la vraie religion[1]. » « On ne saurait soutenir... que toutes les religions ont devant la loi les mêmes droits... Pour qu'il en fût ainsi, il faudrait que la société civile n'eût aucun devoir à remplir envers Dieu, ou qu'en ayant, elle pût s'en affranchir impunément, ce qui est également et évidemment faux[2]. » Mais, tout en ne reconnaissant de droits qu'à ce qui est vrai et bon, l'Église « ne s'oppose pas cependant à la tolérance dont la puissance publique croit pouvoir et devoir user à l'égard de certaines doctrines et de certaines choses contraires à la vérité et au bien, en vue d'un mal plus grand à éviter ou d'un bien supérieur à obtenir où à conserver[3] ». Ce qui est inadmissible, c'est que l'erreur, en tant qu'erreur, ait des droits, et que les divers cultes puissent être mis sur un pied de complète égalité avec la vraie religion[a].

2. État d'hostilité contre l'Église.

9. Les pays où le pouvoir civil est hostile à l'Église admettent ou non la liberté des cultes.

Dans le premier cas, l'Église, indépendamment de son droit absolu à l'accomplissement de sa mission divine, peut, au nom du droit commun, revendiquer la liberté de son culte.

[a] La simple logique condamne cette étrange théorie qui met tous les cultes sur le même pied légal, ainsi que l'a reconnu Taine, bien que libre penseur. « L'État, dit-il, admet dans le même logis toutes les Églises qu'il soumet au même régime, qu'il héberge, qu'il surveille, qu'il contient et qu'il utilise de son mieux au profit temporel de la maison. Rien de plus odieux que cette polygamie affichée, cette subvention accordée indifféremment à tous les cultes, ce patronage commun plus insultant que l'abandon, cette égalité de traitement qui met sur le même pied la chaire de vérité et les chaires de mensonge, le ministère de salut et les ministères de perdition. Aussi, tous les Papes ont-ils réprouvé ce système, comme ce qu'il y a de plus injurieux et de plus opposé à la religion catholique. »

[1] Encyclique *Immortale Dei*. — [2] Encyclique *Libertas*. — [3] Encyclique *Libertas*.

Dans le second cas : si l'État est hérétique ou schismatique, l'Église, en vertu de son autorité sur tous les baptisés, a le droit de demander la liberté de l'apostolat et de faire appel à l'intervention des princes catholiques pour l'obtenir ; si l'État est infidèle, comme l'Église n'y jouit pas d'une autorité sociale, elle réclame la liberté en vertu de l'ordre qu'elle a reçu de Jésus-Christ d'enseigner toutes les nations.

10. Les droits de l'Église, il est vrai, sont souvent méconnus. Elle a été depuis son origine et sera jusqu'à la fin des siècles en butte à toutes sortes d'injustices. *Le serviteur n'est pas plus grand que son maître ; s'ils m'ont persécuté, ils vous persécuteront*[1]. Mais l'Église ne cesse pas pour cela de revendiquer partout et toujours sa liberté. « Dieu, dit saint Anselme, n'aime rien tant dans le monde que la liberté de son Église. » La liberté de l'Église n'est pas seulement l'asile de toutes les libertés spirituelles, elle est aussi l'asile de toutes les libertés civiles. Seule, elle peut délivrer les hommes de l'anarchie et du despotisme ; elle est le rempart de la société, l'appui le plus solide des gouvernements. La liberté de l'Église n'est pas moins nécessaire à la prospérité temporelle des nations qu'au salut des âmes. Que si ses droits sont foulés aux pieds, elle souffre avec calme et patience, car elle sait que les coups qu'on lui donne au dehors la fortifient au dedans.

[1] S. Jean, XV, 20.

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN ® DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

SECTION III

LES SOURCES THÉOLOGIQUES

La *règle de foi catholique* comprend deux éléments distincts : l'un *matériel*, objet de la croyance, c'est l'Écriture et la Tradition ; l'autre *formel*, qui en fait un objet de foi catholique ou universelle, c'est la proposition de l'Église. Le premier est la règle de foi fondamentale, mais *éloignée* et *théorique;* le second, la règle de foi *prochaine* et *pratique*. — Celle-ci suffit à la plupart des chrétiens qui n'ont pas le temps ou les connaissances nécessaires pour se livrer à une étude approfondie des dogmes; en croyant ce qu'enseigne l'Église, ils sont certains de posséder la vérité.

Chez les théologiens, la règle de foi théorique s'unit à la règle de foi pratique. Après avoir constaté les propositions de l'Église, ils étudient les témoignages de l'Écriture et de la Tradition, sur lesquels sont basées ces propositions, et ils se servent de la raison pour expliquer les vérités révélées, les exposer avec ordre et réfuter les objections des ennemis de la foi.

Il y a ainsi trois sources théologiques : la *sainte Écriture*, la *Tradition* et la *raison naturelle*.

CHAPITRE XV

DE LA SAINTE ÉCRITURE

SOMMAIRE

1. Inspiration de la sainte Écriture. Le fait de l'inspiration. Sa nature. Son étendue. — 2. Canon des saintes Écritures. — 3. Authenticité de la Vulgate. — 4. Interprétation de la sainte Écriture. Les différents sens de l'Écriture sainte. Règles d'interprétation. — 5. Lecture de la Bible. — 6. Objections scientifiques contre la Bible. Principes de solution des difficultés. Objections tirées de la géologie, de l'astronomie, de la biologie, de l'anthropologie.

En tant que source théologique, la sainte Écriture doit être considérée : 1° dans son inspiration ; 2° dans son canon ; 3° dans l'authenticité de sa version, dite la *Vulgate;* 4° dans son interprétation; 5° dans sa lecture.

1. Inspiration de la sainte Écriture.

Le fait de l'inspiration.

1. L'inspiration de la sainte Écriture est rejetée par les rationalistes et par beaucoup de protestants modernes. Pour les premiers, la Bible est une œuvre purement humaine; pour les seconds, elle est, il est vrai, la parole de Dieu, mais en ce sens seulement que les écrivains sacrés ont été préservés de l'erreur sans qu'ils aient été inspirés.

2. Suivant la doctrine catholique, définie par les conciles de Florence, de Trente et du Vatican, il est de foi que Dieu est l'auteur des livres canoniques, tant de l'Ancien que du Nouveau Testament.

3. Cette doctrine est prouvée : 1° *Par la sainte Écriture.* En maints endroits de leurs ouvrages, les écrivains de l'Ancien Testament affirment qu'ils écrivent sous l'inspiration et par ordre de Dieu[1]. Jésus-Christ et les Apôtres confirment leur témoignage. « Toute Écriture (est) inspirée[2], » dit saint Paul. — 2° *Par la tradition juive*, en ce qui concerne les livres de l'Ancien Testa-

[1] Cf. Exode, XVII, 14; Isaïe, I, 2; Jérém., I, 4; Ézéch., XXIV, 2, 3; Habac., II, 2; Apoc., I, 10. — [2] II Tim., III, 16.

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN
DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

ment, et *par la tradition chrétienne*, pour les livres de l'un et de l'autre Testament. L'Église, dans l'emploi qu'elle fait des paroles de l'Écriture, et les saints Pères, lorsqu'ils la louent, la considèrent comme une œuvre dont Dieu est l'auteur principal.

Nature de l'inspiration.

4. L'inspiration peut se définir : Une lumière et une impulsion surnaturelle que Dieu donne pour faire écrire ce qu'il veut à l'écrivain, qui lui sert d'instrument.

L'influence de l'inspiration divine comprend ainsi trois opérations essentielles : 1° l'*illumination de l'intelligence* de l'écrivain, pour lui faire connaître ce qu'il doit écrire; 2° l'*impulsion donnée à sa volonté*, pour qu'il se détermine à l'écrire; 3° l'*assistance continue*, pour que son écrit soit l'expression juste et intégrale de ce que Dieu veut communiquer par lui aux autres hommes.

5. Dans son action sur l'intelligence, tantôt l'Esprit-Saint faisait connaître aux écrivains sacrés des choses qu'ils ignoraient, comme des mystères, des événements futurs, des faits passés : c'était alors une révélation; tantôt des choses qu'ils connaissaient déjà, soit par leur raison et leur expérience personnelle, soit par des témoignages humains, et alors il les dirigeait, afin que le résultat voulu par Dieu fût infailliblement obtenu.

6. On ne doit donc pas confondre l'inspiration avec la révélation : tout ce qui est inspiré dans les Livres saints n'est pas révélé, puisque, parmi les choses qui ont été écrites, il en est que les écrivains sacrés savaient par leurs ressources naturelles; et d'un autre côté, tout ce qui est révélé n'est pas inspiré, car il y a dans la Tradition des vérités révélées qui ne sont pas contenues dans les Livres saints.

7. On doit remarquer aussi que l'écrivain sacré, lorsqu'il écrit, est sous l'influence simultanée de deux sortes de lumières : l'une divine et l'autre humaine. En tant qu'il écrit sous l'influence de la lumière divine, il ne saisit pas toute la portée de l'œuvre à laquelle il collabore; les prophètes, par exemple, pouvaient ne pas comprendre les oracles qu'ils nous ont légués, aussi bien que nous les comprenons après l'événement. En tant qu'il écrit sous l'influence de la lumière humaine, il est sujet à des imperfections; il y aura dans ses œuvres des obscurités, des lacunes, des défauts de style; on n'y trouvera point un système de doctrine complet et parfaitement clair, etc. Toutefois il écrit tout ce que Dieu veut dire aux hommes par lui, et rien de plus.

8. Quant à l'assistance qu'ont eue les écrivains bibliques dans la rédaction du texte, il est un point sur lequel s'accordent tous les théologiens, savoir que le Saint-Esprit a veillé à ce que les mots de l'Écriture fussent choisis comme il le fallait pour représenter exactement les pensées divines; qu'en outre, il leur a inspiré les mots propres à exprimer, soit les grandes prophéties relatives à l'avenir messianique, soit surtout les dogmes qui constituent l'objet propre de la révélation. — Mais, cela excepté, on peut affirmer avec le plus grand nombre des théologiens qu'une liberté presque entière a été laissée au rédacteur humain par rapport à la forme, en tant que celle-ci comprend la distribution et l'ordre des matières, les mots, les tours de phrase, les figures de discours et de rhétorique, et, en général, tous les procédés de langage et de style aptes à traduire les idées suggérées par l'Esprit-Saint.

Étendue de l'inspiration.

9. Il y a deux erreurs au sujet de l'étendue de l'inspiration : l'une qui consiste à restreindre l'inspiration et l'infaillibilité de la Bible au dogme et à la morale; l'autre qui consiste à soutenir que l'inspiration totale de l'Écriture n'est pas incompatible avec l'erreur en des matières non doctrinales.

Mais, suivant la doctrine catholique, toutes les assertions formulées dans les livres canoniques sont, sans aucune exception, divinement inspirées, et doivent être tenues pour vraies [a].

10. Cette doctrine est prouvée :

1° *Par l'enseignement de l'Église.* — « Si quelqu'un, disent les Pères du concile du Vatican, ne reçoit pas comme saints et canoniques tous les livres de la sainte Écriture avec toutes leurs parties, tels qu'ils sont énumérés par le concile de Trente, ou nie qu'ils soient divinement inspirés : qu'il soit anathème [1]. » — « Ceux, dit le pape Léon XIII, qui pensent que dans les textes authentiques des Livres sacrés il peut y avoir quelque chose de faux, ceux-là, ou dénaturent la notion catholique de l'inspiration divine, ou font Dieu lui-même auteur de l'erreur [2]... »

2° *Par l'Écriture sainte.* — Lorsque les Apôtres et les Évangélistes, pour confirmer leur doctrine par la parole de Dieu,

[a] Il s'agit ici : 1° des assertions avancées par les écrivains sacrés eux-mêmes, et non point de celles qu'ils rapportent ou citent seulement, sans les approuver; 2° des assertions émises dans des textes certainement authentiques, et non de telle ou telle assertion sur un point accessoire, qui est le fait d'un copiste.

[1] Constitution *Dei Filius*, De la Révélation, can. IV. — [2] Encyclique *Providentissimus*.

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

apportent des textes de la sainte Écriture, ils ne font aucune distinction entre ces textes au point de vue de l'inspiration et de la vérité ; ils leur reconnaissent la même autorité divine, à quelque livre ou à quelque partie d'un livre qu'ils appartiennent. « Toute l'Écriture, dit saint Paul, est divinement inspirée[1]. »

3° *Par la tradition.* — De tout temps, Juifs et chrétiens ont professé pour la Bible entière le même respect et ont considéré comme une injure faite à l'Esprit-Saint la moindre altération du texte sacré. Dans leurs commentaires sur la sainte Écriture, comme dans les traités où ils la citent comme fondement des vérités dogmatiques ou morales, les Pères, les docteurs, les théologiens, n'ont jamais fait de distinction entre les assertions des écrivains bibliques, quant à leur inspiration et à leur vérité.

4° *Par la raison.* — Comme personne ne peut formuler de règle certaine pour discerner les textes inspirés des textes non inspirés, il s'ensuit que le système de distinction est dangereux et qu'il ouvre la voie aux entreprises des novateurs. — Les textes inspirés, dit-on, sont les textes dogmatiques ou qui se rattachent aux dogmes. Mais il ne serait pas difficile de montrer que les moindres paroles de l'Écriture sainte se rattachent de quelque manière à la doctrine, qu'elles renferment une instruction morale, qu'elles ont toujours quelque utilité.

2. Canon des saintes Écritures.

11. On donne le nom de *canon* (du grec *canôn,* règle) à la collection authentique des livres inspirés ; et on appelle *Écritures canoniques* tous les livres ou parties de livres appartenant à cette collection.

12. Suivant les protestants, le critérium ou le signe qui sert à discerner les livres inspirés, c'est la sainteté, la sublimité de la doctrine qui est contenue dans ces livres, ou les effets merveilleux que cette doctrine produit sur les lecteurs. — Ces critériums sont vagues, arbitraires, incertains, variables avec les dispositions subjectives de chacun.

13. Le don de l'inspiration étant quelque chose d'intérieur, produit par Dieu, à l'insu même quelquefois de l'écrivain sacré, ne peut être connu que par le témoignage de Dieu lui-même, c'est-à-dire par révélation. Il appartenait à l'Église de recueillir les témoignages de la tradition sur les livres inspirés et d'en fixer le canon par des décrets solennels.

[1] II Tim., III, 16.

14. Avant les conciles de Trente et du Vatican, le canon des Écritures, tel qu'il existe aujourd'hui, avait déjà été promulgué par les conciles d'Hippone (393) et de Carthage (397), par le pape Innocent Ier dans une lettre à saint Exupère, évêque de Toulouse (405), par le pape Gélase dans un concile de Rome (492-496), par le pape Hormisdas (514-523) et par le concile de Florence (1441).

15. Le concile de Trente fut amené à le promulguer de nouveau pour condamner les erreurs des protestants au sujet des livres *deutéro-canoniques*[a]. « Si quelqu'un, dit le concile, n'admet pas comme sacrés et canoniques dans leur entier et avec toutes leurs parties les livres qu'on a coutume de lire dans l'Église catholique, et tels qu'ils se trouvent dans l'ancienne édition de la *Vulgate*[1]... : qu'il soit anathème. »

16. Au siècle dernier, les protestants rationalistes en étant venus peu à peu à nier l'inspiration de tous les livres de l'Ancien et du Nouveau Testament, le concile du Vatican a renouvelé toutes les décisions du concile de Trente, en précisant encore davantage la nature de l'inspiration.

17. Les décrets de l'Église sur le canon des Livres saints sont justifiés, non seulement par l'autorité que lui confère son infaillibilité, mais aussi par la sagesse avec laquelle elle a observé les règles de la critique historique. Pour les livres de l'Ancien Testament, y compris les *deutéro-canoniques*, c'est de la main même des Apôtres qu'elle les a reçus, et pour ceux du Nouveau, elle s'est assurée qu'ils émanaient des Apôtres ou au moins étaient approuvés par eux, comme l'Évangile de saint Marc et celui de saint Luc. Le soin qu'elle a pris d'exclure du canon d'autres ouvrages qui étaient attribués à des disciples ou à des compagnons des Apôtres est une preuve de la prudence avec laquelle elle a procédé. C'est donc sans raison qu'on lui reproche de n'avoir pas observé sur ce sujet les règles de la critique historique. Ses adversaires, en rejetant son autorité, se sont mis dans l'impuissance absolue de dresser un catalogue complet des livres inspirés. Luthériens et calvinistes ne s'accordent pas entre eux, et, sur les points où ils s'accordent, ils ne peuvent donner aucune raison sérieuse de leur croyance.

[a] Les livres *deutéro-canoniques* sont ceux dont l'inspiration n'a été authentiquement constatée qu'après celle des *proto-canoniques*.

[1] Voir l'énumération pages 169 à 174.

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN
DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

3. Authenticité de la Vulgate.

18. L'*authenticité d'un écrit* consiste en ce qu'il fait foi et autorité, et doit être admis par tous sur les objets dont il témoigne.

19. On distingue l'authenticité *première* ou d'*original*, qui appartient à la pièce autographe, et l'authenticité *dérivée* ou de *conformité*, qui appartient, soit à la *copie*, en tant qu'elle est conforme à l'original; soit à la *version*, en tant qu'elle est une interprétation fidèle du texte primitif.

Comme nous n'avons plus les monuments originaux de la Bible, mais seulement des copies, qui elles-mêmes sont le plus souvent des traductions du texte primitif, il faut que nous ayons la certitude que ces copies sont authentiques.

20. Primitivement, la version presque universellement en usage dans l'Église fut celle des *Septante*. Elle fut remplacée, en Occident, par la version *italique*, qui prévalut jusqu'au septième siècle, où celle de saint Jérôme fut généralement adoptée.

21. A l'époque de la Renaissance, l'étude du grec et de l'hébreu fit surgir une foule de traductions nouvelles de l'Ancien et du Nouveau Testament. Il en résulta une interprétation arbitraire des textes originaux, qui devint une source d'erreurs.

Pour remédier au mal, le concile de Trente (4e session) porta le décret suivant : « Considérant combien il sera utile pour l'Église de Dieu que l'on sache quelle est, parmi les éditions latines des Livres saints aujourd'hui en circulation, celle qui doit être tenue pour authentique, le saint Synode décrète et déclare que c'est l'édition ancienne et commune (la Vulgate), approuvée dans l'Église elle-même par l'usage de tant de siècles, qu'il faut tenir pour authentique dans les lectures publiques, les controverses, les prédications et l'explication de l'Écriture, en sorte que personne n'ose ou ne prétende la rejeter, sous quelque prétexte que ce soit. »

22. Par cette définition, le concile de Trente a attesté que la Vulgate rend fidèlement le texte primitif, au moins quant à la substance, de telle sorte qu'elle nous fait connaître la révélation que Dieu a consignée dans les Livres saints. Toutefois, cette définition n'impose pas l'obligation de croire que cette traduction est absolument parfaite; elle ne proscrit point les anciennes versions ni les versions en usage chez les Orientaux. Elle déclare seulement que la Vulgate doit être préférée à toutes les versions latines répandues à cette époque, et qu'elle serait la seule désormais en

usage dans l'Église latine pour « les leçons publiques, les discussions, la prédication, l'exposition de la doctrine sacrée ». Il est permis par conséquent aux théologiens et aux apologistes de recourir aux sources hébraïques et grecques, dans le cas, par exemple, où le mot latin n'est pas aussi précis ou aussi énergique que le texte original.

4. Interprétation de la sainte Écriture.

23. L'art d'interpréter ou d'expliquer les Livres sacrés s'appelle *herméneutique, exégèse;* mots grecs qui signifient explication. L'herméneutique comprend : 1° l'exposition des différents sens que peut avoir la parole de Dieu; 2° les règles d'interprétation.

Les différents sens de la sainte Écriture.

24. On distingue, dans la sainte Écriture, le sens *littéral*, le sens *typique* et le sens *accommodatice*.

25. Le *sens littéral* est celui qui est exprimé par les mots pris dans leur acception ordinaire. Il se divise en sens propre et en sens figuré. — Le sens *propre* est celui que les mots présentent tout d'abord à l'esprit, sans avoir besoin, pour les entendre, de recourir à une figure de rhétorique. — Le sens *figuré* est celui qu'expriment les mots employés comme tropes (métaphore ou métonymie). Exemple : *Voici l'Agneau de Dieu.* A ce sens se rapportent aussi l'*allégorie* (Cantique des cantiques) et la *parabole* (Parabole de l'enfant prodigue).

26. Le *sens typique* est celui qu'expriment les mots lorsque ce qui se dit d'une chose au sens littéral doit aussi s'entendre d'une autre dont la première est le type ou la figure. On donne le nom de *types* ou *figures :* aux choses de l'Ancien Testament qui, dans l'intention de Dieu, désignent quelque chose qui appartient à la loi nouvelle; ou aux choses qui, dans l'un ou l'autre Testament, signifient également, dans l'intention de Dieu, quelque vérité morale ou la béatitude céleste. — Le sens typique s'appelle aussi *mystique, spirituel, allégorique.* — Il est dit *prophétique*, s'il renferme une prédiction de l'avenir; *moral*, s'il se rapporte aux mœurs, à un précepte, à un conseil; *anagogique*, s'il s'agit de la vie éternelle.

27. Le *sens accommodatice* est celui qu'on attribue à l'Écriture sainte, bien que le texte ne le comporte point, en accommodant à un objet ce que l'Esprit-Saint dit d'un autre. C'est dans un

sens accommodatice, par exemple, qu'on appliquera à saint Joseph ces paroles de Pharaon : *Allez à Joseph;* qu'on entend de la chasteté ce que dit saint Paul de la lumière évangélique : *Nous avons ce trésor dans un vase fragile.*

Règles d'interprétation de la sainte Écriture.

28. *Règles générales.* — 1° Pour découvrir le sens du texte sacré, on doit l'expliquer d'après les lois ordinaires du langage, et, par conséquent, tenir compte du *génie des langues*[a], de l'*archéologie* (usages, mœurs, etc.[b]), du *genre de style* (poésie ou prose, figures de diction[c]), du *contexte* et des passages où les mêmes expressions sont employées[d], de la *personne de l'auteur*, du but qu'il s'est proposé, des circonstances où il s'est trouvé, etc.

2° On doit interpréter la sainte Écriture d'après les définitions de l'Église et le consentement unanime des Pères[1]. Par conséquent, toutes les fois que le Pape, parlant *ex cathedra*, ou les conciles dans leurs définitions, ou les Pères de l'Église d'un accord unanime, fixent le sens véritable de certains passages de l'Écriture, soit en condamnant un sens faux, soit en interprétant positivement le vrai sens, soit en fixant indirectement le sens d'un passage par l'usage qu'elle en fait pour établir qu'une vérité est révélée, on doit tenir pour faux le sens rejeté par l'Église et pour vrai celui qu'elle admet.

3° On doit rejeter comme faux le sens d'un passage dont l'Église et les Pères ne se sont pas expressément occupés, lorsque ce sens est en contradiction avec la doctrine chrétienne.

29. *Règles particulières :* 1° Du *sens littéral.* — Les paroles de la sainte Écriture doivent s'entendre ordinairement dans le sens littéral *propre*, et non métaphorique, à moins que la nécessité n'oblige de les prendre métaphoriquement. On doit regarder une expression comme figurée lorsque, prise à la lettre, elle serait contraire à la raison, à la foi ou à la morale.

---

[a] Par exemple, *haïr ses parents* se dit en hébreu pour aimer moins; *aveugler, endurcir*, pour permettre que quelqu'un s'aveugle, s'endurcisse.

[b] Par exemple, le mot *femme*, donné par Jésus à Marie aux noces de Cana, n'a rien de dur, quand on sait que chez les Hébreux les fils appelaient ainsi leurs mères en public.

[c] Ainsi, *voie* s'entend métaphoriquement du culte professé; *chair, sang, âme*, de l'homme tout entier.

[d] Les mots *frère, sœur*, se disent quelquefois des proches parents; *jour* peut signifier une époque indéterminée.

[1] Concile du Vatican, Constitution *Dei Filius*, ch. II.

2° Du *sens typique.* — Ce sens ne vient qu'au second rang. Il se connaît par l'Écriture, par l'interprétation de l'Église ou par le sentiment universel des Pères[a]. On peut en tirer, comme du sens littéral, des preuves en faveur des vérités dogmatiques et morales, parce que l'Esprit-Saint a donné ce sens à la parole inspirée. Mais, pour cela, il est nécessaire que le sens mystique soit constaté par l'Écriture ou par la tradition.

3° Du *sens accommodatice.* — Une parole de la sainte Écriture interprétée dans le sens accommodatice ne peut pas être donnée comme preuve d'une vérité dogmatique, parce que, ainsi interprétée, elle n'est pas la parole de Dieu. L'usage du sens accommodatice dans les sujets de piété est autorisé par l'exemple des Pères et par l'exemple de l'Église, qui s'en sert dans sa liturgie[b]. — On ne doit pas employer le sens accommodatice avec ceux qui ignorent le vrai sens et qui tomberaient dans l'erreur, en regardant comme vrai le sens accommodatice. — Il est défendu de faire de l'Écriture un usage profane, de la tourner à des plaisanteries, à des flatteries, à des choses frivoles, à des superstitions impies, etc. La parole de Dieu doit toujours être traitée avec le plus grand respect.

5. Lecture de la Bible.

30. Il est faux que la lecture de la Bible soit, comme le soutiennent les protestants, nécessaire indistinctement à tous les fidèles pour arriver au salut; il est faux également que l'Église catholique éloigne les fidèles de la lecture de la Bible.

31. *La lecture de la Bible n'est pas nécessaire au salut :* 1° parce qu'elle n'est pas possible à tous : que de fidèles ont vécu avant que les Livres saints fussent composés, et, après qu'ils ont été composés, combien ne les ont pas lus, soit faute d'instruction, soit parce qu'ils ne les avaient pas entre les mains! — 2° parce que les fidèles peuvent s'instruire et s'édifier pleinement de tout ce qui concerne la religion autrement que par la lecture de la Bible : les catéchismes, les prédications, les livres d'instruc-

---

[a] Ainsi, par exemple, nous savons que la pierre d'où jaillissait l'eau dans le désert était la figure de Jésus-Christ; que les Saints de l'Ancien Testament sont les figures de Notre-Seigneur, de la très sainte Vierge, des Apôtres ou de l'Église.

[b] C'est ainsi que l'Église applique au souverain Pontife ces paroles : *Dominus conservet eum et vivificet eum.* (Ps. XV, 3.)

tion religieuse, fournissent abondamment tous les moyens de connaître les vérités du salut; — 3° parce qu'il n'y a aucun précepte qui impose la lecture de la Bible : Les passages des Livres saints que les protestants allèguent en faveur de leur thèse établissent seulement que la lecture de la Bible est d'une grande utilité, mais nullement qu'elle soit nécessaire.

32. *L'Église n'éloigne point les fidèles de la lecture de la Bible.* Jamais elle n'a interdit cette lecture d'une manière générale et absolue. C'est à son zèle, au contraire, qu'on doit le culte de la sainte Écriture à travers tous les âges. « Elle a voulu, dit le pape Léon XIII, que l'exposition et l'interprétation en fût faite dans les églises cathédrales, dans les monastères... Elle a rigoureusement prescrit que, les dimanches et jours de fête solennelles, les fidèles fussent instruits des paroles salutaires de l'Évangile[1]... » — Si, à certaines époques, elle a mis des restrictions à l'usage des versions en langue vulgaire; si, aujourd'hui encore, elle exige que ces versions soient approuvées par le Saint-Siège ou éditées avec des notes tirées des saints Pères ou d'auteurs savants et catholiques, c'est afin que la parole de Dieu arrive aux fidèles par des sources pures et sans danger pour l'intégrité de leur foi.

6. Objections scientifiques contre la Bible.

33. « Il en est qui abusent des sciences physiques, fouillent partout dans les Livres saints, en vue d'y trouver des preuves de l'ignorance de leurs auteurs en ces matières et de dénigrer les écrits eux-mêmes[2]. »

Ces objections sont principalement tirées de la géologie, de l'astronomie, de la biologie et de l'anthropologie. Avant d'en montrer l'inanité, nous exposerons sommairement les principes qu'on doit suivre dans la solution des difficultés scientifiques ou historiques que présente la Bible.

Principes de solution des difficultés.

34. *Principes généraux.* — 1° *Il ne peut y avoir aucune contradiction réelle entre la science et la révélation.* C'est Dieu qui nous parle par le livre de la nature et par l'Écriture qu'il a inspirée. Aucune opposition n'est possible entre deux vérités. Si quelque opposition apparaît, elle a nécessairement pour cause

[1] Encyclique *Providentissimus Deus.* — [2] *Ibid.*

une fausse interprétation de l'un ou de l'autre livre : ainsi la vraie science ne sera jamais contraire à l'Écriture.

2° Il est donc très important de *se rendre un compte exact de ce qu'affirme la science et de ce qu'affirme l'Écriture.* On ne doit pas confondre la science avec les savants. Il n'est pas rare que ceux-ci se trompent dans leurs raisonnements, et il est arrivé plus d'une fois que des choses données d'abord comme certaines par des savants ont été ensuite mises en doute et finalement rejetées. On n'est pas obligé de croire tout ce qu'affirme un académicien en renom; on a le droit d'attendre des preuves irrécusables, admises communément dans le monde scientifique. De même pour l'Écriture; il est nécessaire d'en rechercher soigneusement le sens, pour ne lui attribuer que ce qu'elle affirme. Partout donc où le sens biblique n'est pas évident, il ne faut s'attacher à une interprétation en particulier qu'en laissant apercevoir la possibilité d'une interprétation différente.

3° *Dans l'interprétation des textes qui ne contiennent pas le dogme ou la morale*, c'est-à-dire des textes scientifiques et historiques, *on n'est pas obligé de suivre le sentiment des saints Pères.* Eux-mêmes, tout en maintenant toujours que l'Écriture n'y a commis aucune erreur, ont le plus souvent expliqué ces textes de diverses manières et se sont abstenus de formuler à ce sujet des arrêts absolus. « Dans les choses qui ne sont pas de nécessité de foi, il fut toujours permis aux saints, comme à nous, dit saint Thomas, d'avoir des avis différents. »

35. *Principes spéciaux pour les difficultés scientifiques.* — Le but de la sainte Écriture est d'enseigner aux hommes, savants ou ignorants, la vérité religieuse, et non les lois de la nature. Elle ne traite point, à proprement parler, de ce que nous appelons la géologie, l'astronomie, la physique, etc. C'est pourquoi le langage des écrivains sacrés n'a point l'appareil scientifique. Lorsqu'ils touchent aux questions qui ont rapport aux sciences, ils n'y cherchent le plus souvent que des ornements destinés à rendre plus sensibles les leçons dogmatiques et morales, telles que les comparaisons, les allégories et les autres images. Ils ne parlent pas d'ordinaire des choses de la nature autrement que leurs contemporains et ne les décrivent pas en termes scientifiques, mais d'après leur aspect extérieur apparent, et avec les expressions usitées dans le langage vulgaire. Si quelquefois ils se prononcent sur des problèmes appartenant au ressort de la science, comme la formation de l'univers, l'apparition successive

UNIVERSIDAD PONTIFICIA COMILLAS DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

des êtres vivants, etc., c'est dans le but seulement de faire ressortir l'action créatrice et ordonnatrice de Dieu. Il y a donc à éviter deux excès, dans lesquels sont tombés certains apologistes : celui de croire que l'Écriture contient déjà, plus ou moins explicitement, les plus hautes découvertes dont se glorifient les savants modernes; et celui de supposer qu'elle renferme des erreurs en matière de sciences physiques et naturelles, sous prétexte que les auteurs bibliques ont traité des choses de la nature suivant les idées de leur temps.

36. *Principes spéciaux pour les difficultés historiques.* — D'après l'enseignement catholique, la Providence a veillé à ce que la *substance* des Livres saints ne fût pas altérée, mais non à ce que leur *intégrité absolue* fût conservée. On peut donc admettre que, dans les copies ou les traductions, il se soit glissé des altérations sur les chiffres, les dates, les noms propres, pourvu toutefois qu'on en fasse la preuve. Mais on doit rejeter toute possibilité d'erreur pour tous les faits historiques qui ont rapport direct avec le dogme et la morale révélés, ou dont la négation compromettrait à un degré quelconque l'enseignement dogmatique ou moral. La confirmation des faits bibliques par les découvertes récentes de l'archéologie orientale est un témoignage irrécusable de la fidélité historique de l'Écriture et permet d'espérer que le doute, sur certains passages, pourra plus tard être dissipé. Il faut par conséquent se tenir en défiance contre les assertions de cette érudition ou de cette critique bruyante qui oppose aux Livres saints de prétendues découvertes historiques.

La Bible et la géologie.

37. *Première objection.* — La terre a eu besoin d'une longue série de siècles pour être réduite à l'état où elle est. Ce que semble nier Moïse par les six jours de la création.

Réponse. — Sur la nature des six jours de la création, l'autorité de l'Église et de la Tradition ne nous impose aucune croyance; liberté complète a toujours été laissée aux commentateurs. — Comme le mot *jour* (*yôm*), dans la langue hébraïque, marque souvent un temps d'une durée plus ou moins indéterminée, on peut entendre par les six jours de la création des *jours périodes*, aussi longs que la science le demandera. Dans cette hypothèse, les découvertes géologiques et paléontologiques, loin de contredire le récit mosaïque, le confirment au contraire; car elles reconnaissent la gradation ascendante qu'esquisse Moïse dans l'œuvre de la création : la période chaotique, l'épuration de l'atmosphère, la formation des continents, l'apparition en premier lieu du règne végétal, puis du règne

animal, et enfin de l'homme. — Quel que soit, du reste, le système que l'on adopte, on doit reconnaître que l'écrivain sacré a voulu présenter, dans la première page de la Genèse, une figure et un modèle divin de la semaine telle qu'elle est réglée dans la religion révélée. Dans ce but, il divise l'œuvre créatrice en sept étapes ou périodes. Comme le jour est surtout le temps du travail, il y a un lien typique entre les jours de Dieu et ceux de l'homme. De part et d'autre, ce sont pour ainsi dire des journées d'ouvriers. Six périodes ou journées, séparées par autant de nuits, composent le cycle du travail humain que doit clore une période de repos; six étapes ou phases distinctes de la production des êtres constituent le cycle de l'activité créatrice, qui se ferme sur une période indéfinie de repos. C'est pourquoi Moïse désigne par le nom de *jour*, qui est celui de la période du travail, les étapes successives de la création du monde.

38. *Deuxième objection.* — Moïse attribue à chaque jour une œuvre spéciale : au troisième, la répartition des continents et des mers et la production des plantes; au cinquième, la production des animaux aquatiques et des oiseaux; au sixième, celle des animaux terrestres. Or, d'après les découvertes géologiques et paléontologiques, les faits dont il parle se sont produits en des temps différents.

Réponse. — Moïse, écrivant à grands traits l'histoire de la terre, en vue des leçons religieuses qui s'en dégagent, pouvait se borner, ou à marquer les *créations initiales* de chaque période, ou à ne faire ressortir de chacune que la production la plus *saillante*, la plus *apparente*. On ne doit pas demander qu'il soit entré minutieusement dans les détails.

39. *Troisième objection.* — Moïse, contrairement aux découvertes de la paléontologie, qui montrent que les types les plus parfaits du règne végétal et du règne animal ont suivi de très loin la naissance des types imparfaits, fait produire les uns et les autres le même jour.

Réponse. — Moïse voulait donner avant tout un aperçu bref, clair, facile à embrasser, de la création dans son ensemble et dans ses principales phases. Dans ce but, il pouvait procéder par *anticipation*, comme le font souvent les historiens. — On voit d'après cela qu'on essayerait inutilement de chercher une correspondance précise entre les œuvres des six jours et les diverses époques géologiques. L'Esprit-Saint n'a pas eu en vue de marquer une correspondance de ce genre. Il suffit, pour écarter tout conflit entre l'histoire biblique de la création et les découvertes de la géologie et de la paléontologie, que la correspondance existe dans les grandes lignes, et surtout dans l'ordre de succession des principaux groupes d'êtres. Bien que réduite à ces larges traits, cette correspondance ne laisse pas d'être remarquable, car on ne la trouve dans aucune cosmogonie ancienne hors de nos Livres saints.

La Bible et l'astronomie.

40. *Première objection.* — La terre, dans la Bible, semble jouer le principal rôle dans l'espace : le soleil et les étoiles sont ses satellites et ses serviteurs. Il n'est fait aucune mention des découvertes sublimes de l'astronomie.

Réponse. — Les auteurs sacrés n'avaient point à faire un cours de cosmographie. N'écrivant point pour des savants, ils envisagent principalement la terre dans l'ensemble de l'univers et ne considèrent les astres que dans les relations qu'ils ont avec elle et les influences sensibles qu'ils y exercent. Dans ce sens relatif, il n'est point faux de dire que la terre est le centre du monde, que les autres parties de la création sont faites pour la servir.

41. *Deuxième objection.* — Les auteurs bibliques représentent le ciel, la voûte azurée, comme une voûte réelle, translucide, etc. Or une telle description du ciel est tout à fait puérile.

Réponse. — Les auteurs bibliques s'expriment ici comme le font les poètes et le commun des hommes dans leur langage familier, sans avoir la prétention de décrire le ciel tel qu'il existe dans sa nature intime.

42. *Troisième objection.* — L'idée que Moïse donne du firmament est antiscientifique.

Réponse. — La signification précise du mot hébreu *râquia*, que la Vulgate traduit par *firmament*, est incertaine. Ce mot, d'après des commentateurs autorisés, signifie *séparation*, *division*, entre les eaux supérieures et les eaux inférieures, confondues dans l'abîme primordial. Moïse n'avait pas à s'expliquer sur les causes physiques et mécaniques de cette séparation.

43. *Quatrième objection.* — Il est inconcevable que le soleil n'ait été créé que le quatrième jour après la formation de la terre.

Réponse. — Quand la Genèse dit qu'au commencement, avant l'œuvre des six jours, Dieu créa le ciel avec la terre, on peut entendre par *ciel* la matière des corps célestes. Le soleil a donc été créé dès le principe. Mais avant qu'il fût constitué comme principe de lumière et de chaleur pour la terre, il fallait que l'atmosphère de notre planète fût débarrassée de l'excès de ses vapeurs et que des terres fermes eussent émergé des océans, ce qui se fit dans le second et le troisième jour.

44. *Cinquième objection.* — Il est impossible que les végétaux aient pu vivre au troisième jour sans la lumière solaire.

Réponse. — Il ne résulte point du récit mosaïque que toutes les espèces végétales les plus parfaites aient apparu le troisième jour. Or, si la lumière solaire est nécessaire à ces espèces, elle ne l'est point aux espèces inférieures. Beaucoup de plantes, même dans les temps actuels, vivent habituellement en dehors de l'influence du soleil, comme le démontre l'étude des eaux de l'océan Arctique.

45. *Sixième objection.* — Les Pères de l'Église parlent de la terre comme d'un corps immobile autour duquel se meuvent le soleil et les étoiles.

Réponse. — Les Pères de l'Église ont parlé ainsi, suivant la science de leur temps, sans se prononcer, du reste, pour la plupart du moins, sur la question de savoir si le mouvement du soleil est réel ou non; et, au surplus, ils n'ont point émis à ce sujet un jugement qu'on puisse appeler dogmatique.

La Bible et la biologie.

46. *Première objection.* — Moïse attribue à Dieu l'origine de la vie sur la terre. Or c'est là une hypothèse antiscientifique. La science n'a besoin que de la matière et du mouvement pour expliquer la formation de tous les êtres doués ou non de la vie.

Réponse. — Dans l'état présent de la science, c'est un fait incontestable, admis par les savants les plus opposés à la foi [a], que toutes les substances vivantes connues, même les plus durables, proviennent par voie de génération de substances semblables déjà douées de vie. Les expériences de Pasteur, dont l'Académie des sciences a confirmé plusieurs fois la parfaite exactitude, ont renversé définitivement l'hypothèse de la génération spontanée en ce qui concerne les bactéries.

47. *Deuxième objection.* — De ce qu'on n'a jamais vu de bactéries se former spontanément, cela ne prouve point qu'aucune vie ne se produise sans germe. Il y a des organismes plus petits que nos instruments ne peuvent saisir.

Réponse. — Cette hypothèse est inadmissible; elle ne repose sur aucun fait, elle contredit le principe de l'universalité et de la constance des lois de la nature, et elle méconnaît la différence essentielle entre la matière brute et la matière vivante. Et, à supposer que le minéral ait la propriété de s'élever à la vie, cette propriété lui aurait été communiquée par Dieu, créateur de toutes choses.

48. *Troisième objection.* — Moïse suppose que chaque espèce végétale ou animale a été l'œuvre d'une intervention *directe*, *spéciale*, de Dieu. Or cette assertion est démentie par la science moderne, qui fait dériver par voie de transformation toutes les espèces d'un ou de quelques types primitifs.

Réponse. — Ce qui ressort du témoignage de Moïse, c'est que Dieu est intervenu, il est vrai, *directement* et *spécialement*, dans la première production des plantes et des animaux, et que cette production s'est faite par espèces [1]. Mais il ne suit point de là que ces espèces, dont Moïse n'indique ni la nature ni le nombre, aient toutes été des créations au sens rigoureux du mot. Le texte sacré n'est donc point inconciliable avec le

---

[a] Tyndall et Virchow, entre autres.

[1] Gen., I, 11-12, 25.

transformisme modéré, et les chimistes et les zoologistes restent libres de réduire le chiffre des véritables espèces et celui des types primitifs autant que pourra l'exiger le progrès de la science. — L'évolutionisme ou transformisme que condamne la sainte Écriture, d'accord avec la saine philosophie, est celui qu'ont imaginé les athées et les matérialistes pour se passer de Dieu, c'est-à-dire un système où tout s'expliquerait par l'évolution d'une matière éternelle se mouvant d'elle-même et se transformant successivement en plante, en animal, en homme. — Même exempte de ces excès monstrueux, la doctrine de l'évolution appliquée à la multiplication des espèces végétales et animales n'est qu'une hypothèse, qui ne repose pas sur des bases suffisantes pour mériter le nom de doctrine scientifique. Elle a trouvé des contradicteurs parmi les naturalistes les plus distingués. Il suffit de citer Cuvier, de Quatrefages, Flourens, Agassiz, Faivre, Godron, Hébert, Blanchard, de Nadaillac, etc., qui tous admettent, comme dogme scientifique, la fixité des espèces.

La Bible et l'anthropologie.

49. *Première objection.* — L'homme, d'après la Genèse, doit son origine à l'intervention *directe, spéciale,* d'un Créateur. Or la création répugne à la science. Comme tous les organismes existant aujourd'hui sur la terre, l'homme ne peut être que le terme d'une série de transformations, commençant dans la matière, se continuant dans d'innombrables séries d'espèces inférieures, et s'achevant dans quelque animal proche parent du singe.

Réponse. — Outre que l'existence du monde n'est explicable que par la création, comme le prouve la vraie science, la théorie qui fait descendre l'homme de la brute est aussi absurde qu'abjecte, puisque, conformément aux principes les plus évidents de la raison, elle fait sortir le *plus* du *moins*, un être intelligent et libre d'une matière dénuée d'intelligence et de liberté. Les contradictions des transformistes entre eux quand il s'agit de déterminer les animaux qui constituent la généalogie humaine, les arguments sans force dont ils appuient leur théorie, les démentis que leur donnent les faits, mettent à nu leur nullité scientifique.

50. *Deuxième objection.* — Si l'âme humaine a été créée par Dieu, on peut du moins admettre que le corps de l'homme a été le produit de l'évolution naturelle d'un type inférieur.

Réponse. — Cette opinion, soutenue par un très petit nombre de savants catholiques, n'est pas conforme à la sainte Écriture ni à la Tradition, ainsi que l'a déclaré le concile provincial de Cologne (1860), dont les décrets ont été approuvés par l'autorité suprême ecclésiastique. Dans tous les passages de la Bible où il est question de la création d'Adam, on lit que son corps a été formé immédiatement de la terre par le Créateur [1].

[1] Gen., I, 27; Eccli., XVII, 1-2; Sag. VII, 1.

51. *Troisième objection.* — Les habitants du globe terrestre se partagent en groupes si divers et présentent des caractères si opposés, soit au point de vue physique, soit au point de vue intellectuel et moral, qu'on doit les considérer comme formant autant d'espèces distinctes, et non comme les descendants d'un seul couple humain.

Réponse. — Cette doctrine, à laquelle on a donné le nom de *polygénisme,* n'est qu'une pure hypothèse. Une première preuve qu'elle n'a rien de scientifique est la vive opposition qu'elle a rencontrée chez des savants tels que : Linné, Buffon, Cuvier, Van Beer, Burdach, Geoffroy Saint-Hilaire, de Humboldt, de Blainville, de Serres, Tiedmann, Müller, Pritchard, de Quatrefages, Milne-Edwards, etc. — Une autre preuve est le désaccord des polygénistes entre eux, quand il s'agit de déterminer le nombre des espèces humaines. Tel en distingue deux; un autre, onze; un autre, quinze; un autre, vingt-deux; un autre, soixante-cinq, etc. Il ressort évidemment de leurs contradictions qu'ils n'ont point de critérium pour discerner les différences spécifiques qui partageraient l'humanité en groupes d'origines diverses. — Les raisons qu'ils allèguent sont tirées des différences physiques, intellectuelles et morales, qui distinguent entre elles les races humaines, de la diversité des langues et de la difficulté pour les hommes primitifs d'aller peupler l'Amérique et les îles perdues de l'Océanie. Ces raisons n'ont aucune valeur. Les différences physiques (couleur de la peau, chevelure, angle facial, forme et volume du crâne) s'expliquent, soit par l'*influence du milieu* (climat, état social, genre de vie et en particulier d'alimentation), qui les détermine et les développe; soit par l'*hérédité,* qui, le milieu se trouvant le même, les transmet et les perpétue. Les différences intellectuelles et morales ne consistent que dans le degré de développement. Chez les plus dégradées, on retrouve ce qui fait le fond de la nature humaine, ce qui distingue essentiellement l'homme de l'animal : la faculté d'abstraire et de généraliser, la parole, la sociabilité, les principes de la loi naturelle, le sentiment religieux. Quant à la diversité des langues, les philologues compétents, même incrédules, admettent la possibilité de l'unité primitive du langage, et déclarent qu'on ne peut tirer de la philologie aucune preuve contre l'unité de l'espèce humaine; on sait, du reste, que rien n'est plus mobile et changeant que la parole, surtout lorsqu'elle n'est pas fixée par la grammaire. Le peuplement de l'Amérique et de l'Océanie n'est plus considéré par un grand nombre de polygénistes comme une difficulté sérieuse : les communications ont toujours dû être faciles entre l'Asie et l'extrême nord-ouest de l'Amérique, séparés seulement par le détroit de Behring; autrefois, comme aujourd'hui, les courants marins ont pu jeter des naufragés sur les autres parties du nouveau monde. — Enfin les conséquences du polygénisme suffiraient seules à le faire rejeter. Au point de vue théologique, il renverse toute l'économie du christianisme : si tous les hommes ne descendent pas d'un seul, il n'est pas vrai que tous ont péché en Adam, que Jésus-Christ est mort pour tous, que l'Église a reçu de Dieu la mission d'enseigner et de baptiser

toutes les nations. Au point de vue social, le polygénisme est la négation de la liberté et de l'égalité pour tous dans la possession des droits inhérents à la nature humaine; il favorise l'esclavage avec toutes ses horreurs, et légitime l'anéantissement des races faibles par les races fortes.

52. *Quatrième objection.* — L'antiquité que la Bible assigne à l'espèce humaine est non seulement en désaccord avec la chronologie des anciens peuples, mais avec les données que fournit la géologie. La chronologie biblique est manifestement fausse.

Réponse. — Ni la Bible ni l'Église n'imposent une croyance relativement à l'époque de la création de l'homme. Il n'y a point de chronologie biblique authentique; il n'y a que des systèmes de chronologie, basés sur des données insuffisantes et incertaines. Les chronologies des anciens peuples sont à peu près conformes généralement, en ce qu'elles présentent de sérieux, à la chronologie des Septante. Quant aux données de la géologie, elles ne permettent pas actuellement de mesurer le temps écoulé depuis l'apparition de l'homme sur la terre. A supposer que les géologues arrivent à démontrer qu'il faut assigner à l'antiquité de notre race quelques milliers d'années de plus que ne le comporte la chronologie des Septante, l'autorité des Livres saints n'aurait pas à en souffrir, attendu qu'il n'y a pas de chronologie biblique authentique.

CHAPITRE XVI

DE LA TRADITION

SOMMAIRE

1. Notion de la Tradition. La Tradition en général. La Tradition divine. — 2. Existence et autorité de la Tradition. — 3. Manifestations de la Tradition : les symboles et les professions de foi; les sentences doctrinales; la pratique des Églises; les écrits des saints Pères; les écrits des théologiens; les actes des martyrs; les écrits des hérétiques; l'histoire ecclésiastique; les monuments; le sentiment du peuple chrétien. — 4. Usage de la Tradition : dans l'instruction des fidèles; dans la réfutation des hérétiques.

1. Notion de la Tradition.

La Tradition en général.

1. Le mot *tradition* (du latin *tradere*, livrer, confier pour être transmis) signifie transmission d'une chose de main en main. Ce mot s'emploie ordinairement pour désigner la transmission, à travers les générations, d'un fait historique, d'une institution, d'une doctrine. Tantôt il est pris pour la chose même transmise, tantôt pour l'acte de transmettre, tantôt pour les deux ensemble.

2. La Tradition peut être *sacrée* ou *profane*, suivant que son objet appartient ou non à la religion.

3. La Tradition sacrée se divise en trois espèces, suivant son origine : la Tradition *divine*, la Tradition *simplement apostolique* et la Tradition *ecclésiastique*.

La Tradition divine embrasse tout ce que Dieu a immédiatement révélé; la Tradition simplement apostolique, les préceptes et les institutions qu'ont établis les Apôtres, en tant que législateurs de l'Église; la Tradition ecclésiastique, les préceptes et les institutions qu'ont établis, après les temps apostoliques, les légitimes pasteurs de l'Église.

4. La Tradition, soit simplement apostolique, soit ecclésiastique, peut être : 1° *universelle* ou *particulière*, suivant qu'elle s'étend ou non à toute l'Église; 2° *obligatoire*, comme la célébra-

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN ®
DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

toutes les nations. Au point de vue social, le polygénisme est la négation de la liberté et de l'égalité pour tous dans la possession des droits inhérents à la nature humaine; il favorise l'esclavage avec toutes ses horreurs, et légitime l'anéantissement des races faibles par les races fortes.

52. *Quatrième objection.* — L'antiquité que la Bible assigne à l'espèce humaine est non seulement en désaccord avec la chronologie des anciens peuples, mais avec les données que fournit la géologie. La chronologie biblique est manifestement fausse.

Réponse. — Ni la Bible ni l'Église n'imposent une croyance relativement à l'époque de la création de l'homme. Il n'y a point de chronologie biblique authentique; il n'y a que des systèmes de chronologie, basés sur des données insuffisantes et incertaines. Les chronologies des anciens peuples sont à peu près conformes généralement, en ce qu'elles présentent de sérieux, à la chronologie des Septante. Quant aux données de la géologie, elles ne permettent pas actuellement de mesurer le temps écoulé depuis l'apparition de l'homme sur la terre. A supposer que les géologues arrivent à démontrer qu'il faut assigner à l'antiquité de notre race quelques milliers d'années de plus que ne le comporte la chronologie des Septante, l'autorité des Livres saints n'aurait pas à en souffrir, attendu qu'il n'y a pas de chronologie biblique authentique.

CHAPITRE XVI

DE LA TRADITION

SOMMAIRE

1. Notion de la Tradition. La Tradition en général. La Tradition divine. — 2. Existence et autorité de la Tradition. — 3. Manifestations de la Tradition : les symboles et les professions de foi; les sentences doctrinales; la pratique des Églises; les écrits des saints Pères; les écrits des théologiens; les actes des martyrs; les écrits des hérétiques; l'histoire ecclésiastique; les monuments; le sentiment du peuple chrétien. — 4. Usage de la Tradition : dans l'instruction des fidèles; dans la réfutation des hérétiques.

1. Notion de la Tradition.

La Tradition en général.

1. Le mot *tradition* (du latin *tradere*, livrer, confier pour être transmis) signifie transmission d'une chose de main en main. Ce mot s'emploie ordinairement pour désigner la transmission, à travers les générations, d'un fait historique, d'une institution, d'une doctrine. Tantôt il est pris pour la chose même transmise, tantôt pour l'acte de transmettre, tantôt pour les deux ensemble.

2. La Tradition peut être *sacrée* ou *profane*, suivant que son objet appartient ou non à la religion.

3. La Tradition sacrée se divise en trois espèces, suivant son origine : la Tradition *divine*, la Tradition *simplement apostolique* et la Tradition *ecclésiastique*.

La Tradition divine embrasse tout ce que Dieu a immédiatement révélé; la Tradition simplement apostolique, les préceptes et les institutions qu'ont établis les Apôtres, en tant que législateurs de l'Église; la Tradition ecclésiastique, les préceptes et les institutions qu'ont établis, après les temps apostoliques, les légitimes pasteurs de l'Église.

4. La Tradition, soit simplement apostolique, soit ecclésiastique, peut être : 1° *universelle* ou *particulière*, suivant qu'elle s'étend ou non à toute l'Église; 2° *obligatoire*, comme la célébra-

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN ®
DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

tion de la fête de Pâques à tel jour de l'année; ou *non obligatoire*, comme l'usage de l'eau bénite en certains cas.

5. Quand une tradition est à la fois universelle et obligatoire, elle émane des Apôtres ou de l'autorité suprême ecclésiastique du Pape ou du concile général.

La Tradition divine.

6. La Tradition divine peut se définir : La doctrine révélée, transmise jusqu'à nos jours par un autre moyen que la sainte Écriture. — Ainsi entendue, la Tradition comprend non seulement toutes les vérités contenues dans la sainte Écriture, mais encore les vérités révélées qui n'y sont pas contenues. Elle s'identifie avec la parole de Dieu prêchée perpétuellement et partout par l'Église infaillible. Comparée à la sainte Écriture, elle est un tout dont l'Écriture n'est qu'une partie.

7. Si on considère à part la doctrine révélée qui n'est pas contenue dans la sainte Écriture, mais qui a été donnée et conservée de vive voix, elle constitue les *Traditions divines* dont parle le concile de Trente. — Dans ce qui va suivre, nous aurons particulièrement en vue ces *Traditions*, qui ont été rejetées par les protestants.

2. Existence et autorité de la Tradition.

Existence de la Tradition.

8. La Bible, pour les protestants, étant seule la parole de Dieu, l'unique et complète règle de la foi, ils en concluent qu'il n'y a aucune vérité révélée qui ne se trouve dans l'Écriture, que tout ce qu'on ne lit point dans l'Écriture et ne peut se prouver par elle n'est pas un article de foi nécessaire au salut. Par conséquent, il n'y a point de Tradition doctrinale qui fasse autorité et nous oblige à croire.

9. Mais il est évident qu'on doit admettre la Tradition : 1° si Dieu n'a pas eu le dessein d'instruire les hommes uniquement par les livres; 2° si la Bible ne contient pas toutes les vérités révélées; 3° si elle ne peut pas les contenir toutes; 4° si elle n'est pas un moyen d'enseigner adapté à toutes les intelligences.

Or, 1° *Dieu n'a pas eu le dessein d'instruire les hommes uniquement par les livres.* Durant le long espace de temps qui s'est écoulé depuis Adam jusqu'à Moïse, l'auteur du Pentateuque, la parole de Dieu n'était pas écrite, elle s'enseignait seulement et

se transmettait par la Tradition. Jésus-Christ a enseigné sa doctrine de vive voix, et on ne lit nulle part qu'il ait ordonné à ses Apôtres de la mettre par écrit. La plupart d'entre eux n'ont pas composé de livres. Saint Matthieu rédigea son Évangile à une époque où l'Église était répandue sur toute l'étendue de l'empire romain, et celui de saint Jean ne parut que vers la fin du premier siècle. Les écrivains du Nouveau Testament nous font clairement entendre que la parole divine s'enseigne autrement que par écrit. Saint Paul écrit à Timothée : « Ce que tu as entendu de moi devant un grand nombre de témoins, confie-le à des hommes fidèles, qui soient eux-mêmes capables d'en instruire les autres[1]. » Enfin les Pères sont unanimes à en appeler à la Tradition pour connaître la doctrine de Jésus-Christ et des Apôtres. « Quand bien même, dit saint Irénée, les Apôtres ne nous auraient rien laissé par écrit, ne doit-on pas s'en tenir à la Tradition qu'ils ont laissée à ces Églises (aux Églises les plus anciennes)? »

2° *La Bible ne contient pas toutes les vérités révélées.* — Pour ne parler que des auteurs du Nouveau Testament, on voit manifestement qu'ils n'ont pas eu le dessein de confier à l'Écriture le dépôt intégral de la révélation. Ils ont écrit par occasion; leurs œuvres sont des pièces fragmentaires dans lesquelles on chercherait en vain un corps complet de doctrine. Aussi les Pères constatent-ils que l'Église reçoit bien des dogmes qui ne sont pas formulés dans les Livres saints. Les protestants eux-mêmes admettent plusieurs vérités de foi, telles que la descente de Jésus-Christ aux enfers, la validité du baptême conféré par les hérétiques, etc., dont l'Écriture ne fait nulle mention. Ils avouent donc ainsi que la Bible n'est pas l'unique règle de foi.

3° *La Bible ne peut contenir toutes les vérités révélées.* Ce n'est point par elle, mais par la Tradition seule, que nous pouvons savoir qu'elle est inspirée et quels sont les livres canoniques.

4° *La Bible n'est pas un moyen d'enseigner adapté à toutes les intelligences.* A supposer que la Bible contînt ou pût contenir toutes les vérités révélées, qu'à toutes les époques la masse des fidèles soit en état de la lire, elle a besoin, comme nous l'avons prouvé, d'être interprétée par un magistère infaillible. La multiplication des sectes protestantes et leurs incessantes variations suffisent à prouver que Dieu a dû pourvoir à la conservation intégrale de sa parole par un enseignement oral préservé de toute erreur.

---

[1] II Tim., II, 2. — Cf. II S. Jean, 12.

Autorité de la Tradition.

10. L'autorité de la Tradition est égale à celle des Écritures elles-mêmes. On le prouve : 1° *Par le témoignage des Apôtres :* « C'est pourquoi, mes frères, dit saint Paul, demeurez fermes et gardez les traditions que vous avez apprises, soit par nos discours, soit par notre lettre[1]. » — 2° *Par le témoignage unanime des Pères.* Tous ont reconnu la divine autorité de la Tradition, que saint Grégoire de Nazianze appelle la *voie royale,* et Clément d'Alexandrie la *clef du ciel.* — 3° *Par le concile de Trente :* « Si quelqu'un, dit-il, a la témérité de rejeter les Traditions apostoliques : qu'il soit anathème[2]. »

3. Manifestations de la Tradition.

11. La Tradition se manifeste ou se constate par un grand nombre de témoignages, dont les principaux sont :

1° Les *symboles de la foi,* au nombre de quatre : le symbole des Apôtres, celui de Nicée, celui de Constantinople et celui de saint Athanase. Des symboles on peut rapprocher les *professions de foi,* formulaires plus longs, composés par l'Église en certaines circonstances; une des plus importantes est celle de Pie IV, complétée par Pie IX.

2° Les *sentences doctrinales,* ou définitions dogmatiques émanées, soit des souverains Pontifes, parlant *ex cathedra,* soit des conciles généraux, exerçant avec eux le magistère suprême, soit des conciles particuliers, sanctionnés par le Saint-Siège ou par l'assentiment de l'Église entière. Une *définition dogmatique* est l'affirmation claire et brève qu'une proposition est crue par l'Église et doit être crue comme révélée.

3° La *pratique des Églises,* c'est-à-dire la *liturgie,* laquelle comprend les rites du culte public, surtout ceux du saint sacrifice de la messe, les rites employés dans l'administration publique et solennelle des sacrements, les prières, les offices publics, les fêtes, etc. La liturgie a une autorité doctrinale de la plus grande valeur. On y entend la voix et le témoignage des souverains Pontifes, des évêques, des prêtres, des simples fidèles, de toute l'Église en un mot, lorsque l'Église universelle fait usage des mêmes pratiques liturgiques ou les approuve.

4° Les *écrits des saints Pères,* considérés, non comme *docteurs privés,* mais comme *témoins* de la Tradition divine que tenait l'Église à l'époque où ils vivaient. S'ils sont moralement unanimes à admettre tel ou tel dogme, il n'y a pas de doute que ce dogme ne se rapporte à la foi catholique. Mieux que personne, en effet, les Pères pouvaient connaître quelles étaient de leur temps les croyances de l'Église. — On reconnaît qu'ils parlent comme témoins de la Tradition divine toutes les fois : 1° qu'ils emploient des mots qui expriment une profession de foi : *Nous croyons, l'Église croit;* 2° que dans leurs catéchismes, leurs sermons au peuple, ils professent un article de la doctrine chrétienne comme devant être cru nécessairement; 3° qu'ils attaquent une doctrine comme hérétique ou comme opposée à l'enseignement reçu dans l'Église; 4° que dans leurs œuvres dogmatiques, morales ou poétiques, ils ont l'intention d'exposer le sens de l'Écriture qu'a en vue l'Esprit-Saint et que l'Église permet.

[1] Thess., II, 14. — [2] Session IVe.

5° Les *écrits des théologiens.* Les théologiens doivent être considérés comme la continuation de la chaîne commencée par les Pères. Par conséquent, lorsqu'ils parlent comme *témoins,* qu'ils affirment unanimement qu'un dogme appartient à la foi de l'Église, et par suite à la Tradition, leur témoignage a la valeur de celui des Pères de l'Église.

6° Les *actes des martyrs.* Ces actes sont des écrits qui relatent les réponses, les prières, les exhortations de ces héros de la foi devant les tribunaux ou au milieu des supplices. On y voit la profession des principaux dogmes de la religion. Or, comme la foi que confessaient les martyrs était celle qu'ils tenaient de leurs pasteurs, leurs actes sont autant de témoignages de la croyance de l'Église primitive touchant les vérités du symbole.

7° Les *écrits des hérétiques.* Ces écrits nous font connaître les dogmes que les hérétiques conservaient et ceux qu'ils rejetaient en se séparant de l'Église catholique. A ce double point de vue, ils servent à manifester la tradition ; car les dogmes qu'ils *conservaient* étaient, au moment de leur séparation, l'objet de la croyance universelle; et ceux qu'ils *attaquaient,* et pour lesquels ils étaient rejetés du sein de l'Église, étaient admis par tous les vrais catholiques.

8° L'*histoire ecclésiastique.* En retraçant les événements mémorables qui se sont accomplis au sein de l'Église depuis les Apôtres jusqu'à nos jours, ce que l'Église a cru et enseigné aux diverses phases de son existence, ce qu'ont décrété ses Pontifes souverains et les conciles, etc., l'histoire ecclésiastique est en quelque sorte le témoin universel et perpétuel de la Tradition divine.

9° Les *monuments.* Ce sont les inscriptions, les sculptures, les peintures, où sont mentionnés expressément ou nécessairement supposés les principaux dogmes de la foi. Les monuments, sur-

tout ceux qui remontent aux premiers siècles, comme ceux des catacombes, sont d'irrécusables témoignages de la Tradition; ils confirment les témoignages des premiers écrivains ecclésiastiques, et les suppléent même, s'ils font défaut par suite de la perte d'un grand nombre de livres.

10° Le *sentiment du peuple chrétien*. Comme il n'est pas possible, l'Église étant infaillible et indéfectible, qu'une erreur soit partagée communément par les fidèles, on est sûr que la croyance moralement unanime du peuple chrétien est conforme à la révélation et qu'elle peut être invoquée comme une preuve authentique de la Tradition divine.

4. Usage de la Tradition.

12. La théologie fait un double usage de la Tradition : usage dans l'instruction des fidèles, pour les affermir dans la foi; usage dans la réfutation des hérétiques, pour les convaincre d'erreur.

13. *Usage de la Tradition dans l'instruction des fidèles.* — Comme tous les catholiques reconnaissent l'existence et l'autorité de la Tradition divine, il suffit, pour les convaincre de la révélation d'un dogme, de leur fournir la preuve que ce dogme est contenu dans la Tradition, c'est-à-dire qu'il vient des Apôtres. « La marque certaine qu'une doctrine vient des Apôtres, dit Bossuet, est lorsqu'elle est embrassée par toutes les Églises chrétiennes sans qu'on puisse en marquer le commencement. » La Tradition divine se reconnaît donc principalement à deux caractères : l'*universalité* et l'*antiquité*, c'est-à-dire la *catholicité* dans l'espace et dans le temps. Même de l'universalité seule on peut conclure à l'antiquité : ce qui a été cru partout a été cru toujours, au moins implicitement; car l'Église n'invente pas le dogme, elle le reçoit de Dieu, le garde intact et le transmet fidèlement. C'est un principe fondamental de l'Église, qu'on ne doit rien innover, mais s'en tenir à ce qui a été reçu de la Tradition : *Nihil innovetur, nisi quod traditum est.*

14. *Usage de la Tradition dans la réfutation des hérétiques.* — A l'égard des hérétiques qui méconnaissent l'autorité de la Tradition, on doit procéder autrement qu'avec les fidèles. Pour les convaincre que tel ou tel dogme qu'ils rejettent vient des Apôtres, on invoque les témoignages de la Tradition comme des faits historiques certains et qu'un homme de bonne foi ne peut récuser. On peut, dans ce but, employer une double méthode : la *discussion* et la *prescription*.

1° La *méthode de discussion* consiste à rassembler les divers témoignages de la Tradition, en remontant de siècle en siècle jusqu'aux Apôtres, de façon à conclure que le dogme attaqué par l'hérésie est né avec le christianisme lui-même, et qu'on ne peut le nier sans abjurer la foi.

2° L'*argument de prescription*[a] consiste à établir l'*impossibilité* qu'un dogme ait été introduit dans l'Église par un novateur, depuis Jésus-Christ et les Apôtres.

La démonstration de cette impossibilité peut prendre une forme *négative* ou une forme *positive*.

Elle prend une forme *négative*, lorsqu'on exige des adversaires la preuve de la prétendue innovation qu'ils reprochent à l'Église, et que l'on constate leur impuissance à la donner. Vous prétendez, leur dit-on, que tel dogme s'est introduit furtivement : vous devez nous dire en quel temps et en quel lieu l'erreur a pris naissance, quels en furent les auteurs, les propagateurs, quelles protestations s'élevèrent parmi les évêques, les docteurs, les prêtres, etc. Or l'histoire est muette sur toutes ces circonstances : vous ne pouvez donner aucune preuve de l'introduction subreptice de ce dogme; par conséquent, c'est un dogme révélé.

Elle prend une forme *positive*, lorsqu'on apporte des faits qui démontrent l'impossibilité d'une innovation, à cause des obstacles insurmontables qu'elle aurait rencontrés. Ces faits sont : 1° le grand nombre de chrétiens qui, différant de pays, de langue, de mœurs, de préjugés, croyaient, avant l'hérésie, au dogme dont les hérétiques nient l'origine divine : dans ces conditions, il est impossible que l'on s'accorde à embrasser une même erreur; — 2° la répugnance des hommes à professer une doctrine onéreuse en pratique, comme la confession, ou difficile à croire, comme la présence réelle, s'ils ne sont convaincus par l'évidence des motifs : toute tentative d'innovation se briserait invinciblement contre cette répugnance; — 3° la sollicitude perpétuelle et constante de l'Église à conserver la Tradition dans son intégrité et à écarter toute nouveauté de doctrine. — Tous ces faits démontrent invinciblement l'impossibilité d'une altération dans la foi.

---

[a] En jurisprudence, la *prescription* est la *possession* qu'on oppose à ceux par qui on est inquiété dans la jouissance d'une chose, lorsqu'il s'est écoulé un certain espace de temps après lequel, suivant la loi, on ne peut plus être troublé dans sa possession. Par analogie, l'Église étant, à telle ou telle époque de son histoire, en *possession* d'un dogme universellement admis, oppose à ses adversaires cette possession et leur demande pour quelle raison ils veulent la déposséder.

CHAPITRE XVII

DE LA RAISON NATURELLE EN THÉOLOGIE

SOMMAIRE. — La raison naturelle est la troisième source théologique. Nous avons à la considérer dans son *usage* et dans son *abus*.

1. Usage de la raison en théologie.

1. Le *théologien* est le savant qui applique toutes ses facultés intellectuelles à l'intelligence de la révélation. — Pour constituer la théologie, c'est-à-dire la connaissance raisonnée des affirmations divines, il se met d'abord en état de posséder les sciences humaines, qui lui fournissent les principes et les faits à l'aide desquels il déduira les conclusions nécessaires ou utiles qui ont rapport à la religion surnaturelle. Or c'est au travail de la raison qu'est due l'acquisition de ces sciences.

2. Comme avant de croire à la parole de Dieu il faut savoir que Dieu existe et qu'il est souverainement véridique, le théologien établit par des preuves rationnelles l'existence de Dieu et sa véracité.

Après avoir posé ce préambule fondamental de la foi, le théologien, continuant à s'éclairer des lumières de la raison, résout, dans la *Dogmatique préliminaire*, toutes les questions relatives à la religion naturelle, à la possibilité, à la nécessité, aux signes, aux sources de la Révélation; puis, à l'aide de la sainte Écriture et de la Tradition, considérées comme documents historiques, et abstraction faite de leur caractère divin, il prouve l'existence d'une religion révélée depuis le commencement du monde jusqu'à Notre-Seigneur Jésus-Christ et aux Apôtres, ainsi que l'établissement de l'Église, dont l'autorité suprême réside dans le Pontife romain.

Connaissant le magistère infaillible de l'Église, nous sommes tenus de croire tout ce qu'elle nous enseigne comme révélé de Dieu. Mais la foi ne met pas fin au rôle de la raison. C'est aux principes de la raison et aux procédés de la dialectique qu'a recours le théologien lorsque, dans la *Théologie dogmatique* proprement dite ou spéciale, comme dans la *Théologie morale*, il se propose de prouver l'existence des vérités révélées, de les éclaircir, de les développer et de les mettre en ordre.

Pour *prouver* qu'un dogme appartient à la Révélation chrétienne, le théologien cite, en les expliquant, les décisions de l'Église, les textes de la sainte Écriture et de la Tradition, qui établissent la vérité de ce dogme; ordinairement il ajoute une preuve dite de *raison théologique*, qui consiste à démontrer que la thèse proposée se déduit plus ou moins prochainement d'une vérité révélée. Outre cette dernière preuve, il en emploie quelquefois d'autres de *pure raison*, surtout en morale.

Pour *éclaircir* la vérité révélée, le théologien cherche à la mettre en lumière par diverses comparaisons qu'il emprunte à l'ordre naturel des choses physiques ou morales, et à les rendre de plus en plus croyables par les rapports de convenance et d'harmonie qu'il constate entre cette vérité et d'autres vérités révélées ou non.

Le théologien *développe* le dogme lorsque, au moyen des vérités naturelles, il en tire des propositions appelées *conclusions théologiques;* lesquelles peuvent être : *voisines* ou *approchées* de la foi; *certaines*, *approchant de la certitude*, ou simplement *probables*, de sorte que les propositions opposées à ces conclusions sont appelées *approchant de l'hérésie*, *erronées*, *improbables*, *téméraires*, etc.

C'est particulièrement en morale, dans la solution des *cas de conscience*, que le théologien fait l'application la plus remarquable des lumières de la raison naturelle. On résout un cas de conscience au moyen d'un syllogisme dont la *majeure* est une vérité révélée ou tirée plus ou moins médiatement d'une vérité révélée; la *mineure*, le cas ou fait particulier, avec toutes ses circonstances morales; et la *conclusion*, le rapport de convenance ou de discordance entre ce cas et la règle posée dans la majeure.

Ce n'est pas assez pour le théologien de prouver, d'éclaircir et de développer chaque dogme en particulier. Comme la raison éprouve le besoin de saisir le lien qui unit les choses et de les classer suivant leurs rapports de subordination et de coordination, le théologien *met en ordre* les vérités révélées, ainsi que les conclusions qu'il en a déduites, afin d'en faire un corps de doctrine, un ensemble scientifique.

Enfin la théologie n'a pas seulement à *démontrer* la vérité de la foi catholique à ceux qui l'ignorent; elle a aussi à la *défendre* contre ceux qui l'attaquent. Les ennemis de la vraie foi

empruntent leurs armes à la philosophie, à l'histoire, aux sciences naturelles. Le théologien, se plaçant sur leur terrain, démontre que les sciences humaines, loin d'être hostiles à la révélation, témoignent de plus en plus en sa faveur.

2. Abus de la raison en théologie.

3. Dieu, ayant fixé à l'homme une fin surnaturelle qui est la vision de l'essence divine au delà de la vie présente, lui a révélé toutes les vérités qu'il doit croire pour atteindre cette fin. Parmi ces vérités, il en est qui sont incompréhensibles et indémontrables. Les dogmes révélés ont été confiés à l'Église, à qui seule il appartient de juger du vrai sens et de l'interprétation de la sainte Écriture et des Traditions divines. — La raison humaine doit donc admettre : 1° l'ordre surnaturel et la révélation ; 2° les mystères ; 3° le magistère infaillible de l'Église.

4. Par conséquent, c'est un abus de la raison :

1° De rejeter le surnaturel et la Révélation, et de ne vouloir reconnaître d'autres vérités que les vérités de l'ordre naturel, comme le font les rationalistes et les naturalistes ;

2° De prétendre, comme ont osé l'avancer, dans le siècle dernier, les théologiens allemands, que la Révélation divine ne renferme pas de mystères proprement dits, mais que tous les dogmes de la foi peuvent être compris et démontrés par une raison cultivée, à l'aide de principes naturels[a] ;

3° De donner aux dogmes révélés un sens différent de celui qu'a tenu et que tient l'Église : « Si quelqu'un dit que les dogmes définis par l'Église peuvent recevoir, par suite du progrès de la science, un sens différent de celui qu'a tenu et que tient l'Église : qu'il soit anathème[1]. »

Tels sont les principaux abus de la raison humaine, lorsqu'elle porte ses investigations dans le domaine religieux. Elle a, dans ce domaine, bien des choses à explorer. L'Église l'encourage à cultiver la science sacrée, elle approuve et bénit tous les progrès qu'elle peut y accomplir ; mais, dépositaire fidèle et interprète infaillible de la parole de Dieu, elle a le droit et le devoir de réprimer ses révoltes et ses témérités, et de lui rappeler que, sans l'obéissance absolue à son magistère, elle ne peut se maintenir dans les limites de la vérité.

[a] Cette erreur a été condamnée par le Concile du Vatican (Constitution *Dei Filius*, ch. IV, *De la foi et de la raison*, can. 1) ; et dans le *Syllabus*, Prop. IX.

[1] Concile du Vatican, Constitution *Dei Filius*, ch. IV, De la Foi et de la Raison, can. 3. — Cf. le *Syllabus*, Propositions X, XI, XII, XIV.

ÉPILOGUE

« Si ma religion était fausse, dit La Bruyère, je l'avoue, voilà le piège le mieux dressé qu'il soit possible d'imaginer : il était inévitable de ne pas donner tout au travers et de n'y être pas pris. Quelle majesté, quel éclat des mystères ! Quelle suite et quel enchaînement de toute la doctrine ! Quelle raison éminente ! Quelle candeur ! Quelle innocence de mœurs ! Quelle force invincible et accablante des témoignages rendus successivement et pendant trois siècles entiers par des millions de personnes, les plus sages, les plus modérées, qui fussent alors sur la terre, et que le sentiment d'une même vérité soutient dans l'exil, dans les fers, contre la vue de la mort et du dernier supplice ! Prenez l'histoire, ouvrez, remontez jusqu'au commencement du monde, jusqu'à la veille de sa naissance ; y a-t-il rien de semblable dans tous les temps ? Dieu même pouvait-il jamais mieux rencontrer pour me séduire ? Par où échapper ? Où aller, où me jeter, je ne dis pas pour trouver rien de meilleur, mais quelque chose qui en approche ? S'il faut périr, c'est par là que je veux périr : il m'est plus doux de nier Dieu que de l'accorder avec une tromperie si spécieuse et si entière. Mais je l'ai approfondi, je ne puis être athée ; je suis donc ramené et entraîné dans ma religion : c'en est fait[1]. »

Quelle ne doit donc pas être notre admiration, notre amour, pour l'Église de Jésus-Christ ! « O sainte Église de Rome, s'écrie Joseph de Maistre, tant que la parole me sera conservée, je l'emploierai pour te célébrer ! Je te salue, Mère immortelle de la science et de la sainteté ! *Salve, magna Parens !* C'est toi, qui

[1] La Bruyère, *Caractères*, ch. XVI.

empruntent leurs armes à la philosophie, à l'histoire, aux sciences naturelles. Le théologien, se plaçant sur leur terrain, démontre que les sciences humaines, loin d'être hostiles à la révélation, témoignent de plus en plus en sa faveur.

2. Abus de la raison en théologie.

3. Dieu, ayant fixé à l'homme une fin surnaturelle qui est la vision de l'essence divine au delà de la vie présente, lui a révélé toutes les vérités qu'il doit croire pour atteindre cette fin. Parmi ces vérités, il en est qui sont incompréhensibles et indémontrables. Les dogmes révélés ont été confiés à l'Église, à qui seule il appartient de juger du vrai sens et de l'interprétation de la sainte Écriture et des Traditions divines. — La raison humaine doit donc admettre : 1° l'ordre surnaturel et la révélation ; 2° les mystères ; 3° le magistère infaillible de l'Église.

4. Par conséquent, c'est un abus de la raison :

1° De rejeter le surnaturel et la Révélation, et de ne vouloir reconnaître d'autres vérités que les vérités de l'ordre naturel, comme le font les rationalistes et les naturalistes ;

2° De prétendre, comme ont osé l'avancer, dans le siècle dernier, les théologiens allemands, que la Révélation divine ne renferme pas de mystères proprement dits, mais que tous les dogmes de la foi peuvent être compris et démontrés par une raison cultivée, à l'aide de principes naturels[a] ;

3° De donner aux dogmes révélés un sens différent de celui qu'a tenu et que tient l'Église : « Si quelqu'un dit que les dogmes définis par l'Église peuvent recevoir, par suite du progrès de la science, un sens différent de celui qu'a tenu et que tient l'Église : qu'il soit anathème[1]. »

Tels sont les principaux abus de la raison humaine, lorsqu'elle porte ses investigations dans le domaine religieux. Elle a, dans ce domaine, bien des choses à explorer. L'Église l'encourage à cultiver la science sacrée, elle approuve et bénit tous les progrès qu'elle peut y accomplir ; mais, dépositaire fidèle et interprète infaillible de la parole de Dieu, elle a le droit et le devoir de réprimer ses révoltes et ses témérités, et de lui rappeler que, sans l'obéissance absolue à son magistère, elle ne peut se maintenir dans les limites de la vérité.

[a] Cette erreur a été condamnée par le Concile du Vatican (Constitution *Dei Filius*, ch. IV, *De la foi et de la raison*, can. 1) ; et dans le *Syllabus*, Prop. IX.

[1] Concile du Vatican, Constitution *Dei Filius*, ch. IV, De la Foi et de la Raison, can. 3. — Cf. le *Syllabus*, Propositions X, XI, XII, XIV.

ÉPILOGUE

« Si ma religion était fausse, dit La Bruyère, je l'avoue, voilà le piège le mieux dressé qu'il soit possible d'imaginer : il était inévitable de ne pas donner tout au travers et de n'y être pas pris. Quelle majesté, quel éclat des mystères ! Quelle suite et quel enchaînement de toute la doctrine ! Quelle raison éminente ! Quelle candeur ! Quelle innocence de mœurs ! Quelle force invincible et accablante des témoignages rendus successivement et pendant trois siècles entiers par des millions de personnes, les plus sages, les plus modérées, qui fussent alors sur la terre, et que le sentiment d'une même vérité soutient dans l'exil, dans les fers, contre la vue de la mort et du dernier supplice ! Prenez l'histoire, ouvrez, remontez jusqu'au commencement du monde, jusqu'à la veille de sa naissance ; y a-t-il rien de semblable dans tous les temps ? Dieu même pouvait-il jamais mieux rencontrer pour me séduire ? Par où échapper ? Où aller, où me jeter, je ne dis pas pour trouver rien de meilleur, mais quelque chose qui en approche ? S'il faut périr, c'est par là que je veux périr : il m'est plus doux de nier Dieu que de l'accorder avec une tromperie si spécieuse et si entière. Mais je l'ai approfondi, je ne puis être athée ; je suis donc ramené et entraîné dans ma religion : c'en est fait[1]. »

Quelle ne doit donc pas être notre admiration, notre amour, pour l'Église de Jésus-Christ ! « O sainte Église de Rome, s'écrie Joseph de Maistre, tant que la parole me sera conservée, je l'emploierai pour te célébrer ! Je te salue, Mère immortelle de la science et de la sainteté ! *Salve, magna Parens !* C'est toi, qui

[1] La Bruyère, *Caractères*, ch. XVI.

répandis la lumière jusqu'aux extrémités de la terre, partout où les aveugles souverainetés n'arrêtèrent pas ton influence, et souvent même en dépit d'elles. C'est toi, qui fis cesser les sacrifices humains, les coutumes barbares ou infâmes, les préjugés funestes, la nuit de l'ignorance; et partout où tes envoyés ne purent pénétrer, il manque quelque chose à la civilisation! Les grands hommes t'appartiennent! *Magna virum!* Tes doctrines purifient la science de ce venin d'orgueil et d'indépendance qui la rend toujours dangereuse et souvent funeste. Tes Pontifes seront bientôt universellement proclamés agents suprêmes de la civilisation, créateurs de la monarchie et de l'unité européennes, conservateurs de la science et des arts, fondateurs, protecteurs-nés de la liberté civile, destructeurs de l'esclavage, ennemis du despotisme, infatigables soutiens de la souveraineté, bienfaiteurs du genre humain! Si quelquefois ils ont prouvé qu'ils étaient hommes, *si quid illis humanitus acciderit*, ces moments furent courts. Un vaisseau qui fend les eaux laisse moins de traces de son passage; et nul trône de l'univers ne porta jamais autant de sagesse, de science et de vertu[1]! »

« Sainte Église romaine, Mère des Églises et Mère de tous les fidèles, dit Bossuet, Église choisie de Dieu pour unir ses enfants dans la même foi et dans la même charité : nous tiendrons toujours à ton unité par le fond de nos entrailles. Si je t'oublie, Église romaine, puissé-je m'oublier moi-même! Que ma langue se sèche et demeure immobile dans ma bouche, si tu n'es pas toujours la première dans mon souvenir, si je ne te mets pas au commencement de tous mes cantiques de réjouissance[2]. »

[1] De Maistre, *Du Pape*, à la fin. — [2] Bossuet, *Sermon sur l'Unité de l'Église*.

FIN

TABLE DES MATIÈRES

Introduction. — 1. Objet de l'Apologétique. — 2. Sa méthode. — 3. Son historique. — 4. Sa division 3

PREMIÈRE PARTIE
PRÉPARATION A LA RELIGION RÉVÉLÉE

SECTION I. — L'AME HUMAINE ET DIEU

CHAPITRE I. — **De l'âme humaine en général.** — 1. La vie et ses degrés : vie végétative, sensitive, intellectuelle. — 2. Le principe vital est distinct de la matière. Preuves. Objections. — 3. Unité de l'âme humaine. Preuves. Objections. — 4. Excellence de l'âme humaine 10

CHAPITRE II. — **Des facultés supérieures de l'âme humaine.** — I. *De la raison.* — 1. Nature et objet de la raison. — 2. Principes de la raison. — 3. Systèmes destructeurs de la raison : empirisme, kantisme, positivisme. — II. *De la liberté.* — 1. Nature de la liberté. — 2. Preuves de la liberté : Preuve par le témoignage de la conscience. Preuve par la loi morale. Preuve par le consentement universel. — 3. Théories qui nient la liberté : fatalisme, déterminisme. — III. *Différences entre l'homme et l'animal.* — 1. Absence de raison dans l'animal. — 2. Absence de liberté dans l'animal. — 3. Le transformisme 15

CHAPITRE III. — **Nature de l'âme humaine.** — 1. Substantialité de l'âme. Le phénoménisme. — 2. Immatérialité ou simplicité de l'âme. Preuves de l'immatérialité de l'âme. Objections. Distinction de l'âme et du cerveau. Le matérialisme psychologique. — 3. Spiritualité de l'âme. Objections. 26

CHAPITRE IV. — **Origine de l'âme humaine.** — 1. Erreurs sur l'origine de l'âme. Erreur évolutioniste, panthéistique, traducianiste. — 2. L'âme humaine est immédiatement créée de Dieu. Preuves de cette proposition. — 3. Temps où l'âme est créée. Erreur de la préexistence des âmes. 33

CHAPITRE V. — **Destinée de l'âme humaine.** — 1. Immortalité de l'âme. — 2. Preuves de l'immortalité de l'âme. Preuve métaphysique. Preuves psychologiques. Preuves morales. — 3. La métempsycose. Son absurdité. Ses conséquences morales. — 4. Destinée du composé humain. Résurrection des corps : raisons prises du côté de l'ordre moral, du côté de la nature 36

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN
DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

répandis la lumière jusqu'aux extrémités de la terre, partout où les aveugles souverainetés n'arrêtèrent pas ton influence, et souvent même en dépit d'elles. C'est toi, qui fis cesser les sacrifices humains, les coutumes barbares ou infâmes, les préjugés funestes, la nuit de l'ignorance; et partout où tes envoyés ne purent pénétrer, il manque quelque chose à la civilisation! Les grands hommes t'appartiennent! *Magna virum!* Tes doctrines purifient la science de ce venin d'orgueil et d'indépendance qui la rend toujours dangereuse et souvent funeste. Tes Pontifes seront bientôt universellement proclamés agents suprêmes de la civilisation, créateurs de la monarchie et de l'unité européennes, conservateurs de la science et des arts, fondateurs, protecteurs-nés de la liberté civile, destructeurs de l'esclavage, ennemis du despotisme, infatigables soutiens de la souveraineté, bienfaiteurs du genre humain! Si quelquefois ils ont prouvé qu'ils étaient hommes, *si quid illis humanitus acciderit*, ces moments furent courts. Un vaisseau qui fend les eaux laisse moins de traces de son passage; et nul trône de l'univers ne porta jamais autant de sagesse, de science et de vertu[1]! »

« Sainte Église romaine, Mère des Églises et Mère de tous les fidèles, dit Bossuet, Église choisie de Dieu pour unir ses enfants dans la même foi et dans la même charité : nous tiendrons toujours à ton unité par le fond de nos entrailles. Si je t'oublie, Église romaine, puissé-je m'oublier moi-même! Que ma langue se sèche et demeure immobile dans ma bouche, si tu n'es pas toujours la première dans mon souvenir, si je ne te mets pas au commencement de tous mes cantiques de réjouissance[2]. »

[1] De Maistre, *Du Pape*, à la fin. — [2] Bossuet, *Sermon sur l'Unité de l'Église*.

FIN

TABLE DES MATIÈRES

Introduction. — 1. Objet de l'Apologétique. — 2. Sa méthode. — 3. Son historique. — 4. Sa division 3

PREMIÈRE PARTIE
PRÉPARATION A LA RELIGION RÉVÉLÉE

SECTION I. — L'AME HUMAINE ET DIEU

CHAPITRE I. — **De l'âme humaine en général.** — 1. La vie et ses degrés : vie végétative, sensitive, intellectuelle. — 2. Le principe vital est distinct de la matière. Preuves. Objections. — 3. Unité de l'âme humaine. Preuves. Objections. — 4. Excellence de l'âme humaine 10

CHAPITRE II. — **Des facultés supérieures de l'âme humaine.** — I. *De la raison.* — 1. Nature et objet de la raison. — 2. Principes de la raison. — 3. Systèmes destructeurs de la raison : empirisme, kantisme, positivisme. — II. *De la liberté.* — 1. Nature de la liberté. — 2. Preuves de la liberté : Preuve par le témoignage de la conscience. Preuve par la loi morale. Preuve par le consentement universel. — 3. Théories qui nient la liberté : fatalisme, déterminisme. — III. *Différences entre l'homme et l'animal.* — 1. Absence de raison dans l'animal. — 2. Absence de liberté dans l'animal. — 3. Le transformisme 15

CHAPITRE III. — **Nature de l'âme humaine.** — 1. Substantialité de l'âme. Le phénoménisme. — 2. Immatérialité ou simplicité de l'âme. Preuves de l'immatérialité de l'âme. Objections. Distinction de l'âme et du cerveau. Le matérialisme psychologique. — 3. Spiritualité de l'âme. Objections. 26

CHAPITRE IV. — **Origine de l'âme humaine.** — 1. Erreurs sur l'origine de l'âme. Erreur évolutioniste, panthéistique, traducianiste. — 2. L'âme humaine est immédiatement créée de Dieu. Preuves de cette proposition. — 3. Temps où l'âme est créée. Erreur de la préexistence des âmes. 33

CHAPITRE V. — **Destinée de l'âme humaine.** — 1. Immortalité de l'âme. — 2. Preuves de l'immortalité de l'âme. Preuve métaphysique. Preuves psychologiques. Preuves morales. — 3. La métempsycose. Son absurdité. Ses conséquences morales. — 4. Destinée du composé humain. Résurrection des corps : raisons prises du côté de l'ordre moral, du côté de la nature 36

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN
DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

CHAPITRE VI. — **Existence de Dieu.** — 1. La question de l'existence de Dieu : son importance; sa démonstrabilité. — 2. Preuves de l'existence de Dieu. Preuve physique, ou des causes finales. Objection. Preuves métaphysiques : contingence du monde; subordination des causes efficientes; le mouvement; les degrés d'excellence; les vérités éternelles. Preuves morales : consentement universel; objections; preuve par la loi morale. — 3. L'athéisme. Les athées. Absurdité de l'athéisme. Ses conséquences : il ruine la morale, l'ordre social et politique, la dignité humaine, le bonheur de l'homme. L'inspirateur de l'athéisme 41

CHAPITRE VII. — **Nature et attributs de Dieu.** — I. *Nature de Dieu.* — 1. Possibilité de connaître la nature et les attributs de Dieu. Erreur agnostique. — 2. En quoi consiste la nature de Dieu. — II. *Attributs de Dieu.* — 1. Attributs absolus : Infinité de Dieu. Unité de Dieu. Simplicité de Dieu. Indépendance de Dieu. Immutabilité de Dieu. Éternité de Dieu. Immensité de Dieu. Intelligence et science de Dieu. Volonté et amour divins. Béatitude de Dieu. — 2. Attributs relatifs : Sainteté de Dieu. Justice de Dieu. Véracité de Dieu. Miséricorde de Dieu. Omniprésence de Dieu. Sagesse de Dieu. Bonté de Dieu. Puissance de Dieu. — III. *Personnalité en Dieu.* Conditions de la personnalité. Véritable et réelle personnalité en Dieu 57

CHAPITRE VIII. — **Erreurs sur la nature de Dieu.** — 1. Le polythéisme. Sa nature, son origine et ses causes. Ses phases. Antériorité du monothéisme sur le polythéisme. — 2. Le dualisme. Les deux sortes de dualisme : dualisme philosophique, dualisme religieux ou manichéisme. — 3. Le panthéisme. Ses principales formes. Réfutation. Objections 68

CHAPITRE IX. — **Les œuvres de Dieu.** — I. *La création.* — 1. Notion de la création. — 2. Possibilité de la création. — 3. Liberté de la création. — 4. Fin de la création. — 5. Valeur de la création. — 6. Importance du dogme de la création. — II. *La conservation.* — Les deux espèces de conservation. La conservation du monde est positive et directe. — III. *Le concours divin.* — Ce qu'on entend par concours ou influx divin. Concours médiat et concours immédiat. Nécessité du concours immédiat 74

CHAPITRE X. — **De la Providence.** — 1. Notion de la Providence. — 2. Ses adversaires. — 3. Preuves de l'existence de la Providence : par les attributs de Dieu; par le spectacle de la nature physique; par le spectacle de l'humanité; par le consentement universel. — 4. Objections contre la Providence : objection tirée de la liberté de l'homme; objection tirée de l'existence du mal physique, du mal moral. — 5. Importance du dogme de la Providence 80

SECTION II. — DE LA RELIGION EN GÉNÉRAL

CHAPITRE XI. — **Nature de la religion.** — 1. Définition de la religion, suivant qu'elle est considérée en général, subjectivement ou objectivement. — 2. Division de la religion : religion naturelle et religion surnaturelle. — 3. Éléments de la religion : dogme, morale, culte, ministère sacré. — 4. Erreurs sur la religion : erreur des intellectualistes, des moralistes, des sentimentalistes, des empiristes ou cultuels. — 5. Propriétés de la religion : unité, perpétuité, universalité. 87

CHAPITRE XII. — **Nécessité de la religion.** — 1. Nécessité de la religion pour l'individu : parce que Dieu est notre premier principe et notre fin dernière; parce que l'homme est auprès de Dieu le représentant des créatures inférieures. — Nécessité du culte extérieur, fondée sur la dépendance totale de l'homme à l'égard de Dieu, sur l'union de l'âme et du corps, sur le devoir du bon exemple. — Nécessité de la prière. La prière d'adoration et d'action de grâces. La prière de demande : elle n'est pas illicite; elle n'est pas inefficace; elle est obligatoire. — 2. Nécessité de la religion pour la société domestique : parce qu'elle doit à Dieu un culte spécial; parce qu'elle ne peut sans religion remplir sa destinée : devoirs réciproques des membres de la famille; éducation des enfants. — 3. Nécessité de la religion pour la société civile : parce que Dieu a droit au culte social; parce que la société ne peut subsister sans ce culte. Objections 91

CHAPITRE XIII. — **L'indifférentisme.** — 1. Notion de l'indifférentisme. Il diffère de l'indifférence pratique. Il est absolu ou relatif. — 2. L'indifférentisme absolu. — 3. L'indifférentisme relatif. Indifférentisme individuel. Objections. Indifférentisme de l'État. Objections. 101

CHAPITRE XIV. — **De la religion naturelle.** — 1. Ce qu'on entend par la religion naturelle. Elle n'est pas pleinement la vraie religion. — 2. Insuffisance de la religion naturelle, au point de vue du culte, de la morale et de la rémission des péchés. — 3. Impossibilité morale de connaître pleinement la religion naturelle. Preuve fondée sur la nature humaine. Preuve tirée de l'histoire : les peuples, les philosophes en dehors de la révélation. — 4. Conclusion. . . 108

CHAPITRE XV. — **De la religion surnaturelle.** — 1. Notion du surnaturel. Le naturel et l'ordre naturel. Le préternaturel. Le surnaturel et l'ordre surnaturel; ses principaux éléments : la vision béatifique comme fin, la grâce comme moyen. — 2. Possibilité de l'ordre surnaturel. Absence de contradiction dans l'ordre surnaturel. Preuves d'analogie. Preuve tirée de la croyance universelle. Objections. 117

SECTION III. — DE LA RÉVÉLATION

CHAPITRE XVI. — **Possibilité de la révélation.** — 1. Notions préliminaires : divers sens du mot révélation; division de la révélation. — Possibilité de la révélation immédiate. Preuve par la raison. Preuve par la croyance universelle. Objections. — 2. Possibilité de la révélation médiate. Preuve par la raison. Objections. — 3. Possibilité de la révélation des mystères. Notion du mystère. La révélation des mystères ne répugne point. Objections 124

CHAPITRE XVII. — **Utilité de la révélation.** — 1. Utilité de la révélation en général : état de l'homme sans la révélation; avec la révélation. — 2. Utilité de la révélation des vérités relatives à la religion naturelle. — 3. Utilité de la révélation des mystères, au double point de vue intellectuel et moral. Objection. — 4. Utilité de la révélation médiate. 131

CHAPITRE XVIII. — **Nécessité de la révélation.** — 1. Nécessité absolue de la révélation pour connaître certaines vérités de la religion naturelle; nécessité morale pour les autres. Objections. — 2. Nécessité absolue de la révélation des mystères 135

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN
DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

CHAPITRE XIX. — **Rapports de la foi et de la raison.** — 1. Distinction de la foi et de la raison. — 2. Dépendance de la raison par rapport à la foi. — 3. Motifs de crédibilité. — 4. Liberté de l'acte de foi. — 5. Doute en matière de foi. — 6. Incompréhensibilité des mystères. — 7. Droit de contrôle de l'Église sur les sciences. — 8. Immutabilité des dogmes de la foi. 139

CHAPITRE XX. — **Signes de la révélation.** — 1. Signes intrinsèques et signes extrinsèques, en général. — 2. Signes intrinsèques de la révélation : négatifs ou positifs. Ce qu'indique l'absence ou la présence des signes négatifs. Ce qu'indique la présence des signes positifs. — 3. Signes extrinsèques de la révélation : miracles, prophéties, autres critériums. — 4. Conclusion. 145

CHAPITRE XXI. — **Du miracle.** — 1. Notion du miracle. Sa nature. Ses divers noms. Diverses espèces de miracles. — 2. Possibilité du miracle. Preuves de cette possibilité : le miracle n'implique aucune répugnance; il est l'objet de la croyance universelle. Objections. — 3. Causes du miracle : cause efficiente; cause finale. Utilité et nécessité du miracle. — 4. Constatation du miracle. Conditions pour constater le miracle : constatation de la réalité des faits; de leur caractère extranaturel; de leur origine divine; de leur but. Objections. — 5. Force probante du miracle. 149

CHAPITRE XXII. — **De la prophétie.** — 1. Notion de la prophétie : définition; caractères. — 2. Possibilité de la prophétie : preuve rationnelle; preuve par le consentement universel; preuve par l'histoire. — 3. Constatation de la réalité et de la divinité de la prophétie. — 4. Sa force probante. 162

CHAPITRE XXIII. — **Sources de la révélation : la Tradition.** — Valeur du témoignage pour les faits surnaturels. — 1. Nature de la tradition. — 2. Objet de la tradition : le fait de la révélation; les miracles et les prophéties. — 3. Valeur du témoignage de l'Église : valeur divine; valeur historique. . 166

CHAPITRE XXIV. — **Sources de la révélation : l'Écriture sainte.** — 1. Objet de l'Écriture sainte : les livres historiques, sapientiaux et prophétiques de l'Ancien et du Nouveau Testament. — 2. Texte original et versions diverses de la sainte Écriture. — 3. Excellence de la sainte Écriture : unité, universalité, beauté littéraire de la Bible 169

CHAPITRE XXV. — **Autorité historique de l'Ancien Testament.** — Conditions d'autorité d'un livre historique : véracité, authenticité, intégrité. — 1. Authenticité du Pentateuque. Preuves extrinsèques. Preuves intrinsèques. Objections. — 2. Intégrité du Pentateuque. Preuves extrinsèques. Preuve intrinsèque. — 3. Véracité du Pentateuque. Science historique de Moïse; sa sincérité. — 4. Autorité historique des autres livres de l'Ancien Testament . . 177

CHAPITRE XXVI. — **Autorité historique du Nouveau Testament.** — 1. Authenticité des Évangiles. Preuves extrinsèques. Preuves intrinsèques. — 2. Intégrité des Évangiles. Preuves extrinsèques. Preuve intrinsèque. — 3. Véracité des Évangiles. Science historique des Évangélistes; leur sincérité. Objections. — 4. Autorité historique des Actes des Apôtres. — 5. La critique rationaliste et les Évangiles. Fausseté du principe rationaliste. Fausseté de la méthode rationaliste. Fausseté des systèmes rationalistes : théorie de Reimarus et de Lessing; théorie de Semler; théorie de Paulus; théorie de Strauss; théorie de Baur; théories actuelles. — 6. Conclusion. 183

IIe PARTIE. — LA RELIGION RÉVÉLÉE

SECTION I. — LA RÉVÉLATION AVANT JÉSUS-CHRIST

CHAPITRE I. — **La religion primitive.** — 1. Existence de la révélation primitive : témoignage de la sainte Écriture; de la tradition; preuve rationnelle. — 2. Enseignement de la révélation primitive : ses dogmes naturels et surnaturels, ses préceptes, son culte. — 3. Signes divins extrinsèques et intrinsèques de la révélation primitive. — 4. Difficultés soulevées contre cette révélation : la création d'Ève; le paradis terrestre; la chute et le péché originel; l'état des hommes primitifs; l'existence historique des patriarches; la longévité des premiers hommes; le déluge; la tour de Babel; la catastrophe de Sodome et l'origine de la mer Morte; la conduite des premiers patriarches sémites. 198

CHAPITRE II. — **La religion mosaïque.** — 1. But et objet de la révélation mosaïque. Le peuple de l'alliance. La loi écrite. Moyens de conservation des vérités révélées : magistère divin, ministère lévitique, ministère prophétique. La révélation mosaïque et les Gentils. — 2. Divinité de la révélation mosaïque. Signes extrinsèques : miracles et prophéties de l'Ancien Testament; sainteté extraordinaire des fidèles observateurs de la loi mosaïque. Signes intrinsèques : excellence de la doctrine de la religion mosaïque; excellence de la législation sociale mosaïque considérée en elle-même, dans sa rapide formation, dans sa durée; nature de la sanction de la loi mosaïque. — 3. Difficultés soulevées contre la révélation mosaïque. Objections contre les faits surnaturels, miracles et prophéties. Objections contre le dogme, la morale, le culte de la religion mosaïque; contre les prescriptions légales relatives aux aliments. — 4. Durée de la religion mosaïque : la loi mosaïque devait être abrogée; elle l'est depuis longtemps 207

SECTION II. — LA RÉVÉLATION CHRÉTIENNE

CHAPITRE III. — **La plénitude des temps.** — L'époque de la venue du Messie. — 1. Préparation à la venue du Libérateur. Préparation intérieure négative; préparation intérieure positive, parmi les croyants, et en dehors du peuple d'Israël. Préparation extérieure : dispersion des Juifs parmi les peuples païens; développement du génie grec; réunion des peuples sous l'autorité romaine. Objection. — 2. État du monde à l'avènement de Jésus-Christ. État du monde païen. État du peuple juif. Éclat de la civilisation. — 3. Attente prochaine du Messie à l'époque de l'avènement de Jésus-Christ : témoignage des Évangiles, de l'historien juif Josèphe; des historiens romains Suétone et Tacite; apparition de faux messies. Conclusion 222

CHAPITRE IV. — **Ce que Jésus a dit de lui-même.** — Jésus est le libérateur attendu. — 1. Jésus s'est dit le Messie : affirmation de Jésus; foi et enseignement de saint Jean-Baptiste et des Apôtres. — 2. Jésus s'est dit le Fils de Dieu et Dieu lui-même : affirmation de Jésus; foi et enseignement de saint Jean-Baptiste et des Apôtres. — 3. Conclusion 229

CHAPITRE V. — **Réalisation en Jésus-Christ des promesses messianiques.** — Préliminaires : les quatre périodes dans le développement de l'idée messianique. — 1. Période primitive : le proto-évangile. — 2. Période patriarcale : prédiction de Noé; promesse de Dieu à Abraham; prophétie de Jacob. — 3. Période davidique : prophétie de Moïse; prophétie de Nathan; prophéties des Psaumes. — 4. Période prophétique proprement dite : petits prophètes; grands prophètes. — Conclusion. — 5. Objection contre les prophéties. 235

CHAPITRE VI. — **Réalisation en Jésus-Christ des figures messianiques.** — 1. Ce qu'on entend par figures. — 2. Personnages figuratifs. — 3. Choses figuratives. — 4. Événements figuratifs. — 5. Accord des deux Testaments. 244

CHAPITRE VII. — **Les miracles de Jésus-Christ.** — Raison des miracles de Jésus-Christ. — 1. Miracles dont Jésus-Christ est l'objet. — 2. Miracles dont Jésus-Christ est l'agent. Leur nombre et leur variété. Leur réalité historique. Leur caractère surnaturel divin. Leur source divine immédiate. Leur but. Conclusion. — 3. La résurrection de Jésus-Christ. Importance de ce miracle. Jésus-Christ est mort sur la croix. Jésus-Christ est sorti vivant du tombeau. Objections. Conclusion. 249

CHAPITRE VIII. — **Les prophéties de Jésus-Christ.** — Raison et objet des prophéties de Jésus-Christ. — 1. Prophéties de Jésus-Christ relatives à sa personne et à celle de ses Apôtres. — 2. Prophéties relatives au sort du peuple juif. — 3. Prophéties relatives à l'histoire de l'Église. — 4. Les prophéties du vieillard Siméon et de la sainte Vierge 259

CHAPITRE IX. — **La sainteté de Jésus-Christ.** — Preuve de la divinité de la Révélation tirée de la sainteté de Jésus-Christ. — 1. Les vertus de Jésus-Christ. Ce que Jésus fut à l'égard de Dieu, à l'égard des hommes, à l'égard de lui-même. — 2. Les caractères de la sainteté de Jésus : la plénitude, l'harmonie, la spontanéité, l'imitabilité universelle. — 3. Conclusion 266

CHAPITRE X. — **Fondation et propagation de l'Église.** — Preuve de la divinité de la Révélation tirée du fait de l'existence de l'Église de Jésus-Christ. — 1. Fondation de l'Église. — 2. Propagation de l'Église au temps des Apôtres. Rapidité et éclat de cette propagation. Obstacles à la conversion du monde. Absence de moyens humains. Intervention d'une cause surnaturelle divine. — Propagation de l'Église depuis les Apôtres jusqu'à nos jours. Progrès de la foi dans l'empire romain; hors de cet empire. Conversion des Barbares. Missions catholiques depuis le seizième siècle. — 3. Caractères de la propagation de l'Église : prédication de la croix; zèle; unité; adaptation parfaite. — 4. Objections contre la fondation et la propagation de l'Église. 273

CHAPITRE XI. — **Conservation de l'Église.** — Preuve de la divinité de la Révélation tirée de la conservation de l'Église. — 1. Épreuves et victoires de l'Église aux premiers siècles. Le Sauveur; les Apôtres. L'Église et les empereurs païens. L'Église et les empereurs chrétiens. L'Église et les hérésies. L'Église et les schismes. — 2. Épreuves et victoires de l'Église au moyen âge. L'Église et les Barbares. L'Église et le mahométisme. L'Église et le pouvoir temporel. L'Église et les hérésies. L'Église et les schismes. — 3. Épreuves et victoires de l'Église dans les temps modernes. L'Église et le protestantisme. L'Église et la franc-maçonnerie au dix-huitième siècle. L'Église et la Révolution. L'Église et la franc-maçonnerie au dix-neuvième siècle. — 4. Miraculeuse stabilité de L'Église. 287

CHAPITRE XII. — **Les martyrs de Jésus-Christ.** — Preuve de la divinité de Jésus-Christ tirée du martyre. — 1. Le martyre chrétien et ses circonstances : nombre des martyrs, leur qualité, la nature de leurs tourments, la raison de leurs souffrances, les vertus pratiquées dans ces souffrances, les miracles produits en leur faveur, les effets de leur martyre. — 2. Force démonstrative du martyre. — 3. Objections. 300

CHAPITRE XIII. — **La doctrine de Jésus-Christ.** — Preuve de la divinité de Jésus-Christ et de la Révélation chrétienne tirée de la divinité de sa doctrine. — I. *Nouveauté de la doctrine de Jésus-Christ.* — 1. Jésus-Christ est le Docteur définitif. — 2. Perfection de sa doctrine : de ses dogmes, de sa morale, de son culte. — 3. Universalité du christianisme. — 4. Objections. — II. *La doctrine de Jésus-Christ comble les désirs de l'homme.* — 1. Elle répond aux besoins et aux aspirations de l'intelligence humaine. Plénitude de l'enseignement chrétien. Son harmonie. Sa clarté. Objections contre la sainte Trinité, contre l'Incarnation, contre la Rédemption, contre les sacrements, contre l'enfer. — 2. La doctrine de Jésus-Christ répond aux besoins et aux aspirations du cœur humain : paix et consolation, fraternité, union à Dieu dans le christianisme. Objection. — 3. La doctrine de Jésus-Christ répond aux besoins et aux aspirations de la volonté humaine : règles de conduite sûres et parfaites; puissants stimulants; dispositions facilitant l'exercice de la vertu. Objections. — 4. La doctrine de Jésus-Christ répond aux besoins et aux aspirations de notre nature sensible. Le corps humain dans la doctrine chrétienne; les biens extérieurs; les sciences positives et les beaux-arts. Objection. — 5. Conclusion. 306

CHAPITRE XIV. — **Efficacité de la doctrine de Jésus-Christ.** — Preuve de la divinité de Jésus-Christ et de la Révélation chrétienne tirée de l'efficacité de sa doctrine. — I. *Transformation morale et religieuse* opérée par le christianisme : pratique des vertus chrétiennes. Objection. — II. *La civilisation chrétienne.* — 1. Le christianisme a fait prédominer le droit sur la force dans la société domestique. Condition de la famille en dehors du christianisme. Restauration de la famille par le christianisme. Objection. — Le christianisme a fait prédominer le droit sur la force dans la société civile et politique. Suppression de l'esclavage. Objections. Harmonie de l'autorité et de la liberté. Objection. — 2. Le christianisme a contribué au progrès matériel. Objections. — 3. Le christianisme a contribué au progrès intellectuel et artistique. Instruction primaire. Objection. Le haut enseignement. Les arts. — 4. Conclusion. . 335

CHAPITRE XV. — **Les fausses religions.** — Preuve de la divinité de la Révélation chrétienne tirée de la fausseté des autres religions. — 1. Le paganisme ancien : défaut de valeur doctrinale, de valeur morale, de puissance civilisatrice. — 2. La religion primitive des Chinois et le confucianisme. — 3. Le zoroastrisme. — 4. Le védisme et le brahmanisme : brahmanisme ancien, néo-brahmanisme, brahma-somaj. — 5. Le bouddhisme philosophique et le bouddhisme populaire. — 6. La religion des Arabes avant Mahomet et le mahométisme. — 7. Le judaïsme après Jésus-Christ : il est en contradiction avec lui-même. Les sectes juives. Doctrine et morale du Talmud. Le Talmud en action. — 8. La religion des peuples sauvages : leurs croyances, leur culte. — 9. Essais de fondation de religions nouvelles. La théophilanthropie. Le saint-simonisme. La religion positiviste. La religion franc-maçonnique 356

IIIe PARTIE. — L'ÉGLISE DE JÉSUS-CHRIST

SECTION I. — RECHERCHE DE LA VÉRITABLE ÉGLISE

CHAPITRE I. — **Notion de l'Église.** — 1. Noms de l'Église dans les Livres saints : figures; métaphores; paraboles et allégories. — 2. Ce qu'est l'Église. Étymologie et acceptions diverses du mot *église*. Définition adéquate de l'Église. — 3. Fausses notions de l'Église 376

CHAPITRE II. — **Institution de l'Église.** — 1. Jésus-Christ a fondé une Église. La théorie rationaliste le nie. Dogme catholique de l'institution divine de l'Église. Preuves tirées de l'Écriture sainte, de la tradition, de la raison théologique. — 2. L'Église est une société surnaturelle. Preuve et raison fondamentale. Distinction de l'Église et de la société civile. — 3. L'Église est une société parfaite. La doctrine du césarisme le nie. Doctrine catholique sur cette question. Objections 380

CHAPITRE III. — **Propriétés de l'Église.** — 1. Visibilité de l'Église. Erreurs des protestants. Doctrine catholique de la visibilité de l'Église. Preuves. Objections. — 2. Perpétuité de l'Église. Adversaires de la perpétuité de l'Église. Preuves de cette perpétuité. Objections. — 3. Indéfectibilité de l'Église. Erreurs des protestants. Preuves de l'indéfectibilité de l'Église. Objections. — 4. Infaillibilité de l'Église. Notion de l'infaillibilité : sa nature; son objet. Système protestant. Preuves de l'infaillibilité de l'Église. Objections 389

CHAPITRE IV. — **Nécessité d'appartenir à l'Église pour être sauvé.** — 1. L'indifférentisme : indifférentisme relatif, indifférentisme absolu. — 2. Nécessité d'appartenir à l'Église. Comment on appartient à l'Église. Preuves de la nécessité d'appartenir à l'Église. Appartenir à l'âme de l'Église est de nécessité de moyen; appartenir au corps est de nécessité de précepte. — 3. Objection sur la maxime : « Hors de l'Église point de salut. » 402

CHAPITRE V. — **Caractères de l'Église.** — 1. Notions préliminaires : nécessité et nature des caractères de l'Église. Caractères assignés par les dissidents. — 2. Unité de l'Église. Théories protestantes et schismatiques. Doctrine catholique. Ses preuves. Objections. — 3. Sainteté de l'Église. Erreurs des protestants. Doctrine catholique. Ses preuves. — 4. Catholicité de l'Église. Erreurs des protestants. Doctrine catholique. Ses preuves. Objections. — 5. Apostolicité de l'Église. Erreurs des protestants et des Grecs schismatiques. Doctrine catholique. Ses preuves. — 6. Conclusion 406

CHAPITRE VI. — **Application des caractères de l'Église aux sectes protestantes.** — 1. Les sectes protestantes : le luthéranisme, l'anabaptisme, l'anglicanisme, le calvinisme, le socinianisme. Absence de mission divine chez les réformateurs. — 2. Absence de l'unité de droit et de fait dans le protestantisme. — 3. Absence de la sainteté de droit et de fait. — 4. Absence de la catholicité de droit et de fait. — 5. Absence de l'apostolicité d'origine, de doctrine, de ministère. — 6. Objections 418

CHAPITRE VII. — **Application des caractères de l'Église aux sectes grecques.** — 1. Les sectes grecques. Schisme de Constantinople. Schisme russe. — 2. Absence de l'unité de droit et de fait dans les sectes grecques. — 3. Absence de la sainteté de droit et de fait. — 4. Absence de la catholicité. — 5. Absence de l'apostolicité de doctrine et de ministère. 429

CHAPITRE VIII. — **Application des caractères de l'Église à l'Église romaine.** — 1. Unité de droit et de fait dans l'Église romaine. Objections. — 2. Sainteté de droit et de fait dans l'Église romaine. Objections. — 3. Catholicité de droit et de fait dans l'Église romaine. Objections. — 4. Apostolicité d'origine, de doctrine et de ministère dans l'Église romaine. Objections. — 5. Conclusion. 432

SECTION II. — CONSTITUTION DE L'ÉGLISE

CHAPITRE IX. — **Siège de l'autorité ecclésiastique.** — 1. Autorité de saint Pierre. Preuve tirée de l'Écriture : primauté d'honneur de saint Pierre, parmi les Apôtres; primauté de juridiction. Preuve tirée de la tradition. Objections. Autorité des Apôtres : du collège apostolique, de chaque Apôtre pris individuellement. — 2. Perpétuité de l'autorité de saint Pierre. Preuves tirées de la sainte Écriture, de la tradition et de la raison théologique. Perpétuité de l'autorité des Apôtres : du collège apostolique, de chaque Apôtre. — 3. Les successeurs de saint Pierre et des Apôtres. Le Pontife romain est le successeur de saint Pierre : preuve par l'argument de prescription et la tradition. Pourquoi le Pontife romain est le successeur de saint Pierre. Il le sera toujours. Les évêques sont les successeurs des Apôtres. — 4. Autorité du Pontife romain. Preuves par la tradition, l'histoire ecclésiastique, l'argument de prescription. Objections. Autorité des évêques pris individuellement; du corps épiscopal dispersé; du corps épiscopal réuni en concile. — 5. Erreurs relatives au siège de l'autorité ecclésiastique : démocratisme, césarisme, presbytérianisme, épiscopalisme. 448

CHAPITRE X. — **Nature de l'autorité ecclésiastique.** — I. *Indépendance de l'autorité du Pontife romain.* — 1. L'autorité du Pontife romain ne dérive d'aucune autre. Erreur gallicane. Doctrine catholique. — 2. L'autorité du Pontife romain n'est pas soumise à l'autorité civile. Indépendance de l'autorité du Pape. Indépendance de sa personne : immunités ecclésiastiques; pouvoir temporel de la Papauté. Objections. — 3. L'autorité du Pontife romain n'est pas soumise à celle du corps épiscopal. Indépendance de sa juridiction. Indépendance de son magistère doctrinal : remarques sur le décret d'infaillibilité; nature de l'infaillibilité pontificale; preuves de cette infaillibilité. Objections. — II. *Toute puissance dans l'Église dépend de l'autorité du Pontife romain.* — 1. Subordination de la puissance civile. De droit divin le Pape a juridiction sur le temporel des sociétés civiles : preuves; objections. Le pouvoir civil est tenu de protéger et d'aider l'Église. L'État ne doit pas se séparer de l'Église : séparation partielle; séparation absolue; objections. Les libertés modernes n'imposent pas à l'État la nécessité de se séparer de l'Église; objections. — 2. Subordination du pouvoir épiscopal : subordination de chaque évêque, du corps épiscopal; tout pouvoir émane du Pontife romain. 470

CHAPITRE XI. — **Les sujets de l'autorité ecclésiastique.** — 1. Tous les baptisés sont les sujets du Pontife romain. L'autorité du Pape sur l'Église est ordinaire et immédiate. — 2. Les sujets des évêques sont les fidèles de leurs diocèses respectifs 496

CHAPITRE XII. — **Objet de l'autorité ecclésiastique.** — Raison et division de cet objet. — 1. Magistère doctrinal de l'Église : objet direct et indirect de ce magistère; objections. Droits de l'Église sur l'enseignement des écoles; objections. — 2. Discipline morale de l'Église : son objet; principaux droits du Pontife romain. — 3. Ministère sacerdotal de l'Église : les sacrements; le culte divin. — 4. Organisation sociale de l'Église : organisation personnelle, territoriale. — 5. Patrimoine temporel de l'Église. Droit de propriété de l'Église. Droits de l'Église aux subventions des fidèles et de la société civile. Droits du Pontife romain sur les biens temporels de l'Église. Objections. 498

CHAPITRE XIII. — **Mode d'exercice de l'autorité ecclésiastique.** — 1. Mode d'exercice du pouvoir de juridiction. Triple pouvoir législatif, judiciaire et coercitif. Légitimité de ces pouvoirs. Objections. — 2. Mode d'exercice du magistère doctrinal : mode ordinaire, mode extraordinaire. Comment l'Église procède dans ses définitions 510

CHAPITRE XIV. — **Rapports de l'autorité ecclésiastique et de l'autorité civile.** — 1. Union de l'Église et de l'État : union normale; union concordataire. — 2. État d'hostilité contre l'Église : conduite de l'Église dans le cas de la liberté des cultes, dans le cas contraire 544

SECTION III. — LES SOURCES THÉOLOGIQUES

CHAPITRE XV. — **De la sainte Écriture.** — 1. Inspiration de la sainte Écriture. Le fait de l'inspiration. Sa nature. Son étendue. — 2. Canon des saintes Écritures. — 3. Authenticité de la Vulgate. — 4. Interprétation de la sainte Écriture. Les différents sens de l'Écriture sainte. Règles d'interprétation. — 5. Lecture de la Bible : elle n'est pas nécessaire au salut; l'Église n'en éloigne point les fidèles. — 6. Objections scientifiques contre la Bible. Principes de solution des difficultés. Objections tirées de la géologie, de l'astronomie, de la biologie, de l'anthropologie 519

CHAPITRE XVI. — **De la Tradition.** — 1. Notion de la Tradition. La Tradition en général. La Tradition divine. — 2. Existence et autorité de la Tradition. — 3. Manifestations de la Tradition : les symboles et les professions de foi; les sentences doctrinales; la pratique des Églises; les écrits des saints Pères; les écrits des théologiens; les actes des martyrs; les écrits des hérétiques; l'histoire ecclésiastique; les monuments; le sentiment du peuple chrétien. — 4. Usage de la Tradition : dans l'instruction des fidèles; dans la réfutation des hérétiques. 537

CHAPITRE XVII. — **De la raison naturelle en théologie.** — 1. Usage de la raison en théologie : pour établir l'existence et la véracité de Dieu; dans la dogmatique préliminaire; dans la théologie dogmatique, pour prouver, éclaircir et développer les vérités révélées; dans la théologie morale, pour la solution des cas de conscience; dans l'apologétique, pour défendre la vérité. — 2. Abus de la raison en théologie. La raison doit admettre : l'ordre surnaturel et la révélation, les mystères, le magistère infaillible de l'Église 544

TABLE ANALYTIQUE

Les nombres indiquent la page.

A

Actes des Apôtres. — Leur autorité historique, 191.

Actes des Martyrs. — Ils sont une manifestation de la tradition, 541.

Agnosticisme. — Système niant la possibilité de connaître la nature de Dieu, 57.

Allégorie. — Son usage dans l'Écriture sainte, 525.

Ame. — Principe vital des êtres vivants, 11. Il est dictinct de la matière, 11. Erreur des organicistes, 11. Il y a trois espèces d'âmes, 11. — Qualités et activité de l'âme de l'animal, 31.

Ame humaine. — Principe vital de l'homme, 11. L'âme humaine en général, 10. Son unité, 13. Son excellence, 14. Ses facultés supérieures : la raison, 15; la liberté, 19. Ses propriétés essentielles, 28. Sa substantialité, 26. Son immatérialité, 27. Sa spiritualité, 31. — Origine de l'âme humaine : erreur évolutioniste, 33; erreur panthéistique, 33; création directe de l'âme, 34. Temps où elle est créée, 35. Son immortalité, 36. Sa destinée, 40.

Ame de l'Église. — De nécessité de moyen il faut appartenir à l'âme de l'Église, 403.

Anabaptistes. — Secte protestante, 419. Leur erreur sur le baptême des adultes, 419; sur le règne du Saint-Esprit, 392.

Anges. — Rôle des Anges dans la relation des êtres, 316.

Anglicanisme. — Secte protestante, 419.

Animal. — Il est privé de raison et de liberté, 24.

Anthropolâtrie. — Un des systèmes de formation du polythéisme, 69.

Anthropologie. — Objections contre la Bible, 534.

Antiquité de l'espèce humaine, 536.

Apologétique. — Son objet, 3. Sa méthode, 4. Son histoire, 5. Sa division, 7. — Principaux apologistes, 6.

Apostats. — Ils n'appartiennent pas à l'Église, 403. Ils sont sujets du Pontife romain, 496.

Apostolicité. — Caractère de la vraie Église, 416. — L'Église romaine possède l'apostolicité, 443, 445. Les autres religions chrétiennes ne la possèdent pas, 426, 431.

Apôtres. — Ce qu'ils ont cru et enseigné touchant le Messie, 230, 232. Prophéties de Jésus-Christ à leur sujet, 259. Persécutions qu'ils ont subies, 288. Autorité spirituelle des Apôtres, 453. — Les successeurs des Apôtres, 458.

Arts. — Les beaux-arts dans la doctrine chrétienne, 333. Ce qu'ils doivent au christianisme, 354.

CHAPITRE XII. — **Objet de l'autorité ecclésiastique.** — Raison et division de cet objet. — 1. Magistère doctrinal de l'Église : objet direct et indirect de ce magistère; objections. Droits de l'Église sur l'enseignement des écoles; objections. — 2. Discipline morale de l'Église : son objet; principaux droits du Pontife romain. — 3. Ministère sacerdotal de l'Église : les sacrements; le culte divin. — 4. Organisation sociale de l'Église : organisation personnelle, territoriale. — 5. Patrimoine temporel de l'Église. Droit de propriété de l'Église. Droits de l'Église aux subventions des fidèles et de la société civile. Droits du Pontife romain sur les biens temporels de l'Église. Objections. 498

CHAPITRE XIII. — **Mode d'exercice de l'autorité ecclésiastique.** — 1. Mode d'exercice du pouvoir de juridiction. Triple pouvoir législatif, judiciaire et coercitif. Légitimité de ces pouvoirs. Objections. — 2. Mode d'exercice du magistère doctrinal : mode ordinaire, mode extraordinaire. Comment l'Église procède dans ses définitions 510

CHAPITRE XIV. — **Rapports de l'autorité ecclésiastique et de l'autorité civile.** — 1. Union de l'Église et de l'État : union normale; union concordataire. — 2. État d'hostilité contre l'Église : conduite de l'Église dans le cas de la liberté des cultes, dans le cas contraire 544

SECTION III. — LES SOURCES THÉOLOGIQUES

CHAPITRE XV. — **De la sainte Écriture.** — 1. Inspiration de la sainte Écriture. Le fait de l'inspiration. Sa nature. Son étendue. — 2. Canon des saintes Écritures. — 3. Authenticité de la Vulgate. — 4. Interprétation de la sainte Écriture. Les différents sens de l'Écriture sainte. Règles d'interprétation. — 5. Lecture de la Bible : elle n'est pas nécessaire au salut; l'Église n'en éloigne point les fidèles. — 6. Objections scientifiques contre la Bible. Principes de solution des difficultés. Objections tirées de la géologie, de l'astronomie, de la biologie, de l'anthropologie 519

CHAPITRE XVI. — **De la Tradition.** — 1. Notion de la Tradition. La Tradition en général. La Tradition divine. — 2. Existence et autorité de la Tradition. — 3. Manifestations de la Tradition : les symboles et les professions de foi; les sentences doctrinales; la pratique des Églises; les écrits des saints Pères; les écrits des théologiens; les actes des martyrs; les écrits des hérétiques; l'histoire ecclésiastique; les monuments; le sentiment du peuple chrétien. — 4. Usage de la Tradition : dans l'instruction des fidèles; dans la réfutation des hérétiques. 537

CHAPITRE XVII. — **De la raison naturelle en théologie.** — 1. Usage de la raison en théologie : pour établir l'existence et la véracité de Dieu; dans la dogmatique préliminaire; dans la théologie dogmatique, pour prouver, éclaircir et développer les vérités révélées; dans la théologie morale, pour la solution des cas de conscience; dans l'apologétique, pour défendre la vérité. — 2. Abus de la raison en théologie. La raison doit admettre : l'ordre surnaturel et la révélation, les mystères, le magistère infaillible de l'Église 544

TABLE ANALYTIQUE

Les nombres indiquent la page.

A

Actes des Apôtres. — Leur autorité historique, 191.

Actes des Martyrs. — Ils sont une manifestation de la tradition, 541.

Agnosticisme. — Système niant la possibilité de connaître la nature de Dieu, 57.

Allégorie. — Son usage dans l'Écriture sainte, 525.

Ame. — Principe vital des êtres vivants, 11. Il est dictinct de la matière, 11. Erreur des organicistes, 11. Il y a trois espèces d'âmes, 11. — Qualités et activité de l'âme de l'animal, 31.

Ame humaine. — Principe vital de l'homme, 11. L'âme humaine en général, 10. Son unité, 13. Son excellence, 14. Ses facultés supérieures : la raison, 15; la liberté, 19. Ses propriétés essentielles, 28. Sa substantialité, 26. Son immatérialité, 27. Sa spiritualité, 31. — Origine de l'âme humaine : erreur évolutioniste, 33; erreur panthéistique, 33; création directe de l'âme, 34. Temps où elle est créée, 35. Son immortalité, 36. Sa destinée, 40.

Ame de l'Église. — De nécessité de moyen il faut appartenir à l'âme de l'Église, 403.

Anabaptistes. — Secte protestante, 419. Leur erreur sur le baptême des adultes, 419; sur le règne du Saint-Esprit, 392.

Anges. — Rôle des Anges dans la relation des êtres, 316.

Anglicanisme. — Secte protestante, 419.

Animal. — Il est privé de raison et de liberté, 24.

Anthropolâtrie. — Un des systèmes de formation du polythéisme, 69.

Anthropologie. — Objections contre la Bible, 534.

Antiquité de l'espèce humaine, 536.

Apologétique. — Son objet, 3. Sa méthode, 4. Son histoire, 5. Sa division, 7. — Principaux apologistes, 6.

Apostats. — Ils n'appartiennent pas à l'Église, 403. Ils sont sujets du Pontife romain, 496.

Apostolicité. — Caractère de la vraie Église, 416. — L'Église romaine possède l'apostolicité, 443, 445. Les autres religions chrétiennes ne la possèdent pas, 426, 431.

Apôtres. — Ce qu'ils ont cru et enseigné touchant le Messie, 230, 232. Prophéties de Jésus-Christ à leur sujet, 259. Persécutions qu'ils ont subies, 288. Autorité spirituelle des Apôtres, 453. — Les successeurs des Apôtres, 458.

Arts. — Les beaux-arts dans la doctrine chrétienne, 333. Ce qu'ils doivent au christianisme, 354.

Aséité. — Ce qui constitue l'essence divine, 58.
Astronomie. — Objections contre la Bible, 532.
Athéisme. — Les athées, 50. Absurdité de l'athéisme, 51. Ses conséquences, 54, 115. L'inspirateur de l'athéisme, 56.
Attributs divins. — Attributs absolus, 59; relatifs, 65. — Ils prouvent l'existence de la Providence, 81.
Aumône. — Objection tirée de l'obligation de l'aumône, 331.
Authenticité. — En quoi consiste l'authenticité d'un écrit, 177, 524. Authenticité du Pentateuque, 178; des autres livres de l'Ancien Testament, 182; des Évangiles, 183; des Actes des Apôtres, 191. Authenticité de la Vulgate, 524.
Autorité civile. — (Voir État.)
Autorité ecclésiastique. — Son siège : saint Pierre et les Apôtres ont reçu leur autorité de Jésus-Christ, 448, 453; elle réside dans leurs successeurs, le Pape, 454, 455, 459, et les Évêques, 455, 458, 464. Erreurs relatives au siège de l'autorité ecclésiastique, 466. — Sa nature : l'autorité du Pontife romain est indépendante, 470; elle est la source de toute puissance dans l'Église, 482. — Ses sujets, 496. — Son objet : magistère doctrinal, 499; discipline morale, 505; ministère sacerdotal, 505; organisation sociale, 506; patrimoine temporel, 507. — Son mode d'exercice : exercice du pouvoir de juridiction, 510; du magistère doctrinal, 512. — Ses rapports avec l'autorité civile : union normale, 514; union concordataire, 515; état d'hostilité, 516.
Autorité historique. — Ses conditions : véracité, authenticité, intégrité, 177. — Autorité historique de l'Ancien Testament, 178, 182; du Nouveau Testament, 183.

B

Baptême. — Objection contre l'enseignement chrétien tirée du sort des enfants qui meurent sans baptême, 323, 404, 405.
Barbares. — Leur conversion, 282, 292.
Bible. — Unité de la Bible, 174. Universalité de la Bible, 175. Beauté littéraire de la Bible, 175. Lecture de la Bible, 527. (Voir Écriture sainte.)
Biens temporels (Les) dans la doctrine chrétienne, 333, 347.
Biologie. — Objections contre la Bible, 533.
Blasphème. — Sanction mosaïque contre le blasphème, 217.
Bouddhisme. — Fausse religion de la Chine et du Japon, 362, 364; elle est basée sur la morale naturelle, 90. — Bouddhisme philosophique, 363; bouddhisme populaire, 363.
Brahmanisme. — Fausse religion de l'Inde, 360, 362, 89. Brahmanisme ancien, 361; néo-brahmanisme, 361; brahma-somaj, 361.

C

Cadran solaire d'Ézéchias. — Objection contre la Révélation mosaïque, 215.
Cailles. — Objection contre la Révélation mosaïque, 215.
Calvinisme. — Secte protestante, 419.
Canon des saintes Écritures : livres proto-canoniques; livres deutéro-canoniques, 523. — Canon de Muratori, 184.
Caractères de l'Église. — Nécessité et nature de ces caractères, 406, 417. Unité, 407. Sainteté, 411. Catholicité, 413. Apostolicité, 416.
Catéchumènes. — Ils sont hors de l'unité de communion, 409; ils appartiennent à l'âme de l'Église, 405.
Catholicité. — Caractère de la vraie Église, 413. L'Église romaine possède la catholicité, 442, 445. Les autres religions chrétiennes ne la possèdent pas, 425, 431.
Causes efficientes. — Leur subordination est une preuve de l'existence de Dieu, 44.
Célibat religieux. — Objection, 331, 339.
Cerveau. — Distinction de l'âme et du cerveau, 28. Le cerveau n'est pas le principe des phénomènes intellectuels et moraux, 29.
Césarisme. — Doctrine de l'absolutisme de l'État, 385. Erreur relative au siège de l'autorité ecclésiastique, 468.
Christianisme. — Sa perfection, 307. Son universalité, 308. La doctrine de Jésus-Christ comble tous les désirs de l'homme, 311, 327, 328, 332. Son efficacité, 335 : il a fait prédominer le droit sur la force, 337; il a contribué au progrès matériel, 347; au progrès intellectuel et artistique, 351.
Chute de l'homme. — Objection contre la révélation primitive, 202.
Civilisation. — Éclat de la civilisation à la venue du Messie, 226. — Civilisation chrétienne, 336.
Colonne de nuée. — Objection contre la révélation mosaïque, 215.
Conciles. — Concile général ou œcuménique, 465; concile particulier, 466. Conditions de leur validité, 465. Leur autorité, 466.
Concordats. — Union concordataire de l'Église et de l'État, 515.
Concours divin. — En quoi il consiste, 78. Concours médiat, 79; concours immédiat, 79. Systèmes expliquant ce concours, 79. — Influx divin dans la création, 81; dans la conservation du monde, 78.
Confession. — Objection tirée de la pratique de la confession, 332.
Confucianisme. — Fausse religion des Chinois, 358.
Connexion des vérités chrétiennes, 316.
Conseils évangéliques. — Leur rôle dans le christianisme, 329, 412. Objections tirées de leur pratique, 331, 339. — Instituts religieux, 295, 296, 297.
Conservation. — Ses deux espèces, 78. La conservation du monde est positive et directe, 78.
Contingence du monde. — Preuve de l'existence de Dieu, 44.
Corporations ouvrières. — Bienfait du christianisme, 349.
Corps de l'Église. — De nécessité de précepte on doit appartenir au corps de l'Église, 403.
Corps humain. — Le corps dans la doctrine chrétienne, 332; sa destinée, 40.
Création. — Notion de la création, 74. Sa possibilité, 75. Liberté de la création, 75. Valeur de la création, 76. Sa fin, 76. Importance du dogme de la création, 77. Relation des êtres, 315. La Providence dans le plan de la création, 81.
Création d'Ève. — Objection contre la révélation primitive, 202.
Crédibilité. — (Voir Critériums.)
Critériums. — Motifs de crédibilité, 141, 145. Distinction entre les motifs de crédibilité et le motif de la foi, 142. Signes de la révélation, 145 : signes intrinsèques, 146; signes extrinsèques, 147.
Critique des Évangiles. — Fausseté du principe, de la méthode et des systèmes rationalistes, 191 : théorie de Reimarus et Lessing, 192; théorie de Semler, 193; théorie de Paulus, 193, théorie de Strauss, 194; théorie de Baur, 195; théories allemandes actuelles, 195; théorie de Renan, 196.
Croisades contre les Musulmans, les Albigeois, les Hussites, les protestants, 440.
Culte divin. — Il est un des éléments de la religion, 89. — Culte dans la religion primitive, 200; dans la religion mosaïque, 208, 211, 218, 247; dans la religion chrétienne, 298, 313, 505. — Nécessité du culte extérieur, 93. Nécessité du culte social, 97.

D

Darwinisme. — Théorie matérialiste de l'origine de l'homme, 25, 53, 533, 534.

Définitions dogmatiques ou doctrinales, 540, 542.

Déisme. — Système niant la révélation, 115, 131. — Erreurs des déistes sur la Providence, 81. Ils rejettent la prière de demande, 93. Ils nient la possibilité du miracle, 151. Ils professent l'indifférentisme en matière d'Église, 402.

Déluge. — Objection contre la révélation primitive, 205.

Démocratisme. — Erreur relative au siège de l'autorité ecclésiastique, 466.

Démonolâtrie. — Une des phases du polythéisme, 69.

Démons. — (Voir ANGES.)

Déterminisme. — Système niant la liberté, 21, 22. Arguments des déterministes, 22.

Dévas. — Culte des dévas dans la religion persane, 359.

Dieu. — Son existence, 41. Preuves de l'existence de Dieu, 42. L'athéisme, 50. — Nature de Dieu, 58. Sa perfection : attributs absolus, 59; attributs relatifs, 65; personnalité en Dieu, 67. Erreurs sur la nature de Dieu, 68. — Œuvres de Dieu : création, 74; conservation, 78; concours divin, 78. — La Providence, 80.

Discipline. — Discipline morale de l'Église, 505.

Discussion. — Méthode de discussion dans la réfutation des hérétiques, 543, 546.

Dispositions morales qu'inspire le christianisme, 330.

Divination. — Sanction mosaïque contre la divination, 217.

Doctrine chrétienne. — Sa nouveauté, 307. — Sa perfection, 307. Son universalité, 308. Sa divinité, 306. Son efficacité, 335. — La doctrine catholique répond aux besoins et aux aspirations de l'intelligence, 311; du cœur, 327; de la volonté, 328; de la nature sensible, 332.

Dogme catholique. — Le dogme est un des éléments de la religion, 89. Dogmes de la révélation primitive, 200; de la révélation mosaïque, 208, 211, 217; de la révélation chrétienne, 307, 312, 317. Objections contre le dogme, 309, 319.

Donatistes. — Schisme des premiers siècles combattu par saint Augustin, 292. Leur fausse notion de l'Église, 379.

Douleur. — Objection contre la Providence tirée de la douleur, 84. Rôle de la douleur, 84.

Droit politique. — Le droit politique dans la législation mosaïque, 212. Principes du christianisme sur ce sujet, 344.

Droits de l'homme. — Objection relative à la liberté, 346. Erreur sur les rapports de l'Église et de l'État, 489.

Dualisme. — Négation de l'unité de Dieu, 70. — Dualisme philosophique, 70; dualisme religieux ou manichéisme, 70. Dualisme de Zoroastre, 359; dualisme des sauvages, 370.

E

Écoles. — Nécessité de la religion dans l'enseignement, 96. Écoles sans Dieu, 96. Droits de l'Église sur l'enseignement, 144, 502. Zèle de l'Église dans l'établissement des écoles, 351.

Écrits des saints Pères et des théologiens. — Ils sont un témoignage de la tradition, 540.

Écriture sainte. — Elle est une des sources théologiques, 169, 518. Ses divers noms, 169. Division de la Bible : livres historiques, sapientiaux et prophétiques de l'Ancien Testament, 170; livres historiques, moraux et prophétique du Nouveau Testament, 172. Texte original et versions de la Bible, 174, 184. Excellence de la sainte Écriture, 174.

— Autorité historique de la Bible, 178, 182. Inspiration de la sainte Écriture, 519. Canon des saintes Écritures, 184, 522. Authenticité de la Bible, 178, 182, 524. La Bible n'est pas l'unique règle de foi, 396, 527, 539. — Interprétation de l'Écriture sainte : ses différents sens, 525; règles d'interprétation, 526. — Lecture de la Bible, 527. — Objections scientifiques contre la Bible : principes pour résoudre les difficultés, 528; objections tirées de la géologie, 530; de l'astronomie, 532; de la biologie, 533; de l'anthropologie, 534. — Système protestant d'interprétation, 396, 400, 421.

Éducation. — Nécessité de la religion dans l'éducation, 96.

Église (Notions). — Noms de l'Église dans l'Écriture, 376. Figures de l'Église, 376. Ce qu'est l'Église, 377. Fausses notions de l'Église, 379. — Jésus-Christ a fondé une Église, 380, 273. Elle est une société surnaturelle, 383; elle est une société parfaite, 385. Propriétés de l'Église : visibilité, 389; perpétuité, 392; indéfectibilité, 394; infaillibilité, 395. Caractères de l'Église, 406. Nécessité d'appartenir à l'Église, 403.

Église de Jésus-Christ. — Son institution divine, 381. Sa fondation, 274. Sa propagation au temps des Apôtres, 275; depuis les Apôtres jusqu'à nos jours, 279. Objections contre cette fondation et propagation, 284. Conservation miraculeuse de l'Église durant les premiers siècles, 288; au moyen âge, 292; dans les temps modernes, 295; miraculeuse stabilité de l'Église de Jésus-Christ, 298. — L'Église de Jésus-Christ est une société surnaturelle, 383; une société parfaite, 385. Ses propriétés, 389. Sa nécessité, 402.

Église (Recherche de la véritable). — Marques ou caractères de la véritable Église, 406 : unité, 407; sainteté, 411; catholicité, 413; apostolicité, 416. — Hors du christianisme, aucune religion ne présente ces marques, ni aucun signe d'origine divine, 356. — Dans le christianisme, plusieurs confessions prétendent être la véritable Église : les sectes protestantes, 418, 396; les sectes grecques, 429. Les sectes protestantes n'ont aucun des caractères de la véritable Église, 419; ni les sectes grecques, 430. L'Église romaine, seule, présente ces caractères : elle est une, 432; sainte, 434; catholique, 442; apostolique, 443; elle possède les prérogatives de la véritable Église : visibilité, 445; perpétuité, 445; indéfectibilité, 446; infaillibilité, 446. Non seulement son fondateur a manifesté une mission divine, 381, 235, 249, 259, 266; mais il était Dieu lui-même, 229, 242, 248, 253, 258, 264, 272. Les critériums intrinsèques et extrinsèques (146) de toute révélation divine prouvent que l'Église romaine est vraie et divine, 148.

Église romaine (Constitution), 447. — Siège de l'autorité ecclésiastique, 448. Sa nature, 470. Ses sujets, 496. Son objet, 498; son mode d'exercice, 510. Ses rapports avec l'autorité civile, 514. — Sources de l'enseignement de l'Église romaine : la sainte Écriture, 169, 519; la Tradition, 166, 537; la raison théologique, 140, 544.

Église et État. — Ils sont distincts, 384. Leurs rapports mutuels, 383, 385, 514, 343. Concordats, 515. L'autorité ecclésiastique n'est pas soumise à l'autorité civile, 471. La puissance civile est subordonnée dans l'Église à l'autorité du Pontife romain, 482. Le pouvoir civil est tenu de protéger et d'aider l'Église, 485, 486, 105. Avantages de l'unité religieuse pour l'ordre social, 105. L'État n'a pas le droit de professer l'indifférentisme, 105. Nécessité du culte social, 97. Résultats de l'influence de la religion sur l'ordre social, 344, 337, 347, 351.

Émanatisme. — Il est une forme du panthéisme, 72.
Empirisme. — Système destructeur de la raison, 17; de la substantialité de l'âme, 26. Erreur des empiristes sur la religion, 90.
Enfant. — L'enfant dans la législation mosaïque, 213; dans la législation païenne, 213, 337; dans le christianisme, 339. — Sort des enfants morts sans baptême, 404, 323. Baptême des enfants par les hérétiques, 405.
Enfer. — Objection contre la doctrine chrétienne, 324.
Enseignement catholique. — Sa plénitude, 314; son harmonie, 315; sa clarté, 317.
Enseignement profane. — Nécessité de la religion dans l'instruction et l'éducation, 96, 502. Droit de contrôle de l'Église sur l'enseignement, 144, 502. Rôle du christianisme dans l'enseignement primaire, 351; dans le haut enseignement, 353.
Épicuriens. — Ils rejettent la Providence, 80.
Épiscopalisme. — Erreur relative au siège de l'autorité ecclésiastique, 469.
Esclavage. — L'esclavage dans la législation mosaïque, 213; l'esclavage chez les païens, 340; l'esclavage moderne, 342. Suppression de l'esclavage par le christianisme, 340.
Espèce humaine. — Son origine, 534, 25, 53, 533. Son antiquité, 536. Son unité, 535.
Esprit-Saint. — Règne de l'Esprit-Saint, 392.
État. — L'État est distinct de l'Église, 384. Ses rapports avec l'Église, 383, 385, 514, 343. Le pouvoir civil est tenu de protéger et d'aider l'Église, 485, 486; il est subordonné à l'autorité du Pontife romain, 482. L'autorité ecclésiastique n'est pas soumise à l'autorité civile, 471. — Nécessité de la religion pour l'observation des lois civiles, 98.
État des hommes primitifs. — Objection contre la révélation, 204.
Êtres vivants. — Leurs différences des corps bruts, 11.
Évangiles. — Autorité historique des Évangiles : leur authenticité, 183; leur intégrité, 185; leur véracité, 186. La critique rationaliste et les Évangiles, 191. — Évangiles apocryphes, 184.
Ève. — Objection tirée de la création d'Ève, 202.
Évêques. — Ils sont les successeurs des Apôtres, 458. Autorité des évêques pris individuellement, 464; autorité du corps épiscopal dispersé, 465; réuni en concile, 465. L'autorité du Pape est indépendante de celle des évêques, qui lui est subordonnée, 476, 494. Objet de l'autorité des évêques, 498. Les sujets des évêques, 497.
Évolutionisme. — Erreur sur l'origine de l'âme, 33. Évolutionisme émanatiste, 72.
Excommuniés. — Ils n'appartiennent pas à l'Église, 409. Ils sont les sujets du Pape, 496.
Exégèse. — Interprétation de la Bible, 525.

F

Famille. — Sa condition en dehors du christianisme, 337; sa restauration par le christianisme, 338. Objection relative à la famille, 339.
Fatalisme. — Théorie niant la liberté, 21. Fatalisme vulgaire, 21; fatalisme philosophique : panthéiste, 22; théiste, 22.
Fausses religions. (Voir RELIGIONS.)
Femme. — Sa condition en dehors du christianisme, 337. Sa réhabilitation par le christianisme, 339.
Fétichisme. — Il est une des phases du polythéisme, 69.
Fidéistes. — Ils soutiennent que l'existence de Dieu est indémontrable, 42.
Figures. — Figures du Messie, 244. Figures de l'Église, 376.
Foi. — Foi humaine, foi divine, 139, 500; foi ecclésiastique ou catholique, 500, 518. — Rapports de la foi et de la raison, 3, 139. Motif de la foi, 142, 500. Motifs de crédibilité, 141. Liberté de l'acte de foi, 142. Doute en matière de foi, 143. Incompréhensibilité des mystères, 143, 118. Immutabilité des dogmes de foi, 144. Règle de la foi, 518.
Franc-maçonnerie. — En tant qu'ennemie de l'Église, 295, 297; en tant que religion, 373. Ses vues sur l'école, 96.
Fraternité. — La fraternité dans le christianisme, 327.

G

Galilée. — Sa condamnation, 500.
Gallicanisme. — Erreurs sur la nature de l'autorité ecclésiastique, 470, 474, 476, 477, 481, 494. Erreurs sur les rapports de l'Église et de l'État, 385, 482, 484.
Gentils. — Connaissance de la révélation, 209, 224; leur attente d'un Messie, 223, 226; leur vocation, 281; obstacles à leur conversion, 276.
Géologie. — Objections contre la Bible, 530.
Gnostiques. — Leurs erreurs, 291. Le règne de l'Esprit-Saint, 392.
Grâce. — Moyen d'atteindre la fin surnaturelle, 119, 313. Comparaisons, 121. Nécessité de la grâce pour l'acte de foi et pour la foi spéculative, 143. La grâce dans l'économie de l'enseignement chrétien, 313, 316, 318.
Grecs. — Erreurs des Grecs schismatiques sur les caractères de l'Église, 407; sur le siège de l'autorité ecclésiastique, 469. Les sectes grecques, 429. Elles n'ont ni unité, 430, ni sainteté, 431, ni catholicité, 431, ni apostolicité, 431.

H

Hérésie. — Hérésies des premiers siècles, 291; du moyen âge, 294; des temps modernes, 295. Sanctions ecclésiastique et séculière de l'hérésie, 438.
Hérétiques. — Ils n'appartiennent pas au corps de l'Église, 405, 410, 512; ils peuvent appartenir à l'âme, 404; ils sont les sujets du Pontife romain, 496. Leurs écrits peuvent servir de témoignage à la tradition, 541, 184.
Hommes primitifs. — Objection tirée de l'état des hommes primitifs, 204.
Hors de l'Église point de salut. — Justification de cette maxime, 404.
Histoire ecclésiastique. — Témoignage manifestant la Tradition, 541.
Hussites. — Leur fausse notion de l'Église, 379; croisade contre eux, 440.

I

Idolâtres. — Leur religion, 69, 357, 369. Leur conversion, 276, 279 à 285, 289, 292.
Idolâtrie. — Dernière phase du polythéisme, 69. — Sanction de la loi mosaïque contre l'idolâtrie, 217.
Immunités ecclésiastiques, 472.
Incarnation. — Rôle de ce mystère dans l'enseignement chrétien, 313, 316, 318, 320.
Indéfectibilité. — En quoi consiste cette propriété de la vraie Église, 394. L'Église romaine la possède, 446.
Indifférentisme. — Notion et distinctions, 101, 402. Indifférentisme absolu, 101, 402; relatif, 102, 402. Indifférentisme individuel, 102. Indifférentisme de l'État, 105.
Infaillibilité. — Notion de l'infaillibilité, 395, 478. Elle est niée par les protestants, 396. Preuves de l'infaillibilité, 398, 479. Objections, 400, 481. L'Église romaine possède l'infaillibilité, 446. Infaillibilité pontificale, 477; remarque sur le décret d'infaillibilité, 478; preuves de l'infaillibilité pontificale, 479.
Infidèles. — Ils peuvent appartenir à l'âme de l'Église, 405.
Influx divin. — En quoi il consiste, 78. Influx divin dans la création, 81.

Rapport du libre arbitre avec l'opération divine, 79.

Innéistes. — Leur idée sur la manière de connaître Dieu, 42.

Inspiration de la Bible. — Le fait de l'inspiration, 519. Nature de l'inspiration, 520. Étendue de l'inspiration, 521.

Instinct. — Il est distinct de la liberté, 25. Ses caractères, 25.

Instituts religieux. — Instituts fondés à la suite du concile de Trente, 295; au dix-huitième siècle, 296; au dix-neuvième siècle, 297.

Instruction. — (Voir Enseignement profane.)

Intégrité. — (Voir Authenticité.)

Intellectualistes. — Leur erreur sur la religion, 89.

Interprétation. — Règles d'interprétation des divers sens de l'Écriture, 526.

J

Jansénistes. — Partisans du césarisme, 385. Leurs erreurs sur la primauté de saint Pierre, 448; sur le siège de l'autorité ecclésiastique, 467, 468.

Jésus-Christ. — Préparation à sa venue, 222, 227. État du monde à cette époque, 225. Jésus-Christ est le Messie attendu, 229 : il réalise les prophéties et les figures messianiques, 235, 244; il le prouve par ses miracles, 249; par ses prophéties, 259. Vertus et sainteté de Jésus-Christ, 267, 269. — Divinité de Jésus-Christ : elle est prouvée par ses affirmations, 230; par les prophéties messianiques, 235; par les figures messianiques, 244; par les miracles de Jésus-Christ, 249; particulièrement par sa résurrection, 253; par ses propres prophéties, 259. — La doctrine de Jésus-Christ : sa divinité, 306, 334; sa nouveauté, 307; sa convenance, 311; son efficacité, 335. — L'Église de Jésus-Christ, 273. — Les témoins de Jésus-Christ, 300.

Jonas. — Objection contre la révélation mosaïque, 215.

Judaïsme. — Le judaïsme après Jésus-Christ : les sectes juives, 367; dogme et morale talmudiques, 368; la pratique du talmud, 369.

Juifs. — Leur mission providentielle, 207, 209, 222. Leur attente du Messie, 223, 226, 227. Prophéties de Jésus-Christ relatives à leur sort, 260. Leur châtiment, 261, 220. Leurs persécutions contre les Apôtres et les premiers fidèles, 288.

Juridiction. — Juridiction du Pontife romain dans l'Église, 476, 508; sur le temporel des sociétés civiles, 482.

K

Kantisme. — Système sur la valeur objective de la raison, 17. Erreur sur la nature de la religion, 90.

L

Législation mosaïque. — Son excellence, 212. Objections, 217. Durée et abrogation de cette législation, 219.

Libéralisme. — Erreur sur l'autorité du Pontife romain, 482, 484; sur la séparation de l'Église et de l'État, 486, 488, 489.

Liberté. — Nature de la liberté, 19, 86. Preuve de la liberté, 19. Théories qui la nient, 21. — Objection contre la Providence tirée de la liberté, 83. Raison de la liberté du mal, 86. — Harmonie de l'autorité et de la liberté, 343; de la liberté et de l'influx divin, 79. Objection relative à la liberté, 346.

Libertés modernes. — Objet de ces libertés, 438. — Elles n'imposent pas la séparation de l'Église et de l'État, 489. Leur condamnation, 438, 473, 513. Leur tolérance par l'Église, 490.

Libre examen. — Système protestant, 114, 396, 400. Il ne peut pas être la vraie règle de foi, 398. Insuffisance et fausseté, 399, 408, 527, 539. Fruits du libre examen, 115, 389, 449, 420.

Critique rationaliste des Évangiles, 191.

Loi du talion. — Objection contre la loi de Moïse, 217.

Loi morale. — Ses caractères, 49. — (Voir Morale.)

Loi mosaïque. — Son excellence : en elle-même, 212; dans sa rapide formation, 214; dans sa durée, 214; dans sa sanction, 215. Objections contre cette loi, 217. La loi mosaïque devait être abrogée, 219; elle l'est effectivement depuis longtemps, 220.

Longévité des premiers hommes. — Objection contre la révélation, 205.

Luthéranisme. — Secte protestante, 418.

M

Magie. — Sanction mosaïque contre la magie, 217.

Magistère doctrinal. — Objet du magistère doctrinal de l'Église, 499. Droits de l'Église sur l'enseignement des écoles, 502, 144, 96, 351. — Magistère du Pontife romain, 477; comment il l'exerce, 512.

Mahométisme. — Comment il s'est propagé, 365. Son dogme, 365; sa morale, 365. Appréciation du mahométisme, 366.

Mal. — Il n'existe pas un principe éternel du mal, 71. Les deux sortes de mal, 83. Objection contre la Providence tirée du mal physique, 83; du mal moral, 84.

Manichéisme. — Erreur sur l'unité de Dieu, 70. Erreur sur l'unité de l'âme, 13; sur l'origine de l'âme, 34; sur le règne de l'Esprit-Saint, 392.

Manne. — Objection contre la révélation mosaïque, 215.

Marie (La B. Vierge). — Rôle de la sainte Vierge dans le plan divin, 223, 316. Sa prophétie, 265. La sainte Vierge dans l'art, 354.

Martyre. — Notion du martyre, 300. Ses circonstances, 301. Sa force démonstrative, 302. Objections, 304. Les Actes des martyrs sont un témoignage de la tradition, 541.

Matérialisme. — Négation de la religion, 115. Matérialisme psychologique niant l'immatérialité de l'âme, 29. Matérialisme cosmogonique établissant le monde sans Dieu, 29. Principaux matérialistes et leurs formules, 29.

Mer Morte. — Objection contre la révélation primitive, 206.

Messie. — Préparation à sa venue, 222. État du monde à la venue de Jésus-Christ, 225. Attente prochaine du Messie à cette époque, 227. Apparition de faux messies, 228. Le Messie attendu est Jésus-Christ, 229, 235, 244.

Métempsycose. — En quoi consiste cette doctrine, 39, 361, 363. Absurdité de la métempsycose, 39. Ses conséquences, 39.

Méthodistes. — Secte protestante, 419.

Ministère sacerdotal. — Le ministère sacré est un des éléments de la religion, 89. Il est constitué d'un double pouvoir d'ordre et de juridiction, 416. Objet du ministère sacerdotal, 505.

Miracle. — Notion du miracle, 149. Sa possibilité, 151. Ses causes, 155. Son utilité, sa nécessité, 156. Constatation du miracle, 156. Sa force probante, 161. — Les miracles dans la religion primitive, 201; dans la religion mosaïque, 209. Objections contre ces miracles, 205, 215. Les miracles de Jésus-Christ, 249. Objections contre ces miracles, 158, 256, 191. Les miracles dans la religion chrétienne : leur grand nombre, 435; ils prouvent la sainteté de l'Église, 435; sa divinité, 278, 281 à 283.

Miracles évangéliques. — Les miracles de Jésus-Christ : leur nombre, 250; leur réalité historique, 251; leur caractère surnaturel divin, 251; leur source divine immédiate, 252; leur raison, leur but, 249, 252. La résurrection de Jésus-Christ, 253. — Les miracles des Apôtres, 278. —

Critique rationaliste des miracles évangéliques, 191 à 196.
Moines. — Leur œuvre, 348.
Moïse. — Sa sainteté, 210. Ses miracles, 209, 215. Ses prophéties, 210, 216. Sa législation, 211, 217. — Moïse est l'auteur du Pentateuque, 178. Science historique et sincérité de Moïse, 181.
Monisme matérialiste. — Système niant l'existence de Dieu, 51.
Monothéisme. — La croyance à un Dieu unique est antérieure au polythéisme, 69.
Monuments. — Ils sont une manifestation de la Tradition, 541.
Morale. — Caractères de la loi morale, 49. La morale est un des éléments de la religion, 89. Morale de la religion primitive, 200; de la religion mosaïque, 208, 211, 212, 217; de la religion chrétienne, 308, 312, 329. Objections contre la morale chrétienne, 330. Pratique des vertus chrétiennes, 335.
Morale naturelle. — En quoi elle consiste, 88, 90, 108, 200. Son insuffisance, 109 à 116, 132, 135.
Morale scientifique ou indépendante. En quoi elle consiste, 54; elle est la négation de toute morale, 54.
Moralistes. — Leur erreur sur la religion, 90.
Mort. — Mal physique, considéré au point de vue naturel, 85.
Motif de la foi. — En quoi il consiste, 142. Il diffère des motifs de crédibilité, 142.
Motifs de crédibilité. — Ils sont les critériums de la Révélation, 141, 145. Leur nature et leur division, 142, 145. Distinction entre les motifs de crédibilité et le motif de la foi, 142.
Mouvement. — Il est une preuve de l'existence de Dieu, 45.
Mystères. — Notion du mystère, 128. Possibilité de la révélation des mystères, 128; utilité de cette révélation, 133; sa nécessité, 138. Incompréhensibilité des mystères, 143. Objections contre les mystères, 320.
Mythisme. — Théorie mythique de Strauss sur les Évangiles, 194.

N

Naturalisme. — En quoi il consiste, 114. Théorie naturaliste de Paulus sur les Évangiles, 193.
Naturel. — Le naturel et l'ordre naturel, 117. Le préternaturel, 118.
Novatiens. — Leur fausse notion de l'Église, 379.

O

Ontologistes. — Leur erreur sur la manière de connaître Dieu, 42.
Optimisme. — Erreur sur la valeur de la création, 77.
Ordre social. — Il est ruiné par l'athéisme, 54. Nécessité de la religion pour la société domestique, 95; pour la société civile, 97. Droit de Dieu au culte social, 97. Avantages de l'unité religieuse pour l'ordre social, 105. Influence de la religion sur l'ordre social, 344. Objections contre la nécessité sociale de la religion, 100, 106.
Organicisme. — Fausseté de ce système sur le principe vital, 11. Ses conséquences, 12.
Organisation sociale de l'Église, 506, 387.

P

Paganisme. — Fausse religion de l'antiquité, 357.
Païens. — Leur religion, 357. Leur conversion, 276, 279 à 285, 289, 292.
Paix et consolation dans le christianisme, 327.
Panthéisme. — Erreur sur la substance et l'origine de l'âme, 33. Erreur sur la nature de Dieu, 71, 115. Principales formes du panthéisme, 71. Réfutation du panthéisme, 72.
Pape. — Autorité du Pontife romain : il est le successeur de saint Pierre, 455; il a hérité de son autorité, 459, 463; objections, 461. Le Pape et les Conciles, 465. — Indépendance de l'autorité du Pape : elle ne dérive d'aucune autre, 470; elle n'est pas soumise à l'autorité civile, 471; ni à celle du corps épiscopal, soit dans sa juridiction, 476, soit dans son magistère doctrinal, 477. — De l'autorité du Pape dépend toute autre puissance dans l'Église : la puissance civile, 482, et le pouvoir épiscopal, 494. — Quels sont les sujets du Pape, 496. — Objet de l'autorité pontificale : magistère doctrinal, 499; discipline morale, 505; ministère sacerdotal, 505; organisation sociale de l'Église, 506; et son patrimoine temporel, 507. — Mode d'exercice de l'autorité pontificale : du pouvoir de juridiction, 510; du magistère doctrinal, 512. — Rapports de l'autorité pontificale et de l'autorité civile, 514. Pouvoir temporel de la Papauté, 473. — Erreurs : démocratisme, 466; césarisme, 468, 502; presbytérianisme, 468; épiscopalisme, 469; gallicanisme, 470, 476, 477, 494; libéralisme, 482, 489; fébronisme, 470.
Paraboles. — Les paraboles dans la sainte Écriture, 525. Les paraboles figures de l'Église, 377.
Paradis terrestre. — Objection contre la révélation primitive, 202.
Passage de la mer Rouge. — Objection contre la révélation, 215.
Patriarches. — Objection contre la révélation tirée : de leur existence historique, 205; de leur longévité, 205; de leur conduite, 206.
Patrimoine temporel. — Droit de propriété de l'Église, 507. Droits de l'Église aux subventions, 507. Droits du Pontife romain sur les biens temporels de l'Église, 508. Droits du Pontife romain au principat temporel, 473.
Péché. — Mal moral, 86. Objection contre la Providence, 86. — Péché originel, 312, 318. Objection contre la Révélation, 202.
Pélagiens. — Leur fausse notion de l'Église, 379.

Pentateuque. — Son contenu, 170; son authenticité, 178; son intégrité, 180; sa véracité, 181.
Pères de l'Église. — Leurs écrits manifestent la Tradition, 540.
Perpétuité. — Propriété de la vraie Église, 392. L'Église romaine possède cette propriété, 445.
Persécutions. — L'Église a toujours souffert persécution, 300, 288, 277. Persécutions de l'Église aux premiers siècles, 275, 288, 301; au moyen âge, 292; dans les temps modernes, 295. L'Église et la franc-maçonnerie, 295, 297. Nature des persécutions, 280, 289. Cause surnaturelle de persévérance dans les persécutions, 278, 303. Résultat des persécutions, 281, 289.
Pessimisme. Erreur sur la valeur de la création, 76.
Pétriniens et Pauliniens. — Théorie de Baur sur les Évangiles, 195.
Peuple choisi. — Sa mission, 207; ses rapports avec la Gentilité, 209, 224; sa réprobation, 260.
Phénoménisme. — Doctrine qui nie la réalité de la substance, 26; erreur sur la nature de l'âme, 26.
Philosophes. — Leur impuissance en dehors de la Révélation, 113, 136.
Photius. — Auteur du schisme grec, 294.
Pierre (Saint). — Autorité de saint Pierre : primauté d'honneur et de juridiction, 449. Perpétuité de l'autorité de saint Pierre, 454. Les successeurs de saint Pierre, 455.
Piétistes. — Secte protestante fondée par Spencer, 419.
Plaies d'Égypte. — Objection, 215.
Platoniciens. — Leur erreur sur la Providence, 81.
Plénitude des temps. — Époque de la venue du Messie, 222.
Polythéisme. — Erreur de la pluralité des dieux, 68; son origine, 68; ses causes intellectuelles et morales, 68; ses diverses phases, 69. Il est postérieur au monothéisme, 69.
Positivisme. — Système philosophique n'admettant que les sciences

positives, 18. Il détruit la raison, 18; il conteste la substantialité de l'âme, 26; il nie la possibilité du miracle, 151. — Le positivisme en tant que religion, 372.

Pouvoir civil. — (Voir ÉTAT.)

Pouvoir temporel. — Légitimité du pouvoir temporel de la papauté, 473. Comment il s'est établi, 475.

Prérogatives de l'Église. — Quelles sont les prérogatives de la vraie Église, 389. L'Église romaine les possède, 445.

Presbytérianisme. — Erreur relative au siège de l'autorité ecclésiastique, 468.

Prescription (Argument de). — Usage de la Tradition dans la réfutation des hérétiques, 543.

Préternaturel. — En quoi il consiste, 118. Il diffère du surnaturel, 118.

Prière. — Elle est la forme du culte religieux, 93. Prière d'adoration et d'action de grâces, 91, 93. Prière de demande : elle est licite, efficace et obligatoire, 90, 93.

Principe vital. — En quoi il consiste, 11. Il est distinct de la matière, 11. Erreur des organicistes, 11. Conséquences de l'organicisme, 12.

Progrès indéfini. — Il est une des formes du panthéisme, 72.

Progrès matériel. — Le christianisme a contribué au progrès matériel, 347.

Propagation de la foi. — Le fait miraculeux de la propagation de l'Église, 275. Objections, 284.

Prophètes. — Principaux prophètes de l'ancienne loi, 236, 240.

Prophétie. — Notion de la prophétie, 162; caractères de la vraie prophétie, 163; sa possibilité, 163; sa constatation, 164; sa force probante, 165. — Prophéties messianiques, 236, 240. Prédictions des prophètes et de Jésus-Christ relatives au sort du peuple juif, 240, 260; relatives à l'histoire de l'Église, 240, 263. Prophéties de Jésus-Christ relatives à sa personne et à ses Apôtres, 259. Prophéties de la sainte Vierge et de Siméon, 264. — Les prophéties de l'Ancien Testament prouvent la divinité de la révélation primitive, 201, 236; de la révélation mosaïque, 210, 238. Objections contre ces prophéties, 216, 242. Ces prophéties marquaient : la durée de la religion mosaïque, 219; la rédemption du monde par le Messie, 236, 240. Réalisation en Jésus-Christ des prophéties messianiques, 235 à 242. — Les prophéties de Jésus-Christ prouvent sa divinité, 259.

Propriétés de l'Église. — Visibilité, 389; perpétuité, 392; indéfectibilité, 394; infaillibilité, 395. L'Église romaine possède ces propriétés, 445.

Protestantisme. — Origine du nom, 418. Origine des sectes, 420, 427. Absence de mission divine chez les réformateurs, 419, 421. Le libre examen, principe du protestantisme, 420. — Fausses notions des protestants sur l'Église, 379, 380. Leurs erreurs sur les prérogatives de l'Église, 389, 392, 394, 396; sur les caractères de l'Église, 407, 411, 413, 416. Absence d'unité dans le protestantisme, 420; absence de sainteté, 422; absence de catholicité, 425; absence d'apostolicité, 426. Fausse règle de foi du protestantisme, 396, 398, 527. Son système d'interprétation de la Bible, 396, 400, 428, 539. Erreurs des protestants sur l'inspiration de l'Écriture, 519; sur la nécessité d'appartenir à l'Église, 402; sur l'autorité du Pontife romain, 448, 452, 456, 461, 466; sur l'infaillibilité pontificale, 396. — Comment le protestantisme s'est propagé, 286, 295, 424. Causes de sa prospérité et de sa durée, 427, 428. Intolérance et persécutions des protestants vis-à-vis des catholiques, 425, 427, 438, 440. Conséquences du protestantisme au point de vue moral, 423; au point de vue intellectuel, 423; au point de vue social, 424. — Principales sectes protestantes, 418, 421.

Proto-évangile. — Première prophétie messianique, 236.

Providence. — Notion de la Providence, 80. Adversaires de la Providence, 80. Preuves de l'existence de la Providence, 81. Objections contre la Providence, 83. Importance du dogme de la Providence, 86.

Pythagoriciens. — Erreur sur l'origine de l'âme, 34, 35.

R

Raison. — Nature et objet de la raison, 15. Ses principes, 15. Systèmes destructeurs de la raison : empirisme, kantisme, positivisme, 17. Rapports de la raison avec la foi, 139 : mutuel concours, 140; dépendance de la raison par rapport à la foi, 141; ses motifs de crédibilité, 141. Liberté de l'acte de foi, 142. Doute en matière de foi, 143. Incompréhensibilité des mystères, 143. Usage de la raison dans la théologie, 544. Rôle de la raison dans l'apologétique, 4, 140, 545. Abus de la raison en théologie, 546.

Rationalisme. — En quoi il consiste, 114. Théorie rationaliste sur l'institution de l'Église, 380. Le rationalisme nie la perpétuité de l'Église, 392. Critique rationaliste des Évangiles : les divers systèmes, 192; les théories actuelles, 195.

Rédemption. — Économie de ce dogme dans le christianisme, 313, 316, 318. Objections, 321.

Réforme (La). — Son prétexte, 418, 427. — (Voir PROTESTANTISME.)

Réformateurs. — Absence chez eux de mission divine, 419. Leurs variations, leurs contradictions et leurs querelles, 421. Les résultats déplorables de leurs doctrines, 423.

Règle de foi. — En quoi elle consiste, 518; elle est éloignée ou prochaine, 518; union des deux chez les théologiens, 518. — Fausse règle de foi des protestants, 396, 398, 527.

Relation des êtres, 315.

Religion. — Définition, 87. Religion naturelle, 88, 108. Religion surnaturelle, 88, 117. Éléments de la religion, 89. Erreurs sur la religion, 89. Propriétés de la religion, 90. Phases de la religion, 197. Nécessité de la religion pour l'individu, 91; pour la société domestique, 95; pour la société civile, 97. Culte extérieur, 93. Culte social, 97. Indifférentisme individuel, 102, 402; indifférentisme de l'État, 105. Résultats de l'influence religieuse sur l'ordre social, 344. Avantages de l'unité religieuse pour l'ordre social, 105. Objections contre la nécessité sociale de la religion, 100, 106.

Religion naturelle. — En quoi elle consiste, 88, 108. Elle n'a jamais existé seule, 108. Elle est insuffisante, 109, 116. Impossibilité morale de connaître pleinement la religion naturelle, 110. Utilité de la révélation des vérités naturelles, 132. Nécessité de la révélation pour certaines de ces vérités, 135.

Religion surnaturelle. — Notion du surnaturel, 117. Possibilité du surnaturel, 120. En quoi consiste la religion surnaturelle, 88. Elle est connue par la révélation, 124. — (Voir RELIGION CHRÉTIENNE.)

Religion primitive. — Existence, 198. Son dogme, sa morale et son culte, 200. — (Voir RÉVÉLATION PRIMITIVE.)

Religion mosaïque. — But et objet de la religion mosaïque, 207. La loi écrite, 208. Moyens de conservation des vérités révélées, 208. Divinité de la révélation mosaïque, 209. Durée de la religion mosaïque, 219. — (Voir RÉVÉLATION MOSAÏQUE.)

Religion chrétienne. — L'Église de Jésus-Christ, 273, 287. Doctrine de Jésus-Christ, 306, 311, 317. Connexion des vérités chrétiennes, 316. Hors de l'Église point de salut, 404. — (Voir RÉVÉLATION CHRÉTIENNE.)

Religions. — Les fausses religions : le paganisme, 357; le confucianisme, 358; le zoroastrisme, 359; le brah-

manisme, 360; le bouddhisme, 362; le mahométisme, 364; le judaïsme après Jésus-Christ, 367; la religion des peuples sauvages, 369; la théophilanthropie, 371; le saint-simonisme, 371; la religion positiviste, 372; la franc-maçonnerie, 373.

Renoncement. — Objections tirées de la doctrine du renoncement, 330, 328, 332.

Résurrection. — Résurrection de Jésus-Christ : son importance, 253; sa réalité, 254; objections, 256. — Résurrection du corps et destinée du composé humain, 40, 315.

Révélation. — Notions de la Révélation, 124. Possibilité de la Révélation immédiate, 125; de la Révélation médiate, 127. Possibilité de la révélation des mystères, 128. Utilité de la Révélation, 131, 134. Nécessité de la Révélation, 135, 138. — Le fait de la Révélation : comment il nous est connu, 141; signes intrinsèques, 141, 146; signes extrinsèques, 141, 147. Phases de la Révélation, 197. Sources de la Révélation : la Tradition, 166, 537; l'Écriture sainte, 169, 519.

Révélation primitive. — La Révélation avant Jésus-Christ, 198. Existence de la Révélation primitive, 198. Ses dogmes, ses préceptes, son culte, 200. Signes extrinsèques et intrinsèques de sa divinité, 201. Difficultés soulevées contre elle, 202.

Révélation mosaïque. — But et objet de la Révélation mosaïque, 207. Signes de sa divinité, 209. Difficultés soulevées contre elle, 215.

Révélation chrétienne. — La Révélation définitive est celle de Jésus-Christ, 221. La divinité de la Révélation chrétienne est confirmée : par la sainteté et la divinité de son auteur, 266, 258; par la fondation, la propagation et la conservation miraculeuses de l'Église, 273, 275, 287; par la constance et le témoignage de ses martyrs, 300; par l'excellence incomparable de la doctrine, 306; par l'efficacité merveilleuse de cette doctrine, 335; par la fausseté des religions autres que la religion chrétienne, 356.

Révolution. — Sa haine satanique de Jésus-Christ et de l'Église, 296, 297, 372. Les ruines qu'elle a amoncelées, 346.

S

Sabbat. Sanction mosaïque contre la violation du sabbat, 217.

Sabéisme. — Une des phases du polythéisme, 69.

Sacrements. — Économie des sacrements dans le christianisme, 314. Objections contre les sacrements, 323. Ils sont l'objet du ministère sacerdotal, 505.

Sainteté. — Critérium extrinsèque de toute révélation, 147; de la Révélation primitive, 201; de la Révélation mosaïque, 210; de la Révélation chrétienne, 266, 271. — Caractère de la vraie Église, 411. L'Église romaine possède cette sainteté, 434, 445; les autres Églises chrétiennes ne la possèdent pas, 422, 431. Principaux Saints de l'Église romaine, 435.

Saint-simonisme. — Essai de fondation de cette religion, 371.

Salut. — Les moyens de salut, 313, 119. L'union à Dieu, 328. La vision de Dieu, 119.

Sanction morale. — Ses conditions, 38. Les diverses sanctions terrestres, 38; leur insuffisance, 38. — Sanction mosaïque, 215, 217. Sanction du christianisme, 329, 324.

Sauvages. — Leur religion, 369. Leur évangélisation, 283, 342.

Schismatiques. — Ils n'appartiennent pas au corps de l'Église, 405, 409; ils peuvent appartenir à l'âme, 404.

Schismes. — Schismes des premiers siècles, 292; du moyen âge, 294; des temps modernes, 295. — Schisme de Constantinople, 294, 429. Schisme russe, 430. Schisme d'Occident, 294.

Sciences. — Distinction de la science et de la foi humaine ou divine, 139. — Droit de contrôle de l'Église sur les sciences, 144, 502. — Ce que les sciences doivent au christianisme, 353. Les sciences positives dans la doctrine chrétienne, 333.

Sens divers de l'Écriture sainte. — Sens littéral propre et figuré, 525. Sens typique ou mystique, spirituel, allégorique, 525. Sens accommodatice, 525.

Sentences doctrinales. — Manifestation de la Tradition, 540.

Sentimentalistes. — Leur erreur sur la manière de connaître Dieu, 42; sur la religion, 90.

Séparation de l'Église et de l'État. — Elle est complète ou partielle, 486. La séparation complète est absolument condamnable, 487. La séparation partielle peut être tolérée, 486. Les libertés modernes n'imposent pas la nécessité de la séparation, 489.

Serpent. — Objection tirée de la forme que prit le démon pour perdre l'homme, 203.

Société civile. — Elle est naturelle à l'homme, 97. Sa fin, 98. Culte qu'elle doit à Dieu, 98. Elle a besoin de religion, 98, 105. Les peuples en dehors de la Révélation, 113, 121.

Société domestique. — Elle doit à Dieu un culte spécial, 95. Elle ne peut remplir sa destinée sans religion, 95.

Socinianisme. — Secte protestante, 419.

Sodome. — Objection contre la révélation primitive tirée de la catastrophe de Sodome et de l'origine de la mer Morte, 206.

Soleil arrêté par Josué. — Objection contre la révélation mosaïque, 215.

Sources de la Révélation. — La Tradition, 166, 537. L'Écriture sainte, 169, 519.

Sources théologiques : la sainte Écriture, la Tradition, la raison, 518.

Stimulants du christianisme, 329.

Stoïciens. — Leur erreur sur l'origine de l'âme, 34; sur la Providence, 80; sur la religion, 90.

Surnaturel. — Le surnaturel et l'ordre surnaturel, 118. Sa possibilité, 120. Il diffère du préternaturel, 118. La Révélation, 124.

Swédenborgiens. — Secte protestante, 419, 392.

Syllabus. — Sa justification, 439.

Symboles de foi. — Ils sont un témoignage de la Tradition, 540.

T

Talmud. — Livre sacré des rabbins juifs, 367. Perversité de sa doctrine, 368; de sa morale, 368. La pratique du Talmud, 369.

Témoignage. — Sa valeur relativement aux faits surnaturels, 166, 168.

Testament. — Signification et division, 169. Ancien Testament, 170, 524. Nouveau Testament, 172, 524. Autorité historique de l'Ancien Testament, 178, 182, 196. Autorité historique du Nouveau Testament, 183, 191, 196.

Théophilanthropie. — Essai de fondation de cette religion de la Révolution, 371.

Tour de Babel. — Objection contre la révélation primitive, 206.

Tradition. — Notion de la Tradition, 166, 537. Objet de la Tradition, 168. Existence de la Tradition, 538. Autorité de la Tradition, 168, 540. Manifestations de la Tradition, 540. Usage de la Tradition pour l'instruction des fidèles, 542; pour la réfutation des hérétiques, 542.

Traditionalistes. — Leur erreur sur la manière de connaître Dieu, 42.

Traducianisme. — Il attribue l'origine de l'âme à la génération, 34.

Transformisme. — Erreur sur l'origine de l'homme, 25, 53, 533, 534.

Travail. — Le travail dans le christianisme, 347.

Trembleurs ou quakers. — Secte protestante, 419, 392.

Trinité. — Notions que ce mystère nous donne de Dieu, 312, 320. Analogies de la Trinité dans le monde créé, 317. Objection, 320.
Trinités. — La trinité positiviste, 372. La trimourti indienne, 361.
Types. — Signification de ce mot dans la sainte Écriture, 525.

U

Union à Dieu dans le christianisme, 328.
Union de l'Église et de l'État. — Union normale, 514. Union concordataire, 515.
Unité. — Caractère de la vraie Église, 407. L'Église romaine possède l'unité, 432, 445. Les autres Églises chrétiennes ne la possèdent pas, 420, 430.
Unité de l'âme. — Une seule âme est le principe de la triple vie intellectuelle, sensitive et végétative, 13, 14. Fausses théories de la pluralité des âmes, 13.
Unité de l'espèce humaine, 535.
Unité religieuse. — Ses avantages, 105.

V

Védas. — Livres sacrés de l'Inde, 360.
Védisme. — Religion primitive de l'Inde, 360.
Vengeance. — Objection contre la loi de Moïse, 217.
Véracité. — (Voir AUTHENTICITÉ.)
Versions de la Bible, 174, 184.
Vertus chrétiennes. — Pratique des vertus dans le christianisme, 335.
Vertus sociales. — Nécessité de la religion pour la pratique des vertus sociales, 99.
Vie. — Ses trois degrés : vie végétative, sensitive, intellectuelle, 10. Son principe : il est distinct de la matière, 11. Objections contre le principe vital, 13.
Vie éternelle. — Révélation de ce dogme, 110, 119, 315, 329. — Objections contre l'éternité de l'enfer, 324, 328.
Visibilité. — Prérogative de la vraie Église, 389. L'Église romaine possède cette prérogative, 445.
Vision béatifique. — Fin surnaturelle de l'homme, 119.
Vulgate. — Version de l'Écriture sainte, 174. Son authenticité, 524. Seule version officielle dans l'Église, 525.
Wicléfistes. — Leur fausse notion de l'Église, 379.

Z

Zend-Avesta. — Livre sacré des Perses, 359.
Zoolâtrie. — Une des phases du polythéisme, 69.
Zoroastrisme. — Fausse religion de la Perse, 359.

32234. — Tours, impr. Mame.

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN
DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS